

Ulrich Middeldorf



VOYAGE

HISTORIQUE,

CHOROGRAPHIQUE ET PHILOSOPHIQUE

DANS LES PRINCIPALES VILLES

DE L'ITALIE,

EN 1811 ET 1812.

TOME III.

Chaque Exemplaire sera signé de l'Auteur.

IMPRIMERIE DE CHANSON,
RUE ET MAISON DES MATHURINS, Nº 10.

VOYAGE

HISTORIQUE,

CHOROGRAPHIQUE ET PHILOSOPHIQUE

DANS LES PRINCIPALES VILLES

DE L'ITALIE,

EN 1811 ET 1812;

PAR P. PETIT-RADEL,

Ancien Chirurgien-Major du Roi, breveté pour l'Inde et les Colonies orientales, Docteur-Régent, Professeur et Démonstrateur de Chirurgie en langue française à l'ancienne Faculté de Médecine de Paris, Professeur de Clinique perfective à la Faculté de l'Académie de la même ville, membre de l'Athénée des Arts, de la Société philotechnique, etc.

Mi gioverà narrar altrui
Le novità vedute e dir io fui.
GERUSAL. LIBER.

TOME TROISIÈME.



A PARIS,

CHEZ CHANSON, RUE ET MAISON DES MATHURINS, N° 10,
FIRMIN DIDOT, RUE JACOB, N° 24.

1815.

VOYAGE

HISTORIQUE, CHOROGRAPHIQUE ET PHILOSOPHIQUE

DANS

LES PRINCIPALES VILLES DE L'ITALIE.

Belle et triste Italie ! ô terre généreuse,
Riche des dons du Ciel, et toujours malheureuse !
Hélas! pourquoi faut-il, source de pleurs amers,
Que ta beauté fatale ait produit tes revers ?
Italie ! ah! pourquoi la fortune cruelle
Ne te fit-elle pas plus puissante, ou moins belle ?
Plus puissante, ton bras eût défendu tes droits ;
Moins belle, la fureur, l'ambition des rois,
Avec leurs légions franchissant tes montagnes,
N'eût point de flots de sang inondé tes campagnes.

Trad. de *Filicaïa.*

CHAPITRE PREMIER.

Naples. — Situation. — Quartiers. — Principales Églises.

Laissons aux historiens à disserter amplement sur l'ancienneté de Naples (1) ; laissons-les aussi croire qu'elle doit son origine à une colonie grecque, venue

(1) Cette ville est actuellement la seule remarquable dans un pays qui en était autrefois couvert, et qui formait ce qu'on appelait alors la Grande-Grèce. Les peuples qui l'occupaient se gouvernaient par les lois que leur avait données Pythagore ; leur célébrité était telle qu'Homère, Simonide, Pindare, Platon, Virgile, et autres grands personnages, y

d'Athènes ou de Rhodes, comme l'insinue Strabon : une chose plus certaine est que Cumes lui fut antérieure, et que ses habitans, jaloux de ceux de Naples, lui tombèrent dessus et ruinèrent leur ville. C'est le châtiment bien naturel que mérite tout peuple nouveau qui vient se poster près d'un plus ancien, pour lui faire la loi. Mais enfin, du consentement de la plus puissante, la ville fut rebâtie, et dès-lors à son ancien nom de Parthenope on substitua celui de Néapolis, ville nouvelle. Auguste, alors son protecteur, lui adjoignit Paléopolis, qui lui était proche, et, devenue une ville alliée de l'empire romain, elle reçut un titre à ses prétentions. Ses habitans soumis n'en conservèrent pas moins leur propre langage, et n'en furent que plus attachés à leurs dieux et à leurs usages. La ville et son territoire étant ainsi devenus colonie romaine, les riches habitans de Rome, attirés par la douceur du climat, vinrent sinon se fixer près d'elle, du moins y passer les beaux jours de l'hiver et du printemps. Adrien et quelques autres empereurs contribuèrent chacun à son augmentation et à son luxe. A la division de l'empire, Naples fit partie de celui d'Occident, quoique son gouvernement, presque républicain, eût des ducs, qui tantôt furent absolus, et tantôt soumis à une forme municipale. Ainsi continuèrent les beaux jours de Naples, jusqu'à ce qu'Alaric, roi des Goths, venant

---

vinrent puiser les principes de la plus saine philosophie. Elle était alors le théâtre des arts et de l'industrie; le commerce y avait des ports sur l'une et l'autre rive. Le temps a tellement déroulé son pouvoir destructeur sur cette brillante contrée, que Cicéron, dans son Oraison pour Roscius, s'écriait déjà en parlant d'elle : *Magna Græcia nunc non est.*

de saccager Rome, passa près de la ville, qu'il laissa intacte, et vint déployer sa fureur sur Nola, qui fut presque détruite; mais cette ville n'en était pas moins réservée à de nouveaux malheurs. Bélisaire, en 536, la livra au pillage, et bientôt, se repentant de sa faute, il contribua lui-même à son rétablissement. Nouvelle infortune; en 546, sous Totila, qui en fit le siége, Naples fut prise et ses murs abattus. Enfin, après la mort du vainqueur, assassiné au pied des Apennins au moment où il allait être aux prises avec Narsès, général romain, la ville rentra sous le pouvoir des empereurs d'Orient. Elle resta fidèle au gouvernement sous les Exarques de Ravenne. Ce fut en vain que les Lombards l'assiégèrent, elle fit une vigoureuse résistance, pour vivre dans l'espèce d'indépendance où elle était, n'obéissant qu'à ses magistrats, et autres chefs qu'elle se choisissait.

Cet état de choses dura quelques siècles, jusqu'à ce que les Sarrazins, débarqués en 836, portèrent le ravage jusque sous ses murs (1). Depuis ce moment, jusqu'à l'époque où le pape Jean X, aidé des princes de Bénévent, de Naples, de Capoue et de Gaëte, endossant la cuirasse, repoussa, lance en main, cette horde de Barbares, en la forçant à se rembarquer. Enfin les princes de toutes ces villes étaient encore en dispute entre eux sur leurs droits de possessions territoriales, lorsque quelques gentilshommes normands, arrivés de la Terre-Sainte, où ils avaient été en pélerinage, s'unirent à Mélon, guerrier lombard, qui prit le com-

(1) Ils s'étaient alors établis dans la Sicile, et de là, par des descentes réitérées, non-seulement ils ravageaient la Calabre, mais encore ils interceptaient les abords du blé de cette île à Naples.

mandement : ces braves chassèrent les Sarrazins revenus, et dès-lors ils y fondèrent un nouveau royaume. Les guerriers victorieux s'établirent dans le pays conquis, et le bruit de leurs succès leur amena nombre de compatriotes qui vinrent consolider leur pouvoir. Le pays alors retentit des preuves de valeur des fils de Tancrède, de Bras-de-Fer, de Drogon et d'Onfroi, dont les hauts faits d'armes devaient consolider la puissance de Robert, de Roger et de Guillaume. Mais de combien de sang ne devaient pas être rougies ses plaines, par les disputes qui eurent lieu entre les barons et les souverains qui empiétaient toujours sur leurs droits; par les troubles que fomentaient les papes, dans l'espoir d'accroître les revenus du saint Siége! Aussi, jusqu'à l'établissement d'une branche d'Espagne sur le trône, ce ne furent que des guerres, tantôt intérieures, tantôt extérieures, qui firent passer le gouvernement à la maison de Souabe; puis, par l'expulsion de Mainfroi, à une branche française, Charles d'Anjou, pendant le règne de laquelle Naples fut tributaire du saint Siége. Les Vêpres siciliennes eurent lieu; la reine Jeanne, par la suite, porta elle-même sa tête sur un échafaud; mais les Napolitains ne furent pas mieux sous le nouveau gouvernement, à raison des impôts qui, pour maintenir la couronne et acquitter les redevances au pape, pesaient rudement sur eux. La fermentation commençait; Sixte IV crut devoir l'arrêter, en remettant à leur roi la somme due à l'Église, à condition qu'il lui serait présenté, tous les trois ans, une haquenée blanche; hommage qui a toujours continué d'avoir lieu par la suite. Les Français, malheureux par la bataille de Cérisolles en 1501, furent enfin obligés d'évacuer Naples et son territoire, qui dès-lors devinrent une dépen-

dance du trône d'Espagne. Charles-Quint en donna le gouvernement à des vice-rois qui se rendirent odieux par leurs exactions; elles furent telles qu'enfin s'ensuivit, en 1647, la fameuse conjuration de Masaniello. Les cours d'Autriche, de France et d'Espagne, ayant des prétentions sur cette partie de l'Italie, furent en continuelle contestation à cet égard, jusqu'à ce que, par le sort des armes si souvent plus puissant que la force de la raison, et par les stipulations de cabinets, qui, moins désastreuses, devraient toujours être préférées en affaires d'intérêts politiques, la pleine possession de ce pays revint à l'Espagne, par l'élévation de don Carlos à la royauté, en 1734. Ce nouveau roi réforma les abus autant, cependant, que peut le faire un monarque qui, pour voir, n'est que trop souvent forcé de prendre les yeux d'autrui. Il décora la capitale, fit paver les rues, établit des forts sur différens points du golfe, éleva le palais de Capo di Monte, en neuf mois le théâtre Saint-Charles, le quartier de la Cavalerie, près le pont de la Madeleine; enfin il fit faire des fouilles à Herculanum; et ainsi il enrichit la ville et les places publiques des plus beaux monumens. C'est à lui qu'on doit l'immense château de Caserte. On connaît l'importance des découvertes qui ont été successivement faites dans cette ville engloutie, et l'ouvrage considérable auquel elles ont donné naissance. Malheureusement les premiers essais de ces fouilles ont été faits sous la surveillance de personnes peu dignes de la confiance qu'on leur donna. Croira-t-on, par exemple, qu'une inscription en lettres de métal, qui était placée sur un frontispice que l'on abattit sur le champ, pour poursuivre la fouille, a été mise confusément dans un panier et transporté avec d'autres antiquités, sans avoir

pris auparavant le soin de copier cette inscription? Alors on s'aperçut qu'il fallait des savans pour présider à ces travaux, et la société d'Herculanum ne commit pas de pareilles fautes, quoique les résultats de ses recherches soient bien loin de pouvoir être comparés à ceux des Winckelman et des Visconti.

Naples doit au successeur de don Carlos plusieurs embellissemens, entre autres, la promenade de Chiaia, des magasins au-delà du pont de la Madeleine, l'établissement de l'académie des sciences, des beaux-arts et les écoles normales. Le commerce prit sous son règne un essor qu'il n'avait pas auparavant. A l'époque du commencement de nos malheurs en France, Naples connaissait à peine ce qu'était une manufacture de soieries; elle s'est depuis enrichie d'une petite colonie de nos ouvriers de Lyon, et les soies de Sorrento, qui ne servaient auparavant qu'à des ouvrages en tricot, ont été employées à des étoffes légères, mais sans que les Napolitains aient pu cependant élever leurs fabriques aux métiers de haut appareil, qui seront toujours l'apanage de nos Lyonnais. On peut observer, en général, que la perfection dans les arts mécaniques décroit à mesure qu'on avance en Italie, et que l'imperfection de ces arts est encore bien plus sensible à Naples qu'à Rome où l'on ne trouve pas de luthier, quoique ce soit le pays de la musique, et quand cette ville est si riche d'ailleurs en tout ce qui intéresse les beaux-arts.

Naples a toujours été regardée comme une des villes le plus heureusement situées qui soient en Europe. En effet, assise au sud-est, sur le dos d'une colline montueuse, dont les saillies laissent entre elle beaucoup d'enfoncemens, longeant le bord de la mer, tant par elle-même que par ses faubourgs, qui sont la Chiaja et la Marina di Loretto, elle offre à ceux qui la rega

loin dans la rade un amphithéâtre de maisons qui s'élèvent jusqu'au plus haut, en sorte qu'au soleil couchant son aspect est véritablement enchanteur. Du port aussi elle donne à voir toute l'étendue de la mer, depuis la pointe Misène jusqu'au cap Bruno et l'île Capri. Le Mole en partage le littoral en deux parties, l'une à l'occident et l'autre à l'est; la première comprend la villa Réale, qui est une promenade publique; le quartier Sainte-Lucie, le château de l'OEuf et toute la longueur de la Grève, qu'on nomme Chiaja. Jusqu'au promontoire de Pausilipe, la seconde offre le port et le rivage, qui conduit jusqu'à Portici. C'est à la naissance de celle-ci que se dégorge le Sebeto, seule rivière qui baigne les murs de la ville, et qui est bien déchue de ce qu'elle était depuis l'éruption du Vésuve qui fit périr Pline. Il est des positions que l'on vante communément pour jouir du coup-d'œil qu'offre l'agréable ensemble de la ville ; la première est du large, la seconde de la Chartreuse, d'où la vue plane sur la ville et la mer qui en baigne les pieds; la troisième est de Miratodos à Capo di Monte, et la dernière du palais et des jardins de Portici.

Naples est moins défendue par terre que par mer; ses murailles et ses bastions ne peuvent qu'un moment arrêter une impétuosité guerrière; mais la résistance serait de peu de durée. Par mer, elle offre un aspect plus formidable; au midi est le château de l'OEuf, à l'est diverses batteries, les bastions de l'Arsenal et le Château-Neuf, et, à l'extrémité orientale de la ville, la grosse Tour, ou Torrione del Carmine. Le château de Saint-Elme pourrait également être de quelque utilité; mais, par rapport à son élévation, il paraît devoir

être mieux disposé, pour balayer la ville, en cas d'occupation ou d'émeute.

Naples était autrefois entourée de murs et de fossés, qui, à raison des accroissemens qu'a reçus cette ville, sont devenus depuis long-temps inutiles : aussi les premiers sont-ils comblés, et les murs comme les portes abattus en grande partie; les dernières de celles-ci, qui ont disparu, sont celles de la Chiaja et du Saint-Esprit. Les principales entrées de Naples sont Capo di Chino, montagne tufeuse, où l'on a pratiqué un chemin superbe, avec des fossés sur les côtés, pour l'écoulement des eaux. Le chemin mène à Sannio, à Caserte, aux Abruzzes, dans la Campanie et à Rome; la porte Capuana, qui conduit par un beau chemin orné d'arbres et de fontaines, a une maison royale, dite Poggio Reale; on tient cette route quand on va dans la Pouille ou à Bénévent; le pont de la Madeleine est beaucoup trop majestueux pour le maigre Sebeste, qui passe dessous. Cette entrée communique avec le faubourg Saint-Jean, Portici, et autres villages voisins, qui semblent n'en former qu'un sur le rivage, où ils se prolongent. C'est par elle qu'on arrive de la Calabre et de la Basilicate, tout en jouissant de la plus délicieuse perspective, quant au pittoresque. L'entrée, qui de Capo di Monte conduit aux villages placés sur les collines voisines, autrefois abordables aux seuls piétons et cavaliers, l'est aujourd'hui aux voitures, par les coupes qu'on a pratiquées jusqu'au cœur des montagnes, pour faciliter l'arrivée des voitures de la cour. Cette coupe est ornée d'arbres qui font déjà de ce lieu une des plus agréables promenades de Naples, par rapport aux divers points de vue dont on y jouit. Ces embellissemens

sont dus au génie français, lors de l'occupation de Naples, après la fuite de Ferdinand IV. Enfin l'entrée de Naples la plus curieuse pour le voyageur est celle pratiquée depuis plusieurs siècles, en forme de grotte, dans toute l'étendue d'une montagne, dite Saint-Pausilippe. Elle établit une communication avec le lac Agnano, Pouzzoles, Baia, Cumes, Misène, le lac d'Averne, et tous les lieux qui rappellent le luxe de leurs anciens habitans. Ces creusemens, fouilles, et autres excavations faites autrefois et de nos jours, ont été d'autant plus faciles, que le sol est de pozzolane, sorte de pierre volcanique fort tendre, et cédant facilement à la pioche.

On compte à Naples douze quartiers, dont le plus grand nombre tirent leur dénomination des principaux édifices, qui pour la plupart sont des paroisses et des monastères, élevés par les largesses des souverains, ou par la piété de quelques fidèles assez riches pour avoir contribué aux frais de leur construction : il en est quelques-uns dus à des emprunts qui ont été aussitôt remplis; et les uns comme les autres sont en bien grand nombre. Le premier quartier est celui de Saint-Ferdinand, où se trouvent le palais du Roi, le grand Théâtre, l'Arsenal, le Mole, le théâtre Fondo, Saint-Louis, Pizzofalcone, la Solitaria, Sainte-Marie des Anges, près laquelle la colline de Pizzofalcone communique avec celle Saint-Elme, par le pont dit de la Chiaja, le collége royal Saint-Charles, alle Mortelle, à raison de la grande quantité de myrtes qui couvraient la colline, Sainte-Anne, où sont enterrés Cirillo et Martorelli, l'un grand jurisconsulte, et l'autre fameux antiquaire.

Le second, celui de Chiaja, qui commence au géant

du palais, se continue par la rue Sainte-Lucie, celle Platamone, gagne le Littoral au-delà du jardin public. On y trouve Sainte-Marie della Catena, élevée par les pêcheurs; presque vis-à-vis est une petite fontaine ornée de deux bas-reliefs, l'un desquels offre Neptune et Amphitrite, avec des tritons; et l'autre, une dispute entre des dieux marins, pour une nymphe enlevée: ce monument est d'Auria; deux sources d'eau minérale; Platamone, le château de l'OEuf; Sainte-Marie de la Victoire, le jardin Royal, Sainte-Marie delle Nevi; là le Littoral prend le nom de côte Mergelline, qui offre le palais de la reine Jeanne, le tombeau de Virgile, sur la colline Pausilippe : derrière l'église Sainte-Marie a Capella est une profonde excavation dans la montagne de Pizzofalcone, due au manque de tuf qu'on en a tiré pour divers bâtimens de la ville; elle est aujourd'hui occupée par des cordiers : son aspect mérite l'honneur du pinceau. Cette grotte a de cinquante à soixante pieds de hauteur perpendiculaire; sa profondeur est de cent soixante-quinze pieds sur cent vingt-cinq de large; sa voussure a déjà éprouvé un éboulement. On trouve encore dans ce quartier le palais Cellamare, renommé pour sa position et la beauté de ses jardins.

Le troisième quartier est celui de Monte Calvario, où se voit la rue de Tolède, la plus belle et la plus peuplée de Naples, la Carità Saint-Nicolas, le Spirito Santo, lieu où sont réunis une église, deux Confréries, un Conservatoire, et une Banque où l'on prête sur gages; le Teatro nuovo, l'émule de celui des Florentins, le Calvaire, Sainte-Lucie del Monte, le château Saint-Elme, Saint-Martin, ou la Chartreuse; Sainte-Marie des Sette Dolori, célèbre par le *Stabat* de Pergolèse

qu'on y chante tous les ans; la Trinité delle Monache, aujourd'hui abandonnée. Ici est la principale cloaque de Naples, qui fut alors construite en grand, et qui, traversant la rue de Tolède, vient se déboucher à la Chiaja, près la Vittoria. Dans le même quartier est la porte Médine, ainsi dite du duc de ce nom, sous le gouvernement duquel elle fut construite en 1640.

Le quatrième est celui dell' Avvocata; là sont Sainte-Marie, di Monte Santo, connue des musiciens pour être le lieu de la sépulture de leur coryphée Scarlatti, mort en 1725; le Largo del Spirito Santo, les Greniers publics: de plus, s'y trouve il Vomero, colline agréable, fournie de groupes de jolies maisons de campagne, du sommet desquelles s'élève l'ermitage des Camaldules, lieu renommé pour la vue, et d'où se découvre une grande partie de la Campanie Heureuse, et où se voient nombre d'églises et de couvens abandonnés, ou en partie détruits.

Le cinquième quartier est celui de la Stella, où se trouve la place delle Pigne, ainsi dite des pins qui y croissaient, et qu'on enleva en 1630 : c'est une des plus grandes après celle de Castel-Nuovo; l'Académie royale, S. Gennaro de Poveri, église qui reçut son nom de la station que fit en ce lieu le corps de saint Janvier, quand on le transporta à Naples, et d'un Conservatoire qui sert d'asile à quelques malheureuses. C'est dans cette église qu'est la principale entrée des catacombes. Il est encore dans ce quartier nombre d'églises et de couvens, la plupart renversés; mais ce qui est le plus à noter est le palais de Capo di Monte.

Le sixième quartier, celui de Saint-Charles all' Arena, qui commence à la porte de Saint-Gennaro, et contourne la place delle Pigne. Dans celui-ci se voient beau-

coup d'églises qui ne sont d'aucun intérêt aux voyageurs ultramontains, l'Albergo reale dei Poveri, les anciens aqueducs et les modernes, Capo di Chino, et le Bureau d'entrée.

Le septième quartier prend son nom de la Vicaria, ou palais de la Justice, qui est le lieu le plus fréquenté, vu le caractère processif des Napolitains. Après ce séjour de discorde, nous citerons un lieu plus paisible, l'Annunziata, église qui mérite d'être vue, et dont Vanvitelli a donné les dessins; la Giudeca Vecchia, les anciens thermes de la ville, dont les restes sont à voir; les Saints-Apôtres, que l'on dit avoir été bâtis sur l'emplacement d'un temple de Mercure; Saint-Jean a Carbonara, couvent renommé pour ses statues, ses peintures et ses bas-reliefs : il l'était autrefois pour ses manuscrits grecs et latins, dont le père Monfaucon a pris connaissance en visitant Naples; la plupart sont passés à Vienne; le Campo Santo, lieu de sépulture; la porte Capuana, ainsi dite parce qu'elle mène à Capoue. Cette porte est en marbre et enrichie de sculptures militaires; elle aboutit à une rue qu'on nomme Poggia Reale, par où l'on va à Bénévent et à la Pouille.

Dans le huitième quartier, celui de Saint-Laurent, est le Duomo, ou la cathédrale; l'église dite Il Monte della Misericordia, les Incurables, Sainte-Marie delle Grazie, Saint-Paul des Théatins, Saint-Laurent, église d'un beau gothique, et dont la façade, faite par San-Felice, est d'un goût moderne; le Mont-de-Piété, bâti en 1598, d'après les dessins de Caragni, Napolitain; Saint-Séverin, où se trouvent de beaux ouvrages de Corengio, du Pérugin; Jesù vecchio, église dépendante du grand collége des Jésuites, aujourd'hui l'Université. On y voit de belles statues de Cosimo, de Botti-

glieri, des tableaux de Solimène, de Marc de Sienne; la place du Nilo, ainsi nommée d'une statue de ce fleuve; l'église Saint-Angelo.

Le neuvième quartier est celui Saint-Giuseppe Maggiore, où l'on trouve Saint-Dominique, Sainte-Marie della Pietà, Sainte-Claire, où l'on admire le campanille de Masuccio, plusieurs fresques de Conca; Gesù Nuovo; le palais de Gravina, celui d'Angri, de Vanvitelli, ceux de Monteleone et de Maddaloni, curieux à voir pour leur grandeur, leurs belles fresques et tableaux; Monte Olivetto, un des plus beaux monastères de Naples; la Fontaine du même nom; Sainte-Marie la Neuve; la Pietà de Turchini, conservatoire de musique, fondé en 1592; l'Incoronata, et la place de même nom, qu'embellissent plusieurs maisons et palais particuliers, entre lesquels se distinguent celui de Gensano; Saint-Pierre et Saint-Paul, église paroissiale, où les actes religieux se font selon le rite grec; le théâtre des Florentins, ouvert dans le seizième siècle.

Le dixième quartier est celui du Port. Dans celui-ci sont la Douane, la rue Catalana, où se vendent les mauvais tableaux; Saint-Jean le Majeur, une des quatre plus anciennes paroisses de Naples; Saint-Pierre le Martyr, curieux à voir pour les morceaux de peinture, et célèbre par une source d'eau que donne le couvent, et que quelques-uns prétendent être celle de l'ancien Sebète, qui par des conduits souterrains se décharge dans la mer. Charles V, pendant son séjour à Naples, ne buvait point d'autre eau que celle-ci, et elle est encore aujourd'hui d'usage pour la famille royale.

Le onzième quartier, celui de Porta Nova, c'est le

plus malpropre et le plus laid de toute la ville ; tous les hommes à manteau, les fripiers, les Juifs y sont rassemblés ; on y trouve Saint-Georges le Majeur, où sont quelques premières peintures de Solimène ; Pennino, un des principaux marchés de comestibles, orné d'une fontaine élevée du temps de Charles V ; la Zecca, ou la Monnaie, et Saint-Augustin.

Enfin le douzième quartier est celui del Mercato, où l'on voit le Foro Magno, formant comme deux ellipses qui s'entre-couperaient ; autour sont de belles boutiques, une église, et au milieu deux fontaines. Ce lieu est le réceptacle de la populace, toujours prête à se mutiner ; aussi est-ce là que Masaniello vint chercher des partisans : on y trouve de plus Sainte-Marie del Carmine, qui doit tant aux largesses de Marguerite d'Autriche, mère de l'infortuné Corradin ; église riche en fresques du Giordano, de Solimène, et en tableaux de Santafede, de Mattei. S'y voient encore le château del Carmine ; Stain-Elicio, dont la façade a été nouvellement réparée ; Carminello, paroisse, et conservatoire de demoiselles pauvres, qui y demeurent jusqu'à dix-huit ans, âge où elles se marient ; Sainte-Marie l'Égyptienne ; Saint-Pierre *ad aram*, dont on reporte l'érection à saint Pierre qui y baptisa saint Aspremo, le premier évêque de Naples ; le faubourg de Loretto, qui va de la porte del Carmine, et se termine au pont de la Madeleine et aux nouveaux magasins : dans ce faubourg est une manufacture de porcelaine qui, du temps de Ferdinand, était en pleine activité ; Sainte-Marie de Loretto, où est un conservatoire de musique, d'où sont sortis Traetta, Sacchini, Gugliemi ; le quartier della Cavaleria, le Séraglio des animaux, où se donnent le spectacle de leurs combats ; le pont de la Madeleine, fait sous le

prince de Mendozza, lieutenant du royaume; enfin s'y trouvent les magasins.

La population de Naples s'est beaucoup amoindrie depuis que les événemens de la guerre ont diminué et même aboli son commerce; néanmoins, d'après les derniers recensemens, elle avait encore 35 à 40,000 âmes, dans un circuit d'environ neuf milles, où roulaient, il y a quelques années, jusqu'à 15,000 voitures. La position de Naples, les cendres infiniment productives de ses environs, la mer poissonneuse, son ciel pur, la fraîcheur des vents qui modèrent les trop grandes chaleurs caniculaires, ont porté, et avec raison, ses habitans à dire que leur ville était un Pezzo del ciel, *caduto in terrâ.*

L'homme semble y goûter, dans une paix profonde,
Tout ce que la nature, aux premiers jours du monde,
De sa main bienfaisante accordait aux humains :
Un éternel repos, des jours purs et sereins.

Ayant beaucoup à dire sur les édifices pu blics de Naples, nous commencerons par les égli ses.

En général, elles n'offrent point, quant à leur extérieur, cette majesté qui indique un monument élevé à l'Être suprême. Elles sont la plupart mal placées, sans bel abord; le style de leur élévation n'a rien du goût qui indique que leurs architectes soient venus à Rome; ils n'ont rien voulu devoir à l'emprunt, et le plus grand nombre n'ont donné que de chétives conceptions. Ici, comme dans la ville métropolitaine, quelques-unes sont assises sur les fondemens de quelques temples anciens, telles sont celles de Saint-Jean le Majeur, où s'élevait un temple à Antinoüs, on en voit encore quelques restes de colonnes; celle Sainte-Marie Majeure, ancien temple de Diane; l'église

des Théatins, qui occupe l'emplacement du temple de Castor et Pollux. Elles sont aussi beaucoup plus nombreuses qu'à Rome, eu égard à l'étendue du terrain qu'occupent l'une et l'autre ville. Elles sont encombrées d'autels, que la cupidité y a multipliés pour le service des messes. Plusieurs ont dû leur élévation à des rêves, des préjugés qui sont loin d'être des enfans de la raison; aussi leurs ornemens dépassent-ils souvent ce que doit toujours prescrire celle-ci. Les temples indiens que j'ai vus se distinguent par leur prodigieuse masse; mais l'intérieur en est simple, et le peu de sculpture qu'on y remarque est toujours relatif aux principes d'une religion invariable ; les architectes ne se sont permis d'y rien mêler du fantastique. En Europe, et surtout parmi les catholiques, on a laissé une trop grande latitude au génie des artistes, qui n'ont point su se maintenir dans les bornes de la décence, et de là cette monstruosité de pensées qui dégradent l'art, déparent les lieux de prière, surtout en Italie, en Espagne et notamment à Naples, où tout philosophe trouve tant d'occasions d'exercer sa commisération pour l'espèce humaine.

L'église qui nous occupera la première est Saint-Janvier, église patronale, beaucoup moins connue en Europe qu'Apollon, qu'on révérait dans le temple qui l'a précédé sur le même lieu. Cette église, située dans le quartier Saint-Laurent, est d'un genre gothique. Elle a été long-temps en construction ; ce ne fut que sous Charles Ier et Charles II qu'on poussa la bâtisse avec vigueur, d'après les dessins de Nicolas le Pisan. La dévotion du peuple fit les plus grands fonds. Le tremblement de terre arrivé en 1488 la dégrada beaucoup ; mais les restaurations furent promptement faites

par Alphonse I[er], avec les secours que donnèrent plusieurs familles riches, dont on plaça les armes sur les pilastres. Ce fut le cardinal Minutolo, archevêque de Naples, qui fit faire la porte principale, comme l'indique l'inscription lombarde qui est au-dessus. On y voit, comme accompagnement, deux colonnes de porphyre de l'ancien temple; elles furent trouvées dans les fouilles, aussi-bien que les lions qui les supportent. Cette église est décorée de beaucoup de stucs dorés, de colonnes de granit qui accompagnent les pilastres accouplés; le contour de la nef est orné de portraits de saints, du pinceau des élèves du Giordano. Le tableau du maître-autel est une Assomption du Pérugin. On y voit le portrait du cardinal Caraffa, archevêque de Naples. Au-dessous de l'autel sont les restes des saints Agripinus, Eutichès et Acutius, compagnons de saint Janvier, transférés de Pouzzoles à Naples. La tribune, où est l'autel fort riche, est très-exhaussée. La Confession, ou Il Soccorpo, est une chapelle toute en marbre blanc; elle est ornée de colonnes de même nature, qu'on dit avoir été prises de l'ancien temple d'Apollon. On voit à la voûte quelques arabesques dans le goût antique: c'est dans ce lieu inférieur qu'est la châsse de saint Janvier; elle y fut déposée par les soins du cardinal Olivier, dont la statue, qui est derrière l'autel, passe pour être de Michel-Ange. On trouve dans la nef, à gauche, les fonts baptismaux qu'à tort on passerait avec indifférence. C'est un beau vase basaltique, orné de mascarons mutilés et de thyrses; les pampres qui formaient les anses n'existent plus. C'est un ouvrage grec d'un très-bon caractère, et qu'on croit être du temps de Constantin; on admire l'effet des colonnettes qui l'entourent. Ce vase est supporté sur un pied de por-

phyre; il paraît qu'il servit aux sacrifices de Bacchus, à s'en rapporter à la sculpture qui l'environne. C'est un don du cardinal Descio Caraffa. Plusieurs grands ont leurs chapelles dans cette église; on remarque entre autres celle des Caraccioli, où se voit le tombeau de Bernardino Caraccioli, docteur en droit et en médecine, puis archevêque de Naples. C'est une composition de Ghetti, qui offre le portrait en marbre de cet archevêque, et un squelette couvert d'un suaire, et tenant un sablier. Celle de Minutolo mérite attention; on y voit plusieurs portraits de famille sous l'apparence de chevaliers, ayant au cimier de leur casque des cornes pour ornement; le reste de l'habillement est selon l'usage du temps. On voit dans cette église une preuve de reconnaissance envers Innocent XII, Napolitain; c'est un cénotaphe ou sépulcre vide, où se voit le buste de ce pontife; il est en bronze doré, avec des statues et des ornemens en marbre; une inscription porte les bienfaits dont la ville lui est redevable. Près de la porte de la sacristie est enterré le malheureux André de Hongrie, mari de la reine Jeanne Ire, étranglé à Aversa. L'église souterraine est placée au-dessous de la tribune: on y voit entre autres la chapelle où l'on conserve le sang du patron; elle est d'une grande magnificence; mais les ornemens y sont accumulés sans goût: c'est une rotonde autour de laquelle règnent quarante-deux colonnes de brocatelle qui soutiennent la corniche du contour. Dans de grands enfoncemens sont trois autels, un vis-à-vis l'entrée, et les deux autres sur les côtés; dans les intervalles sont quatre autres de moindre grandeur. A demi-hauteur de l'ordre sont les statues en bronze des patrons de la ville. Celle de saint Janvier est placée sur l'autel principal. Au-des-

sous et derrière cet autel, dans un tabernacle tout en bronze, avec porte d'argent, étaient renfermées la tête et l'ampoule qui contenait le sang du patron. J'ignore si cette tête, qui était supportée sur un buste d'argent doré et enrichi de pierres précieuses, y est encore depuis les dernières guerres. La coupole a été peinte par Lanfranc; les consoles par Le Dominiquin. Le maître-autel, les marches qui y conduisent, la balustrade, la tribune et le chœur, offrent une grande magnificence; le tout fut fait en 1744, d'après les dessins de Posi, architecte romain. Le tableau de l'autel est des plus significatifs; il fallait offrir aux yeux de la foi un miracle où se manifestât tout l'enthousiasme de l'émotion, saint Janvier sortant de la fournaise. Le pinceau de l'Espagnolet a parfaitement rempli, sur ce point, les pieuses vues des chanoines. Le trésor était autrefois d'une richesse étonnante; les Napolitains s'appauvrissaient avec plaisir pour enrichir un saint qu'ils invoquaient dans toutes leurs détresses : le saint, de son côté, leur donnait tous les ans une marque de reconnaissance sous l'invocation d'un officiant, en permettant que son sang se liquéfiât (1), pour ranimer le zèle d'une populace qui aime partout les miracles. Depuis que le pouvoir français a quelque influence sur l'opinion napolitaine, et qu'il en dispose pour diminuer le poids de préjugés aussi grossiers, le voile du prestige commence à tom-

(1) Ce sang, dont la quantité est environ d'une once, fut recueilli par une dame pieuse de la ville, au moment même où le saint fut décapité, vers la fin du troisième siècle. Conservé depuis dans une fiole, il n'a rien perdu de son poids ni de sa quantité. Il s'oxygène et se colore, quoique hermétiquement fermé, et cela suffisamment pour acquérir toute la vitalité du sang qui afflue au cœur, en revenant des poumons.

ber, et le miracle n'a plus lieu. Les chanoines de cette cathédrale avaient des prérogatives qui tenaient à des jeux d'enfant; ils jouaient, certains jours, le rôle de cardinaux, en en revêtant le costume; cet usage a disparu avec l'ancien gouvernement.

Les églises sont si multipliées à Naples, qu'on ne peut faire un pas dans une rue sans en trouver une. Souvent à la porte est un prêtre ou un moine bien bouffi, qui vous invite à y entrer, et un sacristain qui, lorsque vous répondez à cette invitation, vient vous expliquer ce que votre itinéraire indique mieux que lui. Ces églises sont le plus souvent situées sur les places, elles désignent ordinairement le quartier. Beaucoup portent un nom que l'on chercherait en vain dans notre calendrier, vu qu'il n'est connu que de quelques moines ou de quelques religieuses qui le leur ont donné. La plupart sont ornées en marbre et en albâtre de différentes couleurs, ce qui leur donne une somptuosité surprenante. Les autels sont encombrés de chandeliers de bois argenté, entremêlés de mauvaises fleurs artificielles. Plusieurs offrent des mausolées, des pierres sépulcrales, où les louanges sont prodiguées outre mesure, pour soustraire à l'oubli des êtres qui n'ont jamais rien fait pour mériter quelque mention. On peut encore regarder comme très-belle il Gesù Nuovo, quartier Saint-Giuseppe Maggiore; c'était une appartenance de la maison Professe des Jésuites: c'est une église des plus remarquables par son beau genre, elle offre une croix grecque avec une grande coupole au centre. Cette coupole fut peinte par Lanfranc; un tremblement de terre l'ayant renversée en 1688, elle fut rétablie peu après, et repeinte par Matteis. On y voit encore aux pendentifs les quatre Evangélistes du premier peintre, qui ne furent

point endommagés; la touche en est vigoureuse. Sur la porte de la nef est une belle fresque de Solimène; c'est un des plus brillans ouvrages de cet artiste. On y voit tout le génie de la plus étonnante composition; le sujet est Héliodore chassé du temple de Jérusalem. Cette église offre des morceaux de Massimo, de l'Espagnolet, du Guerchin, de Raphaël et d'Annibal Carrache. Les chapelles Saint-Ignace et Saint-François-Xavier sont à voir, tant pour les sculptures que par les peintures qui les décorent. Sainte-Marcelline, quartier Saint-Laurent, occupée autrefois par des bénédictines, est aujourd'hui une paroisse. La maison était naguère un asile pour la noblesse, qui, dans son jeune âge, y trouvait l'aliment et l'éducation; elle est très-vaste et s'élève par étages; le jardin se confond avec la bâtisse, en sorte qu'une religieuse de sa chambre pourrait cueillir les oranges que portent les hauts arbres du préau. J'ai parcouru tout l'intérieur de cette maison avec M. Lecomte, architecte du roi, et j'ai été surpris des sommes exorbitantes dépensées pour loger, avec tant de luxe, des béguines de si mince aloi. Je suis revenu voir leur église, chargée à profusion des marbres et albâtres les plus beaux, sous la direction de Vanvitelli; elle abonde aussi en peintures d'auteurs peu connus, en stucs et en dorures. Le gouvernement actuel a voulu utiliser cette belle maison en y appelant les filles nobles dont les parens pauvres ne peuvent faire les sacrifices que demande leur éducation. On a dépensé beaucoup d'argent pour remplir ce louable objet; mais l'établissement n'a pu subsister, vu la difficulté d'intercepter les communications avec le dehors. La jeunesse a été transférée à Aversa, endroit moins sujet à la dissipation.

Nous citerons encore, comme méritant d'être vue, St-Paul, église moderne, qui a trois nefs, et qui fut élevée, dans le VIe siècle, sur les ruines d'un temple qu'un affranchi de Tibère fit construire en l'honneur de Castor et Pollux. L'ancienne façade existait encore il y a deux siècles, époque où l'on y voyait huit colonnes cannelées, avec leurs corniches et quelques statues (1). Un tremblement de terre les renversa, il n'en resta plus alors que les deux qui se voient encore aujourd'hui, et quelques piédestaux qui supportaient les autres. Cette église ne fut sanctifiée qu'après la victoire remportée sur les Sarrazins; elle fut alors consacrée à saint Pierre et saint Paul, et occupée par des Théatins. Cette église resplendit en marbres et en albâtres; son tabernacle est richement orné. Le cloître est également beau; il est bâti sur le lieu qu'occupait l'ancien théâtre des Romains, il est même orné de plusieurs de ses colonnes. Ce fut sur ce théâtre, suivant Sénèque et Tacite, que Néron, alors tragédien, parut la première fois en public, chaussé du cothurne, pour y chanter des vers de sa composition. La sacristie offre de très-belles figures allégoriques, chef-d'œuvre du pinceau de Solimène. Nous citerons encore, comme digne d'être vue, les Saints-Apôtres, église d'un assez bon genre, où se voient divers morceaux de peinture de quelques bons maîtres, notamment des fresques de Lanfranc, d'une belle couleur et pleines d'imagination, plusieurs de Solimène, du Giordano et de Viviani. Cette église resplendit en marbres et en albâtres; mais ce qui constitue

(1) On en peut voir la restauration dans l'ouvrage de Palladio. Quelques-uns disent que derrière la première partie, qui était un vestibule carré, était le temple, de forme ronde, ainsi qu'il en est pour le Panthéon à Rome. On ne peut rien assurer de certain sur ce point.

une de ses plus grandes richesses, sont les restes de Marini, l'auteur de l'Adone; ils sont sous un tombeau que lui fit élever l'académie des Humoristes, qui dépensa les sommes nécessaires à ses obsèques, et fit poser sur lui l'inscription suivante:

Equiti Johanni Baptistæ Marino poetæ sui sæculi maximo,
Cujus musa à Parthenopæis cineribus enata inter lilia
Efflorescens reges habuit mecenates : cujus ingenium
Fecunditate felicissimum terrarum orbem habuit
Admiratorem. Academici Humoristæ Principi
Quondam suo posuêre anno M.D.CXXV.

Saint-Martin, ou la Chartreuse, est une église autrefois desservie par les religieux de cet ordre; elle est au haut du mont Saint-Elme, et au bas du fort qui le domine; aussi faut-il avoir de bons jarrets pour y faire un pélerinage; mais on est bien dédommagé de sa peine quand on jouit des différens points de vue qu'offre une situation aussi élevée. Charles, alors duc de Calabre, et la reine Jeanne Ire, en furent les fondateurs. L'église est riche en pierres dures, en marbres du plus beau grain et des plus riches couleurs, en stucs dorés et en tableaux des plus grands maîtres, notamment de Lanfranc, de l'Espagnolet, qui a beaucoup travaillé pour elle. C'est à lui que l'on doit les douze Prophètes qui ornent les archivoltes de la nef, morceaux pleins de variété et d'expressions, et d'un très-beau coloris. On y voit aussi des ouvrages du Guide, d'Annibal Carrache, de Carle Maratte, qui a peint saint Martin, du Giordano, qui a composé pour la sacristie et le cloître, du Calabrois, du Caravache, du Dominiquin, de Paul Véronèse et du Chevalier d'Arpin, a qui l'on doit les ouvrages de la sacristie. Le plafond est encore du Giordano : on y voit Judith, qui effraie

l'armée des Syriens, en leur montrant, du haut des murs de Béthulie, la tête d'Holopherne. On distingue particulièrement les fresques de la nef, de Lanfranc; elles représentent Jésus-Christ montant au ciel, et soutenu par plusieurs anges. On y remarque des groupes d'anges qui semblent se réjouir de son arrivée. Ce morceau plafonne bien, et est composé avec feu; il indique beaucoup de facilité et une fierté de dessin. Il a cependant ses incorrections. Le maître-autel est isolé et de la plus grande richesse, quant à ses marbres et ses ornemens. La balustrade du chœur est travaillée à jour, de manière à produire le plus bel effet; il est décoré en jaspe vert et jaune antique, et autres pierres précieuses. Les chapelles latérales sont ornées de belles grilles, où le cuivre reluit sous les plus agréables dessins, et il reste encore assez de tableaux pour leur décoration. Cette Chartreuse est devenue aujourd'hui un hôpital militaire pour les soldats infirmes ou invalides, qui ont gagné leur retraite au champ d'honneur. Une partie du jardin, faite en plate-bandes, est passée à la disposition du commandant du fort. On a cependant laissé aux soldats la jouissance du Belvédère et du cloître, qui est vaste et orné de belles colonnes de marbre blanc; on y voit des bustes de plusieurs personnes pieuses de cet ordre. L'emplacement carré offre un parterre dessiné en buis, au milieu est un très-beau puits; une partie est fermée par une grille, décorée en têtes de morts en marbre. C'est un cimetière où reposent paisiblement les bons pères qui, par leurs pieuses contemplations, ont mérité les béatitudes célestes. L'église Saint-Giovani, à Carbonara, se trouve sous les murs de la ville que fit élever Ferdinand Ier. Elle fut construite en 1414. Elle est renom-

mée, tant sous le rapport de son architecture, que sous celui de deux mausolées qui méritent d'être vus; celui du roi Ladislas, élevé par sa sœur Jeanne II, et celui de Caracciolo, grand sénéchal et favori de cette reine, fameux par sa fortune et son genre de mort. Ces deux ouvrages sont dans le genre gothique, et étaient réputés beaux dans leur temps. Après ces deux monumens, on peut citer celui de Gaétano Argento, magistrat illustre, et qui est dans une chapelle où se trouve un tableau de Solimène. On doit également distinguer Saint-Philippe de Néri, église des plus recommandables par sa façade, et élevée sur un très-haut perron, bien décoré, ayant à son plus haut, sur les côtés, deux jolies campanilles, richement décorée au dedans, et dont les côtés de la nef principale reposent sur six colonnes de granit d'un seul jet. On y voit plusieurs ouvrages du Poméranci, de Solimène, de Piétre de Cortone, du Guide, du Dominiquin; enfin la belle composition du Giordano, qui a pour sujet les vendeurs chassés du temple; morceau si estimé des connaisseurs. A l'Inconata sont au chœur quelques restes retouchés d'anciennes fresques de Giotto, et, dans la chapelle du Crucifix, d'autres fresques du même peintre, offrant le couronnement de la reine Jeanne.

La S. S. Nunciata est connue de tous les architectes comme un beau monument de Vanvitelli, qui a remplacé l'église brûlée en 1757. Les amateurs en peinture s'arrêtent sur les tableaux du maître-autel et de la croisée, sur les Prophètes peints à clair obscur aux angles de la coupole, et les Statuaires sur les quatre Vertus en stuc, qui sont des ouvrages assez beaux pour le temps où ils ont été faits.

A Sainte-Brigitte est une belle coupole décorée par

Le Giordano ; elle représente le Père éternel, entouré de toute sa cour céleste ; les saints sont dans une attitude de la plus humble contemplation ; les anges animent la scène par le son de leurs divers instrumens. Au plus bas sont les Evangélistes, chacun caractérisé par l'animal qui lui est propre. Le bœuf, l'aigle et le lion, élevant leurs yeux vers le haut, semblent, par leur expression, jouir de toute la béatitude du céleste séjour. Le fameux peintre qui s'exerça ainsi repose dans cette église, comme l'annonce une inscription qui n'est point assez fastueuse pour un aussi grand talent.

Sainte-Marie della Pietà de' Sangri fut d'abord élevée par un prince de la famille Sangro, pour l'accomplissement d'un vœu qu'il avait fait à la sainte Vierge. Successivement plusieurs descendans du même sang la décorèrent et à profusion, comme il n'est que trop ordinaire à Naples ; aux quatre tombeaux primitifs qui s'y voyaient en furent ajoutés d'autres dont deux, qui contribuent à former l'autel, sont consacrés à la mémoire de saint Oderisio et de sainte Rosalie, personnages de la famille. Cette église, qui a beaucoup souffert lors d'un tremblement de terre, offre, outre les divers tombeaux qu'on y voit, plusieurs statues emblématiques, qui ne sont pas d'un ciseau bien délicat. Deux fixent particulièrement l'attention du voyageur, l'une est celle du Désabusement, représentant un homme enveloppé d'un filet, dont il semble chercher à se dégager ; elle est de Queirolo, Génois ; ce filet est pris du bloc dont est formée la figure, et cependant il n'y est attaché qu'en peu d'endroits : la patience ici a surpassé la perfection de l'art. L'autre est la statue de la Pudeur ; celle-ci est un chef-d'œuvre du Corradin ; elle est enveloppée d'un voile, à travers lequel on découvre toutes les

beautés du nu; idée que n'ont jamais eue les anciens. Cette chapelle, car on peut la regarder comme telle, plutôt que comme église, contient nombre d'autres sculptures, tant en statues qu'en bas-reliefs; son massif a beaucoup souffert d'un tremblement de terre.

Sainte-Marie la Neuve mérite également d'être vue en fait de beauté; on y voit l'Adoration des Mages, de Giordano, et aussi le superbe monument du maréchal Lautrec, général de l'armée que François I[er] envoya, en Italie, au secours de Clément VII, lors du siége de Rome. Au-dessous du tombeau est l'inscription suivante, qui fait honneur à celui qui fit faire le monument, comme à celui qui repose dessous:

Odetto Fuxio Lautreco
Ferdinandus Consalvus Lud. Fil. Corduba
Magni Consalvi nepos
Cùm ejus ossa licet hostis
Ut belli fortuna tulerat
Sine honore jacere comperisset,
Humanarum miseriarum memor
In avito sacello, gallo duci
Hispanus princeps
Posuit M. D. XXVIII.

Parmi les belles églises de Naples s'élève avec simplicité, dans le quartier Saint-Laurent, la petite que se bâtit le philosophe Pontanus, il y a trois siècles et plus. Le maître-autel offre une dédicace qui respire le sentiment de la plus douce philantropie: *Tibi*, y est-il dit, *Deus optime maxime, ædem hanc dedicat Johannes Pontanus : nec tamen paciscitur ut sibi liberis posterisque suis benefaxis, cùm ipse volens libensque, gratuitò benefacias cunctis, sed quia tibi uni ab omnibus debentur omnia.* Les murs, au dehors, sont décorés de sentences qui, si elles ne sont pas du style catholique, sont au

moins basées sur le sentiment de la plus pure philosophie. Le poëte y a fait élever son tombeau de son vivant, et y a fait mettre une inscription digne de mémoire.

Enfin, ne pouvant nous occuper de toutes les églises, qui d'ailleurs ne sont guère intéressantes que par les peintures qu'elles offrent aux amateurs de ce genre, nous terminerons par dire quelque chose d'une qui mérite nos hommages, sous le rapport des tristes restes de Sannazar qu'elle conserve; c'est Sainte-Marie del Parto, située au pied de la côte dite Mergelline, près le cap Mergellin. Cette église est bâtie sur les ruines de la maison que ce poëte avait sur le bord de la mer; son monument est tout en marbre, il est placé derrière le chœur; il est surmonté du buste du poëte, couronné de laurier; deux génies en pleurs tiennent, l'un un livre, et l'autre un casque: sur les côtés du tombeau sont assis Apollon et Minerve, que les religieux, pour les soustraire à la cupidité d'un vice-roi, travestirent en David et Judith par l'inscription de leur nom. Au-dessous d'un sarcophage se voient en bas-relief Neptune, les Bacchantes, Pan et une des Muses, ce qui fait allusion aux divers genres de poésie que le poëte cultiva. Sur les murs, à la voûte qui est au-dessus du monument, est une fresque représentant le Parnasse; Pégase y paraît, ainsi que la Renommée qui couronne le poëte. Sannazar naquit à Naples en 1458; il fut secrétaire de Frédéric II, que Louis XII dépouilla de son royaume; il mourut en 1530. Il avait une maison en ce lieu, elle faisait ses délices; un prince d'Orange, qui commandait la ville sous Charles-Quint, la fit détruire: action despotique qui attéra le poëte; il devint dévot, c'est assez l'ordinaire des personnes dominées

par le chagrin. Il abandonna dès-lors le terrain aux moines Servites, après y avoir fait bâtir une église dessus, où il fut enterré. Ce furent ces religieux qui, par reconnaissance, lui firent élever ce monument. Sannazar était fort attaché à sa maison, il la chanta souvent dans ses vers, ainsi que la vie tranquille et douce qu'il y menait loin du tumulte de la ville, et tout entier à son goût pour les lettres.

CHAPITRE II.

Le Palais du Roi. — Les Palais Acton, — Capo di Monte. — Le Belvédère. — Les Palais de la princesse Anna, — des Grands, — et des Particuliers.

Le palais du Roi est très-vaste, considéré non-seulement en lui-même, mais encore sous le rapport de ses appartenances qui s'étendent le long du rivage, et qui sont autant de corps de bâtimens destinés à la troupe et séparés par des cours intermédiaires. Il fut bâti en 1600, sous le règne du vice-roi don Ferdinand, et ce fut Fontana qui en donna le dessin. Il a vingt-deux croisées de face sur la place Royale à l'occident, et trois portes d'égale hauteur, encadrées dans des colonnes de granit, surmontées d'un balcon. Il a pour décoration des pilastres de trois ordres, dorique, ionien et corinthien, placés les uns sur les autres : le tout a pour couronnement une balustrade garnie de pyramidules et de vases, alternativement placés. Ce palais, qui en lui-même n'a rien de brillant, est fait d'une lave d'une couleur assez triste, aussi sa façade n'offre-t-elle pas

une bien grande élégance. On vient de démolir plusieurs maisons et une église, pour lui faire, à lui et au petit château, une place qui puisse faire valoir l'un et l'autre bâtiment, et aussi pour former un emplacement où l'on doit élever la statue équestre de S. M. l'Empereur. La cour est carrée, et bordée par deux rangs de portiques, l'un au-dessus de l'autre; les arcades sont soutenues par des colonnes de granit. Cette cour est sombre, non-seulement à raison de la couleur du pépérino, qui, marqueté de noir sur un fond gris, lui donne un air de deuil, mais encore à cause de la hauteur des corps de bâtimens. Elle est pavée, comme les rues, en grandes dalles carrées et grossièrement piquées. L'escalier est très-beau quant au style; il est avec balustre, au pied sont deux énormes statues en plâtre, couchées sur un long carré de pépérino : elles offrent deux fleuves; le premier, qui est le Tage, est désigné par les vers suivans :

Nunquid abdis opes ripis quas effero apertus,
En Tagus aurifluo prodigus ore vomo.

Le second est le Tibre, caractérisé par ceux-ci :

Sumeret armipotens ut nomen Iberia ab amne
Obtinui rapidis magnus Iberus aquis.

Au premier palier, on voit en face une autre figure de fleuve, dans une niche; au bas est l'inscription suivante:

Det Tagus auri vim, det nomen Iberus Aragon,
Do regi et regno nomen et imperium.

L'escalier mène aux galeries, qui sont très-spacieuses; sur une d'elles donne la première pièce, ou le salon d'Hercule; elle est très-grande et reçoit son jour d'en

haut. A l'entrée est une sentinelle, au dedans les gardes et des domestiques. Elle a pour ornement, près de la porte, un vase antique, de la plus belle forme et du plus beau marbre de Paros; en regard, à droite et à gauche, une statue en pied, de Flore et d'Hercule, plâtre d'après l'antique; sur la droite est la porte qui mène à la salle du conseil, où se trouve une table demi-circulaire, entourée de fauteuils; celui du roi est sur une estrade. De cette salle on passe à une autre, ornée de la même manière que sous les rois précédens, savoir, en taffetas ponceau; la voûte est peinte sur un fond doré. Une autre, voisine, est la salle du Trône; elle est toute tapissée en velours cramoisi, la majesté y paraît sans splendeur; des lustres y brillent partout, ainsi que dans plusieurs salles voisines, également garnies et tendues en taffetas ponceau. On passe ainsi plusieurs pièces et une galerie avant d'arriver à la chambre à coucher du roi. Vis-à-vis le lit, placé sur une estrade, dans un enfoncement, sont deux superbes trépieds en bronze, surmontés de leur soucoupe dorée, d'une très-grande dimension, et entre ces deux objets est le trophée d'armes de Sa Majesté, c'est-à-dire un très-haut support, où sont rangés en symétrie les pistolets, fusils et sabres qu'elle a pris sur le champ de bataille, ou qui lui ont été donnés; le tout est couvert d'une gaze, pour écarter la poussière ou les mouches qui pourraient nuire à leur brillant.

L'appartement de la Reine est dans un corps séparé; il est élégant, mais les distributions sont mauvaises, vu qu'on a été forcé de tirer parti du bâtiment tel qu'il était; cependant on le retravaille actuellement, de manière à lui donner plus de dignité. J'ai particulièrement remarqué, dans la chambre à coucher,

son lit placé sur une estrade carrée, et pavée d'une belle mosaïque antique, prise à Herculanum. Aux quatre coins sont des colonnes d'albâtre du plus beau jet; il est dommage que deux barres de fer dorées soient interposées en haut, pour mieux les soutenir en cas de quelque tremblement de terre qui pourrait les renverser. Elles supportent des bustes antiques de bronze. La balustrade, en bois doré, soutient quelques petites têtes antiques du plus grand fini. On voit, tant à la cheminée qu'ailleurs, des frises d'une sculpture antique, qui figureraient mieux dans un musée que dans une pareille pièce, où tout doit correspondre à l'air de nouveauté qui y règne. Toutes ces pièces sont pavées en larges briques, peintes en granit de diverses couleurs et bien frottées. M. Lecomte, architecte français, qui possède à juste titre la confiance du roi, a augmenté de plusieurs pièces cet appartement, parmi lesquelles s'en trouvent une destinée aux concerts, et une autre plancheïée pour donner bal; dans celle-ci est pratiqué un orchestre; l'une et l'autre sont élégamment décorées. C'est dans une de ces pièces qu'est la bibliothèque de la reine; elle est très-grande et bien composée : il est dommage cependant qu'elle soit peinte en blanc, ce qui, malgré les moulures dorées, lui donne, avec les murailles, un caractère de monotonie qui fatigue l'œil. Attenant cette pièce, se voit une magnifique table toute en mosaïque; elle est soutenue sur des supports antiques qui sont au contour; le milieu repose sur un dé d'albâtre. La mosaïque la plus curieuse forme une surface carrée très-grande, au centre de laquelle est une tête de Méduse en blanc. Ce morceau, unique en ce genre, a été trouvé à Herculanum, et confié aux soins de M. Lecomte, qui,

qui sans dénaturer le monument en a fait faire une table ronde d'un très-grand diamètre et dans laquelle on voit briller avec un égal avantage l'art ancien et l'art de la restauration moderne. On peut en général comparer les effets résultans de la mosaïque à ceux de nos belles tapisseries. Dans les unes comme dans les autres, la fonte et la dégradation des teintes ne peut satisfaire l'œil qu'à une certaine distance, car l'assujettissement d'un travail qui s'exécute nécessairement en échiquier s'aperçoit toujours, mais malgré cet inconvénient quel est celui de nos grands maîtres, Raphaël même, qui, s'il voyait ses chefs-d'œuvre perpétués, quoiqu'imparfaitement dans nos mosaïques, ne dirait pas avec quelque reconnaissance pour la restauration de cet art et pour les encouragemens que lui doivent les gouvernemens qui ont une école de peinture : *non omnis moriar.*

Sur toute cette façade règne, du côté de la mer, une terrasse qui imite ces jardins anciens, *Horti pensiles*, qui décoraient les palais des rois et des potentats, à Ninive et à Babylone. Et, en effet, non-seulement on y voit des pots à fruits et à fleurs, garnis de leurs plants, mais encore de longs berceaux entremêlés de coupoles, sur les treillages desquels serpentent les jasmins d'Arabie et d'Espagne, et au-dedans de grands pots avec des orangers et des citronniers, où l'on voit en même temps la fleur et le fruit. Là on jouit d'une vue délicieuse, ayant en perspective les montagnes qui avoisinent le Vésuve, le long demi-cercle de maisons qui forment le fauboug de Naples, de Pietra Bianca, de Portici, de Resina et della Torre, jusqu'au cap Sorrento, la mer à perte de vue, les îles Procida et Capri, au plus loin. On arrive à la chapelle du château par le péristile; l'entrée a pour ornement un cham-

branle fait de deux palmiers en granit, dont les sommets s'unissent. Dans cette chapelle, qui a été faite sous plusieurs vice-rois, règne le mauvais goût de Naples, une confusion de marbres de rapport de toutes couleurs, un autel encombré d'ornemens. On y voit une assez belle statue de la Conception; elle est de Fansaga. Sur les côtés, près de cet autel, sont deux tribunes pour le roi et sa famille; et près de la porte, deux orchestres sculptés grossièrement en bois, et surchargés de dorures. Le palais communique, au midi, avec l'Arsenal, par un pont secret: c'est un chemin que prend la cour pour se rendre au rivage, quand elle veut faire une partie sur la mer. Il communique aussi avec le Château-Neuf par une galerie que supportent des arcades qui traversent le fossé; ce château devient alors un lieu de retraite en cas d'émeute: il a encore une autre communication avec l'arsenal de la marine par un pont couvert. Enfin il a une dernière communication avec le grand théâtre Saint-Charles.

Le palais Acton est près de celui du roi, et n'en est séparé que par une rue qui descend à Sainte-Lucie. Il est très-vaste et a deux étages; le premier, le seul que j'ai vu, offre une suite d'appartemens assez bien décorés et ornés, dans le goût napolitain, beaucoup de richesses, mais mal ordonnées; peu de glaces, très-peu de cheminées. Les appartemens de ce palais sont assez bien dégagés, mais les escaliers par lesquels on y aborde sont malpropres; les murs sont blanchis en détrempe, et coupés de grisailles. La chambre à coucher est assez belle. On y trouve une bibliothèque en oval; elle reçoit le jour d'en haut, et elle est assez belle; elle n'est d'usage que pour l'éducation des princes et princesses.

Le Capo di Monte est un vaste palais bâti sous le roi

Charles en 1732, vers le nord, sur le plus haut d'une montagne fort élevée. On n'y parvenait autrefois qu'avec beaucoup de difficulté, en s'enfonçant dans un vallon qui le séparait du reste de la ville; mais depuis qu'on a coupé une partie de la montée, pour en adoucir la pente, qu'on a établi un pont en pierre sur le vallon, l'abord en est beaucoup plus facile. Il est même devenu agréable par une plantation de jeunes arbres qui donneront bientôt de l'ombrage; aussi cette avenue est-elle devenue une promenade pour les piétons, comme pour les personnes en voiture. Cet embellissement a eu lieu sous le roi Joseph, ainsi que l'annonce une inscription placée sur le pont. A mesure qu'on s'élève, on voit se développer la ville de Naples, et les campagnes qui se prolongent dans les terres, et les sites pittoresques qui diversifient singulièrement le coup-d'œil. Le palais, qui est au plus haut de la cime, situation d'où il a pris son nom, est de forme carrée, avec deux ailes sur les côtés; une est encore à faire: il y a dix-sept croisées de face sur neuf de côté; il est décoré de pilastres toscans et doriques; c'est une masse qui est loin d'offrir de l'élégance. Un double escalier mène à ses vastes et nombreuses distributions; il est tellement disposé que deux personnes peuvent monter et descendre sans se rencontrer: le palais a été abandonné depuis que Charles fit élever celui de Caserte. Cette désertion n'est pas sans motif; Capo di Monte est sans eau; il fut commencé par deux individus qui, n'étant point architectes de profession, ne pensèrent rien moins qu'à la solidité du sol sur lequel ils travaillaient. Ils en posèrent les fondemens sur un terrain miné par des carrières; il fallut, pour remédier à une faute si grave, faire des substructions qui coûtèrent autant que le

château déjà fait; et telles solides qu'elles soient, il y a toujours à craindre du moindre tremblement de terre qui peut faire tomber tout l'édifice dans l'abîme. Le parterre qui est devant n'est rien moins qu'orné, ainsi que les appartemens qui attendent des meubles. Dans le voisinage est un vaste parc, où les arbres, toujours verts, donnent un agréable ombrage. Les allées sont à perte de vue; c'est un lieu de chasse, où se trouve un casin pour y prendre des rafraîchissemens. De cette partie on peut descendre sur la grande route de Rome par un chemin en zigzag très-agréable, et au milieu de charmans bosquets. Le Capo di Monte a été habité quelque temps par la cour, lors du règne de Joseph; on y voyait même une bibliothèque, un médaillier. Le roi actuel, qui a d'autres goûts que ses devanciers, l'a abandonné, et n'en fait qu'un rendez-vous de chasse; aussi les appartemens sont-ils dégarnis de tout ameublement. On y voyait autrefois une galerie de tableaux en tout genre, mais qui avaient beaucoup souffert; on en a enlevé les meilleurs, et on n'a laissé que les croûtes. La cour ne séjourne guère en ce château, elle y va cependant quelquefois en été, pour y jouir du frais, comme étant un lieu bien aéré.

Le Belvédère, comme l'indique son nom qui est reçu en France, est une petite maison de plaisance placée au milieu et sur les hauteurs de Pizzofalcone, mont qui domine la Chiaja. C'est un petit palais avec terrasse, qui ne dément nullement la dénomination qu'on lui a donnée. Une sorte de jardin anglais, avivé d'eau pure et jaillissante, lui donne de la fraîcheur au premier matin.

Vezzosi augelli intrà le verdi fronde
Temprano a prova lascivette note,

Mormora l'aura e fà le foglie e l'onde
Garrir, che variamente ella percote.
Il Tasso, cant. 16.

On prend une rue faite en escalier, qui donne sur le milieu du rivage de la Chiaja, et l'on monte pendant vingt minutes environ et d'une manière assez roide, quand on arrive au plus haut : la porte d'entrée donne sur une rue assez passagère. Le bâtiment est à la napolitaine, et assez joli ; il a un aile qui en attend une autre pour le régulariser. C'est un lieu bien agréable pour y passer les belles soirées d'été, à raison des eaux, de l'ombrage dont il est favorisé. On y découvre non-seulement le rivage qu'on a sous les pieds, mais encore à l'horizon, au sud-est, l'île Capri, et, au sud-ouest, l'île de Procida et l'ancien cratère de celle d'Ischia. Tout le voisinage, sur le penchant de la montagne, est fourni de charmantes maisons de campagne, au milieu desquelles on distingue du rivage celle dont nous parlons. Entre elles se remarquent plusieurs églises et chapelles qui donnent une coupe variée à toute cette colline. On y cultive beaucoup de plantes qui croissent dans les pays chauds; çà et là sont des cactes très-hauts, des opuntias; des aloès et des mimosas épineux qui vivent avec vigueur en pleine terre. Le jardin, du côté de la mer, forme diverses terrasses enrichies de gazon, de fleurs et de plantes odoriférantes. On y trouve des berceaux de jasmins, où la cour vient quelquefois prendre le frais au déclin du jour. Les bosquets sont vers la porte d'entrée, et tout en chênes verts et autres arbres qui conservent toujours leur feuillage.

Le palais de la princesse Anna est placé au bout de la côte Mergelline, au bord de la mer, qui en bat le soubassement. Ceux qui en donnèrent le dessin vou-

lurent sans doute le préserver de quelques catastrophes. Aussi l'ont-ils établi sur un massif de rochers naturels qui empêchassent la violence du déferlement des vagues sur lui. C'est sur cette masse qu'on a taillée à volonté selon le besoin, que s'élève une autre bien plus grande, formant quatre ordres que séparent trois entablemens; l'ensemble de l'édifice, sur la façade, offre un genre assez noble de bâtisse. Ce beau palais fut, dit-on, élevé par la malheureuse reine Jeanne, pour jouir d'une situation plus agréable que celle qu'elle avait dans le château intérieur de la ville; mais il passe pour certain aujourd'hui qu'il fut bâti par une princesse de la maison Caraffa, dont le nom Anna a été confondu avec celui de la reine Jeanne. C'était, de son temps, la plus riche personne du royaume de Naples; elle épousa un vice-roi; sa mort précoce a empêché de terminer son palais: il mériterait cependant de l'être, et alors il deviendrait une des plus belles maisons de plaisance de la cour.

Les palais des grands, d'ancienne fabrique, sont surchargés de bossages qui leur donnent un air pesant, nullement agréable à la vue. Les portes, fort hautes, sont comme écrasées par de massifs balcons, que soutiennent de grosses consoles. Leur façade offre généralement une caricature grotesque, qui ne tient rien du style noble, simple et majestueux. Les plus modernes se distinguent par un genre de simplicité qui ne contribue pas peu à leur beauté. Ils sont la plupart surmontés de terrasses, où sont des berceaux d'arbrisseaux rampans, qui donnent de la verdure et du couvert, ou entourés, sur les cours, de galeries destinées à la conversation. Le maître, le plus souvent, demeure au plus haut, et la famille et autres vassaux au plus bas. Quelques-uns ont, dans la cour, des fon-

taines grossièrement travaillées, qui fournissent les eaux nécessaires au service des distributions inférieures. Les fresques, les tableaux, les lustres font leur plus bel ameublement; quelques-uns offrent de la richesse: mais on a mis si peu de goût dans son application, que l'œil n'y trouve aucun attrait. Ceux le plus agréablement situés, on pourrait même dire les plus beaux, sont à Sainte-Lucie, dans la rue de la Chiaja, et autres dans le voisinage; à la Chiaja, dans la rue de Tolède, et à Monte Olivetto. Les plus remarquables sont ceux de Francavilla, au bas de Pizzofalcone : les appartemens et les jardins sont de la plus grande magnificence; de Cellamare; de Maddaloni, près et sur la rue de Tolède; des Orsini; della Torre; della Rocca; Gravina, ou mont Olivetto, dont le soubassement est tout en bossage: il a une frise avec une belle corniche, surmontée d'une attique; de Tarsia, où est une bibliothèque publique. Quelques-uns de ces palais sont ornés de tableaux de prix, notamment celui du prince della Torre, où sont plusieurs morceaux du Dominiquin, du Guide, de l'Espagnolet, de Caracci, et autres; celui de la Rocca, où sont également quelques morceaux d'Annibal Carrache; de Massimo, de Bassano, et celui Francavilla, qui offre des Véronèses, des Rubens, des Caravages et quelques Titiens.

Après ces palais, où se développe toute la grandeur des personnages qui approchent le trône, viennent ceux des personnes que leur médiocrité en éloigne. Toute maison un peu massive, et le nombre en est grand, prend ici le nom de Palazzo, surtout quand elle est fermée par une porte cochère. Ces palais obscurs, à raison de leurs nombreux étages, malpropres, vu l'insouciance napolitaine sur ce genre de recherche, si

apprécié dans nos climats, sont assez nombreux et habités par le maître, qui choisit les appartemens supérieurs, de préférence aux inférieurs, occupés par les personnes d'un moindre titre. En entrant dans ces vilains palais, on ne sait où trouver la personne que l'on demande, attendu le manque de portier. On gravit l'escalier en levant beaucoup les jambes, pour arriver proprement au plus haut. A chaque étage, garni d'une rampe en grosses pierres et blanchi tous les ans, se trouve une gueule où le domestique qui vous a éclairé émèche ou éteint son flambeau; à l'angle du mur est une petite pierre où l'on satisfait aux besoins de nature, avant d'entrer. On tire une sonnette, dont le cordon passe par la porte; car l'intelligence napolitaine n'a point encore trouvé de moyens pour percer l'épaisseur des murs. Un domestique mal peigné, encore moins bien habillé, vient vous introduire dans un salon, maigrement orné de fresques au plafond, de quelques tentures usées en soie, fourni d'un ou de deux canapés, de chaises de rotin, grossièrement peintes et dorées; car ici on ne trouve belles les choses qu'autant que paraît sur elles le métal qui indique l'opulence. Le maître, averti, vient vous recevoir, et débite son mauvais français, où il fait l'éloge de son pays, des saints et des madones en renom, des fêtes et prédications qui attirent la foule dans les églises: ennuyé d'une conversation si chétive, vous prenez congé, non sans recevoir l'invitation de revenir une seconde fois, le matin surtout; car l'heure de la table n'est point de mode, excepté chez les gens du monde qui vivent à la française. Les domestiques, habitués partout à mesurer leur déférence d'après les égards que le maître témoigne en vous reconduisant, vous deman-

dent s'il plaît à votre excellence qu'ils aillent chercher votre domestique. Si vous venez de nuit, ils veulent à toute force allumer un flambeau, pour qu'il ne vous arrive aucun malheur dans l'escalier; et toutes ces prévenances attendent pour retour quelques carlins.

Les voyageurs en Italie sont surpris de ce qu'après avoir fait une première visite à la personne à laquelle ils sont recommandés, les serviteurs de la maison viennent dès le lendemain se présenter pour recevoir l'étrenne. Ils se représentent une autre fois avant le départ de l'étranger, s'il a fréquenté habituellement la maison de leur maître; cet usage est principalement établi à Rome. Cela n'est pas très-dispendieux, car on en est quitte pour une pièce de trente à cinquante sols chaque fois; mais aussi a-t-on quelque affaire à traiter avec leur maître, ils sont très-soigneux de vous instruire de toutes les circonstances qui peuvent vous ménager un accès favorable. On est également surpris, les Français surtout, de ce que l'entrée des galleries et des musæum sont soumis aux mêmes usages. Mais le voyageur qui consigne cette remarque dans son journal ne dit pas également le soin qu'il a d'établir une compensation en se réunissant à la compagnie de plusieurs autres, pour partager la dépense; car l'étrenne d'usage n'est pas plus considérable pour cinq ou six personnes que pour une seule. En général les domestiques sont très-peu payés en Italie, mais nulle autre part qu'à Rome on ne prend soin de leur avenir. Là seulement, si le maître meurt sans avoir rien légué à son serviteur, le gouvernement lui assigne d'autorité une petite rente viagère. En sorte que pour les gens de service c'est une spéculation que d'entrer chez un maître vieux.

CHAPITRE III.

Le Palais de Justice. — Le Château-Neuf. — Le Château de l'Œuf, — de Saint-Elme. — Il Seraglio. — L'Annunziata. — L'Albergo royal. — L'Hospice des Incurables.

Le royaume de Naples a douze provinces, qui n'avaient autrefois aucun tribunal de justice ; tout ressortait de la Vicaria de la capitale, où les moindres procès venaient se plaider ; aussi la ville était-elle encombrée de malheureux qui y arrivaient, pour achever de se ruiner par des dépenses étrangères à celles que nécessitait la défense de leur cause. Aujourd'hui les causes de haute justice ressortent du ministre qui demeure à Naples, celles des affaires contentieuses se plaident dans les juridictions annexées à chaque département.

Le palais de Justice ou la Vicaria, et autrefois le Castel Capueno, est le même qu'habita la reine Jeanne, et qui fut bâti par Guillaume Ier, pour servir de demeure à lui et à ses successeurs. Il offre tous les caractères de la plus grande gothicité. Pedro de Tolède, en 1540, en fit le séjour de Thémis, dont les tribunaux étaient alors épars dans divers quartiers de la ville. Il est fortifié, et au-dessous de lui sont les prisons, toujours bien peuplées. La cour et les escaliers abondent en populace; hommes, femmes et enfans se coudoient pour avancer. L'escalier comme les salles sont d'une malpropreté révoltante ; il faut se tenir sur le milieu des marches, pour éviter les ruisseaux qui découlent à chaque extrémité, où chacun répond aux petits besoins de nature, sans que le passant y fasse attention. Les colporteurs, vendeurs de plumes, de papier timbré, de livrets, vous poussent et vous assourdissent de

tous côtés, par leurs cris; et, pendant que vous êtes engagé, les filous travaillent. Les Camere d'autrefois sont aujourd'hui connus sous le nom de Tribunaux; ils sont organisés dans cette ville à l'instar de ce qui a lieu en France : aussi y a-t-il une Chambre de première, de deuxième et de troisième instance, une d'appel, et une pour le criminel. Les plaidoiries ici sont plutôt des vociférations sophistiques que des discussions; les avocats, moins pénétrés des sentimens d'urbanité, se disent sérieusement des injures. Quand un homme de ce caractère n'a point de cause, il devient procureur, et même souvent solliciteur. Les avocats étaient autrefois très-nombreux, à raison de la multitude des causes à plaider; ils sont beaucoup diminués actuellement que des tribunaux sont établis dans les principales villes. Plusieurs s'y sont rendus pour exercer leur état; d'autres sont restés dans la capitale, et y végètent, pendant que d'autres, qui plaisent au public, jouissent de toute l'aisance qui dérive de leur industrie; mais c'est le plus petit nombre, comme partout ailleurs et dans toutes les professions :

Apparent rari nantes in gurgite vasto.

Il en est plusieurs qui sont de fort bonne société. Le titre de Paglietti, qu'ils prennent, ne se doit donner qu'aux docteurs ès lois; on en gratifie néanmoins, par abus, les subalternes des Vicaireries, les archivistes, les secrétaires, enfin tout individu qui gagne sa vie à la procédure. Plusieurs nobles étudient les lois, et se font agréger au corps des Paglietti, tant pour avoir un caractère, que pour veiller à leur intérêt, dans le cas de procédure. Les Paglietti ont une aussi grande influence dans les familles que les théologiens; ils la doivent,

pour le plus grand nombre, aux connaissances profondes des lois, que l'étude leur a rendues familières. Plusieurs ont composé de fort bons ouvrages sur l'économie politique; ils sont philosophes de toute manière, et partant tiennent vigoureusement au nouveau gouvernement. Il y avait autrefois une bien grande confusion dans les lois, et souvent même une si grande contradiction, que les juges étaient fort embarrassés quand il leur fallait aller aux opinions. On consultait, pour les décisions, les Codes anciens et modernes, qui avaient également leur autorité, ce qui occasionait une incertitude bien fâcheuse pour celui qui avait raison: aujourd'hui que les décisions sont basées sur le Code Napoléon, la procédure est plus expéditive, et une faute criminelle a aussitôt sa punition. Les actes se font chez les notaires, qui sont au nombre de près de quatre cents. La plupart sont malheureux, et griffonnent dans une petite boutique, qui n'a de jour que par la porte d'entrée.

Les châteaux ici sont des places assez fortifiées pour faire une bonne résistance; le Château-Neuf, qui est derrière le palais près du Mole, peut être cité avec raison sous ce rapport: c'est une belle et bonne forteresse minée, qui, située sur le bord de la mer, défend tout le littoral sur lequel il donne; il est d'après le modèle de celui de la Bastille à Paris. La porte et les tours qui le flanquent sont du temps de Charles Ier, en 1283; le reste est dû aux soins de ses successeurs. Il en est une qui donne sur le port, et qui fut faite à l'aide d'un impôt qu'on établit sur les courtisanes. Les tailleurs de pierre ont indiqué cette circonstance par la sculpture parlante, du moyen qui les aida à remplir cette sorte d'impôt. L'entrée du château est, au nord, sur une

grande place bien vivante, qu'on nomme le Largo del Castello. Passé les premiers travaux, qui consistent en un large et profond fossé, et un mur fort haut et fort épais, avec parapet et créneaux, on arrive à une place d'armes, où le comte de Lemnos et le gouverneur Antoine Cruz se distinguèrent jadis dans des tournois, des carrousels et des combats de taureaux. Plus avant on tourne sur la gauche, et l'on passe sous un arc de triomphe de quatre ordres, élevé entre deux tours par la ville de Naples, en l'honneur du roi Alphonse. Il est tout en marbre, et orné, au premier ordre, de colonnes corinthiennes, et, au second, de quelques statues et bas-reliefs en marbre blanc, où est représentée l'entrée du roi à Naples : il est dommage qu'une grande partie de ces monumens, qui est de Martin, de Milan, soit cachée par des baraques. L'ensemble offre une conception peu ingénieuse ; mais les ornemens sont généralement d'une assez belle exécution pour le temps où ils furent faits. Aux troisième et quatrième ordres sont des pilastres; ce monument ne dépasse point les tours. L'entrée est fermée par une porte en bronze, où sont représentés les hauts faits de Ferdinand d'Aragon, contre les barons de son royaume. Dans la cour qui lui succède était une salle d'armes, que le vice-roi Pierre d'Aragon fit faire et remplir de toutes armes nécessaires à la défense. Cette salle est entièrement dépourvue des objets qui devraient la meubler. Vis-à-vis est une chapelle dédiée à sainte Barbe, dont les peintures ne méritent guère attention, à moins qu'on ne veuille s'arrêter à l'Adoration des Mages, qu'on dit être le premier tableau peint à l'huile par Jean de Bruges; d'autres le disent de Solario; ils prétendent que deux des mages offrent les portraits d'Alphonse et de Ferdinand. On

peut voir en ce lieu, comme objet de curiosité pour le temps, l'escalier en limaçon de cent soixante degrés, c'est un caprice du Pisan. On a ouvert, sur la mer, une belle porte, décorée de cariatides et autres ornemens. Sous le règne précédent on trouvait dans ce château plusieurs établissemens de grande utilité, tels qu'un arsenal d'équipement, une fonderie, une école d'artillerie, avec bibliothèque, cabinet de chimie, de minéralogie, une immense galerie pour les modèles des places et machines, des logemens et quartiers pour les artilleurs : rien de tout cela ne s'y voit aujourd'hui, sinon des troupes casernées. Tout l'intérieur de ce château est comme une petite ville, on n'y voit que des soldats, leurs femmes, leurs enfans, et des boutiquiers qui fournissent aux petits besoins momentanés du ménage. Les bastions tiennent lieu de prison.

Le château de l'Œuf est élevé sur un rocher, formant comme un petit promontoire sur la mer qui en bat le pied. On assure qu'il occupe le même lieu où se trouvait jadis une maison des dépendances de Lucullus. On apporte pour raison que sous les eaux de la mer se voient encore des ruines de réservoir, et sous le château une voûte pour le même usage. Toutes ces ruines servent de séjour à des huîtres, des hérissons de mer et des coquillages de toute espèce. Ce château a porté long-temps le nom d'*Ara Lucullana*, qu'on lui donna d'abord avant qu'il n'en reçût un pris de sa forme. L'étendue de roche sur laquelle la masse des bâtimens s'avance en mer est d'environ deux cent quarante toises : la communication avec Sainte-Lucie a lieu par un pont que garde une sentinelle. Ce château a été la demeure des premiers rois de Naples, notamment de Guillaume I[er], en 1154; aussi y trouve-t-on des pièces

dont les ornemens ont eu de la splendeur; quelques vice-rois ont travaillé depuis à son agrandissement. Ce château a aussi été autrefois une maison de force ; le jeune Augustule, dernier empereur de Rome, y fut renfermé après sa défaite par Odoacre, roi des Hérules et premier roi d'Italie; Béatrix, fille de Mainfroi, ainsi que sa mère, y furent aussi détenues, lorsque Charles d'Anjou s'empara du trône. Les dépendances de ce château sont très-étendues ; mais elles ne rendent pas la place plus forte. Ce château est fourni d'une bonne artillerie qui le rend respectable ; mais aujourd'hui il est encore un lieu de réclusion. Toute l'avance se termine par un pentagone fourni de canons à fleur d'eau.

Le château Saint-Elme, au nord nord-ouest, occupe le sommet d'une montagne, et domine ainsi sur toute la ville. Depuis long-temps on avait déjà regardé ce lieu comme un point excellent pour la défense ; aussi les Normands, abordant à Naples, y firent-ils construire une tour, qu'ils appelèrent Belforte. Louis XII, ayant fait la conquête du royaume de Naples, sentit la nécessité d'utiliser cette cime en en faisant un lieu de force ; mais ce fut Charles-Quint qui en fit une citadelle inexpugnable. Aujourd'hui c'est un très-grand exagone fortifié par de hauts murs avec contrescarpe; il est entouré de fossés pratiqués dans le rocher, et a mine et contremine, et autres ouvrages souterrains qui en font le tour. Au milieu est une vaste place d'armes, et au-dessous une citerne immense, creusée dans le corps de la montagne. De dessus le talus on jouit de tout le coup-d'œil que peuvent offrir le littoral et la ville, les divers palais, églises et autres monumens qui l'ornent par étages vers l'occident; le Vésuve et les hauteurs de Sorento, les canots et barques qui sillonnent les flots,

dont le sommet écume sous l'impulsion des vents ; les îles de Caprée et d'Ischia, qui élèvent leur crête majestueuse, ternie par la brume du matin ; le soleil qui, en déclinant vers l'horizon, donne un reflet qui relève le brillant du tableau, sont autant d'objets propres à nourrir l'imagination qui s'exalte à cet aspect quand on a du sentiment.

Le château del Carmine ne fut d'abord qu'une tour élevée par Ferdinand d'Aragon en 1484 ; le duc d'Alcala lui donna une forme carrée, et l'augmenta d'un boulevard sur le jardin des Pères du Carmel. Pedro de Tolède, pour défendre la ville de l'incursion des Turcs, avait conduit une muraille de cette tour jusqu'au port au Vin, où fut faite la porte della Conceria. Cette tour, en 1647, fut d'une bien grande ressource au peuple révolté. On en connut alors l'importance, et c'est ce qui détermina à en faire une forteresse en règle. L'église et le couvent de Sainte-Marie furent incorporés dans la fortification, le cloître devint une place d'armes ; mais les moines s'exemptèrent d'une pareille sujétion en 1662, en faisant l'acquisition des petites maisons sises devant leur église, et dont le terrain aplani fut rendu propre aux exercices militaires. Charles, ayant fait en 1748, au moyen d'un pont, une rue de communication de cet endroit au Mole, fit démolir la porte della Conceria, et en sa place furent élevés deux gros pilastres, avec des trophées, qui sont de Buonpiedi, de Turin.

Les hôpitaux sont connus actuellement sous la dénomination générale d'hospices civils et de secours publics. Un conseil-général d'administration fut créé par un décret, daté du 2 février 1809, relativement à tous les intérêts des hospices, hôpitaux et autres établisse-

mens propres aux pauvres et aux malades de la ville. La présidence de ce conseil fut donnée de droit au préfet du departement de Naples. Le préfet de police, le syndic de la ville, et l'archevêque ou prélat qui en fait les fonctions, sont membres nés de ce conseil, auquel est attaché un secrétaire général nommé par le ministre de l'intérieur, pour tenir registre de tous les arrêtés pris par les assemblées. La sixième partie du conseil-général se renouvelle tous les ans. Les fonctions exécutives, quant aux intérêts, sont, par le même décret, confiées à une commission administrative subordonnée au conseil-général.

Le Seraglio, un des principaux établissemens de ce genre, est un bâtiment qui paraît avec la plus grande dignité dans le Borgo del Fuoco. L'intention de Charles III, qui institua ce lieu en 1752, fut qu'il servît d'asile aux malheureux enfans qui n'en avaient aucun; c'est ce qu'indique l'inscription que l'on voit sur sa façade: *Regium totius regni hospitium*. Fuga, qui présida à sa construction, le fit d'une grandeur immense. C'est le premier édifice qui fixe la vue, à droite, quand on arrive par la porte de Rome. On pénètre dans l'intérieur par un escalier à double rampe qui mène au perron. Au-dessous est une apothicairerie, non-seulement pour le service de la maison, mais encore de tout le quartier. La main-d'œuvre est toute en brique; la façade offre trois arcades, elle attend son revêtement: les salles construites sont cependant occupées; toutes ensemble doivent former quatre cours, sur une longueur de 2370 palmes; mais l'église, qui, d'après les fondemens déjà élevés à la hauteur de trois pieds environ, doit être au centre, est pareillement à terminer. Tous les travaux à faire sont suspendus depuis

long-temps: Dieu sait quand ils seront repris. Néanmoins la maison remplit son objet : il y a des salles où les pauvres travaillent à toute sorte de métiers qu'on leur apprend. On voit même des personnes fort âgées y être occupées d'une manière plus utile pour elles que si on les eût laissé mendier par la ville.

Une belle maison en ce genre, et autrefois une des plus riches, est celle de l'Annunziata, fondée en 1309 par Sancia, femme de Robert, et richement dotée depuis par la reine Jeanne II. Elle est près de la porte de Nola ; son entrée n'est pas distinguée par une façade brillante ; mais elle est rafraîchie par deux larges bassins d'eau vive, qui ont leur agrément dans les grandes chaleurs. On y reçoit indifféremment les personnes de tout âge, quelles que soient leurs maladies. On y reçoit aussi les enfans de l'amour qu'on y apporte secrètement de nuit. La richesse de cet établissement, à laquelle ont contribué les dotations qu'on lui a faites par succession de temps, et dont les principales étaient sur l'affermage du soufre et de l'alun de la Solfatara, le mettait autrefois dans le cas d'avoir des maisons de campagne pour les convalescens: ses moyens actuels ne lui permettent plus d'étendre aussi loin ses largesses. Ses actes de bienfaisance sont encore notés sur la porte, dans les vers suivans :

Lac pueris, dotem innuptis, velumque pudicis,
Datque medelam ægris hæc opulenta domus.
Hinc meritò sacra est illi, quæ nupta, pudica,
Et lactans orbis vera medela fuit.

L'Albergo royal des pauvres est destiné à l'éducation de plus de huit cents orphelins et enfans mâles de ceux qui sont privés des ressources de la fortune. Là sont des

écoles où l'on apprend à lire et à écrire, la gravure, le dessin, les élémens des mathématiques, et autres objets relatifs aux divers métiers que ces malheureux peuvent apprendre. Les filles travaillent à la couture, ou sont exercées à filer, à tricoter, à faire du linge, ou à toutes autres occupations appropriées à leurs moyens. Cet asile s'améliore de jour en jour, sous la protection du souverain.

L'hospice des Incurables, qui est le plus grand de la ville, est aussi le plus beau; on y reçoit les personnes attaquées de maladies chroniques, les fous de l'un et l'autre sexe, les blessés et les femmes grosses; il peut contenir mille personnes et plus. C'est à la piété d'une dame qui venait de faire un pélerinage à Notre-Dame de Lorette, Marie Longo, que l'on doit le commencement de cet établissement; des âmes charitables l'ont ensuite enrichi, et notamment Gaspard Roomer, riche négociant de Flandre, qui fit fortune à Naples. Il est très-bien bâti; on y entre par deux grandes portes qui conduisent à une belle cour; on y monte par un bel escalier à double rampe, qui aboutit à un perron. Les salles qui viennent après une première pièce sont belles, mais peu aérées et rarement nettoyées.

Là, d'impures vapeurs la vie environnée,
Par un air corrompu languit empoisonnée;
Là, le long de ces lits, où gémit le malheur,
Victime des secours, plus que de la douleur,
L'ignorance en courant fait sa ronde homicide;
L'indifférence observe, et le hasard décide.

La Pitié, ch. II.

Dans ces salles sont les maladies de toute espèce, les médicales comme les chirurgicales; le médecin et le chirurgien se coudoient souvent pour arriver à leur lit res-

pectif, et souvent au même individu qui a besoin de leurs secours. J'y ai vu écharper un malheureux étique, pieds nus sur le carreau, couvert du sang sorti de trois ouvertures qu'on lui avait faites à la hanche, pour donner issue à un peu de pus qu'une quatrième a enfin fait trouver. Après l'avoir ainsi fait inutilement souffrir, on appliqua un peu d'étoupe sur ses plaies, et l'opérateur le laissa à nettoyer et panser à un calfat qui lui tenait sa caisse d'appareil. J'y ai vu dorer des plaies et ulcères avec l'onguent qu'on y étendait, comme on pouvait faire ici il y a deux siècles. J'y ai vu un ulcère, qui rongeait le nez et les lèvres d'un enfant, être pansé avec le nutritum à un endroit, à un autre avec le digestif simple, et ailleurs avec le baume d'Arcœus. J'y ai enfin vu un pauvre adolescent qui, ayant répondu aux agaceries d'une sirène infectée, avait perdu, jusqu'à la racine, l'instrument de ses plus douces jouissances, et l'escarre, qui n'était point encore détachée, être barbouillée d'onguent, comme c'était la coutume des cricotomistes en France, quand le premier chirurgien du roi était le chef de la barbarie du royaume. Il y a un lieu séparé pour les fous, un autre pour les soldats, et un autre pour les enfans teigneux. Les femmes occupent les salles supérieures; chacune, comme celles d'en bas, forment une croix grecque avec un autel au milieu. Vis-à-vis le perron d'entrée à ces salles en est un autre pareil avec escalier, il mène à la pharmacie. C'est un très-beau corps de bâtiment, où se préparent tous les médicamens nécessaires au service de l'hôpital. On est étonné du luxe qui règne dans les trois principales pièces, notamment dans celle du milieu. On y voit de très-beaux vases d'une faïence fine, supérieurement peinte et riche en couleurs; les sujets sont tirés de l'E-

criture-Sainte. Ces vases ne contiennent rien, et sont purement de luxe, ainsi que trois enfoncemens en forme d'oratoire, tout en cuivre doré et façonné, pour recevoir des flacons et quintessences. Cette pharmacie, assez bien tenue, est dirigée par un apothicaire en chef qui composait ses préparations, d'après un vieux bouquin fait par le chimiste Capello, de Naples. La chimie nouvelle n'a encore pu s'introduire ici parmi les apothicaires, encore moins parmi les praticiens, qui, en cette ville, comme en tant d'autres, visent plus à gagner de l'argent qu'à l'avancement de leur art. Il n'est aucun médecin ni chirurgien en chef dans ce grand hôpital; on y enseigne la grosse anatomie, et c'est à quoi se borne toute la théorie qu'on y débite, et encore la fait-on payer six ducats par mois: on y fait aussi quelques cours de chirurgie pratique et d'accouchemens; les disciples y dissèquent, c'est-à-dire, y écharpent. Ce lieu fournit des fraters à tout le royaume de Naples, où, sans autre titre que leur certificat d'études dans cet hôpital, ils charpentent l'espèce napolitaine. Les malades y sont servis par des filles repenties, lesquelles, quittant les mauvais lieux quand leurs appas se fanent, viennent faire pénitence, en donnant leurs derniers jours aux malades. Tous les individus qui y meurent sont, comme ceux des autres hôpitaux, portés de nuit à un champ de repos, qu'on appelle Campo Santo, comme dans toute l'Italie; le dessin en fut donné par Fuga, Florentin. On arrive, par une avenue de cyprès, à ce lieu qui est un grand emplacement, contenant autant de fosses qu'il y a de jours dans l'année. On en ouvre et ferme une chaque jour, pour y mettre les arrivans; elles contiennent un mélange de cendres et de chaux vive. Celle fermée ne s'ouvre que l'année suivante. Il est dans ces

lieux diverses inscriptions de Mazzocchi, une, entre autres, latine, relative à l'usage de cette triste demeure.

CHAPITRE IV.

Le Musée. — Manuscrits d'Herculanum. — L'Université.

Le Musée, Lo Studio, ou l'Académie, est un vaste bâtiment tout en brique, mais stuquée, ainsi qu'il est d'usage pour tous les grands édifices modernes. Il avoisine la place delle Pigne. Il fut commencé en 1587, d'après les dessins de Fontana, sous le duc d'Ossun, vice-roi; le comte de Lemnos le fit continuer, et c'est à lui qu'on en doit le beau vestibule. L'édifice resta dans un état d'imperfection jusqu'au roi Charles, lequel augmenta l'aile droite, destinée aux machines et aux expériences. Ce monument, qui dans son origine devait servir à l'enseignement de la tactique, fut cédé à l'université; il lui fut ensuite retiré, pour y placer de la troupe; enfin, en 1780, il devint le siége d'une académie nommée des Sciences et Belles-Lettres, qui fut instituée la même année. Actuellement, d'après les dessins de Schiantarelli, l'édifice a pris une toute autre forme. La façade en est majestueuse, la porte du milieu est ornée de belles colonnes venues de Portici. Les salles du rez de chaussée de chaque côté de l'entrée principale forment deux corps de logis, l'un pour l'académie de peinture et de sculpture, où l'on voit divers tableaux et statues relatifs à chacun de ces arts, entre autres, dans cette dernière, qui forme galerie, l'Hercule de Farnèse, et la belle Flore, transportés de Rome à Naples; les

statues colossales de l'Océan, de la muse Uranie, de Vespasien, le groupe d'Oreste et d'Électre, la Vénus Vincitrice, et, en outre, diverses statues, bustes, bas-reliefs, candelabres, et autres objets de sculpture trouvés dans les fouilles de Pompéia, Stabbia et Herculanum: l'autre est occupé par l'académie d'architecture et de perspective. L'aile qui est en correspondance avec celle-ci, contiendra les ateliers pour la restauration des bronzes, des figures en marbre, et des ouvrages en mosaïque et en plâtre. La partie qui regarde la place delle Pigne est réservée pour loger un intendant général; celle opposée offrira plusieurs salles, dont quelques-unes sont destinées aux artistes et mécaniciens qui voudront faire voir au public le produit de leur conception: les autres servent aux concours, et pour placer les modèles et dessins que ces concours pourraient produire.

Le grand escalier en face mène de la principale porte au premier étage, et au lieu où les deux rampes se réunissent est la grande entrée de la bibliothèque. Divers autres corps de logis contiennent toutes les richesses d'Herculanum, qui y ont été transportées du palais de Capo di Monte, les manuscrits que l'on a trouvés dans les fouilles, et dont on a formé divers tableaux; et aussi une salle destinée au travail que l'on fait pour développer ces manuscrits, les transcrire et tirer d'eux tout le parti possible. C'est un travail d'une bien grande patience, que peu de personnes peuvent remplir, et qui demande un temps bien long pour s'approprier des richesses que le volcan semblait avoir entièrement dévorées.

Tous ces travaux sont sous la direction de MM. Rosini, Scotti et Pezzetti, qui les pressent. Dernièrement on

a publié les fragmens d'un Poëme latin sur la guerre, entre Marc-Antoine et Octave, et de longs morceaux du second Livre d'Epicure, sur la Nature. On vient de mettre sous presse un ouvrage moral de Polistrate, disciple d'Epicure; on a assez de fragmens de Colotte, sur le Liside de Platon et de Caniscus, sur l'amitié, pour les publier, et l'on continue à imprimer l'ouvrage entier de Philodème, sur la rhétorique; mais il y a encore beaucoup à dérouler, car on en porte le nombre à huit cents. Cette belle collection fut trouvée dans une petite salle d'une maison de campagne attenant la ville; j'en ai vu plusieurs échantillons. On dirait, à la première inspection, que ce sont des morceaux de charbon de forge; plusieurs sont ronds, d'autres tortillés; leur longueur ordinaire est de dix pouces environ, mais leur grosseur varie. Aux deux bouts, qui semblent être un bois pétrifié, paraissent les lignes circulaires du volume, elles sont également noires. Plus ces rouleaux s'approchent de la nature charbonneuse, plus il est facile de les dérouler; la couleur, qui tire sur celle de la châtaigne, est un indice que l'humidité y a pénétré, et qu'il y a pourriture. Le papier est contourné sur un cylindre qui paraît être un os.

J'ai vu dans les salles, des vases, des têtes de morts; résultat des fouilles dans le voisinage, et notamment un fémur dont la fracture n'avait point été réduite, et qu'on avait trouvé dans un cercueil enfoui, à une immense profondeur, dans le bas des jardins des religieux, dits Theresiani, et sur lequel la pozzolane formait un lit. Le Muséum est loin d'être terminé, il reste encore à élever la partie qui doit occuper une portion de l'enclos des frères Thérésiens, où l'on placera le musée Farnesien et Herculanien. L'édifice, ainsi complété,

offrira un des plus beaux monumens de Naples : on projette ici comme ailleurs; mais l'état de guerre où est l'Europe empêche toute exécution. L'amateur comme le philosophe ont chacun de quoi occuper leur temps dans ce vaste Musée, qui est sous la direction de M. le Ch. Arditi.

On compte trois bibliothèques publiques à Naples. La première est celle du Muséum. Elle fut d'abord formée par la collection des Farnèses, puis par celle des Jésuites, à leur extinction, et par la Palatine, commencée par Charles de la maison de Bourbon; celle-ci a fourni beaucoup de manuscrits sur le royaume, ouvrages qui existaient dans la Secrétairerie royale. Le vaisseau de la principale pièce est spacieux et long; il communique avec quatre salles, pleines aussi de livres. Le sol est carrelé en faïence, ce qui lui donne une apparence de propreté que n'ont point les autres. Les livres sont contenus dans des armoires, et le plus grand nombre est relié en parchemin. Ces salles sont précédées de quelques-unes plus petites, où se tiennent le bibliothécaire et autres employés de l'établissement. En entrant, on donne aux studieux une feuille où l'on écrit le livre qu'on lui délivre; il en fait usage dans une pièce séparée, et, quand il n'en a plus besoin, il le reporte avec la feuille où le livre est inscrit. La bibliothèque est ouverte tous les jours, depuis dix heures jusqu'à deux; elle est une des plus fréquentées que j'aie vues à Naples. Elle renferme plus de quatre-vingt mille volumes, dont le plus grand nombre est en ouvrages de théologie, de jurisprudence et d'histoire. Il est une pièce destinée aux seuls manuscrits, mais elle n'est point ouverte au public; il en est également une où

sont les estampes : on n'en donne communication qu'aux personnes connues. Le bibliothécaire en chef est M. Andrès, Espagnol, homme d'un profond savoir, et qui accueille avec une franche amitié ceux qui lui sont recommandés. Sur ce point, je ne puis trop faire son éloge en mon particulier. Après celle-ci est la bibliothèque du monastère de Gerosomini, qui est ouverte tous les jours, le matin, depuis neuf heures jusqu'à midi. Enfin est la bibliothèque S. Augusto a Nido; elle est assez riche; elle a plus de quatre cent mille volumes; elle a aussi beaucoup de manuscrits. Elle fut fondée, en 1675, par deux cardinaux, qui la dotèrent de six cents ducats de revenu, pour acheter des livres nouveaux; ces revenus ont eu beaucoup de retard dans leur rentrée ; aujourd'hui elle en touche quelque chose, ce qui la met dans le cas de faire des acquisitions : elle est ouverte à trois heures après midi. Récemment le roi Joachim a ordonné la formation d'une quatrième dans le ci-devant monastère de Monte Olivetto; elle portera le nom de Bibliotheca Gioacchina.

L'Université occupe une maison des Jésuites, qu'on appelle le Gesù Vecchio. Cette maison fut bâtie, ainsi que l'église qui en est proche, sur les deniers que donna Roberta Caraffa, comme l'indique l'inscription. La façade de l'une et de l'autre est toute en pierres bosselées. L'intérieur de la maison offre une cour carrée, où se voit un portique à deux ordres; l'escalier qui conduit au supérieur a beaucoup de grandiosité. Là sont la bibliothèque, les cabinets, les classes et autres distributions nécessaires à l'enseignement. L'église, qui est une dépendance de cet établissement, est aujourd'hui devenue une paroisse. La maison est très-vaste ;

elle a une apothicairerie publique, avec jardin. Cinq facultés donnent, en ce lieu, les leçons qui sont de leur compétence, et cela dans l'ordre qui suit :

THÉOLOGIE.

	MM.
Théologie dogmatique et Écriture sacrée.	Cassili.
Morale religieuse et philosophique.	Monticelli.

Les membres sont costumés en blanc.

DROIT.

	MM.
Droit romain.	Maffei. Rossi. Basta.
Droit criminel.	Lauria.
Droit du royaume.	Valetta.
Droit canon.	Sarno.
Droit de nature.	Lucca.
Droit du commerce.	Cagnazi.

Le costume est en rouge.

MÉDECINE.

	MM.
Médecine pratique.	Sementini. Scoti.
Médecine théorique.	Andria.
Physiologie.	Cerulli.
Anatomie.	Cotunni.
Chirurgie efficace.	Boccanera.
Chirurgie médicale.	Ferara.
Accouchemens.	Cattolica.
Botanique, Pharmaceutique et Chimie.	Rouche.
Démonstrations anatomiques.	Amantea.

Quelques-uns de ces professeurs ont leur clinique dans l'hôpital des Incurables (1).

Le costume est de couleur violette.

SCIENCES.

	MM.
Logique et Métaphysique.	Semola.
Mathématiques simples.	Minzole.
——————— Transcendantes.	Fergola.
Géométrie analytique et descriptive.	Flauti.
Mécanique.	Ruggieri.
Physique expérimentale.	Concilii.
Astronomie.	. . . . . .
Chimie.	Sementini.
Botanique.	Tenore.
Agriculture.	Onorati.
Minéralogie et Métallurgie.	Ramondini.
Histoire naturelle de l'homme et des animaux quadrupèdes, des cétacés, des oiseaux, des amphibies.	Macri.
Anatomie comparée avec l'histoire des animaux, sans vertèbres.	. . . . .
Théorie générale des corps naturels,	

(1) Les grades en médecine se confèrent avec assez d'indulgence. On interroge sur la physiologie, sur les principes généraux de philosophie, un peu sur les maladies en général, et l'on donne ensuite le diplome. Ceux qui craignent cet examen vont à Salerne, où ils trouvent des facultatistes encore plus indulgens ; ils viennent ensuite se faire immatriculer à Naples, pour y pratiquer la médecine. Ce sont des empiriques titrés, comme on en voit dans toutes les grandes villes, c'est à eux que doit se rapporter le passage suivant de Pline, où ils se trouvent caractérisés sous les couleurs de la plus exacte vérité : *Discunt periculis nostris et experimenta per mortes agunt ; medicoque tantum hominem occidisse impunitas summa est.*

prise d'après les observations; Théorie de la terre; changemens que le globe terraqué a éprouvés. . . . . .

Le costume est vert.

LETTRES.

	MM.
Critique et Diplomatique.	Capato.
Éloquence ancienne et moderne.	Ciampitti.
Langue grecque.	Gargiulli (1).
——— hébraïque.	Farao.
——— orientale.	Simone.
Littérature ancienne et moderne.	Marinelli.
——— grecque.	Pesseti.

Le costume est d'un jaune d'or.

Le recteur est M. Domenico Cotugno.

L'enseignement dans l'Université, quant à la médecine, est purement oral, sans aucune démonstration; les professeurs montent en chaire sans costume, y restent une demi-heure, et en sortent, pour être remplacés par d'autres. Les cours commencent dans la quinzaine de novembre, et durent six mois. Il est assez ordinaire aux professeurs d'interrompre les cours de leurs leçons, pour se donner quinze jours et même un mois de repos. Les plus forts honoraires sont de quatre cents ducats, ils sont donnés aux professeurs les plus anciens; les plus nouveaux n'en reçoivent que trois cents: la somme est médiocre, mais elle est proportionnée aux services rendus. Pour couper court sur cet article, on peut dire que l'enseignement médical est ici fort né-

(1) Auteur d'une Traduction italienne des Hymnes de Tyrtée, de Callimaque, et récemment de la Cassandre, de Lycophron.

gligé. S. M. le Roi actuel, qui veille sur toutes les branches de l'instruction publique, a nommé une commission pour aviser à mettre l'enseignement sur le même pied qu'il est en France, et l'on a tout à espérer pour une sage décision. Ce que nous avançons ici n'est point un jugement de voyageur, il est pris de la description de Naples, que se procurent le plus grand nombre des étrangers qui arrivent en cette ville. « L'Université, y est-il dit, malgré les fréquentes réformes, est encore un corps mal organisé. Nous avons beaucoup de chaires de théologie, de droit canon et civil, et nous n'en avons point une de droit public. Il en est plusieurs en médecine, et il n'en est aucune pour l'art vétérinaire; il n'y a que peu d'années qu'on a établi une école d'éloquence et de poésie italienne. En général, l'uniformité de la doctrine manque; un professeur de médecine, d'anatomie ou de chimie, monte en chaire, y passe une demi-heure sans rien soumettre aux yeux, entretient son auditoire qui est fort attentif, pour entendre peu de chose ». Les professeurs particuliers, pour avoir plus d'élèves, font leurs cours au rabais; j'en ai entendu un qui parlait en fort bon italien, et pendant deux heures et demie de suite. Dans cette même séance, il passa de la philosophie à la pratique médicale, et termina par la chimie, sur les élémens de laquelle il discourut pendant une demi-heure, sans appuyer ses raisonnemens sur aucune expérience. Ce professeur emploie les trois mois d'hiver à ce pénible exercice, et en vérité la rétribution est bien loin de le dédommager de la fatigue; chaque écolier ne lui donne qu'un ducat par mois, ce qui équivaut à quatre francs de notre monnaie. Il est très-suivi. Près de l'Université est le cabinet public de

minéralogie, qui est bien fourni en échantillons relatifs à son objet, notamment en produits volcaniques. Un professeur royal y enseigne cette partie, avec l'étendue de doctrine que comporte sa richesse. Les objets qui proviennent du Vésuve y sont rangés dans l'ordre suivant:

LAVE LITHOÏDE BASALTIQUE.

Compacte.
Poreuse.
Filamenteuse.
Prismastique.
Pyramidale.
Figuré.
Sphéroïdale.
Avec formes indéterminables.
Stratiforme.
Cordée.
Feuilletée.
Réticulaire.
Homogène.
Mélangée de feld-spath,
— de pyroxène.

LAVE LITHOÏDE BALSATIQUE.

En masse,
Avec pyroxène et amphigène.
— pyroxène recouvert d'amphigène.
Avec amphibole.
— grenats.
— amphigène.

LAVE LITHOÏDE DE BASALTIQUE, MÉLANGÉE

De noyaux d'amphigène et autres substances.
De péridot et autres substances.
Avec mica.
— noyaux de mica.
Avec mica, pyroxène et amphigène.
— fer oligiste.
— chaux carbonatée de différentes couleurs.

LAVE LITHOÏDE A GRAINS DE PÉTRO-SILEX.

Homogène mélangée de feldspath.
— de pyroxène.
Mélangée de mica et de chabasie, en masse.
— d'amphigène.

LAVE LITHOÏDE FELD-SPATHIQUE.

Homogène mélangée de grains apparens de feld-spath.
— de pyroxène.
Mélangée de pyroxène et d'amphibole.
— de mica.

LAVE LITHOÏDE AMPHIGÉNIQUE.

Homogène mélangée de pyroxène.
— d'amphibole.
Mélangée de grénats, de mica et de pyroxène.
— de fer oligiste.

LAVE LITHOÏDE EN FORME DE BRÈCHE.

Vitreuse (obsidienne)
Noire.
Azurée.
Verte.
Transparente aux bords.
Compacte.
Massive.
Cellulaire.
Grenue.
Stratiforme.

ALTERNANT AVEC LA LAVE, AYANT L'ASPECT DU PÉTRO-SILEX, FACILE A BRISER.

Émaillée.
Rouge de cuivre.
Gris-noirâtre.
Noire.
Fibreuse.
Perlée.
Cellulaire.
De diverses couleurs.
Ponce fibreuse.
— spongieuse.
— poreuse.
Lapillo (fragmens arrondis).
Sable volcanique.
Lave en forme de brèche.
Pépérino.

LAVE SCORIFORME.

En masse,
Sablonneuse agglutinée.
En grains détachés.
Mélangée d'amphigène.

Avec amphigène et pyroxène.
Rejetée.
Théomantide cimentaire.
— agglutinée.
— en parties détachées.
— pulvérulente.
— compacte.
— sonore.
Théomantide mélangée de feld-spath.
—— de feld-spath et de népheline.
—— de feld-spath et de mica.
—— de mica et autres cristaux.
—— de noyaux de chaux carbonatée.

LAVE DÉCOMPOSÉE PAR LES VAPEURS ACIDES.

A grains différens.
De diverses couleurs.
Soufre.
— arsenical ou orpiment.

Ammoniaque muriaté.
Alumine sulfatée.
— sulfatée et cuivre muriaté.
Fer oligiste.
— sulfaté.
—— sur la lave.
— oxidé et cuivre muriaté.
Cuivre muriaté.
Soude muriatée.
Stalactite siliceuse.

LAVE.

Altérée à l'air.
— par les vapeurs d'acide sulfurique.
De couleurs variées.

LAVE DÉCOMPOSÉE.

Aluminifère.
Tuf homogène.
— mélangé.
— de chaux carbonatée.
— de mica.
— de pyroxène.
— de chabasie.
Tuf de feld-spath.
— granuleux.
— à gros grains.
— à grains fins.
— en forme de brèche.
Argile.

SUBSTANCES FORMÉES DANS LES CAVITÉS DE LA LAVE, APRÈS SON REFROIDISSEMENT.

Mésotipe.
Amphibole.
Népheline.
Analcime.
Chabasie.
Stilbite.
Chaux carbonatée et analcime.
—— radice.
—— prismatique.
—— laminaire.
—— globuleuse et stratiforme.
—— rhombifère.
—— Amorphe.
—— concrétionnée.
—— chaux sulfatée.
Fer oligiste, lamellaire.
— oxidé.
Pisolites calcaires, altérées.
Cuivre muriaté dans les fentes de la lave.
Chaux carbonatée, cristallisée.
—— laminaire.
—— lamellaire.
—— saccaroïde.
—— compacte.
—— stratiforme.
—— avec veines de différentes substances.
—— concrétionnée, globuliforme, compacte.
Chaux carbonatée, incrustée (pétrifications).
—— fétide.
—— magnésifère (dolomie).
—— en forme de brèche.
Quartz.
Spinelle noir (pléonaste).
— rouge.
— vert.
Grenat rouge.
— noir.
Amphigène.
Idocrase.
Meinonite.
Feld-spath.
Tourmaline.
Amphibole.
Grammatite (var. de l'amphibole).
Actinote (var. de l'amphibole).
Zurlite.
Pyroxène.
Nepheline.
Mica.
Sarcolite ou analcime.
Haüyne.
Péridot.
Plomb sulfuré.
Cuivre oxidé.
Fer sulfuré, ou pyrite martiale.
Diverses substances non encore reconnues.

CHAPITRE V.

Théâtre Saint-Charles, — del Fondo, — des Florentins, — Nuovo.

Il est à Naples comme ailleurs des théâtres pour toutes les fortunes; ceux que fréquente le beau monde sont le théâtre Saint-Charles et celui del Fondo, qui sont tous deux sous le même directeur, M. Barbaglia, Milanais, à qui la roulette a valu de grandes richesses, et qui procure aux Napolitains les moyens de jouir du même avantage. Il a fait restaurer la façade du premier de ces théâtres, et l'a augmenté d'un ridotto, où ceux qui désirent tenter les chances de la fortune aventurent leur or. La salle de celui-ci est immense, eu égard à ses dimensions; il avoisine le palais du Roi, dont on pourrait le regarder comme une dépendance, et tellement que la famille royale peut y arriver sans sortir de chez elle. On le doit au roi Charles de Bourbon, qui le fit construire sur les épaulemens du Château-Vieux: sa façade répond sur la rue, qui sert de communication entre la place du palais du Roi et celle de Castel Nuovo. Ce fut d'après les dessins de l'Ametrano qu'il fut commencé en 1737; on dit qu'il fut fini en deux cent soixante-dix jours, ce qu'on aura peine à croire quand on considère le temps nécessaire à la formation, à la cuite et à la position de toutes les briques qui le constituent, sans compter celui qu'ont demandé les assises, la menuiserie et les peintures d'un aussi vaste bâtiment. L'édifice, qui a deux cent soixante-dix pieds napolitains de longueur, sur cent huit de large, est

de la plus grande majesté. C'est vraiment le temple de Polymnie et des Muses, où la magnificence dans les parties s'unit à la simplicité du style de l'ensemble. Le portique offre plusieurs escaliers latéraux, ornés de statues dans leurs niches. La salle ovale a sept rangs de loges, autrefois meublées de glaces qui répercutaient la lumière des candelabres quand on les allumait le jour de quelques grandes fêtes, ce qui donnait à la salle une clarté éblouissante. Ces glaces, ainsi que les meubles et les curiosités les plus précieuses de Portici et des autres maisons royales, ont suivi le roi de Naples dans sa retraite en Sicile. Les loges peuvent contenir chacune dix à douze personnes assises; celle du roi, qui est en face du théâtre, est de la plus grande magnificence, quant aux draperies et aux dorures; il n'y paraît que dans les jours de grande cérémonie. Le parterre, qui a seize rangs de siéges, offre de chaque côté autant de petits fauteuils, en sorte que personne ne craint l'encombrement, que la cupidité d'un directeur occasione souvent ailleurs. On peut se procurer l'agrément d'un coussin pour garnir la planche; mais il faut donner quelque chose de plus pour celui qui l'apporte. Le prix du parterre est de vingt-six sous. La salle peut admettre en tout deux mille cinq cents personnes.

Le théâtre del Fondo est vis-à-vis le Château-Neuf, en gagnant la Poste, au-delà de laquelle il se trouve. Il fut bâti en 1778, et d'après un plan beaucoup plus simple. On y joue l'opéra buffa, et aussi, certains jours de la semaine, la comédie et la tragédie française; mais ce dernier genre de spectacle est peu suivi, soit à cause de la chétivité des auteurs, ou de l'insouciance des Napolitains, qui, ne cherchant point à connaître l'excellence de ces deux genres de scène, ne pensent guère à

venir s'y ennuyer. On donne des ballets sur ces deux théâtres, et tous sont dirigés par M. Henri, et exécutés par lui, Mme Quériau, M. Taglioni et sa sœur, artistes d'un excellent genre. On ne peut s'imaginer la peine que prend le compositeur pour entraîner les suffrages nationaux par l'action dont il cherche à revêtir ses conceptions. Les rouages principaux sont les artistes que nous venons de nommer, les autres sont autant d'automates que la gloire de leur art ne peut émouvoir. L'orchestre est assez bien composé et ronfle vigoureusement.

Il est sur la place du Château quelques petits théâtres où j'ai entendu d'assez belles voix dans le genre bouffon; mais le meilleur est celui des Florentins, qui se trouve dans une des petites rues détournées, aboutissant à la fontaine Médine. Il est ainsi appelé à raison de sa position proche la paroisse des Florentins. Il fut ouvert, dans le sixième siècle, par des comédiens espagnols; il a été refait depuis peu, selon une forme régulière. L'intérieur n'est rien moins que vaste; il est assez bien décoré, et offre cinq rangs de loges, élevées les unes au-dessus des autres; le tout formant un fer à cheval. On y représente des pièces bouffonnes en musique, et, deux fois la semaine, quelques comédies de Goldoni, et des tragédies pendant le carême seulement. Le théâtre Nuovo est un émule en tout des Florentins; il est dans le voisinage de la rue de Tolède; on y débite la comédie en prose, qui quelquefois est entremêlée de chant. Enfin celui des Marionnettes ne doit pas être oublié par un étranger, quelque chétive qu'en soit l'apparence. C'est dans celui-ci que les Napolitains de toutes classes, les moines, les prêtres, viennent jouir; Pulcinello est pour eux un besoin dont ils ne sauraient se passer;

aussi les acteurs qui prennent ce genre s'occupent-ils de tous les moyens propres à le faire valoir, et quand une fois ils ont obtenu les suffrages, c'est pour long temps. Polichinel parle toujours en napolitain ; ses interlocuteurs débitent leurs rôles en italien. Toutes les pièces qu'on représente à ces théâtres ne sont annoncées que sur l'affiche que l'on applique à l'entrée, ou que l'on suspend à une corde qui passe d'un côté de la rue à un autre, ainsi que cela se pratique encore à Florence et dans plusieurs villes en-deçà des Alpes. On n'est point dans l'usage ici, comme dans la plupart des grandes villes d'Italie, d'indiquer la pièce dans le Journal public. Outre ces théâtres fixes, il en est plusieurs ambulans, dont tout l'orchestre est une musette ; le directeur gouverne d'autant mieux ses subordonnés, qu'il les tient toujours par la corde: j'ai beaucoup suivi ces spectacles populaires, où mes oreilles se faisaient au jargon napolitain. Pour terminer sur les théâtres, notamment sur les grands, on peut avancer qu'ils sont encore loin d'offrir cet ensemble qui caractérise chez nous la bonté d'un spectacle. Les Napolitains ne sont point machinistes, ils décorent et peignent bien à grands coups de pinceau; mais ils n'entendent rien à faire mouvoir leurs décorations : ils n'ont point l'usage des contrepoids; leurs théâtres ne sont point creusés pour recevoir une colonne, un autel, un arbre; tous les mouvemens se font sur les côtés, et conséquemment exigent que des hommes viennent souvent occuper la scène pour faire l'office du moment, quand rien qui lui est étranger ne devrait paraître. D'une autre part, sont en petit nombre les acteurs qui ont du goût pour leur état, et qui ainsi chercheraient à capter les suffrages du public par l'aisance et la délicatesse de leur jeu. Une des fortes rai-

sons est aussi le peu de goût de la nation, qui a beaucoup de peine à quitter ses théâtres de farces pour ceux d'un meilleur genre, qui ne pourraient plaire au plus grand nombre, dont l'éducation est médiocre et souvent nulle. Et chez nous, les théâtres des boulevards ne regorgent-ils pas, pendant que le vide règne souvent à l'Opéra et au théâtre Français.

CHAPITRE VI.

Rues. — Places. — Fontaines. — Aqueducs. — Pont. — Jardins publics et particuliers. — Promenades. — Catacombes.

La position de Naples, le peu de soin qu'on a pris à régulariser les maisons d'après un plan adopté, font que les rues sont non-seulement irrégulières, mais quelquefois fort roides, en effet, excepté la rue de Tolède qui coupe la ville, depuis la place Mercatello, jusqu'à celle du palais du Roi, longueur de près de trois quarts de mille; la rue Mont Olivetto et celle qui, bien plus droite, mais plus étroite, s'étend de la porte Capoue à Saint-Elme; les autres offrent souvent à monter ou à descendre; elles sont pavées de larges dalles basaltiques, qui viennent des éruptions du Vésuve. Ce mode de pavage est très-commode, tant pour les piétons que pour les voitures qui roulent avec la plus grande rapidité sur ce sol résistant. Les rues sont fournies d'une populace criarde, gesticulante et toujours en mouvement; ce sont des marchands de poissons, de fruits, de légumes, de melons qu'ils débitent par tranches, ayant toujours le large couteau en main; ils

assourdissent en appelant à eux les chalands; des aquaiolis ou limonadiers, entourés de piles de citrons, qui vous invitent à tous les coins, en faisant faire la bascule à un baril suspendu, contenant l'eau à la glace, prête à être versée; des pauvres qui vous harcellent, et dont on a beaucoup de peine à se défaire; des moines mendians de toutes couleurs, qui reportent la pitance au couvent, les uns dans leurs besaces, les autres sur des ânes qu'ils tiennent en laisse; des capucins, des récollets, robe retroussée, qui, gros et gras, se dandinent oiseusement sur leurs deux jambes qu'ils avancent lentement, et se laissent pieusement baiser les mains par le petit peuple qui la leur prend; des prêtres en manteau noir, qui, ayant leurs lunettes, portent le nez au vent; des religieuses qui battent le pavé, les unes ayant fait leurs vœux, les autres s'étant contentées d'une promesse qu'elles révoquent quand bon leur semble; des compagnies de femmes en mante de soie noire, qui, bien coiffées, manquent de chaussures; des petits garçons qui entourent les vendeurs de macaroni, pour en avoir quelques cuillerées; une canaille d'enfans qui piaulent à outrance; des joueurs de gobelets, de musette et de hautbois, qui font danser du pied les marionnettes; des virtuoses ambulans qui devant les madones des rues ou des boutiques chantent et jouent du violon et de la harpe d'une manière assez maussade; des soldats, des officiers en calèche ou à pied; des chiens qui aboient; des frères ignorantins ou des enfans affublés d'une mauvaise soutanelle et d'un manteau; des avocats et des procureurs, liasse sous le bras, qui courent à la Vicaria; les processions, les enterremens, des bœufs chargés de sacoches pleines de fumier, que conduisent les Mondezzari aux jardi-

niers à qui ils les vendent; tel est en raccourci le tableau de la vie dont sont animées la plupart des rues de Naples. Les boutiques se ferment tard et s'ouvrent à la pointe du jour, et dès le matin chacun établit son atelier dans la rue, même actuellement, fin de décembre, sans s'embarrasser des passans qu'ils gênent. Les rues sont plus propres que les portiques, les escaliers et les antichambres des palais; elles sont sans ruisseaux, les immondices et ordures des latrines s'écoulant dans la mer par de vastes conduits souterrains, lorsque des ondées tombent sur la ville. Plusieurs sont peuplées d'artisans de même métier; ainsi les cordonniers, les ébénistes, les forgerons, les carrossiers, etc. ont la leur, et on ne voit que des boutiques de comestibles qui leur soient intermédiaires. La rue de Tolède est la plus passagère, ainsi que celle de la Chiaja, qui mène de la façade du palais au rivage, en passant sous un très-haut pont établissant une communication entre la croupe de Pizzofalcone et celle de Saint-Elme. Quand on s'est une fois rappelé la situation de la première rue, on ne peut se perdre dans la ville, en prenant toujours quelques-unes des rues qui y aboutissent. Cette rue fut ouverte, en 1540, par Pedro de Tolède, vice-roi; aussi en porte-t-elle encore le nom : dans le lieu qu'elle occupe étaient alors les fossés des murs de la ville. C'est dans cette rue que se font les grandes processions, et que se promènent les masques à l'époque du Carnaval; c'est alors qu'on peut être convaincu de l'excès du délire jovial du Napolitain, qui, oubliant ses madones et tous les actes de piété auxquels il se livre dans le courant de l'année, se démène alors comme un véritable fou. Les rues, depuis que ce pays a été soumis aux usages français, sont éclairées, la nuit, par

des réverbères suspendus à des potences mobiles et en fer; auparavant elles n'avaient de lumière que par des lampes de madones que de pieux fidèles allumaient le soir ; encore doit-on un pareil bienfait à la sagesse d'un religieux, le P. Rocca, qui avait un grand pouvoir sur les lazzaronis, et qui de cette manière rendait plus facile à connaître les auteurs des assassinats qui se commettaient si souvent pendant l'obscurité.

Les places prennent ici le nom de Largo ; ainsi existent un Largo delle Pigne, un del Castello, célèbre autrefois par le jeu de cocagne qu'on y donnait au public; et encore aujourd'hui par les grandes exécutions; ceux del Spirito Santo, Lorentino, della Vicaria, di S. Lucia, ouverte sur la mer, et fréquentée par les amateurs de poissons et d'huîtres. Il n'en est aucune à citer par sa régularité; celle qui se forme actuellement devant le palais du Roi pourra sans doute, par le déblaiement et les abatis de couvens et des maisons particulières, mériter l'attention du voyageur ; mais elle est encore à régulariser par de nouveaux édifices ; or ici, comme dans les autres villes d'Italie, on abat plus promptement qu'on édifie. Cette place a pour perspective, vers le quartier des Soldats, un arc de triomphe avec une fontaine ; le tout d'un assez mauvais goût. Celle qui pouvait être le plus susceptible d'embellissement, si l'on eût continué comme l'on avait commencé, est celle del Spirito Santo. C'est un témoignage de déférence que la ville de Naples donna, en 1757, à son souverain, de la maison de Bourbon. On doit le dessin du bâtiment qui en fait le principal ornement à Vanvitello. L'hémicycle qui la forme est décoré d'un ordre dorique; les colonnes engagées ont un entablement et une balus-

trade en marbre, ornée de statues qui représentent les vertus du monarque. Au milieu du monument est un piédestal qui précédemment portait un modèle en plâtre d'une statue équestre du roi, qui devait être coulée en bronze : cette dernière était à faire depuis plus de quarante ans, et aujourd'hui on peut croire qu'elle n'occupera son socle de long-temps. Le fils cependant aurait dû l'y faire placer, pour honorer la mémoire de son père : l'ingratitude règne sur le trône comme dans les chaumières.

Le plus grand nombre des places a pour ornemens des fontaines, des croix, une pyramide, quelques groupes de saints, ou une madone; il en est quelques-unes qui ont des flèches ou aiguilles, sortes d'ornemens ridiculement magnifiques, par rapport à la singularité de leurs formes, et qui manifestent toute la grossièreté du goût de ceux qui en donnèrent le projet; et les fastueuses inscriptions perpétuent les noms de ceux qui en firent les frais. On peut citer, sous ce dernier point, celle de Giesù Nuovo, de S. Gaetano. Plusieurs de ces places sont aussi fournies d'inscriptions latines, la plupart fort longues, où se trouvent exprimés des sentimens de la plus basse adulation. Quant aux fontaines, je n'en ai vu aucune digne d'éloge, pas même celle Medina, où sur un grand bassin sont quatre satyres en pied, qui portent une vasque soutenant quatre chevaux guidés par un Neptune, dont le trident jette trois ou quatre filets d'eau. Cette fontaine est ornée de beaucoup de figures et autres sculptures sans goût; elle est sur un lieu très-fréquenté, et gardée, jour et nuit, par une sentinelle, pour qu'on n'y puise point et qu'on ne lui porte aucune atteinte; elle a reçu son nom du duc de Medina de las Torres, qui la fit élever d'après

les dessins d'Auria; elle fut ensuite ornée par Fansaga. Ses eaux sont troubles, ainsi que celles que fournit une petite cascade qui est plus loin, sur le Largo du château, dès que les pluies commencent à tomber. Le plus beau morceau en fait de fontaine est sur le quai Sainte-Marine, à gauche, en allant à Portici; le sujet est l'enlèvement d'Europe par Jupiter, transformé en taureau. C'est un petit groupe en marbre blanc, où l'on voit toute la délicatesse du ciseau de l'artiste. Il est dommage que cette jolie pièce soit en quelque sorte hors de la ville, qu'elle ornerait mieux si elle était plus au dedans. La seconde après elle à citer, comme produisant un bel effet, est celle qui est près le Torrione del Carmine: elle offre un grand bassin rond, où sont deux dauphins qui s'entrelacent par leurs queues, et soutiennent une coupe d'où l'eau s'élève par un fort jet, qui retourne dans les bassins inférieurs, en faisant nappe. La fontaine Mont Olivetto est toute en marbre et presqu'au bas de l'escalier de l'église de ce nom. On y voit trois lions qui jettent de l'eau dans un grand bassin, et au milieu est la statue en bronze de Charles II, à qui elle fut élevée. Beaucoup de ces fontaines sont à sec, et vraisemblablement ne fourniront jamais d'eau; cependant de fastueuses inscriptions n'annoncent pas moins les noms de ceux qui ont fait la dépense des conduits.

Les eaux des fontaines sont amenées à Naples par divers aqueducs. Près la première borne itinéraire, la rue dite Arenosa offre quelques restes d'anciens aqueducs, vulgairement appelés I Ponti Rossi; on en rapporte l'origine au temps de Néron, et l'on croit qu'ils portaient l'eau du Serino nécessaire aux maisons de plaisance que les Romains avaient à Pausilippe, à

Pouzzoles et à Baya, dans le réservoir merveilleux, ou Piscina mirabile. Actuellement ces eaux sont perdues, malgré tout ce qu'a pu faire Lettieri pour les retrouver; mais on en a d'autres, prises d'un endroit appelé Maddaloni, et dirigées dans divers quartiers de la ville. On a de plus les écoulemens de Caserte, qui viennent par des canaux couverts, s'abouchant dans l'aqueduc Carmignano. Ces eaux passent à Poggio Reale, fournissent au palais et à la Chiaja. Les eaux les plus anciennes de Naples, celles qu'on appelle della Bolla, ou l'Acqua Vecchia, viennent des hauteurs du Vésuve; une partie pourvoit aux endroits les plus bas de la ville, savoir, le Port, le Marché, le Château-Neuf et l'Arsenal; et l'autre forme la petite rivière que l'on nomme le Sebeto. Toutes ces eaux coulent sous les pieds, dans de très-beaux conduits : Bélisaire et Alphonse, qui connaissaient leur origine à l'entrée de la ville, l'interrompirent pour la prendre, et ils y réussirent. Il est quelques maisons qui ont leur fontaine particulière dans leur intérieur; mais c'est un très-petit nombre, le reste fait usage de l'eau de puits, que chacun a chez soi; on en trouve à tous les étages, et d'une très-bonne qualité; aussi ne crie-t-on point l'eau par la ville, si ce n'est les aquaiolis qui, l'été, en vendent à chacun, à la glace, avec un peu d'anisette, pour tempérer l'effet de la trop grande chaleur. A ces fontaines nous pourrions ajouter celle dont la nature a fait tous les frais, pour le bonheur du pauvre comme du riche, lorsque le retour des chaleurs amène un excès de transpiration, et conséquemment une tendance des humeurs à l'alkalescence. Cette fontaine, située au bord de la mer, quartier Sainte-Lucie, donne une eau acido-sulfureuse, fort usitée chez le

peuple, et qui, au rapport du D. Cirillo, devient pour lui le meilleur préservatif des diarrhées, des dyssenteries, des fièvres et maladies bilieuses, qui sont fréquentes à Naples en cette saison. Le gaz acide carbonique, combiné avec l'hydrogène sulfuré, donne à l'eau une saveur qui n'a rien de répugnant; aussi chacun y vient-il emplir sa cruche pour la journée. Cette eau minérale est singulièrement vantée pour la jaunisse et les gonorrhées anciennes qui viennent de relâchement. Ses principes constituans sont entre eux de la manière suivante : eau commune, vingt onces ; gaz acide carbonique, deux fois le volume ; gaz hydrogène sulfuré, un quart. Il en est une autre qui jaillit près le château de l'OEuf; celle-ci est plus martiale et plus riche en acide carbonique.

Le seul pont qu'il y ait à Naples est celui de Guizzardo, qui a pris le nom de la Madeleine, d'une petite église voisine, desservie précédemment par des Dominicains. Il est fort beau, fort long, a plusieurs arches, et suffisamment large pour laisser passer plusieurs voitures de front, sans que les piétons, qui se rangent vers les parapets, en soient incommodés. On le doit à Mendozza, lieutenant du royaume, pour le vice-roi Pacecco. Vers le milieu s'élève la statue de saint Janvier, le visage tourné vers le volcan, et comme le suppliant de modérer toute effusion qui pourrait chagriner la ville. Sous lui passe le modeste Sebeto, sur lequel, l'été, s'élèvent en planches de petites cabanes, où vient se baigner la bourgeoisie qui aime la propreté. Elles sont peu fréquentées, les Napolitains, comme les Romains, ayant beaucoup déchu de leurs ancêtres, sous le rapport de ce genre d'usage jadis si somptueux chez ces derniers.

On pourrait dire, rigoureurement parlant, qu'il n'est aucun jardin à Naples, en rapportant nos idées à la chose que nous désignons par ce nom. On ignore l'agrément que l'on éprouve en France à fouler au pied une verte pelouse, défendue de l'âpreté du soleil par un lambris, dont la nature renouvelle tous les ans les vives couleurs. La terrasse fournit une treille, les orangers leur feuillage; chacun entremêle son fruit, et l'offre pour rafraîchir le palais du maître, qui vient mollement jouir du spectacle que lui offre le soleil couchant, en attendant le moment où il ira à la cour, à Tolède, ou chez ses amis. Ferdinand IV fut le premier qui pensa à orner la ville d'un pareil lieu de jouissance à la Chiaja, mais il choisit mal son emplacement; la déesse Flore n'a jamais fait société avec les Néréides; aussi répugne-t-elle encore à une association qui contrarie les lois de la nature; raison pourquoi la végétation est languissante, et la floraison encore plus sur un sol et à une exposition qui ne peuvent que faiblement leur être favorables. Le jardin Royal, ou la Villa Reale, car c'est ainsi qu'on le nomme, fut commencé en 1779, et fini en 1782, sur un terrain de guinguette, où sous la treille le Napolitain venait souvent en savourer le jus. Il a été depuis embelli par le roi Joseph. La principale entrée, formée par une grille, est vers la rue de la Chiaja, et regarde Sainte-Marie de la Victoire; là, de chaque côté, sont deux corps de bâtimens avec terrasse, offrant plusieurs salles, et servant de café dans la belle saison. Ici commencent cinq allées découvertes; les arbres qui les forment sont jeunes, peu touffus; de distance en distance sont des bancs de lave. Ces allées sont séparées par des plates-bandes de fleurs, que l'on renouvelle souvent; des deux autres extérieures, celle qui regarde la

voie publique offre divers bosquets d'arbres toujours verts, notamment d'orangers et de citronniers; des petits bassins rocailleux, avec chutes d'eau, parmi des joncs, des calles, et autres herbes potamophyles; quelques-unes sont ornées de figures. Elle est séparée du dehors par une grille qui règne dans toute sa longueur; l'autre regarde la mer qui en bat le mur, élevé à hauteur d'appui. Au milieu de la principale allée est un grand bassin tout en marbre, où se trouve le groupe du Spaventoso, ou le fameux taureau antique, retiré du palais Farnèse à Rome. Ce groupe, fait d'un seul bloc, représente le malheur de Dircé liée aux cornes d'un taureau indompté par Amphion et Zéthis, qui voulaient venger Antiope leur mère. Il est fait mention de ce groupe dans Pline; il était placé devant la maison d'Asinius Pollion, qui fut consul sous le règne d'Auguste. Le sculpteur a tiré de son bloc, outre ses principaux sujets, quelques accessoires, tels qu'un chien, des fleurs, un serpent, un panier et autres caprices d'artiste. Le groupe s'élève d'un piédestal placé au milieu d'une fontaine circulaire qui donne idée du lac. Parmi les plantes fluviales, les aloès vivans, sortent nombre de jets d'eau qui fournissent une eau tranquille, où barbotent des canards. Ce groupe est beau, parce qu'il est antique; mais, s'il était produit comme l'ouvrage d'un artiste vivant, on n'y ferait aucune attention. La vieillesse lui a fait perdre quelques membres; mais bien que la restauration soit bonne, le groupe ne m'en a pas paru meilleur. Il a peu souffert, quoiqu'il ait été souvent transporté d'un lieu à un autre. Apollonius et Tauriscus le sculptèrent à Rhodes. Pollion le dirigea sur Rome, au dire de Pline; puis Caracalla le plaça dans ses bains; les Farnèse le firent ensuite transporter dans

leur palais, et, à la chute de la maison de ceux-ci, il vint à Naples; peu s'en est fallu que dernièrement il n'eût visité les rives de la Seine. Outre ce groupe, on voit encore plusieurs autres statues en très-beau marbre: c'est une Hébé, un Apollon, un Hercule, les quatre Saisons, et autres bonnes statues d'un ciseau moderne. Une feuille qui ne tombe point en automne en cache la nudité, malheureusement le fil qui la retient se rouille en toute saison, et la chute de la feuille métallique est trop long-temps à être replacée pour la jeune fille qu'une mère imprévoyante abandonnerait à elle-même. Quelques-unes de ces statues fixent l'attention du spectateur, sinon par leur fini, du moins par la beauté du matériel; mais je crains bien que l'air salin de la mer ne leur nuise beaucoup. On jouit dans ce jardin, non-seulement de ses agrémens, mais encore de celui que procurent en mer la navigation du golfe, l'activité des pêcheurs qui travaillent pour les gens de la ville; on a de plus la jouissance du tableau mouvant qu'offrent les riches voitures qui, dans une longueur d'environ 100 toises, font résonner le pavé de la Chiaja; on a encore la perspective des palais et jardins en amphithéâtre, qui, placés sur Pizzofalcone, ornent tout ce rivage. La plantation en quinconce au bout de ce jardin, si elle peut résister aux vents et à la bruine salée du large, ne peut encore que l'embellir. Ce lieu est délicieux dans les soirées des beaux jours; aussi le monde distingué s'y rend-il, les vendeurs de comestibles, les musiciens, chanteurs et danseurs ambulans, les aquaiolis, y abondent-ils, pour tirer profit de leur industrie à bien servir le public. La scène devient encore plus intéressante quand la lune mêle sa mélancolique clarté à celle que fournissent toutes les autres

lumières qui éclairent les boutiques portatives des débitans. D'une autre part, les accens des musiciens amateurs qui se mêlent au bruit monotone des ondes déferlées sur le rivage ajoutent à cette variété d'objets un ensemble qui tient de la féerie.

Outre ce jardin public, plusieurs habitans en ont sur les terrasses qui couronnent leur maison. Le pauvre, qui n'a qu'un balcon pour jouissance, s'en forme un peu dispendieux, en fixant un pot de fleur sur chaque pointe latérale qui en termine le grillage. Le goût du jardinage en général n'est point aussi répandu qu'il l'est dans les climats plus au nord : cependant les terrasses, chez les personnes un peu aisées, ne sont pas moins fournies de larges pots de terre, où sont des orangers, des citronniers, entremêlés de rosiers, de jasmins d'Arabie, et de plantes grasses qui n'aiment pas une trop grande humidité ; souvent même une treille forme un berceau, d'où tombent de grosses grappes d'un raisin délicieux. Les préaux des religieux sont garnis d'orangers et de citronniers, que les frères lais ont soin de venir offrir aux nouveaux venus dans les auberges. Je ne saurais trop conseiller à l'étranger, sur ce point, d'aller visiter la maison des religieuses Sainte-Marcelline. Le jardin est d'un genre qui n'admet guère la description quand on ne l'a point vu. Il en est un fourni d'eaux vives, c'est le supérieur, où se trouve un bassin rempli d'eau brillante comme un cristal ; il est d'usage l'été : sur les murs fort élevés du sol sont de jolies fresques, représentant des religieux dans leur thébaïde. La maison est par étages sur un coteau. On jouit, au plus haut, d'un beau coup-d'œil sur tout le rivage; bien faible dédommagement de toutes les misères qu'amène après soi une réclusion pour la vie. On peut encore citer comme très-

beau jardin celui du marquis de Gallo, près de Capo di Monte; mais un qui l'emporte sur tous, à raison de sa mélancolique composition, est celui de M. Heigelin, Danois, autrefois consul, aujourd'hui vivant dans la retraite, et ayant encore dans sa vieillesse toute l'aménité que donne, dans une honnête aisance, une conscience sans reproche.

Peaceful slumbers bless the homely bed
Where virtue self approv'd reclines her head,
While vice beneath imagin'd horrors morns
And conscience plants the villain's couch with horrors.

CHURCHILL.

Ce ne sont point les champs de ses aïeux que cultive ce solitaire personnage, mais bien un de sa création qu'il embellit tous les jours. Situé sur une élévation qu'on appelle Capo di Chino, il domine le chemin qui mène à Rome, et est toujours ouvert aux zéphyrs, aux rayons du soleil, aux papillons légers, et aux oiseaux amoureux. On y a en perspective la maison royale de Capo di Monte et les coteaux subjacens, une grande partie de Naples, la campagne hachée qui est dans son voisinage, et la mer qui couronne l'horizon. La maison est carrée, petite, et néanmoins elle offre toutes les commodités désirables pour un particulier. Le salon a pour décoration de belles acquarelles de Pompéia, quelques gouaches et autres paysages de bonne touche. Le jardin est disposé de manière à exciter la surprise à chaque pas. Là est une cabane faite d'un osier flexible et sur lequel un lierre vagabond épanouit son vert feuillage; ici une fraîche grotte pratiquée dans le cœur de la montagne, ailleurs un couloir, une chambre de méditation, ornée d'inscriptions et de bas-reliefs an-

tiques; plus loin une salle de verdure, qui n'a de toiture que le gémissant feuillage des arbres qui l'entourent. De tous côtés ce sont des points de vue qui, en prenant du riant voisinage, augmentent, sans faire tort à personne, le domaine du maître. On y voit nombre de bustes et de morceaux antiques qui, rappelant à chaque pas ceux qui foulaient autrefois le sol de la ville inférieure, et qui étalaient leur luxe dans les campagnes voisines, invitent l'homme penseur à réfléchir sur la courte durée des choses d'ici-bas. Voyageurs philosophes qui parcourez Naples, gardez-vous bien d'en partir sans faire une visite à ce sage; ne manquez pas surtout d'aller voir le monument élevé à l'amour fraternel, et que couronne l'inscription suivante :

Invidious death! How dost thou rend asunder
Whom love has knit and sympathy made one.

Blair's grave..

Entrez dans le souterrain qui doit recevoir les derniers restes de ce respectable anachorète, vous y lirez, au-dessus de la tombe qui doit renfermer sa dépouille mortelle, les vers suivans, bien philosophiques, de Dryden :

Like pilgrims to the appointed place we tend
The world's an inn and death the journey's end.

Dryden.

Les promenades à Naples sont pour les gens aisés, qui, en calèche, vont en jouir à deux et trois milles et plus de l'entrée de la ville. Les plus ordinaires sont à Sainte-Lucie, au pont de la Madeleine, ou aux Bagnuoli, l'hiver, où l'on y jouit de l'aspect du soleil bienfaisant. Là, les élégans et élégantes y étalent la parure de leurs

voitures dont ils sont les phaëtons, et s'y donnent rendez-vous, pour perdre leur argent le soir, autour de l'attrayant tapis vert. Une des plus suivies est le Scoglio; c'est un rocher de la côte Mergelline, qui s'avance beaucoup en mer. Ce lieu est très-fréquenté l'été, vers la chute du jour, par les gens à voiture, et ceux à barquette, qui fendent les eaux paisibles de la rade; l'on y prend des rafaîchissemens, on y fait même de fort bons repas en poissons, et l'on se repose alors du désœuvrement où l'on a été toute la journée. Les vice-rois autrefois y ont souvent donné des fêtes, pour faire oublier les exactions dont ils chargeaient la ville. Cette côte Mergelline se prolonge beaucoup plus loin; elle est ornée de maisons de plaisance, où les riches se rendent dans la belle saison. Les bâtimens les plus considérables qu'elle offre sont l'église des Servites, les restes du palais de la princesse reine Anna, et ceux d'un ancien palais du prince de la Rocella, qui offre un coup-d'œil vraiment pittoresque. Tous ces édifices ont succédé aux belles villas des grands de Rome, où le luxe s'étalait à profusion, et à celle de Lucullus, qui terminait la pointe du promontoire, et dont on distingue encore quelques ruines. Ainsi la chute de l'empire romain a entraîné celle de leurs monumens, l'emplacement passa à des Bénédictins qui le vendirent à Frédéric d'Aragon; il en donna une partie à Sannazar, qui s'y forma une charmante retraite que le soldat ne respecta point. On fortifie le promontoire en temps de guerre, et alors il devient un fort redoutable. En le quittant pour prendre une barque, on arrive, en côtoyant le rivage, à un endroit enfoncé à mi-côte, en manière de grotte, Gaiola. Selon les Cicérons, ce lieu fut taillé dans le roc pour y établir un

bain à l'usage de Lucullus; d'autres disent que c'est un souterrain qu'il fit pratiquer pour aller à Pouzzoles, sans s'exposer par mer: plus loin et tout proche le rivage est une ruine à laquelle ils donnent le nom d'École de Virgile, on ne sait pourquoi; une inscription trouvée dans le voisinage indiquerait plutôt que ce fut un temple dédié à la Fortune. Le cap et toute la côte voisine sont couverts de halliers qui croissent sur les roches; entre autres s'y remarquent des ronces et des raquettes qui donnent en même temps leurs fleurs et leurs fruits; il faut doubler cette côte quand on veut aller par mer à Pouzzoles et à Baja. La promenade favorite des piétons, celle que j'ai réitérée plusieurs fois, et toujours avec un nouveau plaisir, est celle du mole. C'est une langue de terre fort étroite, que l'on trouve en contournant le Château-Neuf. On a la mer à gauche comme à droite, où beaucoup de vaisseaux sont à l'ancre, et, à la dernière extrémité, est un corps-de-garde sur lequel domine la lanterne ou le phare qu'on allume tous les soirs. On peut monter au plus haut, et contourner la galerie qui l'entoure, et alors on y jouit d'un des plus beaux coups-d'œil que puisse offrir le site de la ville; une lunette d'approche est toujours à la disposition des curieux. Ce mole fut construit, sous Charles II, en 1302; Alphonse lui donna ensuite une beaucoup plus grande étendue. Don Carlos, en 1740, le prolongea encore plus vers l'orient, de manière à défendre le port des vents de sud-est, qui souvent soufflaient violemment sur Naples. Au plus profond est un fortin pour la défense, et des magasins pour le déchargement. Le long de cette jetée sont des siéges de pépérino, et, vers le milieu, des eaux fraîches qui jaillissent d'une fontaine où vont se désaltérer les passans. Ce mole est une promenade

charmante, mais on ne doit la faire qu'au coucher du soleil, à ce beau moment où son disque avance vers l'horizon avec cette pureté qui lui a fait, à juste titre, donner l'épithète d'*Aureus* sous le beau ciel de l'Italie. Les points de vue variés dont on jouit alors sur les montagnes de la Somma et du Vésuve, sur le littoral de Portici, la rendent enchanteresse. Cette promenade est très-fréquentée par le peuple le dimanche, aussi était-elle celle que choisissaient les prédicateurs ambulans, pour chercher à attirer dans le bercail du Seigneur quelques brebis égarées. Aujourd'hui que les accens de la gaieté ne sont plus réprimés par la crainte qu'inspirait leur zèle déplacé, on y trouve encore de temps à autre quelques déclamateurs affamés qui, la guitare en main, entourés d'un cercle de marins, fixent leur attention, en leur récitant l'histoire du prince Rinaldo, si chéri des Napolitains.

Il existe à Naples une promenade philosophique, que les citadins laissent volontiers à faire aux étrangers qui ont ce caractère d'impassibilité si souvent nécessaire au bonheur de la vie; cette promenade est celle des catacombes. C'est un dédale immense où ne s'offre aucun indice d'une nature occupée à la reproduction des espèces. La mort y a établi son despotisme, et ses victimes desséchées ou décharnées ne manifestent que trop tout ce que son pouvoir a d'affreux. Jamais ces tristes profondeurs ne furent échauffées par les rayons d'un soleil bienfaisant, aussi n'y voit-on aucune mousse, encore moins les plus simples insectes qui la prennent pour domicile. Les allées et les rues désertes ne peuvent se compter, tant elles s'entremêlent; leur étendue ne peut se mesurer, tant elle est profonde, et souvent interceptée par des éboulemens. On y entre

aujourd'hui par l'église de San-Gennaro dei Pauveri, où l'on trouve des flambeaux et un Cicéron. Le premier objet qu'on voit est une caverne spacieuse, où sont un autel et une chaire pratiquée dans le mur, et d'où prêchait saint Janvier; c'était un lieu de réunion pour les premiers chrétiens, qui venaient y célébrer les saints mystères. On y voit plusieurs peintures grossières dont les sujets sont quelques madones et quelques saints, des inscriptions grecques et latines, dont les lettres sont si effacées par la fumée des flambeaux, qu'on a peine à en deviner le sens. De là commencent nombre de corridors voûtés, dont quelques-uns mènent à de vastes chambres sépulcrales sur-voûtées, où se rencontrent quelques chapelles recevant le jour d'en haut, quand le soleil donne. Leur hauteur va souvent jusqu'à quatorze et dix-huit pieds, et leur largeur jusqu'à dix, douze et quinze. Les murailles sont creusées dans beaucoup d'endroits, de manière à former plusieurs rangs de niches; on en compte jusqu'à cinq et six, placées les unes au-dessus des autres, et là se trouvent des cadavres assez bien conservés pour le long temps qu'ils y sont déposés. Plusieurs sont fermées en maçonnerie, et revêtues de quelques mosaïques grossières, et souvent on lit le nom de celui qui y est déposé. Celles qui sont ouvertes laissent voir des ossemens recouverts de haillons, de linceuls; au cou d'un grand nombre se voient des colliers ou chapelets, avec leurs médailles pieuses. En continuant, on arrive à des carrefours de plus de vingt pieds de haut sur douze de large, d'où partent d'autres allées, dont les unes sont plus ou moins excavées. Les voûtes sous lesquelles on se trouve sont souvent si basses, qu'il faut se courber pour continuer sa route. De distance en distance s'offrent des escaliers

pratiqués dans le roc pour arriver aux tombeaux supérieurs. Dans quelques endroits sont des arcades et des piliers pour soutenir le terrain. On rencontre aussi des ossemens amoncelés, couverts d'un vernis noirâtre qui indique leur ancienneté. L'apparence de ces ossemens couverts de chairs à moitié décomposées, la fumée des torches, le son de la voix qui tient de la sépulcrale; tout est pour ceux qui arrivent dans ces profondeurs un objet de la plus grande horreur. On voudrait être dehors pour respirer; mais on est réduit au seul désir. L'étendue de ces différentes chambres ne peut se connaître, tant elles divergent au loin; on a avancé qu'elles allaient jusqu'à Pouzzoles et au mont Lottrecco, au-delà de Campo Santo. On assure encore qu'il y avait autrefois divers étages de ces galeries, mais que les tremblemens de terre les ont renversés. On s'est beaucoup occupé des catacombes sous le rapport de leur formation; on l'a rapportée aux premiers chrétiens qui, dit-on, s'en firent un abri contre les persécutions des païens; mais ces individus étaient en trop petit nombre et trop peu fortunés pour penser à une si grande entreprise, à l'insçu de leurs ennemis. L'opinion qui a été ensuite la plus en vogue est que ces souterrains furent destinés à la sépulture des anciens; mais jamais les anciens n'en firent de pareils ailleurs, ainsi que semblerait le demander la nécessité de leur objet. L'opinion la plus probable est celle de Peliccia, qui pense que ces excavations furent d'anciennes voies souterraines qui établissaient des communications d'une ville à une autre; ce qu'il croit prouver par des témoignages empruntés d'Homère, de Lycophron, d'Ovide et de Cicéron. Ces communications étaient plus particulièrement pratiquées dans la Campanie, eu égard aux montagnes dont

ce pays est hérissé; Cumes, Pouzzoles, Naples, Capoue, Nola et Acera sont citées pour ces sortes de galeries taillées dans le tuf, et qui établissaient autant de correspondances particulières entre chacune d'elles, avant qu'on eût tracé des chemins par-dessus les montagnes. Par la suite une partie de ces excavations servirent de sépulcres communs aux païens et aux chrétiens. On sait que dans les temps du moyen âge ces lieux furent regardés avec vénération, eu égard au grand nombre d'évêques et de martyrs qui y furent portés. On en a retiré plusieurs os pour des reliques; mais qui peut affirmer qu'il n'y a eu aucune méprise dans le choix, et que quelques os de païens, bien enchâssés, n'aient point été ainsi exposés à la vénération des fidèles? L'auteur de la Description de Naples dit que le clergé de la cathédrale y venait célébrer l'office, et que même celui qui entrait dans les ordres jurait qu'au moins une fois l'année il viendrait leur faire une pieuse visite. Aujourd'hui il n'y a que les antiquaires et les voyageurs qui s'en font ouvrir les portes.

CHAPITRE VII.

Comestibles. — Boissons. — Industrie commerciale.

L'HOMME a besoin de réparation pour subvenir à ses pertes; c'est une vérité connue, même de ceux qui n'ont jamais ouvert un livre de médecine. La nature nous donna le sentiment de la faim et de la soif pour nous forcer à satisfaire à ce besoin, ce sont deux aiguillons continuellement renaissans pour le travail qui en four-

nit les moyens. Aussi le pays où l'aliment est à bon marché, et le climat de la plus douce température, est-il celui où l'habitant est le plus porté à la paresse, et Naples, sur ce point, peut fournir ses preuves dans l'assertion que nous établissons. Le peuple ici se nourrit de peu; semblable aux animaux, il n'a point d'heure fixe pour prendre ses repas, vivant de droguailles, comme semence de courge, de melon, de potiron, de pignons doux, de grains de maïs, de châtaignes et autres substances nutritives; le plus grand nombre surtout, n'ayant d'autre métier que celui de courir les rues, le plus souvent nu-pieds, de quêter, de criailler, il donne d'une main, au vendeur qui le nourrit, ce qu'il reçoit de l'autre de la charité qui vient à son secours; et les marchands, sous ce rapport, ne manquent pas de flatter sa cupidité par l'art avec lequel ils savent disposer leurs amorces. Dans la saison où nous sommes, en décembre, dans toutes les grandes places, notamment celle du Château-Neuf, se trouvent des Cocomerari qui, admirant le jus d'un melon, d'une pastèque qu'ils viennent de couper, s'écrient aux passans, avec toute la force de leurs poumons: « O che bella cosa »; en même temps qu'ils en disposent les tranches en amphithéâtre, dont la bordure est en feuilles de laurier, surmontée d'une couronne et de deux flammes toujours agitées par le zéphyr. Ils les invitent, pour une petite pièce de monnaie, à s'en procurer une tranche pour se désaltérer. On ne peut faire un pas sur une place un peu peuplée, ou dans une rue fréquentée, sans trouver une cuisine en plein air, où l'on fait frire le fretin, les sèches et autres polypes marins, qu'on appelle ici Frutti di Mare; la polenta, la mauvaise viande; et où l'on ne voit le macaroni dans la marmite, et prêt à servir à petites cuillerées, par-

semées d'un peu de fromage. Les boulangers sont ambulans depuis la commencement du jour, jusque fort en avant dans la nuit, et ils vendent leur pain sous toutes sortes de formes et de qualités. Les débitans de légumes ont particulièrement l'art d'orner le dehors de leurs boutiques, de manière à plaire à l'œil ; chaque légume est toujours à côté de son pareil; le chou frisé, la longue rave, le radis blanc, qui égale en grosseur le navet, ne se rencontrent jamais avec des espèces qui leur soient étrangers. Les pissenlits se vendent en petites bottes comme ici le chiendent; on en mange la racine qui est fort grosse. La chicorée blanche, l'escarole forment l'encadrement de la boutique, et souvent alors elles reçoivent la forme de pilastre, et l'eau fraîche est continuellement jetée dessus pour les préserver de la flétrissure. Les pommes d'amour s'élèvent en cylindre ou en cône, au gré de leurs débitans, et reposent, comme tous les fruits, étalés sur un lit de verdure ; jusqu'aux dattes, raisins sècs et pommes, qui n'ont plus le coloris de la succulence, mais qui sont entremêlés de branches de myrte, de laurier, de buis et autres feuillages d'arbres et arbustes toujours verts, ou de quelques fleurs. On les vend au poids, ainsi il ne peut y avoir d'erreur pour celui qui donne comme pour celui qui reçoit. Quelque achalandé que soit le débitant, il a l'œil à tout, et l'expérience ne lui a que trop bien appris qu'il faut surveiller la main subtile du petit peuple qui vient à lui. Les truffes du pays sont très-grosses, mais elles ont un goût de soufre qui répugne, et que n'ont point celles qui viennent de la Calabre. Le lait se débite au sortir du pis de la vache; tous les matins une clochette, suspendue au cou de l'animal, annonce dans les rues son arrivée et celle de son petit, et l'on en trait ex-

temporanément la quantité demandée. Sur les onze heures, ces animaux sont ramenés sur la place du Château-Neuf, où ils trouvent des feuilles de choux à discrétion. Le poisson est abondant à Naples, il en est dans toutes les saisons; le fretin fait partie de la nourture du marin et de tout le petit peuple qui vit d'un travail journalier sur le port; il le fait sécher et le mange avec son pain de maïs : il mange aussi les divers coquillages que fournissent aux pêcheurs les rochers et la grève sur lesquels les flots de la mer les rejettent; de ce nombre sont les huîtres, les oursins, les spere et les spannoli. Toutes ces substances seraient d'une difficile digestion à ceux pour qui, au dire d'Avicène, *cruditates sunt omnium morborum matres*; mais l'estomac des gens de peine partage l'énergie dont jouissent leurs membres toujours en activité. Sur les tables plus somptueuses se servent l'esturgeon, la stoglia, la spada, la cernia, et autres que les pêcheurs qui s'aventurent trouvent loin du rivage : les Napolitains, que le gain aiguillonne, s'exposent ainsi souvent à perdre la terre de vue, et vont encore aujourd'hui, comme autrefois, jusque dans le golfe de Messine.

Nam, dùm se continet Auster,
Dùm sedet et siccat madidas in carcere pennas,
Contemnunt mediam temeraria lina Charybdim.
JUV.

Les huîtres sont assez bonnes à Naples; mais elles sont plus petites que les nôtres, et très-chères. On vante beaucoup celles du lac Fusaro, qui s'attachent aux pilotis dont est soutenu le pavillon du milieu; elles sont fort grasses, elles ont néanmoins l'inconvénient d'être un peu trop douces. Un des mets les plus communs est

le macaroni, sorte de pâte qu'on fait avec un blé particulier, la Saragolla, dont le grain est dur, et qui donne un pain plus rouge et plus glutineux que celui que l'on fait avec la farine ordinaire; aussi les macaronis de Naples sont-ils en grande réputation dans toute l'Italie, et il s'en exporte au dehors une grande quantité.

Les vins ont généralement du corps et sont assez bon marché, aussi le peuple comme la classe supérieure ne s'en privent-ils point. Jamais on ne voit paraître une carafe sur une table bien servie, à moins que quelques Français ne s'y trouvent, encore n'y paraît-elle que quand ils la demandent. Invité chez une personne de distinction, je n'ai pu obtenir ce tempérant que dans un grand verre qu'on allait remplir à mesure que je le vidais; la dame et ses demoiselles buvaient sec. Le vin ordinaire est rouge, il vient des vignobles qui environnent Naples; celui de Portici, della Torre, de Sorrento, des coteaux de Cécube et de Salerne, sont très-bons, le meilleur est celui de la Somma. La bouteille de pinte coûte deux ou trois sous, et, malgré ce bon marché et le nombre des cabarets établis dans presque toutes les rues, rarement on rencontre des hommes ivres, le Napolitain étant naturellement sobre. Le Salerne et le Lacryma Christi ne paraissent guère que sur les tables recherchées; ce dernier est falsifié quand on l'achète en détail; si on se le procure d'un propriétaire, il est naturel; alors il est haut en couleur, dur et assez approchant de notre vieux Cahors. Un des meilleurs que j'aie bus est celui d'Ischia, île voisine, riche en vignoble; mais on ne le donne qu'au dessert sur les bonnes tables. Le vin que l'on sert dans les auberges est très-inférieur à celui qu'on se procure chez

soi pour le même prix. Il est un vin blanc et sec, et un autre liquoreux, mais ils ne plaisent qu'aux gosiers italiens. Tous les vins de la Calabre sont délicieux, notamment ceux de Corigliano; ils seraient encore bien meilleurs, ainsi que ceux des environs de Naples, si on avait l'art de les travailler convenablement, et qu'on les gardât quelques années, jusqu'à ce qu'ils fussent de bonne boite. Tons ces vins du Midi sont très-capiteux.

L'huile la meilleure, celle que l'on sert sur les tables françaises, qui conserve tout l'arôme de l'olive, et qui plaît le plus aux gourmets par sa saveur, est celle que l'on tire de la Provence; elle n'est cependant point recherchée des Romains et des Napolitains qui n'ont point dépassé les Alpes; aussi souffre-t-on quand dans l'intérieur des terres on n'en a point, par le commerce, à sa disposition.

L'industrie est la fille du besoin, c'est un don que fit à l'homme la nature, qui voulait le mettre à même de faire usage des facultés dont elle l'avait doué, pour améliorer son sort. Cette industrie établit des rapports avec les individus, et chacun faisant valoir la sienne, il en résulte des liaisons sociales, favorables à la masse générale des individus, et à chacun en particulier. Celle des Napolitains se tourne non seulement vers les objets d'utilité nationale, mais encore sur beaucoup d'autres, que la main-d'œuvre rend commerçables dans les provinces et même beaucoup plus loin. Parmi ceux de cette dernière nature peuvent se ranger la soierie crue ou façonnée, des étoffes d'or et d'argent, des taffetas, des bas de soie au métier ou tricotés, des mouchoirs; les essences, les savons, les confitures, des fleurs artificielles, mais bien inférieures aux nôtres; les raisins secs, surtout ceux qui viennent

de la Calabre, sous le nom de Zebibo. L'exportation la plus profitable pour Naples, est celle des huiles, des laines, du chanvre, du lin, du coton, de l'indigo (1), de la manne qui vient de la Calabre et de l'Abruzze; du poil de chèvre et des peaux de lapins, des macaronis. Le jaune de Naples, préparation particulière de plomb et d'antimoine, qui se fait en grand, est encore d'un grand rapport pour le fisc. On en peut dire autant des cordes pour les instrumens de musique, dont la supériorité sur toutes les autres est connue dans toute l'Europe. Le commerce des chevaux pourrait beaucoup rapporter, si l'on multipliait plus les haras, et qu'on ne mît aucun obstacle à l'exportation. L'espèce en est petite, mais elle est bonne, porte bien sa tête et a la jambe très-sûre. La tannerie est mauvaise à Naples, aussi les cuirs ne sont-ils de consommation que dans le pays. Le tannage se fait, après la macération, dans l'eau de chaux, avec la feuille de myrte dont on fait un grand usage; le plus souvent on se contente d'exposer les peaux dessaignées sur les galets, au bord de la mer, et on les humecte continuellement avec l'eau de celle-ci; on n'emploie point l'écorce de chêne, quoiqu'on en ait plusieurs espèces à sa disposition.

Les Napolitains excellent dans la carrosserie, la sellerie; les voitures, sous leurs mains, prennent toutes les formes que le bon goût suggère. Néanmoins il est

(1) Ces deux objets ont été singulièrement profitables aux Napolitains, depuis que la guerre a fermé les communications avec l'Inde et les colonies américaines et africaines. On les cultive dans les deux Calabres, et même dans la Campanie; mais les plantes qui les fournissent sont annuelles.

peu de carrosses fermés; mais beaucoup de calèches ou voitures ouvertes; elles sont très-légères, élégantes, pouvant aisément contenir cinq personnes, trois sur le derrière et deux sur le devant; elles sont tirées par deux coursiers de petite taille, comme sont tous les chevaux napolitains. Celles qu'on trouve à louer sont pour l'intérieur : néanmoins on peut les prendre pour le dehors, en faisant son prix avec ou sans Buona-Mano; dans ce dernier cas, on donne toujours quelque chose au petit polisson déguenillé qui monte derrière la voiture au moment du départ, pour servir de valet au cocher. Il est des cabriolets à deux places, tirés par un cheval; ils vont très-vîte, et, quand il y a deux personnes, le conducteur saute sur une aile du brancard, et dirige la course avec beaucoup d'assurance. La voiture la moins dispendieuse est la sédiole; aussi est-ce celle que prennent les ecclésiastiques, les capucins, les récollets, les matelots et les soldats; elle ne peut contenir qu'une seule personne. Le cheval a un ornement particulier sur le pommeau de la selle; c'est une flèche de cuivre qui soutient une flammette allant à tout vent; à son collier sont attachées nombre de petites sonnettes qui, par le bruit qu'elles font, l'excitent à la course. Toutes les voitures, pour le service de la ville, portent l'inscription Napoli; elles ont toutes leur numéro, ainsi que les voitures de tirage. Les voitures des environs portent également l'inscription de leur endroit et leur numéro; de cette manière, si l'on a quelques plaintes à faire, on sait à qui l'on doit s'adresser. Il en est aussi de même des voitures de charoi, qui pour le plus grand nombre sont tirées par des bœufs fort dociles à la voix du charretier, qui leur crie souvent Acca ou Favori. On les stimule et les

dirige où l'on veut avec une longue perche de canne qui ne fait que les toucher. Le plus souvent le charoi se fait à dos d'âne ; ces pauvres animaux sont chargés d'une sorte de besace faite de jonc tressé, le milieu porte sur le dos, et les deux poches pendent sur les côtés. C'est dans ces deux capacités que l'on met les pierres, la chaux, les fruits, les herbes potagères, ou les immondices, que l'on entasse fort haut sur le dos de l'animal. On en rencontre souvent munis de crochets, propres à retenir les objets que les poches ne pourraient garder, comme bois, briques, fourrage, barils de vin et d'huile, et autres. Il est quelques carrosses de louage, mais ils sont peu nombreux, les calèches pouvant être regardées comme les seules voitures d'usage : le premier luxe dans une famille est la voiture ; on n'invite point à un dîner où l'on ne pourrait offrir que des macaronis et de chétif poisson, mais on a sa calèche pour aller à Tolède, à la Chiaja ou à Pouzzoles ; on peut dire que ce meuble de famille, pour un grand nombre, est devenu le mobile asile de la vanité, harcelé par la misère.

Il s'est, depuis quelques années, élevé une manufacture de porcelaine, qui a ses magasins dans les appartemens du palais Acton. Le roi la protège ; elle fait des pâtes assez bonnes, j'y ai vu des vases fort beaux et assez bien cuits ; de très-belles et grandes figures en biscuit ; mais je doute que ce genre d'industrie puisse se soutenir : on tire la terre des environs de Lyon, ce qui rend la main-d'œuvre très-chère ; le dessin, la couleur, quoique beaux, ne soutiennent point la comparaison avec les nôtres. L'industrie napolitaine s'est exercée sur beaucoup d'objets, depuis que les Français y ont introduit leurs usages et leurs lois : la partie des meubles y

est portée à un très-haut fini, et c'est avec surprise que j'en ai eu la preuve sur les meubles qui ornent les appartemens de la reine, à Portici; mais aussi ils reviennent bien plus cher qu'en France : les ouvrages en chapelerie et cordonnerie sont bien faits, à bon marché, mais ils ne sont point de bonne durée. La ciselure, l'orfévrerie sont peu avancées; il est cependant quelques ouvriers qui travaillent avec soin; mais, comme la plupart de leurs ouvrages sont destinés au service des autels, ils n'y mettent point toute la délicatesse qui pourrait les faire valoir, s'ils passaient dans les appartemens des grands, où ils seraient plus dans le cas d'avoir leurs appréciateurs. Celui qui bat journellement le fer, au sortir de la forge, ne pourra vous faire une serrure, une clef ou un verrou, sans vous donner un échantillon de la grossièreté de ses moyens.

CHAPITRE VIII.

Beaux-Arts. — École napolitaine. — Conservatoire. — Musiciens célèbres qui en sortirent.

Le gouvernement actuel, imbu des meilleurs principes, travaille beaucoup pour élever les beaux-arts au point où ils sont à Rome et à Paris; aussi le muséum napolitain est-il calqué sur le même modèle de ceux de ces capitales. Des leçons de dessin et d'architecture s'y donnent certains jours de la semaine; la galerie de tableaux, de sculpture, offre des modèles à la jeunesse qui a quelque chaleur dans le sentiment; mais, tels louables que soient les efforts de Sa

Majesté Napolitaine, ils sont encore loin d'avoir atteint leur but. Le voisinage de Rome où l'on ne peut faire un pas sans avoir un objet d'émulation sous les yeux, le terroir napolitain qui dispose peu à l'étude des beaux-arts, sont et seront long-temps une raison de la médiocrité des talens des artistes. On pourrait même dire, à envisager la seule peinture, que l'art ne saurait manquer d'aller en décadence, vu l'abolition des maisons religieuses et la diminution du clergé, qui autrefois récompensaient les artistes dont le brillant pinceau décorait leurs églises. Néanmoins on voit encore, de temps à autre, paraître quelques étincelles de génie dans les expositions publiques, où les jeunes artistes font preuve, sinon de grands talens, au moins de bonne volonté pour en acquérir. Cependant, si l'école napolitaine est faible aujourd'hui, il fut, à ce que l'on dit, une époque reculée où le pinceau fut manié d'une manière d'autant plus distinguée, que les artistes d'alors étaient livrés à leur propre genre, et sans aucune école d'où ils aient pu emprunter. Cela peut être; néanmoins j'ose croire que toutes les preuves qu'en donnent les Napolitains, en citant les beaux morceaux trouvés à Herculanum et à Pompéia, sont bien précaires; car l'on sait que les Romains, alors habitans de ce littoral, étaient plus appréciateurs des qualités guerrières que des talens acquis par l'étude des arts; aussi avaient-ils recours aux Grecs pour tout ce qui regarde ce genre de luxe. Telle fut sans doute l'opinion de Vasari, qui ne tient aucun compte, dans son histoire, de cette peinture ancienne.

Quoi qu'il en soit, en prenant l'art vers l'origine de son rétablissement en Italie, c'est-à-dire vers le treizième et le quatorzième siècle, on parle d'un certain

Thomas, contemporain de Cimabué, qui eut un grand crédit sous Charles II, et qui peignit la chapelle des Minutoli, dans la cathédrale; de maître Simon, qui travailla beaucoup dans l'église Saint-Laurent. Zingaro fut également laborieux, il tint à cœur sa profession; aussi eut-il un genre qui lui fut particulier, et qui lui valut de nombreux élèves. Le faire de cette école ne fut pas long-temps à s'amalgamer avec celui de Michel-Ange et de Raphaël, et de ce mélange dériva le style moderne de l'école napolitaine. Néanmoins, quoique plusieurs régnicoles se soient fait un nom propre à l'illustrer, à s'en rapporter aux preuves que chacun a laissées de son savoir, il ne s'ensuit pas moins que le plus grand nombre était étranger au sol, et que Naples ne peut tirer, sur ce point, aucune prérogative à son avantage. Cependant les peintres que cette ville peut encore réclamer pour sa gloire sont Massimo, Ribeira, dit l'Espagnolet, qui a fourni de bons modèles à l'école napolitaine; Collantonio di Fiore, si connu par son saint Jérôme qui tire une épine du pied d'un lion; Spadaro, par son tableau de la peste de Naples; Il Giordano et Solimène, dont la touche est si belle et si facile; Mattia Pretti, connu sous le surnom du Calabrois; Simonelli Matteis, qui a gâté son talent en abusant de sa facilité. Maria Farelli et nombre d'autres dégradèrent l'art par la faiblesse de leur composition, autant que par le mauvais genre de leur exécution. On peut en général reprocher à ces peintres une touche trop maniérée, peu de profondeur dans les principes de leur art, et d'avoir trop pris de Pietre de Cortone; mais si ce reproche est à faire particulièrement à Massimo et à quelques autres des derniers temps, il ne pourrait s'étendre au Gior-

dano, si facile dans ses conceptions et son exécution, si vrai dans son coloris, et si attrayant par l'agréable disposition de ses groupes, toujours bien dessinés et sans contre-sens. Giordano est vraiment le peintre national; il ne particularise point sa pensée à un seul objet, et ne s'occupe point à retenir l'œil sur une partie, mais il fixe l'attention sur tous ses plans, et fait parler la nature dans tout son ensemble. Ses accords sont exacts, et l'effet en est toujours harmonieux; il est heureux dans sa manière d'agencer et de dégrader les plans, dans ses groupes de figures, ce que prouve sa Déjanire enlevée par Nessus, et, quoi qu'en disent ceux qui l'accusent de n'avoir jamais eu de couleur à lui, il n'a pas moins su faire usage de l'opposition dans la teinte des carnations; aussi ses reflets sont-ils toujours justes. Mais ce qu'on admire avec raison chez ce peintre est sa manière d'ombrer et d'éclairer ses ouvrages, dont les tons sont toujours harmonieux, talent bien préférable aux effets faux que semblent avoir adoptés les autres, qui ont préféré le gris brunâtre argentin. Solimène va d'un pas égal avec Giordano; il a cependant plus de finesse dans le dessin, et par conséquent plus de correction dans l'exécution; mais le dernier a pour lui l'agrément du coup-d'œil, les grâces et la facilité du pinceau. La touche du premier est noble, elle a de la fraîcheur dans les demi-teintes; mais il règne un mauvais ton dans les ombres, qui paraissent fausses à raison du noir-bleu qu'elles reflétent. La lumière d'ailleurs est souvent trop éparpillée; cependant ce que j'en dis n'a aucun trait aux figures qui décorent la sacristie de Saint-Paul, qui sont d'un fort bon ton, et que l'on peut regarder comme son chef-d'œuvre. Ses élèves, tels que Francischelo, delle Mura, tiennent

beaucoup de sa surabondance; ils ont aussi une touche distinguée, il y a du dessin dans leur production, on pourrait même dire de l'esprit; mais, comme l'observe M. Cochin, leur manière est plus petite, leurs ombres sont trop refletées et trop belles, c'est-à-dire que les couleurs locales n'y sont point assez rompues; ce qui empêche leurs tableaux de faire de l'effet. Enfin nous devons faire mention de Tiepolo, original dans ses compositions comme dans ses effets; de Salvator Rose, peintre et poëte d'une imagination brillante, et qui ne put se fixer à aucun genre. Son choix, ses sujets, la manière dont il dispose ses figures, tout annonce l'originalité de son génie.

L'école napolitaine, qui florissait sous les grands maîtres dont nous venons de parler, semblait arriver bientôt vers une complète défection lors de la découverte des villes de Pompéia et d'Herculanum. Les fouilles ayant alors mis au jour nombre de morceaux du genre le plus antique, et qui méritaient l'attention des amateurs et de tous les artistes, l'art se réveilla de l'assoupissement où il était tombé; on prit le pinceau avec plus d'assurance, et le génie chercha à se faire un genre d'après l'antique, dont il avait de si beaux modèles. Une académie dite de Saint-Luc fut formée à Gesù Nuovo, vers le temps de Francesco Maria, qui y fut un des professeurs; il y enseigna l'anatomie et le dessin : cet établissement fut quelque temps en vigueur. Le roi Charles l'améliora par la suite, en y fondant une école de peinture, que l'on ouvrit dans le lieu où l'on travaillait les pierres dures. Il y nomma six professeurs de l'école de Solimène pour en diriger les travaux. Il fut permis à la jeunesse d'y aller étudier les bons modèles qu'on y avait placés.

Ferdinand IV, suivant les traces de son père, a fait transporter l'établissement dans le nouveau muséum, lui fit donner tout ce qui était nécessaire à l'enseignement et à l'étude de la peinture, et forma un fonds pour envoyer à Rome des élèves dans les trois arts, qui doivent se regarder comme frères. Les événemens politiques qui ont pesé d'une manière si offensive sur ces établissemens n'ont pas peu contribué à diminuer la récolte qui devait suivre d'un aussi bon ensemencement. Il faut attendre du temps et de l'intérêt qu'a le souverain d'aujourd'hui d'alimenter les arts, pour que de nouveau les opérations bien commencées reprennent une nouvelle vigueur.

La sculpture a moins fleuri à Naples que la peinture, et on peut le dire du temps passé comme du présent; cependant on peut citer, parmi les artistes qui méritèrent le plus en ce genre, Jean de Nola et autres, à qui l'on doit l'arc d'Alphonse au Château-Neuf; le tombeau de Pierre de Tolède; la fontaine Sainte-Lucie, bijou si joli en son genre; divers sarcophages et bas-reliefs qui ornent les églises, notamment à la chapelle Sangri, à Santa Chiara, et autres, qu'on trouve dans quelques palais particuliers, comme ceux de Francavilla et du Belvédère. A tous ces objets, dignes d'attention, nous ajouterons les monumens funéraires, élevés aux rois et aux princes, ouvrages qui font époque dans l'histoire de l'art, et qui ne sont pas indifférens pour celle du pays.

L'oreille napolitaine, et encore plus celle dont les fibres sensitives ont été convenablement disposées par l'éducation, est plus délicate qu'aucune autre de l'Italie; aussi reçoit-elle plus facilement les principes de la bonne modulation, dont on la nourrit. Or, comme

il est une correspondance entre l'oreille et l'organe qui forme les sons, et que cette correspondance est plus vive à Naples, il s'ensuit que cette ville est aussi le lieu où les chanteurs peuvent mieux se former. En effet, non-seulement Naples se vante de sa supériorité quant aux grands maîtres en composition qu'elle a vus naître; mais encore quant aux virtuoses qui sortent de l'Italie, pour venir charmer les oreilles ultramontaines. Cette prérogative qu'a Naples sur les autres villes cisalpines vient de l'instruction que reçoivent les enfans dans les lieux d'exercice connus sous le nom de Conservatoire. On appelle ainsi des lieux de refuge destinés aux orphelins, qui y étaient élevés dans l'étude de la musique, tant vocale qu'instrumentale, notamment la première, quand ils avaient des dispositions. Il y en avait trois, Sainte-Marie de Loretto, dont les élèves étaient vêtus de blanc; la Pitié, où ils étaient tout en bleu, et Saint-Onuphre, où ils avaient une tunique blanche. Ces écoles avaient entre elles deux cent trente à quarante élèves; c'est d'elles que sont sortis tous ces compositeurs dont retentissent les fastes de la musique italienne. Autrefois les parens donnaient à émasculer ceux de leurs enfans dont la voix promettait le plus, attirés par le gain que leur offraient de déhontés entrepreneurs de spectacles, qui produisaient en public ces malheureux, que l'on méprisait, tout en jouissant des agrémens de leur voix argentine. Le clergé même, au milieu de l'encens qu'il brûlait à l'Eternel, lui adressait ses prières par l'intermède de ces rebuts de l'espèce humaine. Les conservatoires étaient autant d'asiles où des pères dénaturés venaient délaisser pour quelque temps ces pauvres créatures, qui, si elles n'y trouvaient qu'une grossière nour-

riture, y recevaient au moins les meilleurs principes de la musique. Quand les élèves étaient avancés dans leurs études, on leur enseignait la composition, et rarement ils sortaient de ces endroits sans avoir produit une messe en musique; l'éducation dès-lors était achevée, et quand l'âge n'amenait aucun changement dans le timbre vocal, l'individu jouissait plus ou moins de ses prérogatives. Il était recherché et distingué dans toutes les cours de l'Europe; tant il est vrai que l'homme est et sera toujours l'esclave de ses plaisirs. Ces écoles, qui n'existaient que par la piété de ceux qui en faisaient les fonds, ont disparu depuis l'occupation de Naples par les Français, vu le tarissement des sources de bienfaisance d'une part, et de l'autre, l'esprit guerrier qui lui a succédé. Mais si le gouvernement, maintenant plus philantropique, ne permet pas qu'on dégrade ainsi l'espèce humaine, il alimente néanmoins, sans que l'humanité ait à s'en plaindre, quelques rejetons de ces écoles, que l'on produit encore dans les grandes fêtes paroissiales qui sont assez fréquentes. Je n'y ai entendu aucune belle voix dans une pareille réunion qui fût présidée par Paisiello; la partie instrumentale fut celle qui fixa le plus mon attention par son bel ensemble.

Parmi les musiciens sortis autrefois de ces lieux d'instruction, on doit distinguer ceux qui furent chefs d'école par leur génie, d'avec ceux qui ne s'occupèrent que d'un seul genre de composition. On peut mettre à la tête de tous, dans le premier genre, Scarlatti, le fondateur de toute la musique moderne, vu que c'est à lui qu'on doit la science du contre-point; Porpora, qui a beaucoup travaillé pour le théâtre, et qui excellait si bien dans la cantate, qu'on peut le regarder

comme le maître des chanteurs. Il fut surpassé par Léo, son disciple, dont on regarde la manière comme inimitable; la preuve en est dans il Misero Pargoletto de Démophoon, qui est un chef-d'œuvre d'expression. Durante eut également sa gloire; il lui était réservé de rendre facile l'application du contre-point, et il a parfaitement répondu à l'attente de chacun. Son mérite se fait voir dans les cantates de Scarlatti, qu'il a réduites en duo. On doit mettre Vinci à la tête des écrivains dans le second genre; il savait unir à une profonde connaissance du contre-point la plus vive expression; son chef-d'œuvre est l'Ataxerxès de Métastase. Jomelli a montré le génie le plus vaste dans son Armide et son Iphigénie; son *Miserere* et son *Benedictus* sont deux de ses plus beaux ouvrages, quant à la noblesse et à la simplicité du style. Hase, surnommé le Saxon, fut élève de Scarlatti; le célèbre Piccini se forma pendant douze ans à Naples, et chacun sait quelle réputation acquit parmi nous cet illustre compositeur dans Didon, Atys et Roland, malgré tout ce que fit la cabale pour déprécier son mérite. Sacchini, de la même école, eut une facilité merveilleuse et agréable; dans la foule de ses compositions se distingue le récitatif de Bérénice Che Fai, ainsi que dans son OEdipe à Colonne. Bacch, Allemand, puisa également ses principes à Naples; son mérite principal est dans la tendresse dont il sait animer ses compositions. Cimarosa, Mayo, Paisiello, Gugliemi et Anfossi, allumèrent leur génie à cette école; et d'elle également sortirent Caffarelli, Ezziello et Farinelli, qui fut ministre de Philippe V, roi d'Espagne; ce virtuose sut, dans cette place périlleuse, se faire estimer, et ne jamais abuser de la faveur du monarque. Pergolèse s'est

exercé dans les deux genres; il possédait véritablement la science de l'harmonie et toute la richesse de la mélodie; il maîtrisait l'esprit, le cœur et les passions: on lui doit plusieurs ariettes, la Serva Padrona, il Maestro di Musica; mais ce qui met le comble à sa gloire est son *Stabat Mater:* il mourut en le terminant. C'est un morceau sublime, où le dernier excès de la douleur, les convulsions même de la mort, sont exprimés dans leur langue naturelle.

Aujourd'hui les compositeurs, qui ne trouvent aucun profit à servir l'église, travaillent davantage pour le spectacle. Ce n'est cependant point à Naples que se trouvent le plus grand nombre de ces dignes favoris d'Euterpe; on peut même dire qu'il y en a très-peu, eu égard à la réputation où est cette ville d'en fournir beaucoup. On n'est point fort exigeant en Italie sur la manière dont une pièce est nourrie; deux ou trois morceaux bien composés, une belle finale à la fin de chaque acte, tout cela monté sur un mauvais canevas que fournit un auteur qui travaille à la toise, de manière que son poëme ait cependant quelques articulations euphoniques, et elles ne manquent point dans la langue italienne: voilà en quoi consistent la plupart des pièces courantes. Quand un entrepreneur a dans son répertoire deux ou trois pièces de ce genre, il peut fournir aux agrémens du public pendant la saison de la récolte. On va au spectacle par intérêt les trois premières représentations, et le reste pour la conversation. Le chant, voilà ce dont on s'occupe; quant au sens de la pièce, on laisse l'énigme à débrouiller aux Français, qui se battent les flancs pour y réussir.

CHAPITRE IX.

Savans. — Confréries religieuses. — Enterremens. — Hypogée. — Celui de Sainte-Marcelline.

Le monde savant et littéraire finit à Naples; au-delà il n'est plus de lettres, de sciences, qui fassent corporation ; s'il est quelques muses plus éloignées, elles vivent dans la solitude, et ne sont rien moins que causeuses. Ce sont des eaux dormantes, mais qui, dans l'obscurité où elles se plaisent, peuvent encore donner quelques lueurs phosphoriques, quand on sonde leur profondeur. Salerne, sur ce point, est loin de jouir d'aucune de ces prérogatives qui lui valurent la haute considération dont elle jouissait autrefois. Naples a su s'attirer toutes les faveurs du pouvoir régnant; partant les sciences et les lettres ont abandonné la première de ces villes, qui aujourd'hui ne vit que de sa petite industrie, et du cabotage établi entre elle et ses voisines. Les savans à Naples forment une république, occupée de ses travaux d'une manière beaucoup plus indépendante que les sociétés qui, placées sur la lisière septentrionale de l'Italie, se sont rendues tributaires de celles d'au-delà des Alpes. Cependant on serait dans l'erreur si l'on pensait qu'ils en sont plus actifs à réparer, par un surcroît de zèle, le désavantage que leur donne leur position géographique. Contens des richesses que leur transmirent leurs aïeux, les savans jouissent de leur héritage, sans penser à augmenter leurs fonds en faisant de nouvelles acquisitions.

Quoiqu'ils ne soient plus ces temps où Cicéron et Sénèque appelaient cette ville la mère des études, *studiorum mater*, néanmoins elle est encore le seul lieu du royaume où les Muses aient un autel qui fume de l'encens public ; où il y ait une université qui confère des grades ; où les bibliothèques sont indistinctement ouvertes à tous; où la jeunesse trouve beaucoup de livres latins qu'elle n'entend que fort peu, des ouvrages de sciences, dont la doctrine la plus fraîche date du milieu du siècle dernier ; où enfin il y ait une rue qui prenne son nom des libraires qui y font file. Toutes les études se dirigeaient autrefois et se dirigent encore aujourd'hui vers le droit; ces études, comme ici, mènent à différens états, où l'on se tire mieux d'affaire avec l'intrigue et une médiocrité de talent qui ne fait point ombrage à des rivaux. Le revenu que procure l'état d'avocat où elles mènent est fondé sur le caractère processif de la nation, et sur les éternels débats qui avaient toujours lieu entre le seigneur et le vassal, dans un pays qui changeait si souvent de maître; entre le clergé et les moines, entre ceux-ci et leurs fermiers, et aussi sur la mauvaise foi qui règne entre les contractans en fait d'affaires. Aussi les légistes ont-ils fait de leur science un corps de doctrine, qu'on pourrait comparer à la Somme de saint Thomas, quant au fond et à sa forme. Dominés par la cour de Rome, toutes leurs études se tournèrent vers le droit Canon, la philosophie scolastique, et les obscurités d'une philosophie péripatéticienne. La médecine même, qui aujourd'hui est basée sur les sciences les plus exactes, fut établie sur l'appui que lui donna une doctrine de ce genre, et, sans aucune connaissance d'anatomie et de chimie, on était titré, et regardé comme pouvant aspirer à la confiance

publique. Quelle considération pouvait avoir une saine jurisprudence qui n'est qu'une connaissance de politique et de morale, quand les écoles ne retentissaient que des vociférations des scotistes, des thomistes et des nominaux; quand la dialectique des écoles employait tout son pouvoir pour faire éluder les lois, et même les violer impunément? La philologie, dont les erreurs produisent de moins graves conséquences, eut aussi son temps de faveur. La cour était le lieu où la littérature italienne s'était en quelque sorte retirée; Alphonse Ier et Ferdinand Ier furent des princes qui se distinguèrent en littérature, et qui, sous ce rapport, favorisèrent les établissemens utiles à son luxe. Un des plus illustres est celui qu'on appela Pontano, du nom de son instituteur. Les lois de cette académie étaient simples, et telles que le comporte une association d'hommes de lettres, que le désir de s'instruire réunit. On n'y parlait point des grandes opérations de la nature, encore moins de ce qui a trait aux intérêts des potentats; on ne s'y occupait que d'éloquence, des objets d'érudition et de tout ce qui peut avoir rapport à l'antiquité. Mais quels obstacles n'éprouva point cette institution naissante sous un gouvernement soupçonneux? Les vice-rois parvinrent à rompre une si utile association, qui pouvait réveiller les esprits, et faire ouvrir les yeux sur un abus de pouvoir, qui n'était rien moins qu'un vrai despotisme. Les historiens ne purent rien écrire sans entacher les pages de l'histoire de louanges outrées, qui n'étaient que des mensonges, tant le gouvernement prenait l'épouvante sur les opinions qui ne favorisaient point ses vues. Ce fut alors que l'homme studieux et sage dirigea toute son application vers les langues grecque et latine, et qu'il produisit dans ces

langues les morceaux d'éloquence ou de poésie dont on admire encore aujourd'hui toute la pureté.

Ces temps brillans ne sont plus, les muses grecques et latines ont déserté un sol où elles n'étaient plus en honneur. Le monarque qui gouverne actuellement, et qui n'ignore point le bien que peut occasioner leur présence, les rappelle et cherche à les fixer, en leur accordant tous les avantages qu'elles peuvent désirer. L'Université et le Muséum leur ont ouvert leurs portes. Les écoles, formées sur de meilleurs principes et soutenues d'une manière fixe et honorable, formeront aussi des savans, dont les productions seront utiles au royaume; et combien, sur cet article, n'est-il pas d'améliorations à faire dans l'économie domestique et rurale? Avec cette énergie que donne le mâle exercice de la pensée les découvertes se font, et l'État en reçoit toujours un supplément de forces qui ne peut que lui être avantageux. S'il était nécessaire d'appuyer cette assertion de preuves prises des temps plus reculés, nous invoquerions de célèbres personnages, entre autres Serao, Sarcone, Angela, Ardinghelli, Sabatelli, Carcani, Tanucci, Calcagni, et l'infortuné Cirillo, ami du célèbre duc Della Torre (1); Cirillo, victime de son zèle à sauver

(1) Ce duc, qui avait converti sa maison en un lycée où l'étranger comme l'indigène avaient accès pour y étudier les objets que la nature ou les arts avaient produits, fut impitoyablement massacré par la populace, au moment où l'armée française entrait à Naples, sous les auspices de la victoire. A-peu-près à la même époque, celle de Birmingham eût exercé les mêmes horreurs sur le savant Priestley, si l'incendie de sa maison ne l'eût point forcé de s'échapper. L'orgueilleuse Albion est aussi entachée du crime de férocité que la superstitieuse Parthenope, quand l'une et l'autre donnent plein cours à leurs préjugés.

sa patrie du pouvoir despotique où elle languissait depuis long-temps sous l'influence de l'Angleterre. La découverte de Pompéia et d'Herculanum a été infiniment avantageuse aux sciences et aux lettres ; non-seulement on a déterré des choses précieuses, mais on a établi des opinions sur les objets qu'on exhumait ; les sciences et les arts ont travaillé mutuellement pour reporter à l'histoire toutes les richesses qui pouvaient l'illustrer. Des dissertations ont été faites sur les sujets les plus intéressans, et ainsi, non-seulement l'on a rendu la parole à ces témoins muets des temps passés, mais encore on s'est servi de leur langage pour appuyer ou éclairer des faits sur la nature desquels il restait encore de bien grandes incertitudes. Fasse le Souverain Être que le gouvernement actuel, qui admet la valeur et rejette les préjugés, puisse, en établissant un bon enseignement, donner à l'esprit cette trempe philosophique qui est son plus ferme appui ! Le royaume, affermi sur les plus solides fondemens, ne pourra que fleurir en même temps qu'il se fera respecter. Les courses que j'ai eu à faire à Naples ne m'ont point laissé un temps suffisant pour cultiver tous les savans de cette ville ; cependant je manquerais à ce que dicte la reconnaissance, si je ne faisais point mention de M. le marquis de Bério, qui cultive les langues anciennes avec une grande distinction, et fait de fréquentes applications de ses connaissances en ce genre, pour expliquer les monumens antiques qu'offre l'Italie ; qui aime les arts, et nourrit le zèle de tous ceux qui en vivent par ses fréquentes acquisitions ; qui a une bibliothèque choisie, composée de près de douze mille volumes, qui n'est point pour lui un objet de parade, mais un de jouissance réelle ; si je ne faisais entrer

en même ligne S. E. Capecelatro, archevêque de Tarente, qui m'a accueilli avec cordialité, et m'a fait connaître ses trésors en pierres gravées, ses médailles (1), sa collection de vases étrusques, et nombre d'autres objets sur lesquels le temps a imprimé un cachet d'antiquité; M. Carelli, qui a un très-beau cabinet de médailles, qu'on serait coupable de ne point voir parmi tant de choses qui méritent d'être connues dans cette capitale; M. l'évêque de Pouzzoles, qui traduit en latin les manuscrits d'Herculanum, lorsqu'ils sont assez développés pour former des corps d'ouvrages; M Cocco, conseiller d'état, homme plein de savoir et d'affabilité, et que je regrette de n'avoir pu fréquenter aussi souvent que je l'aurais désiré; enfin M. Andrès, digne et respectable ecclésiastique, que son érudition a fait placer comme administrateur en chef de la bibliothèque du Musée.

Les associations qui ont pour but les bonnes œuvres, les actes de piété, sont les confréries; ces associations sont plus communes à Naples qu'en aucune ville de l'Italie. Elles prennent toujours le nom de quelque saint, sous la bannière duquel s'enrôlent les personnes qui s'associent, et le lieu de leur réunion est une salle de quelque paroisse ou couvent, choisie pour cette pieuse intention. Souvent l'enfant qui vient de naître est inscrit sur la liste de la confrérie dont sont ses parens, et tous les ans on paye une modique somme destinée aux frais du cortége qui doit accompagner ses funérailles. Ces associations dirigent souvent la pompe de ces cérémonies religieuses, et contribuent en partie à en faire les

(1) Cet illustre prélat en possède plus de deux mille, que lui a fournies le seul territoire de Tarente.

dépenses. Il était autrefois peu de personnes qui ne fussent de ces associations; on y inscrivait les noms des grands, pour donner du lustre à la réunion; aujourd'hui ces usages sont en partie abolis; le nouveau gouvernement, qui n'est plus porté à les soutenir, laisse encore pleine liberté au zèle de quelques-unes, mais le nombre en est petit. Une des cérémonies où ce zèle social se manifeste le plus est celle des enterremens; dès qu'un pauvre malade, gisant sur le lit de souffrance, a cessé d'être en prise avec les médecins et les personnes pieuses qui se croient autorisées à le tourmenter dans ses derniers momens, il n'est plus sous le pouvoir de ses proches; deux membres de l'association s'occupent de tout ce qui est relatif au décédé, jusqu'à ce qu'il soit descendu dans les profondeurs de la tombe. Il est lavé, nettoyé, puis paré de ses plus beaux habits, quelquefois même on lui met un bouquet au côté; autrefois on le revêtait d'un habit de religieux, dans lequel souvent il mourait; depuis long-temps cet usage n'a plus lieu: on le place ensuite sur une estrade couverte d'un velours cramoisi, le visage à découvert et souvent fardé. A l'entour de lui brûle une grande quantité de cierges, et chacun des passans vient lui réciter ses prières et lui faire une aspersion.

Quand il a été ainsi exposé une matinée, on le met dans une bière de parade, pour le porter à l'église. Les obsèques, tels que je les ai vus, se forment ainsi qu'il suit, pour une personne de haut rang : un porte-croix ouvre la marche; suivent les confrères vêtus comme lui, c'est-à-dire, d'une sorte d'aube, et par-dessus la tête une capuce fermée, n'ayant au visage que les yeux ouverts; un cordon, avec nœud et chapelet, contient le vêtement et sert de ceinture; chacun d'eux

tient un flambeau. Viennent les prêtres, en rochet souvent très-malpropre; succède le défunt renfermé dans un cercueil couvert d'une pièce de velours cramoisi, tout brodé d'or, parsemé de fleurs, tombant jusque près de terre, et cachant ainsi les porteurs. Si c'est un enfant, une jeune fille ou un adolescent, on le conduit aux sons d'une agréable musique, couronné et couvert de fleurs; on le fête comme allant jouir des douceurs du paradis. Viennent des vieillards de San-Gennaro, vêtus en drap gris de fer, tenant une sorte de guidon offrant les armes du défunt. Les parens leur succèdent, vêtus de noir, plus ou moins tristes, selon qu'ils ont raison ou non de l'être. Tous chantent, les uns nasillonnant, les autres bredouillant, et, le cortége arrivé à l'église, on chante la messe ou les vêpres, selon le moment du jour où se fait la cérémonie; ensuite on descend le mort, par une tombe, dans une sorte de cave souterraine, où il y a une dixaine de carrés, en forme de bassin très-profond, et contenant jusqu'au bord un mélange de terre et de chaux; on y fait une fosse profonde, et le défunt ayant été dépouillé de ses habits et de son linge, on le place dans une bière que l'on cloue, et on le met dans la fosse, à côté d'autres qui l'ont précédé. Tous les ans, par ordre de la Santé, on fait l'Espurgazione, c'est-à-dire que des fossoyeurs descendent dans le lieu souterrain, y prennent les os et débris, qu'ils portent dans les catacombes publiques, et ils renouvellent la terre mélangée. Un de ces souterrains m'a offert différens coffres où étaient contenus des os de squelettes d'enfans, que l'on regardait comme des bienheureux; des momies entières y étaient renfermées dans des cages vitrées. La curiosité m'a porté à descendre dans la cave sépulcrale de Sainte-Marcel-

line, couvent de bénédictines, qui est proche de l'Université. On ne peut se faire une idée de l'immensité de ce lieu; nous n'y arrivâmes aux flambeaux qu'après avoir descendu un fort grand nombre de marches, et alors nous nous trouvâmes dans un vaste souterrain voûté, où sur les côtés étaient des massifs en pierres creusées, ayant un large trou au milieu, pour recevoir les immondices de la dissolution des corps que l'on place dessus. Ce massif régnait dans trois caves, et offrait environ une soixantaine de religieuses avec leurs habits, leur scapulaire, leur chapelet, les unes plus ou moins pourries que les autres. Dans un long corridor, attenant le mur, étaient les ossemens que l'on avait retirés de leurs caissons, pour que ceux-ci pussent servir à d'autres. Je n'ai rien vu de plus affreux que ce tableau, heureusement caché aux yeux du vulgaire, et que m'a fait voir M. Lecomte, architecte du roi, à qui les travaux de sa profession, dans cette maison, ont été confiés (1).

Parmi les nombreuses contrées que j'ai parcourues, je

(1) Cette promenade souterraine m'en a rappelé une pareille que je fis ici dans une maison religieuse où je reçus ma première éducation. Il serait à souhaiter que les précepteurs menassent, de temps à autre, leurs pupilles aux champs de repos qui environnent notre brillante Lutèce, et où le riche insulte encore à l'indigent par la magnificence de sa dernière demeure. Quelles leçons de morale ne leur donneraient-ils pas sur un lieu qui offrirait tant de preuves pour appuyer leurs assertions! Hélas! pourraient-ils leur dire avec Young:

Our dying friends come o'er us like a cloud,
To damp our brainless ardors and abate,
That glare of life, which often blinds the wise.
Our dying friends are pioneerr to smooth
Our rugged pass to death; to break those bars
Of terror and abhorrence nature throws
Cross our obstructed way; and thus to make
Welcome, as safe, our port from every storm.

Night the third.

n'en ai vu aucune où les morts soient mieux traités qu'à Naples; non-seulement on a pour eux, avant leur sépulture, tous les égards respectueux que mérite leur triste sort, mais souvent encore on vient les fêter long-temps après qu'ils ont disparu de dessus la scène du monde. Ainsi autrefois les conservatoires allaient, chacun à leur tour, à l'église souterraine des Saints-Apôtres, pour régaler les morts des mêmes accens qu'ils étaient accoutumés d'entendre lorsqu'ils étaient vivans. A la Toussaint, autre cérémonie; on illuminait les églises souterraines, on jetait des fleurs sur les tombeaux. Çà et là étaient des ornemens plus ou moins élégans, selon le rang des familles; on allait même quelquefois jusqu'à sortir les morts de leur lieu de repos, on les revêtait de parures somptueuses, et, pendant trois jours de suite, on leur rendait visite; chacun s'étendait sur les vertus ou sur les vices du défunt, d'où s'ensuivaient les regrets ou les injures.

CHAPITRE X.

Femmes. — Hommes. — Fêtes. — Usages et Langage.

En général, on ne peut citer Naples comme une ville notable, sous le rapport de la beauté des femmes. Le peuple, classe par où il faut toujours commencer en pareille matière, en offre peu qui méritent cette qualification, et encore celles que l'on peut regarder comme passables viennent-elles des îles voisines, où la plupart des habitans ont quelques propriétés. Celles du plus bas étage ajoutent au peu de vivacité dans leurs traits une malpropreté qui repousse. On les voit

souvent groupées au coin des rues, et se cherchant la vermine qui les ronge. Celles que le sentiment rend industrieuses se requinquent le dimanche, et, avec leur corset rouge, bordé d'un galon d'or, lacé avec des rubans, leurs souliers à talon, le jupon violet, en velours ou en damas, les cheveux tressés dans une natte, et fixés avec une flèche d'argent, des girandoles de petites perles aux oreilles, elles sont toujours riantes et prêtes à entrer en danse au son du premier tambourin qu'elles rencontrent. Celles d'Ischia et de Procida se distinguent de toutes les autres par un costume tenant du grec, savoir, une sorte de lévite, qui, ne se croisant point, laisse voir sur le devant la richesse de leur buste et de leur jupe, ordinairement rouge ou violette. Celles qu'on appelle grisettes en France sont ici plus soignées, et offrent à l'étranger plus d'attrait à la séduction; mais il faut prendre garde de trop les approcher.

Paucæ adeò Cereris vittas contingere dignæ,
Quarum non timeat procus oscula.

Juv., Sat. VI, Lib. I.

Les bourgeoises, de même que celles-ci, sont toujours vêtues en taffetas noir, la robe à la française, joliment chaussées en bas blancs, souliers noirs, un fichu blanc, plus ou moins menteur, de la plus fine mousseline, souvent disposé de manière que,

Parte appar delle mamme acerbe e crude,
Parte altrui ne ricopra invida veste,
Invida, ma s'agli occhi il varco chiude,
L'amoroso pensier gia non arresta.

Il Tasso.

Leurs cheveux sont nattés et arrêtés par un petit mouchoir blanc, ou avec une sorte de coiffe de taffetas noir,

et toute la tête est recouverte par une large cape noire qui bouffe beaucoup en arrière. Elles ne changent rien à cette disposition quand elles sont en deuil, seulement elles ne portent rien de blanc que leur linge de corps, qui souvent est assez sale. Elles ont l'œil vif, mais elles ne savent pas le faire valoir, à moins que ce ne soit dans l'intérieur de leurs maisons, lorsqu'elles se trouvent avec quelques personnes qui leur plaisent; c'est alors qu'elles ont toujours quelques puces à chasser. « Diavoline pulci che mi tormentate tanto », s'écrient-elles, en relevant une jupe légère pour gratter une belle jambe. La moindre douceur qu'un étranger leur dit suffit alors pour les lui rendre favorables; le rideau de la fenêtre est aussitôt tiré, la madone est cachée, et, si l'étranger n'est pas prudent, le plaisir pour lui est bien près du remords. Cette bonne volonté des petites bourgeoises est cause de la rareté des femmes publiques, qui ne paraissent que le soir, dans le bas de la rue de Tolède, et vers le milieu de celle de la Chiaja.

Les femmes de haut rang ont encore leurs sigisbés; mais ils ne sont connus que du mari et des habitués de la maison; les enfans mêmes ne peuvent en avoir connaissance, étant relégués, avec leur précepteur ou leur directrice, à la campagne, ou dans quelques pièces reculées de leurs vastes palais, dont ils ne s'échappent que le matin pour venir baiser la main de leur mère; ils sont nuls pour elle le reste de la journée. Cette absence ne leur est rien moins que défavorable, sous le rapport de l'instruction; car, généralement parlant, ces mères sont fort ignorantes dans toutes les branches de connaissances qui dérivent d'une bonne éducation. Le vide que leur laissent la toilette, le jeu, le spec-

tacle et l'amour, est rempli par des actes de dévotion. Le costume des dames du grand monde est le même qu'à Paris. C'est de Paris que l'on expédie des modèles tout habillés, sur lesquels les modistes napolitaines se règlent pour la coupe et les agrémens des robes de cour. Bologne y contribue de ses gazes et de ses voiles; Naples se fournit des étoffes de soie légère.

Les femmes du peuple, comme les grandes dames, portent des diamans et surtout de grandes boucles d'oreilles de marcassite ou de pierres fausses. Ce qui produit un effet très-brillant au spectacle, quoique les deux premiers rangs de loges soient presque les seuls réservés aux parures de diamans fins. En général, on a des diamans et l'on a peu de linge. Cela se conçoit cependant dans un pays où l'on blanchit, en si peu de temps, les linges du ménage.

Si les dames ne parlent point français, du moins elles l'entendent; elles sont en général très-peu instruites, même dans leur propre idiome qu'elles écrivent mal. Elles ont toutes leurs voitures, pour aller le soir à Tolède, à la côte Mergelline ou à Pouzzoles. Elles sortent le matin, souvent sans domestique, pour aller à la messe, chez un bijoutier, ou ailleurs, sans que les passans y fassent la moindre attention; mais alors elles prennent la robe de taffetas noir, revêtent la mante qui leur cache la figure et les épaules, et elles sont très-honnêtes dans leur maintien et ne sont jamais accostées, la mante étant pour elles, comme pour toutes les femmes qui la portent, la sauvegarde la plus sûre. Le sort des demoiselles était autrefois très-triste; l'aînée seule se mariait, et celle que le sort

avait fait naître après éprouvait toute sa disgrâce; confinée dans un couvent dès l'âge de trois ou quatre ans, on ne lui laissait, à l'âge de raison, que le choix d'une maison religieuse, où, une fois entrée, elle faisait un éternel adieu au monde. Heureuse la pauvre recluse qui plaisait à un gentilhomme généreux que le hasard lui amenait à la grille! Elle sortait alors du cloître, et formait des liens conformes aux lois de la nature. Les circonstances actuelles ont changé ces usages.

Le sang est peu coloré à Naples, la plupart des femmes et aussi des jeunes filles étant plutôt brunes que de toute autre teinte: on trouve cependant, chez les personnes qui soignent leur beauté, des couleurs assez vives; mais il faut les aller chercher dans les appartemens, et non dans les marchés. Autant les femmes que j'ai vues dans les Etats-Unis ont de retenue, nommant leur estomac au médecin quand elles éprouvent quelques douleurs au ventre, autant les Napolitaines sont franches dans leurs aveux; elles ne font aucune difficulté quand il s'agit de donner au diagnostic plus de certitude par le toucher. Est-ce par simplicité? Je laisse à ceux qui ont eu, plus que moi, communication avec elles à décider la question. Les femmes ici boivent plus qu'à Rome, non-seulement des liqueurs alcoholiques comme ailleurs, mais un vin très-sulphureux qui ne leur porte point à la tête, parce qu'elles y sont habituées dès leur enfance. Elles fréquentent les cafés, non pour les rafraîchissemens, mais pour y boire des liqueurs. C'est l'usage du pays. Celles de la plus basse classe ont recours aux limonadiers ambulans qui, dès l'aube du jour, courent

les rues, en criant Acqua vita, qui n'est qu'un alcohol transparent, surchargé de principes odorans et savoureux, que lui a communiqués le fenouil, et rafraîchi avec la neige que l'on prend sur les hautes montagnes, au-dessus de Castellamare (1).

Le Napolitain de la classe du peuple n'est pas de haute stature, mais il est bien formé dans toutes ses dimensions, et assez robuste pour résister quelque temps au travail pénible auquel on voudrait l'astreindre. Il a la poitrine large et bien formée, le col court et gros, l'œil vif sous un sourcil avancé; il est sujet à l'embonpoint dès sa jeunesse. L'abolition des maisons religieuses rentées, la diminution des fortunes des grands, qui, craintifs sur les événemens, ne nourrissent plus la classe fainéante, a forcé celle-ci à une industrie qui lui rapporte suffisamment pour vivre. On ne trouve plus de Lazzaronis, populace insolente, sans métier, ne subsistant qu'à la faveur d'un désordre dans l'administration, et qu'une superstition religieuse rendait audacieuse. Ils sont devenus soldats, porte-faix, où manient la bêche. L'homme de peine est souvent nu-tête, plus souvent encore avec un bonnet simple, rayé de rouge; le dimanche, il renferme ses cheveux dans un filet à l'espagnol; il porte un petit chapeau rond pointu, en forme de cône, une veste brune et une grande culotte de toile bleue. Il va souvent nu-pieds, même

(1) Les Jésuites qui, ici comme partout ailleurs, ne négligeaient aucune des occasions qui pouvaient augmenter leurs immenses capitaux, avaient acheté autrefois le privilége exclusif de fournir de neige toute la ville; entreprise qui les enrichit au-delà de ce qu'on pourrait croire, dans une ville où les rafraîchissemens sont un besoin de première nécessité.

en plein hiver, au milieu des pluies froides; aussi est-il sujet à avoir les jambes grosses et les pieds épatés, des ulcères aux chevilles ou des œdématies. Les dimanches, il paraît souvent avec une culotte de soie noire, achetée à la friperie; des bas de soie blanche, et des souliers, dont les boucles en feraient trois des nôtres, ce qui est aussi la coutume pour leurs femmes. Il est rude, grossier, piaillard, mais point féroce comme le peuple anglais; il se collete bien plus rarement que je ne l'ai vu tant de fois à Londres. Il est dévot sans persuasion, souvent superstitieux, et va plus souvent à la messe qu'au sermon, par la raison que les discours des prédicateurs, quoique simples, surpassent son intelligence. Il est affecté dans ses marques d'égards, et beaucoup plus que dans les autres villes de l'Italie; mais ces témoignages de déférence se manifestent plus à l'égard des étrangers dont il attend quelque largesse; le titre d'Excellenza leur est alors souvent donné. Ainsi, dans les hôtels garnis comme dans les locandes, les religieux mendians, qui leur apportent les fruits de la saison, portent la politesse au dernier point, en ôtant leur calotte pour les saluer.

Le bourgeois est toujours bien mis, il est assez poli; mais il est brusque dans ses réponses; il est obligeant et même confiant pour les objets de peu de valeur, mais d'un intérêt et d'une méfiance outre mesure dans les affaires qui méritent quelque considération. La jalousie, qui lui est naturelle, se concilie difficilement avec la grande liberté qui règne dans son ménage; soupçonneux en beaucoup d'occasions, et avec raison, il ne cherche point à vérifier si réellement sa chère moitié manque à la fidélité conjugale. Il voit avec indifférence de nouveaux bijoux former nombre avec ceux

dont il lui a fait présent, sans s'informer comment ils sont arrivés sur la toilette. Il accueille même un galant; mais, à la moindre occasion et souvent imprévue, l'accès de phrénésie survient :

> Iram atque animos à crimine sumit.

Alors le poignard est levé; tout est oublié le lendemain, si le coupable échappe. Il est frugal sur sa table; mais il se dédommage de sa réserve sur la bouteille, dont il fait un bon usage. Il est borné, comme le sont tous les commerçans et les détaillans; mais il est très-fin quand il traite d'affaire avec l'étranger, qu'il cherche à duper de la manière la plus grossière. Le meilleur moyen d'éviter sa ruse est de toujours stipuler ses conventions sur papier timbré, et encore quelque bien conçues qu'elles soient, y trouve-t-on souvent matière à procès; aussi le barreau d'aujourd'hui est-il bien plus fréquenté que du temps de Stace, à s'en rapporter au passage suivant de cet auteur :

> Nulla foro rabies aut strictæ jurgia legis
> Morum jura viris; solum sine fascibus æquum.

Les grands, qui modèlent leurs opinions d'après l'anémomètre de la cour, sont ici, comme ailleurs, des transparens ambulans qui reflètent les couleurs changeantes du jour. La politesse chez eux est basée sur la finesse, et toujours à raison de la position où l'on est de pouvoir leur rendre quelques services; ils descendent même souvent à la bassesse pour parvenir à leur fin; mais ce défaut ne tient point du climat, il est de toutes les cours, et nos poëtes, quelque bien qu'ils versifient leurs comédies, ne parviendront jamais à le déraciner. Les marchands se plaignent encore du long crédit

qu'ils font aux grands seigneurs, qui ne rougissent point de leur insouciance sur cet article. L'esprit d'intérêt est-à-peu près le même chez l'homme du monde que chez le commerçant; et cela n'est point étonnant, vu les spéculations commerciales auxquelles l'un et l'autre s'adonnaient quand les mers étaient ouvertes. Le luxe est bien tombé de ce qu'il était depuis l'occupation du trône par une puissance française; néanmoins il paraît encore à la cour, dans les galas; temps où de brillantes voitures roulent encore dans les rues de Tolède et sur la Chiaja, pour arriver au palais du Roi. On n'a plus de volans ou coureurs au devant de soi, mais le plus mince particulier a ou loue son wiski, et des domestiques plus qu'il ne lui en faut pour son service.

Tout ce qu'on appelle plaisir, jouissance publique, à Naples, excepté les fêtes nationales, a pour fondement quelques opinions religieuses. C'est alors que le génie napolitain se développe pour les décorations, notamment dans les églises; que les pélerinages se font dans les environs, à des chapelles ornées d'une manière somptueuse, et que la gaieté remplace le sérieux après le tribut payé à la dévotion. C'est particulièrement à l'époque de la naissance du Sauveur que le Napolitain redouble de zèle pour sa madone, en ressouvenir de l'insigne bienfait répandu sur l'humanité par une pareille faveur du Très-Haut. Chaque église, chaque maison même fait son Presepio ou sa crêche, pour avoir toujours devant soi les marques parlantes de ce grand événément; jusqu'aux enfans à qui l'on en porte pour étrennes, et qui s'en servent alors comme de joujous. Ces compositions, bien faites d'ailleurs quant aux couleurs et aux dessins, présentent souvent des dissonances qui répugnent à la raison. Ce sont des arbres recouverts de leur feuillage

dans la saison des frimas, des champs cultivés, des blés verdoyans, des ruisseaux dans un lit de verdure émaillée de fleurs printanières, et, un peu plus loin, des coteaux couverts de neige, des étangs glacés ; là, des capucins qui reviennent de leur quête et qui sonnent à la porte de leur couvent ; des jacobins qui font baiser des reliques à des petits enfans, des tourières balayant le parloir; plus loin, des religieuses récitant l'office; un archevêque portant le sang de saint Janvier, et s'arrêtant devant le volcan, pour en faire cesser l'éruption; les Mages qui, portant le collier de l'ordre de Saint-Janvier, s'avancent vers le Sauveur, suivis de gardes en uniforme et de carrosses; la ville de Naples au loin, et des vaisseaux en rade, ayant pavillons français et anglais; dans un coin, un théâtre de marionnettes, où Pulcinello paraît faire des siennes; telle est la grotesque composition d'un Presepio que j'ai vu chez Terrès, rue Saint-Blaise, et qui attirait chez lui tous les curieux en ce genre.

Ce goût puéril pour des représentations de ce genre était porté à l'excès, il y a une quarantaine d'années; on a vu de ces crêches qui coûtaient jusqu'à soixante mille francs. Aux approches du grand jour de Noël, les rues retentissaient des sons de la cornemuse, des hautbois, des harpes et des guitares, dont jouent aux madones des troupes de paysans, I Pipferari, revêtus de peaux de moutons, et venus du fond de la Calabre, pour gagner quelque argent dans ce temps où la piété napolitaine est en si grande ferveur. Rencontrent-ils un porte-Dieu, alors ils précèdent le cortége en dansant et jouant de leurs instrumens, et donnant plus de force à leurs sons toutes les fois que, devant les églises ou sur les places pnbliques, le prêtre donne sa béné-

diction. La plupart de ces musiciens ambulans s'exercent sur un thême appris dans les écoles, qu'ils varient plus ou moins, selon leur génie, et qu'ils terminent quelquefois par une finale assez bien pensée. Ces virtuosi mendians entrent jusque dans les boutiques des artisans et des vendeurs de comestibles, pour saluer de leurs accords les madones, qui sont toutes illuminées de cierges. Mais, tout en révérant la mère du Sauveur, le Napolitain, pour qui ce jour n'en est point un de jeûne, s'occupe de sa table plus qu'en aucun autre temps. Une promenade dans le marché, dans la rue de Tolède, offre alors les indices de ce qu'est la consommation dans ce saint temps de l'année. On n'y voit çà et là que des tapisseries de cochonaille, des pyramides d'oies et de dindons, qui repaissent la vue du passant, et qui doivent satisfaire à la gourmandise de ceux qui veulent bien en faire emplette. La chair, encore palpitante du bœuf, du veau et de l'agneau, est ornée de guirlandes et de rubans de diverses couleurs, et réveille, par ce luxe d'emprunt, l'appétit qui se serait perdu. Le Procaccio arrive alors de la Pouille, chargé de Capitoni, grosse anguille d'eau douce, très-bonne à figurer sur les tables des gastronomes en ce temps de jubilation.

La saison de l'été a aussi ses fêtes de madones. La plus célèbre est celle connue sous le nom de la Madone di Piè di Grotta, à raison de l'église où le culte y rassemble alors le peuple; c'est la même que, chez nous, Notre-Dame de septembre. Non-seulement le peuple s'y rend, mais encore les plus illustres personnages, et même autrefois la cour. La troupe alors est sous les armes; tout le littoral de la Chiaja est couvert de peuple; et, l'hommage rendu à la Vierge, chacun se livre à la gaieté; la tarantelle commence dans chacun des

groupes les danses au galoubet et au tambourin terminent la fête.

Naples a aussi son Carnaval, époque où les déguisemens sont fréquens, pompeux et pittoresquement ordonnés. Les rues sont fort bruyantes alors; mais, quelque tumultueuses que soient ces fêtes, il est rare que de grandes disputes s'en suivent, ce qui est étonnant dans un pays où le vin est à si bon marché, et où ceux qui courent les rues, sous le masque, sont loin d'être abstèmes.

L'esprit religieux, à Naples, est plus fondé sur un cérémonial quelquefois burlesque, que sur la perception intime des préceptes évangéliques. Les Romains, graves dans toutes leurs cérémonies, sont les premiers à censurer le peu de dignité qu'on remarque dans quelques usages religieux de cette ville. N'est-ce pas, par exemple, une chose bien singulière de voir précéder le viatique dans les rues par quatre enfans portant des flambeaux et revêtus de cuirasses et de cottes en damas cramoisi, qui, pour complément de cette parure bizarre, ont la tête coîffée d'une perruque d'étoupes blondes et surmontées d'un casque de carton? Conçoit-on encore rien de plus singulier que les circonstances qui accompagnent une distribution de bienfaisance, qui se fait à jour déterminé à l'église de la confrairie de Saint-Joseph de Poveri. Les habits, les perruques, les chapeaux, les chemises et tout ce qui est destiné aux indigens que la confrairie adopte, est étalés, avec une espèce d'apparat dans l'église, pendant la cérémonie religieuse qui précède cette distribution. Mais on trouve cela tout naturel à Naples. Nulle autre part on ne se met aussi à son aise en entendant la messe. Vous y voyez, dans

les grandes chaleurs, les hommes ôter leurs perruques, déboutonner leur veste pour s'essuyer la tête et la poitrine, comme on ne le ferait pas ailleurs en société tant soit peu mesurée. Mais, au moment de l'élévation, ils se frappent la poitrine d'une telle force, ils poussent des gémissemens tels, qu'on est effrayé la première fois.

Le Napolitain est naturellement crédule, comme dans tout pays où l'homme ne raisonne point les motifs de sa croyance; mais chez lui souvent cette croyance dégénère en fanatisme. Une violente éruption menaçait la ville; pour la détourner, on porta le chef de Saint-Janvier en procession vers l'écoulement, et la lave prit une autre direction. C'est pour perpétuer le souvenir de ce prodige, qu'on a placé sur le pont de la Madeleine la statue en pied du patron, qui de la main semble faire signe au volcan de ne point s'approcher. Mais le temps où la crédulité s'exerce le plus est celui de la délivrance pour les femmes en mal d'enfant. On colporte alors dans les maisons, la ceinture de Sainte-Marguerite, ou autres reliques propres à faciliter l'accouchement, et à le rendre heureux pour la mère comme pour l'enfant. Aux préjugés superstitieux qui sont si communs à Naples, on peut en ajouter un qui régnait il y a quelques années parmi le peuple, et dont les religieux de l'abbaye Saint-Antoine tiraient un excellent parti. Les paysans croyaient qu'un petit cochon, qu'ils allaient faire bénir à cette église, préservait leurs troupeaux de toute fâcheuse influence. Après la bénédiction, l'animal était marqué d'un fer chaud par le sacristain, puis mêlé au reste du troupeau; il s'engraissait et n'ayant plus le même pou-

voir, était porté aux religieux, qui l'échangeaient contre un nouveau né.

Le langage que l'on parle à Naples est un italien tellement corrompu, que l'on pourrait même croire qu'il doit peu à cette langue, comme mère ; les finales en *a* sont très-fréquentes, ainsi que les abréviations, et la jonction de plusieurs mots en un seul ; on peut moins le regarder comme patois que comme jargon ; aussi les Romains, comme les autres peuples de l'Italie, ne l'entendent-ils pas plus que ceux qui viennent de par delà les Alpes. Il paraît que c'est une langue de toutes pièces, qui doit ses élémens à tous les peuples qui occupèrent successivement cette péninsule de l'Italie, depuis l'époque où les Grecs débarqués commencèrent à la coloniser. Mais l'organisation qui donnait à ces étrangers une touche délicate de sentiment est bien dégénérée chez leurs successeurs. Le chant, qui est l'expression modulée de la pensée, si moelleux sous le ciel d'Athènes, n'est plus parmi le peuple qu'une articulation dure, entremêlée de mauvaises intonations ; ce qui donne à croire que, si Naples jouit de quelque célébrité sous le rapport de la modulation, le succès est moins dû à une disposition naturelle de l'organe qu'à une longue éducation prise dans les écoles, aujourd'hui presque éteintes. Naples, sous ce rapport, n'aurait donc aucune prérogative sur les autres villes de l'Italie ; et Durante, Scarlatti et Porpora auraient aussi bien fait des élèves à Paris, à Londres ou à Berlin, qu'à Naples. Le jargon napolitain s'est introduit jusque sous les lambris dorés, où rarement se trouvent des dames qui parlent la langue italienne dans toute sa pureté, et encore moins la langue française. Bien plus, des lettrés ont été jusqu'à produire dans cet idiome les Poëmes immortels du Tasse

et de l'Arioste, travail fastidieux, et j'oserais même dire attentatoire aux beautés originales qui caractérisent le génie de ces auteurs, et nuisible à l'intérêt général, en ce qu'il tend à isoler chaque contrée, en les privant de l'habitude d'un langage commun qui pourrait les faire communiquer entre elles.

CHAPITRE XI.

Température. — Maladies régnantes.

La température d'une ville dépend, non-seulement de sa position, par rapport à l'équateur, du gisement des montagnes qui sont dans ses environs, de sa situation en plaine ou sur un coteau, près de la mer, des lacs ou des rivières, mais encore de l'influence des saisons et des vents qui soufflent plus ou moins long-temps par différens aires; et, sur ce point, Naples offre des disparates dont doivent particulièrement s'occuper les médecins qui veulent pratiquer leur art d'une toute autre manière que les routiniers. Son exposition derrière une chaîne continue de collines qui règnent vers le nord la met hors de la trop vive influence de ces vents. Elle est aussi peu exposée à celui du nord-ouest, à raison du rempart que lui forme une côte élevée qui s'en détache et se prolonge sur le littoral, jusqu'au cap Pausilippe. Le Vésuve et autres collines voisines, quoiqu'éloignées de près de quatre milles, ne laissent pas encore que de la protéger à l'est. Le promontoire de Massa peut aussi en partie lui rendre le même service vers le sud-est. Mais les vents qui, par leur facile accès, font

plus d'impression sur la ville sont celui du nord-est, qui vient par la vallée del Sebeto, della Volla, et d'Acerra; celui du sud-est, qui passe par la vallée, entre le Vésuve et le promontoire de Massa; mais surtout celui de sud, qui lui vient par la large embouchure du golfe.

Les plus grands dérangemens qui se produisent dans l'atmosphère proviennent de l'inconstance des vents méridionaux. Ces vents durent une semaine, deux et même plus; ils amènent avec eux des vapeurs dont ils se sont chargés dans le long trajet qu'ils ont parcouru en mer. Ces vapeurs saturent l'atmosphère et agissent sur l'organisme, en relâchant sa texture, d'où dérive le sentiment de pesanteur et de langueur dont chacun est affecté, aussi l'Aphorisme suivant d'Hippocrate a-t-il ici, plus qu'ailleurs, l'empreinte de la vérité : « Les vents du midi émoussent la faculté d'entendre, occasionent des brouillards sur celle de la vue, accablent la tête et amènent avec eux l'inertie et le relâchement ». Le vent du midi semble plus particulièrement agir par le principe aqueux dont il est surchargé, et le calorique qui le tient en dissolution. Mais à ce vent succède, et souvent d'une manière brusque, celui du nord-est, ce qui arrive plus particulièrement quand le sommet des montagnes de Maddaloni se couvre de neige, ou quand il a beaucoup plu. Ces vents alors corrigent toujours la mauvaise influence des premiers ; l'air s'étant débarrassé de ses hétérogénéités, le corps se raffermit, se colore, et devient plus léger. Les vents du nord et du nord-est continuent peu de jours, et bientôt ils cèdent leur place à ceux du midi, qui s'élèvent insensiblement, pour recommencer leur cours tel que nous l'avons dit plus haut. Ces vents

de nord, quand ils soufflent assez long-temps, sont bien utiles pour assainir une ville aussi peuplée que Naples. Néanmoins, quand la transition en est subite, elle n'est pas sans danger; car tel est l'ordre établi dans notre organisme, qu'il ne passe pas indifféremment d'une manière subite, d'un état de relâchement, à celui de force qui lui est opposé. Aussi ce vent est-il toujours nuisible à ceux qui s'exposent imprudemment à son influence, la poitrine découverte, ou le corps point assez vêtu; il peut également produire de fâcheux effets chez les convalescens, et généralement chez ceux dont les humeurs épaissies cèdent difficilement à la solution.

Ce vent peut être plus favorable aux personnes saines et robustes, mais le plus sûr pour elles, comme pour les autres, est de ne point s'exposer inopinément à leur action. La santé, comme le dit Celse, est, en pareil cas, sur les confins de la route qui mène à la mort. On peut croire, et avec raison, que les apoplexies qui arrivent souvent, en pareille occurrence, ne peuvent se produire que d'après une semblable cause, qui opère d'une manière inopinée. Il en sera de même des affections aiguës de la poitrine, et de toutes celles que fait naître une constitution où les vents de nord règnent le plus communément. Hippocrate s'exprime clairement, à ce sujet, dans ses Aphorismes, en disant: « Si les vents soufflent long-temps du nord-est, il faut s'attendre à des toux, à des maux de gorge, à des difficultés d'uriner, à des frissons, à des douleurs de côté et de la poitrine ». Ces affections sont de nature très-aiguë, avec vîtesse dans le pouls, à laquelle se joint une dureté qui ne lui est point ordinaire; elles attaquent particulièrement les sujets qui sont dans la vigueur de

l'âge, et qui s'occupent de rudes travaux. Sarcone, qui a écrit de manière à bien mériter de la Faculté napolitaine, continue sur ce point, en disant : « Je puis assurer, d'après mes propres observations, que les maux aigus de poitrine, les affections rhumatismales, les angines sont très-communes parmi nous, quand le retour du vent de nord est fréquent; que les convalescences des maux aigus sont longues, et que les malades se rétablissent difficilement des affections chroniques, quand les constitutions austrines persévèrent constamment » (1). Une des causes qui influent le plus sur la température de l'atmosphère est la quantité plus ou moins grande de calorique qui lui est combiné. Cette quantité peut être évaluée d'après l'élévation du mercure thermométrique, qui, dans les plus grands froids des mois de janvier et février, descend rarement au-dessous du terme de la glace, aussi les agrumes en affrontent-ils les rigueurs en plein air et sans aucun abri. Dans les grandes chaleurs d'août, il se tient assez constamment au terme de 22 degrés, selon la graduation de Réaumur. Souvent même il dépasse ce terme, mais c'est pour peu de jours, après lesquels il revient à son élévation ordinaire. Quelques-uns ont cru que le voisinage du Vésuve, celui de la Solfatarra, et quelques autres volcans à moitié éteints, pouvaient être cause de cette augmentation de chaleur; mais cette opinion n'est appuyée sur aucune preuve : on pourrait même croire que, s'il en était quelques-unes, elles recevraient une grande atteinte de la fraîcheur et de la salubrité de l'air que l'on respire à Portici et près le Vésuve. Il y a vingt ans

---

(1) Voyez son ouvrage, sagement écrit, intitulé : Istoria raggionata de' mali osservati in Napoli nel intero corso dell' anno 1764.

et plus que l'ermite vénitien vit dans sa cellule, au plus haut du sol habitable, et cependant soumis aux influences volcaniques; dans une position si élevée, il ne s'est point encore plus mal trouvé de la température chaude de l'air qu'il respire, que ceux qui vivent à l'Annunziata, qui est au pied.

La grande chaleur du climat de Naples est souvent tempérée, vers la fin de l'été, par de fortes pluies qui, d'après des calculs, seraient dix fois plus considérables qu'à Paris; chose qui n'étonnera point ceux qui savent avec quelle violence les ondées se répètent lorsque le ciel vient à s'obscurcir. Ces pluies sont salutaires dans une ville où les rues sont étroites, malpropres, les maisons très-hautes, et où fourmille une population dont le plus grand nombre est insouciant sur toutes les causes d'insalubrité. Aussi, tant à raison des vents que des pluies, les maladies épidémiques sont-elles alors très-rares. Cette disposition de l'atmosphère influe également beaucoup sur la végétation que la chaleur et les pluies activent en leur saison. Les sucs, imbibés par celle-ci de soufre, de muriate et d'ammoniaque, communiquent leur saveur aux végétaux qui ne peuvent, par la foliaison, exhaler au dehors une partie de ces principes: on en a la preuve dans les truffes du territoire de Naples, qui toutes laissent un arrière-goût de soufre détestable; ce qui n'a point lieu à l'égard de celles qui viennent du fond de la Calabre, où le sol est moins sulfureux. La végétation est active, le terroir bon; néanmoins, si les fruits sont en grand nombre, la qualité n'en est pas meilleure : tous ceux à noyau, comme les pêches, les prunes, sont monstrueux; mais ces fruits sont peu sucrés : excepté les raisins, les melons, les figues, les autres ne peuvent entrer en parallèle avec

les nôtres. Les racines sont très-grosses, mais peu savoureuses. C'est aussi dans cette saison humide et chaude que la zanzora, sorte de cousin, incommode le plus les belles qui, le soir, vont prendre le frais à la Chiaja ou à Bagnoli, et que sévisent le plus les fièvres putrides et autres *mali moris*.

Les maladies sont assez communes à Naples; et, en nous exprimant ainsi, nous avons en vue celles particulières aux différentes classes de personnes qui s'oublient sur les règles hygiéniques; aussi est-ce sur elles que, déjà disposées par de pareilles erreurs, les causes prochaines de maladie sévissent d'une manière souvent bien cruelle. Il est cependant quelques-unes de ces affections qui arrivent indépendamment des erreurs que l'on aurait pu commettre dans le régime; elles frappent indistinctement les sujets à certaines époques de l'année, et d'une manière souvent meurtrière : telles sont la variole et la rougeole, qui reviennent tous les ans chez le peuple, et d'une manière toujours épidémique. La variole tient même tellement du caractère stationnaire dans certains quartiers, qu'on pourrait la regarder comme endémique. L'épidémie commence au printemps; elle se fortifie à mesure que la saison avance; elle fait son ravage l'été, et s'adoucit en automne. Celle qui survient dans cette dernière saison est toujours fâcheuse, à raison de l'approche de l'hiver. Les médecins qui traitent les enfans dans les hôpitaux disent qu'il n'est point rare de la voir paraître plus d'une fois, même la confluente; mais cette maladie fait beaucoup moins de mal aujourd'hui, depuis que la pratique vaccinatoire s'est établie. On voit pareillement des fièvres rhumatismales régner en février,

mars, et même une partie d'avril, mais c'est chez les malheureux qui n'ont pas le soin de se prémunir contre les variations subites de température dans l'atmosphère. Ces fièvres dégénèrent souvent en affections pleurétiques ou pneumoniques, quand la cause se fixe sur la plévre, et y opère d'une manière plus ou moins offensive. On voit encore parfois régner, dans le cours de l'année, une sorte de fièvre subintrante, sujette à périodisme, et affectant plus ou moins la poitrine. Souvent aussi l'on rencontre de ces fièvres tierces qui, traitées négligemment, deviennent des quartes réfractaires au quinquina : c'est alors que les émétiques à petites doses et répétées, le mercure doux et l'usage des eaux minérales peuvent avoir lieu, malgré la contre-indication prise de l'hiver; on revient alors, vers la fin, au quinquina, qui termine le traitement. D'autres fois c'est un genre de fièvre avec pétéchie, et qu'on pourrait, à raison de ses symptômes, très-bien ranger parmi les synoques putrides. Ces fièvres commencent toujours par un tel accablement de tout le corps, que les malades, mis au lit, peuvent à peine s'y remuer; le pouls, mou et assez égal, ne donne pas un grand indice de la gravité du mal; mais la sueur, peu considérable d'abord, exhale bientôt une odeur si infecte, que Cotugno dit n'avoir pu la supporter pendant deux ou trois minutes, et à une distance assez grande, et qu'ayant frotté à différentes fois dans le vinaigre les doigts qui avaient touché le pouls du malade, ils n'en gardaient pas moins la mauvaise odeur dont ils étaient empreints. L'eau à la glace, acidulée avec l'esprit de vitriol, l'oxycrat, les lavemens même d'eau froide, à laquelle on mêle un peu de vinaigre, de temps à autre

un peu d'eau glacée, à laquelle on a joint le sucre et le limon, tels sont les moyens auxquels se borne la pratique napolitaine.

Sarcone, dont on ne saurait trop méditer l'ouvrage, quand on se propose de pratiquer à Naples, parle d'une fièvre intermittente d'abord, mais dont le caractère s'obscurcissait bientôt en passant à celui de continente. C'est dans celle-ci qu'il conseille le bain froid, qui, selon lui, rappelle la maladie à son type premier, et ouvre la voie à l'usage du quinquina.

Les affections de poitrine ne sont pas rares à Naples, chez les femmes et les jeunes filles d'un rang distingué: quelle qu'en soit la cause, elles ne dégénèrent que trop souvent en phthisie, dont la suite est toujours fâcheuse. La coutume est d'envoyer les malades à Pouzzoles, afin de les mettre à portée d'aller souvent respirer l'air de la Solfatarra, qu'on sait abonder en principes gazeux, où surabondent l'hydrogène sulfuré et l'acide carbonique. Quand les crachats sont teints de stries sanguinolentes et qu'ils exhalent une mauvaise odeur, on les met à l'usage de l'eau Pisciarelli, qui agit comme tonique et astringente, et prévient la diarrhée et les sueurs colliquatives qui surviennent au troisième période de la maladie.

Les affections hystériques, chez les jeunes filles dont l'éducation est confiée à des directrices, notamment quand elles sont rassemblées en grand nombre, comme dans la maison royale d'Aversa, se manifestent en tout temps de l'année. Nous en dirons autant de ce mal que Colomb rapporta d'Amérique avec ses trésors, qui n'ont jamais compensé les fâcheux effets qu'il a produits. Cette maladie est fréquente, et règne dans nombre de familles qui ne s'en doutent point; elle est d'autant

plus cruelle, que, ses symptômes primitifs ayant été légers, elle n'en sévit qu'avec plus de force quand sa cause s'est fait voie dans l'organisme. On regarde les efflorescences et pustules qui surviennent alors comme dépendant d'une toute autre cause, et ainsi la véritable sape le fondement de la machine d'une manière d'autant plus funeste que l'on s'en doute le moins. Le rob anti-syphilitique de la seconde cuite, c'est-à-dire aiguisé avec le sublimé corrosif, est alors employé, et souvent tout aussi inefficacement qu'ici, où la routine intéressée l'admet indistinctement pour tous les cas.

On rencontre quelques goîtres à Naples; mais ils sont rares, et encore ceux qui les ont ne sont-ils point du canton, mais des montagnes de la Campanie. Ces affections se voient à Casoria, à quelques milles vers le nord de la ville.

CHAPITRE XII.

Environs de Naples. — Le Volcan du Vésuve. — Ermitage. — Réflexions.

On ne peut parcourir les environs de Naples sans éprouver les émotions de plaisir qu'excitent la variété de scène qu'ils offrent, et la riche fertilité de leur sol. Virgile avait sans doute en vue tous ces avantages quand, dans ses Géorgiques, il mettait l'Italie au-dessus des brillantes contrées de l'Inde et de la Lydie.

Nec pulcher Ganges atque auro turbidus Hermus
Laudibus Italiæ certent.

En effet, dans cette Campania Felice ce sont partout des épis dorés qui se balancent mollement sur leurs souples tiges; des ceps dont les grappes se colorent pour fournir le meilleur vin, quand une bonne main-d'œuvre sait en tirer parti. Nombre d'espèces de figues les plus succulentes mûrissent pour le frugal repas de l'homme des champs; des melons, des pastèques sous toutes formes, tempèrent agréablement sa soif. Mais ce qui est un grand titre à la considération, c'est la douceur de température, même dans les jours caniculaires, où la ville souffre le plus des ardeurs de l'été. C'est ici où l'on peut véritablement dire avec le poëte de Mantoue :

Hìc ver assiduum atque alienis mensibus æstas.

Mais voulant faire une excursion philosophique sur ces lieux qui offrent et offriront toujours matière aux plus grandes réflexions, tant sous le rapport des temps passés que sous celui des époques actuelles, où la nature travaille toujours de manière à répondre à celui qui sait l'interroger, il était naturel de commencer par visiter cette source d'un feu inextinguible, qui, bien que caché dans les entrailles de la montagne, tient néanmoins les habitans voisins dans les inquiétudes d'un malheur toujours prêt à survenir. J'avais vu, lors des derniers troubles qui déchiraient la France, toutes les belles horreurs que m'offrit le volcan de l'île Bourbon, située aux confins méridionaux de la zone torride; j'avais remarqué du Piton rouge, par un temps brumeux et de nuit, circonstance la plus favorable, ces lits de laves ardentes, et qui, comme un Phlégéton enflammé, allaient lentement se jeter dans la mer. Secouru, dans mon excur-

sion, par le bon et brave Muller, habitant des Cascades, j'avais été passer un jour et une nuit près de cette source ignivome, pour suivre tous les détails d'un phénomène que le philosophe voit toujours avec un nouveau plaisir. Cette excursion fut ensuite confiée au burin, ainsi qu'on le peut voir dans ma vie, en tête de ma Pancharis latine. De quel nouveau plaisir mon âme ne devait-elle pas se rassasier à la vue de tant d'objets qui me soumettaient les sensations de la plus agréable réminiscence ! Je profitai donc, pour le renouveler, d'une société choisie qui partageait mes goûts, et de très-grand matin nous nous dirigeâmes sur Portici (1).

Il avait plu toute la nuit, et le temps brumeux ne nous annonçait qu'une journée fort triste; et déjà nous étions résignés à supporter nos fâcheuses disgrâces, lorsque, le soleil perçant difficilement la brume, un vent du large qui poussait les nuages vers la Somma, vint ranimer nos espérances. Arrivés à Résina, près d'une fontaine assez jolie, dont le massif est en marbre blanc, soutenu par un rocher de lave à jour, vis-à-vis la ruè qui mène à l'entrée d'Herculanum, nous descendîmes de voiture, et prîmes la cavalcature du pays, c'est-à-dire des ânes assez mal harnachés, et qu'on nous fit payer cher; car c'est un principe reçu à Naples, comme aux environs, qu'il faut rançonner les

(1) Il est deux routes qu'on tient en partant de Naples pour arriver au volcan; l'une vers le nord-est, par laquelle on arrive à Saint-Sébastien, sans descendre de voiture: là, le chemin devenant trop roide, on prend des ânes pour monter la colline, et, en la contournant, arriver à l'Ermitage; l'autre est celle qu'on tient en venant de Résina: elle est la plus fréquentée et la plus courte, raison qui nous la fit prendre.

étrangers qui viennent y satisfaire leur curiosité. Le ciel, vers la mer, s'était éclairci, mais le haut des montagnes était toujours brumeux; et à mesure que nous nous élevions, sous la direction de Bartolomeo, le chef de nos Cicérons, qu'on appelle le Cyclope du Vésuve (1), le vent augmentait, et faisait trouver bons les manteaux à ceux qui avaient eu la précaution d'en apporter. Après avoir passé par plusieurs vignobles, nous arrivâmes insensiblement sur le flanc de la montagne, que nous trouvâmes sillonnée de noirs torrens de laves récentes.

Ces rocs tout calcinés, cette terre noirâtre,
Tout d'un grand incendie annonce le théâtre.
Là grondait un volcan; ses feux sont assoupis :
Flore y donne des fleurs, et Cérès des épis.

Après avoir long-temps tenu un chemin caillouteux, bordé de ronces, et souvent de gros agaves, qui se distinguaient des herbes voisines par leur vert cendré et la vigueur de leurs feuilles pointues, nous traversâmes bientôt un nouveau lit tout rocailleux, qu'on a cependant rendu praticable en cassant de gros morceaux de lave; et, gravissant une petite colline, nous fûmes pris d'une bourrasque où le vent, la pluie, la grêle réunissaient leurs efforts pour nous harceler. Mais la tourmente ne fut pas de longue durée; le soleil reprit le

(1) J'ignore s'il vit encore; c'était alors un vieillard de soixante-quinze ans, ferme sur ses jarrets, et qui ne tarissait point quand on le mettait sur le chapitre de ceux à qui, depuis l'âge de quinze ans, il avait été utile dans leurs excursions vésuviennes. Il avait rendu de grands services à des personnages de haute distinction, et il se flattait de n'être point oublié d'eux. Pauvre hère! mais laissons-le jouir de son chétif bonheur.

dessus, et vint éclaircir suffisamment l'horizon pour nous laisser à découvert l'ermitage Saint-Salvador, que sa blancheur fait reconnaître de loin, ainsi que quelques arbres qui l'avoisinent, seul reste de végétation qu'on voit dans cette région si élevée. Notre arrivée fut annoncée par l'aboiement d'un gros chien loup, qui vint fêter notre avant-garde, et, descendus de nos montures, nous allâmes saluer le bon ermite, qui nous accueillit et nous fit aussitôt faire un feu flamboyant pour nous réchauffer et nous sécher, en attendant qu'on eût rangé sur la table le viatique que nous avions apporté, et le peu de comestibles qui fut trouvé dans ce lieu isolé. Les plus curieux ouvrirent le livre de visites faites à l'ermitage, et parcoururent des yeux les efforts de tête en toutes langues, en prose comme en vers, pour produire le plus souvent des sornettes qui manifestent toute la chétiveté d'invention de ceux qui les écrivirent. Il en est même qui passent les bornes de la décence, et manifestent un esprit de corps-de-garde chez ceux qui en furent les auteurs. Quelques pages, n'étant rien moins qu'à la louange du solitaire, furent déchirées par lui, lorsque je les lui eus expliquées. Ce livre est vraiment un échantillon du langage qu'on parlait à la tour de Babel dans le premier âge du monde. Nous nous mîmes à table, et fîmes raison au déjeûner et au vin du lieu. On nous en servit de deux sortes, du doux et du sec : je préférai celui-ci au premier, que l'ermite nous dit être le Lacryma-Christi. Si ce coteau en a toujours fourni de tel, je ne conçois pas comment il a pu avoir une aussi grande réputation.

Au coup de midi nos guides nous avertirent qu'il était temps de quitter le feu et la table, et aussitôt les

montures furent enfourchées. Il n'est plus de végétation au sortir de l'ermitage; à mesure que nous avancions sur le sol aride, aux approches du pied de la montagne, s'offraient à nous, sur la droite, les larges lits de lave récemment rejetés, et qui se distinguaient par leur noirceur particulière. Parfois paraissaient, à l'abri des grosses roches, quelques troncs rabougris d'absinthe, dont le feuillage donnait tous les indices d'une vie défaillante. Nous parvînmes enfin au lieu où nos montures ne pouvaient nous rendre aucun service; c'était au pied d'une colline de la longueur de trois cent soixante-six toises environ, trop roide pour qu'un cavalier ne puisse pas craindre sur elles; aussi les laissâmes-nous en garde à un enfant de notre suite. Cette colline, faite d'élémens mobiles, comme de la brique grossièrement pilée, qu'on nomme Lapillo (1), est de nouvelle formation, du moins sa surface; elle confine, sur les côtés, aux lits de lave impraticables, récemment rejetés. Cette matière, granulée et noirâtre, avait été vomie du cratère vers la fin de la dernière éruption. Il y a tout lieu de croire qu'elle est le résultat de l'expansion de l'eau que le volcan sans doute aspire de sa profondeur, pour la lancer ensuite avec cette matière qu'elle grenaille alors. Notre guide, à ce sujet, nous dit qu'un signe de la fin de l'éruption du Vésuve est le tarissement des fontaines de Portici, et particulièrement de la Torre, petits bourgs situés sur le bord de la mer. On conçoit que l'eau, pompée

(1) Les grains vont de trois à quatre lignes d'épaisseur; écrasés et unis au lait de chaux par le battage, ils deviennent un corps solide, dont on tire parti pour le sol en terrasse qui couronne les maisons de Naples et des environs.

des sources, et peut-être de la mer même, se résolvant en vapeur avec l'immense force que lui donne une chaleur intérieure, est bien capable de réduire en grenailles la superficie de lave restante, et de la chasser au dehors par l'orifice qui lui offre moins de résistance. Nous gravîmes ce lapillo, que nous appelons très-improprement cendre en notre langue, mais ce fut avec la plus grande peine. J'avais résolu de n'avoir recours qu'à la force de mes jarrets; mais, arrivé au milieu de l'espace à franchir, elle me manqua. J'enfonçais souvent dans ce sable mouvant jusqu'aux mollets, et à chaque instant il me fallait d'un pied soulever un poids de matière en appuyant sur l'autre, qui n'était rien moins qu'affermi. Nous haletions tous comme des bêtes de somme; la bise humide qui nous fouettait le visage nous ôtait toute respiration. Quand, par hasard, je rencontrais une roche, j'allais pour m'y asseoir, mais souvent elle cédait, et j'étais aussitôt forcé de me relever pour éviter de débouler avec elle. Enfin, harassé, je saisis d'une main une corde dont mon guide était ceint, et, m'appuyant de l'autre sur un bâton, je gravissais, souvent tiré par mon devancier, accoutumé à la mobilité du sol. J'étais essouflé, comme mes six compagnons, dont plusieurs, rendus, restaient loin en arrière. Enfin, après environ trois quarts d'heure de marche, nous atteignîmes le plateau avec une allégresse qui se devine mieux qu'elle ne s'exprime.

Nous étions alors à une hauteur évaluée par Saussure à trois mille six cent cinquante-neuf pieds au-dessus du niveau de la mer, et où, de temps à autre, nous avions des bouffées d'odeur sulfureuse. Nous descendîmes dans les divers enfoncemens, qui étaient

crevassés çà et là, et rendaient par ces ouvertures une fumée sulfureuse que le vent emportait au loin, et mêlait aux vapeurs et aux nuages dont nous étions entourés de toutes parts. Nous regravîmes quelques monticules de lapillo pour gagner le grand cratère, espèce de fondrière d'un demi-mille environ de diamètre, au fond de laquelle on ne descend pas sans courir quelques risques; et, en avançant, nous trouvâmes un enfoncement abrité par trois roches à pic: ce lieu, connu de nos guides qui nous y firent descendre, en fut pour nous un de repos. A peine y fûmes-nous parvenus, que nous nous sentîmes pénétrés d'une douce chaleur, comme si nous fussions dans une étuve. Des bouches de chaleur, sous forme de crevasses, étaient ouvertes de tous les côtés; aussi nos habits, humectés par la pluie fine des nuages au milieu desquels nous étions, furent-ils bientôt secs. Nous nous refîmes dans cette étuve, dont la nature faisait tous les frais de l'échauffage, puis nous continuâmes notre route; et, longeant le bord du grand cratère, nous abordâmes au vomitoire, qui rendait une fumée sulfureuse fort épaisse. L'orifice était garni d'une couche de matière blanchâtre, entremêlée de rouge et de jaune, et d'une pierre comme vitreuse: je jugeai au goût, sur des échantillons que je foulai aux pieds, que le muriate d'ammoniaque prédominait dans ce composé. Toutes ces couleurs dérivent du mélange des matières; le jaune provient d'un soufre à moitié décomposé, le blanc d'un sel alumineux effleuri, le vert de quelques substances pyriteuses et cuivreuses, enfin le gris provient du fer réduit à un premier état d'oxydation.

L'ensemble de ce cratère représente assez bien la surface d'un vaste entonnoir, dont toute l'étendue est

couverte en lapillo si mobile, qu'une pierre, jetée au bord, entraîne après elle toutes celles qui lui servaient d'appui, et cela jusqu'au fond du gouffre conique, où elle arrive avec un bruit qui tient du fracas. Çà et là s'élèvent de cette immense excavation des vapeurs qui passent par autant de fentes ou fuméroles, et remplissent tout l'espace d'une fumée sulfureuse et muriatique, que les tourbillons du vent qui soufflait alors éparpillaient et dissipaient souvent, en la poussant avec violence jusque sur la cime de la montagne. Nos guides nous dirent qu'il serait imprudent d'y descendre; aussi nous contentâmes-nous d'en contourner les bords, chacun se maintenant dans l'observation des règles que prescrit la sécurité. Nous avancions ainsi, quand un jeune étourdi s'oublia en voulant prendre un morceau de lave joliment coloré; il allait être victime de sa curiosité, si un de nos guides plus habitués à fouler le sol ne lui eût aussitôt jeté une corde qu'il empoigna, et à l'aide de laquelle il fut tiré jusqu'au terrain plus ferme. Enfin, gravissant un tertre plus élévé, nous vîmes, à une distance d'environ quatre ou cinq toises, la principale bouche qui alors ne donnait que peu de flamme, mais beaucoup de fumée. Elle était sur une hauteur qui dominait le lieu où nous étions, et qui elle-même semblait avoir pour appui la cime même du Vésuve. L'orifice haché était tout hérissé et garni de soufre, d'un sel ammoniac fort blanc, et d'une matière arsenicale, le tout, au soleil qui donnait par intervalles, semblait être un enduit coloré comme de la faïence bigarrée. Tout le voisinage de la roche, entr'ouverte, offrait diverses teintes assez agréables à la vue. Bartolomeo nous dit qu'on pourrait encore en approcher de plus près, mais qu'il faudrait faire un

trop long détour, et que la nuit, qui approchait, ne nous laisserait pas assez de temps pour une plus longue excursion. Nous cédâmes à d'aussi bonnes raisons et pensâmes au retour; mes yeux néanmoins restèrent long-temps fixés sur cette énorme gueule, qui attendait de nouvelles matières emprisonnées dans le sein de l'abîme. Le sol nu sur lequel je passais résonnait d'un bruit qui s'étendait fort au loin, et qui sans doute était produit par le dégagement de quelques fluides élastiques qui se répandaient de caverne en caverne. Çà et là, dans un espace plus uniforme, je voyais plusieurs larges ouvertures qui s'étaient faites, et que des mouvemens convulsifs de la croûte du voisinage avaient déformées.

Perdu dans cet immense désert, toute la nature vivante était nulle pour moi; le morne silence qui y régnait n'était interrompu que par le petillement intermittent des matières qui, en se dégageant, annonçaient l'issue momentanée de la flamme. Je m'éloignai de ce triste lieu, mais, à chaque pas que je faisais, je réfléchissais sur cette prodigieuse quantité de laves qui, vomie de cette montagne, avait couvert une si vaste étendue de terre dans les alentours. Quelle est, me demandai-je, cette force intérieure d'expulsion, sur laquelle ne peut rien le pouvoir des siècles;

> Interdùmque atram prorumpit ad æthera nubem
> Turbine fumantem piceo et candente favillâ
> Attollitque globos flammarum et sidera lambit;
> Interdùm scopulos avulsaque viscera montis
> Erigit eructans liquefactaque saxa sub auras
> Cum gemitu glomerat fundoque exæstuat imo?
>
> AEn. L. III, v. 572.

Mais si, d'un côté, ces sortes de réflexions nourrissaient

mes pensées, quel plaisir n'avais-je pas, quand mes yeux, quittant ce sol de réprobation et se portant au plus loin, jouissaient de la belle végétation des vignobles qui puisaient leurs sucs dans les laves décomposées! Nous trouvâmes, dans notre retour, des cratérioles et des fentes qui jetaient une fumée suffocante; si l'on y introduisait un bâton vert, aussitôt il était converti en charbon. En grattant le sol qui résonnait sous nos pieds, nous en tirions des soufres plus ou moins mélangés. En parcourant toute cette phlégée, nous entendions çà et là un bruit continuel de petillement, et particulièrement près les fentes où il paraissait être plus grand. Flore n'a étendu aucun tapis sur ces régions dont Vulcain a la pleine possession. Le sol n'y est point propice aux germes qui voudraient s'y développer. Quelques lichens cendrés et haves y végètent; mais ils sont rares, et leur aspect indique l'état de souffrance où ils sont; leurs ramifications coralliformes sont sèches et comme ligneuses.

Here, where no springs in murmurs break away,
Or moss-crownd fountain mitigate the day,
In vain i hope the green delight to know
Which plains more blest or verdant vales bestow.

Collins.

Mais à mesure que, par une décomposition de principes, la terre devient meuble, elle se revêt insensiblement d'une couche de verdure, et bientôt la vigne dispuste le terrain à tout cryptogame qui voudrait l'occuper (1).

---

(1) En traitant cette matière, je ne puis m'empêcher de citer le passage suivant, relatif au volcan de l'île de Bourbon, dont j'ai donné une idée dans mon poëme *De Amoribus Pancharitis et Zoroœ*, publié

Enfin, après avoir nourri nos yeux de tout l'affreux des effets d'une nature souterraine qui s'irrite et sévit contre celle du dehors qui, plus pacifique, ne s'occupe qu'à organiser; après avoir long-temps marché *super ignes suppositos cineri doloso*, nous vînmes regagner notre étuve, pour nous y reposer et jouir paisiblement de toutes les horreurs d'alentour. Nous passâmes alors par un chemin jonché de roses, en comparaison de celui que nous quittions, et nous revînmes sur le glacis granuleux que nous avions eu naguère tant de peine à monter. Mais, au lieu de trois quarts d'heure que nous avions mis précédemment pour le mettre derrière nous, nous ne fûmes guère cette fois que dix minutes, tant la pente était favorable à la marche. La seule crainte que chacun avait était de faire la culbute quand on ne se tenait pas ferme sur ses talons, et c'est l'infortune qui arriva à un des nos compagnons qui manqua de débouler jusqu'au bas, sans le bras nerveux de son guide qui le sauva du danger. Enfin, étant arrivé au bas, et ayant fait quelques largesses à notre escorte qui nous félicitait sur notre heureux voyage, nous descendîmes à l'ermitage peur y prendre du repos.

---

il y a une douzaine d'années. On y verra une similitude de couleur dans le tableau qu'offre la nature, relativement aux combustions souterraines qui opèrent de si grands changemens sur l'écorce de notre globe. En parcourant cette phlégée australe, *solum variis mihi videbatur discriminari molibus, ita ut hìc sese objicerent fissuræ, rimæ, barathra, spelæa, præcipitia, promontoria, quæ superanda erant, transilienda non sine quandoque nostro discrimine. Nusquàm natura horridiore aspectu tristiorive rerum habitu variegata, sese mihi ullibi obtulit. Non muscus, byssus aut ullum gramen quæ visum recreantia mihi sub minimo specimine vitam offerret. Aeri deerant sui incolæ, deerant et humo ipsamet viliori cibo sustentanda insecta. Tantùm à vitâ abhorrebat hæc inhospita tellus !*

Le ciel s'était entièrement éclairci, et le soleil, sur son couchant, rendait Naples et son littoral sous le plus brillant reflet. La mer, assez agitée, offrait une surface saphirine que blanchissaient les vagues ; aussi eûmes-nous toute la jouissance qu'étalait cette délicieuse position. A nos yeux se développaient

Tout ces golfes, ces ports, ces flots parsemés d'îles,
Ces monts brûlans, changés en coteaux si fertiles,
Des laves de ces monts encor tout menaçans,
Sur des palais détruits d'autres palais naissans,
Et, dans ce long tourment de la terre et de l'onde,
Un nouveau monde éclos des débris du vieux monde.

L'Art d'orner les campagnes, par DELILLE.

Nous nourrissions de temps à autre nos sensations par des contrastes que nous avions en nous retournant, pour considérer ce que nous laissions derrière nous, c'est-à-dire cette nature morte qu'offraient de vastes lits d'une lave noire, résultat des dernières éruptions ; ceux de quelques années à qui une maigre vigne, plantée de distance en distance, demandait quelques sucs nourriciers. Enfin, les uns conservant un philosophique souvenir de ce qu'ils avaient vu, les autres ayant déjà oublié l'ermite et son terrible voisinage, nous entrâmes à Portici, pour y prendre des voitures qui nous ramenèrent, à la chute du jour, à la maison, où nous nous restaurâmes par un bon souper.

Retiré chez moi, je réfléchissais au temps ancien de la première éruption de ce volcan, laquelle, à en croire Diodore de Sicile et Strabon, est antérieure, de nombre de siècles, à celle de 79 de notre ère, mentionnée par Pline le Jeune. Cette antériorité est avérée aujourd'hui, d'après les fouilles faites sur la malheureuse ville d'Herculanum, trouvée ensevelie sous six couches de

lave qui se sont successivement étendues les unes sur les autres, jusqu'à une hauteur de cent vingt pieds, laissant entre elles différens lits de terre végétale que, sans doute, le hoyau avait autrefois travaillés (1). D'un autre côté, si l'on réfléchit que, sous les villes de Pompéia et Herculanum, on a trouvé des roches de lave qui servaient de fondement aux édifices et maisons qui formaient ces villes, on ne pourra s'empêcher de tirer pour conclusion qu'il y avait déjà eu des éruptions volcaniques dans les environs, soit qu'elles aient été produites par le Vésuve ou par d'autres vomitoires. Le Vésuve, dans les nombreuses éruptions qui ont eu lieu jusqu'ici, a vomi non-seulement ses propres entrailles dans un état de fonte, mais encore il a lancé d'assez grosses pierres qui, dans l'obscurité, semblaient être autant de globes de feu, et quelquefois avec une telle continuité, qu'elles formaient un cylindre embrasé; ce qui porte à croire que souvent il arrive des déchirures ou crevasses dans ses parois à la suite des plus violentes explosions. Souvent aussi de son cratère s'est élevée une eau bouillante, et en si

---

(1) J'ai eu occasion d'observer le même fait en me promenant dans les profondeurs de la rivière de Saint-Étienne à l'île Bourbon, qu'on sait être toute volcanisée. J'y ai compté jusqu'à huit lits de lave, interposés entre autant de lits de galet, provenant sans doute des torrens qui alors avaient établi leur lit sur ce lieu: phénomène qui porte à croire combien cette île était ancienne avant sa prise de possession. J'y ai observé, en cassant la surface des couches de lave, que sa pâte paraissait, avec sa couleur grise, incrustée de schorl, de leucites et de chrysolites, qui offraient les différentes couleurs de l'or passant à l'état d'oxydation. Mais que d'années ne faut-il pas pour que la lave soutire ainsi de l'air atmosphérique l'oxygène qui est nécessaire à sa conversion en terre meuble!

grande quantité, qu'au rapport de l'histoire, elle forma plusieurs torrens qui firent beaucoup de ravages; quelquefois encore, comme dans l'éruption de 1794, c'est une cendre ou un sable volcanique très-fin qui empêche de voir l'éruption du vomitoire, et ternit assez l'aspect du soleil en interposant un voile que l'œil du spectateur ne peut percer: ce sable, qui s'échappe souvent entremêlé de jets de flamme, a une force de projection si grande, qu'il se répand jusque sur Naples (1). Quand l'éruption pulvérulente a lieu, c'est un indice pour le Napolitain que la vomiturition va cesser. Il n'en fut point ainsi pour cette année, l'éruption recommença, et, avec une telle explosion, que des pierres volumineuses, lancées en l'air à une prodigieuse hauteur, retombaient sur les parois extérieures de l'entonnoir, avec un bruit propre à produire l'épouvante. Une fumée épaisse qui règne pendant quelques jours, un bruit violent comme celui d'une canonnade, précèdent toujours les éruptions, quelquefois encore on sent au loin quelques secousses ou tremblemens qui annoncent une prochaine érup-

(1) Dans une violente éruption du volcan de l'île Bourbon, les habitans de Saint-Denys reçurent une poussière de ce genre, qui pénétra jusque dans leurs appartemens les plus reculés. Ces pluies sèches, quelque peu de temps qu'elles durent, sont très-contraires à la végétation. Un vent le plus brûlant, qui ne soufflerait que quelques heures, comme le Samiel de l'Arabie, ne lui porterait pas de plus cruelles atteintes. Le mal est fâcheux pour le moment, mais la récolte suivante n'en est que plus abondante, surtout quand une pluie humide lui succède. J'ai apporté de cette île une boîte de ce sable, d'un gris noir, et qui, vu à la loupe, paraît un mélange de fragment de chrysolite, de feld-spath, de zéolithe et de soufre, reste de ce qui n'avait point passé à l'ignition; le tout était mêlé à une poussière ferrugineuse, assez peu oxydée pour être encore attirable à l'aimant.

tion. Souvent encore l'air sans ressort est surchargé de principes sulfureux qui affectent désagréablement l'odorat, même jusqu'à Naples. Il se fait, aux environs du volcan, des fulgurations qui annoncent combien son intérieur est surchargé de matières électriques et inflammables. On a vu, lors de quelques violentes éruptions, la mer calme se soulever dans la baie, et venir dépasser ses limites. En pareil cas, d'après le dire des habitans, on entend toujours un bruit sourd qui se fait sentir sous les pieds, et l'explosion bientôt lui succède : la peur alors chasse les habitans de leurs demeures. Si elle est violente, les prêtres, les moines, les pénitens et pénitentes se forment en procession, crucifix en main, couronne d'épines sur la tête, et, chantant des hymnes lugubres, ils viennent, sur le pont de la Madeleine, prier saint Janvier d'arrêter la furie du volcan. Il est beaucoup d'observations à faire sur la manière dont les matières se comportent, pour laisser pleine liberté aux cristallisations de s'y former, et sur la cause cachée de ces étonnantes éruptions; je les laisse à d'autres qui pourront mieux les produire, me conformant en cela aux conseils d'un ancien sage qui dit :

Μὴ πλείω συλλάμβανειν ἢ δύνασαι σφίγγειν.

CHAPITRE XIII.

Portici. — Jardin oriental, — Occidental. — Le Palais. — Le Cabinet Herculanien. — La Favorite.

Portici est un des environs de Naples qui soient le plus fréquentés; il n'est aucun voyageur curieux qui ne le traverse cinq ou six fois, même pendant un court séjour dans la capitale. Le palais et les jardins du Roi, la Favorite, le Cabinet des Antiquités, qui en est proche, le voisinage d'Herculanum, de Pompéia, qui est plus loin, la charmante côte du golfe qui se déploie jusqu'à Massa, sont autant de motifs pour les fréquentes excursions que l'on fait sur tout ce rivage. Portici a beaucoup plus de longueur que de largeur; car, dans l'exacte vérité, il semblerait plutôt n'être que la prolongation du faubourg de la Madeleine qu'un village séparé. Le littoral par lequel on y arrive est garni de plusieurs bâtimens, un entre autres un immense, qui est sur la droite, ayant quatre-vingt-sept fenêtres sur sa longueur. Il sert de magasin aux objets de consommation pour la ville; il est à cinq étages: aujourd'hui il contient beaucoup de choses destinées à l'équipement des vaisseaux de la marine royale; il a une voie de décharge sur la mer. Tout ce littoral est enrichi de jolies maisons de plaisance et autres avec terrasse, d'une blancheur tellement éblouissante, que leur suite, notamment aux approches de Portici, en est connue sous le nom de Pietra Bianca. C'est dans ce lieu, et sur la droite, qu'est le petit ermitage de S. Ex. l'archevêque de Tarente,

qui m'en a bien voulu faire les honneurs en m'y menant voir sa belle collection d'antiquités et son médaillier. De distance en distance sont quelques palais, dont le luxe intérieur se laisse à deviner, d'après celui de leur façade, qui n'est pas toujours d'après les règles du bon goût. On en trouve même quelques-uns qui n'ont que celle-ci en élévation, en attendant que les moyens du maître le mettent à même de terminer le reste; aussi, quand on se trouve vis-à-vis le portone d'un beau bâtiment, qui de loin suppose une correspondance intérieure, est-on étonné de n'y voir en dedans qu'un vignoble. La route, à l'exception d'une petite portion sablée, est toute pavée en dalles basaltiques; aussi les voitures la parcourent-elles facilement et promptement, jusqu'à ce que, ayant fait cinq milles environ, on arrive sur la hauteur où commence le palais du souverain. L'habitude familiarise avec la fortuité du malheur qui menace; n'ai-je point vu dans l'encaissement du volcan, à l'île Bourbon, une famille créole habiter et cultiver sans crainte un petit champ de cotonniers et de maïs qui fournissait à ses besoins? Eh bien! le roi de Naples dort paisiblement à Portici, sous le fumant Vésuve qui domine ses jardins, ayant à ses pieds la mer bouillonnante, dont les flots s'apprêtent à ronger sa possession, et n'ayant, entre lui et Herculanum, que le lit de lave qui a englouti cette dernière ville.

L'exposition du palais est la plus belle que puisse fournir ce littoral. Il est cependant désagréable, pour le possesseur, que le grand chemin traverse sa principale cour; mais c'est un mal pour un bien, l'habitation n'en devient que plus vivante. Cependant cet inconvénient n'avait point lieu dans les premiers temps, la route étant sur le bord de la mer, et passant sous

les jardins qui confinent la marine. Mais la mer, que l'on ne dompte pas plus que le volcan en fureur, a tellement envahi le rivage et rendu le chemin impraticable, que l'on a été obligé d'en ouvrir un au milieu de la cour du palais. Cette cour est octogone; à droite comme à gauche est un péristile soutenu par plusieurs colonnes, dont les intervalles laissent paraître le jardin. Dans les bâtimens de jonction sont pratiquées des arcades destinées à faciliter le passage des voitures publiques; elles s'ouvrent et se ferment par des grilles. Le palais partage le jardin en deux parties; l'une à l'orient, couchée sur la pente qui gagne le Vésuve, et l'autre à l'occident. Celui-ci se continue jusque sur le bord de la mer; l'un et l'autre sont formés d'allées assez longues et larges en chênes verts, les palissades sont en myrtes. Le parterre, qui avoisine cette partie du palais destinée à loger les grands de la cour, est décoré d'un bassin où se voit un groupe de marbre. On y trouve des plates-bandes garnies de fleurs, et des orangers en pots. Une des allées les plus nouvelles est en tilleuls; elle mène à un petit pavillon qui est dans une charmante exposition pour la vue : il est actuellement occupé par M. Denis, paysagiste français. Elle mène aussi à un fortin qui domine, au pied des montagnes, sur une place avec rempart; cette bâtisse fut faite par un des rois précédens, qui voulait former ses enfans à l'attaque et à la défense des places. J'ai parcouru tout ce jardin sans y rien trouver de bien intéressant, sinon un grand emplacement pour le tir et un beau mur pour jouer à la balle. Le sol est un gravier volcanique de la même nature que celui que j'ai tant foulé à l'île Bourbon, pendant deux ans que j'y ai pratiqué la médecine. Les roches de dessous y mon-

trent çà et là leur crête aiguë. La partie du palais qui regarde le rivage est occupée par le roi et sa famille. On descend, par un pente en fer à cheval, à un grand emplacement où les troupes manœuvrent sous les yeux du jeune prince, qui en est le commandant. Descendant par des allées de chênes verts en pleine vigueur, fort étroites et fort hautes, devant, par cette raison, donner beaucoup de fraîcheur l'été, nous sommes venus à ces canaux où, par un escalier facile, le roi Ferdinand, dans ses momens de délassement, venait pêcher dans des viviers où étaient nourries de nombreuses familles de poissons. On cite même, comme anecdote, une circonstance où cette pêche ayant été portée au marché, il s'y rendit incognito et voulut lui-même y mettre l'enchère; ayant été reconnu par un riche Lazzaroni qui ne voulut pas céder au Roi, un lot de poisson, il se le fit adjuger à un prix très-élevé; ce qui divertit beaucoup le Roi qui l'en fit amplement dédommager. Ce trait n'a rien de singulier dans les usages de Naples où il est bon que les Souverains exercent une popularité paternelle qui n'y cause point de manque de respect.

Après avoir laissé derrière nous ces viviers, nous arrivâmes à une orangerie dont les fruits étaient délicieux et très-beaux : aussi profitâmes-nous de la permission qui nous fut accordée pour en faire provision. Nous nous trouvâmes enfin au rivage, où nous jouîmes de toute la perspective qu'il nous offrit. J'y vis, non sans émotion, les restes d'escalier, de murs, les emplacemens des maisons que les vagues n'ont point respectés, et celles qu'elles frappent encore quand elles redoublent de fureur. Ce jardin, fait pour jouir de la fraîcheur pendant l'été, à raison de l'épaisseur de ses

ombrages, n'offre que des eaux coulantes et point de fontaines, du moins, n'en ai-je trouvé aucune dans mon excursion; mais cette absence est compensée par beaucoup de statues en marbre, qui sont de l'école de Naples, c'est-à-dire qu'elles sont peu estimées.

Dans le vestibule et au bas de l'escalier qui mène aux appartemens sont deux statues équestres sur piédestaux, en marbre blanc. Elles offrent, à gauche, Marcus Nonius Balbus, père, et à droite, son fils. Ces deux statues, de grandeur héroïque, ont été tirées du théâtre d'Herculanum. Elles furent une marque de reconnaissance que les habitans de cette ville donnèrent à ces deux personnages, pour avoir bien géré les affaires publiques dans leur proconsulat. L'artiste y a fait vivre le marbre, tant il a donné un caractère expressif au cheval du père; la tête de ce dernier est correcte dans sa simplicité, les contours en sont purs et coulans: elle est de moderne restauration. Ces statues sont curieuses, en ce qu'elles sont les seules équestres en marbre qui soient restées de l'antiquité. Ces chefs-d'œuvre indiquent à quel point était porté l'art du statuaire chez les anciens. L'escalier est majestueux; il est couronné par une coupole décorée d'une belle fresque de Ré. Les appartemens du roi sont ornés de bustes des divinités antiques, bien conservés, de vases du plus beau marbre et de la plus belle forme; leur ameublement est de la plus grande magnificence, mais dans un goût tel que le suggérait celui du temps où ils furent décorés. On a embelli plusieurs pièces dans le genre français, sans cependant changer les distributions. Le génie de M. Lecomte s'est particulièrement arrêté à celles qu'occupe la reine; cet infatigable artiste, dont le talent

mérite bien les petites largesses qu'il reçoit de la cour, a transporté dans quelques-unes cette délicatesse dont le génie français seul est le père ; on en trouve la preuve dans la plupart des plafonds et des murs qui ont été disposés d'après ses dessins. La chambre du roi aujourd'hui régnant, tapissée en satin jaune, est de la plus grande élégance. Il est une pièce bien intéressante à voir, c'est celle en laque; elle est dans un goût ancien, mais elle n'en est pas moins appréciable sous le rapport du prix. Une qui m'a le plus frappé est celle en porcelaine; le roi Charles, qui la fit faire, était grand appréciateur de ce genre de luxe; on dit même qu'il avait, à Naples et en différens endroits de son royaume, des manufactures de ce genre d'industrie en activité. Je ne sais d'où l'on tirait les matériaux destinés à la cuite; mais, ce que je sais mieux, c'est que ceux dont fait aujourd'hui usage la manufacture viennent de Lyon, et qu'ils arrivent à Naples par mer ; aussi les communications étant actuellement gênées, ses travaux languissent. Les contours de cette pièce sont tapissés en morceaux de rapport, qui se joignent par des rainures, et tiennent en outre par des vis qui vraisemblablement s'enfoncent dans des planches placées en arrière. Le tout ensemble forme une sorte de tapisserie dont le fond est blanc, surmonté en relief de fleurs des plus belles couleurs, disposées en guirlandes en nœuds, où se trouvent enlacés des instrumens de musique, tous ceux de l'agriculture champêtre; nombre d'animaux y sont représentés, comme oiseaux, petits quadrupèdes, et surtout beaucoup de singes, offrant tous une position différente, et tellement bien imitée qu'ils paraissent être naturels. Les corniches, les frises, les cadres des glaces, le candelabre même et les lus-

tres, sont de la même matière; ce qui produit de la surprise sur celui qui voit pour la première fois ce genre singulier de décoration. Mais, quand on se rappelle le volcan voisin, ou le moindre tremblement de terre qui peut engouffrer ou mettre en pièces ces fragiles ornemens, on ne peut alors oublier le sabre nu suspendu sur la tête de Damoclès par les ordres de Denys le Tyran. Le sol est recouvert par une mosaïque ancienne, tirée des fouilles d'Herculanum; elle a été placée ici par le même roi qui a présidé à l'embellissement de cette pièce. Toutes les autres sont parquetées fort joliment, de manière que chacune offre une variété de dessin. On voit dans l'une d'elles un vaste guéridon de lave du Vésuve bien polie, imitant le marbre: c'est un morceau très-curieux et unique en son genre. Le mobilier de toutes ces pièces est fort beau; mais ce qui était de plus grand prix, ainsi que les objets les plus curieux trouvés dans les villes antiques du voisinage, ont passé en Sicile, et Dieu sait quand ils reviendront. C'est ainsi que les beaux chefs-d'œuvres des artistes vont d'une terre en une autre, jusqu'à ce que les grandes secousses politiques, ou le hasard des événemens, les fassent rentrer dans le néant. Ainsi, après tant de peines pour former une collection précieuse de vases étrusques et d'autres curiosités, Hamilton a eu la disgrâce d'avoir travaillé pour la mer, qui a engouffré le vaisseau porteur de toutes ses richesses en Angleterre. Je ne pus m'arrêter sur toutes les choses que je vis; il me fallut suivre à la hâte mon Cicéron, qui se retourna plusieurs fois en regardant si je le suivais, pour avoir plus tôt la rétribution de ses bredouilles. Je suis descendu par un bel escalier à une seule rampe en marbre blanc, garni de balustres, nuancé en rouge. Le peintre

a cherché à réparer l'oubli de l'architecte, en en représentant un autre sur le mur; mais, quelqu'art qu'il ait mis à tromper l'œil, il n'a pu réussir pour ceux qui voient avec intelligence.

Toutes les choses curieuses, en fait de peintures, sculptures et autres, trouvées à Herculanum comme à Pompéia, ont été recueillies et placées dans un petit corps-de-logis attenant le palais, sur la droite avant d'arriver à l'arcade de la cour. Le plus beau a servi pour orner les maisons royales, et même a été emporté en Sicile lors du passage de la cour en cette île, aux approches des Français en 1806. Mais, malgré la distraction de beaucoup d'objets, ce cabinet d'antiques, auquel on a donné le nom de *Museum Herculanense*, quoique tous les objets tirés de Pompéia et de Stabbia s'y trouvent rassemblés, mérite encore une grande considération de la part des voyageurs savans qui veulent jouir des arts et des usages reçus chez les anciens. La cour renferme quelques statues en marbre et en bronze, mais dans un état de bien grande mutilation; quelques-unes, de ce dernier métal, sont même en partie fondues. Sur les murs sont plusieurs inscriptions, dont quelques-unes sur marbre paraissent avoir servi de piédestaux à des statues: on y voit aussi plusieurs bas-reliefs. Ce qu'on admire le plus dans ce muséum, ce sont les peintures, qui toutes étaient sur des murs dont elles faisaient le principal ornement, et étaient appliquées sur une espèce de stucage assez épais, qu'il a fallu scier d'avec la pierre, à une certaine épaisseur, pour assujettir ensuite le tableau séparé sur un parquet. Plusieurs se détérioraient à l'air depuis leur exhumation, quand on pensa à les couvrir d'un vernis; mais ce vernis, étant de mauvaise confection, s'exfoliait souvent

par la sécheresse, et emportait avec lui la couleur, à laquelle il aurait fallu donner du corps avant l'application du vernis. Néanmoins ce dont on a lieu d'être étonné, est comment ces tableaux ont pu conserver leur coloris, après avoir été si long-temps soumis aux effets de l'infiltration des eaux, avant qu'on ne les eût découverts. On ne manque point de descriptions sur les objets qu'offre ce cabinet; mais, comme il y a eu beaucoup de changemens opérés dans leur distribution depuis l'évasion du précédent monarque, ce qu'on trouve publié sur eux n'est point en rapport avec ce qui reste. Aussi ne citerai-je que ceux-ci, et selon l'ordre où l'on nous les a fait voir.

Une Vue de Pouzzoles et des environs, morceau qui offre le caractère de l'architecture ancienne, relative aux maisons particulières de campagne, qui étaient ornées de colonnades surmontées de galeries, et enrichies de sculptures, avec de grandes salles et des portiques ouverts; en arrière étaient de petites pièces pour les usages particuliers. En général le genre de ces dessins qui, pour le plus grand nombre tiennent du fantastique, paraît être un singulier mélange du gothique et du chinois; tout ce qui a rapport aux palissades, aux ponts, est surtout de ce dernier goût. — Une Décoration de salle à manger. — Un Tableau représentant des cailles et des épis de blé: l'exécution en est parfaite. — Des ornemens en arabesques, comme Griffons, Amours et autres sujets mythologiques. — Un Amour qui conduit Bacchus auprès d'Ariane couchée. — Une Scène de comédie, un Théâtre. — Une Vue de Troie, avec le cheval de bois au dehors. — Les Amours de Bacchus et d'Ariane. — Un Sacrifice, avec des joueurs de flûte; sujet curieux, mais en mauvais état. — Une Didon

éplorée, grande figure : la douleur est très-bien rendue sur ses traits. — Des Bacchantes. — Les trois Grâces; celle du milieu est charmante : deux de ces figures sont un peu endommagées. — Un portrait très-intéressant pour l'histoire. — Sapho, ses tablettes à la main; elle a l'air de penser à ce qu'elle doit écrire, ou plutôt elle paraît composer des vers. — Bacchanales; le vieux Silène qui s'amuse avec un Amour. — Une Vénus couchée dans la même attitude adoptée par Le Titien : il se pourrait qu'il en eût pris l'idée, si Herculanum et Pompéia eussent été découverts de son temps. — Les sept Jours de la semaine. — Flore, tableau complet pour la figure. — Des Amours et divers Animaux : le travail indique du goût, de la facilité; mais le fini lui manque. — L'éducation d'Achille; Chiron lui apprend à jouer de la lyre : c'est un sujet brillant et assez bien exécuté. Les contours d'Achille sont coulans; les demi-teintes vont moelleusement de la lumière à l'ombre, ce qui leur donne l'apparence du vrai. — La Reconnaissance d'Oreste et d'Iphigénie. — Le Nil, Io, Isis. — La Piété filiale, ou la Charité romaine. — Thésée, vainqueur du Minotaure : c'est une belle fresque d'Herculanum. Thésée, de grandeur naturelle, n'ayant qu'une draperie sur l'épaule et sur le bras, sort du labyrinthe de Crète; le Minotaure, sous la forme d'un homme avec une tête de taureau, est étendu à ses pieds. Autour de lui sont de jeunes Athéniens qui lui baisent les mains et les genoux, en signe de reconnaissance. Ce morceau a été trouvé au palais de Justice d'Herculanum. La manière en est grande, néanmoins on ne peut le regarder que comme une ébauche avancée. — Inscriptions du camp des soldats de Pompéia. — Paysages; la perspective locale y est mieux observée que l'aérienne : aussi est-ce

à tort qu'on accusait les anciens de ne pas y faire attention. Il est vrai qu'elle aurait pu être encore plus exacte; mais les défauts qu'on y rencontre prouveraient tout au plus que les artistes qui s'occupèrent de ce genre ne furent pas les premiers dans leur art: on ne va point dans les villes de province quand on peut briller dans la capitale. — Une École; maîtres, châtimens qu'ils emploient envers les écoliers. — Boutiques de chaudronniers et de cordonniers. — Peintures égyptiennes. — Mercure égyptien. Ces dernières peintures sont bien inférieures aux autres.

Enfin dans les dernières salles on nous montra des bras de femme trouvés à Pompéia, avec un anneau d'or; une tête entière, des vases contenant de l'orge, des graines de lupin rôties, divers instrumens, tels qu'une sonde, des stilets de chirurgien, des marteaux, des scies, des compas, et diverses autres choses qui manifestent un génie d'invention en fait de mécanique; des billets de théâtre en os: d'un côté est un symbole, de l'autre, le nom de la pièce et le numéro de la place à occuper; des dés à jouer, comme les nôtres; des vases de toilette pour les femmes; des bracelets; un morceau de lave, sur lequel est l'empreinte d'une mamelle, et même du lin qui le couvrait; des lampes sépulcrales, des trépieds; des ustensiles de fer, de cuivre, propres pour la cuisine, comme pelles, pincettes, objets qui ont beaucoup souffert de la rouille. Il en est plusieurs qui sont d'un métal composé; plusieurs sont en plaqué d'argent. On y voit de plus des peignes, des aiguilles, des ciseaux, des bouteilles de verre, des balances ou pesons, des phallus de toutes grandeurs; tous ces objets, et nombre d'autres qui ont disparu, ont été décrits par une société présidée par le marquis de Ta-

nucci, secrétaire d'état. Elle a publié son travail en sept volumes *in-fol.*, dont le premier parut en 1755, et les autres successivement; mais l'ouvrage est encore à compléter, et Dieu sait quand il sera repris.

En considérant les objets de peinture qu'a soumis aux yeux la résurrection de ces villes enfouies, on voit combien l'art était déjà avancé dans sa marche. Les morceaux d'une petite dimension offrent en général plus de perfection; les fruits, les animaux, les oiseaux ont un assez bon caractère. Quant aux grandes compositions, on peut dire que les artistes les rendaient mal, tant pour la disposition des personnages que pour le ton des couleurs qui devaient leur donner de l'expression. La gradation de couleurs est rarement observée, la teinte des chairs peu prononcée, leur rougeur tenant plutôt de celle de la brique que de celle d'une carnation fleurie. Les demi-teintes sont d'un gris olivâtre ou jaunâtre; les ombres, d'un rouge mêlé de noir; les draperies sont à petits plis et tiennent du mouillé; il en est très-peu qui soient largement nourries. Il n'y a point de groupe, partant point de clair obscur ni aucun reflet. Les figures sont néanmoins régulières, mais leurs traits sont sans finesse de dessin et offrent peu de vivacité. Parmi ces peintures, on distinguait entre autres une Marchande d'Amours, d'un bon goût, et le Repas rustique, des Danseurs de corde et des Danseuses ordinaires, la Bacchante amoureuse, des Sacrifices égyptiens et des Scènes comiques; le tout assez joliment dessiné. Les paysages sont en général défectueux, la disposition des édifices manque de goût; l'architecture en est bizarre et d'un style égyptien. A en juger d'après ces morceaux, on pourrait croire que la peinture était loin de marcher d'un pas

égal avec la statuaire ; mais on reviendra sans doute d'une pareille opinion, en réfléchissant que, pour des travaux sur muraille dans des maisons particulières, aussi-bien que dans les édifices publics, on n'employait pas toujours les artistes du premier mérite.

Les statues en bronze trouvées dans les fouilles qui ont fourni tout ces objets sont moins finies que celles en marbre : c'est une remarque de Winkelmann ; mais, en revanche, tous les vases, les patères, les sistres, les candelabres et autres meubles, sont travaillés avec goût et délicatesse. Cet artiste attribue ce défaut de perfection dans les statues à ce qu'elles furent faites vers la décadence de l'art, et, en effet, Pline dit que l'art du fondeur était entièrement perdu sous Néron. Les meilleures d'Herculanum paraissent avoir été coulées bien plus anciennement que l'époque dont il s'agit. Les statues en marbre ont généralement la tête petite, mais les draperies sont d'un excellent goût et manifestent un ciseau grec : on en peut dire autant des bas-reliefs.

CHAPITRE XIV.

Herculanum. — Sa Découverte. — Son État actuel. — Origine de cette Ville. — Ses Malheurs.

Un hasard qui nous a ouvert la plus vaste carrière sur les mœurs, les arts et les usages, tant civils que religieux des anciens, sera toujours du plus grand intérêt pour tout philosophe qui veut jouir, non-seulement du moment présent, mais encore qui voudrait reporter

son existence aux époques absorbées dans l'abîme des temps passés. En vain aurait-on feuilleté les livres transmis par les anciens sur cet objet, que jamais on eût été aussi-bien instruit qu'on l'est aujourd'hui sur l'intérieur de leurs maisons, sur leur genre de vie privée et publique, et sur tout ce qui est relatif tant à leur jouissance qu'à leur police. On savait, d'après les récits de l'histoire, qu'Hercule, 1220 ans avant notre ère, avait abordé l'Italie en revenant d'Espagne, où il avait défait le tyran Geryon, et les brigands qui infestaient ce pays et les Gaules. Denys d'Halicarnasse avait de plus dit qu'ayant sacrifié la dixième partie des dépouilles faites sur les ennemis, il fonda, sur le rivage de la Méditerranée, une ville à laquelle il donna son nom. On savait, par le témoignage de Pline le Jeune, que cette ville était située entre Naples et Pompéia, et contiguë à Rétina, aujourd'hui Résina, près d'une petite rivière au pied du Vésuve, sur une jolie colline, ayant un bon port, λιμένα βεβήκοτα ἔκουσα, dit Denys; mais où était précisément cette ville? c'est ce qu'on ignorait: les écoulemens de laves, les tremblemens de terre avaient tellement changé la disposition des lieux et encombré la rivière, qu'on ne pouvait tirer des livres aucun renseignement. Chacun avançait son opinion sur ce point intéressant de l'histoire, et ne pouvait l'appuyer que sur des données fort incertaines, lorsque le hasard vint mettre fin à toutes les incertitudes.

Un paysan, en 1689, creusant son terrain pour y établir un puits, à environ deux milles du bord de la mer, trouva des lits de terre végétale, entremêlée d'autres de lave, ayant une couleur fort noire et comme vitrifiée; il continua de creuser jusqu'à une profondeur de soixante-seize pieds, où alors il trouva quelques ins-

criptions latines, et plusieurs machines et ustensiles de fer. Trente ans après, le prince d'Elbœuf, général des galères de S. M. Napolitaine, qui, en 1713, s'était fixé à Portici, acheta un terrain; et, présumant qu'il y avait du marbre, il le fit fouiller pour en avoir une certaine quantité qu'il destinait à son stucage. La fouille répondait sur le haut d'un théâtre qui était recouvert d'un bien moins grand nombre de couches. Le travail se continuant avec vigueur, on trouva bientôt une statue d'Hercule, puis une de Cléopâtre, qui dédommagèrent bien le propriétaire du terrain de ses déboursés. On continua la fouille, et bientôt on trouva sept statues grecques, un architrave en marbre : on poursuivit; un temple s'offrit, environné de colonnes d'albâtre, orné au dedans d'autant de colonnes et de statues de marbre.

Ce fut alors que le gouvernement prit les fouilles pour son compte; elles ne commencèrent à aller en grand qu'en 1738, où Charles III, voulant faire bâtir le palais de Portici, acheta le terrain qui avait fourni d'aussi belles choses. Il fit faire de nouvelles fouilles, jusqu'à quatre-vingts pieds perpendiculairement, profondeur où l'on découvrit avec la plus grande surprise une ville toute entière. En 1744, il créa M. Bajardi directeur du travail; mais ce prélat romain n'étant rien moins qu'expéditif dans ses opérations, le roi fonda en 1755 une académie herculanienne, pour s'en occuper d'une manière plus suivie, et pour noter et décrire tous les objets qu'on pourrait trouver; M. Vénuti en fut le président. On reprit les fouilles; et l'on trouva un temple où était une statue d'or, puis des fragmens de chevaux dorés, d'autres du char auquel ils étaient attelés, lequel en décorait la principale en-

trée; beaucoup de statues, de colonnes, de peintures. Les fouilles faites jusqu'alors montrèrent que les rues étaient alignées, avec trottoirs pour les gens de pied; qu'elles étaient pavées en laves : circonstance qui suppose une éruption bien ancienne, sinon du Vésuve, du moins d'autres cratères volcaniques voisins. Elles étaient ornées de portiques, comme c'était l'usage chez les anciens. En continuant ces fouilles, on est arrivé à une basilique, ou palais de justice, de la forme d'un carré long, entourée d'un péristile avec colonnes, pavée en marbre, les murs ornés de belles peintures et sculptures. A l'entrée étaient cinq arcades, décorées de statues équestres de marbre, dont deux en bon état, et qui décorent actuellement l'escalier du palais de Portici. Intérieurement était une autre rangée de colonnes et de pilastres sur le mur; entre ceux-ci étaient des statues de bronze, qui furent trouvées fondues, et d'autres brisées et mutilées. Au fond était une place plus éminente, sur laquelle dominait la statue de Vespasien, qui avait à ses côtés deux personnages dans une chaise curule. Cette basilique communiquait, par un portique, avec deux petits temples où se trouvaient de belles colonnes et des fresques avec des inscriptions. En 1750 on découvrit entièrement le théâtre, tel qu'on le voit aujourd'hui; les gradins forment une demi-ellipse de cent soixante pieds de diamètre. La scène offre une surface rectangle de soixante-douze pieds sur trente; à l'avant-scène étaient de belles colonnes de marbre. La salle a encore vingt-deux gradins; au plus haut régnait une galerie ornée de statues en bronze, de colonnes et de fresques. Par la suite on arriva sur un lieu funéraire dont l'intérieur était un caveau en brique, rempli de niches contenant des urnes cinéraires. L'in-

térieur des maisons particulières était pavé en compartimens, d'autres en mosaïque. Les matériaux étaient tout en tuf et autres pierres volcaniques; l'architecture en était uniforme, et d'un goût mi-parti du grec et du romain. Les chambres avaient peu de fenêtres qui donnassent sur la rue, et ce peu était garni de grilles massives et en bronze. Autour de quelques chambres était un gradin d'un pied de haut, servant sans doute de siége aux esclaves. Les fresques qui les décoraient offraient en compartimens des losanges, des cercles, des couronnes, des guirlandes d'une seule couleur, rouge ou brune. Dans plusieurs cadres étaient représentés des sujets historiques ou fabuleux, des animaux et des choses de caprice, des paysages et des arabesques, dont plusieurs monochrones ou en camaïeu. On a trouvé dans plusieurs de ces chambres des graines de féves, des noix, des raisins, des figues desséchées, des pains entiers, des sandales, des cordes, des pelotons de fil, des rasoirs, des frottoirs dans quelques autres, sans doute les maisons de quelques baigneurs. Enfin long-temps après on découvrit, par une fouille particulière dans un lieu un peu éloigné, beaucoup de manuscrits roulés en volume, comme c'était la coutume chez les anciens.

Aujourd'hui tous les travaux sont interrompus, à raison, d'une part, des frais immenses que nécessite la main-d'œuvre, qui aujourd'hui est fort chère; et de l'autre, de ce que Portici et le palais du Roi étant bâtis sur la ville souterraine, il y aurait tout à craindre si on les continuait sous eux. Cependant que de choses il reste encore à découvrir, et qui, par cette raison, ne le seront jamais! Ce qu'on a tiré du dessus d'un côté a servi pour le remblai de l'autre; de sorte qu'aujourd'hui il ne reste que le théâtre et quelques autres parties,

pour repaître les yeux des curieux qui descendent dans ces obscures profondeurs. Dans quel abîme de réflexions j'étais alors plongé en pressant ce sol, où dix-huit siècles auparavant se trouvaient réunis tous les genres de plaisirs! La terre tremble, le volcan gronde, il vomit ses entrailles; le peuple en consternation fuit, la ville disparaît; il n'en reste qu'une surface, que la suite des temps a rendue à la culture.

Toutes les communications ouvertes lors des fouilles sont actuellement fermées; on arrive aux objets qu'on peut encore voir en allant jusqu'à Résina : près de la fontaine on prend, sur la droite, une petite rue, au commencement de laquelle est une porte d'entrée, qu'un officieux Cicéron vient toujours vous ouvrir. On descend aux profondeurs du lieu; à la clarté d'un flambeau, et bientôt l'on se repaît de l'effroi qu'inspire le sentiment du malheur dont on a l'image sous les yeux. Ce que le marteau, la mine ont fait découvrir de cet encombrement manifeste que cette ville était une des plus brillantes de la Campanie. Rien de plus grand et de plus somptueux en effet que le théâtre que l'on voit à plus de cent pieds sous terre. L'avant-scène est d'une largeur qui étonne; les colonnes et les statues en marbre comme en bronze, les bas-reliefs qui les décoraient, et dont quelques fragmens se voient aujourd'hui à Portici, au musée des Antiques, les beaux objets qui ont été transportés ailleurs, indiquent la magnificence qu'il devait avoir. Tout se trouve dans cet antique lieu de plaisir, galerie, avant-scène, orchestre, parterre, chambre des acteurs; les murs étaient revêtus en marbre, et beaucoup d'endroits sont encore décorés d'arabesques. Au faîtage est une ouverture qui répond à un puits; c'est le seul endroit par où le

jour vient pour éclairer les profondeurs de ce souterrain.

Le littoral d'Herculanum changea souvent de maître. Les Osques, les Cuméens, les Toscans et les Samnites l'occupèrent autrefois; à ces derniers succédèrent les Romains, qui, 293 ans avant notre ère, s'établirent à Herculanum, et en firent long-temps après une colonie romaine. Cette ville prospéra tellement que Pline la cite comme une des principales de la Campanie; elle ornait le rivage, conjointement avec toutes les riches possessions des Romains, qui s'étendaient jusqu'à elle et au-delà. Elle était dans sa splendeur, lorsque, au rapport de Dion Cassius, une quantité incroyable de cendres emportées par le vent remplit l'air, la terre et la mer, étouffa les hommes, les troupeaux, les poissons, les oiseaux, et engloutit deux villes entières, Herculanum et Pompéia, dans le temps que le peuple était assis au spectacle. En considérant la matière qui engloutit ainsi ces deux villes, on ne peut croire que l'époque de leur malheur fut la même. C'est une cendre qui noya, pour ainsi dire, les habitans de la dernière; c'est au contraire une lave comme bitumineuse qui, fondue, vint envahir le sol d'Herculanum, et, par la lenteur de son cours, donna toute liberté aux habitans de s'enfuir et d'emporter avec eux ce qu'ils avaient de plus précieux; en effet, tout ce qui était transportable ne s'y est point retrouvé. Cette matière était dans une fusion complète; car on a trouvé dans son intérieur des portes et des charpentes, dont la surface était charbonnée. Dans d'autres endroits vides étaient des épis de blé, des figues, des féves, de l'orge, du pain même torréfié, comme si ces choses eussent été mises dans un four. Cette lave, qui ne pouvait

s'identifier avec aucun corps étranger, en contournant les chambres bien fermées, leur a servi d'enveloppe, de manière que les peintures de l'intérieur, les marbres, les bronzes n'éprouvèrent aucun dommage. En suivant de l'œil une coupe perpendiculaire du sol, on voit que la matière de la première éruption est surmontée d'une couche de poudre blanche, établissant des interruptions; cette substance paraît être le produit d'une pluie de poussière, arrivée à différentes époques. Par-dessus ces lits est une hauteur de dix à douze pieds de terre, où se trouvent d'anciens tombeaux, et par-dessus de la lave solide, qui elle-même est recouverte de terre végétale : d'où il paraît que différentes inondations ont successivement englouti la ville (1). Ainsi ce rivage aurait été occupé et déserté à différentes reprises; l'intervalle d'un siècle, et moins, ayant fait oublier les désastres de la population précédente. La première époque de malheur date de la première année du règne de Titus, ou la 79e année de notre ère; les habitans, effrayés du danger, se réfugièrent à Naples, où ils formèrent une colonie particulière dans un quartier qui leur fut annexé, ainsi que semblent l'indiquer quelques monumens lapidaires trouvés dans cette ville, et où se voit inscrit *Regio Herculanensium*; les autres ne sont point rapportés dans l'histoire : aussi

(1) Hamilton, dans les judicieuses Observations qu'il a publiées sur le Vésuve, assure avoir eu des indices de ces éruptions, dont les laves, par autant d'appositions, ont contribué à soustraire cette malheureuse ville à la connaissance de la postérité, depuis qu'elle éprouva sa première infortune, qui lui fut commune avec Pompéia. La réunion de tous ces lits forme une profondeur, depuis soixante jusqu'à cent seize pieds, à compter du fond de la ville ensevelie, jusqu'au sol sur qui repose actuellement la nouvelle.

ne peut-on rien dire de bien certain sur cet objet. C'est ainsi que, malgré une suite de malheurs qui avaient de longues intermissions, ce pays, toujours menacé, n'en a pas moins conservé ses habitans. Eh! comment abandonner un canton où l'humidité du sol, jointe à la chaleur souterraine, contribue à lui donner une fertilité dont tire avantage tout bon cultivateur?

La Favorite est encore une petite maison de plaisance que la cour fréquente souvent; elle est à une portée de fusil de Résina. La Favorite mérite, à juste titre, son nom; c'est un séjour où tout s'offre pour les jouissances particulières du moment : chacun, le parcourant, ne peut qu'applaudir à l'architecte qui a si bien rencontré pour flatter son goût. La décoration extérieure n'est pas fastueuse; les appartemens sont petits, peu nombreux, mais ils sont commodes. On y admire surtout une très-grande salle de bal et de concert, de forme elliptique, ornée de bustes, et éclairée par un superbe lustre en cristal de roche, formant couronne, et enjolivé de guirlandes : il est dommage que cette salle soit mal pavée et peinte si grossièrement. A chaque extrémité de l'ellipse sont deux autres salles élevées, plus petites, destinées aux jeux, et dont les fenêtres donnent sur la grande. On vient à celles-ci par un très-bel escalier de marbre qui prend de la première. Ces quatre salles sont de plain-pied, et communiquent avec le reste des appartemens. On remarque encore le salon de ce palais, tant pour le luxe de son ameublement que par rapport à la beauté de son sol qui est revêtu de la superbe mosaïque prise du palais de Néron à Capri, et rétablie dans le même ordre qu'elle avait lors de la première disposition. Les appartemens du premier étage de cette maison de plai-

sance étaient autrefois ornés de tableaux offrant tous les ports de mer du royaume, et diverses vues et paysages de la Sicile, de Hackert et autres peintres. Ces richesses ont disparu depuis l'évasion de la précédente cour; et le vide demande qu'on le remplace. Ces appartemens ont pour tenture des étoffes de soie brodées et fabriquées dans la manufacture royale à Caserte. On y voit encore pour ameublement des tables et guéridons en bois pétrifié, d'autres où brillent le lapis-lazuli et l'améthyste. La bibliothèque, près de la chambre à coucher du roi, attend également les livres qui lui sont destinés. Une grande et belle terrasse règne le long de la façade du palais qui regarde sur le jardin; c'est là que la jeunesse, fatiguée de l'exercice de la danse, vient prendre le frais et jouir de tout l'agrément de la vue. La chapelle est fort belle; le jardin est peu de chose : il se prolonge jusqu'au bord de la mer, et offre beaucoup d'ombrage, des massifs d'orangers et de citronniers, quelques mauvaises statues qui indiquent que les Napolitains ne se piquent pas d'une grande pureté de style en fait de beaux-arts.

CHAPITRE XV.

Pompéia. — État actuel de cette Ville déterrée. — Fouilles récentes.

AYANT fait nos petites provisions de voyage, nous louâmes une calèche pour cinq personnes, et nous gagnâmes Résina par un temps très-beau; nous continuâmes, et bientôt nous arrivâmes aux confins della Torre del Greco, où nous éprouvâmes tous les cahots que

nous occasionaient les inégalités des lits de la dernière éruption. Nous entrâmes dans une petite auberge, résidence d'un gardien, sur la route de Salerne; nous y déjeûnâmes, après avoir fait rafraîchir nos bouteilles dans l'onde d'une brillante fontaine voisine; puis, ayant fait encore environ un demi-mille à pied sur la grande route, nous tournâmes, sur la gauche, dans un vignoble, où était l'entrée de la ville dont le triste sort attirait notre philosophique excursion. Elle est située sur le bas d'une pente rapide, qui semble faite pour en asseoir les maisons. Sur cette pente s'élèvent des peupliers, des mûriers et des vignes, dont les branches vagabondes enlacent les arbres, comme voulant en faire une même famille. A mesure que nous avancions, tout nous devenait un motif toujours croissant de bien grandes réflexions. Une ville qui, il y a dix-huit siècles et plus, étalait tout le luxe de l'aisance, dont les temples retentissaient du chant de ses prêtres, et le théâtre des doux accens de Polymnie, est en un instant perdue pour les races futures! Les entrailles du Vésuve se convulsent et vomissent une cendre subtile, qu'un vent impétueux tourbillonne et chasse sur elle; et dès-lors l'habitant, à moitié suffoqué et englouti, fait encore, mais en vain, des derniers efforts pour résister à sa fâcheuse destinée. Ainsi cette célèbre cité, au rapport de Sénèque et de Tacite, qui, comme tant d'autres en Italie, eût sans doute succombé à la fureur des guerres dont tour-à-tour fut désolée et bouleversée cette partie de la Campanie, s'est conservée jusqu'à nos jours, mais c'est malheureusement pour devenir la proie du pouvoir rongeur des nouveaux élémens, sous l'empire desquels elle est actuellement passée. La surface de cette cendre, à l'aide du temps,

fut convertie en terre végétale qu'on ensemença. On y planta de la vigne, des peupliers, des figuiers; le faîtage des maisons borne la crue des racines, et il fallut qu'en 1750 la bêche d'un paysan fît des fosses destinées à une plantation d'arbres, pour qu'on découvrît une chose à laquelle on ne s'attendait guère, la ville de Pompéia (1), cachée sous terre depuis de si longues années.

Cette ville fut un petit port de mer, comme Herculanum et Stabia, proche d'elle, mais cependant elle était plus étendue que ces dernières; aussi Tacite la désigne-t-il sous le nom de *celebre Campaniæ Oppidum*. Il paraît que le mouillage y était spacieux; car Tite-Live, en parlant de la flotte romaine sous le commandement de P. Cornélius, dit qu'elle aborda à Pompéia. L'éruption vésuvienne qui, selon ce que dit Tacite, changea entièrement le sol, la notable retraite de la mer, citée par Pline le Jeune, opérèrent tellement que, le port étant comblé, la ville se trouva enfoncée dans les terres. Sa position sur l'embouchure du Sarno, qui en est assez éloigné aujourd'hui, la rendait une sorte de marché pour les villes voisines de Nocera, de Nola et d'Acerra. La richesse des productions du pays qui refluaient sur la ville lui donnait une grande opulence, à raison du commerce qui s'y faisait. Que l'on ajoute à ces avantages le concours des grands de Rome, qui venaient dépenser leurs revenus dans un lieu si attrayant par l'aménité de son site et la liberté dans les opinions politiques, et l'on jugera quels furent l'aisance et les agré-

(1) Les étymologistes font dériver ce nom de la pompe triomphale avec laquelle Hercule, venant de conquérir l'Espagne, conduisait ses captifs le long de la côte.

mens dont on jouissait dans cette ville, qui, en droiture, n'était guère éloignée d'Herculanum que de sept milles, et de cinq du Vésuve. Le sol primitif sur lequel repose la ville est de nature coquillière et mêlé de sable; c'est sur ce sol que sont superposées différentes couches tufeuses et végétales, jusqu'à son assise la plus haute, qui est actuellement en pleine végétation. Ses premiers habitans, au rapport de Strabon, furent les Osques, et par suite les Étrusques, les Pélages et les Samnites. Ceux-ci furent chassés par les Romains dans les temps de la guerre sociale, où entrèrent les Pompéiens. C'est par leur bonne conduite à cet égard que leur ville obtint le titre de Municipale, et que le territoire devint colonie romaine. Ainsi étaient les choses à l'époque de l'an 63 de notre ère, où arriva un affreux tremblement de terre qui commença ses malheurs : Herculanum s'en ressentit d'une triste manière. Seize ans après, lorsque l'une et l'autre ville avaient en grande partie réparé leurs pertes, arriva leur commune catastrophe. Mais revenons sur les choses d'aujourd'hui, et considérons ce qu'elles nous offrent dans l'ordre où nous les vîmes, en commençant par la principale porte d'entrée où nous fûmes introduits. Il y a près de dix-huit siècles qu'à pareille heure la foule s'y pressait, sans doute pour y entrer comme pour en sortir; car la population de cette ville devait être considérable, à en juger par sa position et par ses monumens publics : aujourd'hui, de tous côtés, on y admire l'éloquent silence des ruines, qui se marient d'une manière mélancolique à des plantations de peupliers, qu'une vigne couronne, au volcan, à une suite de montagnes et à la mer sans bornes. Quelle prodigieuse différence!

Le Quartier des Soldats. C'est une suite de masures,

sous la forme rectangle, ornée d'un reste de colonnades d'ordre dorique, où se trouvent, sur le derrière, différentes chambres et d'autres séparations qui sans doute étaient leurs prisons; on y voit encore les fers qui attachaient ces infortunés. Les colonnes sont assez curieuses par quelques dessins grossiers et des traits de diverses couleurs, sans doute pour distinguer les compagnies. On y a trouvé un squelette enchaîné.

Le petit Théâtre. Il est déblayé en entier; le pavé de l'arène est bien conservé : on peut se promener sur tous les gradins et sur l'avant-scène. Dans une ligne parallèle à celle-ci est l'inscription suivante, en caractères de bronze très-bien conservés :

M. Oculatius M. F. Verus II. Vir pro Ludis.

Ce théâtre peut contenir dix-huit cents personnes; on présume qu'il était destiné pour la garnison.

Le Thermopolion. C'est une boutique à gauche, dont la disposition et les ustensiles étaient relatifs au débit des boissons chaudes; aussi l'indique-t-on sous ce nom.

La Taverne. C'est un lieu que ses peintures et ses ornemens indiquent avoir été une taverne, où chacun se réunissait pour boire et manger.

La Maison du chirurgien. C'est un corps de logis fort grand, que l'on présume avoir été occupé par une personne de cette profession, et un pharmacien, à raison des instrumens de chirurgie qu'on y a trouvés, des grands vases et autres ustensiles qui ne pouvaient servir qu'à des décoctions que chacun venait acheter. Le Cavédion, ou cour intérieure, en est spacieux; au milieu est un bassin carré, où sans doute se rassem-

blaient les eaux des pluies, *impluvium*. Toutes les distributions intérieures sont encore ornées de divers sujets de peintures et arabesques d'un joli dessin. Ce local annonce de l'aisance dans le maître; sans doute c'était un docteur à la mode, à qui le public bénévole fournissait les moyens de satisfaire ses goûts.

Le grand Théâtre. On y représentait de jour: on y trouve des corridors, des vomitoires, des portiques circulaires; au-dessus des colonnes, des crochets auxquels on attachait des toiles, pour garantir les spectateurs de la trop grande ardeur du soleil. Les gradins étaient revêtus en marbre, qu'on a détaché; il en reste cependant çà et là quelques morceaux sur la lave qui est encore entière.

Le temple d'Isis. Il est entouré, de chaque côté, de colonnes doriques qui en formaient l'enceinte; elles sont restées dans leur entier. En entrant, sur la gauche de cette enceinte, est une sorte de citerne, où l'on descend par un escalier. Tout près est un autel où l'on brûlait les portions de victimes consacrées; on y a trouvé des portions d'os à moitié calcinés. La chose est attestée par Hamilton, qui dit, en parlant des autels: « On the great one, next the sacred well, the burnt bones of the victims were found some of which still remains there ». Attenant le soubassement du temple étaient deux petits autels, dans l'un desquels se sont trouvées les Tables isiaques. Le temple a pour entrée un péristile de six colonnes; le fronton manque, et celles-ci sont à moitié de leur hauteur. Il paraît que la porte était à deux vantaux, qui se pliaient sur deux gonds de bronze; au plus haut des murs on voit encore la place où ils étaient. Sur cette porte se lisait l'inscription suivante:

N. Popidius N. F. Celsinus
AEdem Isidis terræ motu conlapsam
A fundamento. F. sua restituit.
Hunc decuriones ob liberalitatem
Cùm esset annorum sexs. ordini suo
Gratis adlegerunt.

Cette inscription est dans le cabinet de Portici. Sur la gauche est un escalier secret par où sans doute les prêtres descendaient sous le sacré trépied, pour y rendre les oracles à ceux qui venaient consulter la déesse. Les galeries latérales menaient à une grande pièce ouverte, avec portiques; elles étaient toutes pavées en mosaïques : vraisemblablement cette pièce était destinée aux prêtres et à ceux qui étaient initiés aux mystères. On y a trouvé le squelette d'un de ces prêtres assez près d'une table de marbre, ayant à côté de lui les ustensiles propres à son petit ménage. Près de cette pièce, sur la gauche, en était une autre moins grande, où se sont trouvées trois statues dans autant de niches, savoir, celles de Priape, de Bacchus et de Vénus. Dans une plus petite encore étaient les ustensiles propres aux sacrifices, et beaucoup de lampes en terre cuite. Le milieu du temple était à découvert; on appelait ces sortes de temples *Hypæthri*, comme étant en regard avec les cieux, *sub æthere.* L'architecture de tout l'ensemble était belle et simple, quoique sous de petites proportions; les murs étaient peints et représentaient quelques figures égyptiennes, telles que l'Ibis, l'Hyppopotame et le lotos. On peut voir, dans le second volume du Voyage pittoresque de M. Saint-Non, le plan géométral, qui donne une notion claire de toutes les distributions de ce monument, ainsi que l'élévation de sa façade. Ce temple est presque tout en briques, mais il est revêtu

d'un stucage fort solide et très-usité chez les anciens. Ses fouilles ont fourni une belle statue d'Isis en marbre blanc, debout sur son piédestal; de petits autels, placés près du sanctuaire, pour le parfumer; un plus grand pour le sacrifice, un lectisternion, plusieurs mascarons en terre cuite, du nombre de ceux qui bordaient sans doute la couverture de la galerie, et qui servaient de gouttières pour l'écoulement des eaux; des candelabres en bronze, imitant une tige de lotos; des lampes, des réchauds, des vases pour l'eau lustrale, des patères: tous ces objets ont enrichi le cabinet de Portici.

La grande Rue, ou la Strada Maestra. Elle a sur les côtés des trottoirs, avec quelques arcades, qui ne peuvent guère admettre plus de deux personnes. Sa longueur est d'environ soixante toises, sur une largeur de douze à treize pieds. On aperçoit sur les dalles de laves dont elle est pavée la trace antique des roues des chars et des voitures. On ne conçoit guère comment le voiturage pouvait se faire dans un espace si étroit, où deux voitures ne pouvaient s'y opposer. On voit, en la continuant, un creux qu'on pourra fouiller, dans l'attente d'un bon succès. De distance en distance sont des pierres plates, plus élevées, et servant de pont aux piétons pour les temps de pluie.

Un grand Magasin d'huiles. Les vaisseaux où on les conservait sont en marbre blanc, avec le comptoir pour placer les vases. On y voit le petit canal pour recevoir les écoulemens.

La Maison d'un grand. Le parvis offre une belle mosaïque sur un stuc aussi dur et poli que le marbre. Au dedans on y admire surtout un lion en marbre; un portique décoré de colonnes cannelées règne tout autour, et laisse une cour, Cavédion, tout à découvert.

Une Maison d'étuviste. On y voit des cuves en marbre blanc, des cabinets décorés en peintures à fresque, offrant des sujets mythologiques, entre autres l'Enlèvement d'Europe; ces peintures sont en assez bon état; des chambres décorées par des fresques, où sont représentés des fruits de toute espèce.

Une Maison de restaurateur. On le présume, d'après le mot *salve*, tracé, sur le seuil de la porte, en gros caractères et en mosaïque; par les fresques des murs, où sont représentés toutes sortes de comestibles, entre autres des lièvres, des canards, etc. Ces peintures sont entourées d'arabesques charmantes et du meilleur goût; le fond en est noir, ce qui rend les couleurs vives plus brillantes et plus relevées : le sol est tout mosaïqué en arabesques, couvert de poussière de plâtre, pour les garantir des injures du temps. Les maisons les plus distinguées de Pompéia ont intérieurement un portique décoré de colonnes. Les appartemens sont disposés tout autour; les chambres du côté du midi sont très-obscures. Il paraît que le jour n'y entrait que par la porte; elles ne communiquent point entre elles : on dirait des cellules de religieux. Au milieu de la cour était une fontaine, dont l'eau se rendait dans un bassin destiné à garder celle dont on avait besoin. On voit dans une autre un moulin de pierre assez curieux. Les maisons n'étaient point à plusieurs étages comme les nôtres; les chambres étaient pavées en mosaïques, et les murs peints en fresques.

Un Lupanar. On le présume, d'après son enseigne qui offre un Priape sculpté. Telle est l'opinion commune; mais Hamilton s'est élevé contre, ainsi qu'il le paraît d'après le passage suivant : « The Priapus cut in

stone and placed in a niche on the outside wall of this house, is called here the sign of the brothel which they suppose to have ben kept in the house. But it has more probably been placed there in honour of the deity so called in the same manner as we see frequently now against the houses of this contry a St-Francis, St-Antony. It il evident from the very public situation that such a representation did not in those days convey any indecent idea». Peut-être ces sortes d'images, ainsi que leurs représentatifs en métal, qui formaient autant de meubles domestiques, n'étaient-ils que des signes emblématiques qui rappelaient aux hommes leurs obligations à satisfaire aux lois qu'une nature, continuellement occupée à la reproduction, a établies pour la conservation des espèces. On travaille, dans la grande rue, à déblayer une maison; l'ouvrage est curieux, à raison du mélange de terre et de lave dont elle est couverte.

Une petite maison nouvellement découverte. Elle ne présente rien de bien intéressant.

Porte de la ville. Elle paraît avoir été l'entrée principale; elle fut sans doute décorée, à en juger par les fragmens de colonnes et quelques chapiteaux d'ordre ionique qui sont sur le sol dans le voisinage; mais peut-être ces débris appartenaient-ils à un temple qui fut renversé lors du tremblement de terre arrivé sous Néron. Sur les côtés sont deux ouvertures très-petites, qui font suite à un parapet. Au dehors de cette porte et tout proche d'un corps-de-garde sont deux hémicycles en pierre, de forme demi-circulaire, destinés sans doute à la conversation; une trentaine de personnes peuvent s'y asseoir. Ils furent construits aux frais de la prêtresse Mammia, pour l'utilité publique. Près et au-delà est

le tombeau de cette illustre citoyenne, avec l'inscription suivante:

Mammiæ P. F. Sacerdoti publicæ
Locus sepulturæ
Datus decreto decurionum.

Ce monument était beau, à en juger d'après les restes; il est sur une élévation, entouré de colonnes en partie ruinées : son entrée a un entourage, avec terrasse et degrés pour y arriver. On entre dans l'intérieur par une autre porte; là se trouvent les niches pour les urnes cinéraires, et une entre autres plus grande, qui est sans doute celle de Mammia.

Une Maison de campagne hors des murs, à environ quatre portées de fusil. Elle n'est pas bien considérable, mais on y voit des peintures assez intéressantes. Le portique est élégant; il contourne un jardin où sont un bassin et un petit temple, *œdicula :* les appartemens sont décorés de belles peintures; de charmantes arabesques en forment les cadres. Les peintures représentent des comestibles, des fruits, des animaux; les appartemens sont obscurs et tournés du côté du midi. Il règne un péristile à la cour d'entrée. Il y a un escalier par lequel on descend dans les caves voûtées qui font le tour du portique où se trouve le jardin. Elles sont en bon état, et reçoivent le jour par de petites fenêtres assez étroites, quelques-unes sont garnies, au lieu de vitres, de morceaux d'albâtre coupés en feuilles minces et transparentes. On y voit une rangée d'amphores ou d'urnes qui contenaient du vin; plusieurs ont encore au dedans une cendre rouge. D'après le dire de notre Cicéron, lors de la grande catastrophe qui détruisit Pompéia, les membres de la famille de cette maison vinrent s'y réfugier et firent

ensuite des efforts inutiles pour se sauver. On le présume, d'après les ossemens de huit squelettes, dont quatre d'enfans qu'on y a trouvés. Que de cris les malheureux ont alors jetés dans ce souterrain, sans pouvoir exciter la commisération chez ceux qui auraient pu les secourir ! Partout on rencontre des frises, des entablemens et des chapiteaux d'ordre corinthien, travaillés dans un goût exquis. On dit que cette villa appartenait à Arius; d'autres croient que c'était le *Pompeianum* de Cicéron, charmant séjour de cet orateur, près de Pompéia, et que de là il mit à la voile pour aller joindre Pompée en Grèce, après s'être refusé aux offres incertaines des trois cohortes stationnées à Pompéia.

Telles sont les choses les plus curieuses que nous a fait voir notre Cicéron, en nous instruisant sur les objets qui méritaient le plus notre attention. Il est fâcheux, et c'est une observation de M. de Moore, qu'en déblayant la ville, on ait négligé de recouvrir quelques maisons, en leur conservant leur ameublement; au moins on jouirait long-temps de ces objets véritablement intéressans pour tout amateur de l'antiquité. Ces maisons sont abandonnées à toutes les injures du temps, tandis, continue le même voyageur, qu'un chétif édifice de brique, venant Dieu sait d'où et comment, a été reçu avec hospitalité, renfermé dans une enveloppe du plus beau marbre, décoré de joyaux, et soigné avec la plus grande distinction. En général, les édifices de Pompéia offrent de petites dimensions; leurs matériaux présentent plusieurs indices de ce que Vitruve appelle l'*opus incertum*. La plus grande partie est en briques : on y trouve cependant des pierres de lave d'un grain assez fin pour souffrir le poli, quelques scories, un tuf plus ou moins grisâtre et compacte, entremêlé de

grains de zéolithe, quelques ponces et du pépérino; tels sont les matériaux du pays, qui ont servi à sa bâtisse. Les maisons ont rarement deux étages; les appartemens sont toujours placés sur l'arrière donnant sur la cour, ornés de portiques, un grand nombre ayant un pavé en mosaïque, d'autres des carreaux de marbre à compartimens; les fenêtres avec volets, quelques-unes avec vitres. Les murs sont ornés de peintures en médaillons, décorés plus ou moins de bas-reliefs en stuc; leur couverture sans doute était en planches, soutenues par des solives dont on voit encore quelques restes, et qui se sont effondrées par le poids de la matière brûlante.

Les travaux de déblayage de Pompéia offrent beaucoup moins de peine que ceux d'Herculanum, à raison de la mollesse de la croûte dont sont entourés les objets qu'on cherche; aussi est-ce vers eux que se sont tournés et que se tournent encore les soins du souverain. Le Moniteur des Deux-Siciles, 29 mai 1811, s'exprime, à cet égard, ainsi qu'il suit, relativement aux objets nouvellement trouvés. « Parmi les objets retirés de dessous terre, on distingue une petite statue en bronze, de la hauteur de trois palmes, et représentant un jeune homme tenant une lyre dans la main gauche, et un plastron dans la droite; elle est si bien conservée, que l'on y voit même trois cordes de la lyre; elles sont d'argent. On ignore si c'est un Orphée ou un Apollon, ou simplement la statue de quelque musicien; mais, quel qu'en soit le sujet, l'ouvrage en est très-beau. On a encore trouvé un candelabre en bronze, d'une forme très-élégante; trois griffes de lion, surmontées de trois feuilles de vigne, en forment le soutien. Parmi tous les candelabres trouvés à Pompéia,

aucun n'offre une idée aussi originale et d'un style aussi gracieux. On remarque encore parmi les objets en bronze un vase de cuisine, de forme cylindrique, soutenu sur des pieds de griffon, et digne, par son extrême élégance, de figurer dans l'appartement d'un moderne Apicius. Parmi les objets en marbre, on doit une attention particulière à une biche allaitant son petit, et qui, ayant la tête tournée du côté de celui-ci, porte dans ses traits l'expression la plus naïve de l'amour maternel. On admire aussi un jeune garçon endormi, et tenant à la main un panier dans lequel une souris cherche à s'introduire timidement et à pas lents. Cette fouille a encore produit divers objets en plomb et en terre; parmi les premiers on distingue un vase de figure cylindrique, agréablement sculpté, et parmi les derniers on voit avec plaisir une superbe lampe de forme circulaire; et portant, au milieu, un charmant bas-relief qui représente Jupiter, et l'aigle ayant les ailes étendues et tenant les foudres dans ses griffes. Cette fouille a été une des plus productives ».

De nouvelles fouilles ont eu lieu en octobre 1812, mais dans l'intention de suivre les murs d'enceinte, et connaître ainsi le périmètre de la ville, l'alignement des grandes rues par l'axe des portes où elles aboutissent, à quoi on était déjà parvenu dans une étendue de quatre-vingts toises. Cette muraille a dix-huit à vingt pieds de haut sur douze de large; elle est fortifiée de distance en distance par des tours carrées qui excèdent de peu de chose la hauteur de la muraille. On ne s'est point aussi ralenti sur les fouilles de l'intérieur; une faite dans le voisinage du temple d'Isis a fait découvrir un squelette et quelques os humains, et bientôt un amas de médailles de bronze et d'argent; celles-ci datent du

règne de Domitien. Enfin on trouva huit petites médailles d'or du petit module à fleur de coin, enfermées dans un morceau de toile de lin en plusieurs doubles. Sous un portique près la rue des Tombeaux, furent trouvés plusieurs autres squelettes, notamment celui d'une femme et ceux de quelques enfans. Parmi ces squelettes étaient trois anneaux d'or, des boucles d'oreilles. Dans plusieurs maisons dégagées se sont offerts nombre de vases et d'ustensiles, dont plusieurs en verre et fortement irisés; d'autres vases, trouvés dans des tombeaux, étaient remplis d'eau. Sur les murs d'un passage qui conduit du grand théâtre à la rue de l'Odéon était grossièrement tracée l'inscription suivante, qu'on attribue à la licence de quelque soldat romain.

Ad. XI. K. Decemb. A. XV
Epapra. Acutus. Auctus.
Ad locum duxerunt.
Mulierem Tychen, et pretium
In singulos A VIII (asses octo)
M. Messala. L. Lentulus. Cos.

Des fouilles encore plus récentes ont mis à découvert un monument de famille fort curieux ; il consiste en une jolie petite rotonde dont le péristile est formé par quatre petites colonnes doriques, surmontées d'un attique fort élégant. On pénétra dans l'intérieur, qui est bien conservé ; on y trouva des enfoncemens où étaient placés les vases qui contenaient des cendres de morts. M. Eggelin, frappé de l'élégance de ce joli monument, en a fait construire un semblable dans sa philosophique retraite de Capo di Chino. Les enfoncemens sont remplis par de très-beaux vases étrusques qu'il s'est procurés. La matière qui encroûte tous les

objets qu'on déterre est couleur de châtaigne rougeâtre, plus ou moins pâle, remplie de fragmens de pierre ponce et de petits cristaux blancs, de la forme du grenat; la plupart sont effleuris. Pline, en parlant de ce qui arriva à son oncle, accouru au secours de cette ville avec sa flotte, continue ainsi : *Jam navibus cinis inciderat, quò propiùs accederet, calidior et densior; jam pumices etiam nigrique et ambusti et fracti igne lapides; jam vadum subitum, ruinâque montis littora obstantia :* passage qui indique que les pierres ne furent point cassées ou rompues par l'action du feu, mais lancées très-haut et au loin de la sommité du volcan.

CHAPITRE XVI.

Montagne de Pausilippe. — Grotte. — Tombeau de Virgile. — Pouzzoles. — Temple de Neptune, — de Sérapis. — Amphithéâtre. — Piscine. — Solfaterra. — I Pisciarelli. — Lac Agnano. — Étuves Saint-Germain. — Grotte du Chien.

La montagne Pausilippe est une suite de celle dont le développement forme une enceinte au bassin de Naples, du côté du couchant. Ce lieu, en vérité, mérite bien le nom qu'on lui a donné, Παύσις τής λυπῆς, cessation de tristesse. Est-il possible en effet d'éprouver de la mélancolie quand, du haut de ces hauteurs, la vue plane, par un beau jour, sur la brillante scène d'objets que l'on a sous soi, de quelque côté que l'on se tourne? Mais ce qui excite davantage la surprise chez tout voyageur, c'est une grotte qui aujourd'hui sert de passage pour aller de Chiaja à Pouzzoles. Ce chemin

était autrefois connu, à s'en rapporter au passage suivant de Strabon : *Est ibi fossa occulta per montem Puteolis ac Neapoli interpositum acta, eodem modo quo alium Cumas versùm diximus fuisse ductum : viaque stadiorum multorum longitudine aperta est, in qua decedere occurrentia invicem jumenta possint; tamenque passìm incisis in montis superficiem imminentem fenestris justam satis altitudinem demittitur.* Les difficultés de cette route firent que les voitures préféraient le passage par la croupe de la montagne; aujourd'hui qu'on a élargi la communication, le chemin est plus court et plus facile. Cette grotte est pratiquée sur une longueur de trois cent soixante et une toises, dans un tuf mou, résultat d'un mélange de cendres et de pierres-ponces que vomissent souvent les volcans, sous forme d'une boue liquide, qui, prenant ensuite de la consistance, forme une pierre tendre et légère. Quoique plusieurs regardent cette excavation comme due aux travaux des Romains, cependant il est plus vraisemblable que ce furent les habitans de Cumes qui l'entreprirent pour établir une communication entre Naples, Nola et une partie de la Campanie. Il paraît que toute cette montagne, sur la gauche, a été autrefois exploitée; car, dès l'entrée de la grotte, on trouve plusieurs corridors qui se prolongent beaucoup dans son intérieur. Ce passage, qui autrefois ne pouvait admettre que les gens de pied et les bêtes de somme, ce qui le rendait bien desagréable du temps de Sénèque, à en juger par ce qu'il en dit, fut rendu praticable pour voitures sous Alphonse I[er], et depuis il fut encore beaucoup plus élargi. Aujourd'hui sa plus grande élévation est de quatre-vingt-neuf pieds, et sa moindre de vingt-quatre, sur vingt-six de large, espacement suffisant pour que deux voitures s'y

les Teutons; mais le plus grand nombre des antiquaires les regarde comme ayant plutôt été fabriqués pour Trajan, en mémoire de ses grands succès sur les Daces, et qu'ils furent par suite placés sur le château des eaux Giulia, Tepula et Marzia, en mémoire de ce qu'il avait restauré les conduits de ces eaux. Suivent les deux statues des fils de Constantin, trouvées sur le mont Quirinal, dans les Thermes de cet empereur; enfin sont deux colonnes, dont l'une, près du palais des Conservateurs, est la Milliaire, *Milliarium aureum*, qui, portant le n° 1er, indiquait le premier mille de toutes les voies qui aboutissaient au Forum. Celle qui est à l'opposite est moderne, elle fut faite pour lui correspondre; elle supporte un globe de bronze doré qui, disent quelques-uns, contenait ou contient encore les cendres de Trajan : elle était auparavant sur le sommet de la colonne de ce nom. Tous ces monumens sont en marbre blanc; mais le lichen noir qui les recouvre fait regretter l'insuffisance du moyen présenté, il y a un demi-siècle environ, à l'académie des sciences, pour préserver les monumens de la détérioration qu'il occasione.

La place du Capitole offre un carré parfait dont le milieu est occupé par la statue équestre de Marc-Aurèle : l'œil, errant sur tous les objets majestueux qu'il a en perspective, se repose avec plaisir sur l'effigie d'un prince philosophe qui pendant son règne ne s'occupa que du bonheur de ceux qu'il gouvernait. Cette statue de bronze, autrefois toute dorée, aujourd'hui plus belle encore par le caractère d'antiquité que lui donne la patine dont elle est en partie couverte, ornait la demeure de cet empereur; elle fut découverte dans une vigne voisine de Saint-Jean de Latran;

Sixte IV la fit élever sur la place de cette église, d'où Paul III la fit enlever et placer où elle est sur un piédestal fait d'un morceau de corniche en marbre pris dans le Forum Nerva. Michel-Ange, qui présida ces travaux, étonné de l'expression du cheval, ne put s'empêcher de lui crier : « Ricordati che sei vivo, e camina ». Malgré cet emphatique éloge d'un homme fait pour en imposer, ce groupe n'en a pas moins été exposé à la censure, et à cet égard on peut voir ce qu'en a dit Falconet dans l'Année littéraire, année 1773.

Le palais Sénatorial fut élevé par Boniface IX sur les ruines des anciennes archives. La composition de la façade est d'un style un peu différent de celui des deux autres corps de bâtiment; elle est décorée d'un grand ordre corinthien en pilastres posés sur un soubassement. On la dit de l'invention de Michel-Ange, mais elle ne lui ferait point honneur. On monte au premier étage par un très-bel escalier à deux rampes, appliqué sur ce soubassement et montant à la hauteur de l'ordre. A leur naissance est une très-belle fontaine ornée de trois statues antiques; celle du milieu, qui est dans une niche, est de marbre de Paros; elle a une draperie de porphyre, et représente Rome triomphante : elle a été trouvée dans le temple de Castor et Pollux à Cora. Quant aux deux colossales d'un marbre grec, l'une représente le Nil, et l'autre le Tibre : elles ont été toutes deux trouvées près le Monte Cavallo. Ce corps de bâtiment offre une très-grande salle ornée de fresques, où se tenaient les audiences du tribunal. On y voyait une statue de Paul III, une de Grégoire XIII et une de Charles d'Anjou, et en 1793 une grande pierre qui, sous le sénatoriat de Rezzonico, fut élevée à Pie VI, qui s'était refusé aux honneurs de la statue de bronze que voulait

par les cendres du poëte; du moins telle est l'opinion commune, appuyée sur le témoignage d'AElius Donat, grammairien, qui vivait à Rome en 354, et qui assure que les cendres de ce poëte, ayant été transportées à Naples, furent déposées sur le chemin de Pouzzoles, *intra lapidem secundum*, ou autrement, en dedans du second mille. En ajoutant à cette allégation celle de Pietro di Stefano, celle aussi d'Alfonso d'Eredia, évêque d'Ariano, on ne sera pas tout-à-fait dénué de raison pour établir sa croyance sur un monument qui ne peut qu'intéresser chacun par le souvenir du grand poëte dont il eut les cendres. Ces derniers auteurs disent en effet que de leur temps on voyait, en avant d'une chambrette de ce monument, neuf petites colonnes de marbre, soutenant une base sur laquelle reposait une urne, où était gravé le distique suivant, fait par le poëte lui-même :

Mantua me genuit, Calabri rapuêre, tenet nunc
Parthenope; cecini pascua, rura, duces (1).

Tous ces objets, ainsi que le revêtissement de l'intérieur, ont disparu dans les temps de barbarie; le squelette seul du monument, c'est-à-dire la brique, a survécu aux orages. Le soubassement est en grosses pierres; au-dessus est un ouvrage réticulaire, et ainsi jusqu'à la hauteur des lucarnes qui donnent jour au dedans. Le dessus de la grotte est rempli de ronces, qui forment une verdure agréable; du milieu s'élevait autrefois un laurier assez haut : c'était un hommage rendu par le hasard au Génie poétique. Il s'est desséché par

(1) Cette urne, dit-on, se voyait encore en 1560; depuis on ne sait ce qu'elle est devenue.

le manque d'humidité nécessaire à sa racine. Pareilles guirlandes ornent la fenêtre, ce qui rend l'intérieur obscur, et lui donne un caractère plus religieux. Nous terminâmes cette excursion pour aller voir un petit tombeau élevé, par un Anglais, à un enfant qui fut enterré dans le voisinage.

Au sortir de la grotte est une paroisse avec quelques maisons en plate-forme; bientôt l'on arrive à des vergers, en suivant une très-belle route, et, ayant dépassé, sur la droite, le chemin qui mène au lac Agnano, on se trouve au bord de la mer, sur une belle pelouse, prolongée jusqu'à la grève, sur laquelle se déferlent les vagues de la mer qui y amènent en abondance la *pila marina*. C'est une agglomération végétale, formée de filamens courts, roides, que l'on a regardée jusqu'ici comme produite par le roulement d'un noyau primitif, sur lequel se sont apposées d'autres couches végétales. Néanmoins la section de ces corps ne manifeste rien qui puisse appuyer cette opinion; elle offre une disposition, non par couches, mais uniforme, ayant beaucoup d'analogie avec celle des égagropiles que rejettent quelquefois les grands ruminans. On présume aujourd'hui qu'ils sont le résultat d'une digestion faite chez de gros poissons qui vivent d'algues et de varec. Sur la gauche étaient autrefois des marais, dont les exhalaisons infectaient ce lieu, choisi par les Napolitains aisés pour leurs promenades. Le Gouvernement y a fait faire des saignées qui ont donné écoulement aux eaux, et c'est pour conserver la mémoire de ce bienfait que l'on a placé, sur un socle de pierre, une inscription en marbre qui retrace l'utilité de ces travaux et dont les motifs sont exprimés dans cet extrait.

Quòd
Amœnissimæ Balneatorum plagæ
Invectu limi obstructisque lamis
Salubritatem reddiderit,
Ut ager anteà nullâ ex parte cultus,
Posthæc cultissimus fiat.

En effet, ce lieu dédommage, par sa fertilité, de la peine qu'on prend à le rendre sain et à le cultiver. Tout ce rivage est aujourd'hui bien fréquenté; les gens à voiture viennent y respirer la fraîcheur qu'amène la brise du soir dans les grandes chaleurs de l'été; ils descendent et se promenent sur la pelouse, jusqu'à ce que la nuit leur annonce qu'il est temps d'aller prendre des glaces à la Villa Reale. L'aménité de ce lieu, et la multitude des oisifs qui viennent en jouir, y ont fait établir un restaurateur où l'on trouve de quoi faire un modeste repas, quand on ne veut point aller plus loin. A quelques portées de fusil est Nisita, petite île qui paraît avoir été détachée du cap Pausilippe, depuis 775 de notre ère; car il n'en est fait aucune mention ni dans Strabon, ni dans Pomponius Méla. Tout proche en est une autre qui sert de lazaret. Nous étant mis en route, dans l'intention d'aller coucher à Pouzzoles, nous continuâmes, en suivant le rivage, qu'on désigne sous le nom de Bagnoli, à raison des bains de mer et d'eaux sulfureuses qu'on y vient prendre, lors de la saison, dans un corps de bâtiment sur la droite. Enfin, gravissant et laissant derrière nous l'hospice des Capucins, nous arrivâmes à la porte de Pouzzoles, après avoir fait environ neuf milles depuis notre départ de Naples.

Pouzzoles, *Puteolanum*, reçut son nom du grand

nombre de puits, ou sources minérales chaudes, qui furent très-fréquentés par les Romains, après que Quintus Fabius y eût conduit ses troupes dans la guerre contre Annibal. Auparavant cette ville s'appelait *Dicearchia*, puissance juste, à raison de la bonté du gouvernement qu'y avaient établi les habitans de Cumes, qui en jetèrent les premiers fondemens. Ce gouvernement faiblit beaucoup sous l'influence des Romains, quoique la forme continuât d'être la même. Enfin Pouzzoles, qui avait continué d'être pour ces conquérans, lorsque la Grande-Grèce avait pris parti pour les Carthaginois, devint une colonie, et dès-lors elle étala d'autant plus de luxe, qu'elle devint un port très-fréquenté. Mais la Pouzzoles d'aujourd'hui n'est point celle que fondèrent les Grecs en abordant à ce rivage, dont les beaux contours occupèrent tant leur imagination exaltée; ce sont, en bien des endroits, les mêmes fondemens; mais les édifices de bon style tombant, ils ont été remplacés par d'autres qui n'ont aucune ressemblance avec ceux qui les précédèrent. Et en effet il en est bien peu qui indiquent que cette ville ait été sous le pouvoir successif de ces deux puissances. Mesquine, juchée sur la croupe d'un petit cap, elle ne paraît rien offrir de curieux au voyageur, sinon les richesses de tout son contour. Néanmoins, en la parcourant avec un guide, on y trouve encore des indices d'une antique magnificence, et qui rappellent assez à l'homme sage que rien n'est stable dans l'univers, sinon le pouvoir de celui qui crée et conserve. Non-seulement le temps, l'ennemi caché le plus puissant des ouvrages des hommes, leur a porté atteinte; mais sont venues à son aide, à force ouverte, l'impétuosité des volcans, l'avidité dévorante de la mer, les convulsions des en-

trailles de la terre, et encore aussi la rage des Sarrasins, des Goths, des Normands et enfin des Turcs, qui en ont fait disparaître une grande partie. Les temples, les amphithéâtres, les bains et autres édifices élevés autrefois dans les endroits les plus peuplés, sont des preuves surabondantes de ce qu'était le luxe que l'aisance étalait dans cette ville, lorsque, devenue une petite Rome, au dire de Cicéron, elle et ses environs étaient le centre des campagnes qu'habitaient les plus riches Romains. Pouzzoles aujourd'hui est une ville d'environ sept à huit mille individus, qui la plupart vivent de la pêche, de la culture des terres, d'un petit commerce de consommation; on y rencontre beaucoup de moines qui courent les boutiques, pour quêter leur dîner, ou tuer le temps, dont ils sont fort embarrassés quand ils ont quitté leur église, où ils ont prié dans une langue qui leur est inconnue. Cette ville offre peu de choses à voir, mais son voisinage est fertile en objets de grand souvenir. Pour mieux en jouir d'un seul coup-d'œil, il faut aller dans le jardin des Camaldules, qui est la partie la plus élevée de tout le canton. Nous suivrons, dans la narration des objets à voir, l'ordre que nous a fait tenir notre Cicéron dans notre petite excursion.

La cathédrale est faite aux dépens d'un temple qui fut dédié à Auguste; du moins a-t-on raison de le présumer, d'après l'inscription suivante, qu'on lit sur la frise:

L. Calfurnius L. F. Templum Augusto cum ornamentis. D. D.

La partie ancienne de cette église est en grosses pierres, jointes sans ciment. Elle était décorée de colonnes corinthiennes, dont une portion se voit encore au dehors, mais en partie cachée par une nouvelle bâtisse.

Cette église est sous l'invocation de saint Janvier et de saint Procul, qui fut martyrisé avec lui. Ce fut là que saint Paul prêcha l'Évangile pendant sept jours qu'il y demeura, lors de son débarquement à Reggio, ainsi que les Actes des Apôtres en font foi. La place offre un piédestal en marbre ouvragé, qui est considéré par tous les voyageurs comme un monument de sculpture. Une inscription sur l'une de ses faces indique qu'il fut élevé pour soutenir une statue, qu'on dédia à Tibère; elle est ainsi conçue :

Tib. Cæsari Divi
Augusti F. Divi. Jul.
Nep. Augusto Pontifici
Maximo Cos. III.
Imp. VIII, Trib. Potest. XIII
Augustulos.
Respublica restituit.

Sans doute que cette statue était équestre, vu que ce piédestal est plus long que large. La même inscription porte que ce fut un collége des Augustaux, ou prêtres consacrés au culte d'Auguste, qui en firent les frais. Ce monument ayant souffert dans un tremblement de terre, la ville de Pouzzoles le fit rétablir. Douze villes, personnifiées par les figures en relief, et avec leurs noms dessous, sont sculptées au pourtour. Ces villes avaient alors une correspondance directe avec Pouzzoles, dont le port était très-commerçant. Ces figures, qui les représentent, sont fort endommagées; mais elles n'en sont pas moins d'un bon style. Il n'y en a que deux sur le côté de l'inscription: l'une d'elles tient embrassé un cabri de la main droite, et la gauche est étendue sur la tête d'un petit enfant; les autres sont également bonnes, bien qu'outragées par le temps. Les noms qui les désignent

sont : Temnos, Cibyra, Myrina, Ephesos, Apollonidia, Philadelphia, Tmole, Cyme. Toutes ces villes, qu'un tremblement de terre avait ravagées pendant la nuit, sous le règne de Tibère, au rapport de Tacite, furent rétablies aux dépens de l'empereur. Il arrive quelquefois au méchant de faire de bonnes œuvres : c'est une forte preuve que le cœur humain a un fonds de bonté, qui se manifeste plus ou moins contre ce qu'en disent les misanthropes. Sur la place du Marché est une fontaine assez jolie et bien nourrie; d'un côté est, sur un piédestal, une grande statue de sénateur avec une toge: elle est d'un assez bon caractère; sa tête est moderne. Une inscription mutilée indique qu'elle fut élevée à un préteur et augure, par quelques villes d'Afrique, qui regardaient ce magistrat comme leur protecteur. A l'opposite est sur pied l'évêque saint Janvier, patron de Naples.

Le premier objet que nous allâmes voir fut le temple de Jupiter Sérapis, qu'élevèrent quelques marchands égyptiens établis à Pouzzoles, pour leur intérêt. Il se trouvait autrefois dans l'ancienne ville; aujourd'hui il est attenant Pouzzoles, au nord-ouest, dans une sorte de jardin qu'il faut se faire ouvrir pour y pénétrer. On reporte son origine au sixième siècle de Rome, à s'en rapporter à une inscription lapidaire conservée dans une villa du marquis de St-Arpino. Il y est fait mention du décret des magistrats, qui ordonne l'érection de ce temple, le plan de sa construction, et les sommes à payer aux ouvriers; inscription citée par Capaccio. Ce temple fut aperçu vers le milieu du siècle dernier. Trois colonnes d'une grande proportion, encore sur pied aujourd'hui, et dont le sommet sortait de terre, furent les premières indices d'une grande découverte

à faire; le déblaiement fut commencé, et les fouilles donnèrent bientôt quelques statues, de nouvelles colonnes hautes de cinquante pieds environ, d'un seul morceau de marbre cipolin, et des vases fort curieux. Ce monument devait être d'un bien beau caractère, à en juger par ce qu'il en restait avant que ses plus beaux morceaux n'eussent été transportés à Caserte; on en aura une idée si l'on s'en rapporte à la restauration et au plan qu'en offrent Paoli et l'abbé de Saint-Non : son enceinte, selon ces deux savans, a deux cents pieds de long sur cent soixante de large. Nous entrâmes au dedans par un de ses angles, qui aujourd'hui est dans la plus grande dégradation. Autrefois on y arrivait par un portique carré, orné de colonnes, et qui conduisait à un vestibule quadrilatère, dont les côtés les plus extérieurs offraient une suite de petites chambres où, dit-on, les malades qui venaient invoquer la divinité attendaient en songe la révélation de ce qui pouvait contribuer à leur guérison. Il y en a une à chaque angle, près le Naos, qui est plus grande que les autres; autour règnent des siéges pour reposer ceux qui y prenaient des bains de vapeur; le long des murs sont creusées, sur le sol, des rigoles qui recevaient celles-ci quand elles s'étaient condensées en eau. On entrait dans les chambrettes, soit par l'extérieur ou par l'intérieur du temple. On trouve, dans les restes de quelques-unes de ces chambrettes, des vestiges d'escalier qui donneraient à croire qu'au-dessus d'elles était un étage supérieur. La Cella ou sanctuaire est au plus profond; on y montait par quatre marches. Au cul-de-four était une niche contenant la statue de Sérapis, qu'on voyait autrefois à Portici. Ce sanctuaire a environ quarante-cinq pieds de long sur trente-six

de large. En avant était le Pronaos, orné de quatre grandes colonnes corinthiennes de marbre cipolin, dont trois sont encore sur pied. Sur les bases des deux du milieu se voyaient deux inscriptions, l'une relative à Septime Sévère, et l'autre à Aurélius Antonin. Elles indiqueraient que ce temple, qu'on dit avoir été bâti l'an de Rome 648, aurait éprouvé quelques restaurations du temps de ces empereurs. Au milieu du parvis est un soubassement circulaire, haut d'environ trois pieds, et de soixante-quatre en diamètre; il est interrompu en quatre endroits en regard par cinq ou six degrés. Autour sont seize piédestaux; on ignore s'ils servaient de base à des colonnes qui auraient formé en ce lieu un édifice monoptère. Entre ces piédestaux étaient douze vases cylindriques, cannelés, destinés à recevoir les entrailles des victimes; dans le contour du soubassement se voient encore quelques anneaux de bronze pour les y attacher. La surface de l'aire est inclinée vers le centre, où est une pierre percée pour l'écoulement des eaux qui se perdent dans le souterrain. D'après les dispositions que nous venons d'indiquer, il y a tout lieu de croire que ce temple était un Serapéion où des prêtres intéressés, nourrissant la croyance superstitieuse des malades, cherchaient à les guérir de leurs maladies réelles ou imaginaires, en faisant jouer tous les ressorts de leur industrie. Ce temple a été englouti, pendant longues années, dans des lits de cendres volcaniques; peut-être aussi s'est-il affaissé à la suite de tremblemens de terre dont il aura plus particulièrement ressenti les effets, et que la mer, alors voisine, sera venue recouvrir sa surface ainsi déprimée; car, en considérant le milieu des trois colonnes sur pied, on y voit de profondes ouvertures

pratiquées par des pholades (1), dans l'intervalle de plus d'un pied; le reste, au-dessus comme au-dessous, est parfaitement uni, ce qui donne à penser qu'après l'irruption volcanique qui aura recouvert le bas, la mer, qui est actuellement de quinze à dix-huit pieds plus basse, aura été long-temps à plus de huit à dix au-dessus de son niveau, et que, par une suite de quelques violentes commotions, elle sera revenue en son lit actuel. C'était près de ce temple que s'élevait la maison de Sylla, ce farouche tyran qui abdiqua la dictature après avoir fait ruisseler des flots de sang.

En quittant ce lieu, nous arrivâmes à une fabrique qu'on dit être le temple de Neptune, édifice élevé à cette divinité par les Pouzzoliens, qui étaient de grands commerçans sur mer. C'est une masse assez informe, cependant voûtée dans ce qui en reste, offrant encore des portions d'architraves assez bien conservées, et recouvertes, en nombre d'endroits, d'ouvrages réticulaires. Il paraît, d'après quelques passages d'ouvrages anciens, que ce temple existait du commencement des empereurs. Cicéron, en effet, disait, en parlant de la faiblesse des sens: « L'œil, vu la distance, a peine à découvrir les objets qui sont au devant de lui; et cependant de Baies nous pourrions découvrir, à Pouzzoles, notre ami Avienus, qui se promènerait par hasard sous le portique du temple de Neptune ». César, selon Appien, se trouvant à Pouzzoles, sur le point d'aller à la rencontre d'Antoine, sacrifia à Neptune; Caligula

(1) Les colonnes de marbre cipolin sont celles qui ont été le plus attaquées. Composées de grosses parties quartzeuzes, on observe que, quand l'animal y parvenait, il changeait sa direction, pour trouver une partie qui lui fût d'un plus facile accès.

en fit autant avant de passer sur le pont célèbre dont parle Suétone. Néanmoins, quelque valables que soient ces allégations, il est plus probable, selon les savans de Naples, que ce temple fut élevé à la mémoire d'Adrien, qui fut enseveli en ce lieu; car, selon la tradition, cet empereur mourut à Baies, et fut transporté auprès de la villa de Cicéron, où on lui bâtit un temple. En effet, parmi les ruines de ce temple se trouvèrent plusieurs statues d'Adrien, assez bien conservées, avec les ornemens de sa dignité impériale et des inscriptions relatives à ce fait.

Après ces ruines, nous eûmes à voir le labyrinthe. C'est une sorte de citerne, ouvrage fort en usage chez les anciens, eu égard aux grandes consommations d'eau qu'ils faisaient dans leurs maisons. Là, ces eaux se clarifiaient en déposant tout le limon dont elles étaient surchargées. La conserve dont il s'agit est taillée dans le roc; le sol en est fort uni; de là s'élèvent de fort gros piliers carrés et d'une seule venue; ils sont très-hauts et soutiennent une voûte faite avec des matériaux rapportés. Cette voûte est d'une construction pareille à toutes celles usitées à ce genre de bâtiment. Le sol est enduit d'une couche de stuc pour la conservation de l'eau qui lui arrivait par des aqueducs faits en briques, dont on voit encore les restes sur le chemin qu'on tient en allant de Pouzzoles à la Solfatara, et dont on a conservé une partie pour fournir aux fontaines de la ville; de là elle était rendue aux environs, peut-être même à l'amphithéâtre. Tous ces édifices n'ont aucune utilité aujourd'hui; mais ils en avaient une bien grande autrefois, lorsque les Romains occupaient non-seulement Pouzzoles, mais encore ses environs.

L'amphithéâtre que nous vîmes après est un morceau

d'antiquité le mieux conservé de ceux qu'on rencontre dans ce voisinage. Il approche, pour la grandeur, de celle du Colisée, dont il a la forme, ce qui atteste la quantité du monde qui s'y rendaient lors des beaux jours de ce canton. On présume qu'il est d'une époque bien plus reculée que celle de Vespasien, non-seulement d'après la distribution de ses parties, mais encore d'après la nature de ses briques rouges très-solides, et la disposition des petits carreaux rangés en forme de réseaux et appliqués sur un ciment très-dur. Mais cette antiquité ne peut remonter au delà du temps de Vitruve, puisque cet auteur, en traitant des constructions qui étaient en usage au siècle d'Auguste, parle de la construction reticulaire dont il s'agit, comme d'une mode nouvelle et d'ouvrage d'une solidité peu durable. Il est parlé de ce monument dans Suétone, lorsqu'il dit qu'Auguste promulgua une loi relativement au rang que chacun devait garder dans les spectacles, et cela au sujet de l'affront qu'éprouva un sénateur qui dans l'amphithéâtre de Pouzzoles ne reçut point les honneurs que comportait sa dignité. En faisant le tour de ce qui en reste actuellement, on voit qu'une grande partie des voûtes, ornées de caissons, sont encore en bon état; cependant les escaliers sont beaucoup dégradés. Sur le côté de l'extérieur se voient, de distance en distance, des loges ou caves dans lesquelles on renfermait les bêtes féroces destinées aux jeux intérieurs. On en rencontre deux autres plus grandes, qu'on dit avoir été la prison de saint Janvier, avant qu'il ne fût exposé aux bêtes, qui se prosternèrent à ses pieds, comme il arriva au prophète Daniel; du moins c'est

ce qu'atteste l'inscription suivante, placée au-dessus de l'entrée :

Januario Neap. et Proculo Puteol.
Sociisque Martyribus
È proximo adducti carcere,
Immanes quibus objecti fuerunt
Prostratas ante se et in obsequium
Provolutas feras
Mirum spectaculum exhibuerunt.
Ad civium suorum pietatem
Et munificentiam excitandam,
Lapis erectus anno 1734.

On montre, dans cette loge, quelques traces du sang de ce saint, qu'on assure également devenir fluide lorsque celui de la cathédrale de Naples se liquéfie. Le soubassement de cet édifice est en grosses masses de laves ; sur elles sont de grosses briques : le tout était revêtu de pouzzolane avec stucage. Tout l'ensemble a une forme circulaire, ayant quatre entrées qui sont à égale distance. L'intérieur est tellement encombré, qu'on n'y distingue plus de gradin ; le reste est un verger. Voilà ce que deviennent les monumens de l'empire romain ; que deviendront les nôtres ?

Nous arrivâmes ensuite sur quelques ruines, qui paraissent avoir fait partie d'un temple qui est carré au-dehors et rond en-dedans. On présume que ce temple fut consacré à Diane, comme étant la divinité qui présidait aux combats des gladiateurs. C'était là que ces malheureuses victimes de ces temps de cruauté venaient invoquer la déesse, pour leur être favorable dans les exercices auxquels ils allaient se livrer.

En suivant la voie consulaire pavée toute en laves, avec autant de solidité que de magnificence sous Do-

mitien, on rencontre çà et là, de chaque côté, plusieurs tombeaux ou restes de tombeaux, curieux à voir, tant par leur construction et leur forme, que par les jolis arabesques dont ils sont décorés au dedans. Il en est quelques-uns voûtés où l'on voit plusieurs enfoncemens dans l'épaisseur des murs; ce sont autant de niches où se plaçaient les urnes cinéraires. J'y ai vu un de ces monumens entre autres où était une très-grande excavation, le contour était encore assez bien peint; sans doute qu'elle contenait les restes de quelque chef de famille.

Enfin, après avoir bien cheminé et monté par le nord-nord-est, nous nous trouvâmes au bord d'un évasement de volcan, qu'on appelle la Solfatara, à raison de la grande quantité de soufre qu'on en tire pour le commerce. Anciennement on lui donnait le nom de *Phlegra.* Diodore de Sicile dit que ce fut en ce lieu qu'Hercule défit les géans, espèce d'hommes que leur force et l'atrocité de leur caractère rendaient redoutables à leurs voisins. Quoi qu'il en soit, au rapport de Pline et de Strabon, ce lieu fournissait déjà, de leur temps, des indices d'embrasement, et des fusées d'eau s'élevaient de plusieurs crevasses, bien avant que le Vésuve ne fît sa première éruption. Pétrone offre l'aspect de ces lieux dans le passage suivant, qui, quoique exagéré, n'en mérite pas moins d'être connu.

Est locus exciso penitùs demersus hiatu
Parthenopen inter magnæque Dicarchidos arva
Cocyta perfusus aqua; nam spiritus extrà
Qui ferit effùsus funesto spargitur æstu.
Non hæc autumno tellus viret aut alit herbas
Cespite lætus ager; non verno persona cantu
Mollia discordi strepitu virgulta loquuntur;

Sed chaos et nigro squallentia pumice saxa
Gaudent ferali circùm tumulata cupressu.

Toutes les recherches qu'on a faites dans ces derniers temps, pour compléter l'histoire physique de cette montagne, portent à croire que la Solfatara n'est qu'un cratère, lequel sans doute a fourni la lave qui, coulant du nord au midi, a dévoré plusieurs monumens de Pouzzoles. Mais à quelle époque l'éruption s'est-elle faite? c'est sur quoi l'histoire garde le silence. Il paraît, en considérant tout le contour de l'évasement, qu'il y a eu aussi un affaissement de la montagne, à la suite de la consommation de matière qui a été rejetée du dedans au dehors. Le contour de cet évasement a plus d'un mille; sur sa pente il est couvert de halliers, excepté vers le midi, endroit frayé, par où l'on y entre. Le sol en est uni, et semble, au premier abord, être calcaire; mais, en en examinant un échantillon au toucher, on trouve que c'est une terre alumineuse, dont on pourrait tirer un grand parti. Sur les parties meubles du plan incliné végètent nombre de broussailles, parmi lesquelles on distingue le myrte, le romarin, la bruyère, la bousserolle et plusieurs espèces d'un gramen fort maigre. En traversant l'aire du bassin, on entend le sol résonner sourdement, même au loin, ce qui indique une grande excavation souterraine, où il est à présumer que les eaux pluviales se sont rassemblées pour former un lac, toujours bouillant par le feu volcanique qui est dessous; aussi quelques auteurs ont-ils désigné tout cet espace sous le nom d'*Olla Vulcani*. Les vapeurs de cette eau sortent sans cesse et avec violence par plusieurs endroits crevassés. En avançant sur ce sol dangereux, fort glissant après un temps plu-

vieux, on y rencontre plusieurs soufrières exploitées, et plusieurs autres en train de l'être. Cette exploitation, qui fait partie du revenu de l'hôpital de l'Annunziata, n'est pas bien coûteuse : il ne s'agit que de recouvrir les crevasses par où sortent les vapeurs sulfureuses avec des tuiles, sur lesquelles le soufre se cristallise. On l'obtient encore par sublimation, en travaillant sur des morceaux détachés de roche, où il est sensible à la simple vue. On vend annuellement près de trois cents quintaux de soufre, deux de sel ammoniac, et quarante d'alun. Ce produit pourrait être meilleur si l'on mettait plus d'ouvriers, et qu'il y eût plus de surveillance dans les travaux. Ces opérations chimiques se font dans un bâtiment qui est à l'entrée, sur la droite. En continuant, on trouve beaucoup de mares et flaques, dont l'eau est acidule; elles sont le résultat des eaux de pluie qui se sont amassées dans les soufrières abandonnées, et qui ont dissous beaucoup d'alun. On pourrait tirer parti de ces dissolutions par la simple évaporation, mais on les néglige. L'air de ce vaste encaissement est surchargé de principes gazeux qui pourraient devenir utiles dans le traitement des maladies; aussi les médecins de Naples envoient-ils leurs poitrinaires à Pouzzoles, pour qu'ils soient plus à portée de le respirer. Les expériences faites sur cet air ont démontré qu'il était composé de gaz hydrogène sulfuré, et de gaz acide carbonique, unis à beaucoup d'oxygène, le tout dissous par d'épaisses vapeurs.

En approchant du pied de la montagne, vers le nord-est, on arrive à une fabrique où l'on descend par un petit escalier. A peine y est-on entré, qu'on se trouve au milieu d'une vapeur de gaz hydrogène sulfuré; elle se ramassa tellement en gouttelettes sur mes

lunettes, que je fus obligé de les ôter pour y voir. La chaleur, dans cette étuve naturelle, était telle que je ne pus y rester deux minutes : les boucles de mes jarretières et souliers furent irisées sur-le-champ; et, quoique dans une saison la plus froide du pays, la sueur découlait de tout mon corps. Il en fut de même dans un lieu voisin dont l'atmosphère cependant était plus supportable. On dit que ces étuves naturelles sont très-fréquentées par les vérolés et les galeux de Pouzzoles. Nous gravîmes bientôt la montagne sur la droite, vers le nord-est, non sans passer près de quelques fumeroles, qui flamboyaient d'autant plus qu'on donnait essor à la flamme, en dégageant l'ouverture de quelques pierres qui la fermaient. Sur ces ouvertures (1) se voyaient en beaux cristaux du soufre, du sel ammoniac, mêlé d'alun; quelques portions étaient colorées par de l'arsenic ou du fer en oxydation.

Ayant gravi au milieu de grosses roches blanches, qui ont l'apparence calcaire, mais qui au fond ne sont que de l'argile, résultat d'une matière volcanique que l'acide sulfureux a dénaturée, roches qui souvent nous menaçaient de leur chute; ayant dépassé l'encaissement de cette sauvage phlégée, nous longeâmes le bord du cratère, par des routes de détour que nous formait notre Cicéron. De là nous avions en perspective le

(1) Cette partie de la Solfatara, dit un voyageur, offre un brillant tableau, lorsqu'on l'observe, au lever du soleil, dans la matinée d'un jour serein. Ces vapeurs, ne pouvant facilement se dissoudre dans l'atmosphère, et se condensant par le contact de l'air, forment une infinité de colonnes torses, qui ondulent en cherchant à s'élever. La diversité de leurs diamètres, celle des hauteurs auxquelles elles parviennent, celle de leurs différentes inclinaisons, offrent le plus singulier aspect. (Breislak.)

beau spectacle que la mer offre, les îles d'alentour de Pouzzoles, dont le sommet semble se perdre dans la mer. Parvenus au plus haut de la montagne, qui fait suite à celles auxquelles les Grecs donnaient le nom de Leucogées, à raison de la blancheur de leur surface; n'y ayant trouvé qu'une maigre végétation, dont l'Arbutus unedo, l'Erica caruca, le Spartium, étaient les individus les plus vigoureux, nous arrivâmes bientôt à une habitation gardée par un gros chien, dont nous achetâmes les caresses avec quelques carlins donnés au gardien. De là on jouit d'un second point de vue qui est encore plus riche que le premier, en ce qu'on y jouit en même temps de la vue sur Naples, du côté opposé. Alors nous eûmes à descendre l'enfoncement où se trouve le lac Agnano; mais que cette descente fut laborieuse! je devrais même dire périlleuse, à raison de la profondeur des ravins où nous nous engageâmes sur un terrain glissant et mou comme de la glaise, tantôt d'un blanc éblouissant, et bientôt après coloré en jaune ou en rouge, à la suite d'une décomposition de l'alumine et des pyrites martiales qui font le corps de tout ce sol sauvage. Notre Cicéron, qui se vantait d'avoir fait son état avec distinction et d'avoir conduit dans ces lieux plusieurs têtes couronnées, se perdit plusieurs fois dans ce désert, où, absorbé par toutes les hauteurs voisines, on manque de tout renseignement; où les pluies qui avaient cessé depuis peu avaient fait des ravines si glissantes, qu'il fallait souvent nous asseoir pour les mieux franchir aux endroits inquiétans.

Enfin, après avoir descendu ce revers de la Solfatara, qu'on appelle Il Secco dans le pays, à raison de la triste végétation qui le revêt, nous arrivâmes à une petite avenue garnie d'arbustes, et tapissée d'un vert

gazon; j'y montai et saluai les divinités champêtres d'un petit air sur un octavin, et aussitôt un écho bienveillant me répondit, sur le même ton, d'une manière qui me surprit, par la répétition de ses sonores accens. Nous nous remîmes en route, après un court repos, et bientôt nous arrivâmes à l'Acqua de' Pisciarelli, si renommée, à Naples et dans les provinces, pour l'usage médical. C'est une petite source qui provient des pluies et des nuages qui couronnent souvent le pic des montagnes supérieures à celles d'où nous venions de descendre. Cette eau, retenue par des couches d'argile, et ne pouvant pénétrer dans le cœur de la roche, s'infiltre, et, passant dans sa route près de quelques fumeroles, elle contracte une chaleur et un goût acidule comme vitriolique. En effet, dans son voisinage sont plusieurs bouches fumantes et des fentes incrustées de cristallisations sulfureuses et vitrioliques. Aux approches de la source on sent une odeur de soufre, et bientôt on la découvre sous un énorme rocher, où elle forme une sorte de petit réservoir, dont l'eau est continuellement agitée par un mouvement d'ébullition. Cette eau, qui vient par plusieurs bouches, est si chaude, qu'à peine on peut y tenir la main; elle contient de l'alun et du sulfate de chaux et de fer; elle a une odeur qu'on rapporte avec raison au gaz hydrogène sulfuré qui s'en dégage; la chaleur en est assez grande pour faire monter le mercure d'un thermomètre de Réaumur au soixante-dix-huitième degré de sa graduation. Cette source était connue de Pline, qui l'appelle *Fons Leucogæus*, parce qu'elle venait des montagnes de ce nom. Ce naturaliste remarque que l'eau en est bonne pour les maladies des yeux et les blessures; aujourd'hui elle est renommée pour les gonorrhées et les

leucorrhées : on l'emploie en boisson et en injection pour le diabète, les incontinences d'urine et les affections psoriques. Les propriétés de cette source sont beaucoup exaltées dans les vers suivans d'un poëte du pays.

Faucibus apta satis bronchos ex rheumate passis,
Et læsis oculis hæc aqua præstat opem.
Pulmonem recreat quem tussis causa fatigat,
Inflammat corpus cui dominatur aqua;
Incitat os dapibus, stomachi fastidia tollit,
In multis aufert rheumatos omne malum.
Pigritiam tollit membrorum, pectora lenit,
Vocis ad obsequium pectoris aptat iter.

Les principes constituans sont entre eux dans les proportions suivantes, savoir : eau commune, vingt onces; sulfate d'alumine, dix grains; sulfate de fer, vingt et un grains; sulfate de chaux, quatorze grains; acide sulfurique, dix grains; gaz acide carbonique, cinq fois le volume : l'infortuné Cirillo en faisait grand cas comme anti-fébrifuge. Près de cette source est une excavation où l'eau parvient, et qui peut contenir deux ou trois personnes couchées ; c'est un bain que fréquentent les malheureux attaqués de douleurs syphilitiques; j'y portai la main, elle fut aussitôt couverte de sueur. Il paraît qu'on se baigne aussi dans l'eau de cette source, du moins nous le crûmes, d'après une baignoire en bois qui était proche et qui attendait un malade. De cet endroit nous descendîmes au lac Agnano, que nous avions devant nous, laissant sur la gauche Astruni, sur toute l'étendue duquel planait notre vue. Astruni n'est encore qu'un cratère profond, entièrement boisé, fermé de toutes parts avec une muraille, et ayant environ six milles de cir-

cuit. C'est un lieu de chasse pour le daim et le sanglier; on y voit deux lacs, dont l'eau est assez bonne pour abreuver le gibier qui s'y trouve, et la maison d'un garde-chasse. Nous eûmes à suivre, au bas de la colline, un chemin tracé parmi des arbustes et des halliers; et, ayant dépassé un petit pont, nous fûmes dans la belle vallée, au milieu de laquelle se trouve le lac. Nous prîmes sur la droite, longeant une suite de hauts peupliers, foulant un très-beau gazon, et contournant ainsi le lac, pour gagner le sudatoire Saint-Germain.

Ce sudatoire, situé au sud-est du lac, est ainsi appelé à raison de la vision que le saint, alors évêque de Capoue, y eut, si l'on s'en rapporte au récit de saint Grégoire pape, qui raconte le fait. Ce sudatoire, bâti sur un tuf volcanique, est composé de trois ou quatre chambres voûtées, grossièrement construites. Les murs laissent échapper un gaz hydrogène sulfuré, qui se répand dans chacune, et en assez grande quantité pour former comme un brouillard. Les fentes d'où elle sort sont incrustées d'alun plumeux, entremêlé de grains de sulfate de fer et de soufre; la portion de ces substances, qui est en fusion, coule le long des murs. Cette vapeur, au moment où elle sort de la crevasse, fait monter le mercure du thermomètre de Réaumur du 39e au 40e degré. Cette chaleur, comme celle qu'on éprouve dans les étuves de la Solfatara et des Pisciarelli, paraît provenir de la décomposition des pyrites martiales qui sont dans les profondeurs du terrain. Ce sudatoire est renommé pour toutes ses névralgies; on y place le malade sur le sol, qui est fort chaud; on l'enveloppe dans une couverture, et on l'y laisse plus ou moins, selon qu'il peut supporter la température. M. de

La Condamine (1) dit y avoir éprouvé une bien grande diminution dans sa douleur rhumatismale. Le dessus de cette étuve naturelle est une plateforme où sont les ventouses de ce sudatoire; on ne peut y tenir la main appliquée, tant est chaude la vapeur qui en sort; elle forme, en s'échappant, des concrétions sulfureuses qui revêtent ces ouvertures. Ce petit bâtiment est très-voisin de quelques masures anciennes, dont l'usage sans doute avait rapport aux étuves voisines. Il est à croire que c'était autrefois un hospice pour les pauvres qui venaient au sudatoire. Ces bains de vapeurs sont en réputation, dans le pays, pour les maux nerveux, notamment les rhumatismes, les sciatiques, les asthmes par atonie, et autres affections qui proviennent d'une viciation des humeurs blanches. Quel singulier caprice de la nature, qui a placé ainsi des moyens salutaires dans un lieu rien moins que sain hors l'hiver, et près d'une bouche qui exhale le principe d'une mort la plus prompte !

En descendant de ces masures, on arrive au grand chemin, qu'on dépasse pour gagner la pelouse, et bientôt on est à ce lieu appelé la Grotte du chien. Elle est située au pied d'une colline, au sud-est; elle est couverte d'arbustes et de ronces qui lui donnent un aspect assez pittoresque. Elle est grossièrement creusée dans un terrain humide, poreux, parsemé de mica, longue de huit à dix pieds, large de cinq, et haute de sept environ à l'entrée, et diminuant toujours jusqu'au fond. Il sort du sol, médiocrement chaud, une vapeur visible et légérement blanchâtre, qui ne s'élève guère qu'à deux pieds de haut. Cette vapeur a toutes les qualités de l'acide

---

(1) Mém. de l'Académie royale des Sciences, 1757, pag. 37.

carbonique, et donne lieu, par l'expérience, aux mêmes résultats; elle rend acidule l'eau qui distille du haut de la voûte sur le terrain. Un gros flambeau allumé, plongé dans cette atmosphère méphytique, s'y éteint incontinent. Un morceau de phosphore y donne une faible lumière qui indique une combustion lente; quand on l'élève au-dessus, sa flamme se développe aussitôt. Je voulus éprouver par moi-même son effet sur mes poumons, et, pour mieux réussir, je me penchai assez pour avoir la tête plongée dans son atmosphère, et sur-le-champ je sentis un picotement dans les narines, et un sentiment de constriction à la gorge, avec un goût d'acide dans la bouche. Je commençais déjà à perdre la tête, lorsque mes compagnons de voyage me relevèrent à temps, et aussitôt je revins à moi. Si j'eusse connu le fait de Tournon, qui mourut sur le lieu d'une pareille tentative, et dont il est fait mention dans Misson, peut-être aurais-je été moins entreprenant. On fit l'expérience sur le chien du gardien de cette grotte; le pauvre animal, quoiqu'accoutumé à cette petite cérémonie, était néanmoins peu docile aux efforts qu'on fit pour le coucher à terre; au moment même où il fut abattu, il ouvrit les yeux d'une manière convulsive, secoua la tête et ses membres comme pour se débarrasser, mais en vain; il perdit connaissance. Je le pris des mains de son maître, le jetai aussitôt au dehors, et, en peu de minutes, l'animal, étendu sur l'herbe, bâilla, ouvrit les yeux, alongea ses membres, et, se relevant, vint sauter sur moi, me caressant comme pour me remercier de mon œuvre charitable. L'animal qui satisfait ainsi la curiosité des voyageurs ne peut guère passer la quinzième ou la vingtième expérience; sa santé s'altère, et, si le maître a pour lui quelque atta-

chement, il faut qu'il en substitue un autre à son service. Nous tirâmes plusieurs coups de pistolet dans ce méphytique milieu, mais jamais l'amorce n'y put prendre ; car, pour prendre, il faut que la combustion s'opère : mais cette action chimique ne peut se passer que dans un air respirable, et celui-ci ne l'est nullement. Les exhalaisons souterraines dont il s'agit étaient connues des anciens ; ils leur donnaient le nom de Soupiraux, *Scrobes charoneæ mortiferum spiritum exhalantes.* Pline fait mention de celui-ci, et lui donne le nom de *Spiraculum puteolanum.*

Le lac Agnano est entouré de tous côtés par des montagnes fort roides, dont les unes sont couvertes de broussailles, et les autres de bois de haute futaie. Il est dominé par la réserve d'Astruni qu'il a au nord. C'est un amas d'eau qui s'est formée dans un cratère éteint à la suite des écoulemens des montagnes dont il est entouré. Le bassin, qui est circulaire, a environ trois milles de contour, et un demi-mille en diamètre ; il a toujours à-peu-près la même quantité d'eau. Cette eau est d'une couleur jaunâtre ; néanmoins elle est claire, fraîche, et n'a aucun mauvais goût. Il croît dans ce lac beaucoup de joncs et de roseaux sur ses bords. La sonde, en quelques endroits, a donné jusqu'à soixante pieds de profondeur ; çà et là on voit, près de terre, dans le voisinage de la Grotte du chien, des bouillonnemens qui paraissent provenir du dégagement de quelques portions d'eau en vapeur, qu'un volcan éteint laisse échapper. On pêche dans ce lac de fort bonnes et belles tanches, et des anguilles qui n'ont rien de vénéneux, ce qui est un indice de la bonté de ses eaux ; cependant elles sont quelquefois mauvaises, surtout l'été, temps où les pay-

sans des environs y font rouir leur chanvre. Le lac donne alors des vapeurs qui infectent tellement l'air, que les habitans du bas qui veillent à leur santé gagnent les hauteurs pour s'en garantir. Le sable du bord voisin de la Grotte est une grenaille formée de feld-spath, de petits cristaux de pyroxène et de fer cristallisé. Ayant satisfait nos yeux de tout le pittoresque de ce lieu, au moment où les derniers rayons du soleil couchant coloraient encore la cime des plus hautes montagnes, nous le quittâmes en filant par un chemin assez roide, taillé dans le flanc tufeux d'une haute colline, dont le dos était revêtu d'épais châtaigniers, et au bout duquel nous trouvâmes la voiture qui nous avait amenés le matin, et nous rentrâmes, nuit close, à Naples, par la Grotte de Pausilippe.

CHAPITRE XVII.

Excursion à Baies. — La Côte Mergelline. — La Pointe Pausilippe. — Le Mole de Pouzzoles. — Le Temple des Nymphes. — L'Averne. — L'Antre de la Sibylle. — Le Lac Lucrin. — Les Étuves de Tritoli. — Les Temples de Diane, — de Mercure — et de Vénus. — Baies. — Tombeau d'Agrippine. — Misène. — Cumes.

Le rivage du golfe de Pouzzoles offre des objets d'autant plus agréables à connaître, qu'on ne peut donner sur ses eaux un coup d'aviron, sans se trouver dans une position propre à réveiller les plus grands souvenirs chez ceux qui ont lu l'Histoire romaine. Mais, pour faire ce petit voyage avec fruit, il faut passer quelques jours à Pouzzoles, pour mieux être à portée

de faire ses petites excursions; et c'est le parti que je pris avec un ami. Nous nous embarquâmes l'après-midi sur la Chiaja, et, longeant la belle côte Mergelline, nous jouîmes de la perspective des églises, des palais et maisons particulières qui ornent son talus, notamment des palais d'Anna Caraffa, de la Rocca; et ayant dépassé le cap Pausilippe, et traversé le petit golfe Mare Piano, dominé par un petit village qui, par sa manière d'être, huché sur la hauteur, produit un effet très-pittoresque, nous arrivâmes à plusieurs ruines, mais tellement délabrées, qu'il est bien difficile de dire ce qu'elles furent avec assurance de vérité. Ceux les plus massifs et tout en matonnage sont communément appelés Temple de la Fortune; les briques sont posées comme dans l'*Opus incertum.* Ce lieu est renommé pour avoir eu dans son voisinage la villa de Pollion, l'ami d'Auguste, cet homme si vanté de Virgile sous le rapport de la protection qu'il accordait à ceux qui cultivent les Muses. On y voit encore les viviers où cet homme barbare et gourmand nourrissait, pour sa table, des murènes, qu'il engraissait du sang et de la chair de ses esclaves, qu'il y faisait jeter vivans pour la moindre faute. Ces viviers sont très-grands et profonds; ils sont tout en briques, et revêtus d'une couche de stucage en pozzolane. A une petite anse après celle-ci, nous nous trouvâmes sur un massif considérable adossé à un rocher, offrant une espèce de rotonde, avec un reste de vestibule, sur lequel viennent se déferler les vagues de la mer. Cette fabrique, bien digne, par son pittoresque, des honneurs du pinceau (et plus d'une fois elle en a joui), offre le caractère d'une antiquité la plus manifeste; elle est connue sous le nom d'École de Virgile, on ne sait trop pourquoi; car, excepté celle des Cicérons,

aucune tradition ne porte que ce poëte ait jamais donné des leçons de poésie dans ce lieu. Il est plus probable que ces ruines qui, dans leur dénuement, offrent encore quelques restes de grandeur, étaient des appartenances de la campagne de Lucullus, qui en était proche. Ces appartenances se prolongeaient encore plus loin, et il y a lieu de croire que la mer d'une part, et les tremblemens de terre de l'autre, ont tellement changé la face des choses sur ce lieu, comme plus loin, que jamais on ne pourra avoir que des conjectures pour des vérités. Quoi qu'il en soit, ce massif se marie fort bien avec les rochers qui s'élèvent du bord et du fond de la mer, avec un entre autres qui, par un singulier jeu de nature, forme arcade.

En quittant ce lieu, nous passâmes la pointe, ayant, à droite comme à gauche, une masse énorme de rochers qui paraît avoir eu continuité autrefois; nous laissâmes bientôt derrière nous la petite île Nisida. Cicéron, dans sa dixième Oraison pour Antoine, c. 4, nous apprend que cette île fut autrefois une dépendance de la maison voisine de Lucullus, qui y prenait le plaisir de la chasse. A cet endroit, le vent donnant du large, le patron hissa sa voile, et, portant ses amures de manière à bouliner, nous fûmes en moins d'un quart d'heure au rivage de Pouzzoles.

Nous nous levâmes le lendemain à la pointe du jour, pour voir quelques objets que j'avais passés dans ma première excursion, notamment le mole, placé au milieu du port, qu'il partage en deux semi-lunes. Il faut, pour y arriver, passer par un petit fortin qui ne serait pas d'une bien grande résistance en cas d'attaque. Cette partie de la ville est fréquentée, le soir, comme promenade. Le mole est formé par une suite d'arcades

qui reposent sur des piles; il est plusieurs de celles-ci qui sont isolées. C'est une construction antique en matonage, faite pour briser, à ce qu'il paraît, les flots de la mer, et empêcher que le port ne vienne à s'ensabler. Ces piles sont sur la même ligne, quoiqu'elles paraissent avoir une courbure dans leur direction, ce qui provient de la réfraction opérée par la mer. On en compte jusqu'à une quinzaine; les dernières sont sous l'eau, et supportaient un phare dont il est fait mention dans Pline. Ce mole existait avant Adrien; on en a la preuve dans une inscription trouvée au fond de la mer en 1575, et qui est aujourd'hui sous la porte de la ville. Elle est conçue comme il suit :

Opus pilarum vi maris collapsum à divo patre suo promissum Antonius restituit.

Ce mole, au rapport de Dion, allait depuis Pouzzoles jusqu'à Bauli; cette maison de campagne étant voisine du lac Lucrin, correspondait à la distance que lui donnait Suétone, quand il dit : *Bajarum medium intervallum, Putealanas ad moles* 3,600 *ferè passuum ponte conjunxit.* On présume que toute cette construction est fort antérieure au temps où les Romains occupaient le pays. L'histoire dit que ce fut à ce mole que tenait le pont de bateaux que Caligula le Fou fit construire, pour passer en triomphe de Pouzzoles à Baies.

Cette fabrique considérée, nous enfourchâmes les paisibles montures à longues oreilles, qui pouvaient le mieux nous diminuer les fatigues du voyage; et, guidés par le meilleur des Cicérons de la place, nous longeâmes les bords du golfe. On fait rarement ce petit voyage sans rencontrer des petits enfans qui vous apportent quelques fragmens de corniche, d'agathe, d'a-

méthyste, et autres morceaux de pierres fines. Ce sont autant de débris d'antiques palais que la mer amène sur le rivage, comme pour indiquer aux hommes le peu de cas qu'elle fait de leurs plus beaux ouvrages. On en trouve même quelquefois qui sont gravées. Tous ces restes annoncent quel fut le luxe de la ville de Pouzzoles, et le savoir des artisans d'alors qui travaillaient à satisfaire le goût des riches pour la parure.

Le premier objet que nous eûmes à voir fut les restes de la maison de Cicéron, qu'il appelait son Académie, à raison d'un portique qu'il y avait fait faire dans le goût de celui qu'il avait vu à Athènes, et qui lui servait de promenade lorsqu'il discourait avec ses amis sur des sujets de philosophie; ce fut là qu'il composa le bel ouvrage qu'il intitula *Quæstiones academicæ*. Cette villa est située sur le rivage, dans une petite plaine qui faisait partie du territoire de Cumes. Un passage de Pline indique très-bien cette situation; le voici : « En allant du lac Averne à Pouzzoles, on trouve une campagne qui mérite d'être citée; elle est sur le rivage, et célèbre par le portique et un bois; Cicéron lui donna le nom d'Académie ». Il l'avait ornée de toutes les raretés qu'Atticus, son ami, lui avait envoyées de la Grèce. C'était pour lui un refuge où il se consolait, dans l'étude, de toutes les tracasseries qu'il éprouvait dans les circonstances nébuleuses de la république. Ce sont aujourd'hui des monceaux de ruines qui n'offrent rien dont on puisse tirer un plan; mais ces ruines réveillent d'agréables souvenirs sur les ouvrages que ce philosophe y composa.

En continuant la route, on arrive bientôt à une montagne assez haute, roide et pelée, c'est le mont Gaurus; son sommet est tronqué, et offre une fort grande ex-

cavation résultante d'une bouche de volcan éteint. On continue par un chemin fort agréable, et d'autant plus que l'on a souvent à ses pieds la mer qui déferle ses ondes gémissantes. En poursuivant, on trouve, sur la gauche et près d'elle, quelques masures irrégulières en brique, et avec revêtement de pierres carrées en pouzzolane, et, en beaucoup d'endroits, n'ayant qu'un revêtement en fort ciment antique; une grande partie s'est écroulée dans la mer. On donne le nom de temple des Nymphes à cette fabrique. Ce temple date du temps de Domitien; il était orné de colonnes de plusieurs pièces, dont on voit encore quelques débris sous l'eau. Ce temple avait de la célébrité par les oracles qui s'y rendaient; ce fut là qu'Apollonius de Thyane et Démétrius se réunirent pour converser ensemble. Vient ensuite, sur la droite, Il Monte Nuovo. C'est un monticule d'environ trois mille pas de circonférence, et de quatre cents toises de haut. Il est couvert de mauvaises herbes: on le cite comme un prodige, pour avoir été formé en quarante-huit heures. Ce fut en 1538 que ce singulier phénomène eut lieu, à la suite d'un grand tremblement de terre et d'une éruption de flammes, d'où s'ensuivit le bouleversement de tous les environs. Plusieurs hommes et beaucoup de bêtes périrent dans cette affreuse convulsion de la nature. Pouzzoles même eut à souffrir d'une pluie de matières volcaniques qui tomba sur elle; mais Tripergoli, petit bourg voisin, fut entièrement engouffré, il n'en resta que quelques ruines que la mer, forcée de s'éloigner, vint bientôt recouvrir. Cette montagne n'est composée que d'une pouzzolane très-poreuse et de grosses pierres-ponces fort caverneuses. L'intérieur du cratère offre des morceaux comme recuits et en-

tassés, dans lesquels on trouve du feld-spath, du schorl et de l'émail volcanique.

Nous quittâmes bientôt la route pour prendre un joli vallon, et, traversant quelques vignobles, nous arrivâmes au lac d'Averne, si fameux par ce qu'en ont dit les anciens. Ce lac a environ trois cents toises en diamètre, et est bordé de collines boisées qui, s'abaissant vers le sud-est, lui forment un encaissement. Agrippa, sous le règne d'Auguste, mit à profit cette sorte d'échancrure pour ouvrir une communication entre ce lac et le Lucrin qui en est voisin, et qui alors communiquaient à la mer. C'est sur les bords de ces lacs que l'on construisit cette flotte formidable qui chassa Pompée de la Sicile, et fixa les destinées de l'empire romain chancelant. Ce lac paraît être le résultat d'une dépression locale, vu la grande profondeur de son lit, et le peu d'élévation des collines d'alentour; aussi ses eaux, quand on approche de son milieu, prennent-elles la couleur azurée de celle qu'a la mer, en quittant le rivage. Tous les poëtes qui ont parlé de l'Averne l'ont présenté comme étant sous la puissance des dieux infernaux; rien ne pouvait mieux nourrir cette idée chez un peuple crédule, que les forêts obscures qui, reflétant sur lui leur ombrage, le voilaient d'une apparence d'horreur. Virgile, dans la description de ce lac, a surpassé tous les autres poëtes par le morne de ses couleurs; on peut dire que sa touche est de main de maître, et qu'il n'a pu réussir dans ce travail de son imagination qu'après avoir souvent visité ce sombre lieu. Aujourd'hui il a beaucoup perdu de ses beautés premières, et conséquemment il offre beaucoup moins matière aux conceptions poétiques. On ne voit aucun indice de cette épaisse forêt

de chênes sous lesquels avaient leur retraite ces Cimmériens qui s'étaient consacrés au service des dieux de l'Achéron. Les eaux de ce lac n'ont point les mauvaises qualités dont les auteurs font mention, les poissons y vivent et s'y multiplient, les oiseaux planent sur sa surface, sans éprouver le moindre engourdissement qui détermine leur chute. Les anciens qui lui donnèrent son nom ἄορνος, sans oiseaux, auraient-ils donc été trompés sur ce point, et Lucrèce tout le premier, quand il dit, en parlant de l'Averne :

> Nomen id ab re
> Impositum est quia sunt avibus contraria cunctis;
> È regione eâ quod loca cùm advenere volantes
> Remigii oblitæ pennarum vela remittant,
> Præcipitesque cadunt molli cervice profusæ.

Néanmoins il y a lieu de croire que l'allégation n'est pas sans quelque fondement; en effet, tout ce contour fut autrefois volcanique : l'encaissement est non-seulement de nature tufeuse, mais encore le cœur même des montagnes environnantes. Une excursion philosophique faite dans tous ces endroits ne manifeste que cratères et anciennes bouches à feu. Le feu souterrain a eu ici ses évents comme il les a encore à la Solfatara ; or les exhalaisons sulfureuses qui s'en élevaient n'étaient rien moins que propres à conserver la vie dans un lieu aussi infect, et les eaux devaient en contracter un goût vitriolique qui n'aurait pu que déplaire alors aux poissons. Aujourd'hui plus de bouches ignées; tout est dans ce paisible repos si ami de la brillante végétation : aussi pêche-t-on dans l'Averne l'hiver, et les canards sauvages barbotent-ils sur ses eaux.

Nous tournâmes autour du Monte Nuovo, et, gagnant

le nord-ouest du lac de l'Averne, nous arrivâmes à des masures que baignent ses eaux, et à qui l'on donne de la célébrité en les attribuant au temple d'Apollon. Leur aspect est en effet imposant, surtout une rotonde voûtée, d'environ cent pieds de diamètre, ayant une forme octangulaire. On y voit intérieurement quatre niches, surmontées de fenêtres d'une forme demi-circulaire; sans doute elles contenaient quelques statues: il reste encore une grande partie de coupole très-élevée, et en dehors et au fond quelques chambres qui peuvent avoir servi de bains. On dispute beaucoup sur la divinité qu'on révérait dans ce temple : ce n'est point Apollon ; car, à s'en tenir aux détails pris de Virgile, ce temple devait être à Cumes. On s'accorde aujourd'hui à croire qu'il fut élevé par Agrippa à une divinité, sous la garde de qui était le lac, et dont on trouva la statue dans les fouilles que ce prince fit faire, pour former un port, sur les bords du lac Lucrin et de l'Averne. Avant de quitter ces lieux, nous nous dirigeâmes sur une grotte qui se trouve dans l'épaisseur de la montagne, vers le midi ; c'est l'Antre de la Sibylle, pratiqué dans son intérieur qui est tout en pouzzolane. Nous y entrâmes, à la lueur d'une torche, par une petite descente, en refoulant les ronces qui en ferment l'entrée, et en nous baissant beaucoup. Ce lieu a été soigné autrefois, à en juger par ce qu'il en reste aujourd'hui. On nous fit voir un endroit où, d'après la tradition, cette Sibylle rendait ses oracles. *Credat Judœus Apella.* A côté de cette chambre en est une autre peu spacieuse avec deux pierres creusées en forme de baignoires; sur les murs sont quelques restes de stucage et d'anciennes mosaïques. On ne peut aller plus loin; le terrain est très-fangeux : on a de l'eau à mi-jambes, et les éboule

mens obstruent le chemin. On nous dit que ce souterrain communiquait avec l'ancienne Cumes; je laisse la chose à vérifier aux voyageurs qui auront plus de loisir que moi. Il y a tout lieu de croire que ce souterrain, où l'on ne trouve point les *centum aditus* ou *ostia* de Virgile, n'était qu'un moyen de communication établi entre Cumes et Baies, et que la partie soignée fut un oratoire, ou la demeure de quelques anachorètes qui vivaient des aumônes des passans. En quittant ce lieu, nous vînmes au lac Lucrin, si renommé, chez les gastronomes du temps passé, par la bonté de ses huîtres et de son poisson, dont on faisait un si grand débit qu'il lui valut son nom, *Lucrinum à Lucro*. César, de son temps, fit un port dans son voisinage, en y pratiquant de bons ouvrages, et lui donna son nom; il est encore connu aujourd'hui sous le nom de Porto Giulio, quoiqu'il ne puisse pas même admettre la plus petite barque. Ce lac est entièrement séparé de la mer par un chemin qui, au rapport de ceux qui aiment le merveilleux, fut fait par Hercule, lorsqu'il voulut y faire passer les bœufs qu'il avait amenés d'Espagne. Quoi qu'il en soit du temps où ce chemin fut fait, il dut coûter beaucoup de peines pour la construction des digues destinées à retenir le poisson et les huîtres qu'on y engraissait. Les eaux de ce petit lac sont encore salées, quoique ses communications avec la mer m'aient paru nulles. On n'y trouve aucun poisson, aucun coquillage, quoiqu'il eût une grande réputation pour cette sorte de pêche. Ce lac s'est violemment ressenti de l'éruption du Monte Nuovo, qui l'a presque réduit à rien.

Nous continuâmes la route sur le rivage, vers l'ouest, ayant le déferlement des vagues qui, par la brise du

matin, venaient mollement mourir à nos pieds. Nous avions en perspective la colline en demi-amphithéâtre, où jadis les voluptueux Romains venaient en villégiature, vers la fin de l'automne, pour se délasser du poids des plus grandes affaires : nous pouvions vraiment, d'après l'aspect de ce site, concevoir pourquoi Horace disait :

Nullus in orbe locus Bais prolucet amœnis.

Nous commençâmes bientôt à monter par un chemin rempli de débris d'édifices antiques, dont une partie ne dépassait pas le sol de deux pieds, et une autre était renversée et éboulée dans la mer, et dont on voyait encore toutes les distributions à travers le cristal de l'eau. Quels que soient les délabremens qu'ont éprouvés ces édifices, ils offrent encore des plans, des coupes, des voûtes, qui suggèrent des idées aux architectes qui vont les visiter. Les tremblemens de terre paraissent ici avoir été plus desastreux que les éruptions volcaniques. A chaque pas on voit des traces de la grandeur romaine dans des restes d'édifices qui, par leur isolement, manifestent encore la désolation qui régna en cette contrée lors de ces convulsions qui l'ont si bouleversée. Les éruptions volcaniques y ont aussi sans doute contribué pour quelque chose, mais à des époques qui nous sont inconnues. Ainsi, dans une forêt que le feu a dévorée, on voit çà et là quelques souches charbonnées qui survivent encore au malheur commun; mais c'est dans un tel état de détérioration qu'il est impossible au botaniste le plus instruit d'y reconnaître aucun indice d'espèces (1).

---

(1) L'exhaussement de la mer n'est point aussi une cause à passer sous silence, on en a des preuves évidentes dans tous ces édifices

Enfin nous arrivâmes à un chemin pratiqué dans une montagne de pouzzolane, après avoir fait environ deux tiers de mille au midi du lac de l'Averne. Là est une substruction en arcade, battue par la mer, comme le reste de la côte à pic jusqu'à Baies; une bâtisse occupe le dessus de l'eau : elle n'a pour objet que d'épauler la route. Vers le commencement, à droite, est l'ouverture qui mène aux étuves de Tritoli, pratiquées dans le cœur de la montagne. On y arrive, après avoir monté plusieurs marches qui font partie de la route commune, élevée à cet endroit à environ trente pieds du niveau de la mer. C'est sous le nom de Bains de Néron que les Cicérons les désignent aux étrangers, et peut-être n'ont-ils pas tout-à-fait tort; car il y a tout lieu de croire que cette fabrique, très-solide dans sa construction, faisait partie du palais voisin de cet empereur. La première partie en est très-spacieuse, avec voûte ornée de rosettes, mais en délabrement, ne recevant du jour que par l'entrée. Il y a dans cet espace deux bâtisses de chaque côté, qui sont de construction nouvelle. Là sont pratiquées des chambrettes où l'eau se rassemble, et où l'on peut se baigner à mi-corps et plus. Là encore, vers le fond à droite, est l'ouverture d'un corridor pratiqué dans le cœur de la montagne, dont la pente est telle, que, dit-on, il va jusqu'au niveau de la mer. On se déshabille ici quand on veut aller plus loin, c'est-à-dire aux puits ou sources d'eau bouillantes qui sont au plus profond du lieu. J'y descendis, guidé par un homme, et suivant un autre qui portait une torche.

---

situés à peu de distance du rivage, et dont le sol est aujourd'hui si fort au-dessus du niveau de la mer, que les eaux pluviales ne peuvent avoir aucun écoulement.

A mesure que j'avançais, je me trouvais dans une atmosphère si chaude, que je suais à grosses gouttes, quoique dans la saison la plus froide. Il est difficile de mesurer avec précision le degré de chaleur qui règne dans ce lieu, vu la vapeur qui s'attache à la surface de tous les corps; néanmoins on pense qu'elle passe soixante degrés du thermomètre de Réaumur. Je n'avais pas voulu me mettre entièrement nu comme mes conducteurs, et j'eus à m'en repentir. Arrivé au plus profond, je trouvai une mare d'eau douce, que je traversai, porté sur les épaules de mon guide, et, descendant toujours comme dans un abîme, j'arrivai enfin à une source d'eau acidule sulfureuse, si chaude que je ne pus y tenir les doigts. Néanmoins la vapeur qui circule n'a rien de l'odeur nauséabonde du gaz hydrogène sulfuré : en sortant de ce lieu, mes boucles d'argent ne se trouvèrent nullement irisées. C'est ordinairement dans ce lieu qu'on tente l'expérience de l'œuf, en le faisant durcir par une seule immersion. En effet la chaleur de l'eau fait aussitôt monter la liqueur du thermomètre au-dessus du 80e degré. Je n'ai vu sur les murailles aucune efflorescence saline, preuve que le calorique, en arrivant ici du lieu où se passent les décompositions, a eu occasion de se dépouiller de de toute substance qui lui serait étrangère. Le bord de cette mare est en talus et fort glissant : aussi ai-je manqué d'y tomber, sans la prudence du Cicéron qui me retint par mon vêtement. Étouffé par une atmosphère si brûlante, je retournai bientôt sur mes pas, pour respirer un air plus convenable à mes poumons.

Revenu vers mon compagnon de voyage, qui avait été plus timide que moi, je réfléchissais sur les malheureux que l'on avait employés à faire ce corridor dans une

atmosphère où le corps est si promptement excédé de sueur; sans doute que ce furent des esclaves dont la vie était réputée si peu de chose par les fortunés Romains qui habitaient ces lieux. C'était au-dessus de la montagne dont je venais de parcourir les affreuses profondeurs qu'était situé le vaste palais de Néron; la magnificence et le luxe y étaient portés au plus haut point pour rendre ce séjour un des plus voluptueux. Aujourd'hui l'on en découvre encore quelques ruines qui menacent la tête des passans, et qui semblent vouloir rejoindre d'autres restes que la mer recouvre. C'est de ce palais que ce monstre fit ses adieux à sa mère, qu'il croyait bien ne plus revoir, tant il avait si bien concerté ses homicides projets. C'est sur tout ce littoral que les grands de Rome se plaisaient à bâtir, pour s'y procurer les agrémens de la vie avec ce luxe qui mérita à plusieurs les reproches suivans qu'Horace leur adresse:

Tu secanda marmora
Locas sub ipsum funus et sepulcri
Immemor struis domos,
Marisque Bais obstrepentis urges
Summovere littora,
Parùm locuples continente ripâ.

Lib. II, Od. 18.

C'était sur cet heureux site que les premiers Césars, les consuls et les généraux, après avoir monté en triomphateurs au Capitole, quittaient la pourpre et venaient se reposer, dans de paisibles loisirs, des peines qu'ils avaient endurées dans les hasards de la guerre. Tous ces grands personnages avaient bâti, à leurs frais, des palais immenses, pour satisfaire à leurs plaisirs, et là, pendant qu'ils donnaient tous leurs momens au luxe et à la mol-

lesse, les nations éloignées suspendaient leurs gémissemens, et jouissaient, en tremblant, d'un moment de tranquillité. Ainsi, par le pouvoir immuable du temps, les plus somptueux édifices, dont se repaît l'orgueil des hommes, deviennent toujours la proie des siècles ou des événemens.

En continuant jusqu'au promontoire de Baies, on voit successivement sur ou près le rivage des masses d'édifices avec coupole et substruction, le tout dans un très-beau genre; on les a regardés comme autant de temples, que l'on pense avoir été élevés en l'honneur de Vénus, de Diane et de Mercure : ce dernier, Il Truglio, est dans un vignoble ; c'est une rotonde d'une belle proportion, et qui est encore assez bien conservée ; l'intérieur reçoit son jour du milieu de la voûte (1). Il reste encore trois arcs de la voûte qui est à pan ; ses compartimens sont faits avec le stuc. Toute cette fabrique, qui souvent est inondée par les eaux des mares qui l'environnent, a environ cent cinquante pieds de large ; son plus bel ornement pour moi fut une nombreuse famille de mousses, de fougères et autres cryptogames, qui, à raison de la fraîcheur humide du lieu, y végètent avec grande vigueur. Je n'ai point encore entendu à Naples de plus bel écho que dans ce lieu ; un coup de canne donné sur ma botte rebondissait partout avec éclat. Un air de flûte y résonnait avec un sonore qui fatiguait l'oreille. Toutes ces masses, bien considérées et comparées entre elles,

---

(1) Toutes les voûtes de ce littoral sont faites avec une lave très-spongieuse, et dont la légèreté peut être comparée à celle de la pierre-ponce ; ainsi quelque vastes que fussent ces superstructions, elles ne pouvaient jamais fatiguer le corps du bâtiment sur lequel elles reposaient.

donnent lieu à cette opinion, la plus probable sur leur destination, savoir, qu'elles furent toutes ou des *Tepidarium*, ou des *Caldarium* de quelques thermes, et cela avec d'autant plus de raison, qu'on a trouvé près d'elles des conduits d'eau et des conserves : car, comment les grands qui, en tout pays, pensent plus à jouir des agrémens de la vie qu'à enfumer les autels d'un pieux encens, auraient-ils construit tant de temples si voisins les uns des autres?

Au sortir de tous ces prétendus temples, nous arrivâmes à l'Embarcadaire; c'est une chaussée pavée en grandes dalles, et bâtie sur pilotis, du temps de Pierre de Tolède, ainsi que le fort. C'est à deux portées de fusil de là que font leur quarantaine les vaisseaux qui viennent du Levant, et qui sont suspects par cette raison. J'y trouvai un vaisseau américain, vers lequel un canot me conduisit pour servir d'interprète entre l'officier de port et le capitaine, qui était de Boston. Ce fut pour moi une agréable diversion de quitter le sol des voluptueux Romains, pour en un clin d'œil arriver au Nouveau-Monde, et m'entretenir d'une ville qui m'arrêta quelques mois, dans une saison où lorsqu'ici le myrte fleurissait sous mes pieds, là la mer était glacée à deux milles plus loin que le rivage. A peu de distance, vers la partie méridionale du golfe, était le lieu le plus habité, mais cependant point assez pour avoir le titre de ville; aujourd'hui ce n'est qu'un misérable village, n'offrant que de chétives maisons occupées la plupart par des pêcheurs; mais dans le contour du golfe s'élevaient autrefois, jusqu'à la pointe de Misène, ces superbes édifices qui lui donnèrent tant de réputation. Quels ne devaient point être les charmes de ce séjour, pour mériter les louanges qui lui furent données!

C'était une rive que Vénus avait prise en prédilection; la nature brillante lui avait prodigué toutes ses largesses : un Poëme entier n'aurait pu suffire pour en développer les charmes.

Littus beatæ Veneris aureum Baias,
Baias superbæ blanda dona naturæ,
Ut mille laudem versibus Baias
Laudabo dignè non satis tamen Baias.

Horace, en s'exprimant ainsi, voulait caractériser toutes les beautés de la nature, unies à celles de l'art. En effet, sur toute la colline s'élevaient en amphithéâtre de superbes villas, où le marbre reluisait sous toutes formes, et où, sous prétexte de soigner leur santé, les grands de Rome venaient, dans la belle saison, se livrer aux plus sales jouissances. Martial vient à l'appui de notre assertion, lorsqu'il dit dans une de ses épigrammes :

Casta nec antiquis cedent Lavina Sabinis,
Et quamvis tetrico tristior ipsa viro,
Dummodò Lucrino modo se permittit Averno;
Et dùm Baianis sæpè fovetur aquis,
Incidit in flammas, juvenemque secuta relicto
Conjuge, Penelope venit, abit Helene.
Lib. I.

Aussi Properce défendait-il les approches de ce lieu à sa Cynthie, comme fatal à la pudeur virginale. Aujourd'hui tout est changé; le rivage où circulait l'or en abondance ne donne plus que quelques grains et carlins, qu'y laissent les curieux qui font emplette de quelques petites pierres antiques, pêchées à l'atterrage, et qu'on leur vend fort cher. L'été, c'est un foyer de fièvres, où l'on envoie chercher la santé à quelques

pauvres dartreux qui ne peuvent faire le trajet d'Ischia, pour y prendre des bains de vapeurs. Plus de jeux sur le lac Lucrin, plus de barques qui combattaient de vîtesse, plus de roses jetées aux vainqueurs, plus de ces agréables parties enfin où présidait la volupté. Les poissons même ont déserté ces marais où ne croissent que des roseaux, et ont laissé place aux rauques grenouilles. On ne voit sur le chemin, qui va du nord au midi, que des tombeaux antiques qui subsistent encore en grande partie.

A quelque distance et au midi de Baies, dans une petite anse sur une hauteur, se trouve le village de Bauli, ou Baulia dans son origine, à raison des étables où Hercule, venant de la Campanie, déposa les bœufs de Gérion. Près de là et sur le rivage sont les restes de la maison d'Hortensius, dont la mer recouvre la plus grande partie. Ce personnage, aussi célèbre par son éloquence que par ses richesses, y avait des viviers, voûtés, pratiqués sous la côte, et communiquant avec la mer, de manière que, dans les grandes chaleurs du jour, les poissons pouvaient s'y retirer pour y jouir de la fraîcheur, et s'y nourrir des viandes qu'on leur jetait. C'est là que s'engraissaient ces murènes qui, dociles à sa voix, accouraient à lui quand il arrivait, et dont la chair délicate était un mets si recherché des Apicius de ce temps. Ce fut dans ce lieu, au rapport de Tacite, que Néron résolut et concerta la mort d'Agrippine sa mère, qui avait quitté Antium pour prendre part aux fêtes de Minerve, qu'il avait projeté de donner dans ces lieux de plaisir : *Excipit manu et complexu, ducitque Baulos; id villæ nomen est quæ promontorium Misenum inter et Baianum lacum flexo mari alluitur.* Tac., ann. XIV. Tout près, et toujours sur le rivage,

se voit un reste de construction antique ayant une forme demi-circulaire, avec des gradins et une galerie dessous. On regarde cette fabrique comme le tombeau de cette cruelle et impudique femme; mais la forme et les contours de cette ruine indiquent plutôt qu'elle est le reste d'un ancien théâtre, qu'on croit avoir été une appartenance d'une maison de campagne bâtie par Alexandre Sévère pour Mammée, sa mère. La voûte de la galerie est ornée en compartimens de stuc; le monument offre en outre des bas-reliefs où l'on distingue quelques figures et des griffons, comme aussi quelques peintures, caractères et dorures, mais en trop mauvais état pour qu'on puisse en connaître l'intention. Le plus grand nombre de ces objets ne peut se voir qu'à la clarté des flambeaux, ce qui nuit beaucoup à l'idée qu'on pourrait se faire de leur élégance. Attenant Bauli, au bord de la mer, sur le penchant d'une montagne, est une construction souterraine, le Cento Camerelle, offrant une sorte de vestibule en forme de portique, soutenu par des piliers. Sur la partie voisine du mur est une entrée menant à un souterrain en forme de galerie, qui se croise avec un autre; chacun a des cloisons qui le divisent en chambrettes voûtées. Cette fabrique aurait-elle été un cellier pour la maison de campagne de César, comme on le pourrait croire, d'après ce qu'en dit Tacite? Serait-ce des substructions destinées à supporter les terrasses ou autres appartenances du palais, ou est-ce un premier lieu d'épuration pour les eaux qui vont à la Piscine admirable? Cette dernière opinion me paraît la plus probable, eu égard à la communication qu'avait l'aqueduc, qui des Apennins vers Caserte arrivait pour fournir à la Piscine admirable, après avoir séjourné quelque temps dans les Cento

Camerelle. La Piscine admirable, qui vient après, est plus éloignée du rivage; c'est un vaste souterrain de forme carrée, formé de cinq galeries voûtées, très-hautes et en assez bon état. Leur longueur est de deux cent dix pieds sur cent trente de large. Quarante-huit piliers, disposés sur quatre lignes en croix, soutiennent la voûte de tout l'édifice. En haut se voient des soupiraux carrés, par où sans doute on tirait de l'eau. Sur le sol est, comme sur toutes les autres parties de la fabrique, une couche de ciment de pouzzolane, qui a près d'un demi-doigt d'épaisseur. On parvient dans l'intérieur par un escalier d'une quarantaine de marches, et on en fait le tour sur une plate-forme faite de grandes dalles, autour de laquelle sont des degrés pour descendre au bas de la piscine, et y aller puiser l'eau. Ce réservoir, où se développe encore toute la majesté romaine, recevait ses eaux du Sérino, qui y descendait de dessus les collines Leucogées. Ce réservoir, à ce qui est présumable, aurait été fait pour fournir à l'approvisionnement des flottes que la république romaine avait dans le port de Misène, sous le commandement de Pison. En continuant vers le midi pour venir au cap de Misène, on voit nombre de ruines de palais qu'occupaient les heureux de ces temps, tels que Marius, Sylla, Pompée, César, Néron, et autres puissans dont les noms rappellent de grandes et d'horribles actions. Beaucoup de ces ruines paraissent sous la mer, qui les recouvre; des portions sont sur l'escarpement de la côte, et semblent menacer de leur chute les pêcheurs qui risquent leurs filets sous elles, tant la mer a gagné de ce côté, en laissant l'Afrique de l'autre. Nous nous contentâmes de gravir une crête de montagne voisine du golfe, pour prendre une idée

de ce reste de terre, qui n'offre que de tristes indices d'un bien grand luxe. Nous y vîmes les débris du théâtre de Misène, ceux de la campagne de Marius; nous pûmes également découvrir, vers le sud, toute l'étendue du bassin de Misène, et, au sud-ouest, l'ancien Achéron ou Mer morte d'aujourd'hui, qui communique à la mer par un petit détroit (1). Notre vue se reposait, vers l'ouest, sur un espace qui gagnait la mer vers le couchant. C'étaient les Champs-Élysées, séjour des âmes pures dont la vie avait été un tissu de vertus. Les prairies, les bocages ne s'y voient plus, tant le terrain a souffert des violentes commotions qui l'ont dénaturé; mais le climat, la température, sont encore les mêmes. Les frimas de l'hiver y sont inconnus; aussi, sous le signe du Verseau, les herbes potagères y croissent-elles en pleine terre. Misène, rasée par les Sarrazins en 890, n'est plus indiquée que par quelques tombeaux qui ont échappé à la rapacité du temps; cependant ils indiquent encore quelle fut l'ancienne splendeur de cette ville. Un fortin remplace le digne tombeau qu'Énée fit élever, sur ce promontoire, au capitaine qui avait mérité de lui cette marque de reconnaissance. Un chétif et solitaire hameau a remplacé le luxe de l'ancienne ville, dont on voit encore

(1) C'est le lac Fusaro, si renommé pour la chasse aux canards sauvages et la pêche aux huîtres. Il est plus long que large, et encaissé de tous côtés par de jolis coteaux qui rendent ce lieu fort agréable à ceux qui vont y faire des parties de plaisir. Caron n'attend plus sur le rivage les âmes de ceux qu'il voiturait dans les sombres lieux; mais il a laissé sa nacelle à des successeurs aussi intéressés, qui transportent les amateurs d'huîtres au pavillon qui occupe le milieu du lac, et même plus loin.

quelques restes épars sur le rivage. Un paysan dans quelques chambrettes loge avec ses vaches et ses ânes, qui ont des corridors pour écuries. Notre Cicéron nous montra les débris de la villa de Lucullus, où Tibère trouva sa fin, étouffé par les ordres de l'infâme Caligula son neveu, et où le fastueux Romain, l'enfant chéri de la fortune, mourut en démence long-temps avant, après qu'il y eut passé une longue suite d'années dans le luxe et la mollesse. J'ai demandé où était la maison de Pline, victime de son dévouement dans l'éruption du Vésuve, qui arriva lorsqu'il commandait la flotte romaine qu'Auguste avait mise en station à Misène; notre conducteur n'en avait aucune connaissance. La vue est délicieuse sur ce promontoire; le fond est la pleine mer, de laquelle s'élèvent les îles Capri, Ischia et Procita. Au nord-ouest, au milieu d'une campagne assez variée, s'offrait ce lac que, au rapport des poëtes, traversait sans cesse l'infatigable Caron, pour passer les ombres aux Enfers; tirant plus sur le nord, une triste plaine qu'on nomme les Champs-Elysées; les vergers fleuris, les rians bocages ont fait place à des halliers.

Peut-on quitter cette terre sans parler de Cumes, qui réveille de si grands faits dans la mémoire? Ce fut la capitale d'une des plus anciennes colonies grecques qui s'établit sur ce rivage. Le fondateur fut reconnaissant envers Apollon qu'on y révérait; aussi lui consacra-t-il un temple. Cumes est fameuse par la Sibylle qui y rendait ses oracles, par Dédale qui vint s'y reposer lorsqu'il fuyait à tire-d'aile l'île de Crète. Tarquin, détrôné, vint y trouver un refuge et une tombe. Pétrone, après la satire qu'il avait faite contre Néron,

s'y fit ouvrir les veines; cette ville d'ailleurs reçut les Romains après la fâcheuse bataille de Cannes. Que de titres au souvenir, tout en passant nombre d'autres sous silence! La ville était adossée à une montagne sur la côte ouest, et s'avançait jusqu'à la mer, qui en baignait les murs. Ses mœurs austères, ses lois sages maintinrent long-temps son existence; le luxe s'y introduisit, partant plus de défense contre les ennemis du dehors. Son gouvernement devint bientôt tyrannique, et enfin elle disparut, en 1207, du nombre des cités, lors de l'invasion des Goths. Un arc de triomphe en brique, l'Arco felice, élevé sur le grand chemin qui menait vers elle, et qui est assez bien conservé après tant de siècles qui se sont déroulés sur lui, indique quelle devait être la somptuosité des autres édifices, sur les débris desquels croissent aujourd'hui les ronces et les épines. Des fouilles dans cet antique pays pourraient être d'une bien grande utilité à l'histoire; le chanoine André de Iorio vient d'y découvrir des monumens funèbres, ornés de bas-reliefs d'une rare beauté : ils représentent les récompenses des bienheureux dans l'Élysée. Toute cette région que je venais de parcourir, celle qui se manifestait à ma vue, sont vraiment un pays scolaire où tout lettré devrait faire un pélerinage en sa vie, comme le Musulman en fait un à Médine et à la Mecque, pour y révérer Mahomet. C'est là où ont été puisées les premières notions de toutes ces fictions poétiques qui d'âge en âge se sont propagées jusqu'à nous, tant le génie grec, quoique dépaysé, les a ornées d'agrémens ou pour mieux dire de charmes. Le soleil déclinait beaucoup vers l'horizon lorsque, retournés à l'embarcadaire, nous prîmes le parti d'y laisser nos mon-

tures, pour profiter d'une felouque qui mettait à la voile par un très-bon vent, et nous cinglâmes sur Pouzzoles, où nous arrivâmes à nuit close, sans aucune infortune.

CHAPITRE XVIII.

Nocéra. — Salerne. — Echoli. — Pesto.

J'avais fixé le terme de mon voyage à Pesto, éloigné de Naples d'environ quarante-cinq milles, le reste de l'Italie méridionale devant m'être absolument nul. J'attendais que le temps, qui était incertain, se rassurât, et heureusement je ne fus point trompé dans mon attente, après quelques jours de ces pluies d'hiver qui donnent violemment dans cette saison, mais qui rarement sont assez continues pour mettre obstacle aux excursions des voyageurs avides de jouissances. Ce voyage se fait ordinairement en caravane armée, tant pour le plaisir que l'on peut avoir d'une communication franche entre des personnes mues par le même intérêt, celui de l'instruction, que pour en imposer aux mauvais sujets qui rôdent souvent dans le canton, et qui prennent Pesto et ses environs pour lieu de rassemblement. D'ailleurs on n'est pas sans quelque crainte des corsaires barbaresques, dont les équipages, descendus dans les anses à terre, furètent de côté et d'autre pour butiner sur les habitations isolées, dont ils espèrent toujours quelque profit. Ces raisons sont plus que suffisantes pour chercher à maintenir sa sûreté par des armes qui imposent toujours le respect. M. l'archevêque de Tarente, dont

le nom est écrit sur l'Album de tout voyageur qu'il a bien accueilli, avait pourvu à mes besoins sur ce point, en me faisant connaître à une famille russe qui allait se mettre en route pour l'excursion que je projetais. Cinq jours sont plus que suffisans pour cette intéressante excursion; aussi les apprêts du voyage furent-ils bientôt terminés, et nous partîmes en calèche avant le lever du jour, pour nous rendre à Salerne. La route est très-belle, elle est pratiquée dans une belle plaine, à commencer de l'Annunziata jusqu'à Nocéra; à droite, on a la mer que l'on perd dès que l'on a passé le Sarno, à raison de la suite de montagnes qui règnent depuis Castellamare jusqu'à Nocéra. Toute cette campagne est en beaux vignobles, dont les ceps sont à petite hauteur. On y voit quelques champs de maïs; il y en avait davantage autrefois, mais les propriétaires ont spéculé, et aux plantations de grains en ont succédé d'autres d'un rapport momentanément plus productif, savoir, celle du coton, qui aujourd'hui est dans la plus grande activité, devant suppléer à la disette qu'occasione une guerre trop long-temps prolongée pour l'abord des vaisseaux que nous envoient l'Inde et les Colonies occidentales. Le coton que l'on récolte ici est fourni par une plante que l'on sème chaque année, c'est celui que les laboureurs chinois confient à leurs champs, après la moisson, pour en faire la récolte quelque temps après. Il est désigné dans l'*Enchyridium botanicum* de Persoon sous le nom de *Gossypium*. Aux caractères généraux d'un double calice, dont l'extérieur est trifide, d'une capsule quadriloculaire, contenant des semences enveloppées d'un tissu laineux, il ajoute que la feuille est à cinq lobes, se terminant par pointes, ayant une glande au-dessous, et que la tige en est toute

herbacée. Quoi qu'il en soit, la récolte s'en fait aux approches de l'hiver, et fournit assez pour avitailler le peuple et entretenir des mains ouvrières quand elles veulent travailler. Il s'en faisait, lors de mon séjour à Naples, une grande évacuation sur la France, pour la maison Davilliers et Compagnie.

Nocéra, autrefois *Nucoria*, que l'on trouve après avoir fait environ douze milles, en quittant l'Annunziata, est assez grande et agréablement située au pied d'une colline, à l'entrée d'une vallée. Elle eut le nom de la Païenne, pour avoir été sous la domination des Sarrazins, qui la prirent lors de leur incursion sur Naples. Le monument le plus intéressant que présente cette petite ville, et qui est à environ un demi-mille de son enceinte, est une église d'une forme agréable, offrant une rotonde recevant son jour d'en haut, entourée de colonnes élégantes, accouplées et d'un très-beau marbre, dont les chapiteaux corinthiens, d'un travail qui mérite attention par leur fini, soutiennent une large voûte qui règne tout autour, ce qui lui donne un air de famille avec le temple de Bacchus, près Ste-Agnès, hors les murs, à Rome. Dans son milieu est une sorte de bassin octogone en marbre blanc, que les curieux admirent tant pour sa forme que pour sa grandeur; autour sont huit petites colonnes isolées, d'un très-beau marbre; on descend dans son intérieur par des degrés. On est incertain sur l'usage d'un pareil monument, l'opinion la plus probable est qu'il servit de bain, et que par la suite des temps il aurait été un baptistère, notamment dans la décadence de l'empire, époque de son élévation. Telle fut ma première idée, que ne confirma point, à mon retour à Naples, M. l'Archevêque, qui me dit que ce monument datait des plus

beaux siècles de l'art, et que son opinion était qu'il fut construit sous Trajan. On ne distingue rien autre chose de bien intéressant à Nocéra, sinon ses belles casernes.

En quittant ce lieu, on vient, quatre milles plus loin, à un autre qui est la Cava, justement célèbre par la prédilection que lui accorda Filangieri, dont la mémoire est si chère aux habitans qu'ils montrent aux voyageurs, avec un plaisir toujours nouveau, la maison que ce savant habitait. Les environs de la Cava sont très-pittoresques; des montagnes bien boisées; des emplacemens fort rians, sur lesquels on a bâti de vastes édifices, où sont des manufactures en pleine activité; un aqueduc moderne au-dessous d'une belle cascade, dont les eaux, conduites aux fontaines, servent à leur entretien, ont fourni à M. Denys, qui conduit si sagement ses pinceaux, des sujets fort intéressans, qui, récréant les yeux, donnent une idée parfaite de ce beau site.

Aspect délicieux! perspective charmante!
Quelle scène est égale à ces scènes mouvantes,
A ces rians tableaux! Oh! de mes premiers jours
Si le Ciel à mon choix avait laissé le cours,
Oui, je l'avoue, après l'aimable poésie,
L'agréable peinture eût exercé ma vie.

L'Homme des Champs.

M. l'archevêque de Tarente nous avait recommandé de visiter le beau monastère de Sainte-Marie, situé sur la cime de la montagne qui domine la Cava. Nous laissâmes notre voiture à la ville, et gravîmes par un chemin assez difficile qui nous récréa par les prémices de la plus belle végétation. Çà et là s'offraient de jolies habitations entourées de leurs jardins, dont la plupart des arbres étaient en fleur. Nous traversâmes bientôt un

bois de jeunes châtaigners, et, à mesure que nous nous élevions, le pin, le mélèse obscurcissaient le dos de la montagne par leur noir rideau. Parvenus au plus haut, nous nous trouvâmes sur une belle esplanade, où s'offrit la façade de l'église, qui est d'une architecture un peu sévère, comparée à celle qui domine dans les églises de Naples. Les artistes distingués qui présidèrent à son élévation suivirent les plans des maîtres espagnols qui en envoyèrent la pensée. Des cascades, souvent jaillissantes, tombent du haut des rochers contre lesquels le monastère est appuyé, et rendent sa position plus féerique, en ajoutant les beautés d'une nature agreste à celles de l'art, porté à un haut point de perfection. Nous trouvâmes dans le péristile le tombeau de la généreuse Sibylle, femme de Robert, duc de Normandie, avec une inscription latine en caractères gothiques, que l'on a rendue en moderne, pour être mieux comprise des passans. L'église où nous entrâmes ensuite est d'une noble simplicité; elle s'élève du roc de la grotte qui servit de retraite aux habitans du canton lors de l'invasion des Sarrazins, circonstance qui lui a mérité son nom. Les colonnes et leurs chapiteaux d'ordre composite, et autres ornemens d'architecture, contrastent, par leur couleur, avec celle primitive du cœur de la montagne. Lors de l'abolition des moines dans le royaume de Naples, plusieurs de ceux qui desservirent cette église pendant plus de sept siècles prirent leur direction ailleurs; le plus grand nombre de ceux qui étaient attachés à leur sol continuèrent leur service comme prêtres séculiers. Quelques-uns, à notre arrivée, célébraient la messe pour un petit nombre de fidèles qui l'entendaient avec un grand recueillement que nous respectâmes. En sortant de

l'église, nous rencontrâmes un jeune ecclésiastique qui s'offrit à nous faire les honneurs de la maison. Il nous conduisit par un fort bel escalier aux salles de réunion, où se trouvent des tableaux des écoles italienne et napolitaine, notamment des morceaux du Giordano, de Solimène, du Guerchin et de l'Espagnolet. Un tableau moderne rappelle un fait qui se passa dans le moyen âge; le sujet est un concile où le comte Roger présente au Pape l'acte de donation qu'il a faite du monastère aux moines qui devaient l'habiter. Cet ouvrage est bien pensé; la figure principale, celle de Roger, est belle et noble. Il est dans la force de la jeunesse; placé au milieu de l'assemblée, son costume forme un contraste parfait avec celui des moines dont il est entouré. Parvenu à la bibliothèque, le gardien s'empressa à nous montrer des manuscrits très-intéressans pour l'histoire du pays, notamment les titres qui constatent la cession du monastère faite par Roger aux moines qui aujourd'hui ne l'ont plus en propriété. La signature qu'il y apposa est en caractères si grossiers, que l'on pourrait croire qu'elle fut faite plutôt avec la pointe de son épée qu'avec le bec d'une plume. On nous montra aussi le Code des anciens Lombards avec des miniatures représentant les rois de cette nation dans leur plus brillant costume. Celui de Luitprant fixa le plus mon attention, comme prince qui le premier donna des lois au peuple qu'il avait soumis et sur lequel il allait régner. Enfin nous terminâmes par un manuscrit du quatrième siècle qui constate la galanterie d'un mari envers son épouse, par l'hérédité qu'il lui accorda dans tous ses biens.

N'ayant plus rien de bien intéressant à voir dans ce lieu d'étude et de paix, nous descendîmes la montagne pour remonter dans notre voiture, et, ayant passé

un très-beau pont en quittant le bourg, nous continuâmes notre route par un pays si riche et si varié, que pour un peintre c'est une vraie galerie de tableaux; elle est singulièrement sinueuse, sans jamais quitter une petite rivière, qu'on traverse à différentes fois sur des ponts, dont quelques-uns offrent un aspect assez pittoresque, et ainsi jusqu'à ce qu'on arrive à Viétri. La position de ce bourg sur un promontoire est charmante, tant par rapport à ses alentours que par la vue dont on y jouit sur le golfe de Salerne: l'air y est très-pur, aussi les riches de cette ville y accourent-ils dans la saison périlleuse, celle de l'été et de l'automne, tant pour se rafraîchir que pour éviter les mauvaises influences de l'air en stagnation. En quittant ce lieu, nous descendîmes par une belle colline du haut de laquelle l'œil plane sur Salerne, son port et son golfe, que sillonnaient des barques marchandes et des bateaux pêcheurs. Salerne offre, du bord de la mer par où nous entrâmes, un site vraiment pittoresque; elle est appuyée sur des collines verdoyantes, ayant sur la gauche un vieux fort qui la domine, et qui sans doute, dans le moyen âge, avait été le séjour des Guiscard et des Roger. Toute sa masse est surmontée par des montagnes, formant autant de crêtes arides, qui font ressortir les agrémens dont la bonne nature a embelli son voisinage. Sumonte, qui a écrit l'histoire de la ville, en fait l'éloge, lorsque, parlant de son voisinage, il dit: « E abbondante di vettovaglie, d'alberi, di vini, pomi e noci; belli palazzi, leggiadrissime donne ed uomini savi, il cui territorio una parte e piana et l'altra montuosa, della quale si può andare per mare e per terra, in tutti i luoghi ». La ville d'aujourd'hui, car il ne s'agit point ici de celle

dont parle Pline, qui était au revers de la montagne; et fut rebâtie par les Romains avec les démolitions de l'ancienne. C'était alors son temps de splendeur, aussi les poëtes, pour faire leur cour à Auguste qui l'avait en prédilection, la chantèrent-ils, et fut-elle assez puissante pour qu'elle eût le titre de colonie. Salerne, dans la décadence de l'empire, se ressentit du choc qu'éprouvèrent à différentes époques les autres villes de cette contrée; mais ses plus cruels ennemis furent les Sarrazins, qui vinrent mettre le comble à ses malheurs. Cependant, d'un côté, si leurs armes furent momentanément désastreuses à la population, le goût des lettres et des sciences qu'ils apportèrent avec eux forma bientôt les esprits à leur culture, ainsi que le prouva la réputation que s'acquit par la suite la savante Salerne, même après l'expulsion de ces prétendus barbares par les valeureux fils de Tancrède de Hauteville. En effet, c'est à ces Orientaux que se rapporte la fondation de la fameuse université de cette ville, que Charlemagne encouragea depuis; la première qui fut formée en Europe et à qui l'on doit les meilleurs préceptes de la médecine hygiénique. La publication qu'ils firent en ce genre et qui parut en vers léoniens, sous le titre de *Conservandâ valetudine*, *etc.*, fut pour cette école une trompette qui répandit sa gloire dans toutes les villes de l'Europe où le savoir était honoré. Elle fut telle au commencement du douzième siècle, que les plus grands potentats venaient la consulter dans les infirmités auxquelles les avait assujettis la nature, qui ne fait aucune distinction dans les rangs qu'occupe l'humanité. Cette école continua d'être célèbre jusqu'au quatorzième siècle, époque où le clergé et les moines s'emparèrent de la pratique, et où

se forma la corporation des barbiers, qui s'arrogèrent les cas où l'exercice de la main devenait nécessaire. Aujourd'hui elle est tellement déchue de son premier lustre qu'on pourrait la regarder comme nulle ; confinés dans une chétive maison qui se sent de la misère, ses titulaires donnent quelques leçons, confèrent quelques grades à de pauvres malheureux, qui ensuite se portent jusque dans le fond de la Calabre et s'établissent où bon leur semble, pour gagner quelques deniers ; les plus fortunés vont jusqu'à Naples, où ils peuvent un peu mieux régulariser leurs études.

Pendant qu'on apprêtait le dîner, qui devait être servi sur le rivage, nous fîmes nos excursions dans la ville, qui est loin d'être brillante si elle est vivante ; on porte sa population de quinze à seize mille âmes, sur un sol d'environ deux milles de circonférence. Nous commençâmes par la cathédrale, qui est sous l'invocation de saint Mathieu ; elle est d'un style gothique assez lourd. On y arrive par un péristile dont la voûte forme des arcs qui reposent sur des colonnes corinthiennes en marbre et en granit, les unes simples et les autres cannelées ; quelques-unes de ces colonnes sont d'un beau style, notamment celle en marbre qu'on dit avoir été prise à Pesto, où elles décoraient un temple. Les galeries sont ornées de tombeaux dans le genre grec et romain, et qui ont été restaurés sous l'établissement du culte. C'est ainsi qu'avec les emblèmes du paganisme se trouvent ceux de la catholicité, sans que l'œil du plus grand nombre des habitans soit blessé d'un pareil disparate. Au milieu du préau s'élève un jet d'eau qui retombe en gerbes dans une belle vasque antique, ayant douze à quinze pieds de diamètre. Les portes de l'église sont en bronze ; elles

sont du temps où la sculpture était dans son enfance; mais elles n'en offrent pas moins un caractère vigoureux quant au dessin. Au-dessus de l'arcade du milieu, vers l'entrée de l'église, est une inscription qui indique à qui et par qui elle fut dédiée.

Mat. Evangelistæ, patrono urbis,
Robertus dux R. Imp., maximus Triumphator
De ære peculiari.

L'intérieur offre un grand vaisseau dont la masse, élevée sur un ancien monument, est d'un genre qui tient du gothique. La tribune, le jubé, la chaire et le pavé du chœur, sont les objets qui fixèrent le plus notre attention, tant par leur architecture que par les arabesques, les pierres dures et les mosaïques dont ils sont décorés : ce sont autant de monumens qui attestent le goût du onzième siècle où ils furent faits. De chaque côté du maître autel, décoré sans goût, mais richement, est une colonne de vert antique que l'on a disposée en candelabre. On a transporté dans cette église trois tombeaux antiques, ornés de bas reliefs offrant des sujets profanes; sur l'un est un triomphe de Bacchus, sur l'autre celui d'Ariane, enfin, sur un troisième, Cérès à la poursuite de sa fille qu'on enlève. L'église souterraine a une chapelle décorée en arabesques d'un mauvais style : on y conserve dans une châsse les reliques du patron, comme c'est l'usage dans toutes les cathédrales de l'Italie. Il s'y trouve beaucoup de stucage, fait pour restaurer les dégradations opérées par le temps sur les restes d'architecture ancienne; mais, tout en cherchant à remédier au mal, on a détérioré le fond. On y fait remarquer un tronçon de colonne où fut martyrisé un saint; ce tronçon rend encore les gémissemens du

mourant, qui se font entendre quand on en approche l'oreille. J'eus la bonhomie d'y coller la mienne, et le bruit ne s'est pas plus prononcé pour moi ici que dans l'église des Augustins à Tolentino, où pareil miracle s'opère journellement pour la conversion du pécheur. Les autels de cette église offrent quelques tableaux qui méritent attention, notamment deux fort beaux, d'André Sabbatini. L'office finissait lorsque nous remontâmes, nous entrâmes alors dans la sacristie, où nous fûmes accueillis par les officians, qui y arrivaient pour se déshabiller. Je m'adressai à quelques-uns avec qui je crus pouvoir m'instruire en liant la conversation sur Tancrède, Bohémond, Robert et les deux Roger. Tous ces valeureux personnages leur étaient entièrement inconnus; mais ils crurent devoir payer notre curiosité en nous montrant un coffre d'ébène, orné de bas-reliefs en ivoire, dont les sujets étaient tirés de l'Ancien et du Nouveau Testament; le travail en est grossier et nous a paru dater du neuvième ou du dixième siècle. Une chapelle nous offrit un objet plus intéressant, savoir un tableau de Jean de Salerne, un des meilleurs élèves de Raphaël; le sujet est Notre-Seigneur au tombeau. Le dessin est bien nourri; le coloris et l'expression des figures sont dignes du maître.

Le dîner ne répondit point à notre attente, et le fretin qu'on nous servit fut loin d'entrer en comparaison avec une bonne pièce de bœuf dont nous eussions été gratifiés à Naples; mais nous fûmes dédommagés par l'excellence du vin qu'on nous donna, et par la douceur et la pureté de l'air dont se régalaient nos poumons: c'est un petit dédommagement sur lequel n'entendront pas raison les gastronomes des bords de la Seine, qui aiment mieux fêter leur estomac que leurs

yeux. Cette mauvaise chère, mais fort chère, fut pour nous un motif de retenir ailleurs nos chambres et notre table pour le retour. Ayant laissé les dames jouir du repos, nous fîmes, au sortir de table, nos excursions dans la ville, ses environs et sur le port, où est une jetée bonne pour abriter de petits bâtimens. Les rues en sont étroites, tortueuses, peuplées de gens à petit commerce et fort en activité. Le peuple coureur est moins grossier que celui de Naples; on y est moins harcelé par les pauvres, mais quelques moines à face rebondie s'y dandinent aussi sur leurs jambes. La soierie, le cotonnage non ouvragé, les fruits secs sont les branches de commerce les plus productives. Nous revînmes prendre les dames pour aller à l'Opéra Buffa, y passer une partie de la soirée, et voir le sexe un peu plus distingué que celui qui court les rues. Les dames étaient peu nombreuses, il y en avait très-peu du pays, le reste était des femmes d'employés français, qui étaient assez jolies. La salle est belle, mais la pièce, mais les acteurs étaient détestables; ce qui nous fut un motif pour venir gagner au plus tôt nos lits, et subvenir, par le repos, à l'exercice du lendemain qui nous attendait.

Nous partîmes de Salerne de grand matin, par un très-beau clair de lune; et, pendant que les dames renouaient le sommeil qu'elles venaient d'interrompre, nous cherchâmes, mon compagnon et moi, à faire diversion au froid qui se faisait sentir en passant en revue les passages des auteurs italiens qui nous avaient le plus flattés dans nos lectures particulières. Nous arrivâmes au bac établi sur la Salsa, assez forte rivière, au moment où le soleil, tout resplendissant de la plus pure lumière, s'élevait sur l'horizon. On y faisait alors des préparatifs pour y établir un pont qui eût quel-

que stabilité ; nous mîmes pied à terre pour le traverser, mais le passage pour la voiture et les chevaux ne fut pas si facile ni si prompt. Ayant mis ce fleuve derrière nous, et nombre de hameaux, de belles fermes entourées de jolis vergers, où l'oranger, le citronnier et l'olivier végètent avec la plus grande vigueur, et qui ont pour ceinture les beaux pins d'Italie et le noir cyprès, dont les couleurs avivent le tableau par leur contraste, nous arrivâmes à une plaine fertile, où nombre d'amandiers, d'arbres de Judée fleurissaient en attendant leur foliation ; de nombreux troupeaux de buffles, propriété des fermes voisines, broutaient l'herbe des prairies. Ayant successivement dépassé Vicenza, Battipaglia, nous arrivâmes à Ecboli. La route est superbe dans toute cette étendue de chemin et très-bien entretenue : elle est souvent bordée par des rochers pittoresques, excavés de grottes, où un géologue pourrait faire une riche récolte. Elle était peuplée de campagnards et de quadrupèdes à longues oreilles, qui portaient à Salerne et même à Naples leurs approvisionnemens. Ecboli est un gros bourg qui confine entre la Lucanie et le Picentin. La population paraît être nombreuse ; c'est assez l'ordinaire pour toutes les villes du royaume de Naples, où le peuple vit plus dans les rues que dans les maisons. Nous y commandâmes, pour notre retour, un dîner qui pût satisfaire largement l'appétit que nous comptions avoir. Nous quittâmes la grande route de la Calabre et en prîmes une sur la droite, et bientôt, ayant fourni quatre milles environ, nous arrivâmes à Persano, maison de chasse du roi. Ayant passé la petite rivière Sèle, dont nous avions les contours sur la gauche, longeant la mer sur la droite, nous arrivâmes à une vaste plaine, dont le terrain m'a paru être

de nature à devoir récompenser l'homme laborieux qui voudrait le cultiver. La mer s'offrait au devant avec tout l'agreste de son rivage; excepté quelques maisons et quelques arbres jetés çà et là à l'aventure, quelques oiseaux d'eau qui voltigeaient sur les marais d'alentour pour y trouver nourriture, le reste offrait le triste aspect de la solitude, et ce triste aspect était le même jusqu'aux montagnes les plus proches qui forment enceinte. Nous traversâmes la rivière à Caffa, puis, laissant le cap Capaccio Nuovo sur une hauteur à gauche, nous arrivâmes à Pesto par la porte septentrionale. Les rosiers de Pesto, qui fleurissent deux fois l'année, sont chantés par tous les poëtes; moi-même j'ai contribué, sinon à leur donner, du moins à leur conserver leur réputation. J'en ai cherché quelques-uns dans le tapis que Flore étalait sous mes pieds, et, au lieu de leur agréable feuillage, je ne trouvai que quelques églantiers, des myrtes, des opuntias et quelques chétives plantes palustrales qui épanouissaient leurs larges robes sur la surface des eaux saumâtres et dormantes qui doivent rendre ce séjour bien mal-sain à ceux qui ne sont point accoutumés à ses mauvaises influences. Strabon disait, de son temps, que ce pays était insalubre à cause de la rivière qui, sortant de son lit, répandait ses eaux dans les champs, où elles croupissaient : *ποίει δ'αὐτην ἐπινοσον ποταμὸς πλησίον εἰς ἕλη ἀναχεομένος.* En arrivant, nous trouvâmes, près de quelques maisons isolées, les habitans autour de trois forgerons ambulans, dont l'habit et le teint basané me donnèrent l'idée d'une troupe de Bohémiens. Chacun s'empressait pour leur confier ses ustensiles de ménage, que ces Vulcains modernes s'apprêtaient à raccommoder. Quelques pièces de monnaie, des fruits, des racines

payaient les services qu'ils rendaient au plus grand nombre. Bientôt arriva vers nous le desservant de la chapelle du lieu qui est au pied d'une colline, et qui, depuis longues années, sert de Cicéron aux voyageurs. Il voulut bien partager le déjeûner que nous avions apporté, et il y fit dignement honneur.

Pesto, ou la Possidonie des Grecs, doit sa naissance aux premières émigrations des Doriens, qui vinrent chercher le repos dans cette contrée si éloignée de la leur, alors troublée par les guerres intestines qui la désolaient. L'époque, toute incertaine qu'elle soit, peut cependant avec raison se rapporter à trois ou quatre siècles avant notre ère. Cette émigration jouissait de la paix, commençait même à embellir son séjour de monumens publics, lorsque les Sibarites, chassés de leurs terres par les Thuriens, vinrent se réfugier chez eux, entourèrent de murs leur commune demeure, et finirent par se rendre maîtres de ceux qui leur avaient donné l'hospitalité. Cette population mixte eut bientôt à souffrir sous la domination des Brutiens, des Lucaniens et des Siciliens, sous Denys le Tyran, jusqu'à ce que, soumise aux Romains et colonisée par eux en 482 de la fondation de leur empire, elle suivit le sort de cette grande nation. Si Pesto fixa par la suite l'attention, ce fut celle des poëtes, qui chantèrent ses heureux champs, plutôt que celle des potentats qui auraient pu l'honorer de leurs faveurs. Aussi, faible comme elle était lors de l'invasion des Sarrazins, tomba-t-elle et resta-t-elle sous leur puissance, jusqu'à ce qu'eux-mêmes, vaincus par une ligue italienne en 915, furent forcés d'abandonner un pays qu'ils avaient si maltraité; mais, pleins de ressentiment, ils mirent le feu à la ville, qui dès-lors cessa d'être habitée. L'élément

dévastateur respecta cependant trois monumens et une portion de mur d'enceinte, ouvert par trois entrées. Ces monumens attestent et attesteront long-temps aux races futures le mâle génie de ses premiers habitans, quoique le temps ait beaucoup travaillé sur eux : ils s'offriraient encore sous une plus majestueuse apparence, si plusieurs portions, notamment des colonnes, n'étaient passées, dans le bas âge, pour orner la cathédrale de Salerne.

Les murs restans, qui renferment les monumens antiques, circonscrivent un espace carré irrégulier, ayant environ quatre milles de tour, sur un sol plat. Ces murs, dans les parties conservées, ont une hauteur de vingt pieds environ sur six d'épaisseur. Les grosses masses de pierres longues qui les forment sont unies entre elles sans ciment; elles sont dures et très-poreuses, du même grain que celles des montagnes voisines, et mêlées de corps étrangers; la cassure offre la même apparence que celle du travertin, souvent elle a une teinte noirâtre; le frottement en développe une odeur hépatique, circonstance qui porterait à croire qu'à ses élémens sont jointes quelques parties bitumineuses. Ces murs ont pour les fortifier, de distance en distance, des tours carrées, n'ayant de jour que hors de la ville. Ils sont percés de trois portes; une située vers l'occident, près d'un temple; une seconde du côté des montagnes, celle-ci est la plus entière, les pierres qui la forment sont énormes, la voûte en est très-hardie : à la clef de l'arcade, du côté de la campagne, est une sirène; au dedans est une figure qu'on ne peut désigner. Quant à la troisième porte, elle conduit au port vers la mer, qui en est à un demi-mille. Hors de ces murs sont des restes d'aqueducs qui, venant des montagnes, amenaient l'eau à la

ville. Outre ces monumens, cette enceinte renferme une chétive maison qu'on a convertie en chapelle, et une plus grande, dont les habitans, pâles et cachectiques, ont toujours quelques médailles qu'ils s'empressent d'offrir aux voyageurs. On trouve çà et là des fragmens de colonnes, de corniches, des flaques d'eau où croissent quelques plantes palustrales, et quelques autres d'eau saumâtre où il ne vient rien.

Le premier de ces temples, du côté du couchant, est aussi le plus petit des trois et le plus près d'une des portes de l'enceinte. On présume qu'il fut dédié à Cérès. Il est désigné, chez les anciens qui ont écrit sur l'architecture, sous la dénomination d'Héxastyle périptéral. Il est exhaussé sur trois marches qui lui servent d'assises ; ses colonnes sont toutes d'ordre dorique ; six en devant soutiennent un architrave surmonté d'un fronton, et de même à l'opposite ; sur ses côtés règnent douze autres colonnes du même ordre. Il ne reste plus aucun indice des murs intérieurs ; quelques broussailles, quelques ronces, qui tombent de son faîtage pour s'entremêler aux arbustes qui l'entourent, lui donnent un pittoresque qui le rend un objet de peinture infiniment intéressant. Le mieux conservé vient après ; il offre aussi six colonnes à ses façades, et sur chaque côté une douzaine, qui forment un très-beau péristile, soutenu d'une autre enceinte intérieure. Les colonnes, qui sont fort courtes, n'ont que cinq fois leur diamètre en hauteur ; leur espacement, d'un diamètre d'une colonne à l'autre, est d'un très-bon effet. Entre ce temple et le précédent est un vestige de bâtisse circulaire, dont les dimensions et la forme donnent tout lieu de croire qu'elle fut relative à un amphithéâtre, mais d'une fort petite étendue ; elle offre en effet

une surface d'environ deux cent cinquante pieds de long sur cent quatre-vingt-dix de large. Il n'y avait intérieurement aucun reste de gradins. Il est à croire que c'est un travail des Romains, qui, dans ces lieux éloignés de la mère-patrie, cherchaient à s'y procurer les plaisirs de la capitale. Le plus magnifique est le Pseudo-périptéral : il est le plus à l'est; il est sans fronton ni couverture, et offre neuf colonnes sur chaque façade, et seize sur chaque côté : on le regarde comme consacré à Neptune; d'autres croient que ce fut une basilique. La pierre, qui est d'un jaune rougeâtre, paraissait jouir de toute la beauté de cette couleur à la réflexion de la teinte qu'occasionait le soleil brillant; l'appui sur lequel reposent les colonnes est parfaitement conservé; au-dessus de l'entablement règne une frise avec modules; il y a encore trois colonnes sur pied au dedans, et beaucoup de débris de fût. Ce temple paraît le plus anciennement fait; sa noblesse surpasse de beaucoup celle des autres. Je ne pouvais me lasser d'en admirer toutes les belles proportions en en contournant tant l'intérieur que l'extérieur, et cela avec d'autant plus de facilité qu'il était dégagé de toutes les ronces qui obstruaient les autres. Les ruines de Pesto, quel que soit leur état de détérioration, offrent cependant encore assez d'indices pour faire conjecturer quelle devait être la magnificence d'édifices aussi bien proportionnés : le style en est simple, mais l'éxécution en est hardie et sans aucune profusion de ces ornemens qui cachent la petitesse de conception par les agrémens et l'élégance de l'accessoire. On a trouvé, en fouillant le sol de Pesto, des restes d'anciens tombeaux; quelques fouilles ont été suivies des plus heureux succès : elles ont fait découvrir, il y a peu de temps, l'ar-

mure complète en bronze d'un guerrier, quelques médailles assez rares et curieuses sous ce rapport, ainsi que des vases étrusques; ce qui pourrait faire croire que ces peuples, s'ils ne sont point les fondateurs de Pesto, furent du moins les alliés de ses premiers habitans.

Tel est l'historique de mon voyage à Pesto, qui est ordinairement le terme de celui qu'on fait en Italie, pour connaître cette contrée scolaire, où les pages de l'histoire tant ancienne que moderne se retracent à la mémoire à chaque pas qu'on y fait. Une excursion plus éloignée ne peut que meubler le carton d'un paysagiste ou repaître la curiosité de quelque antiquaire qui voudrait y chercher des matériaux pour payer ses dettes à la troisième classe de l'Institut, dont le plus grand nombre applaudira aux découvertes sans pouvoir contester leur réalité. N'étant appréciable au monde savant sous aucun de ces rapports, et d'ailleurs manquant de temps, je trouvai bon, au lieu de m'enfoncer dans les hachures de la Calabre, de revenir sur mes pas. Nous suivîmes la même route pour ce retour, et, la nuit nous ayant refaits des fatigues du jour, nous revînmes à Naples, non sans nous arrêter à la tour del Greco pour y voir une manufacture de corail, et à l'Annunziata pour y voir celle d'armes.

CHAPITRE XIX.

Voyage à Caserte. — Météorologie. — Palais. — Belvédère. — Cascade. — Jardin anglais. — Aqueducs.

Ce palais somptueux est éloigné de Naples d'environ quinze milles vers le nord nord-est, dans une plaine, la même que celle où sont encore les ruines de l'ancienne et délicieuse Capoue. Pour s'y rendre, on gagne le même faubourg qu'on traverse pour aller à Rome. On laisse sur la gauche cette dernière route, et l'on prend vers la droite; on trouve deux villages qu'ailleurs on pourrait bien prendre pour des bourgs, et l'on continue par un plat pays planté d'arbres, dont le tronc sert d'appui à une vigne qui forme guirlande avec sa voisine. Ainsi l'on fournit tortueusement une route que sa monotonie rend fort ennuyeuse, et c'est après avoir fait environ dix milles que l'on commence à voir quelques eaux renfermées dans de longs et larges canaux, et qu'on distingue, dans les éclaircis des vignes à petits plants, quelques sommets de montagnes sur la droite et en avant; alors bientôt l'on se trouve dans la ville, sans que rien n'y annonce la résidence d'un souverain. On n'y voit aucun palais particulier, sinon celui de l'Evêché, encore faut-il faire près d'un mille à travers les champs pour aller trouver un bâtiment qui n'en vaut pas la peine. Je l'ai cependant prise pour saluer M. l'évêque, homme recommandable par sa piété et son savoir.

Le palais de Caserte est situé au pied de collines agréables, appelées Mont Tifata, collines qui for-

ment une chaîne demi-circulaire, commençant de l'embouchure della Conca dans le Voltorno, jusqu'à Maddaloni. A son midi se trouvent Naples, la mer et l'île de Capri. Cette position, au bas d'un pareil rideau qui semblerait devoir la priver de la salubre influence du vent du nord, n'est cependant pas telle que celui de nord-ouest ne puisse lui arriver par la spacieuse ouverture que laissent les montagnes St-Nicolas sur la gauche, et celle du Belvédère qui est en face. M. Chevassieu, médecin de l'armée de Naples, dans un Rapport sur l'épidémie d'Ercole, suivi d'un Essai topographique sur Caserte, inséré dans le Journal général de médecine, observe que le sol de cette ville présente une configuration qui peut accroître souvent l'action des vents du nord-ouest et du nord-est. Arrêtés contre les parois de ce bassin demi-circulaire, ils doivent produire une espèce d'engorgement; leur choc et la résistance augmentent enfin leur impétuosité. « Je pense, continue-t-il, qu'il doit arriver ici ce qui a fréquemment lieu dans les plaines ou les gorges situées au milieu des montagnes, et particulièrement dans celle du mont Cénis, où il se forme des tempêtes et des tourbillons terribles ». Il se passe en effet quelque chose de pareil à Caserte, dans les ouragans qui s'y font sentir; les vents impétueux sont même si familiers à cette contrée, qu'on leur a donné le nom de Venti Casertani. Les vents qui ont le plus d'influence sur Caserte sont ceux d'est; leur accès est plus facile, et, comme ils n'amènent avec eux aucune mauvaise vapeur, il s'ensuit qu'ils sont une cause de salubrité pour tout le canton. La température du bassin de Caserte est en grande partie fondée sur sa position. Il y fait assez froid l'hiver, mais ce froid n'est pas de

longue durée ; il est plus particulièrement amené par le vent du nord qu'il n'est dû à la nature hiémale du climat. En effet, il a une bien plus grande intensité quand, le vent venant du nord et traversant les sommités des monts blanchis par les neiges, il y a diminution dans la quantité de calorique qui alors se met en équilibre. C'est le contraire l'été, où les montagnes, par leur concavité, réfléchissent les rayons solaires et donnent au vent du sud une chaleur qui ne trouve qu'un bien faible échappement dans quelques petites gorges de montagnes.

Le palais de Caserte fut commencé en 1752, sous Charles III (1), d'après les dessins de Vanvitelli, architecte, qui jouissait de la plus haute réputation en Italie, au milieu du dix-huitième siècle. L'abondance du gibier et des bêtes fauves dans ce lieu boisé et avoisiné de montagnes fut un des principaux motifs du choix de l'emplacement pour un prince qu'on sait avoir été un intrépide chasseur. On peut dire de ce vaste édifice, qu'il l'emporte sur toutes les maisons royales de l'Europe, tant par la majestueuse apparence de son dehors que par la grandeur des appartemens, l'excellence, la beauté de ses matériaux et la perfection du travail, que par la grandiosité de ses escaliers et gale-

(1) On ne saurait trop admirer le zèle de ce monarque pour illustrer son règne par des monumens qui laissassent après lui de grands souvenirs. Nous citerons, sous ce rapport, le palais dont nous allons parler, l'aqueduc de Maddaloni, les palais de Capo di Monte et de Portici, l'Albergo Reale, Pompéia et Herculanum ; villes qui, par ses ordres, sortirent des sombres abîmes qui les tenaient cachées depuis nombre de siècles, et le Muséum où sont toutes les richesses qu'on y a trouvées.

ries. On pourrait cependant lui reprocher sa trop vaste étendue qui absorbe le gracieux de ses détails, ses trop nombreuses et trop grandes fenêtres; le peu de saillie des accessoires de ses façades, défaut qui ôte à l'œil le repos qu'il cherche; le peu d'écartement qu'ont les colonnes d'avec le mur; enfin l'absence de quelques masses qui, bien conçues et nourries de sculptures, eussent, par leur contraste, fait ressortir davantage le corps du bâtiment. L'ensemble offre un carré long, dont les deux plus grands côtés ont sept cent quatre-vingt-sept pieds, et cinq étages garnis de trente-sept croisées chacun. Les deux moindres, qui régnent du nord au sud, ont six cent seize pieds et le même nombre d'étages, ornés chacun de vingt-sept croisées. Les ordres s'avancent un peu au milieu, pour se distinguer du reste. Ils s'avancent aussi aux angles pour former comme un pavillon; là ils sont décorés de pilastres et de colonnes ioniques d'un très-beau jet, et qui soutiennent un fronton au plus haut. Tout l'édifice finit par une corniche, quoique, dans le projet, il dût se terminer par une balustrade. La façade, qui regarde Naples, répond à une avenue de quatre rangées d'ormes, qui commence à une grande place demi-elliptique, où sont des écuries et autres appartenances du palais, et elle se continue jusqu'au pont de la Carbonara. Quatre grandes entrées, ornées de colonnes, donnent accès à l'intérieur. On vient par une d'elles, qui est la porte Royale, à quatre cours, en suivant un portique qui coupe toute la masse du bâtiment en deux parties égales. Au milieu est un vestibule orné de superbes colonnes antiques, ayant un escalier à deux rampes de la plus grande somptuosité, tant par sa forme que par la richesse des marbres qui le décorent, et qui ont été pris

des carrières du pays. Les marches, en marbre blanc d'une seule pièce, ont jusqu'à dix-huit pieds de long. Sur le pallier sont deux énormes lions aussi en marbre blanc, enfonçant leurs griffes sur une couronne et un sceptre. Le vestibule supérieur, où cet escalier aboutit, est un octogone éclairé par une belle coupole et orné de vingt-quatre colonnes de marbre jaune, pris de la Pouille, de la Sicile et de Bénévent. Sur ce vestibule sont quatre portes qui mènent aux distributions intérieures, savoir, à la chapelle, à l'appartement du roi et à celui de la reine; d'autres donnent vers ceux des princes. La chapelle est toute revêtue en marbre jaune; on y voit de tristes peintures de Conca, et une Présentation de la Vierge par Mengs : elle est d'un bien meilleur caractère. L'appartement du roi, occupant une partie de la façade méridionale et une partie de l'occidentale, est placé de manière à ce qu'il ait en perspective la mer, la plaine de Naples et celle de Capoue; il est séparé de celui de la reine par une superbe galerie : celui-ci est au nord-ouest. Depuis le plan adopté par Charles, on y a ajouté une salle de théâtre, dont le plafond est soutenu par une quarantaine de colonnes antiques d'albâtre, entre lesquelles sont des loges richement décorées. Aujourd'hui tout le château se compose d'un rez de chaussée, d'un premier, d'un second étage, et d'un attique placé sur l'entablement. Les offices, cuisines et caves sont au-dessous du rez de chaussée. Les pierres de taille ont été prises de la montagne Saint-Iorio, territoire de Capoue, la même que choisirent autrefois les Romains pour l'amphithéâtre voisin. Dire qu'il est dans ce château quatre mille deux cent trente-deux pièces ou chambres, sans compter la chapelle et le théâtre, c'est donner une idée de son immense grandeur.

Ce palais est du nombre de ceux, à raison de leur conception gigantesque, qui, surpassant les moyens d'exécution, sont laissés aux races futures pour être terminés. Les ailes sont à continuer; une masse de bâtimens circulaires, vis-à-vis la grande façade extérieure, devant former des écuries, n'est qu'en partie faite. L'intérieur offre beaucoup de parties qui attendent une main-d'œuvre; mais le plus grand nombre des appartemens sont terminés, et assez mal meublés (1). Les fresques des plafonds sont d'une main médiocre; les murs sont tapissés en étoffes de soie d'une seule couleur. Le plus grand nombre des tableaux offrent des paysages des environs de Vienne, des parties de chasse. Le petit cabinet des bains est joliment orné, ainsi que la bibliothèque de la reine, dont il ne restait que les tablettes. La salle de spectacle est très-grande et brillante; la coupe en est la même que celle du théâtre Saint-Charles. Le marbre et les dorures n'y ont point été épargnés; quand on y représente des pièces à évolutions, on ouvre le fond de la scène, pour agrandir le point de vue qui offre la campagne. Tel renommé que soit ce vaste édifice, on peut dire qu'il doit plus sa réputation à son immense étendue et à la richesse de ses ornemens qu'à la pureté de son style. Sa situation n'est rien moins que gaie; d'une part c'est une plaine à perte de vue, où l'œil ne trouve aucun objet agréable pour s'y reposer; de l'autre, des montagnes voisines qui répugnent par leur stérilité. Le palais lui-même est lourd et froid, sa

---

(1) Les plus beaux meubles de ce palais, ceux de Portici et toutes les curiosités de Capo di Monte avaient suivi le roi, lorsqu'il se réfugia en Sicile, lors de l'approche des Français pendant le règne du directoire.

symétrique distribution assomme; et c'est pour embellir l'intérieur de ce triste séjour du monarque napolitain que l'on a mis à contribution non-seulement les carrières voisines et éloignées, mais encore les précieuses dépouilles de l'antiquité, notamment le beau temple de Sérapis à Pouzzoles, dont on a enlevé les superbes colonnes. *O tempora! ô mores!*

Sur le plus haut d'une colline, vers le nord, est un petit bâtiment plus agréablement situé pour la vue; aussi lui a-t-on donné le nom de Belvédère. Il est en correspondance avec la façade du palais qui regarde le jardin, dont il semble faire une appartenance : ce n'est qu'un rendez-vous de chasse. L'air qu'on y respire est très-pur; la vue sur le parc, le palais et les jardins anciens et nouveaux, et plus loin sur Naples, ses environs et la mer, en fait véritablement un lieu de délices. Au bas du coteau sur le haut duquel il est placé sont des maisons nouvellement bâties pour de jeunes filles dotées par S. M. Ferdinand, qui aimait beaucoup le séjour de Caserte, où il trouvait à satisfaire son goût pour la chasse.

Le jardin de ce palais est dessiné dans le genre français; il a près de cinq cents toises de long. Le parterre est orné de fleurs en plate-bandes; près le bâtiment sont des compartimens en buis, des fontaines jaillissantes, des bassins qui reçoivent leur cristal des gerbes éblouissantes dont la sommité semble éparpiller les perles et les diamans. Du coteau sur lequel domine le Belvédère tombe une riche cascade dont le bouillonnement se multiplie sur les nombreux rochers qu'elle trouve de distance en distance. Toutes les eaux sont reçues dans un bassin rocailleux, et de là vont fournir à tout le parterre du château et du jardin anglais. La

cascade formerait un des plus beaux points de vue pour les appartemens du château, si elle en était plus proche.

A côté, mais séparé par une voie publique, est le jardin anglais que dessina et forma Grasset, jardinier allemand. Il est très-joli; l'auteur a su tirer parti des masses de rochers naturels pour y pratiquer des grottes et des colonnades souterraines, ornées de médiocres statues, qui font néanmoins un assez bel effet près les eaux jaillissantes et murmurantes qui viennent former des étangs navigables. On trouve, à chaque pas dans ce jardin, des arbres étrangers au pied desquels sont des étiquettes qui indiquent leur nom. Dans une partie de cet élysée se trouvent divers monticules d'où l'on jouit d'une agréable vue dans le lointain, qui se perd sur Naples, le Vésuve et la mer. Les allées sont étroites et garnies de touffes d'arbustes ou de quelques fleurs; elles ne sont point sablées, le tuf volcanique granulé suffisant pour en tenir lieu. Les serres sont petites et assez mal tenues; elles sont loin d'avoir le luxe de celles qu'on voit à la Malmaison, près Paris. J'y ai vu un musa, un dattier, qui portaient leurs fruits.

Toutes les eaux du jardin, comme celles du palais, viennent, par des conduits souterrains, de celles du Belvédère. Celles-ci sont elles-mêmes fournies par les sources qu'on a été chercher à douze milles de l'est de Caserte; dans le chemin qu'elles parcourent, elles traversent une vallée entre Monte Longano et le mont Tifata. Là on a joint ces deux montagnes par un pont formé de trois rangées d'arcades, placées l'une sur l'autre dans une longueur de seize cent dix-huit pieds sur cent soixante-dix-huit de haut. Le premier rang est de dix-neuf arcades, le second de vingt-sept, et le plus élevé de quarante-trois. Ce fut Charles III qui fit

faire cet étonnant ouvrage qui fixe avec raison les yeux de tout voyageur, et que j'eus occasion d'admirer à mon retour. Il le dispute en hardiesse à tout ce que les Romains nous ont laissé en ce genre ; la postérité saura s'il en est de même pour la solidité. Ce travail est dû à Vanvitelli, qui s'est plus immortalisé par cette conception que par celle du palais, dont elle n'est qu'un annexe. Les eaux, après avoir parcouru environ neuf milles, arrivent sur le Belvédère, d'où elles retombent en cascades sur un lit de gros rochers factices, dont les inférieurs sont énormes. Ce lac est très-grand ; il offre deux îlots, et çà et là des grottes qui forment autant de petits temples aux nymphes qui habitent cet humide empire. Le roi Joachim fait continuer les travaux à faire dans le palais ; mais la somme annuelle accordée pour cet objet est loin d'être suffisante, et une grande partie passe en tant de mains napolitaines, que ce qui en vient pour l'objet à parfaire est presque fondu avant de parvenir à celles des ouvriers.

CHAPITRE XX.

Retour à Rome et Départ. — Viterbe. — Acquapendente. — Montagne de Radicofani.

Il n'y a point d'autre route à choisir, pour ce retour, que celle qu'on a tenue de Terracine à Naples ; mais, en sortant de la première de ces villes, il en est une qui mène, par une suite de montagnes dont on longe le bas, en laissant sur la gauche le chemin battu dans les marais Pontins, et sur la droite, au-dessus de soi, Piperno, Sezze et Sermonetta la Sulmone, où naquit Ovide. Cette

route est non-seulement fatigante, plus mauvaise et plus longue, mais elle est encore dangereuse aujourd'hui à raison des voleurs et autres bandits qui, ne voulant point se soumettre aux lois nouvelles qui répriment leur vagabondage, se tiennent dans les défilés des montagnes pour tomber sur les voyageurs, même quelque bien escortés qu'ils soient; aussi les voiturins reviennent-ils toujours par les marais Pontins. Cependant on arrêtait encore par cette dernière route lorsque j'y passai: les voleurs étaient assez hardis pour débusquer les piquets de soldats, et brûler leurs paillotes; néanmoins, ayant quitté Terracine à trois heures du matin, nous fûmes assez heureux pour arriver à la dînée sans aucune disgrâce. A la dînée! le repas eût été bien maigre; un mauvais fromage, un triste vin et quelques pagnotes en eussent fait les frais, si un Ferrarais, mon compagnon de pied, ne se fût précautionné, à Terracine, d'un gros et très-bon poisson auquel la carrossée fit le plus grand honneur. Nous avions eu de la neige, un temps brumeux et froid, en quittant Naples jusqu'ici; le temps s'éclaircit alors, et ce fut jusqu'à Rome une de nos belles journées du printemps; aussi, avec mon Ferrarais, cheminai-je plus à pied qu'en voiture. Je restai encore quelque temps à Rome, pour revoir les choses qui demandent à être revues plus d'une fois, et, n'ayant plus rien dans cette ville à coucher sur mes tablettes, je pris congé de S. E. M. le gouverneur, de M. le préfet, et de quelques personnes distinguées qui m'avaient accueilli; les amis ne furent point oubliés, et je me mis en route pour Florence avec un Corfiote instruit et d'un excellent caractère, et nous fîmes nos adieux pour toujours à la ville sainte dont j'emportais un agréable souvenir.

En quittant Rome, on a environ trois milles à parcourir par un chemin qui, sans annoncer une grande ville, indique cependant une main-d'œuvre assez active; mais, plus loin, la campagne stérile manifeste l'indifférence du propriétaire à la mettre en rapport. Çà et là l'on voit des pièces de terre qui attendent la charrue que quelques Abruzziens et Samnites, descendus de leur montagne, doivent y conduire pour les disposer à l'ensemencement. Çà et là encore se voient quelques ruines éparses et quelques coteaux qui laissent croître à regret la bruyère et les ronces. Enfin, après avoir cheminé environ dix-huit milles par la voie Appienne, à travers ce triste horizon qui n'offre d'intéressant que le tombeau de Néron, entre la Storta et Ponte Molle; après avoir tiré quelques prises de nicotiane pour tempérer la mauvaise odeur qui nous arrivait de la gauche; après avoir laissé derrière nous quelques milles de l'ancienne voie Flaminienne, nous arrivâmes à un lieu qui a mérité les honneurs de la mention dans la topographie romaine, et l'on se demande pourquoi quand on le traverse; car huit ou dix maisons, éloignées l'une de l'autre, ne peuvent être considérées parmi nous comme un village. Baccano, car c'est ainsi qu'on le nomme, n'est, à proprement parler, qu'un lieu de poste, avec une belle auberge, et en face une écurie d'un très-bon style, le tout appartenant à la maison Chigi. Les architectes ne passèrent point ce lieu avec indifférence, relativement à ces deux objets. En le quittant, on arrive à Monte Rosi. C'est un lieu fortifié par la nature, et qui peut comprendre vingt-cinq à trente maisons, dont le plus grand nombre règne sur la route. Entre autres édifices, on verra avec plaisir l'église, qui est d'une forme octogone; les deux campanilles qui ornent la façade lui donnent un assez joli caractère. Sur le sommet des collines

d'où s'élève le château, sont des fouilles où se sont trouvés des chambres souterraines et plusieurs monumens étrusques. Près de ce lieu paraît l'aqueduc qui amène les eaux paulines à Rome. Il est composé de trois arcades placées les unes sur les autres, ce qui produit un effet assez pittoresque, vu de loin. Avant d'arriver, on laisse sur la gauche le lac peu distant de Bracciano, et sur la droite, en le quittant, la route qui mène à Pérouse. La prévoyance papale, pour empêcher toute erreur où pourrait tomber le voyageur, a fait marquer le nom des deux routes sur un indice qu'il peut consulter. De Monte Rossi à Ronciglione, même aspect de landes, de ronces, de broussailles, au loin comme près, et cependant la terre paraît être de meilleure nature, quoiqu'elle persiste à être volcanique. Ronciglione est un bourg riche et assez bien peuplé, il est situé très-près du lac Vico; l'entrée est décorée d'un arc de triomphe d'ordre rustique; sur le fronton est l'écusson de la maison Farnèse, avec son nom sur la frise. Toutes les maisons sont en tuf; le château n'est rien moins que beau, il est également en pierres volcaniques, comme tous les autres édifices sortis du cœur des montagnes voisines; aussi trouve-t-on beaucoup de cavernes dans les environs. On vante les papiers et le fer qui sortent des fabriques et des forges de ce lieu.

On longe le petit lac que l'on a sur la gauche, à mesure que l'on monte une côte très-boisée; ce lac a environ trois milles de contour, et on en perd de temps à autre les eaux, mais elles reparaissent souvent : ce lac est fameux par son antiquité; on dit même qu'il est indiqué dans le onzième livre de l'Énéide, lorsque Virgile parle des Falisques conduits par Messape. Tout porte à croire que ce lac ainsi que ceux que l'on trouve

sur la route ne sont que des cratères de volcans éteints, qui, par la suite des temps, se sont remplis des eaux pluviales provenues des montagnes supérieures : tous leurs contours sont en lave molle, dite pépérino; la moindre fouille en fait découvrir une plus dure qui, approchant de la nature basaltique, se décompose aussi moins facilement. En nombre d'endroits creusés pour faire la route, on voit des lits de matières qui semblent être une cendre entremêlée de charbon, et toute la couche offre les apparences d'une véritable calcination (1). Plusieurs cratères, dans la partie que nous traversons, sont changés en lacs; quelques cantons ont encore leurs mofettes, et leur sol donne beaucoup de sulfate de fer et d'alumine. Ce pays volcanisé est entouré de tous côtés, au rapport de M. de Santi qui l'a parcouru, d'antiques couches qu'on ne peut rapporter qu'au retrait de la mer. On continue à toujours monter, après avoir laissé Ronciglione et le chemin sur la droite qui mène à Caprarola (2), et bientôt on se trouve perdu dans une forêt fameuse sous le gouvernement ecclésiasti-

(1) Une carte à faire, et qui serait bien intéressante pour les naturalistes, serait celle qui offrirait tout ce qui est volcanisé vers cet endroit ; je ne crois pas qu'il en existe une pareille. M. de Pommereuil a commencé pour la Campanie ; il est à souhaiter que l'on complète son travail pour toute l'Italie : c'est un souhait que je fais ; mais quand aura-t-il son exécution ? Les souverains d'un pays aussi divisé que l'Italie ont leurs peuples à gouverner de manière que chacun soit heureux ; et ce n'est point une petite affaire pour ceux qui veulent, sur ce point, agir d'après les principes d'une bonne conscience. D'ailleurs que leur importe qu'une portion de leur territoire ait été volcanisée, et que d'autres soient le produit des alluvions, pourvu que la surface soit assez meuble pour rapporter au fisc ?

(2) C'est un château pentagone, situé sur la montagne qui domine Ronciglione. Il appartenait à la maison Farnèse : l'extinction de cette

que, et même sous celui d'aujourd'hui, à raison des vols et des assassinats qui s'y commettent; et en vérité les brigands ne peuvent choisir un lieu plus approprié à leurs exploits. Parler ainsi, c'est dire combien la route est déserte, et combien d'échappemens elle offre à ceux qui vivent de crimes. Journellement on prend de ces malheureux qu'un conseil militaire fait fusiller à Rome, et néanmoins le nombre de croix qui indiquent les malheurs arrivés sur les routes ne diminue point. Toute cette haute montagne est volcanique; elle offre beaucoup de pouzzolane, et des masses énormes du meilleur pépérino; la route est sablée avec le détritus rouge foncé de ces montagnes. Elle est garnie de châtaigniers, de sicomores de la plus belle venue. La lisière était ornée de genêts, de géranium, de houx, de primevères, de jacinthes, de lis, et autres plantes en fleur.

Enfin, après avoir beaucoup monté, on descend un peu, et bientôt on arrive, par une belle plaine bien cultivée, à Viterbe, capitale d'une partie des précédens états du pape, connue sous la dénomination de patrimoine de saint Pierre. C'est une ville assez considérable, puisqu'on porte sa population à dix mille âmes. Elle l'était beaucoup plus autrefois, quand les moines, ne sachant à quoi s'occuper dans les couvens, se répandaient dans les maisons particulières, pour passer agréablement leur temps; aujourd'hui elle est beaucoup moins

---

famille l'a fait passer au roi de Naples. C'est une composition assez bizarre, quoiqu'on la doive à Vignole; les voyageurs y passent pour admirer les belles fresques de Zuccari, plutôt que les bâtimens et les jardins qui dépérissent en des mains étrangères. Ces fresques, d'un fort beau dessin et d'un coloris encore plus frais, représentent tous les hauts faits de Farnèse.

vivante : on la dit formée d'anciennes cités étrusques, détruites par les Lombards. Viterbe, située au pied du mont Cimino, fut entourée de murs et fortifiée de tourelles, pour inspecter sur le dehors, lorsque les factions des Guelfes et des Gibelins ravageaient l'Italie. Les édifices publics, aussi bien que les maisons, sont en pépérino, et quelques-unes de celles-ci sont assez joliment sculptées ; mais la couleur gris foncé de la pierre et celle noirâtre des chambranles des portes et fenêtres, donnent un aspect de tristesse à leur ensemble. Plusieurs, majestueuses dans leur élévation, tiennent de la décadence où fut l'architecture du Bas-Empire ; quelques-unes ont leur escalier en dehors. La place est régulière, ornée de portiques propres à la promenade l'été. La cathédrale n'offre rien de curieux, sinon quelques monumens de Jean XXI, Alexandre IV, Adrien V et Clément IV, qui y ont leur sépulture. Outre cette église, une des plus remarquables est celle de Sainte-Rose, bâtie en forme de basilique, décorée de colonnes de granit : dans la sacristie est un beau tableau attribué à Albert Durer. On cite encore comme notable la jolie chapelle dite la Madone della Peste, bâtie dans le quinzième siècle. Les rues sont pavées de très-larges et longues dalles de laves, ce qui les rend très-propres. A l'entrée comme à la sortie de la ville sont deux fontaines d'un genre assez agréable, il en est beaucoup d'autres qui en ornent l'intérieur. Les environs sont un peu cultivés en vignes qui donnent d'assez bon vin ; plusieurs cardinaux y avaient leur maison de campagne. Les montagnes sont la plupart volcaniques ; celles de première formation sont de nature graniteuse ; on y trouve du minerai de plomb et d'argent qui, faute de bras et d'industrie, est encore à exploiter. Il y a aussi plus

loin quelques montagnes argileuses qui fournissent des pyrites, dont le délitement donne du vitriol.

A deux milles environ de Viterbe, sur la gauche, se voit et se sent de loin Bullicane, petit lac sulfureux; on y vient prendre les eaux, et même on les exporte à Rome pour les maladies de la peau. Sur la droite, à moitié chemin de Bagnaia, hors la route, est la belle église de la Madona della Quercia, bâtie par Sixte IV, pour perpétuer le souvenir des miracles faits par l'image d'une vierge placée dans un chêne; l'intérieur est décoré avec la plus grande magnificence, et est surchargé *d'ex-voto*, qui indiquent la haute célébrité du personnage qu'on y révère. A quelque distance plus loin, on arrive à Bagnaia, recommandable par une très-belle villa, bâtie par Vignole pour le cardinal Gambara; elle est aujourd'hui bien entretenue par la maison Lanti, à qui elle appartient. En reprenant le grand chemin, on passe à travers des bois et des terrains incultes, et l'on arrive à une ville dont les abords sont assez agréables, c'est celle de Montefiascone. Cette ville, autrefois la capitale des anciens Falisques, est aujourd'hui le chef-lieu d'un évêché, dont le revenu est de douze mille écus romains; l'évêque titulaire d'aujourd'hui est M. le cardinal Mauri, si connu en matières politique et ecclésiastique. Cette ville est sur le haut d'une colline qui domine une très-grande étendue de pays; aussi se fait-elle voir de très-loin. Sa position la rendit imprenable à Camille, qui voulait en faire une dépendance de l'empire romain. Elle est entourée de vignobles qui donnent d'excellens vins, notamment du muscat qu'on sert à Rome sur les meilleures tables. Ce vin flatta beaucoup le palais d'un prélat allemand, qui, voyageant, trouva sa fin dans ce lieu, pour en avoir

trop pris. Il faut que le sol ait bien dégénéré depuis ce temps; car le meilleur que je pus me procurer était loin de me porter à suivre l'exemple du bon Allemand. On voit dans l'église Saint-Flavien son épitaphe et son tombeau.

On se perd dans les bois que la hache respecte depuis leur naissance, dès qu'on a quitté la ville, dont on suit le bas sans y entrer. De temps à autre on se trouve sur des hauteurs, d'où l'on découvre le beau lac de Bolsène et ses petites îles Martana et Guilsena, qui donnent asile à un ermite, à des Antonins, aux oiseaux de chasse de cet humide séjour, et à quelques pauvres pêcheurs et gardiens. Le bassin de ce lac, qui a près de trente milles de contour, paraît être tout volcanique; d'où l'on peut croire que primitivement il fut un cratère qui se sera rempli par les eaux pluviales et les écoulemens provenant des hauteurs adjacentes. Toutes les montagnes qui se déroulent sur la route sont de nature tufeuse. Ce n'est qu'en approchant de Bolsène que le tuf prend un caractère vraiment régulier, qui annonce que toute cette région fut jadis travaillée par un feu souterrain. Près du lac, sur la droite, et un peu avant d'arriver à Bolsène, l'on voit une masse de rochers, figurée en colonnes basaltiques, dont plusieurs détachées font monceau sous les pieds; elles sont en exagones réguliers, comme le plus grand nombre des pierres de cette nature. Enfin nous arrivâmes à Bolsène (1) par une assez belle porte toute en pépérino; c'est une ville qui a été bâtie sur le sol de l'ancienne Volsinium, autrefois une des principales

(1) Cette ville est célèbre chez les catholiques, relativement au miracle qui a eu lieu chez elle, et qui occasiona l'institution de la Fête-Dieu.

villes de l'Étrurie et la capitale des Volsoniens, peuple guerrier, qu'on ne retrouve plus dans la poignée d'habitans qui la peuple aujourd'hui. Il fallait aussi que Minerve ne fût point indifférente à cette ville; car, suivant la renommée, lorsqu'elle fut soumise aux Romains, deux cent soixante-cinq ans avant notre ère, on y trouva nombre de statues de cette déesse, qui furent dirigées sur Rome. Bolsène n'est aujourd'hui qu'un misérable village, où il n'y a de remarquable qu'un sarcophage antique dans la cour de l'église.

A neuf milles au nord du lac de Bolsène se trouve Orviette, renommée par ses bons vins; c'est une ville épiscopale, bâtie sur le tuf d'une montagne dont l'accès est difficile. Cette ville mérite d'être mentionnée à raison de sa cathédrale, dont la gothicité remonte aux époques les plus brillantes en ce genre. On distingue particulièrement la façade riche en sculptures. On y voit peu de tableaux, et encore ce peu ne se distingue point par son genre de beauté. La chapelle du Miracle du Corporal fixe toute l'attention par sa richesse. On ne doit point aussi oublier de voir un puits profond et très-grand, au bas duquel on peut descendre à cheval par un escalier cordonné de cent cinquante marches, éclairé par une centaine de fenêtres, et remonter par un autre au côté opposé; il est de San Gallo. Après avoir quitté Bolsène et traversé une plaine cultivée, on arrive au pied d'une montagne où se trouve un village abandonné à raison de l'insalubrité de l'air qui règne dans le vallon. Un pape, plus père de son peuple qu'aucun de ses prédécesseurs, c'est Pie IV, car les personnages de ce genre méritent d'être cités, l'a fait transporter sur le haut : c'est Saint-Laurent qui est tout en lave et pavé en larges basaltes.

Acquapendente, l'Aquula des anciens, qui tire son nom d'une cascade voisine, s'offre bientôt après, avec son imposant château, sur le plus haut d'un rocher de lave qui l'entoure en grande partie. Cette position lui serait avantageuse si elle avait encore à se défendre. Elle n'a qu'une belle rue qui est bien pavée; ses bâtimens sont mesquins; les plus distingués sont en pépérino et assez bien sculptés dans leur partie d'ornement. Le peuple de cette ville va de pair en paresse avec celui de Rome; c'est le dire de tous les Ultramontains qui ont séjourné parmi eux, et dont nous sommes loin de nous rendre garans. Acquapendente, que l'on peut injurier avec raison ou non sur ce point, n'en sera pas moins recommandable au monde médical, pour avoir donné naissance en 1537 à Fabrice, le disciple chéri du célèbre Fallope : il naquit, il est vrai, dans la pauvreté, berceau si ordinaire du savoir; mais il s'illustra dans les écoles de Padoue, en nourrissant ses élèves des principes les plus purs de la doctrine médicale. En quittant cet endroit et après avoir passé le beau pont de la Paglia, fait de six arches, on arrive à Ponte Centino, petit et dernier lieu où s'étendait la puissance ecclésiastique; il se trouve dans le fond d'une vallée parcourue par la Véla, que l'on traverse à différentes fois : c'est ce torrent qui fait la limite de l'ancien gouvernement papal et le sépare de la Toscane. Le lit de ce torrent est intéressant à suivre pour tout lithologiste qui veut prendre une notion de la nature de toutes les montagnes voisines; on y trouve en effet de nombreux échantillons qui instruisent sur la composition de toutes celles que le torrent et ses branches parcourent. Je m'y suis long-temps promené dans une de ses branches, le Rigo, qui baigne la colline, pour noter

les objets qui m'intéressaient le plus sur ce point, et j'ai vu, par les échantillons, que le plus grand nombre était d'ancienne formation : ceux que j'y ai rencontrés étaient de la nature du granit, de la serpentine, du quartz, du marbre rouge coloré noir et blanc, quelques-uns ayant une apparence spongieuse et volcanique. Le temps était très-beau, aussi en ai-je profité pour pousser la promenade jusqu'au souper.

Nous nous mîmes en route le lendemain, à quatre heures du matin, et commençâmes bientôt à gravir la rude montagne de Radicofani, qu'on dit s'élever de deux mille quatre cent soixante-dix pieds au-dessus du niveau de la mer. Le chemin est tout en zigzag, sur un sol inculte et incultivable par sa nature qui est du plus mauvais aloi ; c'est un mélange de marne et de glaise, semé çà et là de roches fort dures, sur lequel croissent un maigre gramen, l'*ononis spinosa*, le *melampyrum arvense*, le *gnaphalium*. Le soleil, qui la veille s'était couché pur à l'horizon, nous promettait une agréable journée pour le lendemain ; mais nous fûmes déçus de nos espérances : dès que nous fûmes en route, des nuages, qui s'étaient élevés des vallées, nous cachèrent l'horizon au commencement du jour, et formaient une gaze vaporeuse tellement argentine, dans le fond des larges vallées, que je me crus sur le rivage de la Méditerranée ; la couche supérieure de ces nuages s'était pendant la nuit convertie en neige, qui blanchissait la croupe boréale de la montagne sur laquelle nous nous élevions. Nous eûmes à faire environ six milles avant d'être parvenus au sommet, route que je fis seul à pied, pour mieux jouir de la vue des objets que je pourrais découvrir. Sur le plus haut de la montagne, vers la droite, est le bourg, muré de toutes parts

et exposé aux rigueurs de toutes les saisons, par sa position, et surtout, lors de l'hiver, au froid, aux brouillards et aux vents violens. Plus haut encore et sur le pic d'un rocher domine la première place de la Toscane ; c'est un château qui protége les habitans et garde le passage qui est plus bas. Ce château était autrefois une forteresse inexpugnable, et qui se fit respecter, du temps des anciennes guerres des Siennois contre les papes ; aujourd'hui il est à demi ruiné et abandonné. Les circonstances politiques amènent d'aussi grandes révolutions sur la surface du globe que les forces souterraines qui continuellement travaillent à sa subversion. Sur la route sont quelques maisons, notamment la poste, auberge dont le bâtiment est d'un joli goût. Ce groupe de maisons communique avec le bourg par un chemin fort roide que grimpent les habitans circonvoisins pour aller au service divin du matin. Là, nous renvoyâmes les bœufs que nous avions pris au bas de la montagne pour nous aider à parvenir à son sommet. Sortis de ce lieu de repos, nous aperçûmes sur notre droite un amas considérable de grosses roches, sur lesquelles le temps avait imprimé son cachet en les recouvrant de lichens de toutes espèces. Cette immense montagne, comme celles qui la suivent, a pour cœur des lits d'une pierre fort dure, noire, grise ou rougeâtre. Les torrens qui s'en précipitent en entraînent de petites portions dans leurs gorges, où le courant des eaux les polit et les arrondit de manière à en laisser voir la variété du grain. Toutes ces roches, par le temps qui opère de si grands changemens, se convertissent en une substance comme glaiseuse, fendillée en lames, sur laquelle aucune herbe ne peut croître ; aussi la route que je fis à pied sur le coteau

méridional était-elle très-triste et peu fournie des dons de Flore. S'il est quelques terres plus meubles sur lesquelles on puisse semer, le produit en est fort maigre. On dit que sur le plus haut de la montagne est un cratère. J'ai vu, en quittant la poste, sur la droite, quelques masses tronquées, de différentes grosseurs et formes, entassées les unes sur les autres, et s'élevant ainsi pour former le sommet; elles avaient bien le caractère basaltique : je les regardai comme le résultat d'un tremblement de terre ; mais de nouveaux éclaircissemens pris à Florence m'ont assuré sur leur caractère volcanique , caractère déjà établi par Micheli en 1733, et de nouveau confirmé par M. Santi, professeur d'histoire naturelle à Pise, qui pense que les hautes montagnes de Radicofani, ainsi que celle Montamiata, voisine, sont le résultat de volcans qui ont soulevé de la mer ces immenses masses, dont le contenu offre tous les indices d'une nature pélagique. A quelle époque du monde la chose aura-t-elle eu lieu ? ici l'esprit flotte dans le vaste pays des conjectures, sans rien trouver qui fixe l'incertitude. La nature volcanique est beaucoup plus étendue dans ce canton qu'on le pourrait croire, d'après les observations faites sur la route. En effet, avant d'arriver au pont près de Ricorsi, se voit une montagne sulfureuse, ou Solfatara, qui produit tant de soufre qu'on l'exporte à Marseille et à Livourne, sous le nom de soufre de Vignole. J'ai vu l'eau qui en descendait par une ravine être si surchargée de carbonate de chaux et de soufre, que tout le cailloutage qui était roulé dans les eaux du torrent en était recouvert d'une couche assez épaisse. Ces eaux viennent des bains de Saint-Philippe, qui sont fréquentés dans la belle saison : elles contiennent, au rapport de

M. Santi, beaucoup d'acide carbonique, de sulfate de chaux et de magnésie.

De Ricorsi on monte par zigzags, et l'on descend de la même manière pour s'élever par une longue chaîne de montagnes, toujours glaiseuses, sur lesquelles il semble que l'ange exterminateur ait passé pour leur donner les couleurs de la tristesse. Des ravins profonds, de larges lits de torrens qui se remplissent et roulent avec fracas leurs cailloux à la fonte des neiges, quelques maisons isolées sur la cime des montagnes plus meubles, quelques petits pays dont les habitans pataugent dans les glaises inférieures quand ils viennent aux églises des lieux d'en bas ; telle est la perspective dont on jouit quand le dimanche on traverse ce pays, comme il nous arriva. Les approches de Saint-Quirico promettent quelques agrémens, les alentours se peuplent d'oliviers, les vignes s'empressent d'embrasser les rameaux des arbres qui sont à leur portée ; les champs ont leurs haies vives au pied desquelles fleurissent la marguerite, la violette et la pervenche ; enfin l'on arrive au bourg qui a ses portes, plutôt comme un moyen de clôture que de défense. Ce lieu est un marquisat que possédait la maison Chigi, dont le palais est un des principaux monumens. Sur la droite de la principale rue est l'église, dont le portail est dans le goût le plus gothique ; la nef et particulièrement le chœur sont d'un travail assez joli pour la ville, qui ne l'est guère. Le seul monument qui mérite citation ici est une tour carrée, fort ancienne, entourée de ruines qu'on rapporte au temps des Romains. Bientôt on descend de ce lieu cultivé pour retomber dans des ruines et grimper sur des montagnes de même nature que celles qu'on a laissées, et l'on arrive enfin à Torinieri, petit bourg assez gentil

et formé de maisons laissant entre elles des terrains employés au jardinage. La température en est froide à raison de son élévation ; néanmoins le vin d'alentour est renommé pour sa bonté. En sortant de ce lieu on descend beaucoup, et toujours entre des montagnes arides de nature glaiseuse, ce qui rend la route on ne peut plus triste. On passe la Porcia, petite rivière qui fait ses inflexions dans une vallée agréable, et qui est riche par sa culture; bientôt on se trouve à Buonconvento, bourg entouré de murailles et de fossés, du reste dans une situation assez riante, au pied d'une montagne; et quelques milles après, ayant traversé Montaroni et son petit pont, au premier détour, sur la hauteur où l'on est parvenu, se voit la ville de Sienne.

CHAPITRE XXI.

Sienne. — Son Origine. — La Cathédrale. — L'Hôpital. — La Place. — La Tour. — Les Rues. — Langage et Académies. — Commerce.

Cette ville est placée sur la cime d'une montagne environnée de collines qui semblent lui faire appui. Elle est exposée à tous les vents qui chassent les mauvaises influences que lui apporteraient les marécages voisins. Son circuit est d'environ cinq milles. Que cette ville reporte son origine aux Etrusques qui les premiers en jetèrent les fondemens, ce que sembleraient prouver nombre de vases et autres ustensiles de ces peuples, trouvés dans les fouilles faites sur son sol et dans son voisinage; ou que des Gaulois sennonais, con-

duits à Rome par Brennus, en aient été les premiers fondateurs, il est certain que, sous le règne d'Auguste, les Romains y établirent une colonie, et que ce lieu prit alors son nom de *Senna Julia* de Jules César, qui le lui donna : c'est ce que semble indiquer un débris de mur ancien qu'on voit près de Saint-Antoine de Padoue. C'est pour conserver la mémoire de cette ancienne origine que les Siennois placèrent dans la ville, sur plusieurs colonnes, une louve qui allaite Rémus et Romulus, notamment, vis-à-vis le palais de Justice, sur une que la tradition dit avoir été tirée d'un ancien temple de Diane. Les Siennois sont connus dans l'histoire, quant à leur amour pour la liberté; trop ombrageux sous ce rapport, ils se sont souvent armés les uns contre les autres, et ont ainsi ensanglanté leur sol vers le milieu du dernier siècle. Ils sont les premiers des états d'Italie qui aient pris pour magistrat civil et criminel un étranger, sous le nom de Podestà. Ils formèrent depuis un peuple de braves, quand, se constituant en république indépendante, ils guerroyèrent contre Florence et Pise, chassèrent une garnison que Charles-Quint voulait y établir; mais enfin ils subirent le sort de tous les petits états démocratiques, quand ils sont proches des monarchies dont la constitution plus vigoureuse comporte un plus grand développement de moyens, et moins de variation dans le mode d'application. Elle fut, après bien des troubles domestiques excités par des intrigans et des usurpateurs, englobée dans les états du duché de Toscane; mais, si elle fut brillante quand elle se gouvernait d'après ses propres lois, sa splendeur déclina dès que la Toscane l'eut soumise; et la peste, qui s'y déclara ensuite, compléta ses malheurs et sa décadence. Au-

jourd'hui elle jouit des douceurs de la paix sous le gouvernement de la princesse Elisa. Cette ville, comme Viterbe, est entourée de murs et de bastions pour sa défense; ce sont autant de vedettes qui étaient d'un grand usage quand l'Italie était déchirée par les factions : elle a de plus aujourd'hui un fort avec garnison française. Au nord et à l'orient sont des vallons qui en rendent l'abord difficile à une force ennemie. Sa position, du côté de Rome, sur la croupe d'une colline dont l'élévation est augmentée par toutes les montagnes qu'il a fallu gravir pour y arriver, la rend fort sujette à être encombrée de neige pendant l'hiver. C'est un inconvénient dont profite l'ardente jeunesse, non-seulement comme circonstance propre à la gymnastique, mais encore comme moyen d'épancher leurs doux sentimens envers leurs bien-aimées. Ils font des boules où ils renferment des poulets, et les jettent ainsi aux fenêtres, à leur destination :

O crudelis amor! quid non mortalia cogis
Pectora!

Aussi le proverbe suivant est-il dans toutes les bouches des mères : « La neve è una ruffiana senza vergogna ».

Sienne a dans son intérieur une apparence de tristesse qu'elle doit aux pierres volcaniques qui entrent comme matériaux dans ses édifices, et aussi à la hauteur de ses maisons et à l'étroitesse de ses rues. La base de ses édifices est la brique, que l'on recouvre ensuite avec le pépérino et le travertin, qui servent à former les assises. Elle repose sur un sol tufeux, creusé en beaucoup d'endroits, notamment à ses abords sur la route, où notre voiture, à mesure qu'elle gravissait, donnait lieu sous nous à un bruit sourd qui aurait

donné de la frayeur à une personne peu aguerrie. La population de Sienne, qui est d'environ quinze mille âmes, la rend assez vivante.

Un des monumens les plus vantés de la ville est la cathédrale, dont l'ensemble est dans le genre gothique; elle domine sur une assez grande place; sa construction date de 1250. Elle s'élève de dessus un perron auquel on monte par une dizaine de degrés en marbre, ayant à chaque extrémité une colonne de granit oriental, surmontée d'une louve en bronze. Sa façade, percée de trois portes enfoncées, est fort bizarre et dénote bien le mauvais goût de ce temps. Elle est surchargée de figures et d'ornemens, parmi lesquels se distinguent le cheval d'Arezzo et le griffon de Pérouse, emblèmes de ces villes qui étaient des dépendances de l'état de Sienne lorsqu'on construisait ce portail. On y voit de plus un grand nombre de bustes de pointes, en forme de campanille, dans le style gothique; le tout est entremêlé d'arabesques. Cette église est dédiée à la sainte Vierge; aussi a-t-on placé sur le seuil l'inscription suivante :

Castissimum Virginis templum castè memento ingredi.

Elle est toute couverte, au dehors comme au dedans, de bandes transversales de marbre, successivement noires et blanches, ce qui est d'un singulier effet pour l'étranger qui voit pour la première fois ce genre de décoration, et qui lui feraient croire de prime abord qu'elle est tendue pour quelque pompe funèbre. L'intérieur offre trois nefs, de trois cent trente-trois pieds de long, formées par plusieurs piliers fort légers; en avant de chaque est une statue de saint dans sa niche. Les fenêtres sont au plus haut, très-petites et acompagnées

de colonnettes; les vitraux coloriés offrent différens sujets saints, ce qui rend l'église fort obscure. La coupole repose sur des colonnes de marbre fort bien filées; elles sont fournies de feuillages et de fruits d'un joli dessin. Le plafond est d'un bleu d'outremer très-brillant, et parsemé d'étoiles d'or qui lui donnent beaucoup d'éclat; il est surmonté par une coupole richement ornée. On admire comme un singulier ouvrage de sculpture le jubé, tout en marbre. Cette masse octogone, car on peut l'appeler ainsi, est supportée par dix colonnes de granit, dont quatre reposent chacune sur un lion en marbre; quatre autres, aux angles, aboutissent au sol; celle du milieu est entourée à sa base par un bas-relief grossièrement travaillé. L'escalier tournant est beau; il le serait plus, s'il eût été fait sur un meilleur dessin; il est tout en marbre. On vante le bénitier, comme étant un ouvrage grec; on y voit en relief des faunes et des bacchantes. Au-dessus de la frise, le long de la nef du milieu, se voit une suite de bustes de tous les papes, jusqu'à Alexandre III; ils y furent placés en 1500. Le pavé du chœur, qu'on ne voit que les grandes fêtes de l'année, mérite qu'on fasse lever les planches destinées à le conserver en bon état. C'est une sorte de grisaille sur marbre en manière de camaïeu, sur lequel Duccio et Beccafumi, habiles sculpteurs, ont représenté, avec beaucoup de patience et un grand goût de dessin, les sacrifices d'Abraham, le passage de la mer Rouge, et quelques autres faits relatifs à l'histoire de Moïse; il est dommage que les teintes de cette sorte de gravure commencent à se dégrader. Le pavé de la nef est également dessiné en clair obscur sur un marbre blanc; on dirait une suite de gravures dont le sujet est relatif à l'Ancien comme au Nouveau Testament.

Dans le dernier compartiment est un grand cercle autour duquel se voient des ronds offrant les emblèmes des villes alliées, à savoir Sienne, que représentent une louve et deux jumeaux. Le lion indique Florence, la panthère Lucques, la cigogne Pérouse, le lièvre Pise, la licorne Viterbe, l'oie Orviette, le cheval Arezzo, un éléphant, portant une tour, Rome, un lion Massa, un dragon Pistoie, un griffon Grosetto, et un vautour Volterre. On voit encore dans cette église les statues des papes Paul V, Pie II, Pie III et Marcel II, tous Siennois. Cette église a plusieurs chapelles qui méritent d'être vues avec attention, notamment celle Ghigi, que fit bâtir Alexandre VII, sorti de cette maison. Tout y fixe l'attention des curieux, non-seulement l'architecture de l'ensemble, mais encore les parties, notamment les portes et colonnes de bronze, la coupole soutenue par des colonnes de vert antique, la statue de la Madeleine, et les belles de saint Jérôme et du Bernin, les bas-reliefs représentant les mystères de la Vierge, les tableaux de Carles Maratte; la chapelle Saint-Jean de Jérusalem, qui est vis-à-vis, n'est pas non plus à oublier. Au devant est le tombeau de Zondadari, autrefois grand-maître de Malte. On y voit des peintures du Pérugin. Le derrière du maître-autel est du pinceau de Beccafumi; aux deux côtés sont des ouvrages de Solimène; le sujet de ces fresques est la manne dans le désert et l'histoire d'Esther. A l'entrée, à droite, est un tableau du Calabrois, qui offre de grandes beautés, quoiqu'il donne trop sur le noir, défaut ordinaire de ce peintre. La sacristie est une dépendance de l'église, qui mérite d'être vue sous le rapport de plusieurs morceaux de peintures que l'on dit être de la première manière de Raphaël, du Pitturicchio et du Pérugin. On

doit considérer dans ces tableaux quelques bons caractères de têtes, de la justesse dans la perspective linéaire, et surtout une fraîcheur de couleurs qui surprend; néanmoins le tout est sans effet. La draperie est en or et argent de relief, ce qui est assez supportable, quoique de mauvais goût. Les arabesques de la voûte sont beaux, mais leur petitesse empêche de bien les distinguer. Au milieu de cette sacristie est un groupe antique en marbre, représentant les trois Grâces nues qui semblent danser. Ce morceau est curieux; il est dommage qu'il soit mutilé. On montre de vieux antiphoniers riches en miniatures, et agréables à voir sous le rapport de la vivacité des couleurs et du bon emploi de l'or; elles sont de Clivis. Tout près est l'archevêché, bâtiment qui n'a rien de remarquable que sa façade bizarrement colorée en marbre blanc et noir. Cette cathédrale est aujourd'hui desservie par une vingtaine de chanoines dont le revenu est véritablement apostolique. Après cette cathédrale, on verra encore avec plaisir l'église des Dominicains, où se voit, sur bois, une Madone avec l'Enfant-Jésus entre ses bras, ouvrage de haute considération chez les Siennois. Entre autres chapelles est encore celle dédiée à ce saint; elle est dans une des ailes de l'église : à chaque côté de son autel est une statue, savoir; à l'un, celle de la Madeleine; au-dessous est écrit : *Typus pœnitentiæ.* A l'autre, celle de sainte Catherine, avec ces mots : *Decus sapientiæ.* Entre ces deux statues d'un assez bon ciseau est un tableau d'un bon coloris. Cette chapelle est fréquentée par les Siennois, qui portent leur hommage à sainte Catherine en reconnaissance de tous les bienfaits dont ils lui sont redevables. Cette âme pieuse ne travaillait point isolément pour elle, comme sainte Marie l'Egyptienne;

elle s'occupait à améliorer le sort de sa patrie. Pleine de zèle et de science, ses écrits lui valurent une telle réputation, qu'elle fut choisie pour réconcilier Grégoire XI avec les Florentins; et la négociatrice employa si bien ses moyens de persuasion, qu'elle détermina ce pape à revenir d'Avignon au siége de Rome. A s'en rapporter à la légende, elle porta encore ses vues plus haut que le vicaire du Sauveur. Elle sut tellement s'attirer les affections de ce dernier, qu'elle en devint l'épouse, faveur insigne, l'unique en son genre, et dont on n'a point entendu parler ailleurs qu'à Sienne, notamment dans la maison des Dominicains. Il est encore dans la ville un oratoire qui lui est dédié; il est dans la maison de Benincasa, teinturier et père de la patrone. Là est renfermé sous grille son oreiller, qui n'est qu'une fort grosse pierre sur laquelle elle reposait sa tête pendant son sommeil. L'on y voit de plus le crucifix devant lequel, agenouillée et en prière, elle en reçut les stigmates, ainsi qu'il arriva à saint François-d'Assise. La vérité du fait est consignée sur un marbre voisin, telle que l'a reconnue un pape, je ne sais lequel. On peut encore aller voir l'église des Augustins, élevée d'après les dessins de Vanvitelli; celle de St-Martin, et celle de la Madona di Provenzano.

Vis-à-vis la cathédrale est l'hôpital, composé de plusieurs salles très-grandes et tenues très-proprement; les malades y sont seuls dans leur lit, et cachés de leurs voisins par des rideaux blancs; c'est un des hôpitaux de l'Italie où il m'a paru que le malheur avait la meilleure assistance. Les amateurs de peinture ne doivent point manquer d'aller voir, au fond d'une des principales salles, dans le point rond, la piscine probatique de Conca, Napolitain. C'est une grande compo-

sition dont les figures sont bien choisies et sagement distribuées ; le dessin, l'expression et le coloris parlent pour elles, quoiqu'il soit dommage qu'elles ne soient point assez multipliées, et que, sous ce rapport, l'œil trouve trop de repos. Un phénomène d'optique qui mérite d'être noté est que les colonnes peintes dans cette fresque, considérées de près, paraissent comme tortues par en haut ; mais, à mesure qu'on s'éloigne, elles se redressent. Cela dépend du reflet du cul-de-four où elles se trouvent ; le peintre a profité de sa gêne en faisant un travail qui manifeste son savoir en perspective, quoiqu'il eût mieux valu qu'il s'exerçât sur un plan uniforme. Le maître-autel a pour décoration le Sauveur et deux Anges en bronze. Des fenêtres de cet hôpital se voit le jardin de botanique de la Sapience. Ce dernier établissement est un lieu public où l'on enseigne les humanités et les sciences ; les chaires naguère étaient la plupart remplies par des ecclésiastiques qui, depuis l'installation du nouveau gouvernement, se sont retirés et les ont laissées vacantes. Depuis les nouvelles dispositions, l'enseignement universitaire a été transporté à Pise, et il n'est plus resté dans cette ville, comme à Florence, qu'un Lycée où enseignent des professeurs plus indulgens.

La seule place qui mérite considération à Sienne est celle del Campo, dénomination que lui donne le Dante ; elle est connue aujourd'hui sous le nom della Signoria ; elle forme un plan oblique demi-circulaire d'environ mille cinquante-six pieds de tour et bordé de parapets ; elle est pavée en briques placées de champ et de pierres blanches disposées en compartimens. La disposition de l'espace est telle qu'il ressemble assez, pour sa forme et son excavation, à une coquille de pélerin.

Autour par le haut règne une suite de maisons régulières avec arcades, ornées de colonnettes gothiques et de boutiques bien achalandées; elle est embellie par une grande fontaine, la Gaja, qui est vers le haut et qui reçoit son aliment des diverses sources que l'on a rassemblées pour fournir aux besoins de toute la ville. Plusieurs de ces sources aboutissent à différens quartiers et sont plus que suffisantes pour le nettoyage des rues. Cette fontaine est agréablement décorée en bas-reliefs et statues. On remplit quelquefois cette place d'eau, et alors on s'y promène en bateau, tandis que les voitures défilent dans le contour : c'est une sorte de naumachie imitée au plus mal. Il est plusieurs autres places, mais beaucoup plus petites et qui n'offrent rien de bien intéressant. On voit au milieu de quelques-unes des colonnes dont la plupart soutiennent des louves. Le palais de Justice est sur la plus grande, dont il fait le principal ornement : il est isolé, bâti en pierre au premier ordre, et complété par la brique pour le reste; il est avec portiques, sous lesquels on peut se tenir à couvert. L'extérieur n'en est pas beau, il en est de même de son intérieur. La salle de conseil offre des compositions de Pierre Laurent et d'Ambroise son frère, elles datent de 1328. La voûte est de Beccafumi; elle est d'un assez bon caractère; le même peintre a orné la salle du fond de portraits de beaucoup de papes auxquels la ville avait donné naissance. A gauche de la place est la chapelle de la Vierge, les peintures sont de Thadée Bartol, qui date de 1407 : la fresque de l'autel est de Sodome, peintre fort estimé dans l'école siennoise. A côté de ce lieu est une tour carrée, élevée de deux cent soixante-dix pieds, d'où, quand on est au plus haut, on peut voir les montagnes les plus éloignées, et notamment

Radicofani. On y découvre aussi dans le lointain, vers le nord, la chaîne des Alpes, qui paraissent comme un nuage obscur. Cette tour fut construite en 1325, non-seulement pour servir d'horloge, mais encore comme observatoire nécessaire dans les temps malheureux où Sienne avait toujours à se défendre contre des agresseurs; aussi y jouit-on du plus vaste horizon. Dans le même lieu sont une salle de spectacle qui est souvent fermée et plusieurs palais appartenans à de grands personnages.

La seule rue de Sienne qui soit un peu alignée est celle de Rome, qui commence à la porte de ce nom; édifice imposant, dû au savoir d'Agostino et d'Agnolo, architectes de Sienne, qui la construisirent en 1321; Cette rue mène de l'entrée de la ville jusqu'à la porte de Florence, monument qui fixe l'attention des architectes et des peintres, à raison de son caractère simple et de ses fresques. Elle est aussi la plus peuplée, celle où les marteaux se font le plus entendre et où le commerce a le plus d'activité : elle est comme les autres pavées en briques de champ, placées vers le milieu, et en pierres de montagne qui occupent les côtés; dans quelques portions on trouve des dalles volcaniques comme à Acquapendente. Presque toutes les autres rues sont plus ou moins courbes et aboutissent vers le milieu de la ville; elles sont en pente, vu sa position; elles reçoivent alors le nom de Costa. Les maisons sont en brique, et les montagnes des environs, toutes en glaise, fournissent le fond de la fabrique : l'architecture tient du genre gothique : ce genre est souvent allié au moderne dans les ouvrages extérieurs qui décorent les palais; aussi ceux-ci ne sont-ils rien moins que beaux. Il est quelques maisons tellement adossées au revers de

la montagne qu'on va par la fenêtre au jardin qui se continue sur lui. Je n'ai vu de promenade que celle de la Lizza, qui est un ensemble d'allées interposées entre la ville et la forteresse à cinq bastions, occupée aujourd'hui par des soldats français. Sienne est exposée à des tremblemens de terre qui n'inquiètent que trop souvent, quoiqu'ils n'aient point encore été bien fâcheux : il y a une dizaine d'années qu'il en survint un qui néanmoins fit souffrir les édifices publics; depuis on en a ressenti plusieurs, mais ils ont été de peu de durée.

Les personnages que l'on distingue le plus à Sienne sont les familles Bandi, Bandinelli, les Sansidoni, les Lucchesini, les Piccolomini; leurs revenus ne sont point excessifs : la liberté sur le commerce des grains et les encouragemens donnés à l'agriculture ont beaucoup contribué à les enrichir. Les Siennois passent pour parler correctement l'italien : le bourgeois comme le lettré n'a aucun accent, mais le bas peuple en a un qui tient du florentin; ils évitent, comme eux, la prononciation des consonnes, notamment du C. Cette pureté d'expression dans le langage, chez le plus grand nombre des Siennois, motive le séjour qu'y font pendant quelque temps les étrangers qui veulent donner une dernière perfection à l'étude d'une langue qu'ils désirent bien parler. Les Siennois se sont de tout temps appliqués aux lettres et aux sciences : aussi leur ville offrait-elle précédemment, sous le grand duc, tous les établissemens d'enseignement nécessaires à une bonne éducation; université, académie, collége, bibliothèque, cabinet d'estampes et de médailles, rien ne lui manquait; raison pour laquelle elle donna naissance à beaucoup de personnes distinguées par leur savoir tant

dans les matières civiles que dans les ecclésiastiques. On y comptait naguère plusieurs académies, notamment celles des Intronati, des Rozzi, des Innominati, des Ardenti : il n'est resté que celle des Fisico-Critici, qui de temps à autre font paraître quelque bonnes dissertations. Les dames mêmes y eurent leur fauteuil, et elles n'y furent point silencieuses, à en juger d'après la table des mémoires et actes publics. Ce caractère studieux se prononce dans la société, non avec un fonds de pédanterie qui la ferait fuir, mais avec celui de l'amabilité qui force à la faire rechercher. Les bonnes œuvres se pratiquent à Sienne aussi souvent que dans les autres villes qui seraient glorieuses d'être sous le pouvoir papal. Sainte Catherine, qui, ayant épousé le Sauveur, lui garda une fidélité à toute épreuve, ne pouvait que voir avec peine les filles qui ne se mariaient point : une confrérie, instituée sous son invocation, répond aux vœux de la sainte pour celles qui, par manque de dot, n'auraient point trouvé de maris. Habillées en blanc et la tête couverte d'un voile de même couleur, elles entendent la messe à jour donné; elles paraissent ensuite en procession dans la ville : le recueillement virginal qu'elles y montrent leur attire toujours quelques adorateurs, avec lesquels elles contractent les liens d'un heureux mariage.

Les bœufs font une grande partie de la richesse des Siennois; lorsque la mer était ouverte, ils en faisaient avec Livourne un grand trafic pour les embarquemens. Si les Livournais eussent su les saler, ils en eussent tiré encore plus de profit, et eussent fait beaucoup de tort à Hambourg. Il est à Sienne plusieurs manufactures estimées, et conséquemment en assez bonne activité, notamment celles de cuirs, de chapeaux, de ru-

bans et de cordes d'instrumens. On y travaille encore le marbre et particulièrement une espèce qu'on nomme Brocatelle de Sienne. Les vignobles sont assez nombreux autour de la ville, ils fournissent d'assez bons vins, dont l'habitant use avec discrétion; car la vertu du Siennois est la frugalité et la tempérance : aussi voit-on rarement l'homme du peuple chanceler en sortant de la taverne.

Après Castiglioncelo, que l'on trouve en descendant de Sienne, on voit avec plaisir le pays changer d'aspect; ce n'est plus un terrain gras, fangeux et grisâtre, mais bien des terres colorées et souvent d'un assez beau rouge; les pierres et les rochers prennent un caractère calcaire, et le sol plus meuble paraît aussi plus riche en verdure. Les forêts se succèdent; les champs offrent des sillons que naguère a formés la charrue; le blé y germe, et l'orme étique étend quelques branches pour soutenir une vigne flexueuse : mais le pays n'en est pas moins montagneux. Ces montagnes, qui se succèdent par étage, laissent entre elles beaucoup de vallées, où coulent sur de larges lits caillouteux de petits ruisseaux, qui sont de gros torrens quand les pluies continuent, ou que les neiges accumulées viennent à se fondre. Il en est plusieurs que l'on passe sur des ponts de deux et trois arches, tout en briques, excepté aux culées où l'on trouve de grosses pierres. En quittant ce pays fertile, et après avoir passé Poggibonsi, gros bourg situé au pied d'une colline, avoir laissé sur la gauche un chemin de traverse qui mène à Pise, on gravit une montagne très-escarpée : c'est celle de l'Ermite. Cette montagne offre la même nature de terrain que celui de Radicofani : ce sont des rochers très-durs qui en font le cœur, et qui, dénaturés

par les forces altérantes de l'atmosphère et des météores, se changent en une glaise qui n'est rien moins que propre à la végétation. Cependant le paysan la fatigue de son hoyau là où elle peut en souffrir l'usage; il la meuble du fumier qu'il peut se procurer, et ainsi il s'efforce, par un travail assidu, d'adoucir la rigueur de la nature. En général, si l'on ne s'en tenait qu'à l'aspect de cette partie de la Toscane, on n'aurait pas une bien bonne opinion de ce pays, qu'on a trop loué, tant pour le sol que pour la beauté du sang.

Tavarnelle et St-Casciano sont les deux derniers endroits que l'on traverse avant d'arriver à Florence; mais, pour les dépasser, il faut monter, descendre et bien souvent de la manière la plus fatigante, tant les côtes se succèdent de près et sont rapides. En considérant les fentes de ces montagnes, on voit qu'en plusieurs endroits le roc est en bandes transversales, d'où sortent des cristallisations calcaires d'une forme singulièrement variée. Casciano est un gros bourg assez bien peuplé, et dont les habitans sont très-laborieux, tant dans leurs boutiques que dans les campagnes. Il est perché au plus haut d'une colline assez roide, bien pavée, ainsi que la principale rue. Les maisons sont en grande partie en pépérino; le reste est complété par la brique, sur laquelle on étend une couche de stuc que l'on peint en blanc. A peine quitte-t-on ce bourg, qu'il faut faire ce qu'on a fait en entrant, c'est-à-dire qu'on monte et descend à chaque moment, ce qui est bien ennuyeux sur la fin d'un voyage où l'on a toujours marché, soit dans les précipices, soit sur la cime des montagnes. Les plus curieuses sont celles qu'on gravit à environ quatre milles de Florence; elles sont toutes de nature basaltique, et offrent, par leur

triste dehors, un indice de ce que fut autrefois le ravage d'un volcan qui, en vomissant sa lave, chercha à occuper tout le pays des environs. Néanmoins, quelque sombre qu'en soit l'aspect, pour peu que la nature ait commencé à les rendre de quelque intérêt, en y faisant végéter quelques germes, de meilleures terres y sont portées à dos de mulet, et aux engrais succède une semaille qui dédommage le cultivateur par son produit; souvent même dans les déchirures du roc croissent et s'élèvent quelques chênes vigoureux, des bouleaux dont les racines cherchent dans les crevasses de quoi alimenter leur tronc. Après avoir traversé diverses gorges de ces montagnes pelées, avoir admiré le pouvoir de la nature, qui avec le temps peuple de menus végétaux et même d'arbres ces mélancoliques solitudes, nous parvînmes sur des hauteurs où commence à paraître l'aisance des fortunés habitans de la ville. Des maisons de campagne, ornées de leurs cyprès et de leurs pins, récréèrent nos yeux par leur sommet verdoyant. Les hameaux y ont pour ceinture de jeunes peupliers, qu'étreint une vigne vagabonde, qui passe du feuillage de l'un à celui de l'autre. Enfin nous arrivâmes à la Chartreuse située dans un lieu fort agréable, tant par son élévation que par rapport à la culture qui l'entoure. C'était l'humble retraite de ces cénobites vertueux qui, ayant fait abnégation de toutes les jouissances terrestres, vivaient de privations dans ce monde, pour mieux se repaître des plaisirs qu'ils espéraient dans l'autre. L'ayant laissée sur la gauche, nous descendîmes dans les faubourgs, en suivant sur un assez bon pavé une rue fort étroite, et enfin nous nous trouvâmes à la porte de Rome, qui n'offre rien digne d'être noté.

CHAPITRE XXII.

Florence. — Climat. — L'Arno. — Pont. Rues. — La Cathédrale. — Baptistère. — Ognisanti. — L'Annonciade. — Sainte-Croix. — Saint-Laurent. — Sainte-Marie Neuve.

Florence, l'Athènes de l'Italie, est la capitale d'une étendue de pays plat, d'environ quarante lieues de long sur une largeur de trente. Ce pays, connu aujourd'hui sous le nom de Toscane, était anciennement habité par un peuple religieux qui, dans les douceurs de la paix, cultivait quelques arts, ses champs, et rendait, par de fréquens sacrifices, des actions de grâces à l'Éternel, auquel il rapportait tout son bonheur. Ce peuple était les Étrusques, *Tusci*, qui formaient une bien forte barrière aux rapaces excursions des Romains. Peu propres à l'attaque, mais actifs pour la défense, les Étrusques virent éclore et fleurir chez eux les beaux-arts, auxquels ils imprimèrent un caractère qui ne tenait en rien du grec ni de l'égyptien, et qu'on admire encore dans les monumens échappés à la barbarie des temps. Leur religion avait ses rits, dont on connaît toute la majesté en se rappelant ceux des Romains, qui ont emprunté d'elle leurs sacrifices, leurs augures et leurs expiations; mais ce bon peuple succomba enfin, en 474 de la fondation de Rome, sous le pouvoir de cette cité déjà redoutable, après une bataille où soixante mille Étrusques mordirent la poussière. Le pays devint partie intégrante de l'empire jusqu'à l'arrivée des Barbares au cinquième siècle, où il fut reconnu duché et

fief du royaume des Lombards ; il devint comté après l'abolition de ce royaume par Charlemagne. Ainsi le pouvoir des armes ambitieuses se joue du calme où se complaît tout homme qui apprécie les douceurs de la vie, et qui voudrait en jouir jusqu'au terme qui lui a été fixé.

La nature paraît avoir regardé la Toscane avec la plus grande bienveillance : elle est toute en plaines, fertilisées par des ruisseaux qui, découlant des monticules dont elle est çà et là hérissée, viennent former l'Arno, fleuve que parcourent les barques marchandes qui établissent communication entre cette capitale et l'ouest de cette contrée. Un rempart de montagnes la protége au nord et à l'est, sinon des invasions ultramontaines, au moins de la trop grande impétuosité des vents destructeurs qui soufflent de ces côtés. La mer, qui baigne ses limites à l'ouest, lui fournit le tribut alimentaire de ses ondes. On n'y est point fatigué l'été par l'âpreté d'un soleil mordant.

> Dùmque calens siccos exurit Sirius agros,
> Imbribus et zephyris friget amœna suis.
>
> PANCHARIS.

On n'y ressent point non plus ce froid glacial (1) qui dessèche et roidit la fibre chez les êtres organisés. Les pluies que lui amènent dans cette saison les nuages poussés du midi au nord se convertissent en neiges qui blanchissent la crête des montagnes jusque dans la saison avancée du printemps. Un grand nombre de celles-ci, couvertes à leur sommet d'une tenture verdoyante de châtaigniers sauvages, sont garnies à leur pied d'arbres cultivés de la même espèce, qui fournissent une nour-

(1) Il y a un siècle que toutes les maisons étaient sans vitraux.

riture simple et bonne aux montagnards; d'oliviers, de vignobles, de cyprès, de pins. Elles recèlent dans leur intérieur des mines d'alun, de fer mêlé d'argent, qui, sous la plume de Targioni Tozzetti, ont trouvé leur place dans un cadre minéralogique. Plusieurs même ont sous leur écorce une sorte de porphyre et de granit, ainsi que le marbre et l'albâtre le plus pur, dont un habile ciseau sait tirer parti. Les coteaux sont diversifiés par une bigarrure que leur donnent des plants d'oliviers et de vignes qui jouissent de la plus active végétation, lorsque le soleil arrive vers le signe du Bélier; sous leur ombrage s'élèvent des plantes céréales et légumineuses de toute espèce. Sur les vertes prairies qu'argentent les paisibles ruisseaux se peignent les diverses couleurs des bestiaux qui broutent l'herbe fine qu'ils entretiennent. Sous l'épais feuillage du mûrier, où un ver silencieux ourdit, pour cacher sa métamorphose, une coque que notre industrie a rendue si précieuse, est la brebis qui livre sa toison au ciseau du berger. La fraîcheur des jardins est entretenue par des cyprès dont la cime se balance au moindre zéphyr; par des pins qui, étendant leurs hautes branches, offrent un parasol à ceux que la fatigue invite à se reposer sous son ombre. Les cédras, les citronniers, les orangers garnissent les allées couvertes, et s'unissent, dans leur floraison, avec le jasmin et les roses pour parfumer l'air de la manière la plus agréable à ceux qui, le soir comme le matin, vont jouir de la promenade sous ces verts lambris. Un gazon qu'émaillent, à la première apparition du Bélier, la marguerite, la violette, la dent-de-lion, le géranion musqué, l'amaryllis et l'anémone, forme un lit au ruisseau qui nourrit le

chèvrefeuil dont est revêtu le tronc voisin du gaînier ou du peuplier.

Lieux charmans! trop heureux qui, dans la belle plaine
Où l'hiver indulgent attiédit son haleine,
Au soin d'un doux abri peut, sous ton ciel vermeil,
Avec tes orangers partager ton soleil,
Respirer leur parfum, et comme leur verdure,
Même au sein des frimas, défier la froidure!

L'Homme des Champs.

De spacieux guérets se revêtent, aux premiers regards du printemps, de tiges que déjà surmontent des épis qui doivent fournir le meilleur froment. Sur eux épanouissent leur ombrage des figuiers, des mûriers, des amandiers, laissant entre eux de suffisantes distances; les papillons se balancent sur leurs ailes chamarrées et pompent déjà le suc des fleurs. La facilité avec laquelle le sol rend, fait que le cultivateur le travaille volontiers, et que le citadin, généralement parlant, jouit de cette aisance qui est la fille du travail et la mère de la gaieté. Les fouilles de temps à autre ajoutent encore, aux trouvailles déjà faites, des vases, des médailles, des statues, des instrumens de sacrifices qui donnent quelques idées des arts que cultivaient les anciens habitans. Mais ici comme ailleurs la bienfaisante nature a ses cruels ennemis, et les plus destructeurs sont les vents et les inondations. Le Libeccio, qui souffle du sud-ouest, nuit aux récoltes jusqu'à les déraciner; le Siroco, en venant du sud-est, grésille souvent les feuilles et les tiges des herbages. Tout le système d'activité, chez les hommes comme chez les animaux, tombe dans une languissante inertie. Les eaux échappées des montagnes, *sternunt sata boumque labores;* les plus gros arbres près les escarpemens sont déracinés et entraînés

par les torrens ; ils roulent des graviers, des sables et des pierres qui, se répandant avec les eaux sur les cultures inférieures, privent long-temps les champs de leur fertilité.

C'est sur les bords méridionaux de ce pays que, défendue par les Apennins, s'élève Florence, qui sans doute reçut son nom de Flore, à raison de ce que cette déesse, dans la saison des fleurs, lui sourit si agréablement. Les historiens ne sont entrés dans aucun détail sur ce qu'était la ville dans son origine ; on sait cependant que les Romains, dès les premiers temps de leurs rois, y envoyaient les jeunes gens d'un sang noble pour y apprendre la science des Augures, et que, de retour, ils entraient dans le collége des Aruspices ; qu'ils y établirent, environ soixante ans avant notre ère, une colonie, laquelle enta sur le caractère étrusque un génie martial qui lui avait été jusqu'alors étranger. Cette ville, passée sous les lois romaines par droit de conquête, eut bientôt son arène, son hippodrome, un amphithéâtre et des grands chemins, dont on ne voit aujourd'hui que quelques indices. Rome cesse enfin d'être sous un pouvoir impérial, Florence est la première ville de cet empire qui se gouverne d'après la forme républicaine. Les Goths fondent sur elle et la rasent ; elle se relève sous Charlemagne, qui la regarde avec commisération en 802, à son retour de Rome. Rendue à elle-même, elle élit des consuls pour se gouverner ; et dès-lors, plus puissante par le commerce qui anime l'industrie, elle guerroye contre Pise, Lucques et Sienne ; elle porte les armes contre Rome, Venise et Milan ; et, si quelquefois elle est accablée par le nombre des ennemis, elle n'en devient que plus puissante quand elle les combat seul à seul. Mais à peine jouit-elle des dou-

ceurs de la victoire, que des factions la déchirent ; les Blancs et les Noirs, les Guelfes et les Gibelins, tour-à-tour forment deux partis qui font porter le deuil à toutes les familles. D'autres factieux leur succèdent, et la maison des Médicis s'établit pour le bonheur du pays. Florence doit beaucoup à cette famille ; si les femmes méritent l'oubli, au moins les branches mâles sont-elles recommandables sous un bien grand nombre de rapports. En effet, c'est à ces souverains que cette ville reporte le lustre dont y jouirent les lettres, les arts, les sciences et la saine philosophie, pendant leur règne qui fut d'une si courte durée. Laurent, l'ami de Michel-Ange, fut le père de l'école de Florence, en y fondant l'Académie de peinture et de sculpture. Les autres furent celui des Florentins, par toutes les preuves d'humanité, de patriotisme et de grandeur qu'ils scellèrent dans les établissemens que firent ces grands hommes pour le bonheur de leurs concitoyens. Enfin cette versatilité d'événemens, qui rend les trônes si chancelans, fit passer le pouvoir à une branche de la maison d'Autriche, et le territoire devint encore un duché, où, sous une unique volonté, l'habitant du moins respira, quoique martelé. La valeur des armes françaises vient d'y produire une grande révolution, qui sera sans doute d'une aussi longue durée que la force de l'empire sur laquelle elle est appuyée. Les lettres reprendront leur premier lustre, et, quoique les récompenses ne puissent atteindre tous ceux qui les cultivent,

> Nemo tamen studiis indignum ferre laborem
> Cogetur posthàc, nectit quicunque canoris
> Eloquium vocale modis laurumque momordit.
>
> Juv., Sat. VII.

Florence est une des plus belles villes et des mieux

percées de celles qu'on voit en parcourant l'Italie ; elle a un contour d'environ six milles, dans lequel est renfermée une population de près de soixante mille âmes, ce qui est peu pour un si grand espace. Elle a pour rideau une suite de collines plus ou moins hautes, qui, détachées des Apennins, lui font une ceinture, et, pour limites, des murs qui, suivant l'inégalité du terrain, ne lui sont rien moins que d'une bonne défense. Il en est de même de la citadelle et de ses cinq bastions au-delà de l'Arno vers le nord, et du fortin ou belvédère, qui est situé au plus haut de Boboli. La ville a différentes portes qui mènent à son intérieur, savoir ; la porte al Prato, celles Pinti, S. Croce, et S. Vincoli. Au contour sud de la ville, la porte S. Miniato, S. Georgio, S. Pietro Guattolini et celle S. Fridiano. Celle S. Gallo, que l'on traverse en allant à Bologne, est chétive en décoration : avant d'y arriver, est un arc de triomphe élevé en l'honneur de François I[er], qui, étant élu grand-duc de Toscane en 1737, fit son entrée, avec son épouse Marie-Thérèse, dans cette ville, à la fin de janvier 1739. Les artistes ont beaucoup critiqué ce monument fait sur les dessins de Sadot, architecte français ; mais il n'en produit pas moins son effet sur ceux qui le considèrent avec attention, surtout en quittant une nature sauvage, comme quand on arrive la première fois à la ville. L'Arno, descendant du mont Falterona, la traverse et en fait deux parties inégales ; la plus grande au nord-est, et l'autre, plus petite, au sud-est. Cette rivière, qui va se déboucher dans la mer de Toscane au-dessous de Pise, contribue peu au commerce de la ville ; son lit, guéable en nombre d'endroits dans la saison la plus chaude, permet à peine la navigation nécessaire à l'avitaillement de la ville. Aussi

promptement elle se gonfle quand il pleut, ou que les neiges se fondent sur les montagnes voisines, aussi vîte elle se réduit à un petit volume quand les eaux ont eu leur écoulement. Elles sont si basses l'été, que ce n'est guère qu'un fort ruisseau, dont le cristal se traîne lentement sur son large lit caillouteux, au milieu duquel il semble comme perdu.

Les bords de cette rivière sont exhaussés et forment des quais qu'on nomme Lungo l'Arno ; ces quais sont étroits et garnis d'assez belles maisons et palais ; celui sur la droite devient une promenade d'autant plus fréquentée l'hiver, qu'on y est exposé au soleil, qui, dans cette saison, échauffe beaucoup ici quand le vent ne souffle point trop fort. Mais ces quais ne règnent point dans toute la longueur que parcourt l'Arno ; il est des parties où le bas des maisons est baigné par le fleuve, ce qui ôte beaucoup de l'agrément au tableau. Les communications d'une partie de la ville à l'autre ne se font que par les ponts, l'usage des batelets et autres moyens de transport ne pouvant avoir lieu. A l'entrée comme à la sortie, la rivière a pour horizon de très-hautes montagnes, il en est même sur son bord septentrional, ce qui contribue à former un pittoresque assez curieux.

On compte quatre ponts sur l'Arno, savoir, le Rubacone, le Vecchio, celui de la Trinité et le Ponte alla Carraia. Le pont de la Trinité est un des plus beaux, à raison de son élégance; il aboutit à la rue Maggio, qui mène au palais Pitti. A chaque extrémité sont les statues des quatre Saisons ; c'est un morceau très-hardi, composé de trois arches, dont celle du milieu est presque plate : ce fut Ammanato, célèbre architecte, qui en donna le dessin. Ces ponts sont assez près les uns des autres, et sont tous libres, excepté le

vieux pont, qui a également trois arches; celui-ci forme en quelque sorte une rue. Les maisons peu exhaussées sont autant de boutiques, occupées par des orfévres qui sont tous dans la plus grande activité; cette disposition ôte beaucoup à l'agrément du coup-d'œil de cette partie de la ville.

Les rues comme les quais, depuis le treizième siècle, sont pavées en grosses dalles, Pietra forte, fournies par les montagnes volcaniques voisines, et qui sont aussi employées pour la bâtisse. Ces dalles ont une forme irrégulière et imitent beaucoup, quand elles sont en place, le pavé antique de Rome. Elles sont disposées de manière à former, vers le milieu, une légère inclinaison qui permet l'écoulement des eaux par des fentes transversales ou trous répondant à des canaux souterrains qui règnent dans chaque rue. Elles sont déplacées et repiquées de temps en temps par des paveurs qui, assis à terre, les martellent à coups de ciseau, pour les retravailler et les replacer. Les rues sont nettoyées à toute heure par des hommes ou des enfans qui traînent après eux de petites charrettes, où ils mettent les ordures à mesure qu'ils les balaient. Elles sont toutes éclairées non-seulement par la lumière des madones, mais encore par de nombreux réverbères placés de distance en distance. On n'en peut citer que quelques-unes qui soient longues et larges. De ce nombre sont la Via Larga, la Scalata, le Borgo Ognisanti; elles font la plupart divers contours rentrant sur eux, et ont des embranchemens bien propres à déconcerter l'étranger empressé à trouver son chemin par lui-même, surtout quand, n'entendant point le florentin, il est laissé à ses seuls moyens. Ces rues sont ornées çà et là de très-beaux palais et autres édifices qui leur donnent un air

de majesté. Voulant donner une notice de ces édifices les plus intéressans à connaître, nous commencerons par les églises.

Il n'en est point de belles pour ceux qui ont vu celles de Rome et de Venise; mais, en ce qu'elles sont, elles méritent d'être vues, notamment sous le rapport des peintures. Elles ne sont point entourées, comme à Rome, à Ferrare et autres villes de l'Italie, d'armoiries de quelques grands qui, ayant fait des largesses aux desservans, ont droit, après leur mort, à leurs prières; mais, à portée de la ceinture, elles ont pour décoration, sur leurs murs, des croix qui indiquent que ce serait profaner le saint lieu que d'y venir faire le grand ou le petit Deposito. Il est fâcheux pour le culte catholique d'être forcé de recourir à ces petits moyens, inconnus aux Orientaux, plus pénétrés de l'excellence de leur religion. Jamais à Surate, à Madras et autres villes de l'Inde, je n'ai vu sur les mosquées ou les pagodes de ces sortes d'épouvantails, qui ne font guère impression que sur le petit peuple.

La première église à voir à Florence est la cathédrale, Il Duomo, communément appelée Sainte-Marie del Fiore; elle est placée presqu'au centre de la ville. Elle promet beaucoup plus à son extérieur qu'elle ne donne en dedans; les fondemens en furent jetés en 1296, sur les dessins d'Arnolfo di Lappo, disciple de Cimabué, qui lui donna un caractère où l'on ne voit rien du gothique du treizième siècle. Elle a quatre cent vingt-six pieds de long sur trois cent soixante-trois de large. Tout l'extérieur est revêtu en marbre à compartimens rouges, jaunes, noirs et blancs : ce qui fait une bigarrure assez singulière pour ceux qui la voient la première fois, et qui ferait croire qu'elle est revêtue

en faïence. Au dehors sont plusieurs saillies semi-lunaires qui répondent aux principaux autels du dedans. Il y a peu de croisées, mais ce peu est orné de colonnettes torses qui sont agréablement placées. Cette église n'a point de façade, depuis qu'en 1586 on a ôté ses marbres et ses statues; plusieurs de ces dernières ont été placées dans l'intérieur pour les conserver, et, en attendant une nouvelle décoration, on a barbouillé les murs d'entrée, en 1688, d'une sorte d'architecture à fresque, qui complète ce qui est déjà commencé. L'intérieur est d'une très-grande obscurité qui, dit-on, est entrée dans les vues de l'architecte, afin que le lieu fût plus propre à la méditation; il est présumable que la raison en est le temps où l'on faisait plus usage du chapelet que des livres de prières. Non-seulement cette obscurité a pour cause la petitesse et l'élévation des fenêtres, mais encore de ce que les vitraux sont colorés. La nef n'a que quatre piliers de chaque côté, d'où résultent de très-grandes arcades qui sont pour l'intérieur un caractère de plus grande majesté. Le chœur, au-dessous de la coupole, est très-beau; des colonnes ioniques sont placées de manière à lui donner une forme octogone. Il est garni tout autour d'arcades ouvertes qui forment par le bas une balustrade. Le maître-autel est orné d'un groupe représentant un Christ mort, soutenu par un ange : on le dit être de Michel-Ange. Derrière est une Vierge pleurant sur son fils qui est mort : c'est une ébauche de Michel-Ange. La chapelle canoniale, encore plus obscure que l'église, se distingue par quelques morceaux de sculpture du même ciseau; elle fut terminée d'après les dessins de Brunellesco. La grande coupole est octogone; elle fut élevée par le

même : elle est regardée comme un monument curieux en fait d'architecture, non-seulement quant à sa forme, mais encore par sa hauteur qui est de trois cent deux pieds, non compris la lanterne et la croix qui en ont cinquante-neuf. On lui donne cent quarante pieds d'un angle à l'autre par le bas. Elle fut peinte par Frédéric Zuccaro, qui y a représenté le Jugement dernier d'une manière bien fantastique, et la lanterne par Vasari. Mais à quoi le talent est-il utile à ces artistes, quand la lumière manque pour l'admirer? On y monte par plus de six cents marches, qui ont pour repos deux plates-bandes, l'une qui fait le tour intérieur de l'église, et l'autre qui suit son contour extérieur. Le sol est tout en marbre, dont la variété de couleurs forme des dessins réguliers. Dans les nefs latérales se voient les monumens de quelques grands hommes, ou leurs portraits : on distingue entre autres celui de Brunellesco, architecte; de Giotto, le restaurateur de la peinture; de Pierre Farnèse, général des Florentins; de Ficin, grand zélateur de la philosophie de Platon, qu'il fit revivre en Italie en la prônant de tous ses moyens; du Dante, placé par ordre du sénat, qui, par cette distinction, a voulu perpétuer sa mémoire; enfin on y trouve une superbe méridienne, le plus grand monument d'astronomie qu'il y ait au monde, dit Lalande. Elle fut commencée en 1467 par Toscanelli, suivant Le Dante, l'astronome et le cosmographe de Côme Ier; elle fut ensuite refaite sous l'inspection du P. Ximénès, à la sollicitation de M. de La Condamine. Le gnomon est élevé de deux cent soixante-dix-sept pieds six pouces neuf lignes. Le service de cette église, qui a été érigée en archevêché en 1420, se fait par

une trentaine de chanoines, de nombreux chapelains et des clercs; ces desservans ont bien diminué aujourd'hui que l'église est devenue paroisse.

La Tour, ou Campanille, offre un morceau d'architecture fort étonnant, sous le rapport de sa hardiesse comme sous celui de ses matériaux; elle s'élève à une hauteur d'environ deux cent quatre-vingts pieds sur une étendue de quarante-trois en carré; elle est, comme l'église, toute revêtue de marbres de diverses couleurs, et ornée de colonnettes, de galeries et de statues, de la main de Donatello. Elles représentent quatre personnages illustres de ses contemporains, dont les noms sont perdus; on admire particulièrement le vieillard, à raison du caractère de vérité qu'il offre. Cette tour fut construite sur les dessins de Giotto. Dans l'intérieur est pratiqué un escalier de quatre cent six marches qui mènent au sommet; c'est de là que l'on jouit du plus beau coup-d'œil, à ses pieds comme à l'horizon: on suit l'Arno dans tous ses contours, et l'on découvre les bouquets de bois, les coteaux, les vignobles, les promenades en plaine comme celles à mi-côte, les jolies et nombreuses maisons de campagne, dont le contour est orné, et même les masures, que l'on croit être les restes de Fiésole, détruite en 1010, et chef-lieu des augures toscans.

Devant la façade de l'église, et à une vingtaine de pas d'elle, est le Baptistère, qui sert non-seulement à toute la ville, mais encore à la banlieue, comme c'est l'usage en beaucoup de villes de l'Italie. Il fut, dit-on, bâti sur l'emplacement d'un temple de Mars; aujourd'hui sur le même lieu s'élève, sous l'invocation du pacifique saint Jean, le monument dont nous parlons. Il est octogone, comme la plupart des édifices de ce

genre, et diversifié en marbre blanc et noir ; il a trois portes en bronze, qui par leur sculpture étaient tellement appréciées de Michel-Ange, qu'elles devraient, disait-il, servir d'entrée au paradis : l'hyperbole est un peu forte, d'après l'effet qu'elles ont produit sur moi. Celles qui regardent la cathédrale furent dirigées par Ghiberti, le même qui donna le dessin des portes en bronze de la sacristie, et l'autre, plus ancienne, est d'André Le Pisan ; les bas-reliefs représentent des faits tirés du Nouveau et de l'Ancien Testament. L'édifice reçoit son jour d'en haut, ce qui ajoute beaucoup au caractère religieux de son intérieur. Au devant de la porte principale sont deux colonnes de porphyre, dont la république de Pise gratifia celle de Florence en 1406; les autres sont en granit. Autour de l'intérieur règnent dix colonnes de même nature, avec chapiteaux corinthiens dorés; celles de la porte vis-à-vis le maître-autel sont, l'une en cipolin, et l'autre en marbre blanc: celle-ci est cannelée. La voûte est en mosaïque, du travail de Tafi; le sol est en marqueterie de marbre. Ce Baptistère a quatre petits autels; vis-à-vis de l'un est la cuve baptismale; le grand est surmonté de Jésus entre deux anges, et soutenu sur un nuage que portent deux autres anges : tout ce beau groupe est en marbre de Carrare. Au pourtour du temple sont les douze Apôtres, qui sortent d'un assez bon ciseau. On y voit de plus le mausolée du pape Jean XXIII, qui mourut à Florence, après avoir abdiqué la tiare.

L'église de l'Annonciade, desservie autrefois par des servites, mérite aussi citation. Son porche est en forme de petit cloître carré, dont la voûte en dehors est supportée par des colonnes en pierre; sur les murs règnent des fresques pieuses de différens peintres : il

en est quelques-unes d'André del Sarto; la composition en est éparpillée; mais quelques têtes sont assez bonnes, et les draperies méritent attention. Le grand cloître est beau, bien aéré et garni de colonnes; il est également orné de fresques, qui, outre des miracles, offrent encore les portraits des plus célèbres théologiens de l'Italie; mais on passe vîte sur ces objets, pour s'arrêter à la porte qui du cloître conduit à l'aile gauche de l'église. Là est la fameuse Notre-Dame del Sacco d'André del Sarto. Ce tableau, où l'on admire la candeur virginale de la mère du Sauveur, a reçu cette dénomination parce que, dit-on, il fut promis un sac de blé à l'auteur pour son travail, prix qu'il a voulu rendre en faisant entrer dans sa composition un sac de blé, sur lequel saint Joseph est appuyé. L'église est assez belle; le profond de la nef est en stuc blanc, à compartimens dorés, et la voûte du chœur est décorée par Franchesino Volterano : le sujet est une très-belle Assomption. L'une des chapelles les plus remarquables de cette église est celle de l'Annonciation; elle est à gauche, à l'entrée de la nef. L'autel est tout en argent; il est entouré de trente et une lampes du même métal; sa balustrade en supporte vingt-cinq; dessous la table de la consécration est inscrit : *Dicavit Ferdinandus Magnus :* des ex-voto, plus riches les uns que les autres, décorent ce saint lieu. Les ultramontains sont étonnés de voir les richesses accumulées sur ce lieu de prière; cette ferveur a pour base un miracle exprimé dans une inscription latine. « Un peintre, y est-il dit, voulant faire un portrait de la Vierge, avait commencé son ouvrage par le bas du corps. La tête, à laquelle il voulait donner l'expression de la plus grande vérité, lui restait à faire; dans son embarras il

s'adresse à la mère du Sauveur; et, plein de cette foi vive qui malheureusement s'attiédit beaucoup de nos jours, il invoqua tellement son aide dans sa prière du soir, que le matin, en se levant, il trouva la tête peinte et le tableau entièrement fini ». Nous ne sommes ici que l'interprète du morceau latin; nous abandonnons le reste à l'opinion d'un chacun. Toutes les villes d'Italie offrent des faits en ce genre, pourquoi la savante Florence serait-elle exceptée du nombre? L'Oratoire, qui est proche, a ses murs incrustés en belles pierres, qui, par la variété de leurs couleurs, offrent plusieurs sujets pieux; il en est plusieurs relevées en bosse : on y admire deux cadres où sont des fleurs en relief, faites toutes en pierres dures, genre de travail autrefois fort usité en cette ville. L'élévation de cette église est due à la piété des frères Pulci, ainsi que l'indique l'inscription suivante qui est à la frise de la façade :

Alexander et Robertus Pulci fratres Dei Genitrici.

Cette église est mémorable pour tout Français, en ce qu'elle recèle les restes de Jean de Bologne, né à Douai en 1524, et mort à Florence en 1608. Ils reposent dans une chapelle décorée d'après ses dessins et à ses frais, ainsi que l'indique une épitaphe. Bandinelli, un des restaurateurs de la bonne sculpture, y a aussi son lieu de repos au-dessous d'un de ses plus beaux ouvrages; André del Sarto y a aussi le sien.

L'église Sainte-Croix, le Panthéon des Florentins, autrefois desservie par des Cordeliers, n'offre pas par elle-même un édifice d'une bien grande magnificence. Elle est sur une des plus belles places de la ville; son portail n'est point fini : l'âpre aspect de ses briques noircies lui est défavorable. Mais cette église, bâtie sur

la fin du treizième siècle, d'après les dessins d'Arnolfo, mérite d'être vue, sous le rapport de ses monumens dus au zèle de la reconnaissance. Un des plus beaux est celui qui fut élevé au poëte Alfieri. Il est tout en marbre blanc et offre un sarcophage, aux quatre coins duquel est un mascaron. A côté est une figure de femme couronnée de fleurs, bien drapée; elle est appuyée d'une manière gémissante sur le sarcophage, soutenant sa tête avec sa main relevée. Le tout est sur une masse ovale, au contour inférieur duquel règne une guirlande de fleurs; sur le haut est une lyre entre deux couronnes : au-dessus est une inscription. Machiavel y a aussi un monument simple, il est vrai, mais bien éloquent. Il représente un tombeau surmonté d'une Justice, et ayant pour inscription,

Tanto homini nullum par elogium.
Nicolaus Machiavelli
Obiit ann. A. P. VCIƆIƆXXVII.

Nardin, célèbre violon, et Fanton, mathématicien, ont également le leur : on y voit encore ceux de Cocchi, médecin; d'Aretin le légiste; de Micheli le botaniste, à qui la cryptogamie doit ses premiers progrès; du savant Zamio, et de l'illustre Galilée, qui fut d'abord déposé hors de l'église en terre profane, comme suspect d'hérésie, et qui depuis, sous des juges plus tolérans, mérita les honneurs de l'intérieur. L'astronomie et la géométrie ornent un médaillon où se trouve le portrait de ce restaurateur de la saine physique. Sur un tapis est peinte en or la planète de Jupiter, avec les quatre satellites qu'il découvrit. Un de l'ordonnance la plus noble est celui de Mazzupini, poëte toscan. Sur un sarcophage, couvert d'une superbe draperie, repose le

poëte. Le tout est encadré entre deux beaux pilastres, couronné d'un entablement. Enfin se voit celui de Michel-Ange, dont la mémoire revient toujours à celui qui parcourt les principales villes de l'Italie, tant y sont multipliées les preuves qui manifestent le génie de ce grand homme. Le monument offre son buste fait par lui-même. Il est surmonté de trois couronnes et a pour exergue, *tergeminis tollit honoribus*. Au-dessous est un sarcophage, et au bas sont trois figures caractérisant la Peinture, la Sculpture et l'Architecture, éplorées sur la perte qu'elles viennent de faire. Comme décoration est un petit tableau de sa main, où sont J.-C. et les saintes Femmes à son tombeau; au-dessous est l'inscription suivante :

Michaeli Angelo Buonarotio,
È vetustâ Simoniorum Familiâ,
Sculptori, Pictori et Architecto,
Fama omnibus notissimo
Leonardus patruo amatiss. et de se
Optimè merito translatis Româ
Ejus ossibus, atque hoc in templo
Maj. suor. sepulcro
Conditis cohortant. Sereniss. Cos. mo Med.
Magno Etruriæ duce. P. C.
Anno Salut. M.D. LXX.
Vixit ann. LCXXVIII.

La chapelle Nicolini doit aussi être notée, sous le rapport des mausolées, statues, tableaux et fresques dont elle est ornée; elle est riche en marbre de Carrare. Dans cette église on voit encore des ouvrages de Donatello, de Salviatti, de Vasari, de Cigoli et autres. Dans le chœur et la sacristie se trouvent les premiers essais de la renaissance de la peinture : ils sont de Ci-

mabué, de Giotto et de Margheritoni. Brunellesco a aussi orné le cloître, la bibliothèque et le noviciat.

Saint-Laurent était une fort petite église, lorsque saint Ambroise en fit la consécration : on la rebâtit, d'après les dessins de Michel-Ange, en 1420 ; mais l'argent manqua pour terminer la façade. Sur la porte du milieu sont sculptées les armes de Médicis, tels que les donna l'architecte. L'intérieur ne répond point aux hautes conceptions de son auteur; il est partagé en trois nefs, par deux rangées de colonnes supportant une frise et une corniche d'un fort bon effet. Cette église, précédemment basilique royale, est une des plus belles, non-seulement quant à son caractère architectural, mais encore par ses deux jubés ou chaires, ornés de bas-reliefs en bronze, faits par Donatello, le tout supporté par quatre colonnes de marbre; par son maître-autel tout en lapis-lazuli, et par plusieurs chapelles qui méritent aussi quelque atttention. Il en est une que les Médicis ont choisie pour en faire leur sépulture, la Real Capella dei depositi : celle-ci est derrière le maître-autel de l'église; c'est un octogone où ont été enfouis des millions, pour offrir à quelques curieux qu'introduit un custode la plus belle collection de marbres et de pierres dures qui ait existé dans l'Europe. A l'entour de cette riche chapelle sont également en marbre de toutes couleurs, en jaspe, agate, calcédoine et lapis des mieux choisis, les armes des différentes villes de la Toscane, avec une inscription, et successivement sont les mausolées de Ferdinand II, en granit d'Égypte; de Côme II, également de granit, surmonté de sa statue de bronze en pied; de Ferdinand Ier, fondateur de cette chapelle; de Côme Ier, de François et de Côme III, tous du plus

beau granit. Ces tombeaux occupent six faces de l'octogone; des deux autres, l'une est pour l'autel, et l'autre pour la grande porte d'entrée à faire. Ces six tombeaux ont été exécutés d'après les dessins de Michel-Ange. Il en est quatre de granit égyptien; leurs niches sont en marbre noir : deux sont occupées par des statues, les autres sont vides. Les marbres qui revêtent les murs sont tellement polis, qu'ils pourraient servir de miroir. Les pilastres, disposés tout autour pour soutenir la corniche, sont en bonne proportion avec leurs chapiteaux et leurs bases, qui sont en bronze doré. L'autel est commencé; les marches sont en marqueterie de la plus belle pierre; celles qui devaient former le tabernacle sont toutes de l'espèce dite dure et des plus brillantes couleurs : le lapis-lazuli en est de toute beauté. N'ayant point encore eu leur destination première, on les a placées sur le maître-autel de l'église, afin au moins que chacun pût jouir de quelques parties du monument, qu'on ne voit qu'avec bourse déliée. On assure que la dépense monte déjà à quatre-vingt-dix millions. Sous cette église en est une où sont les corps des princes, dans des cercueils qui correspondent au-dessous des tombeaux de la chapelle supérieure. Il reste encore, pour compléter cette superbe chapelle, à orner la coupole, l'autel et le chœur; mais les sommes qu'il faudrait encore dépenser pour les finir manquent, et elles existeraient, que sans doute elles auraient une toute autre destination. Souverains, terminez toujours de votre vivant les monumens que vous destinez à votre gloire, et à ce sujet rappelez-vous la chapelle des Médicis, que Dieu seul sait quand elle sera terminée. On cherche en vain parmi ces mausolées celui du chef de la famille, le grand Côme, qui, répandant à

propos des richesses acquises par le commerce et suivant la voie que lui traçait une politique réfléchie, sut fonder une souveraineté dont profitèrent ses ingrats successeurs. Attenant cette chapelle est la nouvelle sacristie qu'on avait faite pour le service de ce beau monument; elle est entièrement de Michel-Ange. On y voit un tombeau élevé au Médicis qui fut assassiné; il est représenté assis sur un sarcophage : à ses côtés sont deux statues colossales, dont l'une indique le Jour, et l'autre la Nuit. Elles sont encore toutes deux à terminer; en regard est celui de Laurent, qui trouva le moyen d'échapper au massacre : il est également entre deux statues colossales, dont l'une indique le Crépuscule, et l'autre l'Aurore; elles sont assises, ainsi que la principale. Un autre groupe de figures est à l'opposite de l'autel; il offre saint Côme et saint Damien, et entre eux est une Vierge de Michel-Ange, qui n'est qu'ébauchée, et qu'aucun artiste n'a encore osé finir.

Sainte-Marie Nouvelle est encore une église à citer; Michel-Ange avait coutume de l'appeler sa nouvelle Mariée. Elle est revêtue en dedans en marbre noir et blanc; elle s'offre sous les plus belles proportions que lui donnèrent Sislo et Ristoro, religieux dominicains. Il n'est pas de chapelle qui ne soit décorée d'un bon tableau, outre plusieurs fresques et sculptures, ornemens qui ne peuvent être indifférens aux artistes. Ceux qui y travaillèrent comme peintres sont Vasari, Santi, Macchietti, Cigoli, et autres distingués dans leur genre. Mais, parmi les tableaux que considèrent les voyageurs, il en est un de Cimabué, le meilleur qu'ait produit ce père de la peinture italienne : il est dans la chapelle Ruccelai. On trouve encore plusieurs beaux morceaux en fait de fresques dans l'église des Carmes; elles sont

de Massaccio : on y admire particulièrement la coupole peinte par Le Giordano. L'église de Saint-Marc des Dominicains ne mérite pas moins de considération par les ouvrages de Jean de Bologne, de frà Bartolomeo; le tombeau de Pic de La Mirandole, de Politien, restaurateur des langues grecque et latine, et de Savonarole, dont on montre encore le portrait et la cellule. L'église du Saint-Esprit, très-élevée et bien éclairée, est d'un assez beau style, tel que devait le lui donner Brunellesco, qui en conçut le dessin : elle est estimée de tous les connaisseurs par le svelte de ses nombreuses colonnes ioniques en Pietra serena, la majesté de sa nef, par son baldaquin supporté par des colonnes d'un marbre fort rare, et aussi par son tabernacle délicatement travaillé en pierres dures.

CHAPITRE XXIII.

Le vieux Palais. — Le palais Pitti. — Palais particuliers. — Hôpitaux. — Galeries Médicis.

Le vieux Palais est situé en saillie dans un des angles de la place du Grand-Duc. Cet édifice, fort massif et fort triste, fut élevé, dans le treizième siècle, par ordre du sénat, d'après les dessins d'Arnolfo, pour être le siége des assemblées et le centre de la dignité républicaine. Il est surmonté d'un clocher, ou donjon, fort élevé, servant d'horloge et appuyé de quatre colonnes. L'entrée est ornée de la statue en marbre blanc de David triomphant de Goliath. Dire que ce morceau est de Michel-Ange, c'est annoncer ce qu'en sont les

contours et les proportions. Il en est un autre qui représente Hercule abattant le géant Cacus : on le dit de Bandinelli. Ce palais est fort en désordre et fort malpropre aujourd'hui ; il ressemble plutôt à une prison qu'à une demeure ducale. L'intérieur de la cour contraste avec la façade du bâtiment ; on y voit en effet un portique orné de colonnes en stuc sur un fond doré, des voûtes couvertes d'arabesques de l'école de Raphaël : une riche fontaine décore le milieu. L'escalier, orné d'arabesques, est beau ; il conduit à différentes salles, une entre autres d'une grandeur immense, où l'on donnait précédemment des fêtes, et qui sert aujourd'hui aux audiences de la cour impériale. Le plafond et le contour de la salle sont peints par Vasari, qui y a représenté les conquêtes que firent les Florentins, et autres faits mémorables arrivés sous le gouvernement républicain et sous celui des Médicis. Une statue qui décore cette pièce est attribuée à Michel-Ange : elle représente la Vertu victorieuse du vice. On voyait autrefois dans ce palais toutes les richesses du siége ducal ; tableaux des plus grands maîtres, fresques superbes, statues de marbre représentant plusieurs Médicis, nombre d'autres monumens allégoriques. Aujourd'hui les fresques sont tellement détériorées, qu'on ne leur porte qu'une médiocre attention ; les tableaux ont été dirigés ailleurs. Quant aux objets rares conservés dans des armoires de l'étage supérieur, le trésor de la chapelle, les ornemens, toutes ces richesses, si elles existent encore, sont nulles pour le public curieux. Toutes les chambres de ce palais sont devenues des logemens pour la municipalité et des tribunaux où se font les plaidoiries.

Le palais Pitti, résidence des grands ducs, élevé en

1440, d'après les dessins de Filippo Brunellesco, architecte et sculpteur florentin, est une masse dont le caractère n'est rien moins que léger, étant entièrement fait de grosses pierres de taille, d'un gris foncé comme tenant du basalte. Sa longue façade, qui offre trois ordres en bossage vermiculé à refend, et à grandes croisées cintrées, au nombre de trente-cinq, a l'air, par sa rusticité, du dehors d'une forteresse. Elle a quatre-vingt-dix toises de longueur sur la place, dont le plan est incliné. La porte est pratiquée dans une des arcades de la façade; l'édifice n'est couronné par aucun entablement, aussi son ensemble ne produit-il pas un bel effet. Ce palais fut bâti par un commerçant millionnaire qui, simple particulier, dit à Strozzi, autre richard, qu'il bâtirait un palais dans la cour duquel pourrait danser le sien. Il en jeta effectivement les fondemens; mais, quand il fut au premier étage, il ne put aller plus loin, et il fût tombé dans la plus grande misère, si les Médicis ne lui eussent payé ses sottises en achetant son entreprise. La cour est vaste et belle; elle est toute pavée en dalles fort dures; elle tient un peu, pour l'apparence, de celle de notre Luxembourg. Le dessin en fut donné par Ammanati. Les colonnes qui la décorent sont rustiquées et à collier; les deux ailes de bâtimens aboutissent à une terrasse, sur laquelle on peut venir prendre le frais en sortant par les appartemens du premier étage, et même s'avancer jusque dans le jardin. Sous cette terrasse, et en face de la grande porte du palais est une grotte massive, surmontée d'une cascade en guéridon. Dans la grotte jaillissent des jets d'eau, qui viennent nourrir le poisson d'un bassin. Les appartemens du rez de chaussée sont de la plus grande somptuosité; des lambris dorés,

de superbes tables incrustées, des statues antiques, des chefs-d'œuvres en peinture, des lustres en cristaux, des fresques des plus grands maîtres, tels sont les objets qui ornent une suite de pièces avant qu'on arrive au salon impérial, où se trouvent huit cadres en fresques imitant le bas-relief et représentant plusieurs sujets de la Fable : les autres, d'une plus grande dimension, offrent diverses allégories en l'honneur de Laurent de Médicis. L'escalier qui conduit aux pièces supérieures est orné de colonnes et de pilastres corinthiens; celles-ci sont très-vastes : beaucoup de leurs plafonds sont décorés de fresques de Piètre de Cortone, de Ciroferri, de Nasini et de Senèse. Toutes ces pièces sont très-vastes, et partant point assez décorées : on y voit cependant encore quelques belles statues, la place de quelques tableaux de diverses écoles, dont les meilleurs sont venus à Paris; la Madona della Sedia de Raphaël orne à présent les appartemens de Saint-Cloud, et d'autres notre Muséum. Parmi les pièces de ce palais il en est une qui communique avec une galerie qui règne tout le long de la rue Guicciardina, passe pardevant la façade de Ste-Félicité, et se continue le long du Ponte vecchio, et, arrivé au bout, gagne par l'Archibusterio les offices, et de là, par une arcade qui passe sur la rue del Leone, le vieux Palais. C'est par ce dégagement que les anciens souverains de Florence pouvaient veiller à leur sûreté particulière, en venant se réfugier dans le vieux Palais, et même ils pouvaient encore aller à la forteresse en haut de Boboli, en passant par un souterrain.

Il est des palais particuliers qui, sans être aussi vastes que celui-ci, n'en sont pas moins beaux. Le genre de construction est à-peu-près le même; leur extérieur

est en général d'une noble sévérité. La grandeur y est toujours alliée à la simplicité : ce n'est point le gothique des douzième et treizième siècles, ni le recherché des dix-septième et dix-huitième, mais c'est le mâle aspect de l'intervalle qui les sépare, et qui a vu éclore les plus beaux monumens de la ville. On trouve à redire sur leur imposante masse, mais il faut se rappeler que le plus grand nombre fut élevé dans des temps de trouble, où chaque prince se faisait un rempart de sa demeure, pour y être plus sûrement en cas d'attaque. Les distributions intérieures sont loin de répondre aux besoins journaliers du maître qui les occupe aujourd'hui ; aussi la moindre maison d'un particulier en France est-elle plus logeable que ces fastueux indices de grandeur. Ils offrent tous une cour carrée ; sur le contour est une galerie ouverte pour chaque étage : cette cour a souvent pour ornement une fontaine. Il en est quelques-uns qui offrent une apparence de majesté : entre autres à citer est celui Riccardi, Via larga, construit en pierre forte par Michelezzi. Ce palais mérite particulièrement l'attention de celui qui cultive l'histoire d'Italie, en ce qu'il fut la demeure du premier des Médicis, et qu'il fut le premier asile des Muses à Florence. Il fut bâti en 1430 sous Côme, alors gonfalonier de la république. Charles - Quint, Louis XII, François Ier, Léon X et Clément VII y firent leur résidence, quand ces souverains passèrent en cette ville. Aujourd'hui ce palais est dans un état de complète désertion par l'état de gêne où est le propriétaire. Le dehors, décoré par Michel-Ange, offre trois ordres; l'inférieur est dans le genre rustique, tout en bossage; les autres sont le dorique et le corinthien, surmontés d'une belle corniche soutenue par des

consoles du même auteur, comme le sont aussi les fenêtres du premier étage. La cour est spacieuse, avec colonnade et un jet d'eau au milieu; sur les murs règnent quelques inscriptions antiques et une moderne. Les appartemens sont très-vastes, nombreux, la plupart tapissés en damas cramoisi et ornés de beaux tableaux, dont le nombre s'éclaircit tellement que sous peu il ne restera que les croûtes. Le plafond de la galerie est du pinceau du Giordano : il offre l'Apothéose de Côme Ier, entouré de toute sa famille. Dans cette galerie sont des collections de curiosités antiques, entre autres des camées, des petits bijoux, des miniatures et autres objets de ce genre. On y voyait aussi le cachet d'Auguste, représentant un sphinx : il a disparu, malgré toutes les précautions du testateur qui en fit l'acquisition. Après ce palais, se comptent ceux de Corsini, de Strozzi, de Salviati, de Maruccelli, de Buonaroti. Le palazzo non Finito, Gherardesca, de Gondi, dont l'escalier est d'un très-beau genre, et nombre d'autres aussi curieux par leur extérieur que par leur intérieur, qui le plus souvent est richement décoré. Les murs de la plupart de ces palais sont d'une épaisseur et d'une solidité telles qu'ils défieraient toute impulsion du canon : ce qui pouvait être infiniment utile au propriétaire dans les insurrections populaires, si fréquentes dans les temps orageux de la république florentine. Les pierres qui en forment l'enceinte sont fort grosses, bosselées, le plus souvent à facettes; sur les murs sont de gros anneaux de fer, ce qui était un caractère de distinction pour le maître qui l'habitait. On peut encore citer comme palais intéressans, soit sous le rapport de l'architecture, ou sous celui des peintures dont ils sont ornés,

ceux Capponi Salviatti, Ruccelai Niccolini, Brunaccini, Viviani, Mozzi, et autres bien décorés. Celui de Strozzi, nom qu'on ne peut prononcer sans se rappeler les troubles qu'excita cette famille ennemie des Médicis, est du genre toscan; sa surcharge de bosselure, son entablement massif, sa façade peu ornée, le rendent désagréable à ceux qui arrivent de Rome. Quoi qu'il en soit, on peut dire en général, sauf le massif, que les palais de Florence, qui tiennent tous plus ou moins du genre toscan, sont d'un goût sage, ce qui n'est pas l'ordinaire dans beaucoup de villes de l'Italie; quant à l'agrément et aux commodités des distributions, il ne faut point les y chercher. Les artistes modernes qui s'occupent à donner à leur composition moins de rusticité perdent l'idée du beau foncier; ils poussent leurs caprices jusqu'à l'extravagance, et les amateurs du grandiose déplorent d'autant plus cette dégénérescence qu'ils n'y voient point de terme. Aucun jardin ne contribue par ses agrémens au luxe de ces fastueuses demeures; c'est une jouissance qui n'entre point dans celle des Florentins. Tous les grands édifices de Florence ont pour base deux sortes de pierres, la Forte et la Serena. La première est fort dure, graveleuse; elle vient des carrières près de Fiésole : elle constitue les palais et les églises les plus anciennes; l'autre est une espèce de tuf poreux, mais assez dure et tirant sur le bleuâtre : les montagnes de Pise et Pistoie en fournissent beaucoup.

Les hôpitaux sont peu nombreux à Florence, mais ils sont bien tenus quant aux soins généraux qui contribuent tant au succès qu'on espère des médicamens. Le plus grand est celui de Santa-Maria Nuova, créé, par Folco Portinari, en 1287, et appelé ainsi du nom

de l'église qui l'avoisine. La façade en est très-belle, ornée de plusieurs colonnes qui forment un portique assez beau, avec une aile sur la droite. Des assises sur la gauche attendent des pierres qui compléteront l'édifice sur ce point. Sous le portique du milieu est une porte d'entrée pour l'église, et une autre pour l'intérieur de l'hôpital. Les salles sont vastes, bien aérées, et les lits propres : ils sont au nombre de six cents, tant pour les hommes que pour les femmes ; il en est plusieurs occupés par des infirmes. Les malades travaillés d'affections chirurgicales y sont séparés de ceux qui doivent être vus par le médecin. Le chirurgien en chef est M. Nannoni. On traite dans cet hôpital les personnes des deux sexes qui sont affectées de maux vénériens. On n'a, pour ces maladies, que les méthodes connues ; le procédé des frictions mercurielles faites sur les extrémités inférieures est le plus usité. C'est dans cet hôpital que Mascagni, professeur d'anatomie et de chirurgie, cherche depuis longues années à porter la science anatomique à son plus haut point de perfection. J'ai eu sous les yeux différentes pièces injectées qui lui ont servi de modèles pour les publications qu'il a déjà faites, et pour celles qu'il va produire au jour. Ce professeur ne s'occupe qu'à ce genre de science, et à la chimie, qu'il cultive et enseigne à la grande satisfaction de ses auditeurs. L'hiver comme l'été, les jours ouvrables comme les fêtes, depuis neuf heures du matin jusqu'à la nuit, il est, au milieu des cadavres, à manier et retourner ses pièces de macération ; et ainsi, pendant que d'autres halètent en battant le chemin qui les mène à la fortune, ce modeste savant, sans que sa santé périclite, poursuit la nature morte et vivante

jusque dans ses derniers retranchemens, et, à l'aide de son scalpel et de ses réactifs, il la force à lui dévoiler le plus grand nombre de ses secrets. Cet hôpital est un lieu d'enseignement qui ne dépend en rien de l'université. M. Nannoni y enseigne la clinique et les opérations. Les autres professeurs sont, MM. Mannaioni, pour la clinique interne; Chiarugi, pour la folie et les maladies cutanées; Valli, pour les accouchemens; Bertini, pour l'histoire critique de la médecine. Les leçons se donnent trois jours dans la semaine. L'hôpital Sainte-Marie-des-Innocens, créé par décret de la république florentine en 1444, est destiné à recevoir les enfans qui ont été exposés à la commisération publique, quelles que soient les causes qui ont forcé les mères à prendre cet odieux parti. Il est sur la place de l'Annonciade, dont la colonnade, qui lui tient lieu de porche, offre sur la frise une suite de bambins qui indiquent sa destination. Il est dans cette maison une chaire pour les maladies des enfans, et un cabinet de pièces d'anatomie et de quelques cas de pathologie, destinés au plus grand développement de la doctrine qu'on y professe. Parmi plusieurs pièces curieuses se trouvent des hydrocéphales internes, des encéphalocèles, des spinas bifidas, des hernies congénitales, différentes espèces de vers trouvés dans les intestins, une belle collection de pierres, plusieurs substances cartilagineuses trouvées dans les articulations, plusieurs anévrismes où l'on voit les tuniques des artères dans un état évident de dilatation, des invaginations intestinales, et beaucoup de maladies des os; la reproduction de la huitième paire et du sciatique après la résection d'une portion. Enfin il en est un dernier, destiné aux fous, aux invalides et aux vieillards.

On le nomme San-Bonifazio, parce qu'il fut fondé, à la fin du quatorzième siècle, par Boniface Lupi. Les malades y ont leur logement séparé.

La galerie des Médicis est située le long d'un immense bâtiment en forme d'un Π. Ce bâtiment s'étend de l'Arno au vieux Palais; le bas est occupé par les offices, aujourd'hui les cours de première et de seconde instance, la police et les archives; la galerie occupe tout le haut. Cette galerie a en outre, sur les côtés, de vastes salles et des cabinets qui communiquent avec elle. Toute cette masse de bâtimens a été faite dans le seizième siècle, sous Côme II, d'après une belle conception de Vasari, pour conserver toutes les curiosités qui appartenaient à la maison de Médicis. L'espace que laissent les ailes forme une grande rue ouverte sur le quai et sur la place Ducale. Ces ailes sont dégagées et soutenues par un portique dont la voûte en dehors repose sur nombre de colonnes d'ordre dorique. La partie qui sert d'union aux deux ailes offre trois arcs, qui de chaque côté appuient sur des piliers. C'est sous l'arcade du milieu que, le dernier jour du Carnaval, on établit une estrade pour la Duchesse et sa famille, qui viennent y voir passer les masques. On arrive au vestibule de ces galeries par un assez bel escalier; la pièce carrée et la rotonde qui vient après sont toutes deux occupées par des statues, des sangliers, des chiens, un cheval se cabrant, des statues en pied, des bustes représentant les princes qui ont pris plaisir à orner cette galerie, et des bas-reliefs. Près de la porte est un gladiateur qui d'une main tient une épée, et de l'autre un bouclier; il est dans l'attente d'un coup qui semble devoir lui être porté. Les deux grandes galeries se réunissent intérieurement par une moindre, à chacune de

leurs extrémités vers l'Arno. Elles contiennent des bustes et des statues de toutes les divinités, alternativement placées avec de grands groupes dans les angles et dans les fonds; plusieurs sarcophages, un entre autres très-vaste qui pourrait contenir une famille; sur un est une tête monstrueuse, qu'on dit indiquer un fleuve. C'est là que se voyaient la Vénus pudique, les Lutteurs, le Rémouleur, Vénus et Diane sortant du bain, Vénus Génitrice et Vincitrice, Cupidon et Psyché, Hercule luttant avec le Centaure, et nombre d'autres que l'on voit dans les ouvrages relatifs à cette galerie; un grand nombre a été dirigé sur Paris et dans les maisons impériales. Tout est antique dans ce Musée; Michel-Ange et Sansovin ont cependant eu la prérogative d'y être admis, du moins les deux Bacchus de ces artistes, qui rivalisent en beauté. Là se voit le savoir-faire des Grecs et des Romains; mais combien les premiers surpassent les derniers! On y voit avec plaisir la série complète de tous les empereurs romains, depuis Jules César jusqu'à Alexandre Sévère : les usurpateurs même s'y trouvent compris, ce qui est preuve d'une tolérance philosophique bien appréciable chez des potentats. Un grand nombre de ces statues avaient beaucoup souffert des injures du temps, et plus encore du zèle indiscret des premiers chrétiens, qui croyaient faire un acte méritoire en les mutilant: le mal a été réparé, et, à l'aide d'une restauration parfaitement faite, chaque statue reparaît avec son premier luxe. On remarque aussi dans cette collection nombre de têtes de femmes ou filles d'empereurs. On a cherché à continuer cette suite jusqu'à Constantin, mais on a été forcé de laisser des lacunes. Cette collection est unique dans le monde, et l'homme qui réfléchit ap-

précie la peine qu'elle a coûté à faire. On voit facilement, par le style des têtes du bas âge, la décadence du talent, correspondante à celle de l'empire. Les plafonds de ces galeries sont en blanc, sur ce fond sont peints de jolis arabesques qu'on doit aux élèves de Raphaël; on y observe aussi différens dessins symboliques, ayant trait aux sciences, aux arts et à la guerre. Le plafond de la plus petite galerie offre des faits relatifs à l'histoire de la Toscane; les hommes lettrés y paraissent élevés au même degré d'honneur que ceux de guerre. On y voit Caponi, Améric Vespuce, Machiavel, Galilée, Pétrarque, Le Dante, Buonarotti, Bandinelli, André del Sarto, Léonard de Vinci, des saints même, et autres personnages dont l'Italie tire sa gloire. Toute cette vaste galerie est ornée de tableaux, sur un côté seulement. Enfin ce répertoire, riche en originaux, offre beaucoup de moyens à la jeunesse qui vient pour les étudier et les dessiner. Sur les côtés sont quelques portes qui mènent à des salles particulières, Gabinetti : on en compte jusqu'à une vingtaine, toutes contenant des objets du plus grand intérêt pour l'histoire ancienne, et qui établissent la marche de l'esprit humain, depuis l'obscurité des temps les plus reculés jusqu'à l'époque d'aujourd'hui, où les connaissances semblent être parvenues au plus haut point où elles puissent arriver. On se repose dans les premières sur ces vases, ces urnes, dont les sculptures représentent des faits que l'éloignement des temps nous fait regarder comme fabuleux; sur ces bas-reliefs en albâtre, qui atteignent à la perfection grecque et qui offrent divers sujets de la guerre de Troie; sur les opercules sépulcraux et les épitaphes qui caractérisent les personnes dont on voulait garder un long souvenir : car les Étrusques, qui ne brûlaient

point leurs morts, les conservaient dans des tombeaux. Les cabinets suivans, notamment celui dit des Idoles, offre une suite des plus complètes de bronzes modernes d'après l'antique, de dorures et autres ouvrages de fonte les plus parfaits, et qu'il faudrait voir avec les yeux et l'instruction d'un Caylus. Dans un des cabinets suivans sont des chefs-d'œuvres des plus grands peintres des diverses écoles ultramontaines, notamment de la flamande. Dans cette pièce est la statue du prince qui commença la collection. Ces salles, ainsi que la galerie, ont été décimées lors de l'extinction de la Maison autrichienne; néanmoins il reste beaucoup de chefs-d'œuvres. Mes yeux se sont particulièrement fixés sur les portraits des plus grands peintres dont j'avais vu les ouvrages en Italie; il en manque beaucoup, mais on n'a voulu admettre dans la pièce qui les renferme que ceux d'artistes peints par eux-mêmes. Ces portraits sont rangés par école; sur un côté est la Romaine, savoir, Raphaël, Jules Baroccio, Zuccheri et enfin Mengs; dans celle de Florence sont Masanio et Michel-Ange : à l'opposite, celle de Venise et de Bologne, savoir, Bellini, Georgione, Le Titien, Paul Véronèse, Le Parmesan, Le Tintoret, Le Bassano, Le Primatice, Les Carraches, Le Dominiquin, L'Albane, Le Guerchin et Le Guide. Les peintres étrangers admis sont aussi très-nombreux; on y voit entre autres Rubens, Van-Dick, Le Brun, Borgognone, Rembrand. Plusieurs des autres salles sont autant de musées particuliers, où l'on voit des collections de vases étrusques et romains, de diverses monnaies de métaux différens, et la riche collection de pierres dures, de camées ou pierres gravées : elles contiennent nombre de curiosités, qui manifestent tout le pouvoir de l'industrie unie à la richesse des moyens; c'est une

superbe colonne torse cannelée du plus bel albâtre d'orient, supportant un Néron enfant; un magnifique vase d'ambre jaune, à travers duquel se voit en dedans la généalogie de la maison de Brandebourg, en ambre blanc; un cabinet en lapis-lazuli; une belle table offrant des fleurs et des fruits imitant le naturel, le tout en pierres précieuses; douze statues d'ambre, un très-grand vase de marbre, supérieurement sculpté; une très-belle table marquetée, offrant une suite de cent vingt-cinq espèces de marbre en petits échantillons fort variés et propres à faire voir les nuances nécessaires au placage. On appelle communément ces sortes de répertoires Studiolo; enfin la salle des gemmes, où sont des armoires toutes pleines de vases d'agate, de lapis, de jaspe, une tasse de grenat d'un volume surprenant, des têtes et autres ouvrages en gravure les plus curieux et les plus riches, en aigue-marine, en turquoise, en saphir, en chrysolite ou topaze; une table de lapis-lazuli, en pièces de rapport, représentant la ville de Livourne telle qu'elle était en 1540; c'est un des plus beaux ouvrages d'incrustation qui soit sorti, en ce genre, des ateliers de Florence. Toute cette suite de pièces offre des choses infiniment précieuses, dont on ne peut donner qu'une bien faible idée par l'énoncé; leur collection manifeste jusqu'à quel point les premiers Médicis, qui la formèrent, portaient le goût pour les beautés antiques et tous les objets d'arts, et comment ce goût fut transmis de famille en famille. Le grand duc Léopold a manifesté une générosité digne de son rang, en déclarant cette galerie et les richesses qu'elle renferme comme propriété nationale, sûr, par-là, de l'isoler de tout intérêt de famille.

La Loggia est un portique attenant les offices, et qu'un socle continu élève au-dessus du sol à la hauteur

d'environ quatre pieds. Ce bâtiment fut commencé sous la conduite d'Orgagna en 1355, époque qui anticipait de beaucoup sur la renaissance des arts : il offre trois arcades qui regardent la place du vieux Palais; il est un morceau de décoration pour cette place, en même temps qu'il sert de refuge au peuple dans le temps des pluies et dans celui des grandes chaleurs. Sous l'une de ces arcades est une très-belle Judith en bronze de Donatello; elle est debout, tenant Holopherne sous ses pieds et prête à lui couper la tête ; au-dessous se lit :

Publicæ salutis exemplum.
Cic. *Pos.*

Inscription mise sous le gouvernement républicain, et à dessein de donner un avis à ceux qui voudraient s'emparer de l'autorité. On voit encore, sous une autre arcade de ce portique, une figure de Persée en bronze de Célini; comme dans la première, le personnage y est représenté au moment où il vient de couper la tête à Méduse; sous une troisième est un groupe de trois figures, offrant un Romain qui enlève une Sabine; au pied du ravisseur est un vieillard abattu qui fait des efforts inutiles pour arrêter le coupable : ce morceau est de Jean de Bologne. Les piédestaux de chacun de ces groupes sont ornés de bas-reliefs en bronze, analogues à l'histoire de Côme.

CHAPITRE XXIV.

Musée impérial. — Bibliothèque. — Jardin de Botanique. — Observatoire.

Ce Musée est sur la droite du palais Pitti, dont on pourrait le regarder comme une dépendance : il est ouvert au public tous les jours, depuis dix heures du matin jusqu'à trois du soir. Il ne faut point délier sa bourse pour y être admis, ainsi que cela a lieu dans les autres établissemens publics des villes d'Italie. Il doit son origine à la bienveillance du grand duc Léopold, qui acheta de la maison Torrigiani le plus grand nombre des objets qu'on y voit : le gouvernement actuel, qui maintient toutes les institutions dont la ville peut tirer quelqu'avantage, l'a conservé dans toute son intégrité primitive. Ce cabinet a depuis été enrichi par Fontana, célèbre physicien de Florence, au soin duquel l'a laissé le prince, qui ne pouvait s'en rapporter à une personne plus instruite dans les sciences naturelles, notamment en anatomie humaine et zoologique. L'escalier, orné des portraits de quelques savans, mène aux pièces qui renferment tout ce qui a rapport à la science de l'homme. Les objets exécutés en cire, et dans la dernière perfection, offrent, dans seize salles et deux galeries, les tableaux les plus complets de la mécanique humaine, tant pour ce qui a rapport à l'un et à l'autre sexe que pour ce qui concerne la femme lors des fonctions de la gestation, du part et de l'allaitement. Ces objets sont rangés dans des cages de verre, dont quelques-unes sont de longueur d'homme, pour contenir les su-

jets debout ou couchés. Celles-ci, placées au milieu ou sur les côtés des salles, sont fournies d'une sorte de matelas en satin violet, sur lequel reposent les individus des deux sexes, offrant les plus belles formes sur les endroits que le scalpel semble avoir respectés : une gaze, tantôt en écharpe et tantôt en ceinture, se joue mollement sur les nudités qui offenseraient la pudeur. C'est là qu'on peut faire une promenade bien philosophique quand on aime à étudier la nature dans le microcosme. La partie des muscles, des vaisseaux sanguins et des nerfs y est exposée sous toutes les formes et avec tant d'art, qu'il semble qu'on vient d'écorcher le sujet. Les viscères, quant à la structure, y sont représentés avec cette exactitude de détail qui fait l'éloge des anatomistes italiens. Dans une autre partie du même local se trouvent les salles où sont les objets d'histoire naturelle qui fixent l'attention de tout voyageur instruit : il y en a une formant galerie, où sont rangés méthodiquement les oiseaux huchés sur des branchages, avec leurs noms; au bas sont leurs nids, sur un avant-corps d'armoire. Ces oiseaux sont en très-mauvais état; ils ne sont point soignés faute de fonds, et conséquemment ils dépérissent. On y trouve les calculs, tels que les bezoards naturels et artificiels, les pierres, et aussi les poissons desséchés. Ils sont distingués en *apodes jugulares*, *thoracinos* et *abdominales*. Dans les salles suivantes sont, 1° les poissons, les serpens, les lézards, les dragons, les stellios, les couleuvres, rangés par ordre et conservés dans l'esprit-de-vin; 2° les papillons et les insectes, qui s'y voient dans autant de petits tableaux formant un grand; 3° les insectes aptères, les vers marins et terrestres, tous très-bien soignés; 4° les testacées, qui sont égale-

ment très-beaux; 5° les lithophytes et zoophytes. Dans une autre salle sont, au plus haut, des tableaux peints, où se remarquent tous les fruits bons à manger, et les fleurs, avec des numéros relatifs aux noms qui sont au bas. Au-dessous, et dans des bocaux sous des armoires vitrées, sont des semences et plantes rangées sous la classification de Linnée. Plus loin se trouvent les plantes grasses, en cire, dans un état de floraison, toutes contenues dans de jolis vases de porcelaine. On y voit une suite de champignons dans des armoires d'appui au-dessous. Au-dessus de celles-ci sont différens tableaux de fruits succulens, si bien rendus, qu'on serait tenté d'y porter la main; tous ces ouvrages en cire sont dus aux soins infatigables de MM. Clementi et Sussini. Cette école de botanique, sur laquelle les rigueurs de l'hiver ne peuvent rien, est de plus enrichie d'un herbier, où les plantes sont parfaitement conservées.

Le règne minéral a aussi ses salles, où se trouvent tous les objets que comprend une classification minéralogique moderne; ils sont dans des armoires particulières. Il y en a trois pour le plomb, six pour le cuivre, cinq pour l'argent, une pour l'argent et le platine, une pour l'or. Une table est au milieu; elle soutient différentes formes de cristaux en cuivre, et d'autres propres pour une démonstration cristallographique. Dans d'autres salles sont, dans leurs lieux respectifs, 1° le fer, ses mines et ses pyrites; 2° l'antimoine, le zinc, le cobalt, le nicolo et le titane; 3° l'arsenic, le bismuth, le manganèse, le molibdène, le wolfram, le mercure natif et minéralisé, les substances salines, ainsi que les sels terreux et métalliques, et les substances inflammables. Il est une autre salle qui contient les produits de la chaux aérée; ici se trouvent les marbres,

les pierres calcaires figurées, les stalactiques calcaires: les terres calcaires combinées avec l'acide aérien, le spath calcaire, ont chacun leur armoire. Cette dernière substance, dans un morceau, se présente sous la forme d'une belle stalactique coralloïde, improprement appelée fleur de fer. Ce morceau est curieux, tant par son volume que par sa blancheur, ainsi que son voisin, qui est un groupe d'endromorphe, de spath calcaire cristallisé et transparent. Dans une autre sont les pierres précieuses, la calcédoine, l'onix, la corniole et la sardoine, les agates et les opales, les jaspes purs et agatisés, les cailloux et pétro-silex, les quartz et les silex, les cristaux des montagnes et les produits argileux; les substances vitrescibles et les produits volcaniques, les roches concrètes, les brèches, le porphyre, les roches schisteuses et glandulaires, les roches graniteuses et porphydées, les pierres composées granitiques, la zéolithe siliceuse, le grenat, le lapis-lazuli, l'améthyste, les pierres précieuses du premier ordre. Enfin on y trouve les corps organisés fossiles, savoir, diverses pétrifications de poissons, de mammifères, d'insectes et de vers; les plâtres naturels et imprimés de testacées et de lumachelles; les testacées fossiles, les lithophytes et zoophytes fossiles; les végétaux fossiles ont chacun leur armoire. Toute cette suite de salles où sont tant de richesses, cataloguées de manière à être bien étudiées, est terminée par une dernière salle de sortie, où se voit une armoire munie de tableaux de fruits, et un patagon moulé en plâtre, selon la forme et les proportions données par le capitaine Byron.

On trouve dans le même établissement une belle bibliothèque, composée d'environ treize mille volumes, uniquement destinée à ceux qui cultivent les sciences;

les livres y sont rangés dans les classes suivantes: I. Astronomie, Mathématiques pures. II. Physique, Philosophie générale. III. Histoire naturelle. IV. Médecine, Chirurgie et Anatomie. V. Chimie. VI. Dictionnaires, Encyclopédie, Arts divers. VII. Actes d'Académie et Ouvrages périodiques. VIII. Géographie, Voyages, Chronologie. IX. Manuscrits divers. Au fond de cette bibliothèque est le portrait de Galilée. Avant d'y entrer, est une pièce intermédiaire entre elle et les pièces destinées aux machines de physique expérimentale. Cette pièce est celle où les professeurs de zoologie et de botanique font leurs leçons. On compte dix grandes salles destinées à la conservation de ces machines, qui sont rangées par ordre, selon les matières au développement desquelles elles servent. Leur nombre est considérable; elles sont pour la plupart faites par les meilleurs ouvriers de Londres et de Paris, et sont sous la garde du professeur de physique dans ses leçons publiques.

Le Jardin de Botanique est attenant au corps du bâtiment; les plantes, au nombre de plus de trois mille, y sont rangées selon la classification de Linnée. On pense à l'agrandir actuellement par le défrichement d'un terrain qui est intermédiaire entre lui et le jardin Pitti; ce sera alors un très-beau local, mais sans eau, inconvénient qui est bien fâcheux, en été, aux plantes qui boivent beaucoup. Les plantes sont cultivées par Piccioli, sous la direction du professeur. On y a disposé des serres pour les plantes méridionales qui demandent une très-grande chaleur. L'Académie des géorgophiles y tient ses séances.

Le Musée impérial n'est pas seulement un lieu de

collection comme le *Museum britannicum* à Londres ; il est encore devenu un lieu d'instruction par l'érection de chaires établies pour la propagation des sciences ; l'enseignement s'y fait par les professeurs suivans : le lundi, la Minéralogie, M. Nessi ; le vendredi, la Chimie, M. Garreri ; le mardi, la Physique, M. Babbini ; le samedi, l'Astronomie, M. Vecchi ; le mercredi, l'Anatomie comparée, M. Necelli ; la Botanique et l'Agriculture, M. Targioni Tozzetti. Cet établissement a fait tomber l'enseignement qui se donnait autrefois au Jardin des Simples, au nord de la ville, près la porte St-Gallo, et dont le savant Micheli était directeur.

Enfin ce qui complète l'établissement est ce qu'on appelle communément la Specola ou l'Observatoire. On y monte par un escalier en limaçon, et successivement on arrive à différentes chambres où se trouvent beaucoup de machines destinées à l'astronomie, notamment un grand secteur, un instrument des passages, et beaucoup d'autres provenus des bords de la Tamise, et exécutés par l'industrieux Ramsden ; et enfin, au plus haut, sont des anémomètres, des hygromètres, et nombre de pièces de grand prix, destinées à l'observation des astres. C'est de là qu'on jouit de la plus belle vue qu'on puisse avoir sous le ciel toscan. Les collines boisées de Boboli, les montagnes qui s'élèvent au nord et nord-est, les détours de l'Arno, tous les édifices qui dominent la ville, la promenade des Cascines ; enfin tous les objets qui frappent par leur diversité semblent s'être réunis pour exciter la surprise. Mais ce qui donne encore un nouvel aliment à la jouissance, ce sont les palais et villas des grands et des personnes aisées, qui, semés de tous côtés sur les coteaux et même sur le dos des montagnes, semblent vouloir partager le droit

de cité avec ceux de la ville. L'Arioste, en adressant la parole à celle-ci, rappelle de son temps ce qui existe encore aujourd'hui :

> A veder pien di tante ville i colli
> Par che il terren ve le germogli, come
> Vermene germogliar suole e rampolli.
> Se, dentro a un mur sotto un medesmo nome
> Fusser raccolti i tuoi palaggi sparsi
> Non ti sarian da pareggiar due Rome.

CHAPITRE XXV.

Bibliothèque Laurentienne, — Maruccellienne, — Magliabétienne, — Riccardienne. — Écoles Pies. — Jury médical.

La bibliothèque Laurentienne a reçu son nom de l'église Saint-Laurent, dont elle était précédemment une dépendance; elle fut fondée par les Médicis, pour contenir tous les manuscrits qu'ils pouvaient se procurer, non-seulement des différentes villes de l'Europe, où ils les envoyaient chercher, mais encore des pays beaucoup plus éloignés. Aussi y voyait-on autrefois un nombre immense des plus curieux, en chaldéen, en syriaque, en esclavon, en hébreu, en grec, en latin, en chinois, en arabe, etc. Ces richesses avaient été recueillies par Côme I[er], par son frère, par Laurent, son fils et le petit-fils : ce dernier avait même envoyé dans les Indes pour cet objet; mais son successeur ayant quitté Florence en 1494, ce trésor fut dispersé : une grande partie fut cependant sauvée, et c'est ce qui en reste aujourd'hui; une autre accom-

la dépense du tout, d'après le coût de la main-d'œuvre d'aujourd'hui! Aussi Cassiodore n'exagérait-il point, lorsqu'il disait que Titus, ou plutôt Vespasien, avait fait couler un fleuve d'or pour élever cette merveille. Cet immense monument prit originairement son nom du colosse de Néron, que l'empereur y fit transporter du vestibule qui menait alors au palais de ce prince. Aussi eut-il primitivement le nom de *Colosseum*, qui, par corruption, se changea en celui qu'il a aujourd'hui. Vespasien ne put jouir du plaisir de voir achever son ouvrage, la mort l'ayant surpris lorsque l'édifice était presque terminé; son successeur lui donna la dernière main : mais, par un respect filial bien naturel, il le dédia à la mémoire de son père. Ce lieu de plaisir, destiné à l'effusion du sang, fut ouvert, comme il était juste, par des sacrifices où l'on égorgea cinq mille victimes; les spectacles et divertissemens de tout genre durèrent cent jours. Ils commencèrent par un exercice de gladiateurs; après ce combat vint celui des bêtes féroces contre des criminels : on dit que ce jour-là même cinq mille bêtes de toute espèce y comparurent, pour être poursuivies à mort. Après ces combats, si opposés à la douceur des mœurs de nos jours, commencèrent des exercices de naumachie, où deux flottes, l'une celle de Corcyre, et l'autre celle de Corinthe, offrirent l'idée d'un combat naval, car les aqueducs d'alors fournissaient assez d'eau pour en inonder l'intérieur. On ne peut jouir aujourd'hui du spectacle de cette ancienne magnificence; néanmoins on lit encore sur ce qui reste de l'édifice ce qu'il devait être autrefois, mais la notion est incomplète; cependant elle est moindre pour ceux qui, connaissant l'histoire,

éprouvent un tout autre sentiment, en se rappelant l'activité dont fermentaient ces lieux, lors de pareilles fêtes.

La brique fait le fond de l'édifice, et le travertin le revêtissement; et aussi le fond dans beaucoup d'endroits. Les morceaux qui forment les piles et les arcades sont énormes, et tiennent tant par la coupe de la pierre que par des crampons de bronze scellés dans plusieurs des assises. Il n'y a que des architectes grecs, tels que Rome en avait alors, qui pussent donner une pareille solidité à leurs claveaux; elle est la même, au rapport des voyageurs, que celle qu'on admire dans les monumens qui sont encore sur pied à Athènes. Tout l'extérieur est entouré de trois rangées d'arcades placées les unes sur les autres. Elles sont décorées de colonnes engagées, soutenant une corniche. Le nombre de ces arcades était de quatre-vingts à tous les rangs; elles servaient à donner jour aux deux portiques que soutiennent encore en dedans de gros piliers carrés, de six pieds de large. Ces arcades étaient décorées de colonnes doriques au premier ordre, ioniques au second, et corinthiennes au troisième. Tout le monument se terminait par un mur ouvert par des fenêtres au lieu d'arcades, et orné de pilastres. Les colonnes, à chaque ordre, soutenaient une belle corniche qui faisait le contour du monument, et en relevaient ainsi toute la majesté. Les arcades inférieures sont numérotées en caractères romains; elles donnaient accès aux escaliers intérieurs qui mènent aux portiques d'en haut; de ceux-ci on arrivait aux gradins, de manière que chacun allait facilement se placer, et que, sans aucune confusion, quatre-vingt-sept mille personnes qui avaient joui du spectacle pouvaient faci-

qu'on peut classer sous les noms généraux de Mélanges, Sciences, Histoire ancienne, Histoire politique, Histoire naturelle et les Dictionnaires des langues; la voûte est peinte en belles fresques. En sortant de celle-ci, à gauche, on entre dans une belle galerie; son plafond est décoré d'une fresque de Giordano, dont le sujet, sur les bords, est les événemens de la vie; au centre se voit Jupiter dans toute sa gloire. Tous les sujets sont allégoriques et de la plus belle ordonnance; de chaque côté sont des glaces décorées de peintures, et des armoires dorées renfermant des antiquités; ces dorures donnent à ce lieu l'air de la plus grande somptuosité. Sur la droite est un cabinet où se trouve une armoire renfermant des pierres gravées et divers ouvrages fort jolis de sculpture sur bois et sur ivoire. Au contour règnent des figures en fresque, qui paraissent imiter le relief au plus naturel. Ce cabinet mène à une salle qui contient tous les livres de théologie et autres relatifs à l'Écriture sainte. De celle-ci on passe à une autre où sont tous les manuscrits et les livres sortis de la presse, à la naissance de l'imprimerie, et ceux imprimés sous la direction de l'académie della Crusca. Les manuscrits forment la partie la plus intéressante de cette bibliothèque : on en porte le nombre à trois mille cinq cents. Parmi ceux qui ont le plus piqué ma curiosité sont les suivans : Lettres familières de Pétrarque, dont plusieurs sont inédites : le caractère en est joli et il se laisse lire couramment. *Ugolini Verini Carlindos libri sex.* Ce manuscrit, en vélin, est fait par l'auteur; il date de 1480 : il offre une très-jolie main, et est orné de belles vignettes, notamment la première page, où se trouve le portrait de l'auteur; dans la lettre initiale ceux du roi Charles IV, de saint Louis et de Charle-

magne, et de plus les armes de France. — Un manuscrit du Dante, fait par Francesco, d'Abatri, village près de Pise; les vers n'y sont pas séparés: chaque chant est orné d'un joli dessin. — Un autre du même ouvrage, qui date du commencement du quinzième siècle; les vers sont séparés dans celui-ci, les dessins en sont plus nombreux et mieux finis: le portrait du Dante est à la première ligne. — La Théséide de Boccace, poëme en sept chants, écrit par l'auteur en octave: c'est le premier en ce genre qui ait paru rimé. — Un Pétrarque écrit sous les yeux du poëte. — Un autre mieux écrit; la première page est en caractères d'or, et offre une bordure délicatement dessinée. On trouve encore en cette salle divers ouvrages: les premiers sortis des presses du quatorzième siècle, tels qu'un Lucien en vélin, *in-folio*, imprimé par les Juntes en 1496; une premiere édition d'Homère, donnée en 1488 à Florence: l'impression en est très-belle. — Un Cicéron, première édition de Rome en 1469. — Un Lactance Firmin, imprimé à Subiaco en 1465: c'est une des premières éditions d'Italie. Au commencement de cet ouvrage sont plusieurs lacunes, que l'on remplissait en grec écrit à la main; mais, dans le courant de l'impression, ayant fabriqué des caractères grecs, on s'en servit pour le reste de l'ouvrage, ainsi qu'on peut s'en convaincre en feuilletant la fin. Les citations de l'auteur ne sont point phrasées par points et virgules, comme dans nos ouvrages modernes. — Une Anthologie grecque en lettres majuscules, imprimée à Florence en 1494; c'est un ouvrage superbe en son genre. Cette bibliothèque est en souffrance, c'est-à-dire qu'elle est sur le point d'être aliénée par l'état de gêne où est le propriétaire. Près la porte d'entrée est la chapelle faite par Léon X, de la

famille des Médicis. C'est un cachot où l'on a peint les plus belles fresques qui soient en maison particulière à Florence. Pour en voir les personnages qui ont toute la fraîcheur de la nouveauté, il faut, au bout d'un long bâton, promener une bougie sur chaque figure, sans pouvoir jouir de leur ensemble. L'autel est richement décoré et tout entouré de squelettes enveloppés d'étoffes dorées : ce sont des ossemens de saints, que la piété des aïeux y a accumulés.

Il n'y a à Florence d'autre enseignement en humanités que celui qu'on va prendre dans le collége qu'on nomme Ecole Pie, maison autrefois tenue par les Jésuites, et qui offre dans ses distributions tout le grandiose qu'offraient partout les demeures de ces bons instituteurs. Cette maison est dirigée par des ecclésiastiques réguliers qui, aussi instruits que leurs prédécesseurs, sont attachés aux différentes chaires. Les supérieurs sont MM. Del Ricco et Cononi. On y enseigne aussi la géographie élémentaire et la calligraphie; il y a en outre une chaire de rhétorique, de morale et de mathématiques. On a annexé à ce collége un observatoire, une bibliothèque et des instrumens d'astronomie, d'après les fonds laissés par l'abbé Leonardo Ximénès, qui avait pris cet établissement à cœur, et qui lui consacrait une grande partie des fonds que lui valaient les faveurs du grand-duc. Il est aussi un jury médical qui confère le titre d'officier de santé; le président est M. Santi, les membres sont MM. Nannoni et Mascagni : M. Chiarugi est suppléant.

CHAPITRE XXVI.

Théâtres. — Places. — Fontaines. — Promenades.

Il y a ici deux principaux théâtres, savoir, la Pergola et le Cocomero, qui tous deux sont ouverts toute l'année théâtrale. La Pergola est dans la rue du même nom; ce théâtre fut bâti en 1755. Il a deux grandes salles qui le précèdent; elles sont pour servir de retraite aux domestiques qui y attendent leurs maîtres; elles sont fort malpropres, à raison des petits besoins auxquels chacun satisfait sur les murs avant d'entrer au spectacle. Il en est une où les désœuvrés qui ne savent que faire de leur argent vont tenter la fortune. La salle a quatre rangs de loges; le nombre, dans le contour, est d'une vingtaine : au fond est celle du maire, et sur le théâtre celle de la grande duchesse. Cette salle est toute en briques, ce qui diminue les craintes par rapport aux incendies. Je n'ai point vu ici que les ecclésiastiques fréquentassent le spectacle comme à Naples; sur ce point ils répondent à la dignité de leur caractère, mais ils y manquent en n'ayant aucune retenue dans toutes leurs actions ordinaires. Ils fourmillent dans les rues, notamment en ce jour que je prends mes notes, où, jeune comme vieux, chacun les parcourt, pour voir les masques qui se présentent sous toutes sortes de caricatures. Les opéras sérieux se jouent sur ce théâtre avec un grand luxe de moyens, quand la fortune favorise l'entrepreneur. Le petit théâtre, Il Cocomero, est dans le centre de la ville; il

est très-fréquenté : on y joue les petites pièces, et notamment la comédie en prose, sans chant ni danse: ces deux spectacles alternent leurs représentations. Au moment où j'observe, les masques, hommes ou femmes, courent les spectacles, font beaucoup de bruit et fatiguent beaucoup, par leurs allées et venues, les Français qui viennent pour écouter et non pour conter des sornettes aux jeunes filles. Les décorations sont ici fort belles, comme dans toute l'Italie; mais le théâtre n'étant point bâti pour leur donner un jeu perpendiculaire, elles n'en jouissent que d'un horizontal, et encore est-il souvent mal exécuté. L'habit des premiers acteurs est, par le brillant, distingué de celui des subalternes, mais il est loin de répondre à la dignité de leurs rôles. Les grands personnages sont remplis par deux ou trois sujets distingués, qui tirent leurs moyens d'existence de leur profession, et qui courent d'une ville à l'autre pour les mettre en activité. Ceux d'un moindre rang sont de petits marchands et bourgeois, d'un médiocre talent, qui, pour une chétive rétribution qu'ils reçoivent chaque mois, passent leurs soirées d'une manière lucrative, en s'amusant à récréer le public qui trouve bon leur jeu. Ils débitent assez mal leur rôle, parce qu'ils l'ont mal appris, et qu'ils savent qu'en l'apprenant mieux, ils n'en seront pas plus considérés ni plus applaudis.

Les places, à Florence, sont assez belles quant à l'espace, mais elles ne sont guère recommandables par leur décoration; il en est plusieurs où des colonnes ont été élevées à l'occasion de quelques miracles: celles-ci supportent toujours alors quelques saints personnages. D'autres furent posées comme monument, à

la suite de quelques victoires, et telle est celle d'un seul morceau de granit, d'ordre dorique, sur une place près du palais Strozzi. Côme Ier la fit poser en 1564, pour perpétuer le souvenir de la bataille Marciano, gagnée en 1554 sur les Siennois, ce qui leur valut la ville; la colonne prise des Thermes d'Antonin à Rome fut donnée par Pie V; à son sommet est placée une statue de bronze, représentant la Justice tenant une balance. On cite encore parmi les belles places celle Saint-Laurent, que décore un monument carré, qui a sur une de ses faces un joli bas-relief de Bandinelli, où sont représentés de glorieux faits d'armes. Sur ce piédestal devait être placée la statue de Jean Médicis, qu'on voit dans le vieux Palais. Il en est encore une dans le voisinage de la cathédrale, où est la fameuse statue d'Hercule terrassant le centaure Nessus, et lui cassant la tête; elle est de Jean de Bologne: tout le travail est sorti d'un seul bloc de marbre. Une autre est celle du Saint-Esprit, ainsi dite d'une église qui en fait l'ornement. Celle de l'Annonciade est spacieuse, élégante, à raison des arcades que supportent de chaque côté des colonnes d'ordre corinthien. Le milieu est occupé par une statue équestre en bronze, représentant le duc Ferdinand Ier : on la dit de Tacea, d'autres l'attribuent à Jean de Bologne. De chaque côté, plus loin, sont deux médiocres fontaines, formées d'une valve de coquille, qui soutient deux tritons adossés et jetant un filet d'eau par la bouche; mais la plus belle de ces places, eu égard à l'étendue, est celle du Grand-Duc. Elle a dans son enceinte le vieux Palais, les Offices et un corps de bâtiment, dit la Loggia. Le complément est fait par des maisons fort communes, une entre autres où est la Poste aux lettres. On y voit une fontaine,

faite d'après les ordres de Côme Ier. Elle offre un grand bassin de marbre, de forme octogone, à huit pans inégaux. Au milieu est un Neptune colossal debout, placé sur une conque tirée par quatre chevaux marins; à ses pieds sont trois tritons, qui semblent lui former cortége : le travail est d'Ammanati. Autour se trouvent une douzaine de figures représentant les nymphes et les tritons : ces figures, de Jean de Bologne, sont petites et peu proportionnées au reste. La statue équestre voisine de Côme Ier, monument de piété filiale, fut coulée par Jean de Bologne en 1594; elle est placée sur un piédestal, de manière qu'elle sert de mire à la rue de la Galerie. Des bas-reliefs qui le décorent, un offre le grand-duc, qui, après avoir été élu par le sénat, reçoit l'autorité souveraine de sa charge; dans le deuxième se voit son couronnement; dans le troisième, son entrée à Sienne, après la conquête de cette ville. La place du Marché-Neuf est peu spacieuse; elle est occupée en partie par les halles : son principal ornement est une belle colonne de granit, qui soutient une statue de l'Abondance. Celle du vieux Marché offre une fontaine qui a pour accompagnement un sanglier en bronze, fait d'après l'antique : c'est un monument digne d'attention, eu égard au caractère de vérité qu'il exprime. On cite encore parmi les places celle Ste-Marie la Novelle, qui a sa célébrité à raison des courses de chevaux et de chars qui avaient lieu autrefois la veille de la Saint-Jean; celle Saint-Marc, dans le voisinage de laquelle est le théâtre où combattent des animaux; celle Ste-Croix, etc.; mais comme ces places n'offrent aucun monument intéressant, nous les passerons sous silence.

Les fontaines qui ornent les places, ainsi que celles

qui sont ailleurs, ne reçoivent leurs eaux que du réservoir qui est au plus haut de Boboli; elles ne sont que trop souvent silencieuses, à raison de la privation de moyens où on les laisse. Celle de la place Sainte-Croix est fournie par un aqueduc qui vient de la colline d'Arcetti, et qui entre dans la ville par le pont le plus oriental, et qu'on désigne sous le nom de Rubacone.

Il n'est à proprement parler que deux promenades qui soient le plus fréquentées; l'une, Boboli, est une appartenance du palais Pitti; et l'autre, attenant la porte Romaine, est le Poggio impérial, bâti par une grande duchesse, sœur de l'empereur : celle-ci est au midi, sur la gauche, au sortir de la ville. A son entrée sont un lion et une louve, ayant chacun pour support une colonne; ce sont des signes emblématiques qui figurent, l'un la Toscane, et l'autre la ville de Sienne. Plus loin sont quatre statues sur pied, savoir, Homère, Virgile, Le Dante et Pétrarque. De là commence une longue avenue, avec contre-allée de chaque côté : elle monte près d'un mille, et est toute formée de chênes verts, surmontés de très-hauts cyprès. Cette avenue se marie avec les vignobles, les bois et les lieux incultes du voisinage. Elle aboutit à un emplacement demi-circulaire, garni de gazon et d'une balustrale ornée de statues; en dehors est un rideau de cyprès qui mène, ainsi que l'avenue, à un casin non fini, derrière lequel est un jardin fermé. Au dedans se voit une espèce de petit cloître orné de colonnes doriques et ioniques. Le portique est garni de niches où sont des bustes, je ne sais de quels personnages. Ce lieu en devient un de plaisance dans la belle saison : aussi était-il souvent fréquenté par le bon Léopold, qui avait coutume d'y

résider, sans gardes pour sa personne et avec quelques amis; car, quoique prince, il en avait : c'est une prérogative qu'ont les personnes vertueuses, sous le chaume comme sous les lambris dorés.

Boboli est véritablement dans le genre anglais; mais il y manque des saules pleureurs qui inclinent leurs souples rameaux vers les eaux courantes, le beau gazon satiné que tond souvent la faux, et que façonne le cylindre roulant. Le jardin est attenant le côté méridional du palais Pitti, dont il est une dépendance; il occupe un lieu fort irrégulier, sur lequel il faut continuellement monter ou descendre par des chemins rapides qui fatiguent l'hiver, à bien plus forte raison l'été. Il est dominé par un fortin, connu sous le nom de Belvédère; dénomination que lui donne à juste titre sa position. Les plantations les plus nombreuses sont en arbres qui ne perdent point leur feuillage; aussi voit-on le cyprès élancé, le majestueux chêne vert, le brillant laurier-rose, le luisant laurier-cerise, l'odorant laurier, le joli laurier-thym, qui épanouit son ombelle dans la saison où Flore est rigoureuse aux parterres. Ce jardin est surmonté, vis-à-vis le palais, d'un château d'eau en forme de pavillon qui donne à un grand bassin intermédiaire entre lui et le palais de la duchesse; mais les eaux ne deviennent jaillissantes que lorsque la princesse s'y promène. Entre plusieurs allées qui décorent ce jardin il en est une fort longue qui mène à la porte de Rome : celle-ci a des rideaux de charmille qui doivent être bien agréables dans la saison où l'on cherche l'ombrage. L'Isola est un lieu charmant, au milieu duquel est un grand bassin en granit de plus de vingt pieds de diamètre, où les eaux stagnantes reçoivent leur couleur du conferva qu'elles nourrissent : au

milieu est une statue colossale de Neptune, ayant trois fleuves assis à ses pieds, savoir, le Gange, le Nil et l'Euphrate, qui versent leurs eaux dans l'Océan; c'est un travail de Jean de Bologne, ainsi qu'un groupe d'Adam et Eve, que les curieux vont considérer avec plaisir relativement au caractère mélancolique de leur pose. Le jardin même offre dans quelques grottes plusieurs autres figures grotesques qui sont d'un ciseau peu délicat. J'ai parcouru par un beau jour les bosquets de Boboli à cette époque où le soleil, revenant sur notre tropique, rendait la durée du jour égale à celle de la nuit, et déjà, à travers le jeune feuillage du peuplier, le peuple ailé des airs saluait la nature renaissante par la variété de ses concerts.

> Gens opifex mellis per aprica roseta susurrans
> Pabula florilegâ promulside pura trahebat.
>
> *De Am. Daphnid. et Chloes.* L. I.

L'épouse de Zéphyre avait laissé échapper du pan de sa robe une surabondance de fleurs qui émaillaient le gazon; les orangers et les citronniers commençaient à vouloir parfumer l'atmosphère.

La promenade des riches est celle qu'ils font en voiture, le soir, en allant de la porte San-Gallo, traversant un bout de la ville pour se rendre à la porte Romaine; ceux qui s'ennuient dans leur prison roulante poussent jusqu'à Poggio impérial, et y descendent pour s'y récréer, jusqu'à ce que, l'heure du spectacle s'approchant, ils reviennent, vers le Duomo, prendre des glaces au café, d'où l'on tire vers la Pergola. Mais une promenade des plus fréquentées est celle dite Longo l'Arno; ce sont des quais qui bordent la droite de la rivière; là, entre midi et trois heures, on est sûr de rencontrer bonne

compagnie, en hiver surtout, où on est abrité du vent de nord et exposé au soleil bienfaisant du midi; les bourgeoises alors, au lieu de scaldini, y tiennent des éventails. Il y a particulièrement foule les jours de Carnaval, pour y voir les mascarades qui défilent de la place Sainte-Croix, pour venir y paraître sous toutes formes. Les grands, les bourgeois, les femmes en Cuffia di donna, les filles en Scuffino relevé, les valets, les gens de peine, les instituteurs entortillés de leurs manteaux, bambin en main, les abbés avec leur habit long et leurs lunettes sur le nez, y abondent; et chacun, ayant satisfait sa curiosité, vient remplir une chapelle ardente, et y prie pour soi ou pour ceux qui font des sottises dans le voisinage. Mais une meilleure promenade à faire pour réveiller l'appétit chez les piétons, c'est celle qui commence à la porte del Prato, et qui, se continuant tout le long de l'Arno, mène à une plantation de grands arbres au milieu de charmantes prairies. La partie du jardin est connue sous le nom de Vagaloggia; un grand canal, tiré de l'Arno, la partage dans toute sa longueur; elle est fréquentée au printemps et l'été, surtout le soir, époque où l'ombrage des mûriers et des ormes est plus agréable et la fraîcheur des eaux plus grande. Au bout de cette promenade, qu'on appelle les Cascines, est un casin ou lieu de plaisance entouré de bosquets et arrosé de canaux; c'était autrefois un rendez-vous de chasse du grand-duc, qui de chaque côté y fit bâtir une écurie : aujourd'hui ce sont des laiteries où l'on trouve des rafraîchissemens en été, et souvent de quoi faire un agréable repas champêtre. On peut encore suivre les murs en dedans de la ville, près de la Porta al Prato; on passe alors par de nouvelles plantations qui mènent à la rue Val Fonda, vis-

à-vis l'entrée de la forteresse : on jouit, en arrivant vers ce dernier lieu, de l'activité et de l'adresse que met la jeunesse dans les jeux de balles qui se tiennent sous les murs du rempart ; d'ailleurs cette promenade est le rendez-vous des jolies femmes et filles du peuple ; elles y viennent, parées d'une sorte de casaquin sans manches, celles de la chemise, très-fines, relevées à l'aide de rubans de couleur ; la jupe écarlate, fendue sur les côtés et assez courte pour laisser voir une jambe bien chaussée ; les oreilles ornées de pendans assez gros, leurs cheveux nattés, retenus par une aiguille d'or, et un petit chapeau de paille placé de côté ; tout, dans leurs vêtemens, fait valoir la légéreté de leur taille, comme leur coiffure fait ressortir la vivacité de leurs traits.

CHAPITRE XXVII.

École des Beaux-Arts. — Intaglio. — Sculpture. — Commerce. — Académies. — Poésie. — Mœurs. — Improvisations. — École florentine.

L'école des Beaux-Arts est un grand établissement qui siége dans une maison religieuse réformée : elle offre une suite de salles où se trouvent toutes les choses relatives à son objet, des plâtres de toutes les formes, des bustes, des tableaux, des dessins qu'on donne à copier à des jeunes gens sur les lieux mêmes, et plusieurs tableaux qui leur servent de modèle. Le directeur de cette école, M. Benvenuti, qui lui-même manie si habilement le pinceau, préside au travail et administre tout l'intérieur de cette maison. On y forme actuellement une galerie des meilleurs tableaux qu'ont pro-

curés les dépouilles des églises supprimées. Le président de cette école est M. Giovani Alessandri. Parmi les artistes qui contribuent à son lustre, sont MM. Santarelli, Manetti et Cactali, qui, comme professeurs de sculpture et d'architecture, y enseignent ces beaux-arts. On trouve encore dans cet établissement des maîtres de dessin et de peinture, un maître d'ornement, un de perspective, un d'anatomie pittoresque, un professeur d'histoire mythologique, et une salle pour le nu. L'année scolaire commence au 2 novembre, et finit à la fin de septembre suivant.

Attenant cet établissement est celui de M. Siriez, père et fils, directeurs de la manufacture impériale des ouvrages en pierre de rapport, dits Intaglio. Cet établissement date de fort long-temps, c'est-à-dire du règne de Côme Ier, qui l'institua; le travail y est porté à la dernière perfection qu'il peut acquérir, mais il est d'un très-haut prix, vu la richesse et la cherté des matières qu'on y emploie et le temps nécessaire pour le finir; j'y ai vu, comme prodige sous ces rapports, un plateau en lapis-lazuli, de six pieds de long sur trois de large; un trophée militaire occupe le centre; aux deux extrémités sont deux couronnes, une de laurier et l'autre de chêne; l'ornement du contour est dans le genre étrusque. J'y ai vu encore une jolie tabatière de lapis-lazuli, au milieu se trouve un panier de fleurs qu'on voudrait flairer; de plus, une table de pierre néphrétique, au milieu sont des coquilles, des coraux et des perles qui ne dépareraient point le cou des plus jolies femmes; enfin une table ronde offrant une belle suite de pierres employées dans la manufacture. On vient d'établir dans le même lieu une galerie qui offre en tableaux tous les ouvrages qui ont été faits dans l'établissement depuis

son origine, comme aussi différentes armoires fermées contenant les anciens ouvrages en relief; procédé qu'on a abandonné comme étant trop coûteux, et n'offrant point la beauté du poli. Il s'y trouve de jolis oratoires, et enfin le portrait de Côme Ier. Le directeur y a rassemblé, dans des armoires vitrées, tous les marbres précieux, les agates et bois agatisés, des malachites, des améthystes, les cailloux, les brèches, les cailloux d'Égypte, des jaspes de Saxe, des jaspes sanguins, fleuris de la Sibérie, des lapis-lazuli, des sardoines orientales, des grenats, enfin toutes les pierres dures les plus rares et les plus belles, dont le génie de la peinture se sert comme d'autant de couleurs pour faire les beaux ouvrages qui sortent de ce curieux atelier. Un des plus beaux qui se voient est une table de porphyre pour un déjeûner; elle est d'un dessin et d'une exécution qui surpassent toute attente. La conservation d'une aussi belle manufacture est de la dignité nationale; car les travaux de ceux qui font valoir l'industrie ne peuvent être entièrement oubliés sous un gouvernement où chacun doit tirer parti de la sienne, quand elle tend à la gloire de l'empire. Néanmoins, quoique ce genre de mosaïque en placage soit inappréciable sous le rapport du travail et de la vivacité des couleurs; que l'on imite non-seulement les fleurs, mais encore les nuances variées que reflètent le plumage des papillons et des oiseaux; quoique l'ouvrier même parvienne à faire le portrait, il faut cependant avouer qu'il lui est impossible d'arriver à cette dégradation de teinte propre au relief, et à ces chutes et ressauts de couleurs qui constituent la carnation propre au portrait; aussi, sous ce rapport, la mosaïque romaine l'emportera-t-elle toujours sur l'incrustation florentine, quelques efforts

que fassent les appréciateurs de celle-ci pour la faire prévaloir sur l'autre.

La famille Médicis favorisa beaucoup les arts, et leur galerie, où ils avaient amassé tous les chefs-d'œuvres en sculpture qu'ils avaient pu se procurer dans les pays où leurs moyens pécuniaires pouvaient s'étendre, était une cause d'émulation continuellement renaissante pour la jeunesse qui se sentait quelques moyens pour donner direction à ses pensées sous ce rapport; aussi l'art du statuaire a-t-il été porté au dernier point vers la fin de leur règne. Aujourd'hui même, où tout le commerce est en grande souffrance, quelques ateliers de sculpture sont encore fournis de vases qu'un languissant ciseau a façonnés, d'après l'antique, sur un marbre ou un albâtre tiré des montagnes de l'ouest, entre Florence et la mer; et parmi ceux-ci on doit distinguer celui des Pisani, où ces substances, travaillées avec art, prennent les formes les plus savantes et les plus agréables. Florence s'est encore rendue célèbre par sa typographie, sa calcographie, ses fonderies de caractères, ses fonderies en grand. C'est chez elle que la gravure fit, dès son enfance, les plus rapides progrès vers sa perfection, par les soins continuels que lui donnèrent Bandinelli et Montegna, peintres célèbres.

Un pays où le sol dédommage si facilement le cultivateur de la peine qu'il prend à le façonner, en rapportant huit ou dix pour un de la semence qu'on lui confie; où les vignes, les mûriers, le lin viennent pour ainsi dire d'eux-mêmes; où les coteaux le disputent aux plaines pour la richesse de la verdure, où les pâturages fournissent en tout temps aux bestiaux, grands comme petits; où l'industrie tire parti jusqu'à de la paille de riz qu'elle tresse et fournit à toute l'Europe, qui lui paye

à cet égard un tribut, ne peut qu'être utile et avantageux à ceux qui voulaient autrefois travailler en grand pour leur fortune. Aussi, dans ces temps, où le nouveau Monde n'étant point encore découvert, les spéculateurs ne pouvaient tourner leurs vues que sur les régions productives de l'ancien, le Levant avait-il attiré l'activité des Florentins. Libres alors et ne cherchant qu'à satisfaire leur intérêt, les maisons travaillaient dans l'intérieur, et des préposés voyageurs évacuaient sur les Échelles les produits de l'industrie toscane. Ainsi commencèrent les richesses immenses de cette famille des Médicis, qui, par son or, s'acquit et se conserva long-temps le pouvoir monarchique dans son pays, et à qui le dos de leurs moutons avait fourni la laine avec laquelle ils firent les tissus dont devaient être liées les mains de leurs égaux. Ce fut dans ces heureux temps de la république où la loi intervenait encore dans les débats, où chacun était occupé à multiplier les sources de son aisance, que s'élevèrent ces palais qui étonnent tout voyageur, tant leurs masses sont colossales. Les arts qui avaient suivi le sceptre à Constantinople revinrent en Toscane vers la décadence de l'empire d'Orient, et contribuèrent au fini des objets de goût. Sobre, économe, actif, se contentant d'un gain médiocre, le Florentin, qui se croyait alors sous des lois républicaines, vivait d'épargne, et, se contentant d'un gain médiocre, trouvait ainsi moyen de le réitérer. La découverte du cap de Bonne-Espérance, celle de l'Amérique, en réveillant la cupidité d'autres peuples du Nord, lui porta un coup d'autant plus fatal que les Médicis n'alliant plus le commerce à la souveraineté, l'exemple gagna les familles opulentes, et chacune, comme les princes, le laissa à des individus sans moyens, sous lesquels les

sources tarirent. Cependant le commerce, dès-lors moins étendu, ne fut pas pour cela perdu dans des mains prudentes : les gains sous les ducs ne furent pas si considérables, mais ils furent plus également répartis, et ce que le prince ne put avoir par ses opérations commerciales, il l'eut par l'impôt qu'il mit sur l'industrie des autres. Les campagnes, accoutumées à travailler, triplèrent alors leurs revenus pour satisfaire aux demandes du fisc; les ateliers ouvragèrent les produits du sol, la main-d'œuvre devint plus chère et apporta de l'aisance sous le toit de l'ouvrier. Ainsi les soies s'ourdirent et passèrent en France, en Espagne et jusque dans le Levant, où il s'en faisait une grande consommation. Les fleurs donnèrent leur arôme à l'alcohol, qui, dès-lors devenu savoureux et odorant, fit naître une branche d'un commerce gastronomique infiniment productif. La porcelaine eut ses fours, et, grâce à Ginori, l'État, sous ce rapport, ne paya bientôt plus d'imposition à la Saxe. Non-seulement le prince avec ses revenus entretint ses troupes et subvint à ses dépenses nécessaires et factices, mais encore il eut un surplus qui s'évacua sur Vienne. Aujourd'hui que l'État est passé sous la direction d'une princesse française, et que la guerre à soutenir diminue la main-d'œuvre et met entrave à l'émersion des moyens, l'aisance est moindre dans les familles; mais c'est un temps nébuleux que chacun rachète par la tranquillité dont il jouit. Faisons néanmoins des vœux pour que les nuages se dissipent et que l'hilarité, fille de l'aisance, reparaisse sous un gouvernement paisible et durable.

Les mœurs, à Florence, tiennent beaucoup de cette agréable existence où sont toujours plus ou moins ceux qui savent mettre en œuvre les facultés que leur a dé-

parties la nature, surtout quand, au sein de la paix, ils sont gouvernés par un prince bon, dont la surveillance est plutôt maternelle que marâtre. Aussi tous les voyageurs qui s'étaient rassasiés des plaisirs de Venise, des majestueuses beautés de Rome, des gracieux sites de Naples, venaient-ils jouir à Florence des douceurs d'une communication franche qui fait le charme de la société. Le citadin, sur ce point, copiait la cour; et être imitateur en ce genre était ne point démériter. Il n'est en effet, après Parme, aucune ville comparable à Florence sous le rapport de l'urbanité. Le Florentin aime à communiquer avec l'étranger, quoiqu'il l'accueille peu. Les grands ont de l'aménité sans hauteur; le peuple y est moins grossier qu'ailleurs; il a de la déférence pour ceux qui sont au-dessus de lui, et cette déférence ne paraît point fondée sur un retour d'intérêt; il aime à plaisanter, et ses reparties sont souvent vives et parfois piquantes. Les spectacles font une très-grande partie de ses jouissances, notamment ceux où il y a Abbatimenti, intermèdes, où l'on fait des tours d'escrime avec l'épée ou le poignard (1). Il se délasse du travail par les jeux de force et d'exercice, et notamment celui du Calcio ou ballon. Les grands aiment les courses de chars, surtout la veille de la Saint-Jean; le beau sexe, les parties de casin, où il tient conversation, et se livre à toute la gaieté de son caractère. Les femmes belles sont en petit nombre dans le haut rang; mais elles cherchent à réparer ce défaut par les agrémens de la parure et de leur coif-

(1) Ce goût, qui ne tendait rien moins qu'à familiariser avec l'usage de ces fâcheuses armes, est beaucoup tombé depuis l'introduction de la maison d'Autriche à Florence, et encore plus depuis le gouvernement français.

fure, souvent en noir, pour mieux cacher le brunâtre de leur teint qu'elles ne fardent point. Leurs modistes leur font un goût bizarre, qui tient tantôt du français et tantôt de l'anglais, et souvent de tous les deux; aujourd'hui les gazes d'or, d'argent, et les plumes noires, sont à la mode; sans doute que les fleurs viendront après. Leur amabilité est une amorce pour tout étranger qui, flattant alors leur amour-propre, en arrive mieux à ses fins. Comptant trop alors sur l'entier dévouement dont ils les assurent, elles leur accordent des faveurs qu'une sage prévoyance devrait leur faire refuser. Mais aussi il faut l'avouer :

Hard is the fortune that their sex attends;
Women like princes find few real friends;
All who approach them, their own end pursue:
Lovers and ministers are seldom true:
Hence oft' from reason heedless beauty strays
And the most trusted guide the most betrays.

Lyttelton *Miscellanies.*

Florence est le séjour de l'Italie que les lettres aient eu le plus en prédilection, et on le peut croire d'après tout ce que les souverains y ont fait de tout temps pour elles. C'est sur son sol que parurent les premiers germes des connaissances qu'y apportèrent les Grecs fuyant leur patrie, occupée par le Croissant. Les langues grecque et latine y furent alors cultivées et conservées dans leur plus grande pureté par les soins que prirent les favoris des Muses d'y copier et expliquer les meilleurs auteurs, dans l'une et l'autre de ces langues, à la jeunesse avide d'instruction. Dès 829, le successeur de Charlemagne avait établi Florence comme chef-lieu d'instruction pour toute la Toscane. Aussi, écoliers,

comme maîtres, tous y arrivaient, sûrs chacun d'y trouver les moyens de réaliser leurs espérances. Des commencemens si heureux devaient faire présager un avenir plus prospère ; mais les guerres qui déchirèrent ce beau pays arrêtèrent bientôt l'impulsion donnée aux hautes conceptions. S'occupe-t-on à polir ses mœurs et à orner son esprit, quand on est dans une continuelle dispute sur le tien et sur le mien? quand l'esprit évangélique, qui conseille de remettre bien vîte dans son fourreau le glaive une fois tiré contre son frère, se convertit en un esprit de discorde qui attise le feu qui doit le consumer? Telle fut la Toscane jusqu'au commencement du quatorzième siècle, que parut Le Dante, bientôt suivi de Pétrarque, de Boccace, de l'Arétin, et de Bruni-d'Arezzo. Mais l'horizon des lettres et des arts devait briller d'une lumière encore bien plus pure à l'arrivée des Médicis, à qui Florence a de si grandes obligations sous le rapport de leurs bienfaits. Cette famille en effet ne cessa d'épancher la coupe de ses faveurs sur les féconds génies de cette ville tant qu'elle la gouverna. Aussi vit-on éclore, sous son règne, Savonarole, Pic de La Mirandole, Galilée, Vespuce, Machiavel, Ruccelai, Politien, et nombre d'autres personnages avantageusement connus sous le rapport des sciences et des lettres. Heureux temps où le prince, cessant de recevoir les hommages d'un chacun, venait aussi oublier le poids du suprême pouvoir au milieu des philosophes occupés de la subtile doctrine de Platon, où à une table frugale succédaient des discussions sur plusieurs passages du Dante, que chacun expliquait à sa manière. Ces discussions amenaient toujours l'épuration de la langue indigène, appuyées comme elles l'étaient sur les meilleurs principes de la dialec-

tique. Ainsi prirent naissance les académies fondées dans Florence et autres villes de la Toscane, pour convertir l'idiome alors reçu en une langue digne, par sa richesse et sa douceur, de tous les éloges que pourraient lui donner par la suite les Transalpins qui se livreraient à son étude. C'est à cette noble émulation qu'est due la formation, en 1582, de celle de la Crusca, qu'on désigne encore sous le nom de Regina e Moderatrice della Lingua italiana, et qui a pour emblème un blutoir, avec cette devise : « Il piu bel fiore ne coglie ». Les quiddités aristotéliques commencèrent à devenir un langage suranné dans les écoles ; on crut devoir, dans l'histoire de la nature, appuyer les faits sur une suite d'expériences qui en confirmassent la réalité ; et dès-lors la philosophie spéculative fit place à l'expérimentale, qui dissipa toutes les incertitudes que laissait la première. Galilée prit son essor, il parcourut les champs célestes pour y faire la plus riche moisson de vérités que puisse enfanter l'esprit d'observation. Une lunette d'approche qu'il inventa fut pour lui une main qui touchait chaque objet et en définissait les formes. Il appuya ainsi de la démonstration des faits le système de Copernic, qui jusqu'alors n'avait été qu'une conjecture, et dès-lors la persécution lui vint du lieu qui devait adopter la tolérance en fait d'opinion astronomique. Sa rétractation eut lieu ; mais elle fut forcée, et sa prison à l'inquisition fut commuée en un exil à Arcetri près Florence, où le malheureux mourut oublié, pour avoir soumis à l'évidence que le soleil est un centre autour duquel tourne notre monde planétaire. Cet illustre physicien eut pour dignes successeurs, Toricelli, qu'on ne peut nommer sans penser au baromètre, aux pompes dont le mécanisme jusqu'alors avait

été ignoré ; Aggiunti, qui le premier devina la cause qui fait monter dans les capillaires les liqueurs au-dessus de leur niveau. C'est à l'esprit qui animait ces grands hommes que l'on doit la formation de l'académie dite del Cimento ou de l'Expérience, à raison de ce que le procédé devançait toujours toute assertion dans l'explication des faits. Cette académie fut inaugurée, par le cardinal Léopold de Médicis, en 1657, et a toujours continué ses séances jusqu'en 1667, que finissent ses registres. Ces séances semblaient plutôt être une réunion d'amis qu'une assemblée académique ; néanmoins sa corporation entretenait des liaisons avec les physiciens en France comme en Angleterre. Le goût des lettres s'attiédissait à Florence (car il en est du champ où celles-ci germent comme de tous les autres qui sont quelquefois plusieurs années à donner une excellente récolte), lorsque l'esprit d'émulation souffla sur lui et lui rendit de nouveau sa fertilité. Alors succéda l'académie dite des Apathistes ou Impartiaux, qui s'occupait de la culture des lettres, recevait des mémoires en quelque langue qu'ils fussent écrits, et tenait ses séances dans une des salles dello Studio. Le bon Léopold a fondu toutes ces associations en une seule, qui, sous le titre d'Académie royale florentine, se réunissait, une fois la semaine, dans une des salles de la bibliothèque Magliabechi. Les étrangers y étaient admis à l'exhibition de leurs passe-ports. Le prince en nommait le président; les travaux étaient dirigés par quatre censeurs électifs ; les membres ouvraient alternativement la séance par un sujet de leur choix. Les personnes qui s'y distinguent le plus aujourd'hui sont les Fossombroni, les Fabroni, les Pignetti, les Mascagni, et autres qui travaillent fort peu, parce que le gouver-

nement est sans moyens effectifs pour aviver en eux l'esprit d'émulation, ce qu'on peut dire de toute l'Italie, où tous les intérêts ont été naguère cruellement froissés par le changement de gouvernement.

La poésie fut toujours cultivée d'une manière particulière à Florence. Le père de cette poésie, Le Dante, y prit naissance, et son invention fait voir ce que peut le terroir chez ceux que regarde favorablement le dieu de l'harmonie. Aussi depuis a-t-on vu successivement paraître Pulci, qui, suivant le genre de l'Arioste, jeta dans son Morgante le ridicule sur les paladins des siècles romanesques; Burchiello, qui inventa le genre burlesque; Boccace, qui, dans son Décamérone, partie prosaïque et partie métrique, manifeste une pureté de style et un génie d'invention encore dignes d'éloge, malgré la défaveur que pourrait leur donner l'épuration du temps; Cavalcanti; Annibal Caro; Fortiguerra, auteur du Richardet; et plusieurs autres qui font les délices de ceux auxquels est connue l'harmonie de l'expression en poésie italienne. Cette harmonie, qui s'étend jusque sur le débit de la prose, est fondée sur la quantité de chaque syllabe, qui, observée comme elle l'est dans une bouche italienne, donne à chaque pied du vers une marche cadencée, voisine de celle du chant. Cette consonnance de la mesure métrique avec la rime finale de chaque vers, et la correspondance de cette rime elle-même avec plusieurs qui se succèdent ou s'entre-mêlent, donnent au langage poétique une forme vraiment musicale, propre à satisfaire l'oreille en même temps que la pensée parle au cœur. Aussi ceux habitués dès leur enfance à ces intonations variées qui se manifestent même dans le langage du peuple, ne peuvent-ils lire

une suite de vers sans, ce qu'on appelle en langue latine, les scander.

Florence et les autres villes de la Toscane se sont toujours distinguées par les improvisations faites dans les cercles. Cette coutume est devenue si générale, que ce qui n'était qu'un agrément de société y est devenu par la suite un objet de spéculation, et tellement que souvent on voit de ces Bardes italiens courir les rues et guetter les étrangers nouvellement venus dans les auberges, pour leur improviser un sonnet plus ou moins brillant, selon le bénéfice qu'ils en espèrent. L'improvisation de haut genre suppose sans contredit un grand fonds de connaissances propres à être exploitées dans le débit ; mais en vain aurait-on ce fonds, si l'on manque de ce génie qui dispose les moyens de la manière la plus convenable à former les tableaux. En général il ne faut point chercher une grande précision d'idées dans l'improvisation. Eh! comment pourrait-on toujours rencontrer en elles les couleurs de la vérité que peut seule donner la réflexion ? J'ai souvent pris lecture des morceaux improvisés par les plus célèbres personnes en ce genre d'exercice, et jamais je n'ai pu souffrir la fatigue qu'ils m'occasionaient dans trois ou quatre strophes suivies. Aussi n'ai-je jamais pu concevoir pourquoi les largesses des princes s'étendaient sur des personnes qui avaient l'art de faire de pareilles rapsodies, où le bon sens est si souvent aux prises avec l'imagination (1). J'ai cependant écouté avec quelque plaisir l'inspiration du poëte pendant son

(1) Bonaparte faisait quatre mille francs de pension à Gianni, qui l'avait flatté dans ses improvisations, de manière à satisfaire tout son amour-propre.

débit, surtout quand celui-ci allait de concert avec les modulations d'un piano que touchait une main exercée sur les accords les plus doux. Ces modulations donnent alors aux vers de fabrique une douceur qui fait le plus grand charme de l'improvisation. Les improvisateurs en Italie tirent un grand parti de l'harmonie de leur langue, dont presque tous les mots se terminent par une voyelle, et le plus grand nombre s'accentuent. Cette accentuation donne à l'expression un sonore qui entraîne la pensée, et ne lui permet guère de s'arrêter sur le fonds des idées, le sens. Aussi toutes les improvisations sont-elles toujours aux dépens de celui-ci; les images alors étant au-delà de ce qu'elles sont nécessaires pour la perception, il s'ensuit une redondance de termes qui, exprimant la même pensée, ôte à la phrase sinon son harmonie, du moins cette précision qui est la mère de la clarté. L'improvisation par le chant est généralement beaucoup plus facile que celle qui n'emprunte rien du secours de la musique. En effet, pendant que le sens suit la note, les idées arrivent pour une autre, et bientôt la langue les rend sous la forme qui convient à la phrase. Le succès en est souvent si rapide, que l'improvisateur, pour conserver la mesure, est obligé de retrancher la voyelle finale qui la rendrait trop longue. Parmi les personnes qui se distinguent en ce genre à Florence sont, madame Mazzai, femme de l'avocat Landi, qui improvise en vers latins; madame Fantastichi. Parmi les improvisateurs dont Rome se glorifiait pendant mon séjour, madame Bandinelli était celle qui tenait le premier rang: elle tirait parti de son avantage chez les grands qui voulaient jouir de son talent. Mademoiselle Dionigi, fille de cette dame savante, qui accueille si bien les étrangers, s'y

faisait aussi distinguer dans les réunions d'amis. Elle improvisa, sous les sons d'un piano que touchait sa mère, sur une vingtaine de mots qui lui furent donnés par la compagnie, qui admira son talent en ce genre.

C'est à Florence que se forma, sous Cimabué, la première école en peinture, dans un temps où les arts gémissaient sous le pouvoir du goût grec qui s'y était introduit lors de la chute de l'empire d'Orient. Orgagna s'y distingua, mais Giotto, qui parut quelque temps après, fit connaître les titres à la gloire qu'elle devait avoir, si les élèves eussent continué à répondre à l'impulsion que leur avait donnée le premier maître. Ce peintre en effet, plus heureux dans l'application de ses moyens, s'était fait une idée plus nette du caractère des têtes, et avait déjà trouvé la meilleure manière de l'exprimer, et, sur ce point, son pinceau jouissait d'une assez grande aisance; sa draperie avait du large et de l'harmonieux dans ses tons; ses figures principales ne manquaient point de mouvement, encore moins d'expression; on y voit même des nuances de clair obscur qui paraissent avoir été méditées. Gaddi, Gozzoli, Frà Lippi, Botticelli, Guirlandajo, Sciarpelloni et autres, donnèrent à l'envi, chacun à son époque, des preuves d'un génie qui par la suite se développait sous les meilleures formes. Ce fut alors que les églises, qui étaient dans une nudité effrayante, commencèrent à se revêtir des conceptions que suggérait un esprit religieux; mais, si l'art acquit quelques perfections par la facilité que trouvaient ceux qui le cultivaient à produire des preuves de leurs hauts moyens, il n'en était pas moins arrêté dans sa marche, par la gêne où il était, lorsqu'il lui fallait accuser les belles formes de la nature qu'une trop grande nudité aurait rendues récusables. Les élèves de Giotto avaient

pris l'art dans son enfance; le clair obscur et la perspective ne faisaient que de naître; les figures glissaient souvent du plan, les édifices manquaient de point de vue, et l'art du raccourci n'était encore qu'ébauché. Pierre della Francesca fut le premier à purger son style de tous ces défauts; Le Filipino et Frà Bartolomeo trouvèrent bientôt le moyen de conduire l'art à sa perfection; cependant, sur ce point, le pinceau, asservi aux idées religieuses, attendoit avec impatience le moment de son émancipation, lorsque parut Côme Ier de la maison des Médicis. Mais celui de la famille qui lui donna la plus vive impulsion fut Laurent, dit le Magnifique, dont le palais s'était converti en Lycée pour les philosophes, en Arcadie pour les poëtes, et en Académie pour les artistes. Les palais et les maisons des personnes aisées se décorèrent de fresques et de tableaux, où le goût commença à sortir de la gêne dont jusqu'alors il s'était ressenti. L'école continua à faire des progrès dans le clair obscur; déja le célèbre Massacio avait donné des preuves d'intelligence sur ce point, et Mengs, en le citant à cet égard, dit qu'aucun autre de son temps ne s'approcha comme lui du caractère moderne. On peut cependant lui reprocher de ne point s'être assez assujetti, dans ses compositions, aux règles sur l'unité de lieu; ce reproche a ses preuves dans la Résurrection d'un jeune homme, opérée par saint Pierre et saint Paul, et dans le Martyre de saint Pierre, fresques qui se voient dans l'église des Carmes, à Florence, et où l'on admire néanmoins de grandes vérités dans la pose et le mouvement des figures, bien contrastées entre elles, et qui ne tiennent rien de ce sec et de ce roide qui caractérisent le genre très-usité de son temps. L'école se perfectionnait de jour en jour, elle commençait à

jouir de quelque réputation sous le rapport du simple clair obscur ou grisaille qu'avait produit Lippi, lorsque parut Le Pérugin, qui, ayant étudié avec Léonard de Vinci sous Verrochio, sut se faire une manière gracieuse et élégante à Florence, où il vint se perfectionner. Cette manière fut d'autant plus attrayante, que le génie jusqu'alors s'était borné dans le faire stanté de la miniature, et n'avait trouvé que de rares occasions de travailler largement. Tel était l'art en Toscane au milieu du quinzième siècle; on avait beaucoup fait, car c'est beaucoup faire que d'avoir suggéré le goût du vrai, surtout dans les caractères de têtes, auxquels on donnait une vivacité qui semblait les faire entrer en conversation. Plusieurs même offraient les portraits des plus jolies femmes du siècle, qui, transformées en pieux personnages tant de l'Ancien que du Nouveau Testament, donnaient un nouveau degré d'intérêt à la composition; mais il restait à ajouter une beauté idéale aux formes, au dessin une plénitude d'expression en rapport avec le coloris, une meilleure disposition quant à la perspective aérienne, une plus grande variété dans la conception, une liberté de pinceau plus expressive dans les contours. L'époque était la plus favorable pour les artistes animés du sentiment de la gloire; des palais publics s'élevaient à Milan, à Mantoue, à Venise, à Urbin, à Rimini, à Pesaro et à Ferrare, sans compter ceux qui paraissaient à Rome et à Florence, édifices où la magnificence le disputait à l'élégance. La poésie, sœur de la peinture, renaissait avec tous ses charmes, et donnait sa teinte à toutes les productions. Quelles circonstances auraient pu mieux servir le génie? Aussi l'école florentine commença-t-elle alors à prendre un caractère qui la distingua des autres de l'Italie : elle

n'est point, généralement parlant, recommandable sous le rapport du coloris, elle pourrait même être regardée comme trop monotone; aussi Mengs lui donnait-il le nom de mélancolique : elle n'est point large en draperie, elle n'a même senti les effets du relief qu'à l'époque où le grand Léopold enrichit la ville de l'Apollon, du groupe de Niobé, de la Vénus Pudique, et d'autres morceaux choisis de sculpture. Quant à la beauté, la vigueur des formes, à l'exactitude de l'histoire, elle peut, si elle ne surpasse point ses égales, du moins entrer en concurrence avec elles; mais ce qui lui est un héritage de famille, un patrimoine dont il y aurait de l'injustice à la déposséder, c'est la correction de dessin, qui influe tant sur l'exactitude de la pensée; aussi peut-on dire d'elle qu'elle est la première qui ait enseigné à procéder scientifiquement, c'est-à-dire par voie de principes, et qui donna à ses compositions la noblesse et la sagesse qu'elles devaient comporter. Ne se bornant point à imiter mécaniquement ce qu'offrait la surface des objets, elle s'occupa des causes permanentes et stables de la nature, et ainsi elle établit des règles que la postérité se fit un devoir de suivre pour parvenir à l'expression du vrai. On peut regarder Buonarotti comme le chef de cette école, dont les rejetons tiennent plus ou moins de la souche; ce sont souvent chez eux des contours souples, il est vrai, mais quelquefois tellement exagérés, que les articulations semblent souffrir une torsion, à travers laquelle le gracieux a peine à se faire sentir. Il y a peu de coloris, et par conséquent moins d'idées hasardées pour faire de ces effets qui, bien conçus, deviennent le charme de la peinture. Buonarotti, fortement nourri de ces formes qu'offraient les statues dont il était entouré, en a donné le caractère à

toutes ses figures, et ainsi la correction et l'expression des formes qui auraient pu être mieux modelées sont devenues une manière, et cette manière a quelquefois manqué son but en dépassant les bornes fixées par la nature. Cette aspérité s'amollit cependant sous la touche molle et délicate de Vinci, qui, mieux qu'aucun d'alors, sut exprimer le langage des passions sur le visage; étude à laquelle il donnait une continuelle application. Les élèves de cette école ont encore par la suite beaucoup adouci cette manière dans les productions qui ornent la galerie de Médicis; et sur ce point on peut nommer Vasari, recommandable par la richesse d'ordonnance, la finesse de pinceau, la variété de ses têtes, toutes bien choisies; Cigoli, qui offre de la grandiosité dans ses poses, une savante intelligence des proportions, mais qui a un clair obscur peut-être un peu trop vigoureux; Furino, qui excelle dans l'expression du sentiment, qui se distingue par le moelleux de son pinceau, la vérité de son clair obscur, et l'entente du relief qui caractérise le mieux sa pensée; Gherardini, qui excelle surtout dans les grisailles en clair obscur et les bas-reliefs. La savante école de Florence n'a aujourd'hui pour soutien que M. Benvenuti, directeur de l'académie actuelle, qui s'est illustré par son bon goût dans l'invention de ses sujets, par la pose, le calme et l'expression naïve de ses figures.

CHAPITRE XXVIII.

Pise. — Origine de cette ville. — Situation. — Cathédrale. — Baptistère. — Tour. — Campo Santo.

Il est deux routes à suivre pour se rendre à Pise en partant de Florence, l'une par terre et l'autre par eau; je choisis cette dernière, pour jouir des agrémens que procure la navigation de l'Arno, à travers le joli pays qu'il parcourt pour se rendre à la Méditerranée : cette route a cependant ses désagrémens; il faut suivre les contours du fleuve; souvent l'eau manque, et les mariniers débarqués dans son lit sont obligés de faire jouer leurs épaules pour faire avancer la barque, et cela se répète trop souvent pour celui qui est impatient d'arriver. La route d'ailleurs alonge d'une demi-journée, et de plus il faut souvent s'arrêter de nuit à l'écluse, et, quoiqu'il n'y ait aucun danger, la crainte le présente toujours comme imminent, surtout quand, enfermé entre les deux vannes, on est assourdi par l'eau qui arrive avec un bruit effrayant, et qui donne à la barque de si violentes secousses, qu'on s'imagine devoir être bientôt submergé. Autre inconvénient, il faut aller coucher à Calcinaia, et l'auberge n'est rien moins qu'agréable pour des personnes qui aiment la douceur d'un bon lit et d'un repas passable. Enfin, après avoir souffert toutes les vicissitudes de la route, avoir joui des agrémens qu'offre le pittoresque des différentes montagnes et collines revêtues d'oliviers, de châtai-

gniers et de vignes qui se développent avec luxe sur l'une et l'autre rive, on commence à voir les tours de Pise, et bientôt on en distingue le premier pont près du débarcadaire.

En puisant dans les annales des temps les plus reculés et les plus certains, on aurait lieu de croire que Pise fut une des douze principales cités de l'Étrurie. D'après Tite-Live, elle aurait été ensuite colonie romaine au temps où le proconsul Brebius y passa l'hiver avec son armée. Pise alors était une ville considérable, qui avait son sénat et ses magistrats municipaux. Les Pisans dès-lors prirent des légions romaines ce caractère belliqueux dont par la suite leurs voisins eurent tant à souffrir. A la chute de ce grand empire, ces braves se constituèrent en république; ils eurent leurs vaisseaux, leurs galères, un port dont on ne trouve plus de traces, mais que de bonnes conjectures font placer dans les environs de celui de Livourne. Bientôt ils portèrent leurs armes contre la Sardaigne et la Corse, dont ils s'emparèrent en 1005; ils se rendirent maîtres de Carthage en 1030, et, pour être quittes envers le roi, ils l'envoyèrent au pape pour être baptisé : Palerme ensuite ne tarda point à tomber sous leur puissance, et cette conquête, faite sur les Sarrazins, leur procura des richesses suffisantes pour bâtir, en l'honneur du Dieu des armées, la cathédrale qu'on admire aujourd'hui, et l'évêché qui en est proche. Les Pisans eurent part, au milieu du dixième siècle, à la conquête de la terre sainte lors de l'invasion faite par les Français, auxquels ils fournirent des vaisseaux. Ayant les mêmes intérêts en vue que les Génois, ils furent souvent en guerre avec eux, et montrèrent, dans l'attaque comme dans la défense, toute la vaillance de leur caractère. Ils furent toujours

amis du saint Siége, et même ils reçurent chez eux plusieurs papes, dans les troubles où l'Église se trouva enveloppée. Frédéric Barberousse obtint d'eux cinquante galères lorsqu'il se porta sur Jérusalem, et c'est avec la terre sainte, dont elles furent chargées à leur retour, qu'ils formèrent leur Campo Santo. Mais la gloire des États est souvent de nature à décliner, comme celle des hommes qui en ont mérité une par leurs belles actions: la trop grande ambition des chefs leur est souvent funeste; Pise en fit la triste expérience. Les Pisans, qui s'étaient tournés contre le pape, déclarèrent prisonniers les cardinaux qui de France allaient au concile de Latran, et le saint Siége ne tarda pas à être vengé de cet affront par les Génois, qui en 1284 leur prirent un grand nombre de galères et leur firent douze mille prisonniers: ce malheur devint bien préjudiciable à la grandeur de Pise; les Génois en comblèrent le port, partant plus de commerce pour l'État. Ces beaux temps de la république furent remplacés par les disgrâces qu'amena le règne des intrigans qui se succédèrent pour déchirer leur patrie, sous les noms de comtes, de ducs, et autres titres. Le pouvoir, soutenu par la force des armes, passa tour-à-tour aux Florentins, aux Visconti de Gênes, aux Français; ceux-ci le rendirent aux Florentins, et dès-lors Pise fut soumise à la Toscane, sous la domination des Médicis; enfin aujourd'hui elle est une appartenance de la maison qui règne à Florence.

Cette ville est assise au milieu d'une plaine qui commence aux montagnes dont son horizon est borné vers le nord: sa population, qui a beaucoup décliné de ce qu'elle était il y a une quinzaine d'années où on la portait à vingt mille âmes, est actuellement réduite à quinze ou seize: ses murs, flanqués de quelques tours peu faites pour

la défense, suivent un contour irrégulier qui a environ cinq milles. Elle est partagée, par l'Arno, en deux parties presqu'égales, qui ont une communication entre elles par trois ponts ayant trois arches d'une grande hardiesse. Ces ponts, dont un tout en marbre, fait par Gambacurti, aboutissent de chaque côté à deux quais bien aérés et qui lui donnent l'apparence d'un petit Paris; l'un est au nord et l'autre au midi; ils sont tous deux avec trottoirs, mais si étroits qu'il n'y a qu'une seule personne qui puisse cheminer dessus. Ils sont garnis d'assez jolies maisons, dont le bas forme des boutiques bien achalandées; parmi elles, en remontant le fleuve, se voient des palais de la plus noble architecture, et dont l'ancienneté se reporte jusqu'au temps de la république; la plupart sont revêtus en marbre. Ces quais ainsi que les rues sont pavés en larges dalles basaltiques, prises des montagnes, et qui rendent la marche et le voiturage facile; aussi, les jours de fête, sont-ils la promenade la plus fréquentée du grand comme du moyen monde. Les rues sont généralement belles et bien aérées; elles sont éclairées depuis peu par des réverbères, de la même manière que le sont celles de Florence : elles le sont davantage tous les trois ans, jour de la fête patronale, qui arrive le 14 juin; chacun alors cherche à se surpasser, plus par ostentation que par dévotion, et la ville se peuple des habitans de la campagne, qui viennent prendre part aux divertissemens.

La cathédrale, dédiée à l'Assomption, est l'église qui fixe le plus l'attention du voyageur; elle avoisine les murs de la ville, vers le nord-ouest : cet édifice, qui date de 1063, est tout en marbre blanc, non-seulement de cette espèce qu'on trouve dans tout le Pisantin, mais encore de beaucoup d'autres provenant des conquêtes

faites au loin lors de la splendeur des Pisans (1). Il s'élève d'un sol qu'un beau gazon recouvre, et s'offre sous une forme gothique que lui donna l'architecte Bruschetto, d'après le goût du temps : sa façade regarde le Baptistère ; elle est ornée, à hauteur de sa porte principale, par six colonnes d'ordres différens, dont les deux du milieu, loin d'être simples à la manière des Grecs et des Latins, sont au contraire sculptées en fleurs et feuillages, ce qui indique une décadence dans le goût, comme il arriva au commencement de la barbarie. Elles furent apportées de Sicile par les Pisans, qui en avaient fait la conquête sur les Sarrazins. A ce premier rang de colonnes succèdent quatre autres plus hautes, et dont les dernières, au nombre de six, terminent l'œuvre. Les portes en bronze, agréablement sculptées d'après les dessins de Jean de Bologne, offrent des bas-reliefs où se voient les mystères de la passion. Il est à croire, d'après l'inscription, qu'elles furent commandées par les Médicis ; elles sont d'une œuvre inférieure à celle des portes du Baptistère de Florence. Il en est encore une vers le clocher, qui est aussi toute en bronze ; mais la grossièreté des figures, leur gothicité, indiquent qu'elle est d'une ancienneté beaucoup plus reculée. En contournant l'église, on voit

---

(1) L'ancienne Grèce fut une carrière d'autant meilleure pour la bâtisse des monumens de Pise, que les pierres y arrivaient toutes taillées. Les voyages fréquens dans le Levant, où l'importation surpassait toujours l'exportation, les mettaient à même de prendre en retour pour lest des morceaux de pierre, de colonnes et autres débris de monumens antiques, à la destruction desquels ces barbares commerçans contribuaient. Leurs architectes les façonnaient alors comme bon leur semblait, pour orner les lieux publics, ainsi qu'on les voit encore dans plusieurs monumens d'aujourd'hui.

qu'avant sa seconde bâtisse, après l'incendie de 1580, on fit usage des matériaux de toutes pièces qu'on avait sous la main; en effet, aux premières assises en pierre se voient des morceaux de marbre sur lesquels sont encore des restes d'inscriptions plus ou moins curieux; il en est même une du temps de Jules César, comme semblent l'indiquer quelques mots encore lisibles. L'intérieur offre une croix latine, dont les côtés forment deux nefs faites par une suite de colonnes de granit brut, tirées de la Corse et de la Sardaigne, et dont les chapiteaux sont d'ordre différent, ce qui porte à croire qu'elles proviennent d'anciens édifices. Le plafond est en bois tout doré, décoré de rosettes. La nef, sous la coupole vers le chœur, ainsi que celui-ci, sont pavés en marbre, granit oriental, serpentin et porphyre, tout en pièces de rapport. L'autel est enrichi de lapis-lazuli plaqué sur un fond de très-beau marbre; il est couronné d'un baldaquin, et vers le haut du chevêtre est une mosaïque des premiers temps; elle représente, sous forme colossale, Jésus-Christ entre deux vierges. La chaire est en marbre; elle est appuyée sur une des colonnes de la grande nef à droite, et soutenue par une petite colonne de porphyre, qui a l'apparence d'une brêche, et une autre de granit rouge qui passe pour un beau morceau. Toutes deux reposent de chaque côté sur un lion. Dessous est un groupe de femmes, dont une entièrement nue; chacune en soutient une autre qui a deux enfans dans les bras, et qui semble en allaiter un. L'escalier de cette chaire est double, et les marches, qui tiennent à la grosse colonne de la nef, sont sculptées, mais en dessous, de manière que l'on perd une grande partie de leur beauté. L'ensemble est d'un svelte fort agréable. Les tableaux ne sont rien moins

que beaux; les meilleurs sont une sainte Agnès, une sainte Marguerite, un saint Pierre et un saint Paul, d'André del Sarto; la Manne tombant dans le désert, agréable composition de Salimbeni; plusieurs Martyrs de Pasignani, un saint Philippe de Néri, de Piétre de Cortone. Dans cette église on voit le tombeau élevé à la mémoire de l'empereur Henri VII, qui aima Pise et y fonda une université. Il mourut en Toscane en 1313, lorsqu'il allait se faire couronner à Rome. Toute cette église, qui en dehors se présente sous un singulier aspect, est exhaussée sur un plan auquel on arrive par quatre marches qui règnent tout autour d'elle. Le service de la cathédrale est rempli par une vingtaine de chanoines qui n'ont point quitté leur presbytère. Leur position, qui n'est point brillante, est loin de celle où autrefois le clergé avait pour chef un archevêque de la plus haute naissance, avec titre de légat et primat-né en Sardaigne et en Corse, époque où en cette qualité il punissait les évêques, excommuniait les juges, assemblait des conciles et dressait des canons. La retraite du Saint-Père a entraîné la diminution du faste ecclésiastique par toute l'Italie, et les princes, qui consultent plus leur intérêt, ont grandement restreint les pouvoirs civils que l'Église serait tentée d'envahir sans leur surveillance continuelle. Il fallait autrefois être noble pour servir Dieu dans cette église; aujourd'hui que le gouvernement est plus accommodant, la sévérité sur ce point n'est plus la même. Il est quelques églises que le voyageur verra avec plaisir, plus sous le rapport de la peinture que sous celui de l'architecture, et telle est particulièrement celle Saint-Mathieu, où sont des morceaux des frères Melani, remarquables par les effets de perspective sur le plafond. Plusieurs autres of-

frent des morceaux de Cimabué, de Giotto et de Massaccio. On peut les voir à Saint-Jérôme, à Saint-Dominique et aux Carmes, si ces églises sont encore ouvertes. En regard à la façade, et à peu de distance d'elle, est le Baptistère public, où chacun vient faire sanctifier dans les ondes baptismales le fruit de son hyménée. Un prêtre, qui s'y tient toute l'après-midi, y attend, en lisant son Bréviaire, l'occasion de satisfaire à ce pieux ministère. Le monument, terminé en 1153 et dédié à saint Jean-Baptiste, indique bien par son extérieur l'ancienneté de son élévation, et le dedans est loin de démentir ce qu'avait annoncé le dehors. C'est une rotonde à pan, ayant intérieurement cent quarante pieds de diamètre environ; elle est toute en marbre comme l'église; on la dit du milieu du douzième siècle, où elle fut élevée d'après les dessins de Dioti Salvi, et terminée en 1153; elle est aussi sur une plate-forme à laquelle on parvient après avoir monté trois marches. La porte est ornée de deux colonnes sculptées en fleurs et rosettes comme celles de la façade du dôme. Au-dessus sont deux bas-reliefs pleins de personnages, dont le premier offre trois saints en pied, l'autre différentes figures du plus joli ciseau, ce qui indique une antériorité de temps pour celui-ci que n'a point l'autre : à l'intérieur sont huit colonnes de granit venues de la Sardaigne, elles sont très-grosses et couronnées par un chapiteau corinthien, en arrière sont autant de pilastres en marbre; le tout soutient le bord d'une voûte échancrée et grande, sur laquelle règne un espace circulaire en forme de galerie : là se trouve un second ordre de colonnes, sur lequel repose la coupole d'une grande hardiesse et sans contre-forts apparens. L'autel n'est pas d'un grand génie de conception, mais le travail en est agréable et par-

tout il abonde en rosettes : il est placé entre deux petites colonnes antiques qui soutiennent des petits saints ; le pavé est tout en pièces de rapport. La cuve baptismale est octogone ; elle est élevée sur trois marches et aussi entourée de rosettes ; au centre et sur un support est un saint Jean-Baptiste en bronze; aux quatre coins en dedans est une subdivision en cinq cavités, disposition utile quand il y avait plusieurs enfans à baptiser par immersion ; le prêtre se plaçait alors dans la plus grande du milieu qu'on ne remplissait point d'eau. Deux autels sont en regard au premier contour des colonnes, et sont posés sur trois rangées de marches ; à l'appui du mur en règnent également trois autres. Tout l'édifice est en marbre blanc ; l'ellipse y est tellement régulière et la voûte élastique, que le moindre coup sur le sol retentit de toutes parts. L'élévation en est due à la piété des habitans, qui se cotisèrent tous pour une aussi bonne œuvre.

A l'opposite et aussi près de l'église est une tour ronde, dont la fondation date de loin, ainsi que l'indique l'inscription suivante, écrite en gothique à lá droite de la porte d'entrée :

Ann. Dni MCLXXIIII campanile hoc fuit fundatum mens. aug.

On la dit du dessin de Guillaume d'Alman. Ce monument excite l'étonnement, tant par son caractère architectural que par une déviation de douze pieds environ de la perpendiculaire, qui est de cent quatre-vingt-dix-huit pieds. On dit qu'elle fut ainsi élevée par Bonano Bonani, qui voulait laisser une preuve de son savoir sur l'équilibration des forces de pression ; mais le vrai est qu'il n'a jamais eu dessein de donner une pareille direction à son monument. Les assises

étaient déjà à moitié élevées lorsqu'il s'aperçut que le tout périclitait vers le midi, pour ne point avoir mis assez de pilotis sous ses fondemens; aussi laissa-t-il son ouvrage imparfait. Ce ne fut que deux cents ans après que ses successeurs, voyant que la masse ne déclinait plus, continuèrent le travail en faisant les colonnes des trois derniers ordres plus hautes du côté où la tour penchait le plus, ce qui lui donne toute la solidité qu'on lui voit aujourd'hui. Mais cette singulière pente n'est point particulière à cet édifice; on l'observe encore, et du même côté, sur la Spécola ou observatoire, sur le clocher de Saint-Nicolas, ce qui indique une propension du sol à céder plus ou moins sous le poids des monumens élevés. Cette tour, haute de cent quatre-vingt-treize pieds, est ronde et toute en marbre blanc. Trente colonnes règnent autour, et l'on en compte jusqu'à huit rangées, placées ainsi les unes au-dessus des autres. Chaque ordre est séparé par une corniche posée sur les arcs qui sont entre les colonnes; le tout est terminé par une plate-forme entourée d'une balustrade sur le contour extérieur, et d'une rampe en fer sur l'intérieur, pour préserver de tout malheur. Au commencement de l'escalier, sur la gauche, se lit l'inscription suivante qui indique qu'elle fut visitée par d'illustres personnages :

Molem hanc
Avitæ Pisanorum pietatis et gloriæ monumentum
Carolus Ludovicus, rex Etrur. et M. Aloysia Rectrix HHII
Summo conscenso fastigio decorârunt V. Non. Ma. I an. MDCCCVII.
Faustissimum diem eques Martius Venturinius gallicanius ædilis,
Posterorum memoriæ consignandum curavit.

J'y montai par un beau matin, tel qu'un poëte et un paysagiste peuvent le désirer; le plan a une inclinaison qui correspond à celle de la tour; et ce n'est pas sans raison

que les peureux hésitent à passer vers le lieu où elle est plus grande. C'est de là que, sous les auspices d'un soleil sans nuages, j'eus la délicieuse jouissance d'une grande étendue d'horizon auquel la mer, Livourne, Lucques, Florence, et les riches pays d'alentour vinrent ajouter leurs charmes.

Le Campo Santo est un monument d'architecture des plus curieux qui furent élevés en Toscane depuis la renaissance des arts. Il fut destiné à recueillir les restes des hommes qui s'étaient le plus distingués dans les sciences, et particulièrement dans les exploits guerriers, si utiles lors du règne de la république. Jean de Pise, architecte et sculpteur, en commença l'exécution sous l'épiscopat de Frédéric Visconti. L'édifice fut terminé en 1280. Un tel homme ne pouvait employer que les artistes les plus célèbres pour en décorer les murs. Aussi Giotto et Buffalmacco dans le commencement, et ensuite les deux Orgagna, Pierre Laurati, Memmi, Spinello, Gozzoli, y laissèrent-ils à l'envi les preuves de leur habileté. Le bâtiment forme un parallélogramme ayant une cour ou préau au dedans. La façade méridionale qui regarde l'église est ornée de plusieurs arcades soutenues par des colonnes engagées dans le mur. Au milieu d'une de ces arcades est la porte d'entrée, surmontée d'une petite fabrique en manière de tabernacle, dans le style gothique. On y voit six petites statues; la Madone tenant son fils entre ses bras est assise au milieu de personnages debout ou à genoux; parmi eux en est un qui représente Jean de Pise. Cette entrée donne accès à quatre galeries couvertes, dont deux très-longues et deux autres plus courtes, et formant suite avec elles. Ces galeries reçoivent le jour par nombre d'arcades, et reposent sur des

pilastres qui se continuent jusqu'au sol. Chaque évasement des arcs est soutenu par trois colonnettes libres et deux engagées. Elles naissent d'un piédestal à hauteur d'homme, et se continuent dans l'ouvrage réticulaire qui occupe le haut. On compte soixante-deux de ces arcades, vingt-six de chaque côté, et cinq à chaque bout; elles sont dans le genre gothique, mais d'une très-grande délicatesse. Tout ce qui est d'ornement est en marbre blanc. Sur le préau sont six portes, quatre sur la plus grande longueur, et deux sur la plus petite. Les quatre communiquent entre elles au moyen de larges dalles. L'espace vide du dedans ou préau, qu'on dit avoir été rempli, à la profondeur de neuf pieds, de la terre sainte que les Pisans apportèrent de la Palestine sur les cinquante galères qu'ils fournirent à Barberousse en 1224, pour l'expédition de la terre sainte, est destiné à l'inhumation du peuple; les personnes du plus haut titre avaient leur sépulture dans les galeries. Le sol de celles-ci est tout en larges carreaux de marbre blanc, encadré dans autant de bandes de marbre noir. Chacun de ces larges carreaux ou pierres tumulaires couvre ou était destiné à couvrir un individu. Sur les endroits occupés par plus de cinq cents décédés des plus anciennes familles est une simple inscription avec armoiries. Au plus haut est une charpente qui soutient la toiture qui est toute en plomb. Sur les murs sont beaucoup de fresques des quatorzième et quinzième siècles. La variété de leurs sujets offre matière à l'amusement; elles sont pieuses pour le plus grand nombre, d'une composition naïve et souvent bien fantastique, et ornées de jolis paysages. J'y ai vu représentées toutes les peines qu'on éprouve en enfer quand on a mérité le courroux céleste, comme

aussi toutes les jouissances qui attendent ceux qui ont chrétiennement vécu. Orgagna, dans ce travail qu'on connaît sous le nom de Jugement dernier, y a représenté ses amis dans le paradis, et ses ennemis dans l'enfer, chose assez ordinaire alors chez les artistes qui voulaient donner à leurs connaissances une preuve de leur souvenir. On y voit aussi Salomon entre les élus et les damnés; il est à mi-corps dans les enfers, le peintre, à qui le secret des cieux n'a point été révélé, n'ayant point voulu prendre sur son compte la décision qui l'aurait mis dans un lieu ou dans un autre. Mais un tableau qui m'a particulièrement frappé est celui du Triomphe de la mort; c'est un morceau rempli d'expression et de sentiment, où l'on voit l'imagination poétique expliquée par une variété d'objets qui tient du prodige. Ce qui a le plus excité en moi l'émotion est le groupe de ceux qu'on peut avec pleine assurance regarder comme malheureux sur la terre, savoir, les aveugles, les estropiés, les mendians qui élèvent leurs mains vers la mort, en l'invoquant par les vers inscrits sous eux:

Da che prosperitade ci a laciasti,
O morte! medicina d'ogni pena;
Deh! vieni a darne ormai l'ultima cena.

On y voit encore les miracles et la mort de saint Ranieri, protecteur de Pise; on le dit de Cimabué. On attribue les tableaux supérieurs à Memmi de Sienne, et les inférieurs à Antoine, dit le Vénitien. Les Anachorètes sont de Pietro Laurati; c'est une école pour ceux qui aiment le paysage: les six tableaux de Job, par Giotto, méritent l'attention des artistes. Un grand nombre de ces peintures forment deux compartimens placés l'un sur l'autre dans toute la longueur des murailles. Enfin on y remarque les tableaux de Benozzo,

Gozzoli, au nombre de vingt-trois, et dont les sujets sont tirés de l'Histoire sainte. Les bordures en sont jolies, mais les peintures sont bien endommagées en nombre d'endroits, et même de grandes parties manquent sur les plans où s'est promenée la truelle. Toutes ces fresques, infiniment curieuses comme monument de peinture et d'architecture sous le rapport du dessin, ont été rendues publiques par le burin de Carlo Lasinio, qui a fait paraître son travail à Florence, en 1812, sous le titre de « Pitture a fresco del Campo Santo ». Au-dessous de ces peintures règnent, dans l'étendue de chaque galerie, quatre-vingt-deux sarcophages de toute grandeur, dont plusieurs sont d'un travail étrusque, et quelques-uns d'un genre grec ou romain, à s'en rapporter aux inscriptions qu'ils offrent. Ils se font aussi distinguer par la variété de leurs bas-reliefs. La plupart contiennent les cendres de quelques nobles Pisans, et furent disposés, ainsi qu'ils le sont, sous le règne de Ferdinand de Médicis. On y voit également des pierres funéraires, la frise d'un temple de Neptune qui existait à Pise, des colonnes et colonnettes, des vases trouvés non-seulement dans cette ville, mais encore ailleurs. Il en est d'assez beaux en porphyre, vert antique, une entre autres de brèche d'Egypte à petits grains; elle supporte une tête antique qu'on dit être celle d'Achille : on voit sur elle un échantillon de tout ce que les pierres fines peuvent offrir de plus beau. On voit encore sous ce portique nombre d'inscriptions anciennes, plus intéressantes les unes que les autres, notamment la Colonia pisana, qui offre les noms des questeurs, centurions et généraux qui étaient en charge du temps de Jules César, avant comme au commencement de notre ère. Mais, outre ces objets

curieux, se distinguent encore nombre de monumens anciens et modernes : ceux-ci sont appliqués aux murs. J'y ai remarqué entre autres celui d'Algarotti, qui offre un sarcophage près duquel est une femme bien drapée, moitié couchée, accoudée sur un livre, et tenant de la main droite un autre ouvert où elle paraît lire. Au-dessus et dans un médaillon est le portrait du défunt entre deux anges éplorés. Ce monument est une marque de reconnaissance qu'a voulu payer à un ami un héros du Nord. Il est dommage qu'en l'établissant on ait gâté les fresques de Giotto, de Benozzo et Gozzoli, qu'on citait comme des plus belles. J'y ai vu aussi le modeste tombeau de Marulli. Une gloire suspendue tient en main une inscription, et de l'autre une couronne qu'elle pose sur les ouvrages de l'auteur. La chapelle est le plus grand des oratoires qui sont en ce lieu. Le tableau de l'autel offre un saint Jérôme d'un médiocre pinceau ; au-dessous de la table de consécration est un Christ récemment détaché de la croix. On a rassemblé dans cette chapelle les meilleurs tableaux des églises supprimées, notamment un qui représente Jésus-Christ avec toutes ses actions principales ; il est de Giunta Pisani ; une Vierge de Cimabué, prise du couvent de Saint-François ; un saint François de Giotto, cité par Vasari ; la Vierge avec les anges, de Barnabas de Modène ; la Vierge avec quatre anges, de Domenico Ghirlandaio. On dit tous les jours la messe dans cette chapelle pour le repos des âmes de ceux qui sont dans cette paisible enceinte, qui est devenue un musée bien curieux, sous la direction de M. Lasinio. Ce savant a mis tout le zèle d'un vrai artiste pour conserver et placer les objets que le public y va admirer tous les dimanches.

CHAPITRE XXIX.

L'Hôpital. — Les Palais. — L'Université. — La Bourse. — Climat.

Au voisinage du Dôme est l'hôpital, séparé de cette église par le chemin qui mène à une des portes de la ville et une grande pièce de gazon; au-dessus de l'entrée est l'inscription suivante:

Providentia Leopoldi,
Patris pauperum.

Jamais inscription ne porta le cachet de la vérité aussi bien que celle-ci, à l'égard d'un prince qui, comme lui, ne s'occupa que du bonheur de ses sujets. Cet hôpital est composé de plusieurs salles très-spacieuses et bien aérées; les lits sont propres et les malades chrétiennement soignés. On y traite également les maladies médicales et chirurgicales de l'un comme de l'autre sexe; mais il n'est point de salles particulières pour ces dernières maladies. Les jeunes étudians y reçoivent gratuitement des leçons d'anatomie et d'opérations que donnent les professeurs de la Sapience. Cette maison est dans le genre de simplicité que comporte son objet; elle fut bâtie en 1200, à la suite de l'absolution que Boniface accorda aux Pisans, qui avaient tenu le parti de l'empereur contre lui. Un de ses prédécessseurs, vindicatif à l'excès, avait lancé sur eux une excommunication, mais celui-ci, mieux pénétré de la parole du Sauveur, qui dit: *Si dimiseritis hominibus peccata eorum, dimittat et vobis Pater vester cœlestis delicta vestra*, la leva, à condition

qu'ils élèveraient un hôpital dont la ville manquait alors ; et les Pisans répondirent avec plaisir à une condition qui leur était aussi avantageuse et qui était selon l'esprit de l'Évangile.

Les palais à Pise ont une modeste apparence, même celui qu'on appelle Impérial, qui est fort simple ; il est situé près l'Arsenal : les dépenses qui auraient pu contribuer à l'embellir au dehors ont été appliquées à des objets d'utilité au dedans ; ainsi l'a voulu Léopold, prince sage, qui a rendu le peuple toscan heureux tant qu'il a vécu. Le Palais épiscopal est aussi fort beau, quoique simple ; il a une cour avec péristile, mais il lui manque une aile ; il est décoré par une statue de Moïse en marbre blanc, servant d'ornement à une fontaine. Celui des chevaliers de St-Etienne est élevé sur un perron muni d'un escalier à deux rampes : la façade stuquée, sur une grisaille assez foncée, offre quelques dessins qui ne sont rien moins qu'à noter, et de plus six bustes des grands-maîtres de l'ordre, notamment celui de Côme Ier. Ce palais était le lieu d'assemblée des chevaliers dont il porte le nom ; cet ordre militaire fut établi, par ce grand-duc en 1561, pour les braves Pisans qui avaient défendu les côtes de la Toscane contre les pirates : il n'avait plus que deux galères sous le dernier grand-duc ; mais, depuis que la paix fut cimentée avec les Barbaresques, la gloire des chevaliers déchut ; les changemens survenus depuis quelques années dans le gouvernement ont amené sa destruction. Un palais qu'on peut encore regarder comme très-beau est celui Lanfreduni sur l'Arno ; il est tout en marbre et très-noble dans son élévation : on peut citer, après celui-ci, les palais Lanfranchi et Albizzi.

On donne le nom de Sapience ici, comme à Rome,

à l'établissement qui réunit les facultés ; il équivaut à notre mot université : cet établissement date de 1343, sous Clément VII, qui lui accorda des priviléges ; il a éprouvé des améliorations sous Côme Ier ; il jouissait autrefois d'un riche revenu, aujourd'hui il est sur le même pied que tous les autres corps académiques répandus dans l'empire français ; c'est le seul lieu d'enseignement de ce genre qui soit dans la Toscane, et qui, sous le célèbre Alciat, avait une réputation dont le souvenir restera long-temps dans les fastes de cette ville. Riche d'un fonds pris sur la dîme ecclésiastique, à lui concédé par les papes, il était dans le cas de payer largement les professeurs ; aujourd'hui il se trouve sur le même pied que les établissemens universitaires de l'empire français, avec cette différence que les professeurs attendent plus long-temps à recevoir leurs honoraires. Cette université a produit quelques hommes d'état, notamment Tanucci, professeur en droit, qui fut ministre à Naples au milieu du siècle dernier ; Fontana, physicien du grand-duc ; Gatti, qui eut une grande vogue comme inoculateur à Paris.

Le bâtiment destiné aux classes est si modeste que, quand on est au dedans, on s'imagine être chez un particulier : la façade, si l'on peut appeler ainsi la grande porte d'entrée, donne sur une petite place en face de l'Arno. On trouve dans l'intérieur deux péristiles, placés l'un sur l'autre ; au bout est une petite chapelle, des classes obscures où les professeurs viennent donner, pendant une demi-heure, des leçons à ceux qui veulent les écouter, et prennent le plus de vacances qu'ils peuvent, selon la coutume du midi de l'Italie ; quelques chambres pour les pensionnaires ; enfin une salle des Actes, qui ne le cède en rien au reste sur la laideur et l'obscurité ; voilà en quoi con-

siste l'université de Pise, qui attend un local plus digne de son objet. Cet établissement a dans les environs une bibliothèque qui est assez bien fournie, et, dans le même local, un bel Observatoire ou Specola, qui, bâti aux dépens de l'université en 1737, penche déjà comme la tour ou campanille du dôme. On trouve dans cet observatoire plusieurs instrumens bien soignés, et surtout un quart de cercle mural, d'environ cinq pieds de rayon. La Faculté de médecine de Pise donne ses leçons à la Sapienza, comme les autres Facultés : elle a un jardin de botanique qui est presqu'en face de la bibliothèque; il est beau, mais il manque d'eau, et à peine en a-t-il suffisamment pour l'arrosement lors de l'hiver : les plantes y sont disposées selon la méthode de Linnée, et démontrées par un professeur très-habile. Les serres sont petites, mais bien fournies de plantes étrangères; j'y ai vu entre autres un caféier et un bananier, tous deux en bonne vigueur, l'un chargé de ses baies, et l'autre de son régime dont on attendait la maturité. Il est dans ce jardin une salle verte qui donne un ombrage bien délicieux l'été; elle est formée de cyprès très-rapprochés et entremêlant de très-près leurs rameaux, de manière à former voûte; c'est dans son enceinte qu'on met l'été les plantes qui souffriraient de l'influence d'un soleil trop à pic. On doit la fondation de ce jardin à Ferdinand II, fils de Côme Ier, ainsi que l'indique une inscription qui se voit à l'entrée. Dans une ou deux salles de cet établissement sont rassemblés quelques échantillons de minéraux, quelques fossiles et coquillages, un corps embaumé, venu d'Égypte, et qu'on croit plus ancien qu'aucune momie. On donne à cette chétive collection le nom de Cabinet d'histoire naturelle.

La Faculté de médecine de Pise est logée avec les

autres Facultés universitaires; elle attend de la munificence impériale quelques largesses qui la mettent à même de paraître avec plus de dignité dans les actes où elle doit représenter. L'académie impériale de Pise est formée de la manière qui suit :

FACULTÉ DE THÉOLOGIE.

	MM.
Écriture sacrée,	Delmare.
Dogmatique,	De Marchi.
Histoire et droit ecclésiastique,	Arizzara.

FACULTÉ DE JURISPRUDENCE.

Droit romain,	Morali.
Code Napoléon,	Botrieri.
Procédure civile et criminelle,	Carmigniani et Quartieri.

FACULTÉ DE MÉDECINE.

Clinique interne,	Torrigiani.
——— externe,	André Vacca (1).
Pathologie et Nosologie,	Morelli.
Anatomie et Physiologie,	Cotellacci.
Mat. Méd. Pharm.	Studiati.
Méd. légal.	*

FACULTÉ DES SCIENCES.

Mathématiques pures,	Paoli, doyen.
Astronomie,	Piazzini.
Physique théorique,	Gerbi.

(1) Auteur d'un Traité sur les Maladies vénériennes, d'un autre sur les Pertes de sang chez les femmes.

	MM.
Physique expérimentale,	Gateschi.
Chimie.	Branchi.
Minéralogie et Géologie,	Santi (1).
Botanique et Physique végétale,	Savi.
Zoologie,	*

FACULTÉ DES LETTRES.

Philosophie,	Sachetti.
Langue orientale,	Malanina.
——— grecque,	Ciampi (2),
——— latine,	Pagnini, doyen.
Littérature française,	D'Auribeau.
Histoire,	Foggi.
Éloquence italienne,	Rosini (3).

Le recteur est M. Sproni, l'inspecteur M. Santi, et le procureur gérant M. Foggi.

Cette université a eu ses grands hommes, entre lesquels se distinguent Bartole, Accurse, Alciat, le pape Eugène III, qui, réfugié en France, consacra l'église de Montmartre en 1146, Galilée et autres.

La Bourse, Loggia de' Mercanti, est un bâtiment carré faisant face, vers le nord, au pont de Marbre; le dehors est décoré de pilastres d'ordre dorique : c'est une construction qui date de 1696, et dont le but était de servir de lieu de réunion aux marchands forains qui venaient traiter avec le commerce de Pise et Florence. Les salles d'en haut étaient pour la garde des transac-

(1) Auteur d'un Voyage au mont Amiata, en deux vol.

(2) Auteur de plusieurs Ouvrages, de Recherches, et notamment de la Vie et des Poésies de Messer Cina da Pistria.

(3) Auteur d'un joli Poëme, intitulé le Nozze di Giove e di Latona per l'avvenimento del 1 aprile M. D. CCCX, en quatre Chants.

tions et registres. La chute du commerce de Pise, depuis que s'est ouvert celui de Livourne, a rendu ce bâtiment inutile : il ne sert aujourd'hui qu'un jour de la semaine aux cultivateurs, qui viennent y exposer leurs grains à vendre.

Pise est située sur un sol bourbeux, très-aqueux; il suffit de creuser quelques pieds en terre pour trouver aussitôt des eaux stagnantes (1). Ces eaux se rassemblent dans des mares aux environs et à quelques lieues de la ville, et donnent lieu à des exhalaisons qui ne sont rien moins que salutaires, surtout l'été, saison où les herbes palustrales ne peuvent dessécher qu'en se pourrissant et infectant l'air de miasmes malfaisans. Aussi, quand les vents du large amènent ces vapeurs sur la ville, y règne-t-il des fièvres intermittentes et des rémittentes, souvent d'un très-mauvais caractère, fièvres qui sont beaucoup plus rares quand le vent souffle du nord-nord-est, circonstance où pareilles causes infectives n'existent point. Cette humidité du sol le rend peu propre à la culture de la vigne, qui y pousse trop à la foliaison aux dépens de la grappe; l'exposition est meilleure au pied des montagnes au nord de l'Arno, mais encore le vin qu'elle fournit est-il plat. En général les fruits de la plaine de Pise sont succulens, mais peu savoureux, odorans, et nullement comparables en bonté à ceux des jardins de Florence, excepté les oranges, qui

(1) Ce sol est peu propre à soutenir des bâtimens d'une grande hauteur et d'une certaine masse, à raison du manque de filons de pierre sur lesquels ils trouveraient une meilleure assise : aussi est-on obligé de solidifier les fondemens avec des pilotis et des couches de pavés bien cimentés ensemble. Au rapport de Tozzetti, il s'y trouve une prodigieuse quantité de nérites, de buccins, de limaçons et de moules d'eau douce, qu'on ne trouve point ailleurs.

sont supérieures à celles que fournit cette dernière ville; les fleurs y ont moins d'arôme, et les arbres moins de bois. En général l'hiver est assez doux; l'humidité est tempérée par une douce chaleur avantageuse à ceux dont l'organisme pèche par une trop grande rigidité de la fibre, et qui sont, par cette cause, sujets aux affections nerveuses et tabides. Il neige quelquefois, mais pas si souvent qu'à Florence, et beaucoup moins long-temps. Dans les jours d'hiver où le vent ne donne point, on y jouit de la douce température du printemps; ce qui provient du rideau de montagnes qui, au nord, arrêtent l'impétuosité des vents septentrionaux. Le vent du midi et celui du sud-est, ou lo Spolverino, sont ceux qui règnent le plus, surtout le dernier, qui est plus ou moins chargé de molécules salines venant de la mer: aussi est-il d'observation que les stucs et peintures des édifices exposés au Siroco sont toujours plus ou moins maltraités, et les ferrures plus ou moins rouillées. Une autre cause de l'humidité de l'atmosphère est les vapeurs aspirées par le soleil d'un sol si humide, et qui, dissoutes, restent en suspension tant qu'elles ne sont point chassées au loin par quelques vents. Les vents soufflent très-irrégulièrement du large; cependant, quinze jours avant et après le solstice d'été, règnent les vents de nord-ouest, non-seulement à Pise, mais encore dans le plat pays qui entoure Livourne, principalement depuis midi jusqu'à minuit; circonstance infiniment favorable pour tempérer l'excessive chaleur de la saison. Les vents les plus désagréables, à raison de leur froid, sont ceux de l'est, qui, venant de Florence, ne trouvent que peu de résistance dans leur cours. Les pluies, vers les équinoxes, sont très-abondantes, durent long-temps et beaucoup plus

qu'à Livourne et à Florence; la position de cette ville, près des montagnes qui attirent sur leur cime les nuages venant de la mer, peut en être regardée comme la cause. L'horizon vers la mer est toujours brumeux, jusqu'à ce qu'un vent de nord venant à souffler, il se nettoie de toutes les vapeurs qui l'obscurcissent; on peut présumer, d'après ces circonstances, quelles doivent être les maladies endémiques qui sévissent sur cette contrée; ce sont, pour la plus grande partie, celles qui dérivent d'une diminution de ressort dans la fibre et d'une augmentation de viscosité dans les humeurs: aussi est-il d'observation que les maux de jambes sont plus communs qu'en aucun autre endroit de la Toscane, et qu'ils y sont d'une plus difficile guérison. La saison la plus favorable pour habiter Pise est l'hiver, jusque vers le milieu du printemps: aussi était-ce l'époque où autrefois le grand-duc et sa cour y venaient passer quelques mois. C'est alors que le sexe paraît dans les cercles avec toute l'élégance que lui donne la parure; que les promenades en voiture sur les quais se prolongent jusqu'à la nuit; que les concerts et les théâtres sont choisis pour les agréables rendez-vous; que les élégantes des campagnes voisines, les cheveux nattés et ornés de fleurs, attirent les regards même des plus indifférens. Depuis que l'on a fait beaucoup de saignées pour amener les eaux à la mer ou à l'Arno, le pays s'est singulièrement assaini. Les étrangers ont cependant encore à redouter les fièvres malignes et ardentes qui règnent dans les jours caniculaires, temps où l'air de la ville est le plus malsain, à raison de l'exhalation qui se fait sur les eaux dormantes.

CHAPITRE XXX.

Livourne. — Origine. — État actuel. — Cathédrale. — Église grecque. — Synagogue. — Magasins publics. — Théâtres. — École. — Bibliothèque. — Promenades. — Commerce. — Lazaret. — Nature du Sol. — Campo Santo.

De Pise à Livourne on compte environ quinze à seize milles. Après avoir quitté les faubourgs de la ville ornés d'assez beaux jardins, on suit un très-agréable chemin à travers une plaine, riche en grains comme en vignes. On passe sur plusieurs ponticules jetés sur des canaux, dont quelques-uns sont autant de saignées salutaires, et d'autres pratiqués pour établir une navigation entre les deux villes. En effet, autrefois tout ce terrain intermédiaire était un marais inhabitable, et dont les eaux stagnantes ne peuvent qu'être très-défavorables pour toute la contrée. Les ouvrages d'assainissement sont dus à la bienfaisance du grand Léopold. C'est être vraiment prince que de chercher à préserver le peuple des maladies qui ont souvent pour cause une administration insouciante, et qui jouit dans l'aisance, sans penser au grand nombre de malheureux que le frisson tourmente dans leur chaumière. Livourne est une ville moderne où le voyageur, il y a une vingtaine d'années, n'avait qu'à s'extasier sur la prodigieuse activité de ses habitans. Dans la meilleure position connue pour le commerce, elle jouissait de l'industrie de tous les peuples avec lesquels elle correspondait; aussi ne fallait-il pas chercher autour d'elle une campagne bien

cultivée. Manie-t-on le hoyau pour gagner des deniers, quand à l'aide de la rame on a des sequins à sa disposition ? Les communications que la ville entretenait avec l'Espagne, l'Afrique, la Sicile, la Sardaigne, la côte d'Italie et le midi de la France, lui ouvraient nombre de canaux où, sans risquer les grandes traversées de mer, elle trouvait l'or du Potosi. Aujourd'hui toutes les sources sont taries; le commerce n'est plus qu'un cabotage où l'on frise la côte sous l'abri du canon dès qu'on aperçoit deux mâts qui s'élèvent au loin à l'horizon. L'homme riche qui ne pouvait faire valoir ses fonds est allé les aventurer en Espagne, en Afrique, à Constantinople ou à Londres, et le pauvre est resté pour tendre la main aux passans.

La naissance de Livourne est due à la destruction du port de Pise. Les Florentins, puis les Génois, toujours jaloux de l'état florissant où était cette dernière ville, commencèrent à lui porter de fâcheux coups; les Guelphes enfin le comblèrent en 1290, et n'y laissèrent qu'une ou deux tours qui sont encore l'indice de leur indignation. Le sol d'où s'élève aujourd'hui la ville est le *Castrum Liburni*, qui était une appartenance de l'évêché de Pise; en 1120 par des transactions particulières il passa au marquis de Livourne. Quelques maisons formant un village sans murs, où les productions de la mer et du sol voisin commençaient à devenir mercantiles, ne purent que réveiller la jalousie assoupie de ses ennemis. Quatre galères génoises parurent en 1362, et commencèrent l'attaque; les Florentins vinrent par terre, et la pauvre Livourne fut rasée. Enfin le sol vendu et revendu passa, pour une somme de cent mille écus, aux Florentins, qui, pour défendre leur acquisition, firent élever la tour Mazzocco. Le

port pisan fut oublié; l'on commença à bâtir sur la grève de Livourne, près de la tour, et le lieu était déjà assez important pour qu'en 1408 il s'y fît l'ouverture du concile de Pise. Il ne faut que se rappeler quelle était l'activité du génie commercial des Médicis, pour concevoir ce qu'il a dû faire pour rendre ce lieu un des premiers comptoirs de l'Europe. Ces grands hommes en leur genre ne pensèrent à gouverner leur patrie que quand ils l'eurent enrichie. Cent trois ans après, Alexandre fit élever ce qu'on appelle aujourd'hui la vieille Forteresse. En 1543, la ville fut établie port franc par Côme Ier. De grands priviléges furent accordés aux étrangers; le port fut agrandi sur les côtés de la rade les plus favorables à l'ancrage, à raison du fond caillouteux et sableux qui offre une suffisante résistance; un fanal y fut élevé. Ses successeurs commencèrent le mole, et tout fut fait pour le commerce; forteresse, aqueduc, fontaine, arsenal, Livourne eut tout ce qui lui était nécessaire comme ville de commerce maritime, et d'un misérable village elle devint, en deux cents ans, par les soins actifs des Médicis, une ville des plus importantes de la Toscane, et capable de faire résistance même aux ennemis qui viendraient par terre pour l'attaquer. Mais que de peines pour assainir un terrain sur lequel devaient s'élever de grands édifices, pour former un port, un lazaret, et autres établissemens de première nécessité à cette ville maritime! Ferdinand Ier eut la gloire d'avoir achevé ce que ses devanciers avaient commencé. Ainsi toutes les voies du commerce bien ouvertes, toute franchise et toute liberté de culte accordées, Livourne prit des accroissemens qui portèrent une furieuse atteinte à la ville de Pise; et celle-ci, qui ne pouvait supporter la

concurrence, donna une autre direction à son industrie.

Livourne a environ deux milles de circuit, sans compter ses faubourgs, qui sont fort longs. Elle renferme, dit-on, environ cinquante mille habitans, parmi lesquels sont dix mille Juifs : elle en avait encore une bien plus grande quantité il y a une vingtaine d'années, temps où les rues étaient continuellement fournies de Génois, de Pisans, de Lucquois, de Parmois, de Français, d'Anglais, de Grecs, d'Arméniens et de Turcs, qui venaient y élever des maisons de commerce. Livourne a différens quartiers dont la connaissance n'intéresse guère que ceux qui les fréquentent. Un des plus curieux est la Nouvelle-Venise, ainsi nommée à raison de ses nombreux canaux au moyen desquels on transporte les marchandises du port jusqu'à la porte des magasins : cette disposition est due à la bienveillance de Ferdinand II. La ville, du côté de la plaine, est fortifiée d'après les principes de Vauban, et suffisamment pour résister momentanément à une attaque soudaine. Elle s'offre sous un caractère plus respectable du côté de la mer, où un mole qui s'étend fort en avant la protége, quoiqu'il semble être peu formidable. Ses faubourgs sont très-étendus, notamment vers le sud ; mais ils sont peu peuplés. Des canaux de navigation qui l'environnent, et même la coupent en quelques endroits, alimentent ses ressources intérieures par le débarquement des marchandises qui vont et viennent de Pise à Florence par les Tagliamenti de l'Arno. Des magasins élevés sur leurs bords reçoivent les objets de débarcation, en sorte qu'il y a peu de dépenses à faire pour le transport.

Le luxe des édifices et des monumens publics ne se déploie guère que sur la grande place, où se voient la

Collégiale ou le Dôme, le palais de la Préfecture, autrefois celui du Grand-Duc, commencé par Cantagallina et retravaillé par Santi, et celui de la Commune. La collégiale est assez belle, bien ornée, mais sa façade est bien mesquine; elle est de Pieroni, peintre et architecte de Florence: elle fut élevée par Ferdinand Ier, comme l'atteste son inscription. Plusieurs peintres sans nom y ont produit quelques indices de leurs chétifs moyens, on les trouve dans les chapelles; ils sont plus connus des sacristains que des artistes. Cette cathédrale a pour succursale une des plus belles églises, qui est San-Ferdinando; le vaisseau en est petit, mais il est beau et bien proportionné; quatre statues de rois en marbre sont dans autant de niches; une d'elles est d'un assez bon ciseau. Sur le maître-autel est un groupe de figures en marbre qui mérite considération; il offre un ange qui délivre deux esclaves; l'autel, du reste, est svelte, orné de deux colonnes de chaque côté. Le sol, tout en marbre, est parsemé d'inscriptions funéraires, dont la plupart rappellent de riches commerçans qui dans leurs comptoirs n'ont pu trouver que ce seul moyen pour parvenir à se soustraire à l'oubli. Le spirituel à Livourne est sous la direction de l'archevêque de Pise, qui nomme aux cures. L'église des Grecs est encore assez belle pour sa petitesse; elle fut bâtie en 1628, aux frais de cette croyance: au milieu de la nef est la pierre sépulcrale des prêtres qui desservent cette église; l'intérieur est tout tapissé en damas cramoisi. Il faut croire que la foi dans cette secte est bien tiède à Livourne, car, sans le célébrant, le petit garçon qui desservait, le sacristain qui tour-à-tour allumait et éteignait un flambeau, un jeune homme qui lisait à haute voix dans un livre grec, deux femmes agenouillées et moi étran-

ger, l'église eût été complétement déserte. La Synagogue ici est une des plus grandes, si elle n'est pas une des plus belles de l'Europe, et cela ne surprendra point quand on saura que le plus grand quartier de la ville est occupé par des Israélites : elle offre intérieurement une suite de colonnades d'ordre toscan, qui la partagent en trois nefs; elles sont toutes en marbre de Carrare, ainsi que la chaire, qui est un singulier morceau d'architecture; au plus haut sont placées des tribunes destinées aux femmes. Ce lieu de réunion est souvent éclairé par plus de cent lampes, qui, comme autant de lustres, sont suspendues à la voûte, sans compter quatorze candelabres qui font un assez bon effet.

Les magasins sont des lieux spacieux, appartenans au souverain, et qu'il loue aux particuliers pour y tenir leurs marchandises, en attendant le moment où ils pourront s'en défaire. Celui qui est destiné à la conservation du blé est simple dans sa construction; l'entrée est néanmoins décorée d'un ordre toscan. Le grain y est amoncelé au-dessous du sol, de manière qu'il n'ait aucune communication avec l'air du dehors; de temps à autre il est remué sur place à pelletée, pour l'aérer et prévenir toute détérioration. Celui des huiles, appelé les Bottini, est très-curieux; les approches en sont fort glissantes : le magasin a la forme d'une croix grecque et est assis sur un support.

Le théâtre de Livourne est de fraîche date; il est tout en briques cimentées avec la chaux; il est très-beau, tant en dehors qu'en dedans : la salle offre cinq rangs de loges, chacun en contient vingt-cinq; la scène est spacieuse et ornée avec goût, mais elle se peuple, les jours de représentation, de bien minces acteurs; il semble que cette année le courroux céleste ait frappé le monde

théâtral en Italie, la pénurie du bon se fait sentir partout.

Les promenades sont peu nombreuses à Livourne; d'ailleurs celle des marchands est de leur comptoir à la Bourse, au café, où chacun travaille encore tout en prenant un peu de dissipation. Les femmes qui se sont débarrassées sur leurs maris du soin d'améliorer leur fortune, sauf celui qu'elles se donnent volontiers pour enrichir la maison de quelques bambins qui viennent comme champignons sur couche, les commis qui font trève à la plume le dimanche, chacun va le soir, sur le boulevard, à la Via del Cassone. On longe les maisons des Juifs ayant vue sur la campagne, et, rentrant en ville sous une voûte, on gagne le mole si l'on a de bonnes jambes, et l'on réunit ainsi les jouissances que peuvent procurer la verdure, et celles que donnent une mer sillonnée par les zéphyrs, ou que fendent les barques de pêcheurs qui s'empressent d'apporter au marché le butin qu'ils ont fait avec leurs filets. Le mole s'avance près d'un mille dans la mer; non-seulement on jouit à son extrémité de l'encaissement de la ville, de la campagne et des collines voisines, mais encore des petites îles voisines, telles que Gorgona, Méloria et Capraria, et même aussi de celle de Corse, à vingt lieues au loin.

La marine est formée par la réunion de toutes les maisons qui sont de quelque utilité au port: on y entend de toutes parts le bruit du marteau que fait agir le calfat sur la quille des vaisseaux et des chaloupes, et les cris tumultueux d'une populace qui alimente son existence par la mise en activité de son industrie. Le port a environ trois cents toises de long, et n'a guère que vingt brasses de profondeur, notamment quand il est bien nettoyé de tous les attérissemens et immondices qui s'y amassent;

il ne peut admettre aucun vaisseau de guerre qui tirerait trop; aussi, quand ceux-ci viennent, vont-ils ancrer à la Piaggia ou rade; c'est pour cette raison qu'on ne construit guère dans l'Arsenal que des tartanes, quelques brigantins et autres chaloupes ou bâtimens pêcheurs. La Darse, qui est un bassin fait de main-d'œuvre, servait à retirer les galères; elle n'est accessible que par une passe pour un bâtiment; elle est fermée par une chaîne qui en défend l'entrée. Dans le plus bel endroit du port est la statue colossale et en pied de Ferdinand I[er], érigée par Côme II, son fils. Sous les pieds du prince sont quatre esclaves en bronze et de différens âges, avec l'apparence de la plus grande souffrance; ils sont d'une bonne facture : on les dit représenter quatre conspirateurs, le père et ses trois fils, qui avaient attenté à la vie du grand-duc; mais la chronique la plus sûre est qu'on a voulu indiquer par eux quelques faits d'armes des galères du grand-duc, qui avaient pris quelques pirates algériens et tunisiens. C'est une flatterie de cour qui porterait à croire que le souverain aurait terrassé ces deux nations barbares.

Il est des fontaines à Livourne, mais le peu d'eau qu'elles donnent est toujours saumâtre, à raison de l'infiltration de l'eau de mer qui transsude à travers le sol qui est très-sablonneux. Les puits que l'on creuse donnent tous une eau de même qualité, et à laquelle un palais délicat ne peut guère se faire. Il est d'observation, et le fait a été constaté par le grand Valisnieri, que l'eau qui sourde dans ces puits découle toujours du côté des montagnes, et qu'elle est fort douce au moment de son exsudation: raison pour quoi l'on conçoit que ces puits se dessèchent dans les grandes chaleurs de l'été, quoique voisins de la mer, qui peut leur fournir quelque chose. C'est

pour améliorer le sort de Livourne sous ce rapport que l'ancien gouvernement s'est déterminé à y faire conduire une source d'eau, bonne et très-abondante, qui est à douze milles de la ville, et qui se trouve dans les montagnes de Colognole. L'aqueduc est bien avancé, mais il reste au gouvernement actuel à le terminer.

Une ville commerçante telle que Livourne, exposée aux influences pestilentielles par les communications qu'elle a avec les pays où cette fâcheuse endémie règne souvent, avait besoin d'un lazaret. Le gouvernement, toujours occupé du bien de cette ville, y en a établi trois, propres aux différens genres d'infection qu'on suppose à ceux qui viennent des pays suspects. Leur architecture est simple et appropriée à l'objet que leur établissement suppose. Le plus beau et le plus récent est celui qu'a fait construire Léopold; il est aussi le plus éloigné des deux autres que l'on trouve en y allant. La garde de cet établissement est confiée à un gouverneur et à un lieutenant. Les magasins sont immenses et multipliés; on y voit un hangar de quatre cent seize pieds de long sur cent de large : c'est là où se fait le Sciorino ou examen des marchandises soupçonnées. Ces marchandises sont disposées de manière qu'aucun animal, aucun oiseau ne puisse en approcher, pour porter ensuite l'infection au loin. Ce lazaret est fourni d'eau par une citerne qui en peut contenir vingt-six mille barils. Le second lazaret est destiné aux marchandises et aux personnes soupçonnées d'infection. Le premier est pour les personnes et les effets qui viennent des côtes de la Barbarie, sur lesquels on ne peut former aucun soupçon. Le temps du séjour est plus ou moins long, et dépend beaucoup du jugement établi sur l'état actuel

de ces contrées. Ce lazaret est celui où la réclusion est moins assujettissante, les détenus y sont traités avec égard; ceux qui sont aisés y vivent comme bon leur semble; ceux qui sont pauvres sont nourris aux frais du gouvernement. Il est un lieu particulier de sépulture pour ceux qui meurent pendant le temps de leur quarantaine. Autour de tous ces bâtimens, vers la mer, on place des vedettes où sont continuellement des sentinelles, pour faire usage de leurs lunettes d'approche et de leurs trompettes en cas de surprise. Les magasins et bâtimens étaient autrefois toujours remplis; aujourd'hui ils sont vides, la guerre suspendant toute navigation au loin. La statue du prince qui fit élever le plus nouveau de ces bâtimens est au fond d'une très-longue cour, en perspective à la porte d'entrée : elle est en marbre avec une inscription.

Les collines et montagnes qui bornent à l'est la plaine, vers les confins de laquelle est Livourne, sont, pour la plus grande partie, de matière calcaire et d'un grain fort grossier. Ce sont elles qui fournissent le plus grand nombre des pierres et autres matériaux de bâtisse employés dans la ville. Ces lits de pierres occupent une très-grande étendue du terrain sur lequel la ville est assise; souvent en bien des endroits il suffit de piocher cinq ou six pouces de terre meuble pour découvrir ces lits, ainsi qu'on le voit près du dernier lazaret : celui-ci est très-poreux et rempli de coquilles marines, indice d'un séjour plus ou moins long que la mer aurait fait en ce lieu. Toutes ces collines, aux environs comme au bord de la mer, sont enrichies de maisons de campagne, d'où l'on jouit d'une belle perspective, et qui plaisent beaucoup vues de loin. L'air y est plus sain que dans la plaine, où il est plus ou moins

surchargé d'exhalaisons de mauvais caractère, élevées des étangs et des marais beaucoup plus nombreux qu'autrefois; car il y avait des lois relatives aux écoulemens des eaux qu'on cherchait toujours à procurer, pour dessécher et par-là assainir le pays. Or, à la chute de la république pisane, ces lois n'étant plus observées, il s'ensuivit un croupissement dans le cours de ces eaux, et depuis toutes les mauvaises suites qui peuvent résulter d'une pareille stagnation. Cependant la ville se ressent beaucoup moins que la campagne d'un pareil air, vu que les vents, qui le plus souvent soufflent du large, la purifient et repoussent au loin dans les terres toutes les mauvaises influences. Mais quand le vent de terre donne, dans la saison fébrile, après de longues pluies, alors des principes de septicité se développent, et, la prédisposition établie, la maladie se manifeste souvent avec une constitution atmosphérique qui semblerait ne point devoir lui être favorable. Telle est la manière dont se forme cette fièvre fâcheuse qui paraît le plus souvent avec les symptômes suivans : envies de vomir dès son commencement, douleurs aux membres, une plus intense au front et aux tempes, un sentiment d'une plus ou moins grande gêne à l'épigastre, une couleur jaune vers le foie, et sur la fin un vomissement de matière semblable au marc de café, des hémorragies de la gorge et des narines, le hoquet et des convulsions; fièvre ordinaire à Livourne, et dont le D. Palotti a donné un si bon détail dans une brochure intitulée « Osservazioni mediche sulla malattia febrile dominante in Livorno per servire d'istruzioni ai signori medici. Livorno, 1804 ». Cette fièvre, qui est épidémique, commence en août, s'accroît en septembre, est dans toute sa force en oc-

tobre et novembre, décline en décembre, pour disparaître en janvier. Il est d'observation que les symptômes en sont plus graves et les suites plus fâcheuses avec une constitution australe de l'air qu'avec une boréale.

Le commerce de Livourne avait une extension que ne connaissaient point les autres villes de l'Italie. Celle-ci réunissait dans ses magasins le coton brut et filé du Levant, le café de Betelfagui; le soufre, l'alun lui venaient de Rome, de Naples; les laques et toutes les drogues lui arrivaient de la Turquie, de l'Asie mineure; tous les ports de l'Italie s'empressaient de lui fournir diverses denrées. Les Anglais lui apportaient des meubles, des draps et de la quincaillerie de leur sol, des morues et autres poissons salés venant de Terre-Neuve et autres parages; et le commerce qu'ils y entretenaient était tel que, chaque année, il y arrivait sept à huit cents navires sous leurs couleurs. Ses pêcheurs lui allaient chercher, sur les côtes de la Sardaigne, le corail, qui, passant dans les ateliers de l'artisan, alimentait de nombreuses familles. C'est une chose qui étonne quand on pense à toutes les mains par où passent ces nids d'animaux microscopiques, à commencer du sein de la mer d'où on les tire, jusqu'au moment où ils viennent parer la tête et le cou d'une belle, ou à être tournés et retournés nonchalamment entre les doigts d'un musulman en prière dans sa mosquée. La plus grande pêche s'en fait sur les côtes d'Afrique, et souvent elle rapporte beaucoup entre les mains des marins qui savent bien draguer. Le corail prêt à entrer dans le commerce offre différentes nuances, qu'on porte jusqu'au nombre de quatorze, qui ont chacune leurs noms; ces espèces ont un prix différent, non-seulement quant à la couleur du grain, mais

encore quant à son volume. Les travaux en albâtre et en marbre nourrissent également beaucoup de familles : j'ai vu dans les magasins en ce genre des morceaux qui auraient ici mérité les honneurs de l'exposition au Louvre ; ils attendaient l'heureux moment de l'exportation.

Outre les malheureux sortis du cloître, qui colportent de maison en maison leurs chétives provisions de doctrine, pour les échanger contre quelques cachets au bout du mois, il est une école due à la bienveillance du gouvernement précédent, et qu'entretient celui qui lui a succédé. C'est être vraiment père que de veiller à l'éducation du peuple, qui souvent n'est méchant que parce qu'il n'a pu corriger la pente vicieuse de son caractère par la méditation de bons principes que lui eût fournis la lecture. Cette école est tenue par des réguliers qui remplissent exactement et pieusement leurs honorables et pénibles fonctions.

Attenant leur domicile est la Bibliothèque publique, où quelques commis inspirés des Muses vont, en petit nombre, se délasser des fatigues du comptoir. Ce nombre suffit encore pour alimenter les spéculations d'un libraire, le seul qui ait pu vivre dans cette ville depuis une vingtaine d'années. Les enfans qui sont nés de parens aisés sont dirigés vers Pise, où ils trouvent les institutions universitaires qui peuvent mieux développer leurs moyens. Les demoiselles sont loin de jouir d'un sort aussi favorable : confiées à de vieux ecclésiastiques qui leur apprennent les principes mal raisonnés de leur religion, elles deviennent pour la plupart bigotes, sans néanmoins que la nature perde aucun de ses droits. Si elles trouvent des maîtres qui les stylent au piano, à la danse, c'est toujours aux dépens du temps qu'elles donneraient à l'étude de la géographie

et de l'histoire; quant aux soins du ménage, on en réserve l'étude pour le temps où elles seront pourvues : car ici c'est toujours la dernière chose à laquelle les mères pensent et qu'elles laissent volontiers à la disposition du mari.

L'intérêt qui avait réuni les habitans de Livourne, cessant au moment où la mort rompt tout pacte commercial entre eux, chacun, pour payer sa dette aux préjugés, est mené au lieu de repos de sa croyance, où il ne puisse être tourmenté par ceux d'une différente de la sienne. Les catholiques ont un plus grand emplacement qu'aucune autre secte : c'est un enclos de forme carrée. A chaque coin est une chapelle, surmontée d'une coupole; autour règne un portique formé par des colonnes d'ordre toscan, et pavé de larges dalles bien unies; l'entrée offre un arc, soutenu par deux colonnes. Les Russes, ainsi que les Grecs schismastiques, ont également le leur. Celui des Hollandais et des Hambourgeois, situé près la porte de Pise, offre un clos en culture; le gardien y récolte des légumes et des fruits; et, sous le rapport de l'utilité, on peut dire qu'il est le mieux raisonné. Il est bordé, de chaque côté, de pierres sépulcrales en marbre; chacune porte son inscription, que l'on foule aux pieds, sans penser à la vie peut-être orageuse de celui qui est dessous. Ce lieu de paix offre peu de monumens, et encore ceux qu'on y trouve sont-ils simples et tous en marbre qu'ont donné les carrières voisines. Celui des Anglais, situé entre la porte Colonelle et celle de Pise, offre un parallélogramme où de distance en distance sont des piliers en brique, chacun surmonté d'une boule; le vide est rempli par une grille qui donne jour sur le dedans : l'entrée est au nord. C'est dans cet enclos que

la richesse insulte encore à la pauvreté par les monumens somptueux qui lui furent élevés. On y voit nombre de pierres sépulcrales, de tombeaux, où l'adulation s'est inscrite sous toutes les formes, sur lesquelles même le mensonge parle de la manière la plus ampoulée, pour louer quelques personnages qui, ayant vécu quelque temps à Londres, avaient terminé leur carrière dans un comptoir de Livourne.

CHAPITRE XXXI.

De Pise à Gênes. — Viareggio. — Pietra Santa. — Lavenza. — Carrare. — Carrières. — Sarzanne. — Lerici. — Navigation jusqu'à Gênes. — Phosphorescence de la mer.

On prend par une belle route tracée dans la plaine vers le nord, et bientôt, laissant sur la droite le chemin de Lucques, on continue au milieu des plantations, la plupart en grains et autres semailles : on longe successivement les coteaux de Lucques que verdissent à leur pied d'énormes châtaigniers, que l'on rend productifs par la greffe, pour en avoir le fruit, qu'on débite, dans l'étranger, sous le nom de marron; bientôt on arrive, à travers de belles prairies, à une rivière, Il Serchio, que l'on passe sur un bac, et l'on continue environ onze à douze milles, dans un bois clair semé, fort sableux, où le genêt épineux tout fleuri abonde, ainsi que les chênes et les yeuses. La route n'est pas amusante; perdu dans des bois de haute futaie, n'ayant dans les éclaircis que quelques échappées de vue sur les montagnes de Lucques, dont le revers et les escarpemens sont blanchis par la neige,

entendant sur la gauche au loin le bruit de la mer, dont les vagues se déferlent sur un rivage qu'on ne voit point, on attend avec impatience un changement de scène. Enfin on arrive à Viareggio, petit port, le seul que possédât la république lucquoise, et dont elle tirait tout le parti que sa puissance comportait, avant qu'elle cédât aux forces qui l'ont annullée. On n'y voyait point un faste maritime qui pût offusquer les grands États de l'Europe : la seule escadre était quelques barques qui attendaient le chargement que lui amenaient des charrettes attelées de bœufs. Ce bourg, car, par son étendue, il pourrait passer pour tel, est bien ouvert de toutes parts; il est assis sur la plage vaseuse de la mer, abrité, vers le nord, par un bois de pins, traversé, vers le midi, par une petite rivière que remontent les barques de commerce. Enfin, ayant laissé derrière nous ce bois et les montagnes qui se déroulaient sur la droite, nous arrivâmes à Pietra Santa, gros bourg, qui confinait autrefois le territoire de la république lucquoise : on n'y entre point, on se contente d'en longer les dehors, et bientôt l'on arrive sur une très-belle route bordée de plantations à droite comme à gauche, ayant toujours des montagnes pour rideau, et souvent les rasant sur la droite. Ces montagnes sont pour la plupart pelées, quelques-unes sont garnies vers leur pied d'oliviers en vigueur, et qui maigrissent à mesure qu'ils approchent de la cime. Enfin, après avoir quitté Il Salto della Cervia, petit pays, on voit paraître, sur la droite et au bas de la colline, Massa, qui se distingue par la gentillesse de ses maisons et surtout par l'élégance du Palais ducal, que l'on voit de loin, et l'Église primatiale, que le peu de solidité du terrain n'a pas permis d'achever. Voulant abréger notre chemin pour gagner Lavenza, nous prîmes, par des vi-

gnobles et des plantations de lin, une route un peu mauvaise, et nous arrivâmes à ce bourg, qui a pris son nom d'une rivière voisine, appelée par les anciens *Aventia* : il est à un mille de la mer, fermé de murs et défendu par un fort assez respectable : il y avait garnison il y a une quinzaine d'années; depuis l'invasion des Français, il a été abandonné et n'est conséquemment plus d'aucune utilité. Je profitai du voisinage de Carrare pour aller considérer les entrailles de ces montagnes d'où se tirent ces blocs que la main habile de nos artistes convertit en monumens qui rendent leur nom impérissable. Carrare est une ville d'environ trois mille cinq cents habitans, dont plusieurs ont leurs richesses enfouies sous terre, étant pour la plupart possesseurs de carrières ou de cavées qu'ils font exploiter. Cette ville a de jolies maisons, bien décorées et toutes bâties en marbre; les palais, les édifices publics et les églises sont tous sortis des carrières voisines. On cite entre autres le palais du prince Cybò, qui domine sur une éminence qui lui donne la mer en perspective; l'église paroissiale de Saint-André, qui est dans le genre gothique; elle a trois nefs et est assez bien ornée du reste; on y voit le corps de saint Cecardo, évêque de Luni, protecteur du canton. C'est un saint qui a fait beaucoup de miracles, d'après le témoignage des Carrarois; aussi faut-il toujours en parler avec respect devant eux. La Maison commune se présente avec modestie, mais non sans les indices de la reconnaissance, à en juger par l'inscription suivante, qui s'offre au-dessus de sa porte d'entrée :

Hieronimo Carolo Princ.
Elisæ Augustæ et Felici.
Lucen. et populon. principum filio

Augusto Napoleonis Imp. incremento
Omnia unusque
Felicia, fausta, fortunata
Ominatur et deprecatur
Civitas Carrarensium,
Quarto kal. augusti MD. CCCX.

En effet, Carrare doit à ces Altesses une activité qui a en quelque façon revivifié la ville. Elles ont établi une banque, Banca Elisiana, où se trouvent commerçables beaucoup de statues, de vases, de bustes, et généralement tout ce qui peut se travailler avec le marbre. Les artistes ainsi que les ouvriers sont payés par elles. Le palais impérial n'offre rien de particulier, sinon sa majestueuse grandeur; il est entièrement consacré aux arts; divers professeurs y donnent des leçons de dessins relatifs à la sculpture, et tout près est un théâtre d'anatomie où un professeur fait des démonstrations sur l'écorché. M. Desmarets, peintre, est le directeur de cette académie, où la jeunesse éloignée des sources d'instruction qu'offre la capitale peut néanmoins y apprendre, sous l'inspection de M. Bartolini, à manier le marteau et le ciseau avec cette précision et ce goût que procure seule l'étude des grands modèles. Aussi sort-il de cette école quelques bons sujets qui, répandus dans la ville, ont d'assez bons ateliers. De ce nombre sont MM. Massimiliano et Luciano, qui ne sont rien moins qu'ouvriers. On manœuvre le marbre à Carrare, non-seulement comme objet d'ornement, mais encore comme ouvrage d'architecture. J'y ai vu tailler, sous ce dernier rapport, des masses énormes destinées à faire une mosquée à Tunis. Un architecte italien envoie de ce pays en cette ville ses coupes tracées sur un dessin; un correspondant les fait mettre en œuvre

et fait encaisser les pièces numérotées; elles sont ensuite dirigées sur la rade de Lavenza, où on les embarque pour leur destination. C'est aussi à Carrare que les grands statuaires viennent choisir leurs blocs pour les habiles objets; ils les font dégrossir et les chargent pour Rome, Naples ou Florence. La belle Vénus de mon ami Dupaty gisait depuis des siècles dans les entrailles montagneuses de Carrare avant que cet artiste distingué n'y allât pour l'en tirer. J'ai été faire ce petit voyage perdu dans les gorges des montagnes, et il m'a instruit sur nombre d'objets sur lesquels s'arrêteront les curieux qui, comme moi, réfléchiront en fournissant leur chemin. J'y ai vu comment l'industrie profitait d'une masse d'eau détournée d'un torrent voisin, pour faire mouvoir nombre de scies qui divisent à épaisseurs différentes des blocs de marbre, ou faire agir horizontalement des roues circulaires qui poussent un plan mobile de marbre sur un autre inférieur, tous deux à polir, et ainsi ménager des mains destinées à des travaux d'une autre nécessité. J'ai continué en suivant le lit du torrent, sur les bords duquel croissaient çà et là quelques touffes de scolopendre cachées sous des blocs de marbre, le *gramen junceus*, l'épichryse, la rue sauvage, la lisymaque et autres plantes communes, et où s'engraissent, dans des lieux de repos, de fort bonnes truites, et bientôt je pris un sentier pratiqué par les seules voitures qui viennent charger les blocs, sautant de débris en débris, que des ouvriers précipitaient de la cime des montagnes avec un fracas qui, se répétant de gorge en gorge, inspirait la frayeur. Toutes les montagnes de ce lieu, dans une étendue de plus de trois lieues, offrent le marbre, depuis la base jusqu'au sommet qui s'élève à plus de quatre cents toises; plusieurs sont

déjà effondrées. On regarde aujourd'hui celle Polvanio comme la meilleure; vient ensuite celle Betoglio, dont le marbre est moins dur. Les blocs qu'on en retire pèsent jusqu'à quarante milliers ; on dit même en avoir retiré du double, surtout en Chiaro ordinaro, espèce qui a une teinte bleuâtre, et qui est à meilleur marché. J'ai gravi sur le bord de ces abîmes, et j'ai vu, dans leur profondeur, des malheureux liés par le milieu du corps, à l'aide d'une corde qui pouvait manquer, et alors nul salut pour eux. Ces sortes d'infortunes, ainsi que les éboulemens, n'arrivent que trop souvent (1). Les montagnes de Carrare ne sont qu'une queue de la chaîne des Apennins, qui courent de l'orient au midi jusqu'au lit de la mer de Toscane. On porte les plus hautes de cette lisière à environ huit cents toises. Tite-Live a parlé d'elles, quand il dit que Sempronius passa par ces hauteurs pour arriver au port de Luni. La nature de ces montagnes et l'utilité dont elles pouvaient être pour la bâtisse étaient connues des plus anciens peuples de la Ligurie et de l'Etrurie. En effet, les murs de Luni l'étrurienne étaient en grosses masses de marbre qu'on n'avait pu tirer que de ces montagnes. Les Romains, qui pensaient à embellir leur capitale, sentirent plus que tout autre peuple les avantages d'une pareille possession, quand ils se furent rendus maîtres de ce pays. Aussi Pline, long-temps après, parle-t-il de l'exploitation de ces carrières, lorsqu'il dit qu'on peut scier facilement les pierres blanches de Ligurie ; et Strabon

(1) Il en arriva un, il y a quelques années, qui ensevelit le père et le fils; le premier périt écrasé, et le second, blessé, survécut pour déplorer la perte qu'il venait de faire.

s'explique plus clairement à cet égard dans le passage suivant : *Cæduntur hìc lapides albi et discolores ad cœruleum vergente specie, magno numero et mole, ut etiam columnæ ac grandes tabulæ unico constent lapide, ita quod pleraque egregiorum operum quæ Romæ et aliis in urbibus materiam habeant indè petitam.* On montre encore aujourd'hui les fouilles d'où est sorti le Panthéon, dont les grosses masses, embarquées à Luni, arrivaient à Rome par la mer de Toscane et le Tibre. A environ quatre milles au milieu de ces énormes montagnes est un village, qu'on appelle Colonata, à raison de ce que cet ancien peuple y tenait une colonie de malfaiteurs, qui n'étaient occupés qu'à l'exploitation des carrières. On voit encore à l'entour plusieurs de ces carrières abandonnées, qui eurent jadis leurs ouvriers, et ailleurs des restes de très-grosses colonnes et d'une longueur démesurée; mais on ignore les causes qui en ont arrêté le transport. On trouve aussi dans quelques-unes de ces excavations de grosses masses figurées dans les temps les plus anciens, avec des inscriptions antiques. Cyriaque d'Ancône rapporte ce dernier fait, quand il dit, dans le récit d'un voyage qu'il y fit : *Vidimus et cavas partes ubi magnæ semicisæ columnæ basesque videntur, quam plurimæ aliæ ped. 5, aliæ verò 6 diametri magnitudine. — Vidimus præstereà in summo vertice magno vivoque parietis in saxo tres Herculeas imagines vetustâ manu architectorum fabrè sculptas. Vidimus et ab alterâ montis parte parietem, ex quâ Panthei ex unico lapide portam excisam à M. Agrippâ I. F. Cos. III, percepimus extitisse.* La valeur de ces marbres était si appréciée chez les Romains, que dès les premiers temps de l'empire ils y nommaient des personnes qui en avaient la surintendance, ainsi qu'il est

attesté par quelques inscriptions trouvées sous ce titre : *Tabularius marmorum Lunensium*. Néanmoins les malheurs qui tombèrent sur la pauvre Italie lors de la chute de l'empire amenèrent nécessairement la suppression de tous les travaux, et l'on n'entendit plus parler de carrières qu'au temps du Dante, qui en fait mention dans son vingtième chant de l'Enfer.

Les montagnes de Carrare fournissent différentes espèces de marbre qui ne sont pas toutes également ouvrageables. Le sommet est mauvais et toujours rejeté; la couche qui lui succède est d'un gris tirant sur le cendré : elle est exploitable. Après elle vient une autre tout aussi bonne, et qui tient de la grisaille; c'est au plus profond qu'est la meilleure espèce, celle appelée marbre statuaire : il est d'un blanc de lait sans tache ; il se vend, sur place, neuf francs le pied cube. Ainsi le bloc nécessaire à une statue en pied peut coûter deux cents francs environ. Enfin il est quelques nuances qu'on cherche actuellement à faire connaître, et qu'on travaille avec avantage, notamment une légérement verdâtre et qui ressemble beaucoup pour la couleur à l'eau de mer à l'approche du rivage. L'exploitation de ces carrières est faite, en temps de paix, par plus de douze cents ouvriers domiciliés; aujourd'hui on en compterait à peine cent, en y comprenant les artistes qui travaillent. Il partait alors de Lavenza, chaque année, cent navires chargés, et souvent plus, qui emportaient chacun mille quintaux bruts et travaillés : c'était un commerce qui, par les droits d'exportation, rapportait au prince environ soixante mille francs.

On quitte Lavenza pour entrer dans une campagne moins bien cultivée que celle de Carrare, et bientôt on se trouve à Sarzane, dernière ville de l'État toscan ;

c'est un lieu fort peuplé, entouré de murailles avec portes, et dont les maisons, la plupart en briques, ont des assises en marbre; mais elles n'en sont pas plus belles. On n'entre point dans la ville, on longe seulement le faubourg, qui est assez ouvert. Je profitai de deux heures de repos données aux chevaux pour aller en prendre connaissance. Sarzane, d'après les érudits du pays, paraît devoir son nom à celui de *Sergianum*, que lui donnèrent les Latins dans ces premiers temps où une partie de la famille Sergius vint s'y établir avec d'autres Romains qui avaient abordé Luni en 577 de la fondation de Rome. Cette dernière ville, continuellement en prise avec les pirates qui venaient la tourmenter, exposée aux influences d'un mauvais vent qui soufflait de la rivière et des marais voisins, comme l'est le pays encore actuellement, devint bientôt déserte par la retraite de ses habitans, qui étaient plus sainement à Sarzane; ce qui augmenta l'étendue de celle-ci. Sarzane est près de l'embouchure de la Magra, dans une jolie vallée, entourée d'agréables sites, de collines fertiles, ayant vue, d'une part, sur une mer immense, et de l'autre, dominée par la couronne d'une partie des Apennins : le contour des murs, qui est d'environ un mille, renferme une population de cinq mille âmes et plus: la plupart de ses édifices sont dans le genre gothique; il en est peu qui tiennent de la somptuosité génoise, mais ils sont logeables et assez distans pour que les rues soient réputées belles. La place la plus spacieuse et la plus ancienne est celle della Carcandola; elle sert de marché : au milieu d'elle est la Maison de la Commune : cette maison est d'une architecture assez noble; elle date, dit-on, de 1554. Sarzane a sa citadelle, que lui fit élever Laurent Médicis en 1488, au même lieu

qu'était l'ancienne, bâtie par les Pisans; elle a également ses tourillons, ses larges fossés, ses portes avec ponts; mais aujourd'hui qu'elle est régie d'après les lois françaises et qu'elle répare les maux de la guerre sous le gouvernement de la grande nation, tous ces moyens de défense ne sont d'aucun usage, vu qu'elle n'a plus d'attaque à redouter.

Le Domo est très-grand et d'une manière ancienne; il est sous l'invocation de la Vierge. Ce qui m'a paru digne d'attention dans cette église est une chapelle riche en ornemens de marbre, statues et belles peintures de Fiacella; on y voit un beau sanctuaire, où entre autres pieuses reliques se conserve un petit flacon rempli du sang d'un saint. Du même côté en est une autre, pas si brillante, il est vrai, mais qui mérite d'être vue à raison de ce que sur un très-bel autel de marbre mélangé on vénère avec dévotion la miraculeuse face de Jésus-Christ crucifié, peinte sur bois, avec une inscription qui date de 1118; c'est un des morceaux qui restent actuellement, et qui est contemporain du Crucifix de la basilique Saint-Miniato, près Florence. Cette église est riche en argenterie et autres ornemens; on y voit plusieurs monumens de prélats, d'évêques et de grands du pays : elle est desservie par douze chanoines, un archidiacre, et par une douzaine de clercs qui forment un séminaire; à la tête est l'évêque, dont le palais est entre Ste-Marie et St-André : il n'offre rien de bien distingué au dehors; au dedans est un très-beau salon où se trouve la série de tous les évêques de Luni et de Sarzane.

Sarzane est une ville assez florissante, vu le commerce qui s'y fait en huile, fruit, vin et particulièrement en lin et en chanvre. Toutes ces denrées pro-

viennent de son territoire, qui est très-fertile, et beaucoup plus que du temps où Charles VIII y passa avec son armée; car, suivant Guicciardin, celle-ci souffrit beaucoup en traversant ce pays étroit, renfermé entre la mer et les montagnes, et qui fournissait à peine à sa population. Ce canton aujourd'hui n'est plus reconnaissable sous le rapport de la culture et surtout de la richesse de ses vignobles. La muse d'Alberto Forlani s'est complue à en chanter les charmes dans des octaves, qui lui ont fait honneur dans son temps.

Nous sortîmes par la porte ouest, et bientôt nous arrivâmes au bord de la Magra, torrent dont le lit devient fort large et même furieux à la fonte des neiges et après les fortes pluies qui durent quelque temps; elle était guéable quand nous la passâmes. On s'enfonce aussitôt dans une gorge de montagnes, et successivement, en avançant sur une très-belle route, on voit se dérouler une suite de coteaux, les uns pelés, mais le plus grand nombre cultivés en oliviers. La culture jusqu'à la mer est en semailles, savoir, lin, lupin, maïs, et particulièrement en vignes de la plus vigoureuse végétation. C'est un plaisir de voir l'industrie avec laquelle le paysan dispose leurs branches flexueuses, coupe d'une serpe affilée les jets inutiles, étale en éventail les rameaux productifs en leur donnant un appui, ou les ploie en anneaux, enfin les fait jouer sous toute sorte de formes pour augmenter sa récolte et améliorer son revenu. Les femmes, de leur côté, ne sont point inactives; elles secouent avec une perche les rameaux d'oliviers, en ramassent le fruit pour le porter au moulin; les enfans, d'une main agile, vont à la piste du crottin pour le porter au pied des oliviers : chacun travaille pour soi, et la divine Providence pour tous, en ré-

compensant l'industrie par l'abondance. C'est en observant cette activité de tout âge que j'arrivai sur les hauteurs de Lerici, autrefois *Erycis Portus*, distant de Gênes d'environ soixante milles, placé sur la côte orientale du golfe de la Spezia, à l'opposite de Porto-Venere. La vue en est délicieuse, eu égard à la variété des objets qu'on découvre, le tableau de la mer qui le couronne à l'horizon, et les accidens de lumière que formait le soleil couchant à travers les branchages des oliviers et citronniers assis sur le penchant de la côte. Mais cette apparence de beauté du dehors amène bientôt la répugnance quand on est entré au dedans. C'est un méchant petit port de trois cents feux environ, mal pavé, où l'on descend par un chemin en diverses pentes à travers une plantation d'oliviers, et où fourmille une population d'une laideur et d'une malpropreté sans pareilles. Les hommes comme les femmes sont peu recherchés sur l'article de la toilette; les appas des jeunes comme des vieilles sont défendus, été comme hiver, par un solide corset qui les soustrait à toute main étrangère qui voudrait les dégager de leur forteresse. Lerici fut autrefois un port que les anciens Pisans rendirent respectable en élevant une tour sur une pointe de rocher qui en domine les approches, et que l'on voit encore aujourd'hui. Il fut par la suite pris par les Génois et rendu; mais cette nation commerçante, qui voulait concentrer le commerce de la côte dans leur ville, le reprit et le garda. Aussi la Toscane conservait-elle toujours des prétentions sur ce port, jusqu'à ce que la réduction de toute cette côte sous la domination française fit cesser tous les différens. On ne trouve à Lerici que deux auberges, où l'on est très-mal servi et fort chèrement. Ce lieu n'ayant rien qui méritât mon attention, je me

promenai le lendemain dans les environs, laissant le soin de mon embarquement à un pharmacien à qui j'étais recommandé.

Il est deux routes qui mènent de Lerici à Gênes, l'une en suivant le chemin de terre par la Spezia, et l'autre qu'on fait par mer en longeant la côte. Je choisis cette dernière comme moins fatigante. Une plus grande prévoyance m'en eût cependant détourné; la navigation n'est pas sans quelque danger, à raison des forbans algériens ou renégats qui, cachés dans les anses de la côte, peuvent tomber à l'improviste sur l'embarcation au moment où l'on double les pointes; d'ailleurs d'un moment à l'autre le temps peut changer et la mer devenir mauvaise; ajoutez à tous ces inconvéniens le mal de mer qui fatigue pendant les vingt-quatre à trente heures que demande la meilleure traversée. Nous laissâmes l'île Palmaria à gauche, et vînmes mouiller à Porto-Venere pour faire nos petites provisions de route, et, pendant que notre pourvoyeur les achetait, je parcourus le littoral, où j'eus occasion de voir, par l'énorme grosseur des pierres carrées qui sans aucun ciment servent d'assises au reste des cailloux et briques cimentés, combien cet appui devait être antique. Et en effet, ce port, situé à la pointe occidentale du golfe de la Spezia, mérita autrefois l'attention des Romains, qui non-seulement le fortifièrent, mais encore l'ornèrent d'un temple élevé à la déesse des Amours. Le temps a dévoré ces indices d'un culte religieux, comme il dévore actuellement les restes d'une chapelle élevée par le catholicisme, et que l'on voit encore dans le désordre de la destruction quand on en a dépassé la pointe. Porto-Venere, peuplé de cinq à six cents pêcheurs et de petits débitans, n'offre rien de bien in-

téressant, même à ceux qui se mettraient à l'enquête pour y trouver quelques monumens relatifs à sa dénomination. Nous longeâmes la côte, après nous être rembarqués par une brillante matinée; nous entendions le rugissement des vagues qui venaient se briser avec fracas sur la côte à pic, où ne paraissait nul indice de végétation. Cependant de distance en distance s'offraient, sur le dos de quelques montagnes moins roides, des plates-bandes régulières et par étages. Notre patron, homme du pays, nous dit que c'était là que croissait un petit plan de vignes d'un excellent rapport; et, à dire vrai, l'exposition ne saurait être meilleure. Aussi tout ce qui est cultivable sur ces hautes montagnes, même dans les endroits les plus scabreux, souffre le hoyau; la vigne y est confiée, et la récolte dédommage le vigneron de sa peine. Le ciel était d'un bleu tendre; quelques sillons d'un gris vaporeux en bigarraient l'horizon. Cette couleur se mariait agréablement avec le céladon de la mer légérement crispée. Nos femmes, en prise avec le mal de mer, ne caquetaient plus; tout était dans le plus profond silence, à l'exception du bruit qu'occasionaient les efforts de nos rameurs et celui de notre Latine, qui baissait souvent son mât. A mesure que nous avancions, aidés de nos voiles et de nos rames, nous voyons se développer cette côte inhabitée; mais, au soleil couchant, nous jouîmes de la perspective que nous offrirent successivement Levano, Monoglia, Sestri, Chiavari. La pointe de Porto-Fino fut long-temps à être doublée; mais enfin, à l'aide de nos douze vigoureux rameurs et d'une brise du large, nous la mîmes derrière nous. Cette pointe fut encore plus pénible à quatre belles de Lerici, qui faisaient partie des passagers; les chemises furent comptées et recomp-

tées, pour parler le langage marin, et les invocations à la santissima Madona ne furent point épargnées. Les provisions de bouche ne furent utiles qu'au patron, à l'équipage et à moi; car on n'a guère envie de prendre, quand continuellement l'on rend. La nuit fut froide; le vent largue donnait par rafale, et parcourait le bâtiment tout ouvert de la proue à la poupe : il nous donnait un rafraîchissement qui amenait après soi l'onglée. Pendant que je considérais la variété de sites que développait notre navigation, au beau clair de la lune, les femmes me distrayaient souvent par leurs exclamations : Santo Dio, son gelata! et les passagers se cachaient le visage de leurs manteaux, quand leurs nausées n'étaient pas trop violentes.

La lune, en descendant au-dessous de l'horizon, nous laissa dans une obscurité favorable pour voir les étincelles qu'excitait chaque coup d'aviron, et la trace lumineuse que formait notre sillage. Les naturalistes voyageurs qui ont observé ce phénomène avec le plus grand intérêt n'ont pas manqué d'en rechercher les causes : dans le commencement du siècle dernier où l'on voyait des vers partout, Vianelli, dans un ouvrage intitulé « Nuove Scoperte intorno le luci notturne dell acqua marina », l'avait rapporté à une espèce d'animalcule qu'il appelle cicindela, dont parle Grizellini dans un Mémoire intitulé « Nouvelles observations sur la scolopendre marine ». Nollet en a parlé en physicien dans les Mémoires de l'Académie en 1750; enfin Linnée en fait mention dans ses *Amœnitates*, sous le nom de *Nereis phosphorescens*; mais M. Viviani, professeur d'histoire naturelle en l'Académie de Gênes, paraît avoir mis ce fait hors de doute dans une Dissertation imprimée à Gênes en 1805, sous le titre suivant : *Phosphorescentia maris*

quatuordecim lucentium animalculorum novis speciebus illustrata; dissertation d'autant plus curieuse qu'elle joint l'agrément d'une bonne gravure à la précision d'une exacte description. Néanmoins, en résumant surtout ce qu'ont avancé les savans sur cette matière (1), il y a tout lieu de croire que cette phosphorescence dépend d'une mixtion donnée dans la composition élémentaire de l'eau même, indépendamment de tout animalcule qu'elle pourrait contenir : c'est ce dont j'ai eu lieu de me convaincre, il y a une vingtaine d'années, dans un second voyage aux Indes, sur les parages de l'île St-Thomas, où nous nous étions laissés affaler. Cette partie de l'Atlantique était alors tellement lumineuse que la chose passe toute croyance. Il me semblait naviguer sur le Styx; non-seulement la mer était toute en feu, mais les bonites mêmes étaient toutes lumineuses; notre sillonnage formait une longue trace enflammée derrière nous. Les arêtes des poissons dont nous faisions la pêche conservaient encore leur phosphorescence, quelques jours après qu'ils avaient été desservis de dessus table. Curieux de voir si cette qualité provenait de quelques frais ou autres corps étrangers à l'eau, je la passai plusieurs fois au papier gris, sans jamais pouvoir la lui faire perdre; d'où je pourrais conclure que la phosphorescence de l'eau de la mer dépend de bien des causes, lesquelles, malgré les travaux faits pour les connaître, ne sont point encore toutes énoncées. M. Viviani dit avoir remarqué que cette phospho-

(1) Un des plus récens et trop tôt enlevé aux sciences, M. Perron, rapporte cette phosphorescence à un principe unique, la phosphorescence propre aux animaux marins, notamment aux zoophytes et mollusques mous. Voyez le Voyage aux Terres australes, p. 41.

rescence était beaucoup plus considérable l'été que l'hiver : ce que les partisans des animalcules croient expliquer par la désertion de ces phosphores, qui alors gagnent le fond de la mer pour trouver une température plus douce.

Enfin le jour commençait à poindre, lorsque nous entendîmes de loin le coup de canon de la forteresse, qui, retentissant de montagne en montagne, nous indiquait qu'il y avait accès au port. Le soleil dépassait déjà le sommet des plus hautes, lorsque nous entrâmes au mouillage, en admirant le luxe de la belle Gênes, dont l'industrie de quelques pêcheurs jeta les fondemens sur la côte, dans une position la plus riante, et que l'activité commerciale a depuis enrichie de tant d'édifices majestueux. Ce qui rend l'abord maritime de cette ville surprenant, c'est l'amphithéâtre semi-lunaire qu'elle forme, depuis le Mole neuf jusqu'à la pointe qu'on nomme Strega. Dans cet espace on voit se développer par étages, comme dans un hémisphère de Panorama, un nombre infini de palais, d'églises, de maisons communes, et particulières, et de villas qui, en arrière comme sur les côtés de la ville, semblent faire corps avec elle. Aussi y jouit-on du plus singulier coup-d'œil quand, le jour de quelques réjouissances publiques, tous ces édifices sont illuminés. Mais, lorsque, débarqué au port, on s'avance dans les beaux quartiers de la ville, que l'on voit la magnificence de ses églises et de ses palais, tous construits en marbres brillans, et ceux en briques stuqués et ornés des plus belles fresques, c'est alors qu'on ne peut s'empêcher de trouver bonne l'épithète qu'on lui a donnée, de Genoa la Superba. Le port ou enceinte qui la contourne sur le rivage, où cesse le déferlement des ondes, est borné

de chaque côté par deux moles; l'un, à l'orient, est le premier que l'on ait construit; on l'appelle pour cette raison Molo Vecchio; l'autre, à l'occident, est le Molo Nuovo; la distance de l'un à l'autre est d'environ trois cent cinquante toises : à chaque pointe de ces moles est une tour de reconnaissance pour les vaisseaux qui abordent la nuit. Les brasses de mouillage sont assez hautes pour que ceux de quatre-vingts pièces de canon puissent avancer devant le Mole neuf. Sur la gauche et près du chemin qui mène à Sanpierdarena est le phare où pendant la nuit l'on tient un feu; il est placé sur un rocher isolé, dont la mer fouette le pied. Ce rocher n'est que la fin de la longue crête que forme l'Apennin en se forgetant dans la mer d'une manière pittoresque : cette crête fut échancrée pour l'abord à la ville; l'ouverture est fermée par une mauvaise porte dite de la Lanterne. Les vents du sud et du sud-ouest soufflent sur le port d'une manière quelquefois violente; mais ceux du nord et du nord-ouest encore plus; ils viennent par rafales du haut des montagnes qui dominent le golfe.

On compte trois enceintes à la ville : la première et la plus ancienne est confondue avec les maisons et ne se distingue qu'en quelques endroits; la seconde est plus apparente et forme véritablement rempart; elle commence à la porte Saint-Thomas, se porte vers le nord pour venir gagner le Mole vieux vers l'est, en faisant différentes inflexions; quant à la dernière, la plus étendue, elle fut faite en 1746, du temps du maréchal de Richelieu; elle suit le plus haut d'une colline qui contourne la ville sous la forme d'un triangle, dont le sommet est appelé l'Éperon : cette enceinte a environ douze milles de contour; elle est défendue par des forts plus éloi-

gnés ; savoir, le Diamant et les Deux-Frères. Ces forts et les murs ne purent arrêter l'impétuosité française dans la dernière guerre, où les Génois eurent beaucoup à souffrir du siége; elle ne put être prise qu'en 1800 par les Autrichiens, à raison de la famine. En débarquant on entre dans la ville par la porte dite du Mole; c'est un morceau de défense et de décoration d'un ordre dorique rustiqué du côté de la mer, soutenu par un fort bastion de chaque côté, où sont pratiqués des logemens pour la troupe.

CHAPITRE XXXII.

Gênes. — Origine. — Climat. — Rues. — Palais. — Églises. — Hôpitaux. — Hospices.

Gênes, la maîtresse des mers, titre que lui donnait, en 1258, Alexandre IV dans une de ses bulles, est assise sur le talus d'un coteau qui fait partie des Apennins, entre la rivière Bisagno à l'est, et la Polceverra à l'ouest. L'aspect triste et sec des montagnes, où elle est comme encaissée, semble faire ressortir la richesse de cette ville. Sa population est d'environ cent quinze mille âmes, en comptant les habitans de ses faubourgs. L'histoire ne fournit point de ville qui ait éprouvé plus de vicissitudes que Gênes. Elle florissait assez sous le pouvoir romain avant la seconde guerre Punique, pour que, faisant ombrage aux Carthaginois, Magon eût ordre de l'assiéger; il la prit, la pilla et la brûla; mais bientôt elle se releva de ses cendres, aidée de l'activité de son industrieuse population, sous l'œil vigilant du

prêteur Lucrétius. Elle suivit le sort de la malheureuse Rome lors de la chute de l'empire. Elle semblait alors languir, et n'attendait que l'invasion des Goths pour se distinguer sous les armes; mais ses efforts furent inutiles : elle tomba sous leur joug, et fut enfin délivrée de son asservissement par Narsès. Mais bientôt les Lombards l'attaquèrent et s'en emparèrent sans améliorer son sort. Elle redevint brillante sous Charlemagne, qui la réunit à l'empire français. Les Sarrazins vinrent ensuite l'assiéger, passèrent ses braves défenseurs au fil de l'épée, et, emmenant les jeunes femmes et les enfans dans la Sardaigne qu'ils occupaient, ils n'y laissèrent que la vieillesse dans la désolation.

Quelques rejetons oubliés donnèrent naissance à une nouvelle lignée, qui commerça, s'enrichit; partant devenue fière et insolente, elle forma une république, et une république assez puissante pour donner des flottes aux Croisés, et opposer résistance aux Pisans qui voulaient l'envahir. Gloire et profit, tels étaient les avantages qu'avait en vue cet inconcevable délire qui précipitait l'Occident sur l'Orient vers la fin du onzième siècle; les Génois avaient inscrit sur leurs bannières le « Contrains-les d'entrer » de l'Evangile, qu'ils interprétaient à la lettre. Mais les richesses, dans les états républicains, amènent toujours des troubles intérieurs qui ont pour mère la jalousie ambitieuse, et c'est ce qui arriva à l'égard de Gênes. Quelques chefs crurent bien faire d'appeler tour-à-tour, pour les apaiser, les armes des empereurs d'Allemagne, des rois de France, de Naples, et des autres puissances voisines; mais les malheurs n'en furent que plus grands, et tellement qu'après avoir soutenu neuf guerres contre les Vénitiens, l'infortunée Gênes, dans le quatorzième siècle, passait de chaîne

commençant à s'attiédir à la multiplicité d'objets dont le délabrement ne laissait de champ qu'à de vagues conjectures, nous décidâmes d'aller nous refaire de nos fatigues chez notre hôte, qui nous donna un assez mauvais souper.

Le lendemain, munis d'un meilleur déjeûner, nous dirigeâmes à pied notre route sur la villa Adrienne, où nous avions beaucoup de choses qui devaient fixer notre attention. C'est aujourd'hui une possession de la maison Borghèse, qui est située à environ deux milles de Tivoli, vers le midi, sur les confins d'une légère colline. L'espace qu'elle offre est renfermé dans une enceinte qui a sept à huit milles, et où se voient de toutes parts les ravages qu'une longue suite de siècles a exercés sur un des plus beaux lieux de plaisir qu'un empereur romain ait eus; mais, pour mieux en juger, reportons-nous au temps d'alors. Adrien, après les orages d'une vie trop long-temps passée sur des champs de bataille, et jouissant à Rome des douceurs d'une paix bien assise, voulut en profiter pour se former une retraite où il pût trouver les choses les plus relatives à ses goûts. On la lui disposa de manière qu'elle lui offrît tout ce qu'il avait vu de plus beau et de plus curieux dans la Grèce, dans l'Egypte, et autres lieux de l'Asie, jusqu'où il avait étendu ses conquêtes : aussi les édifices étaient-ils entassés les uns sur les autres. On est même étonné d'en voir plusieurs destinés aux mêmes usages, comme les théâtres, qui sont au nombre de quatre. Mais, en se comportant ainsi, Adrien avait intention de voir se réaliser les mêmes sujets, d'après les différentes idées des plus fameux architectes qui avaient voyagé en Egypte, à Athènes et ailleurs. Mais rarement les successeurs des potentats trouvent bon,

dans les lieux d'agrément, ce qu'ont fait leurs devanciers : les goûts ne sont plus les mêmes; et la campagne chérie d'Adrien fut, après lui, dépouillée pour en parer d'autres. Caracalla en prit beaucoup de statues et de bas-reliefs pour orner les Thermes à Rome, et d'autres, après lui, suivirent son exemple. Les Goths, sous la conduite de Totila, ayant saccagé Rome et ses environs, continuèrent, dans leur séjour à Tivoli, le dégât sur la masse même des bâtimens de la villa Adrienne. Le reste est du fait des guerres civiles, du pouvoir papal, et des princes qui travaillèrent à en compléter la ruine pour orner leurs églises, leurs palais et leurs villas. La barbarie des temps fut telle, par la suite, que pendant plusieurs siècles on employa les marbres les plus beaux, les statues, les colonnes les mieux travaillées, pour en faire de la chaux, comme si les montagnes voisines se fussent refusées à fournir celle qu'on pouvait avoir, en mettant en pièces ces chefs-d'œuvres; et ces attentats se passaient encore sous le pontificat de Martin V. En considérant les objets qui ont pu survivre aux attaques de toutes les puissances ennemies, les marbres précieux oubliés qui en ont été tirés dans les siècles passés et plus récens, ceux qu'on pourrait encore trouver si l'on faisait de nouvelles fouilles, toutes les statues qui en ont été enlevées pour orner les musées et les galeries de Rome, celles de Florence, et le musée de Paris, on aura un indice de ce qu'était autrefois sa somptuosité. Tout est changé dans ce lieu où jadis régnait la plus grande magnificence, et, comme le dit Gobellino : *Sentes et rubi crevêre ubi purpurati consedêre tribuni, et reginarum cubicula serpentes inhabitant.* On peut croire, d'après les plans levés sur toutes ces ruines, que cette superbe villa ne contenait

varie suivant la nature du pays et les changemens rapides et fréquens de l'atmosphère. Cependant l'air est généralement sain, surtout au midi de l'Apennin, dans le bassin de la Polcevera; il y a même des situations, telles que les communes de Pegli et Nervi, où l'on jouit d'un printemps continuel : toutefois l'air qu'on respire sur la côte est peu favorable aux personnes affectées de maladies pulmoniques et cutanées. L'hiver est souvent rigoureux, et les montagnes restent quelquefois pendant long-temps couvertes de neige; le climat est d'ailleurs remarquable par des passages subits du chaud au froid, *et vicissìm*. Au nord de l'Apennin il est plus régulier, mais les brouillards y sont fréquens. La quantité moyenne de la pluie qui tombe à Gênes, calculée sur neuf années, est de quarante-sept pouces huit lignes, sans compter le produit de la neige et de la grêle ».

Quelque majestueux que soient les édifices à Gênes, on peut cependant dire que cette ville a peu de belles rues; car, excepté celle Balbi et celle appelée Nuovissima, assez bien alignées, toutes ou presque toutes les autres sont étroites, contournées. Les maisons sont très-hautes, et donnent de l'ombre qui, l'été, n'est pas sans agrément pour les piétons. Elles sont en briques, avec assises en pierres, recouvertes d'un stuc brillant et fort dur imitant le marbre, et qui leur forme une couverte que l'on dessine et colore d'une manière fort variée. La plupart, appuyées sur la colline, offrent plusieurs plates-formes, ornées de treillages, où serpentent le chèvre-feuille, le jasmin, la capucine; les orangers et les aloès en ornent les murs d'appui. C'est là que les dames tiennent conversation, à la brise du soir; elles y reçoivent leurs visites, et jouissent de la riche pers-

pective que leur offrent le port et la rade. Ces sortes de terrasses communiquent avec leurs appartemens, et en font souvent partie, à l'aide des tendelets dont elles sont fournies. Le plus grand nombre des rues sont garnies de boutiques, où chacun, homme ou femme, travaille au comptoir. Les petits débitans ne savent que vendre en surfaisant souvent du double. Rarement trouve-t-on chez eux une plume pour calculer le prix de son achat; ce qui indique que les écoles primaires leur ont été inconnues. Il est des rues qui ne sont peuplées que de personnes qui ont le même genre d'industrie, savoir, en orfévrerie, en menuiserie et en marbrerie; et comme il n'y a point encore de voirie, plusieurs sont larges à leur entrée, et finissent par devenir fort étroites, chacun ayant, en bâtissant, empiété sur son voisin, pour avoir plus de jouissance sur la rue. On y peut trotter en toute saison, sans craindre les éclaboussures, ni la crotte, les ruisseaux et immondices des maisons, ayant leur écoulement par des canaux souterrains. Le peu de boue qui se forme est entraîné par la première pluie, et les immondices que laissent les bêtes de somme sont aussitôt balayées et prises par des enfans ou de pauvres femmes qui se promènent partout, un panier sur le dos et un balai à la main. Ces levées se vendent et servent au fumage des terres et des pots à fleurs qui sont sur les terrasses. Le pavé est formé de larges dalles de lave; celles qui sont dans les rues Balbi et Nuovissima viennent toutes travaillées de Naples, et autrefois chaque vaisseau qui revenait de cette ville était obligé d'en prendre pour lest. On trouve cependant quelques rues où se voient des dalles en mauvais marbre noir, prises des montagnes voisines, et qu'on smille de temps à

autre. Il en est quelques-unes détournées, pavées en petits cailloux ronds; elles occupent particulièrement les faubourgs. Toutes les rues, notamment celles sur le penchant de la colline, et où il faut conséquemment grimper, sont fournies dans leur milieu d'un espace tout garni de briques placées de champ, formant convexité, pour affermir le pied des mulets; car tout transport se fait ici sur le dos de ces animaux ou sur les épaules d'hommes. On ne voit de voitures que dans les parties basses, et la seule où les personnes aisées fassent parade de la leur est la rue Balbi : dans les autres elles ne vont qu'en portantine. L'éclairage se fait par des réverbères soutenus par des potences. Il est quelques rues où se trouvent, sur les murailles, des pierres diffamatoires; ce sont des notices offrant les noms de ceux qui ont commis quelques hauts crimes d'État, notamment de trahison; ils y sont voués à l'exécration publique.

Les palais sont si multipliés ici, qu'on les trouve, dans quelques rues, accumulés les uns sur les autres; ils surpassent de beaucoup le nombre des églises, ce qui est le contraire à Rome : ils n'ont point l'apparence d'un lieu de défense, comme dans quelques villes du nord de l'Italie, mais bien de demeures vraiment seigneuriales. Les cours en général se trouvent sur un plan plus élevé que le sol de l'entrée principale : quoique le marbre soit fort commun dans les montagnes, cependant il en est peu où il fasse le fond de la bâtisse; les colonnes, les pilastres, les frontons brisés et à crossettes, les péristiles, les balustrades, les statues, les aiguilles sur le faîtage, les rampes, les marches d'escalier en marbre au dehors comme au dedans, les figures colossales, les animaux de même volume, les fontaines

jaillissantes, les galeries ouvertes, les plates-formes avec balustrades, ornées de caisses d'orangers, de citronniers, de myrtes, de jasmin d'Espagne et d'aloès; enfin tout ce qui peut décorer majestueusement un intérieur de maison s'y trouve rassemblé, et souvent avec une telle profusion, qu'on prendrait leur ensemble pour une décoration d'opéra. Le caprice des peintres a représenté dans les entre-colonnemens de plusieurs des traits d'histoire, de mythologie, et même des scènes de famille. La toiture est une ardoise grise, nommée Lavagna, du nom de la carrière d'où elle est tirée.

Un des plus grands, quoiqu'au dehors il ne soit pas un des plus beaux, est celui de la Préfecture, autrefois la résidence du doge, qui pendant deux ans n'en pouvait sortir que par une délibération du sénat. C'est une conception d'André Vannone, architecte lombard : sa forme est carrée, et il est d'un tel massif qu'on le prendrait en dehors pour une forteresse; la façade est en stucage, mais d'une telle solidité qu'elle imite le marbre veiné de Carrare. Des colonnes accouplées d'ordre dorique la décorent au premier plan; au second plan sont des colonnes ioniques, et à l'un comme à l'autre sont des balcons et des balustres : au-dessus est un attique orné de pilastres et de consoles, ayant des statues dans leurs intervalles. Au milieu de cet attique est un socle orné de trophées, sur lequel se voient les armes de la république; sur les pilastres de l'avant-corps sont des esclaves groupés et des trophées : deux larges escaliers, un de chaque côté, mènent à la galerie supérieure et de là aux distributions de l'intérieur. Aujourd'hui une partie de ce vaste palais sert à loger le préfet, M. Bourdon, et ses bureaux; l'autre est occupée par deux tribunaux, dont l'un est le civil et l'autre le criminel. La Cour im-

périale se tient dans le magnifique local qui autrefois était la salle du grand conseil. C'est un des plus grands et des plus beaux séjours de la justice que j'aie vus en Italie, tant par rapport à ses dorures, ses colonnes, qu'à sa forme. Sa construction date de l'incendie qui eut lieu en 1777, incendie qui dévora les beaux ouvrages de Marc-Antoine Franceschini, de Pordenone et de Thomas Aldrovandini. Les fresques que l'on a faites depuis sont loin d'approcher de la beauté des premières, elles ne méritent pas que nous nous en occupions. L'architecture intérieure correspond aux deux ordres du dehors; les colonnes et les pilastres sont en brocatelle. Un attique que supportent des cariatides règne tout à l'entour. On voit dans les entre-colonnemens des niches, où auparavant s'offraient des statues d'un marbre élégamment travaillé, c'était celle des hommes qui avaient le mieux servi la patrie. Parmi elles se trouvait celle du maréchal de Richelieu, qui défendit si bien la ville lorsqu'elle fut attaquée par les Autrichiens. Le pouvoir républicain, qui dernièrement, pendant sa courte durée, s'est déclaré l'ennemi des nobles dont la patrie tirait sa gloire, les a toutes brisées; ce n'est que depuis peu que, d'après des principes d'une juste convenance, on leur a substitué de mauvais plâtres qu'on a drapés en percale; ce qui produit, quand on considère le tout, un contraste qui répugne. On entre dans cette salle par une petite, dite aussi du Conseil; elle est comme l'autre avec tribune; les fresques de Rasti, élève de Mengs, y ont remplacé celles de Solimène, détruites par l'incendie. Celles-ci offraient l'arrivée de Christophe Colomb en Amérique, la translation des reliques de saint Jean-Baptiste au port de Gênes, et le massacre des enfans de Justiniani, souverain de l'île de Chypre, exécuté par l'ordre

de Soliman II. On a remédié dans la fabrique à tout danger d'incendie, en soutenant la toiture par des arcs détachés de la voûte, où il n'y a aucune pièce de bois.

Le palais d'André Doria est hors des premiers murs de la ville, sur le bord de la mer, à quelque distance de la porte Saint-Thomas. Sur la façade de la rue est une inscription qui indique le motif de sa construction et la considération dont ce prince jouissait dans sa patrie. A l'entrée, sur la droite comme sur la gauche, est un portique ouvert, orné de colonnes et longeant tout le bâtiment; on s'y promène à l'abri de la pluie et du soleil; au-dessus est une plate-forme où l'on jouit le soir de la fraîcheur et de la brise qui vient du large. Les vestibules, les escaliers et appartemens de ce palais sont ornés de fresques offrant différens faits historiques et fabuleux, qui ne font pas grand honneur au pinceau de Perino et de Beccafumi, qui les décorèrent. Le jardin est proprement un parterre, orné de statues et de pots à fleurs; au milieu est un Neptune représentant le prince lui-même, tenant un trident et dirigeant trois coursiers; le tout est supporté sur une large coquille au centre d'un bassin. Tout ce travail, en marbre blanc, est d'un bel effet, quoique chétif sous le rapport de l'exécution, due au ciseau de Thadée Carlone. En arrière de ce groupe est une terrasse donnant sur la mer, n'étant séparée de celle-ci que par le rivage, où l'on descend par une porte inférieure. Ne pouvant entrer dans aucun détail relatif à chacun des autres palais, qu'on porte au nombre de quatre-vingt-neuf, nous nous contenterons de citer celui de Jacques Balbi; celui de Marcellone Durazzo, dont l'escalier seul a coûté, dit-on, près d'un million, et célèbre par sa galerie de tableaux; un peu plus loin, le palais Rouge ou Brignole, distingué par sa belle façade, son

ameublement et ses stucs. Le superbe palais du duc Doria, dans la Strada Nuova, est un des plus magnifiques; celui de Spinola est curieux, en ce qu'on voit sur ses murs peints à fresque les hauts faits de la famille, d'après les dessins de Jules le Romain. Nous ne passerons point aussi sous silence le palais Serra, si renommé par la richesse de son salon, qui a coûté, dit-on, un million au noble Spinola; celui Pallavicino, hors la porte de l'Acquasola, bâti d'après les dessins de Michel-Ange; ceux Carega, Negrone, et nombre d'autres où le luxe est étalé avec la plus grande prodigalité quant aux matériaux tant marbre, porpyhre, granit, dorures, que fresques, peintures et stucages au dedans comme au dehors. La plupart de ces palais étaient ornés de tableaux et statues des plus grands maîtres; les Titien, les Vandik, les Giordano, les Véronèse, les Rubens, les Carraches, les Rembrand et autres fameux peintres y avaient leurs chefs-d'œuvres, que les étrangers venaient y admirer. Quelques familles ont conservé ces richesses, mais, un grand nombre les ayant aliénées, le dedans des palais est resté dans un état de nudité qui contraste beaucoup avec la magnificence extérieure. Quelques-uns sont loués à des aubergistes, des étuvistes et baigneurs, ou occupés par quelques branches des autorités françaises ou de riches étrangers. Ces vastes palais ont tous à leurs basses-œuvres des endroits voûtés en forme de caves; c'est là que sont les écuries et les logemens des cochers et palefreniers. Ceux qui, ayant lu l'histoire, savent que les grands pouvaient faire le commerce sans se dégrader et avec infiniment plus de facilité que les roturiers, ne seront point étonnés du luxe de tous ces palais où le gain venait s'épuiser. Les riches trouvaient des moyens de satisfaire leur amour-propre, et le pauvre,

dont la main-d'œuvre était payée, pouvait répondre à ses besoins; aujourd'hui toutes ces sources connues d'échange sont taries, et la misère règne sous les plus beaux lambris.

Gênes peut se vanter de quelques églises assez belles, quant à leur construction, mais qui paraissent bien médiocres à ceux qui viennent de Venise et de Rome. Nous citerons d'abord Saint-Sirio, première cathédrale, autrefois appelée la Basilique des douze Apôtres, titre qu'elle conserva jusqu'en 984, qu'elle fut donnée aux Bénédictins. Son extérieur n'est point en sa faveur, mais elle est brillante au dedans; les plus beaux marbres ont été employés à sa construction; sa nef est soutenue par des colonnes accouplées d'ordre composite, qui lui donnent un air de somptuosité : les fresques de sa voûte sont du plus beau coloris et du meilleur dessin; il est cependant dommage qu'elles soient surchargées d'ornemens; le maître-autel offre des groupes d'anges en bronze doré, qu'on dit être du Puget, et, sous ce rapport, il n'est point à mépriser. Cette église est célèbre dans l'histoire de Gênes par les assemblées qui s'y tinrent, les plans de révolution qui s'y formèrent les siècles passés, et les évêques de Gênes qui y furent inhumés.

La cathédrale d'aujourd'hui est sous l'invocation de saint Laurent; elle fut consacrée à ce martyr en 260, et bâtie dans le lieu où ce saint logea, venant d'Espagne à Rome, où il fut martyrisé. Elle fut érigée en cathédrale en 985, et consacrée en 1118, et jusqu'ici le titre lui est toujours resté. Elle est d'une composition gothique assez lourde, et toute en marbre blanc et noir en dehors comme en dedans; les trois portes de sa façade répondent aux trois nefs mal éclairées; les décorations

en peinture ne sont pas brillantes, notamment les fresques de la coupole, Le meilleùr tableau offre un Christ en croix, la sainte Vierge, saint Jean et saint Sébastien; il est de Baroci; la couleur en est gracieuse, mais les têtes sont mesquines; ce tableau est à la chapelle droite du sanctuaire. Les stalles des chanoines sont en marqueterie historiée; c'est un joli travail. Le sol est conforme au reste pour la couleur et les matériaux, ce qui donne au tout une apparence assez triste; il en est de même du campanille, qui par son élévation domine toute la ville. La chapelle Saint-Jean est celle qui fixe le plus l'attention par ses colonnes de porphyre, ses statues, ses bas-reliefs et autres décorations. L'église Sainte-Marie est également à voir; c'est un beau morceau d'architecture dû à Galeas Alexis Perugino, et qui lui est un titre à l'immortalité. Elle est au plus haut de la ville, proche ses remparts, au-delà du pont de Carignan, sur lequel il faut passer pour la trouver (1). Cette église fut fondée en 1552 par la maison Paoli; mais sa construction actuelle ne date que de 1582; Puget en donna les dessins, Puget ce fameux sculpteur et peintre, qui fut trop tard connu dans sa patrie faute de prôneurs dont la juste estime de lui-même lui faisait négliger l'appui. On n'y trouve ni marbres ni fresques, les ornemens n'y sont point accumulés au dehors ni au dedans; de chaque côté de la façade, ornée de pilastres corinthiens, s'élèvent deux campanilles, qui la couronnent bien et font

(1) Ce pont, unique en son genre, composé d'une seule arche, traverse une gorge, au fond de laquelle est une rue. Il est assez large pour que quatre voitures de front puissent aisément y passer. Il fut construit sous la direction d'un ingénieur français, au commencement du siècle dernier : ce fut la maison Paoli qui en fit les frais.

avec la coupole la meilleure symétrie. L'intérieur offre une croix grecque, ayant à ses aboutissans des autels éclairés par le haut. On y remarque, en objets de peinture, un saint François du Guerchin, un saint Basile de Carle Maratte, qui l'un et l'autre méritent attention. Dans des niches pratiquées aux quatre piliers qui soutiennent la grande coupole sont des statues, dont deux en marbre, de douze pieds de haut, du célèbre Puget. La plus belle est saint Sébastien, que l'on regarde comme son chef-d'œuvre; on y voit le sentiment de la douleur qui s'unit à celui de la résignation qu'a le saint personnage dans le moment où il éprouve les angoisses de son martyre. La tension de ses muscles, celle de sa peau, indiquent, ainsi que tous les traits de son visage, le degré de ses souffrances. Enfin c'est une masse de marbre dont on croit entendre les cris de la douleur; mais aussi son regard semble annoncer que son âme n'attend que le moment de s'élever vers le séjour de l'Éternel. La seconde statue offre Alexandre Paoli, évêque de la famille des fondateurs de l'Église; la chape dont il est revêtu laisse sagement entrevoir le nu : les deux autres sont un saint Jean-Baptiste et un saint Barthélemy; elles sont bien inférieures aux premières. Le maître-autel a quelques bas-reliefs en bronze; ils sont de Soldani, Florentin. C'est du haut de la coupole de cette église qu'on jouit au dehors du beau coup-d'œil de la ville qu'on a sous les pieds, et de la rade qui est au loin. On peut aussi voir avec plaisir l'Annonciade, non pour son portail qui est encore à faire, encore moins pour les fresques qui sont chétives, mais pour le luxe de ses matériaux; on y voit deux rangs de quatorze colonnes cannelées, d'ordre composite et du plus beau marbre, avec contre-pilastres; elles partagent

l'intérieur en trois nefs. La voûte est peinte et ornée de brillantes dorures. Aux chapelles des croisées sont des colonnes torses d'une sorte d'albâtre très-beau. Les autres chapelles sont également brillantes : celles Saint-Louis, Saint-Clément et de Lomelini, méritent aussi considération ; la voûte et la coupole sont ornées de peintures où l'or n'a point été épargné. Au-dessus de la porte d'entrée est une Cène, un des plus beaux ouvrages de Procaccini, quant à la composition et au coloris ; sur l'aile droite est une chapelle où repose le duc de Boufflers, commandant à Gênes en 1746. Cette église est fermée et ne s'ouvre que par protection ; il est à croire qu'elle sera du nombre de celles qui seront conservées pour le culte, et qu'alors on la fera terminer. Enfin nous citerons en dernier lieu l'église des Jésuites, voisine de l'Académie et dédiée à saint François-Xavier ; elle est belle quant à l'architecture, comme on peut le croire ; mais ce qui lui donne un nouveau prix, sont une Assomption de la Vierge de Guido Reni, tableau admiré par tous les connaisseurs, il est dans la croisée à droite ; une Circoncision de Rubens, tableau d'un grand effet, et dont les personnages sont fort bien groupés et la lumière bien rassemblée ; un autre dans la croisée gauche, offrant un saint Jésuite, qui guérit un possédé : ce tableau est attribué à Rubens ; il est, dit-on, plus vrai et meilleur que l'autre. Outre ces églises principales, il est encore un très-grand nombre de lieux de prière, ou Oratorios, où se disaient des messes, se récitaient des offices, se faisaient des invocations ; le manque de revenus depuis quelques années en a singulièrement diminué le nombre ; il ne reste plus que quelques madones, où les oisifs vont le soir chanter les Litanies.

Les hôpitaux sont vraiment ici l'indice de la philan-

tropie. Si l'on veut avoir une preuve parfaite de ce caractère, tel qu'il est inhérent au cœur du Génois, il faut aller la prendre dans les hôpitaux, où tout semble être combiné pour adoucir les peines de l'indigence. Le plus grand est celui qu'on nomme Pammatone: c'est un monument d'abord élevé par un légiste, puis soutenu par la bienveillance des nobles; aussi se fait-il distinguer par la beauté de son ensemble : il est néanmoins dommage que l'extérieur ne corresponde point au dedans du bâtiment; escalier, colonnes du vestibule, portique, péristile, partout brille le marbre le plus pur. Les bienfaiteurs et bienfaitrices sont en pied dans leurs niches, et décorent les escaliers et les salles; on en compte soixante-quinze; ces statues ont chacune leur inscription qu'on ne lit guère. Le vandalisme, qui avait des opinions rétroactives, ne les a dernièrement point épargnées; il a mis au niveau de la sainte Egalité ces muets symboles de la charité chrétienne, en leur ôtant leurs collerettes, taillant à sa guise leur bonnet magistral; et toutes ces infractions à la reconnaissance datent d'une quinzaine d'années. Les salles de cet hôpital sont très-spacieuses et bien éclairées; on y reçoit indistinctement toutes personnes qui ont besoin des secours médicaux ou chirurgicaux, quel que soit l'âge qu'elles aient et le pays d'où elles viennent; aussi est-ce à juste titre qu'on pourrait mettre au-dessus de son entrée l'inscription suivante :

Quisquis es, hic humana tuis lenimina morbis;
Indigena aut nobis advena, noster eris.

le nombre actuel est de deux mille quatre cents; elles sont couchées chacune dans leur lit; les convalescens sont dans un endroit à part : on a réservé dans cet hôpital

une salle de maternité, une autre pour les enfans trouvés, dont le nombre monte souvent à plus de deux mille ; et une troisième pour le traitement des maladies vénériennes. Les bienfaiteurs avaient non-seulement pensé aux nécessités présentes des malades, mais encore ils avaient pourvu aux circonstances éventuelles, en plaçant sur les banques des gouvernemens étrangers de grosses sommes qui assurassent le service courant, et ce service était tellement réglé, que, chaque année, il restait en caisse une trentaine de mille francs pour les besoins imprévus. Les malheurs d'une guerre générale ont desséché toutes ces sources de charité, et tellement que les dépenses actuelles sont à la charge de l'État ; aussi les malades sont-ils loin d'être comme ils étaient autrefois. La Faculté de médecine a ici trois branches d'enseignement en activité, savoir, l'Anatomie et les deux Cliniques, dont l'une médicale et l'autre chirurgicale. Les médecins qui font le service de santé dans cet hôpital sont MM. Raggio, Castagnetto, Marchelli et Saetone : les chirurgiens sont MM. Aluigini, Bertamini, Mojon, Ceppi, Marchetti, Gazzoni et Leveroni. Le soin de gestion intérieure est confié à des sœurs qui s'en acquittent très-bien.

L'hospice des Incurables, communément appelé l'Ospidaletto, dû à Hector Vernazza, est dans le voisinage de celui dont il vient d'être parlé ; on y reçoit non-seulement les personnes attaquées de maladies qui sont rebelles à la thérapeutique ordinaire, mais encore les fous et les épileptiques. Il fut aussi fondé par les legs que lui laissèrent les âmes charitables, tant pendant leur vie qu'après leur mort. Les statues de ces dignes philantropes, placées sur l'escalier et dans les salles de cet hospice, rappellent la reconnaissance à leur égard. Les ni-

veleurs, qui sont sourds à de pareils sentimens, ont aussi dépouillé ces muets personnages de leurs marques de dignité ; mais ils ont laissé leur figure à l'admiration de tout homme sensible qui visite ces lieux de commisération. Ces statues, du plus beau marbre, sont tellement noircies par la révolution des années qui se sont déroulées sur elles, qu'on les prendrait pour être de la pierre la plus commune. Quand une administration immuable prendra les hôpitaux en considération, la première chose que doit lui dicter la reconnaissance est le nettoyage de ces dignes personnages. Les médecins attachés à cet hospice sont MM. Grosso et Isola ; les chirurgiens sont MM. Capri, Arata et Rebola.

L'Albergo dei Poveri, fondé par un noble de la maison Brignole, est un hospice magnifique où ce Génois, dans sa prospérité, a dépensé des millions ; il est placé sur le dos d'une colline, hors de la première enceinte de la ville vers le nord, d'où il domine celle-ci et la mer ; une double allée d'yeuses lui sert d'entrée ; l'escalier répond à la beauté de l'édifice, il est tout en marbre. Les salles sont spacieuses et fournies de niches, où sont les statues, également en marbre, des bienfaiteurs ; elles étaient données par la famille. Cet hospice a sur son maître-autel, tout en marbre blanc, un chef-d'œuvre de sculpture du Puget, c'est une Assomption ; la Vierge est très-belle et svelte, sa tête a un caractère qui exhale la divinité, les mains sont délicatement rendues, la draperie en est facile, la portion qui traverse le corps a cependant un peu de lourdeur ; mais ce qu'on admire le plus est le bas-relief représentant la Vierge, qui soutient et contemple Jésus-Christ après sa mort. Ce superbe morceau exprime la profonde douleur qu'éprouve la mère du Sauveur avec une bien grande pureté de sentiment ;

l'artiste était plein de son sujet, mais il est de Michel-Ange, et c'est tout dire. On fait travailler la jeunesse dans cette maison; elle file, carde et même tisse aujourd'hui; elle y est en réclusion : les revenus de cette maison, autrefois considérables, sont aujourd'hui réduits à peu de chose.

Après ces monumens publics de Gênes, on peut citer la Douane, édifice considérable, dont la façade, vers la mer, a été peinte par Tavarone; elle représente saint George à cheval, prêt à frapper d'une pique un dragon au-dessous de lui, et les armes de la république soutenues par des Vertus et des enfans, avec différens instrumens nautiques et guerriers : la Bourse, dont la voûte est soutenue par nombre de colonnes en marbre d'ordre dorique, et où se trouvent beaucoup de débitans : le Port-Franc, qui est, près le débarcadère, un espace clos, percé de petites rues et rempli de magasins, sur lesquels flottent les pavillons des nations étrangères. Là s'entreposent toutes les marchandises qui arrivent à Gênes pour en repartir; elles n'y payent aucun droit : c'est un lieu où règne un mouvement perpétuel, même au temps de calme qui semblerait y devoir produire la cessation actuelle des affaires. Près de là est la place dite Banchi, du voisinage de la banque Saint-George, si renommée autrefois; le bâtiment en est fort sale : la seule chose à y voir est une très-grande salle où sont les statues des fondateurs et bienfaiteurs de l'établissement.

CHAPITRE XXXIII.

Académie. — Instruction publique. — Bibliothèques.

L'Académie existait précédemment sous le nom d'Instituto Ligure, créée en 1751 ; elle fut réorganisée depuis quelques années sous le nom d'Académie impériale des sciences et beaux-arts de Gênes. Elle est partagée en deux sections, dont la première est la classe de physique et mathématiques, et l'autre, de littérature et beaux-arts. Cette Académie a déjà produit deux volumes in-4° ; le premier, sous le titre de « Memorie dell'Academia imperiale delle scienze e belle arti di Genoa ». Il est une autre Académie relative aux beaux-arts mis en action ; tout ce qui est relatif au dessin, à la peinture, à la sculpture, à la gravure, à l'architecture et à l'ornement, est de son ressort : une riche collection de dessins et de modèles en tout genre, ce que l'antiquité peut offrir de classique, des cours de dessin, d'architecture, de gravure, d'ornement, etc., réunis dans un vaste local, forment tout son ensemble. L'enseignement est gratuit ; on y distribue, à la fin de l'année scolaire, des prix d'encouragement aux élèves qui ont suivi chaque cours, et dont les travaux ont été exposés en public. L'art de guérir a également une association connue sous le nom de Société d'émulation de médecine. Ses membres sont les médecins et chirurgiens les plus distingués, qui se réunissent pour recueillir, étendre et propager les connaissances, observations et découvertes qui peuvent être utiles à l'hu-

manité souffrante. Cette société a déjà publié plusieurs Mémoires, qui ont manifesté son zèle et ses moyens. Enfin il est une Société d'émulation pour l'agriculture et l'industrie, et, le dimanche après l'Assomption, il y a une exposition publique, où sont admis tous les produits industriels du département, et des prix sont accordés à ceux qui les ont mérités.

Il est également à Gênes une Instruction publique; ses membres réunis prennent le titre d'Académie de Gênes, qui fait partie de l'Université française. Cette Instruction date d'un temps très-reculé, mais elle ne prit réellement son essor qu'à la destruction des Jésuites, époque où les biens provenant de leur suppression furent ajoutés à ses ressources, à charge par elle d'acquitter les pensions allouées aux membres congédiés. Aujourd'hui elle est montée sur le même pied que ces sortes d'établissemens en France. Elle est composée de quatre Facultés, savoir, celle de Droit, de Médecine, des Sciences physiques et mathématiques, et de Belles-Lettres. Le recteur est M. Serra; l'inspecteur, M. Viviani, qui a beaucoup travaillé sur l'histoire naturelle. Ces Facultés se composent ainsi qu'il suit:

FACULTÉ DE DROIT.

	MM.
Droit naturel, des Gens, civil,	Molini.
Code Napoléon, de Commerce,	Solari.
Législation, Procédure criminelle,	Clavarini.
Droit public français,	Ardizzoni.
Droit civil, relatif à l'Administration publique,	Gagliuffi.

FACULTÉ DE MÉDECINE.

	MM.
Hygiène et Pathologie,	Scassi.
Botanique, Histoire naturelle,	Viviani (1).
Chimie générale, appliquée aux arts,	Ferrari.
Médecine légale, Matière médicale,	Mongiardini.
Nosologie et Cliniqne interne,	Olivari.
Anatomie, Physiologie,	Pratolongo.
Institutions chirurgicales,	Bonomi.
Clinique externe,	Guidetti.
Opérations chirurgicales, Bandages, Accouchemens,	Bertamini.
Chimie pharmaceutique,	Mojon (2).

FACULTÉ DES SCIENCES.

Calcul différentiel, intégral et mécanique,	Moltedo.
Physique générale et expérimentale,	Pagano.
Astronomie et Nautique,	Badano.
Changes et Opérations commerciales,	Vincens.

FACULTÉ DES LETTRES.

Philosophie générale et particulière,	Sconnio.
Littérature grecque et latine,	Biamonti.

(1) Auteur de plusieurs Observations sur l'histoire naturelle, notamment d'un Voyage dans les Apennins de la ci-devant Ligurie, et d'un autre intitulé *Phosphorescentia maris quatuordecim lucentium animalculorum novis speciebus illustrata.*

(2) Auteur d'une bonne Analyse d'un pétrole ou naphte, qui paraît depuis peu à Amiano, village du département de Parme, près de Fomovo et de Varèse; de Remarques sur une fouille de bois bitumineux près de Castelnovo; d'une Analyse des eaux sulfureuses et thermales d'Acqui; d'un Cours analytique de chimie; d'une Description minéralogique de la Ligurie.

	MM.
Langue et littérature française,	Marré.
Langue et Littérature italienne,	Bocci.
Histoire et Géographie ancienne et moderne,	Serra.

Le Lycée impérial est sur le point d'être en activité : les Écoles pies suppléent actuellement à son défaut, sous le titre d'Écoles communales. Cette Institution collégiale, qui date de l'extinction des Jésuites, a une bibliothèque assez bien fournie en bonnes éditions, un riche cabinet de médailles, et autres monumens utiles pour l'étude de l'histoire. Il est en outre des Écoles primaires pour chaque quartier, un Séminaire archiépiscopal, et une École de sourds et muets, fondée, en 1801, par M. l'abbé Assarotti.

Ces facultatistes donnent leurs leçons dans le palais de l'Université : c'est un des plus beaux édifices de Gênes; et dire qu'il était autrefois la maison des Jésuites, c'est annoncer quelle en est la majesté. Il fut donné à ces bons Pères par un seigneur de la famille Balbi. Il offre une forêt de colonnes, placées à différens étages; de beaux escaliers qui se développent successivement, à mesure qu'on les monte; des péristiles sous lesquels sont les portes des salles où se font les classes, des balustrades ornées d'orangers et citronniers qui semblent accorder l'art avec la nature : on y admire deux lions en marbre, ils décorent le vestibule. Un jardin botanique est au plus haut, où parmi le vert feuillage de l'oranger se distingue son fruit doré: ce jardin est par étages, attendu sa position sur le dos d'une colline; il commence et ne peut que devenir complet par les soins qu'en prend M. Viviani, savant à qui l'histoire naturelle a de grandes obligations pour l'in-

térêt qu'il lui porte; on s'occupe à l'étendre par en haut, pour y placer les plantes qui ne craignent point une exposition vers le nord. En continuant de monter, se trouvent des corridors et appartemens qui servent aux professeurs; enfin au faîtage sont les chambres des pensionnaires. Le Cabinet ou Muséum d'histoire naturelle dont est enrichi le local est dû à l'activité toujours renaissante du professeur Viviani. Ce Muséum est riche en productions indigènes, comme oiseaux et poissons; en minéraux, trouvés tous dans le territoire ligurien, considérés et mis sous leur classification par le même professeur dont nous venons de parler. Le gouvernement de la métropole vient de l'enrichir de plusieurs caisses dans lesquelles étaient tous les minéraux que produit le sol français. Les échantillons sont beaux et les pièces zoologiques bien conservées. Il est une salle très-grande, très-haute et toute ornée en fresques, tant les murs que la voûte; c'est dans ce local que se soutiennent les examens et les thèses; on y fait aussi la distribution des prix.

Les étudians qui fréquentent l'Université peuvent également cultiver leurs connaissances dans différentes bibliothèques qui leur sont ouvertes. On en compte trois, entretenues aux frais du gouvernement, savoir; celle Franzoni, qui est dans l'ancien couvent de Saint-Ambroise, elle est ouverte tous les jours; celle des pères de la Mission, à Saint-Mathieu, et celle de l'Académie impériale, rue de Balbi. Toutes ces bibliothèques ont été faites des livres des maisons religieuses supprimées, aussi sont-elles riches en ouvrages de théologie, en éditions grecques et latines des pères de l'Église: celle de l'Académie offre néanmoins des ouvrages d'histoire et de littérature en assez grand nombre et bien

choisis, et aussi plusieurs sur les sciences mathématiques et physiques, récemment acquis pour combler l'énorme vide en ce genre. Mais une bibliothèque que la bonté du propriétaire a bien voulu ouvrir au public est celle dite Berio; elle est place Campetto: on y trouve une riche collection de livres anciens et modernes dans tous les genres; elle est sous la direction d'un ecclésiastique indien, avec qui j'ai eu d'autant plus de plaisir de converser qu'il avait habité, depuis moi, Surate, ville riche et commerçante, où j'ai pratiqué cinq ans la médecine lors de mon premier voyage aux Indes.

CHAPITRE XXXIV.

Promenades. — Théâtres. — Fontaines. — Villas. — Lo Scoglietto. — Les Femmes. — Le Commerce.

La promenade des gens à voiture, car il faut donner le pas à ceux que la fortune considère avec complaisance (1), a lieu vers le soir, et commence depuis le Mole neuf jusqu'à l'Acquasola; c'est une étendue de près de trois milles où l'on jouit successivement de points de vue si variés qu'on ne saurait s'en rassasier. On parcourt un quai où l'on a en vue la mer, des palais, des maisons assez jolies, des oratoires, des montagnes pelées et d'autres cultivées, dont la variété est très-récréative. A la porte Saint-Thomas la promenade se continue par

(1) Ceux qui sont moins favorisés d'elle sur ce point peuvent néanmoins jouir momentanément de cet avantage, en en choisissant une de louage parmi celles qui se tiennent sur la place de l'Annonciade.

l'Acqua Verde ; c'est la place la plus belle de toute la ville ; aussi y a-t-on élevé depuis peu une statue en pied à Napoléon avec cette inscription :

Imperatori Napoleonî
Magno
Commune Genuensium.

Il est dommage que l'exécution du monument réponde si peu au sens de l'inscription. La promenade se continue par la belle rue Balbi, la place de l'Annonciade, celle dite Amorosa, et va finir à l'Acquasola. Les dames de moyen état, qui n'ont ni voitures, ni portantines, et qui par conséquent ne peuvent aller loin, se contentent du petit circuit de l'Acqua Verde; c'est là que, la tête et les épaules couvertes du mezzaro, sorte de voile blanc ou de couleur, elles viennent avec leurs cavaliers se mêler aux femmes du peuple, vêtues en corset, et ayant leurs cheveux tressés et retenus en arrière avec une ou plusieurs aiguilles d'argent. Les dames du plus haut titre, descendues de leurs voitures, accompagnées d'un Patito et suivies de leurs laquais, y viennent aussi souvent étaler leur luxe, se reposent sur des chaises, et jouissent des agrémens de la conversation avec leurs semblables. Le piéton, qui ne regarde point à son temps, encore moins à sa peine, ainsi que le voyageur curieux, les soldats, les desservans d'église, de chapelles et d'oratoires, les précepteurs avec leurs pupilles, enfin tous ceux *quibus est domi augusta supellex*, en choisissent une qui a aussi ses agrémens ; celle-ci commence à la porte Saint-Thomas et se continue jusqu'à la place dite la Cava ; elle a environ deux milles de long. On contourne tout l'intérieur du port, ayant, d'un côté, une perspective de maisons plus ou moins belles,

et de l'autre la mer, qui vient se briser au bas des jetées que l'on suit. De distance en distance sont des vedettes, des fortins, des embrasures où l'on peut mettre du canon de fort calibre; on passe sur un pont d'une seule arche, qui établit une communication entre la mer et l'arsenal, lieu destiné à la construction des vaisseaux, puis par devant la darse, où mouillaient les galères. Enfin on monte sur une porte de la ville, et l'on gagne jusqu'au vieux Mole, et de là on arrive à la petite place dite Delle Grazie. C'est là où les négocians, les spéculateurs, qui ont fait hausser ou baisser les effets à la Bourse, vont, au moindre signal que donne la Lanterne, distinguer, à l'aide de leur longue vue, les vaisseaux qui viennent du Levant ou du Ponant. Cette promenade est d'autant plus fréquentée l'hiver, qu'on y est à l'abri du vent de nord et autres voisins de cet aire. L'Acquasola est une promenade d'été; elle est particulièrement fréquentée par la bourgeoisie, qui s'y rend après le service divin, pour y jouir de tous les agrémens que peut procurer une belle soirée de cette saison. Elle est sur un rempart qu'ornent de beaux arbres qui s'élèvent d'un sol de verdure; on y jouit de la vue qu'offrent Bisagno, les hauteurs de St-Martin d'Albaro et la mer: cette promenade est garnie de bancs qui offrent un repos aux vieillards, entourés d'enfans qui, par leurs jeux, leur rappellent les plaisirs qu'ils goûtèrent dans le jeune âge. Dans les fossés voisins des murs de la ville sont des jeux de ballon, où une jeunesse vigoureuse déploie son adresse et sa force, excitée par le gain qui attend le succès.

Gênes s'est oubliée sur l'article des théâtres; Livourne, où se trouve une poignée de marchands logés dans des bâtimens fort modestes, vient de faire preuve de retour à l'égard des favoris de Melpomène et de

Thalie, qui accourent chaque saison pour l'amuser; et Gênes la Superbe n'a encore rien fait qui manifeste sa reconnaissance pour ce peuple d'étourneaux. On peut dire qu'elle est ingrate, comparaison faite avec les autres villes de l'Italie, lesquelles, pendant les actions théâtrales, ont au moins voulu loger, convenablement à leur rôle, les héros et les héroïnes qui, ayant déposé le manteau et déchaussé le cothurne, n'en vont pas moins manger leur macaroni sous leurs chétifs lambris. On compte deux salles de spectacle fréquentées par le beau monde, savoir; San-Agostino, près l'église de ce nom; Falcone, dans le palais de Marcellino Durazzo. Le grand théâtre s'ouvre, comme dans toutes les villes de la Presqu'île, le jour même de Noël, et continue jusqu'à l'ouverture du carême. Les bouffes prennent à Pâques, et continuent jusqu'en juin, époque où ils laissent le champ libre aux artistes français. Les pièces sont souvent les mêmes que celles que l'on donne dans les autres grandes villes, et entrecoupées comme ailleurs de fort mauvais ballets, où les sauteurs jouent vigoureusement du mollet. Il est quelques Teatrini qui sont dans les environs de la Polceverra, mais ils sont pour le peuple.

Les fontaines ne sont ni belles, ni abondamment fournies, mais, sans être fastueuses, elles servent au besoin; elles reçoivent leurs eaux d'un aqueduc qui prend naissance des sources près de Bisagno, se continue dans la vallée, et, s'approchant de la ville, il lui apporte les eaux les plus claires et les plus saines. Les conduits pour chaque maison sont si bien disposés, que celles-là même qui ont douze étages en sont fournies jusqu'au dernier. L'autre côté de la ville et le faubourg près la porte Saint-Thomas reçoivent leurs eaux d'un petit aqueduc qui prend de la Grasso ou Grand-

Lac, ainsi que des autres sources du canton. La seule fontaine publique qui mérite considération est celle en marbre qui est dans le voisinage de la Bourse. La ville a encore ses sources particulières, outre de vastes citernes dont on peut tirer avantage en cas de siége, si on lui coupait la jouissance de ses aqueducs.

Les villas sont en grand nombre entre la seconde et la troisième enceinte de la ville; elles ont la plupart une très-belle exposition sur le coteau et au sommet des monticules qui varient leur site, et donnent à tout le tableau un caractère de vie des plus gais. Une que l'on peut citer comme belle pour l'agrément du jardinage et des eaux est à Zerbino; il faut beaucoup gravir pour s'y rendre; c'est la plus fournie en matière de botanique qu'aucune autre de Gênes. Le propriétaire, Hippolyte Durazzo, y a rassemblé toutes les espèces qu'il a pu se procurer et les a placées indistinctement dans ses bosquets, suivant en cela non l'ordre des livres, mais celui de la nature, qui aime le mélange. Un de ses frères, qui a un goût différent, s'est borné à l'histoire naturelle; je ne saurais mieux faire, pour mettre en évidence ce personnage trop caché, que de transcrire ce qui en est rapporté dans l'Annuaire statistique du département de Gênes. « Les fastes des sciences naturelles n'oublieront certainement pas, y est-il dit, le nom de ce citoyen respectable, qui se refusait, autant que son rang le lui permettait, aux places les plus éminentes de l'ancien gouvernement génois, pour se livrer, dans sa retraite champêtre de Cornegliano, aux objets favoris de ses études. Il trouvait, dans la compagnie de Spallanzani, de Saussure, de Smith, et autres naturalistes qu'il accueillait dans sa maison et qu'il honorait de son amitié, de quoi se distraire agréablement du poids des affaires

publiques. Son Musée, placé dans les plus beaux appartemens de sa maison, est remarquable particulièrement par la rareté et le choix des objets qu'il renferme, soit dans le règne minéral, soit dans le règne animal. La collection des polypiers surtout est peut-être unique par sa beauté et la conservation de ces singulières et délicates demeures d'animaux microscopiques ». Outre ces villas, on visite encore, quand on aime les plantes, les jardins et les serres de M. Grimaldi, à Pegli; la villa de M. Marcel Durazzo, sur le bastion de l'Acquasola; et celle de M. Di-Negro, sur celui des Capucins. Mais une qui mérite plus qu'aucune autre les honneurs de la mention, quant à son site enchanteur, est lo Scoglietto, maison de campagne et de ville, située près la porte de Gênes, entre les deux enceintes de ses murs; elle est ainsi appelée d'un mot italien qui signifie petit rocher : en effet on en trouve un sur le haut des jardins, au milieu d'un petit bassin que forme l'eau jaillissante d'une fontaine. Cette maison, qu'on pourrait avec raison regarder comme un petit palais, vu son élégance, sa grandeur et ses belles distributions, fut bâtie pour Jean Luc Durazzo. L'architecte Tagliafico en a fait la demeure d'une fée, par la manière dont il a profité de tous les avantages que lui offraient le site, les eaux et les bois dans l'état sauvage où il les a trouvés. Là sont artistement disposés les arbres toujours verts, si agréables à l'œil qui aime et cherche la verdure dans la saison où la nature médite une nouvelle végétation. Ici, pour faire de l'ombrage, s'allient d'une manière mélancolique le buis, l'yeuse, au tilleul, au platane, qui en rendent le feuillage plus gracieux.

Quàm felix æstate locus subfrigidus umbrâ !
Vere trahit vario genialis munere Floræ,

Quemlibet, autumno recreat pendente racemo.
Sic tempestivo partu dat poma secundis
Hortus heri mensis vernâ genitabilis aurâ.

De Amor. DAPHNID. *et* CHLOES., L. IV.

Un des plus grands charmes de cette retraite est celui qu'elle tire de sa position, qui lui accorde, au midi, la vue du port et de la haute mer ; à l'orient, celle de la ville, sur laquelle on domine du haut d'un belvédère, véritable Panorama vivant; au couchant, la rivière du Ponant, qui se prolonge au loin ; et au nord, des collines rustiques, continuées le long des murs qui forment son enceinte ;

Et queis querulæ pendent nudâ de rupe capellæ,
Attondentque boves rorantia gramina vallis.
Et quod inest laudi villæ magis hujus amœnæ,
Transvecti possunt diversâ parte videri,
Dùm procul inflatis pertentant æquora velis.

Ibid.

Vers cette partie est un lac qu'on a formé en rassemblant les eaux pluviales et les sources provenantes des hauteurs de cet élysée. Ces eaux viennent, par plusieurs canaux souterrains, aviver le parc, les jardins, et fournir à la maison l'eau nécessaire à la consommation, en sortant sous toutes les formes que le génie de l'architecte s'est plu à leur donner. Plusieurs de ces eaux s'échappent dans des grottes rocailleuses, dont la fraîcheur invite au repos ceux qui voudraient donner quelques heures à de sérieuses méditations. On y voit dans l'escalier et les appartemens de belles arabesques et divers tableaux en fresque, exécutés par Pietro del Vaga, l'un des élèves de Raphaël. On y trouve aussi une belle bibliothèque, composée avec goût par le même propriétaire.

Les Génoises ont généralement la peau brune, les yeux noirs, bien fendus et vifs dans leur langage; elles s'enveloppent le plus souvent la tête dans des gazes noires qu'elles savent disposer avec coquetterie, de manière que, quoiqu'elles aient le visage caché, elles n'en lorgnent pas moins ceux qu'elles ont intention de voir, à l'église comme ailleurs, car elles saisissent toutes les occasions. Les femmes, même celles de haut titre, sont ici comme par toute l'Italie, c'est-à-dire nulles dans leur ménage; le plus grand nombre, sans éducation, ne s'occupent que de vétilles et de caquets de société. Elles emploient la matinée à courir, seules ou avec un ami, chez les marchands, pour faire des emplettes de colifichets : chemin faisant, elles s'arrêtent dans quelques églises ou oratoires pour y marmoter deux ou trois prières, et le soir elles courent au salut pour y voir brûler les cierges et entendre quelques voix. Un libraire français, qui a voulu spéculer sur leurs momens perdus, a établi une bibliothèque circulante pour leur usage; il n'a pas eu six de leurs noms inscrits sur son registre. Leur plus grande occupation est celle que fournissent les conversations, où maris, amis, abbés, sigisbées se trouvent pêle-mêle et conversent, comme bon leur semble, en commun ou à l'écart; ce qui n'est pas quelquefois sans nuire à la régularité des mœurs qui doit toujours régner dans les familles. Le sigisbéisme est toujours le même que précédemment; l'individu qui en fait le rôle se nomme Patito : une des prérogatives du mari est d'en faire le premier choix; mais le second est toujours laissé à l'épouse, qui le fait alors à sa plus grande convenance. Ainsi la piété s'amalgame aux douces émotions qu'amènent les liaisons, et les sentimens

exhalés en soupirs n'en deviennent que plus vifs dans le tête-à-tête. La religion ne perd neanmoins rien de ses droits; une amante qui s'est alors égarée du beau chemin de la vertu n'en reprend qu'avec plus d'empressement celui qu'elle avait quitté. La contrition est à ses ordres, et une salutaire absolution ne tarde pas à cicatriser ses blessures lors de quelques fêtes solennelles. Le Patito est relégué dans quelque palais ou villas, jusqu'à ce que la dame ait satisfait au saint devoir; et, les jours de rigueur passés, il revient vers elle pour la dédommager des peines de l'absence. Ainsi se composent ce qu'on appelle ici les dames du grand monde, sans que le mari ait quelques petites observations à faire; la coutume est contre toute espèce de rigueur qu'exigerait le lien conjugal, et elle s'est établie de manière à avoir actuellement force de loi. La bourgeoise, la femme de l'artisan mènent une vie plus régulière, parce qu'il faut gagner de quoi fournir aux nécessités du ménage, et que ce besoin, qui se renouvelle tous les jours, met un frein aux dépenses; néanmoins rien ne les empêche de faire quelquefois infraction aux conditions stipulées à la Mairie, et ratifiées sous l'imposition des mains sacerdotales. Elles tiennent le comptoir, et se distinguent des autres Italiennes par le luxe d'un linge blanc et assez fin.

Le département de Gênes, montueux comme il est, n'offre pas de bien grandes surfaces disponibles pour la charrue; aussi les grains n'abondent-ils point sur son territoire. Les Génois ont cherché, sur mer, à suppléer à ce que leur refusait l'ingratitude de leur sol, et leur succès sous ce rapport a été complet. C'est une industrie véritablement louable, et partant très recomman-

dable, que celle qui a pour base le commerce, source de toute prospérité dans un État bien gouverné. Gênes, réduite à elle-même, n'avait point précédemment de flottes formidables dont l'armement eût absorbé le profit; néanmoins elle n'avait pas pour cela cessé ses relations avec les ports du Levant, ni avec les autres nations commerçantes; l'établissement de sa banque lui en facilitait alors les moyens. Elle sut d'ailleurs profiter des sottises de ses voisins pour améliorer son commerce : les manufacturiers du Milanais, réduits à la misère par sa suppression des fabriques en soie, ont été attirés et bien payés par elle, et c'est à de pareilles fautes du gouvernement de Milan qu'il faut rapporter l'excellence des soieries génoises. Devenue simplement marchande, elle n'a plus porté ombrage aux souverains, et, sous ce rapport, ses navires ont été accueillis partout où ils se sont présentés. L'État s'est amélioré par les richesses qu'ont acquises les particuliers, et ainsi s'est réalisée la maxime que dans tout pays bien réglé l'État doit être pauvre et le particulier riche. Gênes accueillait tout genre quelconque d'industrie, et tirait ainsi son luxe du commerce, qui ne déshonore personne. Les nobles comme les roturiers le faisaient, chacun selon la force de ses moyens; l'activité sur ce point était de tous les états. Si aujourd'hui les moyens manquent, à raison des obstacles que mettent à la navigation les flottes ennemies, à la première occasion favorable l'activité reparaîtra, et l'histoire de cette puissante ville fait connaître combien facilement elle peut se dédommager de quelques momens d'inertie. Le commerce actuel roule sur les velours; les plus beaux se faisaient autrefois avec la soie que les Anglais apportaient de la Chine. Il s'exporte aussi beaucoup de damas et autres

soieries, de la bonneterie, de la tannerie. Le commerce roule encore sur le galonnage, les huiles, les pâtes et confitures, les draps et papiers, le fil, le blanc de céruse, le fer; les fonderies de canons, de cloches; les savons, les pâtes, notamment le macaroni qui se fait avec le grano duro; les marbres durs et ouvragés, et autres petites branches d'industrie dont le produit est de consommation intérieure, comme le miel, la cire, les ouvrages de terre à pipe, le charbon de terre, etc. Tous ces objets sont échangés pour d'autres exotiques et même indigènes, tels que les fromens qui se tirent de la Lombardie, de la France, de la Suisse ou de la Sicile, et même de la Hollande et de l'Angleterre. Les Génois sont très-fins dans les affaires; leur réputation même sur ce point ne leur est pas avantageuse. Non-seulement le commerce autrefois alimentait tout le monde à Gênes, mais encore souvent il enrichissait au-delà des espérances. C'est à cette agréable prérogative des Génois sur les autres peuples de l'Italie que se doivent rapporter les fondations et bonnes œuvres publiques qu'ont faites divers particuliers, non-seulement après leur mort, mais encore pendant leur vie. Tous les grands hôpitaux ont été bâtis et rentés par de riches familles. La plus belle église, l'Annonciade, a été élevée aux frais de la famille Lomelino. Celle Berio, qui aimait plus les lettres qu'aucune autre, fonda une bibliothèque; il y avait même encore dernièrement des associations de bonnes œuvres pour doter les filles qui se mariaient ou qui entraient au couvent. Toutes ces institutions, marquées au coin de la bienveillance, eussent été louables si elles n'eussent point été faites aux dépens de l'éducation que les Génois aisés auraient dû donner à leurs enfans; car, il faut l'avouer, nulle

part en Italie on n'en donnait une plus mauvaise. Aussi ne fallait-il pas aller à Gênes pour y puiser les grands sentimens que donne une institution libérale, appuyée sur les bases de la franche urbanité.

CHAPITRE XXXV.

De Gênes à Parme, — Novi, — Tortone, —Voghère — et Plaisance.

Après avoir laissé sur la gauche un rocher escarpé sur lequel est élevé un très-beau phare dont l'origine date de 1543, on arrive à Sampierdarena, faubourg très-long et très-beau, où se voient quelques palais dégradés qui ornent encore une rue très-étroite, et l'on continue ayant sur la gauche la Polcevera, torrent qui roule dans une petite vallée, sur un lit très-large, en descendant du nord au midi dans la mer de Gênes. Ce côté offre une suite de montagnes très-bien cultivées en oliviers et en châtaigniers, et enrichies d'un grand nombre de maisons de campagne fort jolies, de petites églises et oratoires bâtis sur la cime des collines. Après avoir fait environ douze milles par une belle route (1)

(1) Jadis on traversait le torrent nombre de fois avant d'arriver à Campo Marone; il fallait se faire passage à travers les cailloux et les sables que les eaux avaient entraînés du haut des montagnes, et, dans les inondations, la route de Gênes en Lombardie était entièrement fermée: aujourd'hui on ne le passe plus qu'une fois sur un pont qui est à ce bourg. Ce bienfait est dû au doge Cambiaso, qui le fit faire à ses frais, il y a environ cinquante ans. Les riches Arméniens dans les Indes, les Mahométans méritent ainsi souvent du public, par des monumens d'utilité générale dont, en mourant, ils ont laissé les fonds: Madras, Surate, Pondichéry m'en ont offert nombre d'exemples.

où cette variété d'objets passe et se renouvelle souvent, on arrive à Campo Marone, lieu ainsi nommé à raison de la grande quantité de châtaigniers qu'on y cultive. C'est un bourg assez fort, près duquel, dans le petit village d'Issoverde, est une carrière de sélénite qui fournit le plâtre de consommation à Gênes. Après ce lieu vient une colline où paissaient quelques vaches fort maigres; elle nous mena à une montagne dont il fallut gravir la croupe méridionale pendant l'espace d'environ cinq milles. Le chemin est en zigzags ou rampes pratiqués sur son étendue; toute cette partie, qui regarde le sud-est, est assez verdoyante, étant fournie de vignes, d'oliviers et de châtaigniers. La Bochetta, car c'est ainsi qu'on nomme cette montagne, offre des sites assez agréables; c'est la plus haute que j'aie trouvée sur cette route; elle est une continuation de la chaîne des Apennins; elle a pour compagnes d'autres plus petites, formant nombre de vallons et ravins où se rassemblent les eaux qui viennent aboutir à la Polcevera. Ces montagnes, sur lesquelles l'œil se repose avec plaisir, semblent s'affaisser sur le sol à mesure qu'on s'élève, et viennent se confondre avec la mer qui est à l'horizon. On porte à sept cent soixante-dix-sept mètres l'élévation de la Bochetta au-dessus de la mer. Quand on est près de sa cime, on jouit, en se retournant, de la perspective de la mer, qui semble une glace étendue à l'horizon, et dont l'encadrement est formé par toutes les montagnes qu'on a dépassées; on suit de l'œil les contours de la Polcevera sur son lit caillouteux à travers les escarpemens des montagnes. A ce plus haut, se trouve, sur la droite, un corps de logis qui en était autrefois un de garde pour la sûreté des voyageurs dans ces lieux souvent infestés de voleurs. Le revers sep-

tentrional qu'on a ensuite à descendre n'est nullement agréable; presque point de végétation, une surface hachée, une sorte de glaise sans verdure, de la neige dans les hachures; plus de violettes, de primevères, de pissenlits, quelques mézeréons, quelques buis rabougris; des ruisseaux qui, à mesure qu'on avance, se grossissent, et enfin deviennent un torrent qui court se jeter dans le Pô. Tels sont les objets qui se développent dans cette région nord pendant qu'on la parcourt, jusqu'à ce que, descendant plus bas dans une gorge assez boisée où les châtaigniers abondent, on voie la nature reprendre un aspect plus vivant par l'apparition des ronces, des bruyères et des bois de haute futaie. Les habitations de ce haut et romantique séjour sont chétives; quoique placées sur des marbres de toute espèce, elles se sentent toutes de la misère; on n'y rencontre que des femmes petites, à fortes jambes, pieds épatés et gros cou; plusieurs même ont des goîtres. Les enfans jouent avec les petits cochons et les cabris; les plus grands sont à la piste, derrière les voitures ou les mulets, pour en ramasser le crottin. La nourriture de ces malheureux est le pain de leurs châtaignes, le lard rance de leur cochon, et leur boisson, l'eau glaciale des neiges, qui se rassemble et forme de petits lacs dans les ravins, où sont parfois d'assez bonnes truites.

Enfin, vers le bas de la descente, on arrive à Voltaggio, autrefois capitale des Veiturins, l'ancien peuple de la Ligurie; nous y couchâmes. C'est un bourg assez grand, situé sur les bords d'un ruisseau, et qui n'est d'aucun intérêt par ses bâtimens comme par sa position. En quittant ce pays, on entre sur un terrain plat, ayant de chaque côté une suite de montagnes, et bientôt

on descend sur Gavi, où se trouve un château très-fort qui défend ce petit endroit. Ce château, qu'on dit n'avoir jamais été pris, est placé sur le sommet d'un roc fort dur et lamelleux. Cette position pittoresque, avec ses appartenances, lui mériterait mieux les honneurs du pinceau de Van-Loo que ceux de ma plume. Gavi peut renfermer quatre mille habitans environ. Ce petit bourg a néanmoins une bonne auberge, un bureau de poste, et dans son voisinage une source d'eau minérale sulfureuse. A ce lieu succède Novi, ville qui offre plusieurs maisons agréables où les riches de Gênes viennent passer l'automne; il en est même quelques-unes qui offrent la somptuosité des petits palais de la capitale; plusieurs sont peintes en dehors, comme c'est la coutume à Gênes. Novi est un chef-lieu d'arrondissement; elle est placée sur le penchant des Apennins. Cette position la met à même de jouir des avantages d'un pays plat et d'un montagneux; aussi l'air y est-il très-salubre. Son nom lui vient de neuf places fortes qu'on éleva sur son territoire pendant les guerres civiles qui désolèrent l'Italie. Celui qu'on voit encore au dedans de ses murs, sur une élévation, date du commencement du onzième siècle. Les principaux objets d'industrie de Novi sont relatifs à la récolte de la soie et à tout ce qui comporte une branche aussi intéressante de commerce. Les soies de Novi sont en réputation par toute l'Europe sous le rapport de la blancheur et de la finesse; elles occupent plus de huit cents filatures. On travaille encore dans ce canton le fer, la clouterie, la rubannerie et la toile. Novi est aujourd'hui un lieu d'entrepôt; le produit de son industrie passe à Gênes à dos de mulets, en traversant les Apennins. On porte la population de ce lieu à six

mille âmes. En quittant Novi, on entre dans une plaine immense, théâtre de la fameuse bataille qui eut lieu, en 1800, entre les Français et les Russes, commandés par Suwarow. Nos ennemis restèrent maîtres du champ de bataille; mais les armées françaises, très-faibles en nombre, eurent la gloire d'avoir résisté à une force de cent mille hommes : ce fut sur ce lieu d'honneur que le général Joubert perdit la vie. La route est unie jusqu'à près de deux milles de Tortone, où l'on passe la Scrinia, torrent souvent dangereux, qui descend des montagnes de Gênes pour se perdre dans le Pô. Le pont est tout en bois, ayant trente-sept arches : il rend sûr et constant le passage du torrent, qui auparavant était si souvent impraticable.

Tortone, ville forte autrefois, aujourd'hui démantelée à la suite de nos derniers succès en Italie, est assise sur un monticule au sommet duquel se trouvent les restes de la citadelle. Elle est une des plus anciennes villes de l'Italie; son origine, attribuée aux Liguriens, se reporte aux temps antérieurs de la fondation de Rome. Elle fut colonie romaine à une époque où sa population était considérable; la décadence de l'empire lui porta un grand coup. Exposée depuis à toutes les chances de l'anarchie et de la guerre qu'amène toujours le désordre, elle fut détruite et reparut tour-à-tour; enfin, tenant aux intérêts du saint Siége, elle succomba entièrement sous les armes victorieuses de Frédéric Barberousse, qui en était l'ennemi. Les Milanais la rétablirent, et en furent les maîtres jusqu'à ce qu'elle passât, par convention, aux ducs de Savoie. Tortone avait naguère beaucoup d'églises; mais les aigles françaises en ont diminué le nombre : ainsi ont été rendues à l'industrie nombre de mains que l'intérêt occupe

avec plus d'avantage. La cathédrale n'offre rien de curieux, sinon le tombeau antique d'AElius Sabinus, où se voient des bas-reliefs et une inscription grecque. On cite encore comme chose curieuse la chapelle Garofoli en marbre et la balustrade du maître-autel. Tortone offre une population de six à sept mille âmes; elle est fort malpropre, et les femmes sont loin de relever leurs charmes par l'élégance de leur vêtement. Le territoire tortonnais est en plaines, montagnes et collines; il est bien cultivé; on y travaille beaucoup aujourd'hui pour fournir la chaux nécessaire aux fortifications d'Alexandrie. Ce pays autrefois n'était rien moins que sûr pour les voyageurs isolés; aussi les voiturins s'entendaient-ils à Gênes pour le passer en compagnie, de manière à ne rien craindre des malfaiteurs qui fuient la justice des villes limitrophes. Aujourd'hui que le pouvoir est un en Italie, et que la surveillance est des plus actives, les accidens de ce genre sont rares. A six milles plus loin on passe la Curone par une suite de maisons aboutissant à deux portes, et l'on continue par une belle route à travers un pays fertile en vignes et en mûriers, coupé souvent par de petits torrens qui deviennent très-embarrassans lors des grandes pluies, et, après une continuité de belles campagnes que le lin et le blé rendaient très-riantes, nous abordâmes à Voghère où nous couchâmes.

Voghère est un chef-lieu qui a une sous-préfecture. Cette ville est sur la grande route dite Romaine, qui conduit aux principales villes de l'Italie septentrionale; elle est proche du Pô, qui reçoit tous les fleuves et les torrens du voisinage. A une lieue de là est le village de Montebello, où se livra la fameuse bataille dans laquelle les Français préludèrent en courage à celle

qui se livra bientôt à Marengo, bataille qui décida du sort de l'Italie. Voghère est dans une assez agréable position eu égard aux riches campagnes qui l'entourent, aux ruisseaux qui la traversent, et qui font aller nombre de moulins. Sa citadelle et ses murs sont en bien mauvais état ; mais qu'a-t-elle besoin de forces aujourd'hui, vu que l'imprenable Alexandrie la défend ? Sa population est d'environ dix mille habitans. La cathédrale est d'une architecture assez bonne ; mais son portail est encore à faire, et Dieu sait quand il sera terminé. Le territoire de Voghère est bon ; on y trouve de gras pâturages, des vignobles ; en général la culture est profitable, et toutes les semailles y viennent bien, grâce à la bonté du terrain et à la pureté de l'air, qui est des plus salubres. Le plus fort commerce est en grains, vins, fruits, soieries, huiles de noix, et en bœufs que l'on engraisse. Dans la ville on ouvrage le chanvre, le lin, la soie ; on tanne, on teint, et l'on fait de la faïence et de la poterie. Il existe dans ce territoire des eaux sulfureuses que l'on vante comme désopilatives, et que l'on vient prendre dans la belle saison. En quittant cette ville, on vient au bourg de Casteggio, mais par un bien mauvais chemin quand il a plu, vu la nature glaiseuse du sol et la difficulté qu'ont les eaux à s'écouler dans les champs voisins. On y a environ six à huit milles à faire, c'est-à-dire à patauger dans ce bourbier ; et quand on l'a quitté, et que l'on a dépassé Broni, petit village, on arrive à une riante campagne en suivant un très-bon chemin. Cette campagne est toute en lins et en mûriers qui forment lisière. On admire, en ce pays qui est le commencement de la Lombardie, l'art avec lequel les cultivateurs soignent

leurs vignes, roulent sur eux-mêmes les rameaux ployans, puis couchent l'extrémité en terre, et couvrent ensuite ces branches ainsi ployées d'un massif de terre grasse et de fumier, qui devient alors un préservatif efficace contre la gelée. Ce massif est assez épais pour rester ainsi pendant l'hiver sans éprouver une grande diminution lors des plus fortes pluies. En suivant cette belle plaine d'où, au loin sur la droite, on voit le commencement des Apennins liguriens, on vient à Stradella, fort bourg, bien peuplé et assez aisé; en le quittant, on voit, sur la gauche, les riches plaines du Milanais; à l'horizon, le mont Rosa, dont la cime, toujours blanchie par la neige, se confondait, au moment où je voyageais, avec le voile nébuleux qui l'investissait (1). De ce lieu à Plaisance le chemin est très-beau et tracé en droiture à travers des plaines bien cultivées; on laisse derrière soi le castel S. Giovani, qui alimentait encore naguère trois couvens de l'ordre Séraphique; le Tidone, puis la Trebbia, rivière sans lit, sur les bords de laquelle, dit-on, Annibal défit les Romains deux cent treize ans avant notre ère. La Trebbia déborde souvent, et, se répandant sur les terres meubles du voisinage, elle y apporte ses cailloux qui nuisent beaucoup à la culture. Les malheurs que ces débordemens occasionent aux voyageurs sont assez fréquens pour avoir mérité l'attention de S. M. l'Empereur, qui a ordonné la construction d'un pont sur toutes ces rivières. Deux étaient déjà terminés, et deux

(1) Ce mont est entre le Valais et le Piémont. Sa hauteur, selon M. de Saussure, le premier qui a monté à son sommet en 1813, non sans de grandes difficultés, est de deux mille quatre cent cinquante toises au-dessus du niveau de la mer.

autres s'exécutaient lors de mon passage en ce pays. Le charroi, par leur moyen, ne peut que devenir plus facile, et les avantages commerciaux plus assurés. On laisse sur la gauche des restes de piles d'un pont très-ancien, qu'on dit avoir existé du temps des Romains, et, après avoir parcouru un peu de chemin, on se trouve au commencement d'une très-belle avenue qui sert de promenade aux gens à voiture de Plaisance.

Plaisance, aujourd'hui siége d'une sous-préfecture et d'un évêché, est une très-grande ville, fortifiée, bien percée et très-salubre; elle est dans une plaine fort riante, au sud sud-est et sur la rive droite du Pô dont elle n'est séparée que par quelques prairies et des plantations d'environ un demi-mille. Une ville intérieure ne peut se présenter en Italie avec une plus belle apparence; mais, pour plaire, comme le demande son nom, il lui faudrait une plus grande population; elle pourrait sans contredit contenir cinquante mille habitans, et à peine en a-t-elle douze. Ses plaines ont été souvent arrosées de sang dans les guerres anciennes, comme dans les plus récentes. Elle fut d'abord colonie romaine, environ deux cent vingt ans avant notre ère; et dès-lors elle donna de grandes preuves d'attachement à la république, et ensuite aux empereurs. Les Romains y élevèrent un amphithéâtre et d'autres monumens publics pour les plaisirs du peuple; mais tout fut brûlé et renversé dans la guerre entre Othon et Vitellius, et la ville, saccagée et réduite aux abois, fut abandonnée aux sanglots des vaincus:

Quidquid delirant reges, plectuntur Achivi.

Elle commençait à se refaire de ses pertes, Totila, en 545, arrive avec ses hordes meurtrières, et lui fait éprou-

ver les horreurs inouies d'un siége. Alboin lui succède ving-cinq ans après, et lui fait sentir tout le poids de sa haine. Elle respire sous les rois d'Italie, successeurs de Charlemagne, elle prend, à la décadence de l'empire, une forme républicaine, non sans que ses guérêts ne soient rougis d'un sang le plus pur. Elle se rétablissait de ses blessures, les factions Guelfes et Gibelines vinrent les lui rouvrir. Les rois de France, les ducs de Milan, les papes mêmes, qui, à l'exemple de saint Pierre, devraient toujours tenir l'épée dans le fourreau, lui amenèrent des forces armées pour la faire passer à l'état de servitude. Enfin, voisine de Parme, elle fut englobée dans les États de ce duché, et suivit sa destinée dans les événemens politiques. Mais aujourd'hui que l'Italie est sous une même domination, leurs habitans donnent cours à leur industrie, dans la sécurité où ils sont que la France victorieuse éloignera pour long-temps d'eux le terrible fléau de la discorde. On doit croire, d'après ce qui vient d'être dit de cette ville, qu'elle était munie de bonnes fortifications : le système actuel, régénérateur de l'Italie, a entraîné leur démantèlement.

Les objets à voir à Plaisance ne sont pas nombreux, cependant on peut mentionner la grande place. Elle n'est nullement régulière, environnée de vieux bâtimens et de maisons bourgeoises, dont le dehors est fort simple. Les édifices qui la décorent le plus sont le palais Ducal, très-grand, mais encore à finir : on le dit bâti d'après les dessins de Vignole. Il est loin d'être brillant ; c'est aujourd'hui la Commune. La cathédrale est le second édifice dont cette place est décorée vers le midi. Une plus importante encore, à raison de ses ornemens, est la place Napoléon, qui est plus régu-

lière. On y voit deux statues équestres, représentant deux ducs de la famille Farnèse. Elles sont en bronze, et furent jetées en fonte par Moca, élève de Jean de Bologne de Douay; elles sont placées sur deux piédestaux, ayant chacun leur inscription. Ces statues, vêtues à la grecque, sont admirées des connaisseurs, notamment la première, quant à la pose du cheval. L'air du cavalier est aussi animé que celui de son coursier; la tête de celui-ci est belle, et l'ensemble du corps en est bien musclé. La draperie du manteau de Ranuce mérite considération par la manière dont elle semble flotter sur ses épaules. Il est fâcheux qu'un emplacement convenable manque à ces statues pour les mieux faire valoir.

Les lieux de prière sont bien communs à Plaisance, on y compte vingt à vingt-cinq paroisses, sans compter une multitude de couvens et d'oratoires qui fournissaient des moyens de subsistance à ceux qui les peuplaient avant l'extinction des maisons religieuses. Grâce aux événemens des temps précedens, qui, en développant l'esprit militaire, assoupi depuis longues années chez les arrière-neveux des braves Lombards, a donné une énergie plus convenable au mâle caractère de la génération actuelle; le hoyau a remplacé la besace, et la main qui quêtait sème et récolte, ou manie les armes pour la défense d'un prince qui veille au bonheur d'un chacun.

La cathédrale, d'un genre fort lourd, n'offre rien de beau, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur, considérée comme monument. Elle a trois nefs, dont les voûtes sont appuyées sur des colonnes de granit. Ce qu'il y a de plus curieux sont quelques fresques de Procaccini. Au fond du chœur est un tableau qui a poussé beau-

coup au noir, et qui est entre deux modernes, l'un de Camuccini, et l'autre de Landi. On admire les fresques de la coupole, qui sont dans huit divisions. Elles représentent chacune un Prophète accompagné d'anges et de sibylles : elles sont du Guerchin, et sont loin d'avoir la légéreté aérienne que suppose leur composition. Les autres, de Cento et de Franceschini, sont faibles de couleur et de dessin. On cite encore comme belle église Saint-Augustin, bâtie d'après les plans donnés par Vignole. Elle est remarquable par la grandeur et la beauté de ses proportions; elle a cinq nefs, dont celle du milieu est ornée d'arcades, supportées par de très-belles colonnes doriques : celle de la Madona di Campagna, du même auteur, où sont d'assez beaux morceaux de Pordenone, et le mausolée de Lucretia, fille d'Alziati, Génois; enfin le saint sépulcre du Bramante. Les palais sont très-nombreux à Plaisance; on en compte jusqu'à cent : les plus dignes d'être cités sont ceux Scoti, Ranuce Scoti, Dominique Ferrari, Cortesi, enrichi d'un cabinet d'histoire naturelle, où se trouvent tous les fossiles du pays, et celui Paveri, si renommé par ses belles peintures et sa grandeur; enfin celui de Farnèse ou Ducal, que nous avons cité plus haut, qui attend son revêtement, et l'attendra longtemps. Il est tout en briques; il devait former un carré; l'architecture en est simple et d'un assez bon style. Il fut élevé sous Marguerite d'Autriche, et décoré intérieurement par l'Algarde. Il n'a point été habité depuis que D. Carlos, quittant ses États pour habiter Naples en 1737, fit transporter tout ce qui était disponible pour sa cour. Il y a au rez de chaussée de grandes pièces qui sont occupées par des bureaux; tout près est l'ancien théâtre, où l'on ne joue plus : il n'offre

rien qui mérite attention. La ville n'avait que ce mauvais théâtre; depuis peu on en a bâti un fort beau, où les comédiens ambulans viennent jouer l'hiver jusqu'au carême, temps qu'ils prennent pour vivre dans le recueillement que demande l'approche du saint jour de Pâques. Les rues de Plaisance sont généralement belles et bien alignées, et pour le plus grand nombre garnies de maisons régulières, toutes en briques, revêtues d'une couche de stuc, qui leur donne de l'uniformité. Il en est quelques-unes qui sont ornées de fresques. La plus belle et la plus droite est celle Saint-Augustin : elle est ornée, des deux côtés, de superbes palais, où repose paisiblement la noblesse nombreuse et médiocrement riche (1).

Firenzuola est le plus grand pays que l'on trouve, quand, ayant dépassé la Nura et la Lada, petites rivières, on a repris la route pour arriver à Parme. La situation en est agréable. A peu de distance était la voie Flaminienne, qui allait jusqu'à Rimini, par Parme, Modène et Bologne, et proche de là était une abbaye qu'on dit avoir été bâtie sur le lieu où Sylla défit l'armée de Carbon. Après cet endroit, vient Borgo san Donino, situé près le Stirone, autrefois siége d'un évêque. Ce bourg doit son origine et son accroissement

---

(1) C'est dans un faubourg de Plaisance que naquit le célèbre Alberoni, qui, né dans la lie du peuple, était bénéficier de la cathédrale, lorsque le hasard le fit connaître à M. de Vendôme. Ce duc se l'attacha comme aide-de-camp; il devint ensuite cardinal et ministre en Espagne, et vint terminer ses jours dans la ville qui l'avait vu naître, n'ayant pour mobilier qu'une table, quatre chaises et son lit; triste exemple de la fatalité dans ce bas monde, pour tout homme qui, élevé dans les grandeurs, ignore quels peuvent être les caprices de la fortune.

au martyre et au tombeau de saint Donnin, officier de la maison de l'empereur Maximilien Hercule, qui y eut la tête tranchée en 304. Il n'offre en édifices curieux que le collége, autrefois tenu par les Jésuites, et la cathédrale. A la porte sont deux lions en marbre; usage ancien, reçu en Lombardie par les sculpteurs, qui décoraient ainsi le portail des métropolitaines, et qui a cessé depuis le rétablissement des arts. L'église est dans le goût grec, et toute en marbre. La population de ce lieu est d'environ trois mille âmes. Ici on trouve facilement des occasions pour aller visiter les ruines de Velléia, sur laquelle nous reviendrons en parlant de Parme. Castel Guelfo vient ensuite; c'est un lieu fort petit, et d'autant plus connu dans l'histoire, qu'il est dit avoir donné naissance au fameux parti des Guelfes: il est agréablement situé sur le Taro, petite rivière qui devient torrent quand les écoulemens des montagnes ont lieu: son lit s'encombre alors de cailloux ou fragmens de roche détachés des Apennins, et, n'étant point nettoyée, la rivière s'en fait un autre plus loin. Autrefois on la passait sur le dos des paysans, qui vivaient de ce petit commerce. Aujourd'hui on y a établi un très-long et très-beau pont, et cette branche de revenu est tombée pour eux. Mais, d'une autre part, le voyageur y a gagné la sûreté du passage, et n'est point astreint à la cupidité, qui rarement s'allie à la justice. En voyageant dans cette contrée, on traverse de superbes campagnes, toutes en pâturages, arrosées par nombre de ruisseaux et de rivières, qui, descendues des Apennins, que l'on a à droite en gagnant le val du Taro, aboutissent à cette rivière, après avoir porté la vie et la fécondité partout. Toute cette étendue de pays, qui fait aujour-

d'hui partie du département de Parme, offre aussi de nombreux vignobles, dont les vins sont généralement mielleux et nullement agréables à des palais français. Elle fournit aussi beaucoup de lainage, à raison des nombreux moutons qui y trouvent de bons pâturages. Après avoir mis la rivière derrière soi, on arrive à une belle chaussée de près de deux lieues, plantée d'arbres bien alignés, au bout de laquelle se présente Parme, surmontée de ses dômes et de ses clochers.

CHAPITRE XXXVI.

Parme. — Eglises. — Baptistère. — Palais. — Palais de l'Infant. — Hôpitaux. — Hospices.

Parme est une ville qui reporte son origine jusqu'au temps où les Etrusques en jetèrent les fondations. Elle commençait à briller de son propre lustre lorsque les Boyens Cisalpins s'en emparèrent. Les Romains, en 569 de la fondation de leur ville, y portèrent une force armée qui, la colonisant, la fit passer sous leur domination. Ce fut à cette époque que l'on fit la voie qui de Plaisance allait à Rimini, en passant par Parme. A la décadence de l'empire romain, cette ville fut assaillie et prise successivement par les Hérules, les Goths, et enfin par Alboin, roi des Lombards. L'exarque de Ravenne la reprit bientôt, et cette malheureuse cité fut dès-lors continuellement en butte aux prétentions des rois lombards, ses voisins, des empereurs, et aussi des papes, après la donation qui

leur en fut faite par ceux à qui elle n'appartenait point. Parme et Plaisance, sa voisine, qui n'entraient rien moins que dans ces arrangemens entre les têtes couronnées, se maintinrent, non sans beaucoup de troubles, dans le régime républicain, pendant plusieurs siècles, jusqu'à ce que Paul III, s'appuyant des concessions faites au saint Siége par la comtesse Mathilde, la donna enfin à son fils Louis Farnèse, méchant prince, qui la traita bien durement, malgré tout ce qu'en disent les belles inscriptions, monumens ordinaires de la plus basse flatterie. Enfin les actes d'atrocité ayant eu leur juste punition, cette ville, après avoir appartenu à la branche espagnole de Bourbon, voit aujourd'hui les aigles françaises flotter sur le haut de ses tours. Parme est actuellement chef-lieu d'un département qu'on appelle du Taro, et qui a ses limites à l'est du département del Crostolo, du royaume d'Italie, au sud de celui des Apennins, à l'ouest de celui de Gênes, et au nord de celui du Pô. Elle est située sur les confins des plaines de la Lombardie, à la naissance d'une montagne qui faisait le commencement de la chaîne des Apennins, et qui lui fournit des eaux que lui apporte un aqueduc. Entourée de murailles, flanquées de bastions, ayant même une citadelle, elle paraît pouvoir tenir ferme, si un ennemi voulait l'attaquer; mais ce qui était force autrefois, est devenu de nos jours un indice de la plus grande faiblesse, ainsi que l'a fait voir la valeur de nos armes dans les dernières guerres de l'Italie. Parme a trois milles et plus d'un circuit où se trouvent renfermés environ trente-cinq mille habitans. Son intérieur est accessible par des portes, savoir; celle Sainte-Croix, par laquelle on arrive en venant de Plaisance; celle Saint-François; celle

dite Saint-Barnabas, qui mène à Colorno; celle Saint-Michel, ou la porte Romaine, et celle nouvellement construite et la plus belle, connue sous le nom de Porta Nuova. Les rues, qui vont d'une extrémité de la ville à l'autre, mais qui sont peu nombreuses, sont larges, sans être belles, vu la simplicité des maisons qui les bordent de chaque côté, et qui rarement sont à plus de deux étages. Elles sont pavées en cailloux que fournit le lit des torrens voisins. Sur les côtés sont des trottoirs faits en briques, placées de champ. Çà et là, près des boutiques, sont des pierres carrées amovibles, qui établissent une communication entre le dehors et la cave au-dessous. C'est par cette ouverture que, lors des vendanges, les propriétaires des vignobles versent le moût de leur récolte dans les tonneaux qui sont en cave. Des canaux pratiqués sous terre règnent au milieu des rues pour recevoir les eaux pluviales. Les fontaines, sans être nombreuses, suffisent cependant aux besoins publics : elles alimentent les maisons du voisinage; en même temps qu'elles désaltèrent le passant et rafraîchissent l'air; elles sont fournies par un aqueduc dont la source est à Malandriano, à cinquante milles de la ville. Chaque maison a en outre son puits, qui en donne une très-bonne. On ne boit point l'eau de la Parme, à raison de la crudité qu'on lui attribue. La Parme est une rivière qui a sa source dans les Apennins; elle s'avance vers la ville; mais, avant d'y entrer, elle s'unit à la Baganza, et passe, quand elle y est parvenue, sous trois ponts; le Ponte Verde, ainsi nommé parce qu'il est en bois peint de cette couleur; il conduit au jardin public; le pont du milieu, et celui qu'on appelle Capra Succa. Ces deux derniers sont en pierre et à plusieurs arches. Cette

rivière est souvent très-chétive, et d'autres fois fort menaçante, ce qui est le propre de tous les torrens. En été, elle n'a suffisamment d'eau que pour alimenter les canaux souterrains qui passent sous la ville, et qui fournissent celle nécessaire pour faire aller les moulins.

Les églises de Parme sont en aussi grand nombre qu'à Plaisance; celles qui méritent le plus d'être connues sont la cathédrale et quelques autres dont nous ferons mention ci-après. La cathédrale est vaste et en brique comme tous les autres grands édifices, notamment les palais; elle est dans un genre gothique tant en dedans qu'au dehors: au-dessous de son chœur est une autre église inférieure. Les chanoines n'y ont point quitté leur poste, malgré tous les bouleversemens qui ont dérangé l'ordre établi dans les fonctions publiques; ils font l'office, l'été, dans l'église supérieure, et, l'hiver, dans celle d'en bas. Le chœur d'en haut a un maître-autel richement décoré en marbre. On admire à la coupole les fresques du Corrége; elles en ornent aussi les pendentifs, où se voient les quatre Évangélistes: elles étaient superbes dans leur fraîcheur, notamment celles de la coupole, qui offrent l'Assomption de la sainte Vierge, au milieu des anges et des saints. On y voit encore toute la chaleur de l'imagination et la hardiesse des raccourcis, autant cependant que le permet la nature actuelle des objets qui, poussés au noir, sont dans un état de bien grande dégradation. Heureusement que la gravure nous a conservé tout ce qui a rapport au dessin de ce chef-d'œuvre; mais on n'y trouve plus l'ensemble de la composition, encore moins la beauté du coloris: c'est une mauvaise traduction où le génie du peintre a été honteusement travesti, sans qu'on ait pu rien y mettre de ce tendre, de cet

agréable qu'il sait répandre sur ses carnations. Sur les côtés des autels latéraux sont les inscriptions sépulcrales du Carrache et de Pétrarque, archidiacre du lieu : la dernière est surmontée d'un buste en marbre du poëte ; sur les côtés sont deux génies qui pleurent. Le monument est de pure gratitude de la part des chanoines qui le firent élever, le poëte n'ayant point été enterré dans cette église, mais bien à Arqua.

Le Baptistère peut être considéré comme une appartenance de cette église ; c'est un monument gothique des mieux conservés. Il est octogone au dehors, et orné, depuis le bas jusqu'au plus haut, de colonnettes avec galeries : au dedans sont deux rangées de colonnes, placées les unes sur les autres, au nombre de seize. Dans un endroit de la circonférence est un maître-autel, et tout près des stalles pour des officians : une cuve est au centre ; elle est renfermée dans une autre beaucoup plus grande, octogone et d'un marbre rougeâtre, et commun dans le Vicentin. Les fresques sont anciennes et peu estimées. L'église Saint-Jean-l'Évangéliste est d'une simplicité majestueuse ; elle offre plusieurs autels en marbre précieux, où l'on voit beaucoup de pierres dures entremêlées ; mais ce qui intéressait le plus dans une chapelle à droite, était, en regard, une Descente de Croix et le Martyre de saint Placide et de sa sœur, par Le Corrége, où l'on voit une belle expression de forme et une bonne liaison de lumière : le premier est actuellement à Paris. On voit aussi dans cette église, aux arcs doubleaux des deux premieres chapelles, des fresques du Parmesan, qui sont assez bien conservées. La coupole est du Corrége ; elle offre Jésus-Christ montant au ciel, et les Apôtres autour, dans l'état du plus grand étonnement. Le peintre

a fait les figures beaucoup plus grandes qu'il ne convenait, pour répondre au reproche qu'on lui faisait sur ce qu'il n'avait placé à la belle coupole de la cathédrale qu'un ragoût de grenouilles, « un guazzetto di Rane ». Si l'on fait attention à la grandeur, en même temps qu'au raccourci des figures, au nu, à la draperie, on ne peut qu'être étonné de ce prodige de l'art, surtout à l'époque où le jugement de Michel-Ange était encore dans l'abîme du temps futur. Sous les autels de cette église, ainsi que sous celui de quelques autres, sont autant de petits tombeaux qui renferment des reliques de quelques saints, ou qui en attendent; ils sont tous d'un marbre plus ou moins beau, et plus ou moins bien travaillé. La Steccata, église ducale, consacrée à la Vierge, est une des plus belles qu'on puisse citer quant à son élévation; mais son portail est mal situé: elle fut bâtie sur le dessin de Le Bramante et terminée en 1539. Sa forme est celle d'une croix de l'ordre de Constantin, dont les extrémités s'arrondissent, et le milieu s'élève pour former le dôme; elle renferme de très-belles peintures: au cintre de la voûte, au-dessus de la balustrade du chœur, est un Moïse rompant les Tables de la loi et au-dessus de l'orgue trois Sibylles du Parmesan, une de Mazzuolo (1) et autres fresques du Corrége, qu'on observe dans la coupole. Au fond du chœur est un grand tableau de Proccacini de Milan, dont le sujet est le mariage de saint Joseph avec la

(1) Mazzuolo, ce digne successeur dans les charmes et les grâces du Corrége, n'eut pas une carrière heureuse dans le peu d'années qu'il vécut; il était peintre, et l'on connaît le proverbe relatif à la fortune qu'on peut acquérir dans cette profession; mais encore il était alchimiste. Que fallait-il de plus encore pour compléter sa carrière de misère? La Providence, indulgente, la lui termina à son septième lustre.

Vierge; cette dernière figure offre la simplicité la plus onctueuse; une Flagellation et un saint Jean-Baptiste de Lionello Spada; et un saint George de Francescano. Octave Farnèse a un grand monument dans cette église, comme chef des chevaliers de l'ordre de Saint-George. C'était aussi dans cette église que se faisait l'installation des chevaliers de cet ordre, avec toutes les cérémonies particulières à cette institution. L'Annonciade est une assez jolie église, de forme ovale, ayant une dizaine de chapelles dans son contour: on y voit en fresques un saint Sébastien du Corrége, une Annonciation du même, sciée d'une autre église; mais elle a beaucoup souffert dans la pose; un saint Jérôme et un saint Bernard du Parmesan. Saint-Antoine, dans la grande rue, à gauche, non loin de la porte de Rome, est une église que tous les étrangers vont visiter à raison de la singularité de sa voûte, qui est double; la plus basse est percée de plusieurs ouvertures fort larges, à travers lesquelles, selon la position où l'on est, on découvre tous les anges peints dans le ciel de la seconde, et jusqu'à la gloire qui est sur le maître-autel, chose qui surprend au premier abord. Cette église offre de plus, dans des niches, plusieurs statues en plâtre, que Calani Parmesan a bien drapées; et, en tableaux, un Christ de Batoni; un saint Jean-Baptiste prêchant dans le désert, du même. Au-dessus du maître-autel est une autre fresque de Batoni; le sujet est un saint Antoine que les diables tentent, et qui sont eux-mêmes chassés par le Sauveur. Nous citons ici le couvent de Saint-Paul, pour n'être point taxé d'oubli sur la jolie chambre de la supérieure, décorée par Le Corrége, l'enfant des Grâces, qui savait si bien broyer sur sa palette les couleurs de la naïveté dont

son pinceau faisait un si bon usage sur les plafonds; ce petit espace fut peint par cet artiste, pour complaire à la famille qui lui avait rendu quelques services. La voûte offre seize petits tableaux en médaillons, où sont représentés divers jeux du jeune âge avec une simplicité qui excite la surprise; les figures n'ont entre elles aucune ressemblance, et la nature y est si bien exprimée, qu'on attend la parole de ces bambins qui semblent vous l'adresser. La preuve de l'intérêt qu'ils excitent est l'empressement de tous les artistes à les copier, pour les avoir en porte-feuille. Les figures ont pour cadre des couronnes de feuilles; au-dessus sont des monceaux de fruits, au-dessous des bas-reliefs en clair obscur, représentant des sujets fabuleux; la frise est parsemée de têtes de beliers : sur la cheminée, comme tableau, est une Diane dans un char, et traînée comme en triomphe; au-dessus d'elle sont des Génies tenant des instrumens de chasse. L'église était autrefois ornée de tableaux d'Augustin Carrache et de Raphaël; ils ont été placés ailleurs depuis la fermeture de cette église. Les églises, oratoires et couvens sont encore très-nombreux, malgré les suppressions faites dans ces derniers temps : il est à croire qu'elles souffriront encore quelque réduction, si l'esprit philosophique n'éprouve aucun obstacle dans sa marche.

Les palais ne sont point nombreux à Parme : ils n'ont point aussi la fastueuse élévation de ceux de Gênes, ni la grandiosité de ceux de Rome; néanmoins on peut en citer quelques-uns sous le rapport de leur belle apparence, et tels sont ceux Galantini, Pallavicini, Soragna, Rangoni, Bianchi et Bajardi. Le palais Ducal, situé vers le nord, entre le bastion dell' Aquila et celui de' Fiori, faisant partie du jardin public, offre une ar-

chitecture noble et régulière ; il fut entièrement restauré sous Dutillot, tellement que son extérieur n'offre plus rien de ce qu'il était du temps des Farnèses, qui en faisaient leur maison de plaisance. On trouve dans son intérieur de beaux appartemens qu'occupaient le prince et son épouse; on y voit de belles fresques d'Augustin Carrache, de Cignani et autres artistes célèbres. Ferdinand a fait effacer les plus belles figures, à cause de leur nudité. Au plus haut du palais est un donjon d'où l'on jouit du plus beau coup-d'œil sur la campagne : c'est au pied de cette terrasse que se donna la grande bataille de Parme, gagnée, par les Français et les Piémontais sur les Autrichiens, en 1734. Le palais Sanvitalli est sans contredit un des plus beaux que l'on puisse compter, aussi fut-il occupé par l'empereur Napoléon, quand, allant à Bologne, il passa par Parme. Ce palais est très-vaste et très-bien décoré au dedans : dans ses appartenances est un très-beau théâtre, où l'hiver on donne des bals de société.

Le palais de l'Infant, commencé par les Farnèses, offre un assemblage de grandes masses dont on ne peut guère saisir l'intention; quelques-unes ont leur détermination, et d'autres sont et seront long-temps à l'avoir. L'architecte Petitot avait présenté en 1754 plusieurs projets pour régulariser la bâtisse déjà faite, et lui donner une utilité ; le manque d'argent a rendu nulles toutes les conceptions : aujourd'hui, où l'on n'en a guère plus, on fait jouer la mine sur la place Ducale, pour y faire un quinconce et avoir de l'ombre quand on s'y promène ; car on a l'intention de reprendre le projet de Petitot, et de faire sur cette place un palais impérial. Autrefois, dans la partie occupée, qu'on nomme Pilota, était une galerie où se trouvaient des tableaux des

meilleurs peintres; elle fixait les regards de tous les étrangers que sa célébrité lui attirait. On y voyait également un riche cabinet d'histoire naturelle et de médailles antiques; mais don Carlos, à qui ces curiosités appartenaient par l'extinction de la maison Farnèse, étant allé siéger sur le trône de Naples, toutes ces richesses le suivirent, et le plus mauvais resta; c'est ce qui arriva aussi dernièrement à Naples, lors de la fuite de Ferdinand II en Sicile. La bibliothèque, la salle des antiquités et celle dite Musée des Arts, sont dans cette partie des bâtimens, ainsi que le grand théâtre. A l'entrée, au haut du grand escalier, sont quelques statues tirées des fouilles de Velléia, sise dans le territoire du duché, et exhumées après une longue suite de siècles.

Le plus grand des hôpitaux est le Civil ou de la Charité; il est à l'ouest et dans une partie de la ville qu'on peut regarder comme son faubourg: il est beau, autant qu'un hôpital doit et peut l'être; les salles en sont larges, hautes, ont deux rangées de fenêtres; elles sont fouettées à chaque extrémité par un courant d'air que donne une grande porte, toujours ouverte dès que la saison et l'heure du jour le permettent. Elles sont nettoyées et les malades servis par des orphelines proprement habillées, et qui se dévouent à cet œuvre pie. On y traite les maladies de médecine d'une manière régulière et instructive pour les jeunes médecins, à en juger par une feuille qui est attachée à chaque lit, laquelle contient le nom du médecin, celui du malade, son âge, l'époque de son entrée, le nom nosologique de son affection, son étiologie, sa symptomatologie, ses complications, son cours et la méthode curative qu'on lui oppose, enfin le succès et les observations que l'on a eu occasion de faire pendant sa marche. Les maladies chirurgicales sont réu-

nies dans une salle d'environ une quarantaine de lits; le nombre de ceux-ci, tant hommes que femmes, est de trois cents en tout. Attenant cet hôpital, et dans un corps de bâtiment où l'on parvient par un escalier de quelques marches, ouvert dans une de ces salles, est l'hôpital militaire, beaucoup moins beau et moins peuplé que le premier : il est desservi par les mêmes officiers de santé que le précédent; il y a des salles de dissection pour les élèves qui font le service de tous deux. L'hôpital central des Prisons est nouvellement établi dans une maison religieuse, pour y traiter les malades des lieux de détention et bagnes, auxquels on portait auparavant les secours dans leur domicile. Le nombre des lits est de soixante-quatorze, et les malades sous le jugement sont entièrement séparés de ceux qui subissent la peine que comporte leur condamnation : les galeux, les vérolés et les fiévreux ont chacun leur salle. On trouve de plus dans cet établissement un local pour les bains, un pour l'ouverture des cadavres quand la circonstance l'exige, une apothicairerie avec laboratoire, et enfin un logement pour les officiers de santé, l'aumônier et l'inspecteur-économe. La dépense, tout compris, savoir, pain, viande, œufs, vin, biscuit, médicamens, honoraires du service de santé et salaire des employés, ne s'élève guère, l'un portant l'autre, qu'à dix sous par jour. Cet établissement philantropique est dû à M. Goubernatis, sous-préfet, qui en forma le projet; le réglement, ainsi que le formulaire médical, a été fait par M. Tomasini, médecin de l'établissement (1). L'inspecteur a

(1) C'est un professeur qui joint à beaucoup d'érudition sur son art une pratique dont les succès tournent à l'avantage de ceux qui ont

porté l'économie à un point auquel le gouvernement ne s'attendait pas. L'hôpital dei Espoti est un petit hospice où l'on reçoit les enfans inconnus, que l'indigence ou la honte forcent d'y amener; il est dans un quartier reculé de la ville : ces enfans y sont nourris par des femmes qui viennent secrétement y faire leurs couches, et le plus grand nombre est évacué sur les campagnes voisines. Le portrait du fondateur de cet établissement est au fond d'un péristile. Attenant cet hospice est une maison de travail pour les filles grandelettes, auxquelles on enseigne à tisser; elles y restent jusqu'à ce qu'elles se marient, et alors elles sont dotées par l'établissement. Cette maison est très-bien tenue et fait honneur à l'humanité de ceux qui coopèrent à son maintien.

CHAPITRE XXXVII.

Université. — Bibliothèque. — Académie des Beaux-Arts. — Cabinet des Antiques. — Ecole parmesane. — Théâtres. — Artistes. — Places. — Promenades. — Colorno.

L'Université, qui date de 1412, temps où Nicolas d'Est la fonda, occupe aujourd'hui le vaste bâtiment qui forma ce qu'on appelait autrefois le collége des Jésuites. Ce collége, en 1600, fut destiné, par Ranuce Farnèse, à l'éducation des nobles; à la chute de cette société il fut réservé à l'instruction publique, et prit le

recours à ses lumières. Entre autres ouvrages intéressans qu'il a publiés, on distingue le suivant, intitulé « Sulla febbre gialla americana e sulle malattie di genio analogo, Richerche patologiche ».

nom d'École Saint-François, sous le ministère de Dutillot : vers ce temps, cette école fut organisée en établissement universitaire, qui eut tant de célébrité que plusieurs étrangers vinrent y étudier. L'instruction y a été en vigueur depuis cette époque jusqu'au temps présent, malgré toutes les vicissitudes peu favorables où l'enseignement s'est trouvé et où il est encore ; car, depuis la réunion définitive du duché de Parme à la France, les émolumens des professeurs sont presque nuls, et l'enseignement est en souffrance, quoique des fonds aient été assignés pour subvenir aux nécessités. La distribution du local est très-bien entendue pour remplir son objet, quoiqu'il y ait aujourd'hui quelques petits changemens intérieurs à faire pour utiliser davantage l'enseignement que donnent les professeurs qui traitent des sciences exactes. L'amphithéâtre d'anatomie est mal éclairé et point assez grand ; les salles de dissection sont trop petites et n'ont point d'eau. Cet établissement public a aussi un cabinet d'anatomie, où les pièces qui figurent le plus sont en cire ; ces pièces sont fort inférieures à celles de Florence : il n'y a que deux figures entières ; l'une représente un écorché avec les vaisseaux lymphatiques, et l'autre une femme dont l'abdomen et la poitrine s'ouvrent et d'où l'on ôte successivement les entrailles pour voir ceux subjacens. La partie destinée à la physique n'occupe qu'un cabinet avec armoire, où sont rangées les machines, et une salle pour les démonstrations. J'y ai remarqué une machine électrique, qui seule remplit tout ce qu'on demande aux positives et aux négatives ; elle est faite et améliorée d'après les dessins d'une usitée à Pétersbourg ; elle est d'une très-grande force dans ses effets. Le laboratoire de chimie contient beaucoup de pro-

duits résultans des opérations qui y ont été faites. Il est très-bien tenu ; j'y ai vu plusieurs fourneaux de fusion, et notamment un en fer ou tôle, qui est d'une composition bien raisonnée pour remplir son objet. Le professeur de botanique, M. Pascal, a également un local, pour y élever et entretenir les espèces qui font matière de ses démonstrations ; mais il est petit et peu fourni ; il est aux confins de la ville et voisin du Stradone : les plantes y sont rangées, selon la méthode Linnéenne, dans un emplacement qui tient lieu de parterre. L'Université a encore son observatoire, qu'on doit au P. Belgrado, savant astronome, qui démontrait autrefois cette partie dans le collége. Cette université, sous le précédent gouvernement, était très-suivie, on y comptait environ quatre cents étudians ; on y obtenait des grades. L'enseignement dans cette université se fait de la manière qui suit, sous la direction de M. Cerati, auteur de plusieurs publications littéraires, en prose et en vers.

	MM.	
Langue grecque.	Mazza,	Poëte et auteur de plusieurs ouvrages sur l'harmonie.
Langue latine.	Tonani,	Très-bon poëte latin, connu par ses inscriptions latines.
Langues orientales.	De Rossi,	Auteur de plusieurs ouvrages en langue hébraïque (1).

(1) Ce professeur a mille quatre cent vingt-trois manuscrits hébreux, dont sept cent cinquante Bibles ; une collection entière de livres hébreux du quinzième siècle, une autre des Bibles de textes originaux, au nombre de quatre cent quarante ; il en a une autre de livres de littérature hébraïque orientale. J'ai vu chez ce savant une Bible curieuse par les vignettes et ornemens, elle est en caractères hébraïques, représentant différens dessins en forme de mosaïque. Toute cette précieuse collection a été faite pendant son séjour dans la cité sainte.

	MM.	
Législation, Proc. crim.	Giordani.	Auteur de plusieurs morceaux de poésies estimées.
Droit naturel et civil.	Godi,	— de poésies dans le genre de Pétrarque.
Clinique interne.	Rubini,	— de plusieurs Mémoires de médecine, entre autres d'un sur l'action du quinquina dans les fièvres intermittentes, la fièvre jaune d'Amérique, etc. Ce même professeur publie, depuis quatre ans, le Journal de la Société Médico-Chirurgicale de cette ville : il y en a déjà onze vol.
Physiologie et Pathologie.	Tomasini,	— des Leçons critiques de physiologie et de pathologie; d'un Ouvrage sur la fièvre jaune d'Amérique et de Livourne; d'un Mémoire sur le diabète, d'un autre sur l'action du cœur dans la circulation, d'un autre sur l'action des vésicatoires, et enfin d'un dernier sur les effets de la digitale pourprée.
Clinique chirurgicale.	Levacher.	Auteur de plusieurs Mémoires de chirurgie, et d'un Cours élémentaire de chirurgie théorique et pratique.
Chimie.	Guidotti,	— d'un Mémoire sur les aérolithes.
Physique expériment.	Sgagnoni.	— d'un Mémoire sur le même objet.

Je dois tous ces renseignemens en partie à M. Tomasini et à M. Reynaud, conseiller de préfecture, que je mentionne ici comme ayant été bien accueilli d'eux.

La bibliothèque de Parme, commencée par le P. Paciaudi, théatin dont l'universalité de ses connaissances a le plus illustré la ville, est une des plus belles de l'Italie quant à son vaisseau et à ses boiseries; j'ignore si elle a quelques prérogatives quant à ses richesses qu'on porte à soixante mille volumes imprimés et environ deux cents manuscrits précieux, n'ayant point séjourné assez long-temps pour les examiner. Elle est composée de deux grandes galeries voûtées, qui font partie du palais de l'Infant; trois grandes salles sont

remplies d'ouvrages sur la littérature, les arts, et de beaucoup de manuscrits du quinzième siècle. J'ai distingué parmi ces derniers, 1° un beau manuscrit de Pline, du treizième siècle; 2° douze volumes de manuscrits latins de Morgagni, d'un caractère fort propre, et contenant des observations pathologiques, des dissertations, et autres matériaux inédits. Il serait à souhaiter que l'on fouillât cette mine, qui sans doute pourrait être productive; 3° *Sancti Ildephonsi opus de virginitate beatæ Virginis*, sur parchemin, du dixième siècle; c'est le plus ancien; il est accompagné de figures coloriées, qui, par leur grossièreté, manifestent jusqu'à quel point l'art du dessin était tombé alors; 4° un Coran, d'un caractère admirable, orné de jolis dessins coloriés et de divers traits en or; cet ouvrage avait appartenu au visir qui faisait le siége de Vienne en 1683; 5° un Pétrarque, du commencement du seizième siècle; on le dit avoir appartenu à François Ier, et qu'il lui fut pris à la bataille de Pavie; la première page offre des ornemens du dernier fini, ils sont en traits coloriés et dorés; les triomphes sont accompagnés de miniatures d'un bon goût; chaque majuscule offre dans son encadrement le portrait du poëte; 6° un très-beau manuscrit du Dante de 1373, cinquante ans à peu-près après sa mort; 7° six manuscrits portant pour titre « Exercice de piété pour tous les jours de la semaine, à l'usage de la princesse de Parme, fille de Louis XV, et mariée à l'infant don Philippe ». Nous ne citons ce travail, tout en petite bâtarde, que sous le rapport de ses dessins coloriés qui sont du dernier fini. Cette bibliothèque est sous la direction de M. Pezzana, savant aimable, qui accueille tout le monde, et notamment ceux des voyageurs qui ne sont point étrangers

à quelques-unes des richesses dont la garde lui est confiée.

Le Cabinet des antiques, ou Muséum, offre peu d'objets qui méritent une grande considération, si ce n'est deux armoires renfermant les antiquités trouvées dans le déblaiement fait à Velléia, ville municipale des Romains, située entre Parme et Borgo, au pied des Apennins, sur lesquels elle était assise. Cette ville fut ensevelie sous les ruines d'une montagne qu'un ruisseau, dit-on, avait minée. On croit que ce fâcheux événement eut lieu vers le quatrième siècle, vu qu'on n'en a trouvé aucun indice postérieur à Probus, qui fut massacré en 282; mais l'opinion la plus vraisemblable est que ce funeste accident arriva en 337, après la mort de Constantin. La grande quantité d'ossemens que fournirent les fouilles faites en 1760 font présumer qu'il arriva si inopinément que les habitans n'eurent pas le temps de se sauver. Ces fouilles n'ont duré que quatre ans, et on les a cessées, parce que les objets que l'on retirait étaient fort mutilés et ne valaient pas la dépense. Un morceau assez curieux qu'on a trouvé est la Patente de Trajan aux Velléiens: elle est gravée sur une table de bronze. Les objets de ce Muséum qu'on a trouvés bons, tant en statues qu'en machines et instrumens, ont été en grande partie dirigés sur Paris; quelques-uns, et ce sont les moins précieux, sont restés à Parme pour orner le Cabinet. Ils sont sous la garde de M. Lama, qui s'occupe d'un ouvrage avec figures, où ils seront représentés sous leurs formes: il est dommage que le zèle de ce modeste savant soit peu activé par la récompense.

L'Académie des beaux-arts est dans le même local que la Bibliothèque, et à gauche. Elle offre quatre salles et une galerie. Dans la première de ces salles

sont divers tableaux et dessins qui ont peu de valeur; dans la seconde, les prix remportés par les concurrens aux places d'académiciens. J'y ai observé une Nativité de Diétritch le Saxon, qui est un ouvrage charmant, tant par la délicatesse et l'onctuosité du pinceau que par le brillant des couleurs. Dans la troisième se voient diverses compositions d'élèves, et dans la dernière sont des plans d'architecture, et le portrait de Ferdinand, dernier duc. La galerie offre deux tableaux de Schedone, dont l'un est la Résurrection de Jésus-Christ, l'autre une Cène. Tous deux semblent jouir de leur première fraîcheur; dans un troisième se remarquent l'Ensevelissement, et un tableau de Famille de Mazzola. En outre, sont nombre de bustes, de statues de toutes grandeurs, entre autres une dizaine antiques, bien drapées, et trouvées dans les fouilles de Velléia, et le plan de la partie de la ville qui a été fouillée jusqu'ici. Tous ces établissemens publics et nombre d'autres, qui ont contribué au bien et au luxe de Parme, sont dus au zèle de M. Dutillot, Français et ministre sous le duc don Philippe, et Ferdinand son fils. C'était un homme sage que ce ministre désintéressé et célibataire, pensant moins à sa fortune qu'à se rendre agréable au peuple par ses bienfaits. Il s'opposa au mariage de la dernière duchesse, pour le bien de l'État; mais, n'ayant pu réussir, il fut obligé de fuir dans une terre étrangère, pour se soustraire au ressentiment que lui conservait la princesse. Quand on sert les grands, il ne faut jamais compter sur leur reconnaissance.

Le peu de tableaux anciens que l'on voit dans les salles, ceux que l'on rencontre aussi dans quelques palais, et les églises, ou qui ont été dirigés ailleurs, les belles fresques que l'on peut encore y voir, sont autant de

preuves de génie dont Parme tire gloire, et qui, dus aux enfans du sol, leur ont mérité le titre d'École. L'École parmesane date de 1260, époque où l'on orna le Baptistère, alors achevé, des peintures des meilleurs artistes du temps. Ceux qui travaillèrent ensuite, soit à Parme, soit à Plaisance, agrandirent et embellirent le style, mais il manquait de caractère; Allegri, dit Le Corrége, parut, et l'Ecole dès-lors fut établie. Son pinceau avait, toutes les fois qu'il formait des têtes, une si attrayante ingénuité, qu'on oubliait les incorrections de contour, et les bizarreries d'attitude. Le dessin, le coloris, l'ordonnance et l'harmonie se développent sous sa touche, de manière à donner du charme à toutes ses compositions. Il osa un des premiers suspendre ses figures en l'air, et la légéreté qu'il leur donna fit regarder cette position comme n'étant point indifférente à la nature. Aussi personne n'entendit mieux que lui l'art du raccourci, et la manière magique d'en faire l'application aux plafonds. Le Corrége fut ainsi créateur de l'École parmesane, qui compte Mazzola, Lanfranchi, et dont le caractère distinctif et dominant est l'étude du raccourci, l'expression des nerfs et saillies molles, que quelques-uns ont trop outrée, le développement du clair obscur et des draperies. Les visages sont à large contour, non pas tant fantastiques que pris des nationaux à face rebondie et bien colorée; enfin s'y voit cette touche qui caractérise Le Corrége. Aussi peut-on dire que le plus souvent il règne dans ses compositions une harmonie si flatteuse, un choix et une si heureuse alliance de couleurs et de nuances, qu'un parterre seul aurait pu en donner l'idée. A ces grands artistes ont succédé Amidano, Rondorni, Berthala, Vinti, Bardalocchio et autres, qui

se sont plus ou moins tenus au genre de leurs premiers maîtres, et qui ont eu plus de réputation dans leur pays qu'ailleurs.

Le plus grand et le plus curieux théâtre à voir à Parme est le Farnésien, ainsi nommé du prince Alex. Farnèse, qui le fit construire il y a environ trois siècles, à l'occasion du mariage d'une de ses sœurs. L'entrée est vis-à-vis le bel escalier qui mène à la bibliothèque et à l'académie. Il passe pour être de la conception de Vignole ; mais quelques-uns l'attribuent à J. B. Aleotti. Ce théâtre est un des plus vastes de l'Italie ; il a trois cents pieds de long sur quatre-vingt-seize de large, soixante de haut, et environ cent vingt-quatre de profondeur. Il contient aisément quatre à cinq mille spectateurs, qui dominent sur la scène, et qui voient facilement le jeu des acteurs à mesure qu'ils paraissent. La réflexion des sons est si exacte sur le contour, que d'un bout à l'autre de la salle on entend distinctement toute personne qui parle à demi-voix sur le théâtre, sans que la succession des sons produise aucune confusion. Ce théâtre est tout en bois ; il est orné de colonnes, de niches et de statues, qui lui donnent une très-belle apparence. Deux statues équestres sont aux deux entrées de la salle, entre les gradins et le théâtre; elles représentent Alexandre et Ranuce Farnèse. Il a douze rangs de gradins dans son pourtour ; au devant est une balustrade dont les acrotères supportent des génies qui ont des torches en main. On y a ménagé des conduits d'eau vers le proscénium, au moyen desquels, en prenant de la Parme qui est dans le voisinage, on pourrait inonder d'eau tout l'intervalle entre le bas du théâtre et les spectateurs, et ainsi convertir ce grand espace, qui est de

vingt toises de long sur neuf de large, en une naumachie où l'on ferait diverses évolutions. La scène, qui a trente-six pieds d'ouverture, se prête à toute la magnificence d'un grand spectacle qu'on voudrait y donner. Depuis 1733, époque où don Carlos prit possession de ses États, on n'a représenté aucune pièce à ce théâtre; il est trop vaste pour les auditeurs, il en coûte trop pour l'illuminer; aussi est-il dans un état de bien grand oubli, et chaque jour amène-t-il sa détérioration, à raison du dégât que font les vers dans ses matériaux. A côté en est un plus petit, mais plus joli et plus approprié à l'action théâtrale; ce theatrino fut construit et décoré sur les dessins du Bernin; il peut contenir environ deux mille personnes : c'était celui qu'on choisissait pour la représentation des pièces dans les réunions ordinaires de la cour. On y jouait alors l'Opéra seria pendant les mois de mai et juin, la comédie française, depuis ce mois jusqu'à Noël, et l'opéra bouffon, depuis ce temps jusqu'à la fin du Carnaval. L'un et l'autre sont abandonnés depuis que ce duché est passé sous la domination française, celui de la ville ayant eu la préférence, à raison de sa plus grande étendue et autres avantages. J'ignore s'il est plus fréquenté que l'était celui du prince, dont la moitié des dépenses était payée par lui, et dont le reste néanmoins pouvait être à peine complété par le public, qui payait au bureau.

Il est à Parme plusieurs artistes qui se sont fait connaître particulièrement sous le rapport de la peinture, et parmi les plus distingués on peut citer MM. Biagio, Martini, Mazzi, Presciani, M. Gubernatis, sous-préfet, homme fort aimable, et d'un grand talent en paysage, auxquels nous ajouterons madame dell' Asta, fille de M. Moreau de Saint-Méry, dont la

touche délicate est si admirée en miniature. L'hommage, sous un autre rapport, ne saurait être également trop bien payé à M. Bodoni, dont toute l'Europe savante connaît la beauté des caractères typographiques; mais ce que peu de personnes savent, c'est qu'il n'en est aucun que cet artiste n'ait touché, limé et poli nombre de fois avant qu'ils n'aient passé dans les cassetins de son imprimerie. J'ai admiré la variété et la délicatesse de ses caractères grecs dans son Oraison dominicale, qui parut un an après celle de l'imprimeur Marcel, publication bien supérieure à celle de ce dernier, tant sous le rapport de la variété des caractères que sous celui de leur beauté.

On ne cite guère à Parme que deux places que leur étendue rend recommandables; la première est la Piazza Maggiore, où se trouvent la Mairie et la Halle aux grains, édifice avec portique, sous lequel on peut se promener en cas de mauvais temps. La place est pavée en petits cailloux comme les rues, et à divers compartimens carrés, formés par des bandes d'une pierre fort blanche. On y voit un petit monument en forme d'un tiers de colonne, reposant sur un piédestal où des inscriptions en lettres d'or témoignent qu'elle fut posée, à l'occasion de l'arrivée du prince Joseph, pour le mariage de l'archiduchesse d'Autriche avec Ferdinand, dernier duc de Parme. C'est sur cette place que pendant la semaine se réunissent de petits marchands pour vendre leurs comestibles sur des comptoirs amovibles; toute la place est nettoyée le dimanche. La place Napoléon n'en est pas éloignée; celle-ci est ainsi nommée à raison du palais voisin que s'est choisi Sa Majesté, pour y loger lorsqu'elle honorera de nouveau les habitans de Parme de sa présence; c'est une bien petite

demeure pour un pareil personnage. Ce palais, si modeste au dehors, offre cependant un intérieur bien au-dessus de ce qu'on attendait pour la magnificence, notamment la salle de concert. On fait une plantation d'acacias dans cette place, qui deviendra une promenade agréable par l'ombrage qu'ils y produiront; il est dommage qu'il n'y ait d'autre eau que celle d'une misérable fontaine qui est perdue près d'un mur éloigné.

La promenade la plus fréquentée dans les saisons les plus agréables est le Stradone, qui règne au midi depuis la porte de Rome jusque passé la porte Neuve. Elle est formée par une double allée de beaux ormes qui longent la citadelle (1) qu'ils ont sur la gauche, et par d'agréables jardins et vergers qu'on a sur la droite. A son commencement est une belle maison qui lors de l'été se convertit en un café où se rassemblent les piétons qui ont tenu la contr'allée, comme le beau monde, fatigué de son isolement, dans sa voiture. Le soir elle se peuple de musiciens qui viennent y déployer tous leurs talens, et les virtuosis et virtuoses de moyenne classe récréent les oreilles de ceux qui viennent y prendre des rafraîchissemens. Cette promenade est préférée à une beaucoup plus belle, le Palazzo-Giardino, qu'il faut aller chercher plus loin à une des portes de la ville. Les voitures n'entrent point dans celle-ci, ce qui sans doute est autant cause de son abandon que l'insalubrité des eaux qui la rafraîchissent. L'ombrage est formé par des arbres régu-

(1) Ce lieu de défense est à revêtement, pour parler le langage de Vauban; il fut conçu sous les Farnèses, d'après le plan de la citadelle d'Anvers. Aujourd'hui il n'est d'aucune utilité; aussi n'y fait-on aucune réparation.

lièrement plantés en charmilles et boulingrins, d'après les dessins de Petitot, sous le ministère de Dutillot. Au bout est un vaste bassin, la Peschiera, au milieu duquel est un Hercule; cette partie est dans un état de dégradation. Du palais, c'est-à-dire de l'est à l'ouest jusqu'au bout du jardin, règne une belle terrasse, nivelée sur les murs mêmes de la ville, et donnant sur la vaste plaine où se livra aux Impériaux la fameuse bataille dont le gain donna la Lorraine à la France. Cette promenade est plus particulièrement fréquentée par les ecclésiastiques, qui y mènent leurs pupilles, pour mieux former leur esprit à la méditation.

Colorno est un palais somptueux où le dernier duc faisait ordinairement sa résidence; il a reçu son nom du lieu qu'il occupe. Il est à neuf milles de la capitale, sur les bords de la Parme, dans une triste exposition, n'ayant aucune vue au loin. Le bourg est assez beau; il a quelques ponts qui établissent une communication entre lui et le palais. La forme de celui-ci est carrée; il offre une suite de bâtimens qui ont plusieurs cours intérieurement; il est couronné, à chaque angle, par des tourillons qui ont l'air de clochers. L'intérieur est tout en appartemens propres, ornés de fresques et de tapisseries, lesquelles ne sont rien moins que somptueuses. Le salon a été décoré d'après les dessins de Petitot. Les tableaux ne sont que des croûtes dont les sujets sont peu intéressans. Au nombre de toutes ces pièces est une salle de comédie où l'on jouait des sujets pieux pour l'infant; la cour même ne dédaignait pas d'y représenter quelques personnages de l'Ancien ou du Nouveau Testament. Il est un long corridor qui de là mène à la tribune de l'église que fréquentait souvent le dernier duc, qui était très-pieux. Celle-ci,

connue sous l'invocation de saint Liborio, est très-jolie, nouvellement bâtie ; elle est aujourd'hui devenue paroisse. Entre autres chapelles qui l'ornent, on doit distinguer celle du Santissimo ou St-Sacrement. Elle est toute en marbre et noble dans sa parure. Les colonnes du tabernacle, d'ordre corinthien, sont de vert antique, ainsi que plusieurs parties de l'autel, sur lequel se voient les statues de Moïse et d'Elias. La chapelle est décorée des statues de Zaccharias, Ézéchiel, David, Malachie et Amos, dues au ciseau de Segnazoli, Véronnais. Cette église renfermait autrefois beaucoup de reliques, qui de la sacristie sortaient pour orner les autels les jours de fêtes. L'odieux des ossemens exposés à la vénération des fidèles était caché par des enveloppes du plus fin métal, sur lequel reluisaient les plus riches pierreries. Le sacristain aujourd'hui est dispensé du soin de veiller à leur conservation. Un bel escalier en marbre et à deux rampes mène du palais au parterre dessiné en buis ; sur les côtés sont deux treilles qu'ombragent des branches d'arbres forcées à venir les recouvrir. Le tout conduit à une esplanade d'où l'on descend pour gagner un gazon et une allée qui s'étendent jusqu'à un mille, pour arriver à un bois de chasse. En avant est un Hercule et un Bacchus d'environ douze pieds de proportion : ces statues antiques furent trouvées dans les jardins Farnèse, où était le palais des Césars ; elles sont bien avariées. Colorno était un lieu de plaisance du dernier duc, l'élève de Condillac ; ce prince y demeurait, entouré d'une cour nombreuse, de préférence à Parme, où il n'avait qu'un très-petit palais : souvent encore, à ce que dit la chronique scandaleuse du pays, il y nivelait sa dignité ducale à la simplicité rustique de quelques

jeunes paysannes auxquelles il accordait des entretiens particuliers ; enfin il faisait le bonheur des habitans de ce petit endroit comme de sa capitale, si c'est contribuer au bien du peuple que de le maintenir dans la paresse en répandant des largesses sur des gens qui auraient pu se procurer les nécessités de la vie par le plus mince travail. Non-seulement il ouvrait indistinctement sa bourse à tous, mais même il accueillait ceux que le glaive de la justice devait frapper, les absolvait, et souvent même il les retenait près de lui, et leur donnait de l'argent tout en les gourmandant. Il faut avouer que cette conduite est une singulière manière de manifester sa bonté. Dieu préserve l'homme juste de demeurer près d'un pareil prince !

Scaliger, dans les vers suivans, indique assez le caractère du Parmesan.

Inventum mediis præclarum nomen in armis,
Prædita quo sit gens ignea Marte docet;
Ingenium rapidum facili flammatur ab irâ,
Sed viget in patulo pectore purus amor.
Magnanimo pretium est non displicuisse pudori,
Hoc satis officio cedere turpe putat.

Ce courage, dont il est parlé dans ce passage, s'est manifesté autrefois dans les guerres qui désolèrent la malheureuse Italie, et dernièrement encore dans les guerres entre l'Autriche et la France; cependant le peuple est naturellement d'une apathie qui souvent dégénère en indolence : il n'est plus jaloux jusqu'à la fureur, mais il n'en est pas moins débauché, surtout depuis qu'il est rendu à lui-même et que ses penchans ne sont plus combattus par une cour dévote. Le bourgeois, vivant aujourd'hui sous les lois françaises, commence à en suivre les habitudes; néanmoins il n'y a

point encore de parité telle qu'il puisse s'ensuivre une amitié franche et sociale. Les grands ont les mœurs absolument françaises; ils en ont contracté l'habitude à la cour, qui vivait à la française : conséquemment le caractère est celui des Français, à quelques nuances près que donne l'influence des causes locales. Le jeu dans les réunions, les dîners, qui sont cependant assez rares, les bals, les parties de campagne quand la saison le permet, tels sont les passe-temps du peu de Parmesans riches, dont la fortune n'a point souffert du malheur des temps récens; les autres rongent leur frein, en attendant les circonstances où ils pourront mieux jouir des agrémens de la vie.

Parme n'a jamais été regardée comme une ville bien commerçante, et tel a été le sort de toutes les villes d'Italie, qui, faisant l'apanage de quelques rejetons de la maison d'Autriche ou d'Espagne, ne pouvaient donner l'essor à leurs facultés, surveillées, comme elles étaient, par des voisins puissans. Néanmoins Parme, toute gênée qu'elle fût, n'a cependant pas manqué d'ateliers où s'exerçait l'industrie du pays : les campagnes fournissaient du riz, quelques grains, des soieries, du lainage, qui, à raison de leur surabondance, étaient autant de matières exportables et du plus grand profit. Les pâturages nourrissaient, pour les pays limitrophes, des bestiaux, des cochons, et le revenu qu'en tirait le prince n'était pas une de ses moindres attributions. Il en était de même relativement aux fromages, qui passaient au Nord, jusque dans les villes les plus éloignées; aux liqueurs, à l'aide desquelles le petit marchand levait une contribution sur les gastronomes de tous les pays. Livourne, pour sa navigation, lui prenait beaucoup d'objets de consom-

mation. En échange des soies fournies pour Lyon, la France lui envoyait ses draps d'Elbeuf, de Sedan et de Louviers; quelques étamines, des serges, des velours de coton, de la quincaillerie, de la bijouterie fabrique de Paris, des dorures, du galon, etc. Toute l'activité que supposent ces échanges est bien ralentie aujourd'hui; elle attend, pour reprendre sa première vigueur, que l'olivier de la paix jouisse de la sienne dans toute l'Europe; ce qui ne peut manquer d'arriver bientôt, à l'époque actuelle où les potentats, las de voir les guérêts se rougir du sang le plus pur, ne demandent qu'à le voir fleurir.

CHAPITRE XXXVIII.

De Tortone à Turin, — Marengo, — Alexandrie, — Montcaglieri.

Je fus obligé de reprendre la même route jusqu'à la première de ces villes, ne voulant point pousser plus loin vers Bologne. A peine est-on sorti de Tortone que l'on a la Corone à traverser : c'est un torrent que l'on passe le plus souvent à gué, même en hiver; mais l'on est quelquefois retardé un jour et plus lors de la fonte des neiges, et après de grandes et longues pluies. Les communications alors étant interceptées, le commerce ne peut qu'être en souffrance; aussi vient-on d'y établir un pont très-long en bois, ainsi qu'il le fallait pour un lit aussi susceptible de variation. Le chemin qu'on suit mène droit à Marengo, petit village à jamais mémorable par la victoire signalée que remporta sur les Autrichiens, commandés par Mélas, l'armée française de réserve, conduite par le chef intrépide qui la devançait. La renommée a publié partout les

hauts faits d'armes de la bravoure française, qui décida du sort de l'Italie, et la municipalité d'Alexandrie l'a fait graver en caractères que le ravage du temps n'a déjà que trop détériorés : le sentiment de ces hauts faits s'est manifesté à cet égard par l'élévation d'une colonne surmontée d'un aigle en mémoire d'une aussi glorieuse journée. Cette colonne est placée près le lieu où le général Desaix mourut, frappé d'un boulet. La plaine qui entoure Marengo est assez monotone ; point de bois, de vergers ou haies vives qui récréent la vue ; elle s'étend ainsi dans toute sa nudité jusqu'à la lisière des Apennins : la fureur guerrière ne pouvait choisir un meilleur endroit pour s'exercer.

Après Marengo se présente la Bormida, rivière assez considérable, qui ne demande qu'à dévorer le terrain sur lequel elle coule ; elle est rapide et large : c'est pour la contenir, et en même temps donner plus d'étendue à la route en la fixant, que l'on a garni ses bords de saussaies, et que l'on fait des digues qui opposent à l'eau une résistance là où elle est nécessaire. L'on a également jeté, depuis quelques années, un pont solide et couvert, qui rend plus abordable la ville d'Alexandrie, en même temps qu'il lui sert de défense. Bien avant de le dépasser, on distingue de loin la citadelle, qui depuis près de dix ans a été singulièrement fortifiée. Les forces sont réparties dans tout le contour de la ville ; autant il s'en manifeste au dehors, autant il y en a de cachées au-dessous. Le Tanaro, qu'il nous fallut passer en quittant ce boulevart départemental, contribue à le rendre inabordable : ses eaux, au moment où elles vont couler sous un pont couvert, fuient sous les arches, sur un talus tout en brique, qui règne dans toute leur largeur ; mais dans un moment de surprise elles peuvent refluer, au moyen des écluses, non-seulement

dans les fossés, mais encore à quelques milles au dehors et de la manière la plus désastreuse pour l'ennemi qui s'en approcherait trop. Les travaux sont immenses et demandent encore plusieurs années pour être terminés : trois mille hommes y travaillent journellement; les conscrits réfractaires et les gens de chaîne y roulent la brouette et manient la bêche.

Alexandrie fut bâtie, vers la fin du douzième siècle, par les Milanais, les Crémonais et les Plaisantins, qui étaient du parti d'Alexandre III, contre l'empereur Frédéric Barberousse. Les Gibelins appelèrent cette ville naissante Alessandria della Paglia, parce que les habitans firent leurs premiers murs de clôture avec de la paille hachée et mêlée à une terre grasse; mais cette faible enceinte, aidée du courage, offrit une telle résistance par la suite à leur empereur qui en fit le siége, qu'il fut obligé de le lever après six mois de continuité. Alexandrie est une ville qui a souffert des événemens de guerre depuis bien des siècles. Les rois de Sardaigne, sentant de quelle importance était la conservation d'une pareille place, en rendirent la forteresse très-respectable. Cette ville est aujourd'hui chef-lieu du département de Marengo; elle a un évêché, un lycée, un cabinet littéraire, une bibliothèque publique, un commerce d'entrepôt, et une foire qui s'y tient en avril et octobre. Genève, Lyon, quelques villes de la Suisse et de l'Allemagne lui fournissent les objets de leur produit, et prennent en retour ceux du nord et du midi de l'Italie. La grande place, que décore le beau palais Ghilini, vient d'être embellie par une plantation d'arbres: outre ce palais, s'y voient encore d'autres monumens assez beaux, notamment le palais du gouverneur, l'hôtel-de-ville, la salle de spectacle. Quant aux églises, aucune ne mérite une bien grande considération, pas

même la cathédrale, qui est dans le genre gothique. On porte sa population à dix-huit mille âmes; mais telle peu nombreuse que soit aujourd'hui cette population, il ne s'y est pas moins élevé une société savante, qui sans doute travaille beaucoup, puisqu'elle a pris le nom des Indefessi. Ayant mis la ville derrière nous au coup de midi, et ayant traversé de belles plaines, dépassé Solero, Felizano, Annone, gros bourgs, nous vînmes coucher à Asti, ville autrefois fortifiée, assise sur la rive gauche du Barbo, et toute fière d'avoir été le berceau du Sophocle de l'Italie, Alfieri, si connu dans toute cette contrée par ses belles Tragédies. Asti était une des villes notables du Mont-Ferrat d'autrefois, tant à raison de sa population, qui ne s'élève guère qu'à dix mille âmes, que par ses rues fort étroites et sales, ses grandes et mauvaises murailles. Parmi deux ou trois églises à voir, est la cathédrale, d'architecture gothique; Saint-Secondo, qui renferme une rotonde servant de baptistère : c'est une fabrique que quelques-uns disent romaine, et qui passe pour avoir été un temple dédié à Vénus; mais elle paraît plus tenir du caractère du Bas-Empire. Les plus beaux palais sont ceux Bistagno, Masetti, Rovero et Frinco. Le quartier où se trouvent ces palais est le plus beau, le reste est misérable, et cette apparence tient au caractère du peuple, qui aime mieux Il far niente, que le travail qui lui donnerait quelqu'aisance. Aujourd'hui Asti est le siége d'un évêché et d'une sous-préfecture. Toute la campagne d'alentour est riche en vignobles, qui fournissent des vins rouges et blancs, qui ont leur réputation dans le Piémont; elle est également fertile en blé. La matinée est fraîche, le ciel sans nuage, les mûriers bourgeonnent, le chemin beau, mais monticuleux; je devance la voiture pour

respirer l'air pur de la rase campagne : les points de vue se renouvellent à mesure que j'avance, et me récréent par leur successive apparence. Le Monte Viso, vers l'ouest, lève majestueusement son front sourcilleux à travers toutes les autres montagnes dont il est entouré ; son manteau d'argent, formé par des neiges qui le couvrent et dont la fonte va bientôt grossir les ondes du Pô qui attend son tribut annuel, lui donne une splendeur éblouissante. Vers le sud-est à l'horizon s'entrevoient les Apennins à travers la gaze dorée qui les voile. Enfin Villa Nova, Mondulli, Truffarello étant dépassés, se présente Moncaglieri, fort château, d'une forme carrée, dont les angles s'arrondissent en tourelles, et l'un des plus vastes de ceux qui appartenaient à S. M. Sarde. Il est couché sur un coteau, d'où l'on jouit de la plus belle perspective sur le bourg qui domine, et sur le Pô qui en baigne le pied ; aussi était-il le lieu favori du prince, qui venait s'y refaire pendant la plus belle saison : aujourd'hui il est en souffrance, à raison des dégradations qu'y ont faites les ennemis de la royauté. Il doit sa conservation à l'entrée des troupes françaises : elles y ont long-temps stationné, et aujourd'hui même il sert de caserne, mais sous peu il sera rendu à sa première destination, et alors il sera un des beaux palais impériaux. Enfin j'arrive aux confins de la ville par une très-belle avenue, arrosée pour l'agrément des personnages à carrosse, qui viennent y jouir de celui de la promenade. Sur ma droite s'élevaient en amphithéâtre, sur les hauteurs, nombre de maisons de campagne avec leurs jardins, et sur ma gauche, à mes pieds, roulait paisiblement ses ondes le Pô, qui semble sourire au bon accueil de la ville.

CHAPITRE XXXIX.

Turin. — Citadelle. — Rues. — Places. — Fontaines. — Eglises. — Palais impérial et particuliers.

Turin est la plus agréable des villes que j'aie vues en Italie, eu égard à sa position et à sa régularité; elle est aussi une des plus anciennes : en effet, Pline en parle comme faisant depuis long-temps partie de la Ligurie. On la dit fondée, 1529 ans avant notre ère, par une colonie égyptienne, qui vint s'établir sur les côtes de Gênes; on veut même que son nom vienne du taureau égyptien, qui était le symbole du dieu Apis. Ce qu'il y a de plus certain, c'est que sa population était assez considérable pour que les Romains, qui commençaient à s'étendre vers les Alpes, cherchassent à former alliance avec elle, et qu'elle s'opposât quelque jour à l'impétuosité carthaginoise, à l'époque où, dans la seconde guerre punique, Annibal traversait les Alpes pour combattre les Romains sur le Tésin et la Trébie : aussi ce guerrier y renforça-t-il son armée, après y être entré en vainqueur et s'être vengé de la résistance qu'il y éprouva. Turin fournit encore des troupes à Pétréius, lors de la défaite de Catilina par ce général. Ayant ainsi bien mérité de l'empire romain, Jules César en fit une place d'armes, y établit un préfet, et accorda à ses habitans le titre de citoyens romains. Son successeur lui fut tellement favorable qu'il lui donna son nom, *Augusta Taurinorum*, dénomination sous laquelle elle est connue chez les auteurs latins. La bataille gagnée près de cette ville par Constantin sur Maxence la fit annexer entièrement à l'empire. Turin eut à souffrir de l'in-

vasion des Goths; ravagée et presqu'anéantie, elle n'offrait qu'une chétive conquête au roi des Huns, qui entrait en Italie vers 452 : elle évita tout danger par l'intercession de son évêque, sous le patrice Narsès, qui bientôt la rendit à l'empire. Le changement si fréquent de maîtres lui amena des guerres intestines, et celles-ci la désertion. Elle reprit quelque luxe sous la domination lombarde ; mais celle-ci abolie par Charlemagne, elle reçut des lois de ce vainqueur, et quelque temps après des rois d'Italie. Par suite de faveurs que lui fit Rodolphe, et que continuèrent ses successeurs, à l'aide des concessions de terres faites dans la Savoie, et au-delà par d'autres empereurs, des mariages avec les puissances voisines, qui consolident les États naissans, Turin parvint à être une appartenance de la Maison sarde, qui, bientôt quittant Chambéry pour elle, en fit la capitale de ses Etats. Mais un royaume qui commence ne s'enracine pas sans que son sol ne soit humecté de sang; une couronne nouvelle est toujours chancelante, si de nombreuses pointes d'épées ne l'entourent pour lui porter appui ; et la malheureuse Turin n'éprouva que trop les fâcheux effets de cette triste vérité; elle fut envahie par François Ier, dont les troupes détruisirent les faubourgs et plusieurs anciens monumens qui manifestaient encore le luxe des anciens Romains. C'est à ces destructions, tristes fruits de la guerre, que cette ville doit sa régularité; les édifices et maisons qui s'étaient élevés sans goût ni unité de plan prirent par la suite, sous les Amédées, une disposition sage, satisfaisant l'œil qui considère ce qu'était autrefois la ville dans ce qui reste aujourd'hui de son vieux quartier, qui à peine en fait un sixième. Cette ville, revenue à ses premiers maîtres, repassa encore, par la force des armes, sous le

joug français, lors du ministère de Richelieu; une autre fois encore, en 1706, elle souffrit une rude attaque, dont l'élévation de la Soperga fut une suite. L'histoire perpétuera à jamais les hauts faits d'armes qui l'ont dernièrement fait passer en définitif à l'empire français. Avant cette époque elle était une ville formidable, ayant fossés, esplanades, demi-lunes et forteresse : tous ces moyens de défenses ont disparu, à la citadelle près, du moment où les aigles françaises, planant au-dessus des Alpes, sont tombées sur elle. Aujourd'hui, sous un gouvernement qui s'annonce pour être plus favorable à l'industrie, elle est devenue le chef-lieu du département du Pô, ayant université, cour de justice, évêché, lycée et une cour impériale. Située dans l'encaissement que forment le mont Genèvre, les monts Cenis et Saint-Bernard vers le nord, et, à l'ouest, par ceux qui confinent aux Alpes maritimes; bornée à l'est par de charmans coteaux ornés de maisons de plaisance; ouverte sur des prairies qu'arrose le Pô, vers le midi, Turin offre tout ce qui peut plaire à l'homme sage qui veut jouir des agrémens de la campagne et de la ville, sans souffrir des agitations qu'on n'éprouve que trop souvent dans les cités beaucoup plus étendues. On porte sa population de soixante-sept à soixante-huit mille âmes; elle est contenue dans une enceinte de trois milles environ, ornée d'allées d'ormes, qui, plantés régulièrement sur l'intérieur des fossés, forment tantôt des quinconces et d'autres fois des avenues, qui sont autant de promenades où, le soir, selon que le veut la mode, les personnes du grand ton viennent prendre le frais.

Il n'est plus de murs ni de portes aujourd'hui à Turin, si ce n'est la porte Neuve au midi; la valeur

française a de nos jours fait disparaître ces barrières, qui n'arrêtent jamais le courage quand il est bien dirigé. La citadelle, qui est au midi de la porte Susine, a été rasée : c'était un ouvrage miné et contre-miné, qu'on eût dit fait d'après les règles de Vauban; aujourd'hui il n'en reste que les fondemens. Les rues sont toutes tirées au cordeau et se croisent à angle droit; elles partagent la ville en différentes parties ou carrés, qu'on nomme îles : ces îles avaient autrefois le nom d'un saint; aujourd'hui elles portent celui des victoires remportées depuis peu sous les aigles françaises. Plusieurs ont des maisons si régulières pour la forme qu'on les dirait appartenir à un même propriétaire : le plus grand nombre tire du nord au midi et de l'est à l'ouest; elles aboutissent souvent à des places. Les plus belles rues sont, celle du Pô, qui prend de cette rivière pour arriver à la place Impériale; celle de la Doire, qui commence à l'entrée de la ville, vers le chemin de Rivoli, et qui finit à la même place. La première, plus belle par son étendue que par ses maisons, est ornée de portiques, sous lesquels les passans et les marchands sont à l'abri du soleil et de la pluie; on y jouit aussi de l'agréable perspective du château dit la Vigne de la Reine, qui s'élève à mi-côte au-delà du Pô : l'autre a de larges dalles où trottent les piétons, sans risque de se crotter; elle est d'ailleurs garnie de chaque côté de très-belles boutiques, où le commerçant est toujours en activité. Il en est plusieurs autres que l'on connaît bientôt par l'usage, et où l'on ne peut se fourvoyer, à raison de ce qu'elles aboutissent toujours à des places qui sont autant de points de reconnaissance. En parcourant le plus grand nombre des rues, on y jouit toujours de quelques nouveaux

points de vue, comme sur une place, sur le boulevart, les collines ou les montagnes : on y trouve des eaux courantes aussi brillantes que le cristal; ces eaux viennent d'une branche de la Doire qui diverge vers la porte de Suze. On peut encore citer parmi les belles rues celle Sainte-Thérèse, une des plus longues de la ville; celle Marengo, celle Alfieri, Austerlitz, Contrada-Nuova, faisant face au sommet du mont Viso, qui domine les Alpes, comprises entre le mont Cenis et la mer, et la plupart de celles qui coupent la ville du boulevart d'Italie à celui du Midi.

La place principale del Castello est celle dite aujourd'hui Impériale; elle avoisine le palais du roi, qui a sur elle son entrée: elle a une forme carrée, elle est garnie de portiques à arcades sur trois de ses côtés, dont deux sont occupés par des boutiques, où le soleil d'été ne pénètre jamais. Cette place, qu'on a beaucoup embellie en jetant à bas quelques portions de bâtimens qui la gâtaient, est, à l'ouest, occupée dans son milieu par un très-beau corps de bâtiment, qui en attend un pareil à l'est, et aux deux autres points, où se voient deux tristes constructions gothiques, flanquées de grosses tours. C'est le palais qu'on appelait précédemment d'Aoste, séjour des enfans de la couronne. L'ensemble est orné de colonnes corinthiennes, et son entablement est surmonté de balustres. Des balcons, des statues, des vases, surchargent cette façade, fort belle d'ailleurs. On parvient à l'intérieur par un vestibule et par un superbe escalier à deux rampes, qui sont de la plus grande beauté. Ils conduisent à deux salons tout en marbre et magnifiquement décorés, et à la salle dite des Gardes. Ces lieux sont occupés aujourd'hui par le Tribunal d'appel. Les

bâtimens qui font l'enceinte de cette place sont encore pour la plupart à terminer, ils laissent voir la brique dans sa plus hideuse nudité. Après cette place, la plus spacieuse et la plus régulière que l'on connaisse, est celle Napoléon, ci-devant Saint-Charles. Elle est très-belle, et ornée, sur deux côtés, de fort beaux portiques, avec colonnes d'ordre ionique, qui soutiennent les arcades. Elle a une forme carrée, comme la précédente, et, si l'on y entre en sortant de la rue Neuve, on a en face deux églises, dont l'une à gauche, Sainte-Christine, et l'autre à droite, qui avait été long-temps abandonnée, et qui vient d'être rendue au culte. C'est sous les portiques de cette place que les gens de la campagne viennent vendre leur blé, leurs légumes et leur bois. La place Carline est aussi assez grande, mais elle n'est rien moins qu'embellie dans son contour; c'est dans celle-ci que se font les exécutions, que se vendent le vin, le charbon et le foin. La place de l'Hôtel-de-ville, Piazza delle erbe, est régulière, avec portique; elle est très-peuplée et fréquentée. Les places, comme les rues, sont pavées d'un cailloutage qui est pris du lit des rivières voisines; les sortes en sont très-multipliées; elles paraissent avec toute la vivacité de leurs couleurs, après qu'une forte pluie en a nettoyé la surface, en sorte qu'un géologiste aurait à s'exercer en voulant alors les classer dans leur lieu respectif.

Il n'y a point de fontaines dans la ville, ou du moins elles sont si rares que je ne me rappelle d'aucune; l'eau des puits fournit aux besoins domestiques, et, pour le lavage, celle du ruisseau, claire comme le cristal, est toujours sous la main quand elle peut être de quelque utilité. Cette eau est fournie par un

bras de la Doire, petite rivière descendant du mont Cenis, et qui, étant près d'entrer dans la ville, se partage en plusieurs veines, dont l'une gagne le dehors de l'avenue qui longe la citadelle, l'autre entre dans la rue de la Doire, et va laver nombre de rues adjacentes dans le cours qu'elle prend pour arriver au Pô. L'eau coule souvent avec tant d'abondance, que, pour établir une communication d'un côté de la ville à l'autre, on a été obligé de mettre de larges et oblongues dalles, sous lesquelles l'eau continue son cours, et sur lesquelles on pose le pied quand on veut franchir le ruisseau. L'habitant, en été, détourne souvent ce courant pour arroser le devant de sa porte, ce qui procure un agréable rafraîchissement à lui et aux passans. En hiver il entraîne la neige des rues, qu'on y pousse quand l'eau du réservoir, ou château-d'eau, bâti près la porte de Suze, ayant été long-temps retenue, on en lâche l'écluse.

Ce serait à tort que Turin se glorifierait du faste extérieur de ses églises; mais ce qui manque au dehors à celles-ci est plus que compensé par la richesse du dedans, tant sous le rapport des brèches de Suse et de Piémont, et des marbres qui les décorent, que sous celui des autres ornemens en bronze et dorures. La cathédrale, dédiée à saint Jean-Baptiste, protecteur de la ville et de toute la Lombardie, n'est rien moins que belle. Elle fut bâtie sous Agilus, roi d'Italie, en 602, et rétablie en 1498, sous l'évêque Rovère. Elle est située sur la place de même nom; son portail, élevé sur un perron, est tout en marbre, orné de pilastres; il a trois portes d'entrée. Le clocher est à côté, et entièrement séparé de l'édifice; l'intérieur, dans le genre gothique, n'a rien de remarquable qu'un bel

autel en marbre et une grande tribune, Soffito, avec un bel orgue; en face est la tribune destinée au roi. Ce qui rend cette église intéressante pour un étranger est la chapelle dite du Saint-Suaire, faite d'après les singuliers dessins de Guarini, théatin. C'est un corps séparé, élevé derrière et au-dessus du chœur. On y parvient par deux belles entrées, ornées en marbre noir, et placées à côté du maître-autel. Elles donnent commencement à deux escaliers de marbre, par lesquels on arrive à une rotonde; autour d'elle règnent une trentaine de colonnes de marbre noir, surmontées de chapiteaux en bronze doré. Cette chapelle est toute incrustée en marbre noir du pays, jusqu'au plus haut de la coupole, formé en hexagones qui s'entremêlent et offrent une sorte d'ouvrage à jour, dont les segmens laissent entrevoir une couronne en forme d'étoiles, qui paraît comme suspendue et ne tenir à rien. Les tribunes décorent l'intérieur avec grâce; c'est plutôt un mausolée qu'une chapelle. Au milieu est l'autel, surmonté d'une châsse en argent ciselé, ornée d'or et de diamans. Au dedans est le linceul qui enveloppa le Sauveur au moment où il fut détaché de la croix; le tout est renfermé dans une autre châsse de cristal. A chaque coin de l'autel sont suspendues des lampes d'argent, fort massives, et toujours allumées, comme aussi dans les entre-colonnemens de plus petites, que nous passons sous silence.

Saint-Philippe de Néri est une très-belle église, qui fut bâtie d'après les bons dessins de Giuvara, architecte de Turin; il est dommage que le portique ne soit qu'à moitié élevé, et quand viendra-t-il à son faîtage? Les colonnes canelées attendent le reste de leur fût. On voit dans cette église beaucoup de colonnes, ornées de guirlandes en bronze, et un maître-autel

majestueux et décoré d'un très-beau baldaquin. L'église conserve encore quelques tableaux renommés, tels que saint Philippe de Néri en extase devant la sainte Vierge, et environné de plusieurs anges; il est de Solimène : il en est encore d'autres de Carle Maratte et de Conca. La sacristie était autrefois très-riche; elle a subi le sort de toutes celles de l'Italie conquise, c'est-à-dire qu'elle a été décimée. Saint-Charles est au fond de la place Napoléon; l'intérieur est riche en marbres bien ouvragés et sculptés; au maître-autel sont quatre colonnes d'un beau jet; on y voit sur les côtés quatre autels également en marbre; au-dessus du chœur, à la voûte, est une assez jolie fresque; on y remarque aussi de belles sculptures, mais elles sont en trop grand nombre; le sol est en marbre; la façade est à faire, quand la commencera-t-on? On peut regarder comme ornement à la place Napoléon la belle église Sainte-Christine; elle était autrefois occupée par des Carmelites, aujourd'hui elle l'est par des agens de change et des courtiers qui jouent sur les effets publics : le célèbre Giuvara, qui en donna le dessin, était loin de penser que, travaillant pour la maison du Seigneur, les marchands qu'il avait chassés de son temple l'en chasseraient si ignominieusement, à Turin, à leur tour. Sa belle façade est solidement bâtie en pierre de taille; elle a des colonnes et des statues pour ornement; l'intérieur répond au dehors pour la magnificence. Tout ce qui la décorait a disparu sous sa nouvelle institution, même la superbe statue de sainte Thérèse, chef-d'œuvre de Legros. L'église qui lui correspond devait avoir une façade faite pour figurer avec sa voisine; mais cet embellissement quadrant peu aux vues des religieux qui la desservaient, il n'a pu avoir lieu, malgré

le désir du précédent gouvernement. L'église *Corpus-Domini* ne fut d'abord qu'une chapelle qui fut bâtie, en 1453, sur le lieu où l'on trouva un calice et une hostie, volés par un soldat en 1449. La chapelle eut sa confrérie, qui prit son nom de son institution; mais cette confrérie, gênée dans ses murailles pour l'exercice de ses actes de piété, se répandit au dehors et choisit un des plus beaux jours de l'année, pour promener dans les rues l'objet de son institution, qu'elle exposait alors aux yeux du public. Ce goût prit dans toutes les villes chrétiennes, et de là l'origine de la procession le même jour qu'on appela depuis Fête de Dieu, où l'on rend un hommage plus particulier à la Divinité suprême. La ville de Turin, qui commença cette cérémonie, reçut, pour cette raison, le nom de Città del Sacramento, que lui donnèrent quelques théologiens. A cette chapelle succéda l'église que l'on bâtit en 1607, à la suite d'un vœu fait par la ville dans la peste de 1598, ainsi que l'annonce l'inscription qui est sur sa façade : l'église est bien décorée, riche en marbres et en statues. Tous les cent ans on y célèbre une grande fête en commémoration du miracle, et on la termine par une bénédiction que l'on donne au peuple de dessus le perron.

Le palais Impérial est situé vers le nord de la place Impériale; il fut bâti, dans le dernier siècle, par Charles Emmanuel II; il est en pierre et en brique : sa façade est loin de répondre à la magnificence de l'intérieur, qui était encore bien plus richement décoré avant la dernière irruption des armées qui mit fin au précédent gouvernement. Il offre trois corps de bâtimens qui cernent une vaste cour, et que recouvre une toiture massive en tuile courbe, ainsi que c'est la coutume

dans presque toutes les villes de l'Italie. A l'entrée qui est sur la place Impériale est une belle grille qui depuis peu a remplacé un vilain mur en brique. Après avoir dépassé un grand vestibule, sur les côtés duquel sont quatre niches où se trouvent autant de moyennes figures en pied, on vient à un portique carré, soutenant deux étages et contournant une cour de même forme. Au premier palier de l'escalier, qui est fort ordinaire, est une statue équestre en bronze d'Amédée Ier: c'est un morceau de peu de valeur sous le rapport du travail. La niche qui reçoit ce guerrier est sculptée, et offre nombre de trophées d'armes. L'escalier est simple et la balustrade toute en pierre; les appartemens offrent une enfilade que l'on désigne sous les noms suivans: 1° La salle des Cent-Suisses; elle est très-grande, une vieille tapisserie en revêt les murs, le plafond offre en fresque des faits d'armes. 2° La salle des Gardes-du-Corps; une tenture en cuir doré et un grand tableau font tout son brillant; le plafond est à carreaux assez bien sculptés et dorés. 3° La salle des Valets de pied; une tapisserie en laine, travaillée dans le pays, la décore; elle représente plusieurs faits relatifs à Didon et à Énée. 4° La salle des Pages; la tapisserie n'est rien moins que belle; le plafond, doré, offre des peintures en médaillons et des fresques en tableaux qui règnent au contour, ce sont les batailles d'Alexandre. 5° La salle du précédent trône; au plafond est la Paix sur un nuage, ayant pour devise, *multis melior pax una triumphis.* 6° Un cabinet d'audience de la reine; il est surchargé de dorures. 7° Sa chambre à coucher, aujourd'hui le salon de l'empereur. 8° Son cabinet de toilette; il est tout en laque de la Chine; le plafond en fresque, peint par Beaumont, offre des divinités célestes. 9° Ce-

lui d'habillement ; on y voit aussi en fresque l'enlèvement d'Hélène pendant la nuit, et divers médaillons. 10° La galerie pour aller au théâtre ; les fresques de la voûte sont également de Beaumont ; le commencement est décoré en fresques du pays, le reste a une tenture de soie cramoisie ; on y remarque des tableaux fort ordinaires. 11° Le boudoir de la Reine ; il est garni d'une tenture de soie couleur verte ; on y voit un prie-dieu de bois de violette, incrusté de dessins en ivoire et nacre de perle, travaillé par Piffetti. 12° La chambre d'audience, aujourd'hui le cabinet de travail de S. M. l'Empereur : il est tout en glaces et dorures ; le plafond est également doré et revêtu de peintures en médaillons. 13° La galerie Daniel, superbe pièce, tant par la richesse de ses tableaux et dorures que par la beauté de sa voûte, peinte par un artiste de ce nom : c'est dans cette galerie qu'était l'or et les joyaux du dernier roi, qui les y laissa lors de l'arrivée des Français. 14° La chambre à coucher de l'empereur ; les tentures et broderies sont en argent ; le plafond est une fresque du même artiste. 15° Le cabinet de toilette, ou de Solimène, à raison de quatre tableaux peints par cet artiste. 16° Le boudoir de l'empereur, il est tout en glaces ; on y voit une table et une armoire à marqueterie d'ivoire et de nacre. 17° Prie-dieu de Sa Majesté ; il est riche en ornemens ; on y voit des bouquets de fleurs en marbre fin de rapport, faits par les meilleurs artistes de Florence. 18° La salle de passage, ayant une tenture en damas, et divers tableaux. 19° Cabinet, ayant même tenture, des tableaux, et un entre autres représentant Cromwell, peint par Vandick. 20° et 21° Pièces destinées à contenir les archives et diverses curiosités ; on y voit encore une table des-

sinée en nacre de perle sur un fond d'écaille. 22° et 23° Bibliothèques. 24° Galeries des batailles données sous Charles Emmanuel Ier : ces tableaux sont d'Octimbourg. 25° Cabinet des Miniatures ; il est ainsi nommé à raison des beaux portraits faits sur ivoire et encadrés dans du lapis-lazuli, ayant pour fond des glaces avec ornement en or; au milieu est le portrait de l'auteur Ranelli, assis et tenant un pinceau : attenant est un petit coin que l'on nomme prie-dieu de l'impératrice. 26° Son cabinet de toilette; on y voit un petit temple très-bien sculpté en bois par Bozanigo; au milieu est le portrait de Victor Amédée ; la tenture est en damas à fleurs. 27° La chambre à coucher de l'impératrice; elle est tapissée en damas; la voûte est peinte à fresque. 28° La salle à manger de l'empereur; on y voit son médaillon en marbre. 29° La chambre de l'Alcove; ainsi nommée à raison de cette partie qui la rétrécit, mais de la manière la plus brillante à raison des dessins et dorures jetés à profusion : elle était autrefois richement parée avec crépine d'or ; mais ce qui était susceptible de soustraction a disparu lors de l'entrée de Fiorella dans ce palais. 30° La chambre du trône. Toutes ces pièces sont parquetées en bois du pays et en dessins si différens qu'ils n'ont entre eux aucune ressemblance. Elles offraient autrefois nombre de tableaux des écoles flamande et italienne ; entre autres, la femme hydropique de Dow, élève de Rembrant ; la plupart ont été évacués sur Paris, et d'autres on ne sait où : le plus mauvais est resté. On en distingue encore aujourd'hui quelques-uns qui sont assez bons. Ce palais a deux petits oratoires qui méritent d'être mentionnés, l'un par son Christ en marbre, qui fait honneur à l'artiste piémontais; l'autre,

par la statue du bienheureux Amédée, de grandeur naturelle.

Le plus considérable et en même temps le plus singulier palais, particulier quant à sa forme extérieure, est celui de Carignan, aujourd'hui la Préfecture. Le dessin en fut donné par le P. Guarini, qui, l'ayant exécuté, a ainsi donné une preuve bien coûteuse de la bizarrerie de son génie. Au milieu de la façade, toute en brique sans recouvrement, est une avance demi-ronde, terminée par deux retours caves, aboutissant à deux pavillons rectilignes, placés à chaque encoignure. Le grand escalier, surtout par sa forme, mérite d'être considéré, non comme morceau d'imitation, mais comme un de singularité. Ce palais a pour appartenance un assez joli jardin, de forme carrée, mais qui ne peut plaire qu'au printemps, par la verdure de son feuillage. On peut encore citer comme beaux palais celui Caneille, celui Valdèse, et autres. Enfin le palais de la Mairie « Il palazzo della Città » mérite également distinction. Il fut bâti en 1666; il est fort grand; il fait un ornement au Marché aux herbes. On remarque à la façade deux ordres d'architecture, surmontés d'un attique supportant une balustrade qui en masque la toiture. Après le soubassement vient un grand portique où se trouve un balcon; c'est là que se fait le tirage public de la loterie. La cour de ce palais est quadrangulaire, ornée de portiques soutenus par des colonnes en pierre. On y trouve différentes cours de judicature et lieux où se font les plaidoiries.

CHAPITRE XL.

Arsenal. — Hôpitaux. — Instruction publique. — Bibliothèque. — Jardin de botanique. — Académie des sciences. — Lycée. — Musée impérial. — Académie dei Pastorali. — Théâtres. — Promenades. — Commerce. — Usages. — Climat.

L'Arsenal est à une des extrémités de la ville, et à l'est de la citadelle, dont il est peu éloigné; il fut commencé sous Charles Emmanuel II, et terminé sous son successeur. C'est une petite ville où se trouve tout ce que comporte sa destination; on y fond et perfore les plus gros canons; les bâtimens sont fort spacieux, et renferment des ateliers de toute espèce; un ruisseau, détaché de la Doire, parcourt ceux destinés à forer les canons. J'y ai vu la manœuvre en activité; elle ne peut qu'étonner ceux qui viennent jouir d'un pareil spectacle pour la première fois. Les mêmes établissemens qui se forment actuellement à Alexandrie lui nuisent beaucoup, on pourrait même dire qu'ils l'ont tuée. En effet, on n'y voit plus ces salles d'armes d'autrefois, qui contenaient plus de cent mille fusils, ces ateliers, cette école de métallurgie, ce cabinet de minéralogie, qui fixaient l'attention de l'étranger qui visitait ce lieu.

Le plus grand hôpital est celui Saint-Jean; c'est, après ceux de Milan et de Gênes, un des plus beaux et des mieux disposés. Il est vers une des extrémités de la ville et près des remparts. Ses matériaux sont en briques: il n'est point fini quant à l'extérieur; mais l'intérieur, la chose principale pour les malades, ne

laisse rien à désirer pour le bien du service. Il offre quatre salles, se réunissant en croix vers un centre qu'occupe une chapelle bien décorée, et deux salles à chaque bout. Au premier étage est une répétition, pour les femmes, de ce que l'on voit en bas. Le nombre des malades peut aller à six cents; il peut être augmenté par ceux logés hors des deux croix. Au bout de cet hôpital, qui est desservi par des religieuses françaises, est l'église qui est un petit bijou ; elle s'offre sous forme d'une rotonde, dont l'architecture est soutenue par une circulaire de colonnes en marbre vert de Suse; les ornemens sont dans le goût moderne et les mieux disposés. Outre cet hôpital, il est encore un lieu de refuge pour les femmes grosses qui veulent accoucher secrètement. Celui-ci est l'hospice de la Maternité; il est fondé sur les mêmes bases que celui de Paris : c'est un lieu d'enseignement. Il fournit au dehors des enfans à allaiter; on porte à deux mille tous ceux qui sont à sa charge, soit à la ville ou dans les campagnes. Il en est encore un pour ceux qui sont infectés du mal vénérien; un autre, appelé l'hospice de la Charité. L'entrée de celui-ci est sur la rue du Pô; il peut contenir à-peu-près quinze cents lits. Il a son administration particulière et se partage en trois sections; celle des jeunes gens, celle des invalides âgés, hommes ou femmes, et celle des personnes attaquées de maladies contagieuses. Les salles où se trouvent celles-ci constituent ce qu'on appelle Opera Bogetta, du nom d'un banquier qui fit les frais de l'établissement. Enfin il est un lieu de réclusion pour les fous et insensés; il est connu sous le nom de Pazzarelli.

L'Instruction publique, organisée par un décret du

mois de juin 1804 (1), est établie ici d'après le mode commun à toutes les grandes villes sur lesquelles S. E. le grand maître a juridiction. Le recteur de l'Académie (2) est M. Balbe, auteur de plusieurs ouvrages sur les sciences et la littérature. Cette Académie est composée de la manière suivante :

FACULTÉ DE THÉOLOGIE.

	MM.
Théologie dogmatique,	Bruno, doyen.
Histoire et discipline ecclésiastique,	Bessone.
Théologie morale,	Agodino.
Écriture sainte,	Bardi.

FACULTÉ DE DROIT.

Droit romain,	Reineri.
Code civil,	Brun et Cérésa.
Procédure civile et législation criminelle,	Boyer.

(1) Cet enseignement était précédemment dirigé par une société appelée Il Magistrato della Reforma degli studj, composée d'un chancelier et de quatre réformateurs : les professeurs étaient au nombre de vingt-quatre.

(2) La rentrée du Roi dans ses États, si elle a été utile à ses sujets, est loin d'avoir été favorable aux membres les plus distingués de cette Académie, à en croire le Journal de Paris du 17 novembre 1814. « Le Roi, y est-il dit, a non-seulement destitué tous les professeurs de théologie qui ont enseigné, sous le gouvernement français, les quatre propositions de l'Église gallicane, mais aussi les professeurs célèbres de physique, de mathématiques et de médecine. Les savans distingués Canaveri, Buniva, Rossi, Balbis, Filippi, Scavini, Vassali-Eandi, Brugnone, Valperga, etc., après avoir enseigné vingt ans et plus, n'ont plus de moyens d'existence ; on ne sait pas encore quel État donnera un asile à ces hommes d'une science éminente ».

FACULTÉ DE MÉDECINE.

	MM.
Anatomie et Physiologie,	Anselmi.
Hygiène et médecine légale,	Buniva.
Chimie pharmaceutique,	Bonvoisin (1).
Botanique, matière médicale,	Balbis.
Clinique interne,	Chiesa.
Pathologie interne,	Canaveri.
Opérations et clinique externe,	Rossi (2).
Pathologie externe,	Filippi.

FACULTÉ DES SCIENCES.

Physique générale et expérimentale,	Vassali-Eandi.
Chimie et minéralogie,	Giobert (3)
Anatomie comparée,	Brugnone.
Minéralogie,	Borsone.
Mathématiques transcendantes,	*
Hydraulique et mécanique,	Boyer.
Astronomie,	Plana.

FACULTÉ DES LETTRES.

Littérature italienne,	Régis (4).
Langues orientales,	Valperga de Caluso (5).

(1) Auteur d'un ouvrage intitulé Elementi di Chimica farmaceutica e d'Istoria naturale e Preparazione de' rimedi ad uso della scuola speciale di medicina.

(2) Auteur des Élémens de médecine opératoire, suivis d'un Traité des bandages.

(3) Auteur d'un fort bon Traité sur le pastel et l'extraction de son indigo.

(4) Auteur de plusieurs Pièces de vers en latin.

(5) Auteur de plusieurs Ouvrages de poésies italienne et latine, des Élémens de la langue copte et autres.

	MM.
Littérature française,	Depéret.
——— grecque,	*
——— latine,	Garmagnano (1).
Philosophie,	Baruchi.
Histoire,	Vernazza.

Le local où se font ces diverses espèces d'enseignement est celui de l'ancienne université, qui fut construit sur les dessins du célèbre Giuvara. Il date de 1405, mais il fut réorganisé sous Victor Amédée Ier, en 1630, qui la logea dans un très-beau local. La plus belle des deux entrées est par la rue du Pô ; elle mène à une grande cour carrée, environnée d'un portique de même forme à double étage, soutenu par de belles colonnes. Aux murs, sous les ambulatoires, sont nombre d'inscriptions antiques, des bas-reliefs, des statues, des colonnes, et autres monumens trouvés dans le département de Suse, d'Industria, et autres lieux de la dépendance de l'ancien Piémont. On en a publié la description en latin dans le Recueil donné par Ricolvi et Rivantella, intitulé

(1) Auteur de plusieurs Ouvrages en ce genre. — Je ne saurais trop me louer de l'accueil que m'a fait ce savant pendant le court séjour que j'ai fait à Turin : je n'avais pour recommandation auprès de lui que ma Version en vers latins de Callimaque, que je lui donnai en communication. Il me fallut passer plusieurs soirées en compagnie d'amateurs de la poésie ancienne, pour en lire plusieurs morceaux, qu'il récitait en grec, de pure mémoire. Je doute qu'aucun helléniste de notre capitale puisse entrer en concurrence avec le professeur de littérature latine de l'Académie de Turin, en fait de citations de passages grecs et latins. Je n'en excepte pas même M. Bitaubé, si renommé dans ce genre d'érudition, à qui je présentai mon manuscrit à mon retour des Indes, et qui me le rendit sans l'ouvrir, me disant que la poésie latine n'était plus de mode en France.

Museum Taurinense, *Marmora Taurinensia ;* et dans l'ouvrage de Burman, intitulé Tesoro d'Italia, publié en 1743 : de distance en distance sont des salles d'exercice et d'enseignement. Deux beaux escaliers, placés aux deux encoignures du fond, mènent à un étage supérieur, où sont celles destinées à l'enseignement des hautes sciences, notamment de la physique et de l'anatomie. Chaque classe a son local, avec bancs pour s'asseoir, table pour écrire, et une chaire professorale. L'enseignement a lieu le matin et l'après-midi, ainsi qu'il était d'usage dans les anciennes facultés. Les écoles de dessin se tiennent dans une maison de Minimes ; quant à celle de musique, elle n'est point encore en activité. L'Académie, fondée et chérie du prince, était très-riche autrefois ; la révolution a beaucoup diminué ses ressources, elle est cependant rentrée dans quelques-unes de ses propriétés qui n'ont point été vendues dans les temps nébuleux de la vive secousse qu'éprouva dernièrement le royaume de Sardaigne.

La Bibliothèque, qui s'est enrichie par les livres qui lui ont été donnés lors de la suppression de la bibliothèque de la Soperga, est dans le même local ; elle est composée de deux vastes salles où les Muses reçoivent hommage dans le plus grand silence ; elles communiquent avec des cabinets occupés par les conservateurs. Le service est surveillé par M. Vernazza, littérateur connu par des ouvrages de recherches sur la typographie, notamment par les suivans : « Osservazioni typografiche sopra i libri impressi in Piemonte nel secolo XV ; » — *Exercitatio in antiquitate romanâ.* On y voit le grand ouvrage de Seba sur l'Histoire naturelle, qu'il a lui-même enluminée; de belles éditions de Pline et du Dante ; quinze grands volumes de plantes peintes

d'après nature, et beaucoup de livres de dévotion, enjolivés de vignettes. J'y ai vu, entre autres objets curieux, quelques manuscrits, notamment un très-beau, intitulé, *Arcadia* de 1570; un Appien Alexandrin, traduit en français par Claude Seyselle, conseiller de Louis XII, et archevêque de Turin; il est orné de vignettes et fleurs: un autre qui a pour titre: *Vitæ diversorum principum à diversis compositæ.* Il est en parchemin, daté de 1500; l'écriture est une belle bâtarde; on y trouve plusieurs figures d'empereurs d'un joli dessin. On m'y a encore montré un superbe Dante en vers français, qui date aussi de 1500; on dit néanmoins qu'il est bien antérieur à cette époque. Cette bibliothèque est fréquentée soir et matin par un grand nombre de personnes. On porte le nombre des livres imprimés à soixante-dix mille volumes, celui des manuscrits à deux mille, dont un du sixième siècle. Au rez de chaussée est le Musée des antiquités, dont MM. Régis et Bârucchi sont les conservateurs. On trouve dans ce Musée une des plus belles collections de médailles qui soient en Italie; elle en offre de toutes les nations et de tous les âges, en métaux malléables. Là les potentats des nations de l'Orient et de l'Occident, qui avaient été long-temps en guerre, dorment en pleine sécurité sans se nuire : plût à Dieu qu'ils en eussent fait autant de leur vivant!

Le Jardin de botanique est sur le bord gauche du Pô, à côté du palais dit Valentino, maison royale, dont le fleuve baigne les murs, et qui est abandonné depuis long-temps à raison de l'insalubrité de l'air humide qui règne dans ce canton. Ce palais, bâti en 1660 pour la duchesse Christine de France, est d'un assez bon goût; sa façade est décorée de colonnes de marbre

formant un péristile, qui de chaque côté aboutit à un corps de bâtiment séparé; l'intermédiaire est complété par une grille pour la fermeture. Ce palais est aujourd'hui occupé par l'Ecole vétérinaire, où un fort petit nombre d'écoliers viennent s'instruire. Le Jardin de botanique a son entrée à gauche, sur la grande cour du palais; le parterre, où l'on arrive aussitôt, offre deux plates-formes divisées en six compartimens, ayant au milieu un bassin : celle à gauche offre les plantes officinales; au plus loin est une belle serre chaude où étaient, entre autres plantes curieuses, un *pelagonium tricolor*, un *cycas revoluta*, un *padanus odoratissimus* d'un aussi beau port que ceux que j'ai vus dans les Indes; un *hedysarum gyrans*, tout chargé de graines, ce qui est rare. Les plantes dans ce jardin sont disposées suivant la méthode de Linnée; la saison où je l'ai vu n'était point en sa faveur.

Il est encore un établissement où le dessin, la peinture, la sculpture et l'architecture sont enseignés, sous la direction du recteur de l'académie, par des maîtres les plus célèbres en chaque genre. Cet enseignement est calqué sur le même modèle que celui qui a lieu dans la capitale de l'empire : il forme la jeunesse au bon goût, en attendant qu'elle aille se perfectionner à Rome ou à Paris. Parmi les artistes qui se distinguent à Turin on compte comme plus connus MM. Pescheux et Reveilli, peintres pour les décorations; Vacca pour le portrait et le paysage, Cerési pour l'architecture, Porporati pour le dessin et la gravure; M. Comossi, professeur, qui travaille à une statue colossale de la Paix, monument que la reconnaissance italienne doit élever dans les plaines de Campo-Formio. A ces artistes nous ajouterons M. Bozanigo, sculpteur, qui travaille

le noyer, l'ébène, le buis, l'ivoire, le poirier, le marronnier d'Inde et autres, sous les formes les plus délicates.

Turin a aussi une Académie des sciences fondée en 1755, sous les auspices de M. le marquis de Saluces; elle occupe un local qu'avaient autrefois les Jésuites: la grande salle en est très-belle. Dans un enfoncement, entre deux colonnes qui soutiennent un fronton, est un tableau de S. M. l'empereur en pied, et au bas un fauteuil: attenant sont une bibliothèque, un musée d'histoire naturelle, et plus loin un autre pour les arts de dessin et de sculpture. Le conservateur du premier est M. Bonvoisin, et les démonstrateurs, MM. Borson pour la minéralogie, et Boston pour la zoologie. Le premier travaille avec une activité qui mérite récompense; il s'occupe d'un catalogue raisonné du Musée d'histoire naturelle de la ville, et déjà il en a publié un volume. Les salles se disposent et s'embellissent sous la direction de M. le recteur de l'Académie; elles ne peuvent manquer, avec son aide, d'acquérir un luxe reversible sur les objets qu'on y offre aux yeux, et sur les sciences qu'on y enseigne: le plafond est fraîchement peint en fresque, et offre nombre de sujets relatifs à la zoologie. La première salle contient les productions marines; la seconde, les fossiles, comme coquilles, bois, madrépores, coraux, lithophites et poissons; la troisième, tout ce qui a rapport à la minéralogie. J'y ai vu une collection de marbres polis de toutes les carrières exploitables du Piémont et du voisinage; une superbe *antipathes spiralis* de Pallas, et une *gorgonia antipathes* d'une couleur noire; enfin une belle collection de tous les champignons du département: elle est due à M. Vietti, préparateur, qui a

quitté Bologne pour se fixer à Turin. Dans ce même local est un observatoire fort élevé ; il est sous la direction de MM. Vassalli-Eandi et Valperga Caluso : celui qui tient la plume journalière est M. Bonino. Là se trouvent tous les instrumens nécessaires aux observations astronomiques, météorologiques et anémométriques. A cette élévation, on jouit à l'horizon du plus beau coup-d'œil que puisse donner une très-grande étendue de pays, ayant en partie pour rideau les Apennins et les Alpes, en même temps qu'on plane sur la ville, dont on a toutes les distributions sous les pieds.

Le Lycée est un lieu d'instruction, destiné à la jeunesse studieuse qui est dans les dispositions les plus propres à l'éducation : il portait autrefois le nom d'Academia reale. C'était une école militaire où l'on formait la noblesse à l'étude et aux exercices que comportaient ses prérogatives, moyennant une somme relative à l'âge et au genre de maîtres qu'on lui donnait. La destination est encore aujourd'hui la même, quoique l'ordre des études soit changé : les écoliers sont distingués en externes et internes; ils sont très-nombreux. Le bâtiment fut élevé par Charles Emmanuel II, vers le milieu de l'avant-dernier siècle, et restauré sur les dessins d'Alfieri. Il est composé de trois corps, dont les façades sont ornées de portiques à deux étages, que soutient une rangée de colonnes; ce qui lui donne une très-grande élégance, vu de la cour, qui est carrée. Les écuries sont très-belles : mais le manége, sablé et couvert, dû au même architecte, l'est encore bien plus à raison de l'immensité de sa voûte : il y a des loges pour ceux qui veulent y voir les exercices. Ce curieux morceau a été fait sous Victor Amédée II.

Le Musée impérial est dû au zèle conservateur de

M. Salmatoris, intendant des biens de la couronne pour le département : là se trouvent toutes les statues, les bas-reliefs, bustes, portions de colonnes, et autres ornemens dont les vandalistes modernes voulaient faire raison, et qui ont été soustraits à leur rage dévastatrice et réservés pour un meilleur temps. Aujourd'hui on y restaure plusieurs statues pour les maisons impériales, et le travail prospère sous le ciseau de M. Spallas, artiste du meilleur goût.

L'académie dei Pastori della Dora est formée par une réunion de personnes qui cultivent les lettres; son établissement date de 1800 : elle tient, dans une des salles de l'Académie, des séances publiques quatre fois l'année. Ces réunions prennent le nom d'Assises pastorales; elles ont lieu depuis le mois de novembre jusqu'au milieu du mois de mai. Cette Académie s'occupe particulièrement de la culture de la poésie, et conséquemment de tout ce qui tend à conserver la langue italienne dans toute sa pureté, soit en prose, soit en vers. Cette Académie est une de celles qui ont beaucoup à travailler, si elle veut bien remplir son objet, notamment aujourd'hui, où tant de causes s'accumulent pour éteindre une aussi belle langue : elle a dans les principales villes de l'Italie des associés qui l'aident dans ses pénibles travaux.

Il est plusieurs théâtres à Turin : le plus grand, et celui où l'on va le moins, est l'Impérial, qui ne s'ouvre que pendant l'année théâtrale, c'est-à-dire, depuis la Saint-Martin jusqu'au mercredi des Cendres. Il est sur la place de ce nom, et n'a aucune façade qui l'annonce : c'est un des plus vastes de l'Italie, après ceux de Naples, Parme et Milan, en y comprenant toutefois la scène, qui est beaucoup plus grande

que le parterre. Il fut bâti en 1740, d'après les dessins du comte Alfieri, grand amateur d'architecture. Il est bien décoré, selon l'ordre corinthien; la coupe en est heureuse : la loge de Sa Majesté communique avec son palais par un corridor ménagé au-dessus des arcades de la place. Le génie de Gagliari s'est exercé sur la toile, qui offre le Triomphe de Bacchus. On compte dans la salle, qui a la forme d'un ovale tronqué, six rangs de loges, qui sont au nombre de vingt-six. On y représente les grands opéras du genre sérieux; les dispositions sont telles qu'on y peut faire paraître beaucoup de cavalerie. Le théâtre Carignan est ainsi dénommé à raison de ce qu'il est situé à l'opposite du palais de ce nom : la régularité d'apparence est pour la façade un titre à la considération. On y représente des pièces françaises tout le carême et après Pâques; l'Opéra Buffa vient ensuite, et continue jusqu'au dernier novembre. Le théâtre d'Argènes est un petit spectacle où l'on joue des bouffonneries qu'exécutent des sauteurs; il continue une grande partie de l'hiver et dans la saison du printemps. Le Sutterra est un petit théâtre où on donne la comédie pour le commun; mais, ne jouissant d'aucune fixité, il ne mérite par conséquent point de plus grands détails.

On se promène à Turin plus qu'il n'est ordinaire dans aucune autre ville d'Italie : la promenade du matin, depuis onze heures jusqu'à deux, le dimanche, est le long de la rue du Pô, après la messe; la promenade recommence vers le coucher du soleil, et elle se pousse jusqu'au pont sur le Rondeau, et quelque fois au-delà; à dire vrai, on ne saurait choisir un site plus agréable quant à la variété qu'offre la perspective. Ceux qui veulent rêver choisissent le jardin public,

qui est une des appartenances du palais Impérial : c'est proprement un quinconce longeant trois bastions, et interposé, au nord-est, entre lui et le rempart. Près de celui-ci est une partie disposée en parterre, où se trouve une serre; on y cultive les plantes curieuses et rares. Ce jardin, formé d'après les dessins de Le Nôtre, est avivé d'eaux courantes venant d'un ruisseau que donne une portion de la Doire, qui lui arrive le long du rempart. Aimez-vous le grand monde, allez dans la belle avenue en berceau, où il se rend entre midi et une heure, et vous connaîtrez toutes les richesses de Turin en beau sexe. Êtes-vous peintre, poëte, philosophe, allez à l'opposite sur la terrasse; vous y aurez en perspective une vaste plaine, arrosée par les ruisseaux qui vont au Pô et le développement des Alpes. Ce jardin est fermé tous les jours au public, il ne lui est ouvert que le dimanche; mais celui-ci lui préfère le Rondeau et l'avenue qui de la ville mène au Pô, et avec d'autant plus de raison que l'activité des travaux du pont, l'aspect de la rive, où l'on a en vue à mi-côte la Vigne de la Reine, aujourd'hui le Palais sénatorial, la montagne des Capucins, dont l'enclos est devenu une propriété particulière, la position romantique des Camaldules, et nombre de maisons de particuliers qui diversifient les coteaux sur lesquels elles s'offrent, sont de puissantes raisons en sa faveur. Les écoliers et leurs précepteurs, les studieux, livre en main, préfèrent les allées ombragées de hauts arbres qui ornent les remparts vers la citadelle, et d'où l'on jouit d'une vue délicieuse, ainsi que les Valentines, dont la fraîcheur a ses agrémens.

La ville de Turin est très-marchande et très-vivante, à raison de sa nombreuse population. Elle a des ma-

nufactures où l'on travaille la soie, pour l'établir en velours, draps, étoffes, et même en tapisseries, dans le genre de celles des Gobelins. Ces manufactures, vivifiées par la vigilance paternelle de l'ancien gouvernement, languissent aujourd'hui. Les montagnes voisines abondent en chamois, dont on fait beaucoup de gants et de pelleterie. On y fait des liqueurs, du rossoli et de la parfumerie qui est en grande réputation par-delà les Alpes. La vie y est bonne ; cependant la cuisine piémontoise est bien inférieure en délicatesse à la chère française ; raison pourquoi les restaurateurs de cette nation qui s'y sont établis depuis quelques annés y ont assez bien fait leurs affaires. On y fait aussi une grande consommation de pâtes, moins cependant que dans le midi de l'Italie ; le bœuf y est très-bon, et la cochonaille a sa renommée. Le surplus de la consommation de ces deux objets est exporté à l'étranger, ce qui fait un grand revenu pour le pays. Le voisinage de la côte de Gênes occasione une abondance de poisson en certain temps ; la ville en reçoit encore de Nice par Coni, d'où il lui vient à dos de mulet. Le pain est fort bon ; celui qu'on sert sur les tables piémontaises est mal manufacturé ; on y produit encore une espèce de pain gros comme du macaroni, on le sert en botte pour ceux qui n'aiment point la mie. On fait aussi beaucoup usage à Turin, comme dans tout le Piémont, du riz, qui, ici comme dans l'Inde, remplace le pain pour l'indigent ; mais il s'en fait encore une plus grande exportation, notamment de celui qui croît dans les rizières qui environnent Verceil.

Les Turinois ont en général beaucoup de gaieté et d'amabilité. Scaliger en fait l'aveu, quand, parlant de

leur pays, il dit : *Terra ferax, gens hilaris.* Les réunions sont fréquentes, et la société en est agréable; on tient un langage aimable aux bourgeoises, sans que des maris moroses prennent de l'épouvante. Les douceurs sont prises pour ce qu'elles valent, et personne ne se formalise de la légéreté des propos. Le bourgeois, occupé de son industrie, fait peu d'attention aux fadaises qu'on débite à sa chère moitié, qui, attentive elle-même aux affaires du comptoir, les reçoit le plus souvent comme autant de pièces de mauvais aloi. Les femmes de plus haut titre sont généralement d'une belle taille, elles sont mammeuses, et ont le teint assez animé; elles sont fort agréables en société, fort gaies, fort actives dans le tête-à-tête, quand on a su les mettre au diapason du sentiment qu'on éprouve pour elles. Du reste, les mœurs se ressentent encore de cette intégrité dont la cour donnait l'exemple; car, comme les fortunes étaient médiocres, il y avait moins de voies ouvertes à la séduction. Les hommes sont d'assez belle taille, bien bustés; mais leurs jambes sont trop grêles pour le poids qu'elles ont à supporter. Les Piémontais sont guerriers, et toujours les premiers à faire montre de courage quand il s'agit de rivaliser sur le champ d'honneur avec les Français.

Le climat de Turin est assez tempéré, mais il est pluvieux, à raison des neiges qui, portées par les vents sur les montagnes voisines, finissent toujours par se résoudre en pluie à leur pied. Il est cependant assez sain, à raison de la facilité que trouvent les eaux à s'écouler dans la ville et au dehors vers le Pô; aussi ne voit-on ni mares ni marais dans le voisinage; la moindre chaleur qui survient fait fondre celles de la ville.

L'atmosphère est très-variable quant à sa température, et il n'est pas rare qu'à un très-grand froid succèdent instantanément de grandes chaleurs par la réverbération du soleil, dont les rayons sont reflétés par le flanc des montagnes vers le midi. C'est cette variabilité qui a dégoûté le cultivateur d'élever des oliviers ; ses soins se bornent aux noyers et aux mûriers, au froment et au blé de Turquie, qui lui sont d'un plus grand rapport.

CHAPITRE XLI.

La Soperga. — Stupinigi.

La Soperga est une église canoniale, bâtie, à cinq milles au sud sud-est de la ville, sur une montagne fort élevée; elle fut commencée en 1715, sous Victor Amédée, et terminée en 1731. Ce roi, en 1706, au moment où le prince Eugène allait livrer bataille aux Français sous les murs de Turin, fit vœu à une madone, révérée alors dans le pays, de lui bâtir une église sur la colline la plus élevée et près de la ville, tout en la suppliant d'intercéder pour lui auprès du Maître de tous les événemens. La cour de Versailles, qui au milieu de ses paisibles jouissances faisait passer des ordres aux généraux, sans rien connaître des circonstances éventuelles, donna lieu à la retraite des assaillans, qui laissèrent deux mille des leurs, auxquels le prince Eugène fit mordre la poussière. Le roi, qui avait pris le parti de la prudence, sinon celui de la bravoure; de retour dans sa ville qu'il avait abandonnée, n'eut

rien de plus pressé que d'accomplir son vœu. L'architecte Giuvara, si connu par ses grandes idées sur son art, en donna les dessins, qui furent exécutés sans savoir à combien pourraient par la suite s'élever les dépenses. Cependant, pour donner à cette église un but plus utile que celui de son institution première, on la destina à être un lieu de sépulture pour les rois et leur famille. C'est un petit pélerinage fort agréable que le voyage à la Soperga, notamment les fêtes de la Vierge, lorsque les habitans des campagnes voisines viennent porter leurs hommages et leurs présens à la madone qu'on y révère. Je l'entrepris le jour de l'Annonciation, par un très-beau temps, avec un aimable compagnon, M. Balbis, savant professeur de botanique. Ayant dépassé le pont du Pô, nous longeâmes le côté droit de la rivière, le long de verdoyantes prairies que traversaient, avec leurs mères, de jolies filles, bien parées, chacune tenant sous le bras une corbeille de jonc, où brillaient la primevère, la narcisse, la violette et l'anémone. Je croyais être en Grèce, où je voyais autant de nymphes qui, d'un pied dégagé, accouraient vers la ville pour porter leurs offrandes à Flore. Parvenus au pied de la montagne, nous la gravîmes, adoucissant la peine de la marche par le plaisir d'une agréable conversation, tantôt sur la géologie et la lithologie, dont nous foulions aux pieds divers échantillons, tels que la serpentine, le porphyre rouge, le gneix, quelques marbres composés, le jaspe verdâtre, le granit, le quartz et des blocs de marbre et d'argile feuilletée; d'autrefois, faisant diversion à ces jouissances par d'autres dont Flore voulait bien nous fournir les motifs. Nous trouvâmes occasion à de fréquentes pauses, en traversant plusieurs chemins de piéton au milieu

des bois et des taillis en chênes et en châtaigniers, dont les bordures étaient des chèvre-feuilles, des pruniers en fleur. A travers le brillant gramen se cachait la pudique violette, et çà et là paraissaient, par touffes et en fleur, la primevère, le serpolet, la piloselle, l'euphorbe verruqueux, le pissenlit, l'hyacinthe racemeux; mais les plantes ou fleurs qui méritèrent particulièrement notre considération furent l'*orobus tuberosus*, l'*erithronium*, le *carex precox*, l'*anthericum liliago*, l'*asphodelus albus*, la *saponaria ocimoïdes* et le *ranunculus ficarius.* Sur ces jolies plantes, échauffées par la fécondante haleine des zéphyrs, voltigeait l'inconstant papillon, que mon collègue me dit être le *podalirius.* A mesure que nous approchions de la cime, se développait une nouvelle richesse dans l'étendue que l'horizon laissait à parcourir à nos yeux. Enfin nous arrivâmes aux confins du domaine canonial; ce que nous reconnûmes aux petits oratoires sur la droite, stations que la dernière reine avait fait construire pour le service des pélerins; et bientôt l'église parut dans toute sa magnificence. Son portique carré est supporté par huit colonnes corinthiennes, d'un marbre rouge et blanc, et couronné par un fronton, sur lequel étaient autrefois les armes du roi; un dôme, orné de seize colonnes d'ordre composite, surmon[te] la masse du monument, et sur chaque côté et aux angl[es] rentrans est un petit clocher. L'intérieur offre une croix grecque, dont l'architrave est soutenue par huit colonnes d'un marbre gris du pays; au-dessus, et servant d'encadrement aux fenêtres, sont successivement deux colonnes en marbre, de forme et de couleur différentes; elles soutiennent la coupole, toute sculptée en rosettes : au plus haut est la lanterne, éclairée de

vitraux, et offrant des anges sur un fond d'azur. Sous les trois arcs principaux sont le maître-autel, placé au fond, et deux autres sur les côtés; le maître-autel est orné de colonnes composites supportant un fronton; on y voit des anges en adoration. Au plus haut est un gros globe d'un bleu céleste, avec le nom de Marie, faisant allusion à sa dédicace; pour tableau est un bas-relief en marbre de Carrare, représentant le Siége de Turin. Au loin paraît la ville, et plus près Victor Amédée, le prince Eugène et le duc d'Anhalt, tous trois à cheval, animant leurs légions et forçant l'ennemi à la fuite. Dans le haut, sur un nuage, le bienheureux Amédée de Savoie, implorant la protection de la Vierge, et plusieurs anges; ce travail est de Cametti, sculpteur à Rome : les colonnes qui encadrent ce sujet sont d'un marbre rouge bigarré de blanc, tiré de Javeno; l'autel est lui-même tout en marbre du Piémont, notamment en vert de Saxe, ayant pour bord du jaune de Vérone. D'un côté est un orgue, et de l'autre une tribune pour S. M. Sarde, quand, le 8 septembre, elle venait assister à l'office; de petits anges en font l'ornement. Sur les côtés de la croisière sont deux grandes chapelles qui ont pour tableaux des bas-reliefs en marbre blanc, représentant l'un l'Annonciation, et l'autre la Naissance du Sauveur: de plus, dans un enfoncement intermédiaire de l'enceinte, règnent quatre petits autels. Le sol est recouvert en grandes dalles de marbre du pays. La sacristie est boisée; on y voit le buste en marbre de Benoit XIII, et les portraits des chanoines qui parvinrent au cardinalat ou à l'épiscopat : le cloître est fort beau, orné de gazon, de buis dans son préau; au milieu est

un puits; nous traversâmes une allée de ce cloître pour descendre à l'église souterraine qui reçoit sa lumière du préau.

Cet endroit est tout revêtu de marbre; le premier objet qu'on y voit, à gauche en entrant, est le monument de la mère de Charles Emmanuel; au centre est celui de Victor Amédée, qui est tout en marbre du pays, excepté le jaune, qui est de Vérone: il est de forme carrée; on y voit, à chaque angle, un vase du plus bel albâtre de Busca. Sur un coussin sont une couronne et un sceptre pour accompagnement; sur les deux côtés sont des trophées d'armes, un casque, des brassards, un casse-tête; sur deux autres sont des anges, l'un tenant un serpent se mordant la queue, symbole de l'éternité, et l'autre sanglotant. Aux quatre coins de cet espace sont dans leurs niches respectives quatre grandes statues, représentant la Religion, la Charité, le Génie des arts et la Clémence. Entre les deux premières figures est le maître-autel, auquel un bas-relief tient lieu de tableau; il offre une Vierge auprès de Jésus, dont elle déplore la mort; de chaque côté est un Ange en pleurs. Dans le fond de l'aile, à gauche, est le monument de Victor Amédée, dont le portrait est tenu par la Renommée: au-dessous est un trophée d'armes; à côté est le modeste tombeau de son épouse Anne d'Orléans: le reste du contour offre des vides à remplir pour les couronnes à venir, si le trône se rétablit. A gauche est une salle pour les princes et princesses, dont on voit déjà quelques petits monumens. Dans le fond de l'aile droite est celui élevé à Charles Emmanuel; on y voit le Génie de la guerre qui montre le médaillon du prince; ses vertus

sont emblématiquement énoncées par deux figures représentant, l'une la Prudence, l'autre la Valeur : un lion entre elles indique la Force; au-dessous sont deux petits Génies portant une couronne de laurier; au plus bas est un bas-relief de la plus grande beauté; il représente la victoire de Guastalla. Tous ces beaux ouvrages de sculpture ont été faits par les frères Collin: sur les côtés sont les monumens de ses trois épouses. Dans la salle attenante sont quelques tombeaux de la famille Carignan; du reste beaucoup de places vides pour les princes et princesses à venir. Pour compléter l'objet de notre excursion, nous montâmes à la coupole de ce bel édifice dont nous venions de visiter les profondeurs. De quelle variété et de quelle richesse de perspective n'y jouîmes-nous pas! Au nord est une campagne diversifiée par de brillantes prairies arrosées de ruisseaux, des villages assez distans pour avoir un bel encadrement; un rideau de hautes montagnes; près du Canavois, la vallée d'Aoste, et sous les pieds le Pô, dont les ondes, sensibles aux attraits de son lit verdoyant, ne le quittent qu'après de nombreux détours; vers l'ouest, le long du chemin de Rivoli, la gorge qui mène au mont Cenis; vers le nord nord-ouest, l'audacieux Monte Viso, dont la cime sourcilleuse, blanchie de neige, se dessine avec majesté sur la voûte azurée qui lui sert de fond; vers le nord-est et au plus loin de l'horizon, Milan; au midi, un pays bosselé de montagnes et de collines, dont un grand nombre est en culture; au plus loin les montagnes de Gênes. D'après les expériences barométriques faites par M. Vassalli Eandi, il est constaté que l'élévation de ce point est de deux cent vingt et une toises et deux pieds au-dessus de l'observatoire, et trois cent soixante-quinze

au-dessus du niveau de la mer. La Soperga est un de ces édifices que les potentats souvent commencent sans trop savoir s'ils les finiront, ni ce qu'ils pourront coûter. On évalue les frais de cet édifice national à plus de dix millions, ce dont on ne sera point étonné quand on considérera les matériaux qu'il a fallu aller chercher fort loin, pour les transporter sur le plus haut de cette montagne; jusqu'à l'eau même qu'on allait puiser dans le Pô, et qu'on y portait sur le dos des mulets, pour l'employer à l'ouvrage; les chemins qu'il a fallu pratiquer en zigzag, pour faciliter le voiturage et la main-d'œuvre sur lieu. Mais le vœu du roi devait être rempli, et le gain d'une bataille livrée aux Français était un puissant motif pour les riches à contribuer à un œuvre aussi pie; aussi nombre de legs ont-ils été faits à la Soperga, et les desservans ne furent pas les premiers qui osèrent les blâmer. Cette église était autrefois vivifiée par une vingtaine de chanoines, et de plus elle avait des clercs, des sacristains et des organistes; aujourd'hui on n'y voit que quelques prêtres qui font le service; du reste la maison est abandonnée: la bibliothèque, qui était assez bien choisie en ouvrages pieux et d'histoire, a enrichi celle de la ville.

Stupinigi est une maison royale qui s'est soustraite au vertige révolutionnaire, et qui reparaît aujourd'hui, sinon dans tout son luxe, du moins avec assez de brillant pour récompenser la curiosité de tout étranger qui va la visiter. Elle est située à quatre milles de Turin, vers le sud-ouest, dans une plaine et sur la lisière d'un bois; aussi a-t-elle été plutôt regardée comme un repos de chasse que comme une habitation. En effet, excepté un parterre orné d'orangers, qui est à l'est, vis-à-vis le palais, un boulingrin, où sont

des allées et contre-allées couvertes, quelques salles vertes, et des avenues qui aboutissent à la forêt, il n'y a aucun autre jardin. La masse du bâtiment, élevé d'abord par Giuvara, puis augmenté par Alfieri, est composée actuellement d'écuries placées sur les côtés, et formant deux ailes semi-lunaires, qui aboutissent à deux corps de bâtimens destinés pour les personnes de la cour, surmontés d'une balustrade, et ornés chacun d'un cadran solaire. Une grille sépare cette partie de celle destinée au monarque; elle est surmontée d'une balustrade, et au plus haut sont des pommes de pin. L'ensemble offre une forme ovale, échancrée sur son contour, et décorée d'un ordre ionique; il est couronné au plus haut par un cerf doré. L'escalier est à deux rampes, il mène à un vaste salon, qui offre une apparence vraiment théâtrale; il est rond, ayant une tribune supportée par quatre piliers, ornés de pilastres sur chacune de leurs faces; de leur plus haut partent quatre autres piliers qui soutiennent la voûte. Celle-ci est ornée d'une fresque de Carle Vanlo, elle représente Diane, parcourant l'Olympe dans son char; cette conception offre toute la fougue d'un génie inventeur; des chasseresses bordent le contour inférieur. Autour de la tribune règne une balustrade en bois bronzé. Les demi-voûtes bordant les fenêtres sont aussi ornées de fresques et de médaillons : ces fresques, des frères Valeriani, sont beaucoup inférieures à celles de la grande voûte. Quatre portes des appartemens s'ouvrent dans cette pièce commune; quatre autres aussi, mais plus grandes, donnent sur le parterre, sur le chemin de Turin et sur le bois. Tout autour sont des candelabres dorés, et ornés d'une tête de cerf bronzé, et au milieu est appendu

un grand lustre. C'est de ce point que s'aperçoivent cinq avenues qui s'étendent à perte de vue. Cette pièce, que l'architecte semble avoir prise seule en considération, sert comme de vestibule aux différentes distributions de ce palais, qui peuvent se rapporter aux suivantes. 1º Pièce d'honneur de l'impératrice; la tapisserie et les meubles furent faits par madame Félicité, tante du roi Charles: la voûte est ornée d'une fresque qui représente Calisto, reconnue enceinte par Diane; le sol est pavé en cailloutage poli, comme à Venise. 2º Chambre à coucher; la tapisserie est la même que celle de la pièce précédente: la voûte offre le triomphe de Diane. 3º Le boudoir, dont la tapisserie est un croisé fond blanc, et peint à la manière chinoise. 4º Une salle de chasse: elle est décorée de vues prises du local au moment où l'on suit la chasse, et de festons relatifs au même objet; la voûte offre les quatre Saisons, et Phaéton renversé de son char. On parvient aux appartemens de l'empereur par un escalier de quelques marches, orné de balustres en marbre gris; sur un des côtés est la statue de Diane, et sur l'autre celle d'Endymion, chacune en pied, et sculptée par les Collin. 1º Salle d'honneur: on y voit des ouvrages de Beaumont, relatifs à Annibal, savoir; son passage par les Alpes, son serment, la bataille livrée aux Romains, la soumission de ceux-ci sous les murs de Macedonia, et ce grand général à Turin. 2º Une salle d'audience: elle est en damas à fleurs rouges, ainsi que les meubles. 3º Une salle à coucher; même tenture; lustre de cristal de roche, monté sur acier d'Angleterre. 4º Cabinet de travail; il est tendu en satin verdâtre, ouvragé en fleurs blanches; portrait de Sa Majesté

dans un médaillon ; dessin représentant le sommet du mont Saint-Bernard, avec un projet à la gloire de Napoléon ; en regard et sur la cheminée est le portrait de Charlemagne, encadré dans une glace. 5° Cabinet du secrétaire ; table ronde au milieu, fresques sur les murs, offrant des monumens d'architecture. Appartemens de l'impératrice actuelle. 1° Deux pièces ayant pour tenture un papier de Chine. 2° Une chambre à coucher ; lit en satin violet, orné de fruits et de fleurs, étoffes de Turin. 3° Cabinet de toilette, voûtes en glaces, encadrées de fleurs, et formant un multipliant. 4° Salle de cercle, où sont cinq lustres dans la longueur. On y voit, à l'une des extrémités, le buste de l'empereur, et à l'autre celui de Charlemagne. Cette pièce est ornée d'oiseaux peints par Berlin. Dans d'autres parties sont les appartemens du grand maréchal du palais et du grand écuyer.

CHAPITRE XLII.

De Turin à Nice, — Savigliano, — Coni, — Limone, — Sospello, — Nice.

On fait en voiture la route, en tout temps, jusqu'à Limone, ville située au pied du col de Tende ; mais en hiver il faut prendre des mulets pour aller plus loin. En sortant de Turin par le midi, et après avoir fait environ quatre milles à travers une superbe prairie ornée de saules, les uns avec leurs branches qui attendent la tonte, d'autres qui en sont dépouillés ; jouissant de la plus belle perspective des collines sur la gauche, et de la verdure qu'offre la rive droite du Pô,

ayant la chaîne des Alpes en avant, toutes blanchies de leurs neiges, et surmontées par le Monte Viso qui donne toujours à voir sa cime sourcilleuse, on arrive enfin, après avoir traversé un bras de rivière qui se jette dans le fleuve, à un village qu'on appelle la Loggia. On a en vue, long-temps avant d'y être en direction, la ville de Montcaglieri et le palais impérial qui la domine; mais bientôt, la route se contournant, on les laisse derrière soi. Celle-ci est belle et droite, le plus souvent bordée d'arbres de chaque côté; elle conduit à Carignano, ville qui eut quelque célébrité sous Louis XIV par les siéges qu'elle soutint; du reste, aujourd'hui elle n'offre rien de particulier qui mérite l'attention d'un voyageur. Raconigi lui succède; c'est un village très-bien situé, et qui paraît se sentir de la richesse du pays au milieu duquel il est placé. Le chemin qu'on trouve en le quittant mène au Pô. L'approche de ce fleuve s'annonce par le changement du sol, qui devient sableux et de mauvais aloi, ce qui indique que ses eaux débordent souvent, et laissent sur le terrain, en se retirant, les matières qui troublaient leur transparence. Bientôt on se trouve à une partie si sablonneuse, qu'aucune herbe n'y peut végéter. C'est à ses confins que dans un enfoncement se trouve le fleuve qui coule de l'ouest à l'est, pour amener son tribut bourbeux à Turin. Nous le traversâmes sur un bac, et aussitôt nous retrouvâmes nos belles campagnes jusqu'à Cavaler Maggiore, au moment où le soleil, déclinant vers l'horizon, dorait encore de ses derniers rayons le sommet des montagnes. A gauche comme à droite le pays était en pleine culture; le laboureur, armé de son long bâton, stimulait un couple lent qui tirait la charrue, pendant qu'il en dirigeait le soc pour

faire des sillons alignés ; plus loin était sa moitié, qui avec son râteau donnait une seconde façon en cassant les mottes ; sur les bordures, un pâtre qui conduisait son bêlant troupeau vers la chaumière ; plus loin, dans des prairies qu'arrosaient des ruisseaux factices, des femmes éparses cherchaient la dent de lion, pour en faire le soir le plat de famille. Heureux habitans des campagnes, que votre sort serait doux si les fruits de l'hymen pouvaient, dans votre vieillesse, intervenir dans vos rudes travaux ! Vos besoins sont simples ; vous goûtez tous les momens de la vie agreste.

Non vobis segmenta micant, non murice lana
Tincta rubet, mensis non erythreus onyx ;
At nitet intemerata fides in pectore puro,
Et virtus stimulis excutienda suis.

De Amor. PANCHAR. et ZOR.

Nous arrivâmes de nuit à Savigliano, ville assez grande, bien percée et arrosée de toutes les eaux des montagnes voisines qui coulent autour, et passent dans la plupart des rues pour l'utilité des habitans. Savigliano a plusieurs églises assez belles pour la ville où elles se trouvent ; elles sont en brique, comme c'est l'usage en Italie, où les pierres sont si dures à travailler, et souvent si difficiles à se procurer à raison du charroi. On y voit une place carrée, très-spacieuse et belle, une autre irrégulière, et à l'entour de chacune règnent des arcades avec voûte, où les passans sont à l'abri du soleil comme de la pluie ; la première est la place d'Armes, et l'autre celle de la Réunion. Au lieu le plus étroit de celle-ci est une porte dont on a fait un arc de triomphe en mémoire des hauts faits d'armes des armées françaises. Ce fut le préfet Capel qui leur fit cet hommage au sujet de la vic-

toire remportée à Marengo. Il est formé par deux colonnes corinthiennes de chaque côté ; entre elles sont Hercule et Bellone ; au-dessus de chacune est un bas-relief où sont représentés un port et des montagnes fort hautes, formant quelque allusion. La frise offre une sanglante bataille ; au fronton sont les armes de l'empire, et au-dessous est inscrit : *Napoleoni Imp. Italiæ regi.* Le fond du monument est ancien ; il a été remis à neuf, pour en faire un objet de reconnaissance sur lequel le temps a déjà porté sa main destructrice. Il est à Savigliano un dépôt de mendicité que forme actuellement le gouvernement. C'est travailler d'une manière bien sage pour déraciner ce vice de tout État non policé convenablement, savoir, la paresse, qui, détériorant les facultés de l'âme, amène insensiblement l'homme au point de le rendre criminel. Ce dépôt est dans une église de religieuses supprimées ; on le meuble actuellement, non-seulement de lits, mais encore des divers ustensiles nécessaires au travail auquel on se propose d'assujettir tous les sujets valides.

La route continue d'être belle en sortant de Savigliano ; prairies superbes, verdure qu'avivent nombre de ruisseaux qui coulent le long des propriétés ; bordure et culture de mûriers, dont les feuilles nourrissent les vers qui font une grande partie de la richesse du pays ; des terres labourées, dont la surface se revêt d'un blé encore en enfance ; des cultivateurs, dont l'impitoyable serpe abat, sur le sommet des peupliers, des branches qu'une séve fécondante allait convertir en un épais feuillage : voilà de toutes parts ce qu'on voit actuellement, ce que le soleil qui, par son aimable retour, donne la vie à toute la végétation, met un

temps égal à parcourir notre hémisphère pour aller éclairer celui qui lui est opposé. Nous arrivâmes à Centallo, qu'on laisse à gauche pour en traverser le dernier contour. C'est un assez joli bourg, orné d'églises et d'eaux vives qui lui donnent de la gaieté. En le quittant, à droite comme à gauche, on a toujours une eau courante qui murmure sur un lit caillouteux; à l'horizon, sur la gauche, des points variés de vues que forment le dos et les escarpemens des montagnes dont successivement on approche. Le chemin est des plus beaux; çà et là l'eau coule sur un tapis de *symbrium aquaticum*, de berle; le cailloutage que le courant ne peut entraîner se verdit par une couche de fontinale. De distance en distance la charrue, les voitures ont accès aux champs par des ponticules que forme un énorme tronc d'orme ou de chêne creusé à cet effet. Au sortir des villes et des villages, des enfans, de vieilles femmes roulent lentement leurs brouettes pour ramasser les produits d'une digestion faite dans les écuries; ces produits servent à l'engrais, et nourrissent encore l'indigence qui en fait trafic. Mondovi paraît, huché sur la croupe de sa montagne; le terrain se fend pour faire une vallée délicieuse où la nature étale avec luxe tout le brillant de ses charmes, relevés par le reflet que lui donne le sauvage aspect des rochers escarpés qui lui font encadrement; mais cette vallée est souvent ravagée par les fleuves, qui, dans leurs débordemens,

Sternunt sata læta boumque labores,
Præcipitesque trahunt silvas.

Aussi offre-t-elle bien des surfaces incultes. Bientôt l'on arrive sur son bord, d'où l'on voit la Sture et le Gesso,

qui, descendant, l'une de Vinadio et l'autre de Limone, viennent s'unir ensemble au pied de la ville, pour ensuite se continuer et se perdre dans le Tanaro. C'est au fond de ce riche tableau qu'on aperçoit Coni sur le sommet de sa montagne.

Coni est une ville frontière du Piémont précédent; elle faisait une clef de cette petite partie domaniale du roi de Sardaigne; aussi cette puissance l'avait-elle grandement fortifiée. C'est une chose bien fâcheuse pour les paisibles habitans qui aiment à épanouir leurs sensations aux charmes d'une agréable campagne, que de demeurer dans une clef de royaume. Ordinairement ils sont huchés sur la cime de quelque montagne, ils sont claquemurés de doubles et triples murailles; des fossés, souvent remplis d'eaux croupissantes, sont pour eux une cause toujours renaissante de fièvres pernicieuses. Il leur faut passer double pont-levis, où ils sont inspectés par ceux qui en ont la garde. Ils ignorent les agrémens dont pourrait leur être une soirée d'été passée sous la treille d'un hameau, où le jeune âge donne quelques instans aux plaisirs. Il leur faut toujours calculer le temps pour se rendre du lieu où ils se plaisent à celui où ils vont s'emprisonner; la moindre erreur dans le calcul leur fait courir le risque de troquer le bon lit de la ville pour un mauvais d'auberge. La nécessité de se faire respecter sur leur territoire a rendu ces inconvéniens nécessaires aux grandes puissances; mais, grâce à celle qui régit actuellement la France, ils n'existent plus pour la ville de Coni, depuis que ses triomphes la lui ont soumise. La mine a joué, et il n'est plus de remparts, partant plus de misère et de dégâts à craindre dans une future invasion, si toutefois on la tentait.

Le terrain s'égalise, les boulevarts n'ont plus de demi-lunes, et la sentinelle n'empêche plus l'habitant de s'approcher de leur pente. Des plantations d'ormes croissent sous les auspices d'un préfet qui veut illustrer son administration par des objets d'agrément, utiles au riche comme au pauvre. Les eaux qui coulent par toute la ville sont amenées par des saignées sur chaque allée qui bordent le boulevart du Gesso, et arrivent à cette promenade, d'où l'on jouit du plus beau point de vue, offrant le chemin de Turin dans le lointain, et un cordon de montagnes qui viennent se confondre avec le dos blanchi du Bisimonda. D'autres avenues sont formées pour conduire le voyageur qui a passé la Sture sur la colline où la ville est assise. Il en est aussi, formées au sud, vers le pied des montagnes, qui fournissent leurs eaux vives à la ville. Ces avenues, dans quelques années, pourront, par leur couvert, dédommager les citadins des agrémens qu'ils trouvaient dans le bois délicieux de chênes, impitoyablement abattu par la hache du fanatisme, dans les dernières secousses guerrières, retraite qu'ils quittaient à regret pour rentrer à la nuit dans leur prison.

On ne connaît qu'une rue bien marchande dans toute la ville ; elle a de chaque côté un portique dans toute sa longueur. Elle est garnie de boutiques qui ferment aux approches de la nuit ; elle est alors éclairée par des réverbères. Coni n'est pas riche en monumens ; pour les palais, on ne compte que celui de la Mairie, qui était une appartenance de l'église Sainte-Marie. Dire qu'il fut bâti pour les Jésuites, c'est en indiquer la magnificence. On peut citer comme assez belles églises, Saint-Ambroise, Sainte-Croix, Sainte-Claire, Sainte-Marie et la Cathédrale ; celle-ci est la plus

grande. Au milieu sont quatre colonnes qui soutiennent la voûte; à gauche, dans une chapelle des mieux décorées, est le corps du bienheureux Ange, religieux du couvent des Deux-Anges, à un mille de la ville. Ces saints restes attirent beaucoup de monde, surtout dans le mois d'août, époque où l'on célèbre sa fête avec pompe. Les églises sont très-fréquentées actuellement en carême, ainsi que cela a lieu dans toutes les villes d'Italie. Coni a deux prisons, où les détenus sont nombreux; un hôpital d'une soixantaine de lits, où quatre médecins font le service par quartier. Sa population est d'environ treize mille âmes, sur lesquelles on compte environ mille Juifs, qui demeurent dans leurs îles. Le territoire de Coni est productif en coton, blé, blé sarrasin, maïs, millet, chanvre, raisin, fruits qui s'exportent, et en bœufs qui passent à Nice, et d'où il vient en retour des huiles, du vin, des poissons, des amandes, des figues et des oranges. Les montagnes qui avoisinent la ville fournissent beaucoup de gibier, notamment des chamois, des sangliers, qui se nourrissent de châtaignes; on y trouve aussi des faisans. Les champs abondent en perdrix, bécasses et cailles en quantité; mais on ne peut tirer sur ces volatiles qu'au prémier de juillet.

Les maladies qui règnent au printemps sont celles que l'on appelle communément courbatures, les fièvres catarrhales, les pleurésies qu'on attribue au froid qu'occasione, dans les jours chauds, le voisinage des montagnes couvertes de neige, quand le vent vient de leur côté. Dans l'automne, ce sont des fièvres intermittentes, qui ont beaucoup diminué depuis que la ville n'a plus de remparts. Les affections goîtreuses et scrophuleuses commencent à se manifester chez le petit

peuple, qui, généralement parlant, n'a pas la peau d'un coloris fort brillant. Les os se gonflent à un plus haut période, notamment aux articulations; il s'y fait alors des dépôts froids, souvent même il s'en élève un *spina ventosa*, et la mort bientôt s'ensuit. Les jambes se tuméfient, s'infiltrent au retour de l'âge, d'où souvent résultent des ulcères habituels qui persistent jusqu'à la mort. Le territoire de Coni n'a point été oublié dans les sages déterminations prises par la nature contre un grand nombre de ces maux. Sur les bords du Gesso, à sept lieues de la ville, sont plusieurs sources d'eaux thermales, connues sous le nom de Bains de Vaudier, et dont les bons effets sont connus depuis long-temps dans les affections opilatives et cutanées; aussi fixèrent-elles sur ce point l'attention des anciens souverains du Piémont, et sont-elles encore aujourd'hui l'objet des soins de l'administration actuelle, qui les a fait restaurer de manière à donner à l'établissement tout l'avantage qu'il comporte.

En quittant Coni, on suit une route nouvellement plantée sur un terrain tout en semailles, et, à droite comme à gauche, on a des eaux courantes, dont la marche est assez rapide pour faire flot; elles ne quittent le voyageur qu'au faubourg Saint-Dalmazzo, où l'on trouve le Gesso. Enfin on arrive au pied des montagnes, que l'on côtoie, et, en montant par une pente fort douce, on dépasse successivement Roccavione, Robillante et Vernate, villages qui n'offrent rien de curieux. L'eau coule partout dans les distances que l'on parcourt, les prairies en sont actuellement inondées; en vain le cultivateur emploie tous ses moyens pour dessécher son champ, la fonte des neiges en donne une nouvelle. Les montagnes ont également leurs sources, indépen-

damment de l'eau que donne cette fonte. A mesure que celle-ci met le terrain à nu, on voit à travers l'herbe qui borde les courans d'eau, la violette, la primevère, qui sont en pleine floraison. Les eaux sont rassemblées dans quelques usines, et font mouvoir des marteaux qui durcissent le fer au sortir de la forge. Le cœur des montagnes n'est pas de même nature partout; il en est de schisteuses, dont des portions se détachent par écailles: ces pierres, grossièrement travaillées, sont employées pour la couverture des maisons. D'autres sont formées d'un mélange de silex et de marbre, elles font feu au briquet; on taille celles-ci, et l'on en fait d'excellentes pierres à moudre. Le plus grand nombre de ces montagnes est d'un mauvais marbre, de couleur grisâtre et rougeâtre, formant des blocs qu'on fait sauter avec la mine, quand on a un chemin à établir sur le lieu où il se trouve. On rencontre de temps à autre des ponts nouvellement faits pour remplacer ceux en pierre, que la violence des dernières inondations a emportés, ou de grosses masses de marbre détachées du haut des montagnes, et roulées dans le lit des torrens qui les ont minées. Enfin on arrive à Limone, lieu où l'on quitte la voiture pour prendre les mulets, dans la saison actuelle où les neiges obstruent la route et la rendent impraticable au tirage. C'est un gros bourg situé dans un enfoncement de montagne, et formé de maisons, la plupart bien misérables. Le sexe n'y est rien moins que beau; les femmes les mieux requinquées sont grotesquement et grossièrement vêtues; un grand nombre ont pour colliers des goîtres, souvent très-volumineux. Leurs sourcils, noirs et fortement arqués, donnent à leur figure un caractère de rudesse qui n'annonce nullement la gaieté. Le village abonde

en muletiers, qui font la traversée de Tende avec leurs bêtes de somme, chargées des marchandises du midi de la France, qui passent ainsi au nord de l'Italie; ils prennent également les voyageurs avec leurs effets. Je conseille à ceux-ci de traiter directement avec eux, pour éviter le droit excessif de courtage que prend le maître de poste à ceux qui, trop confians, s'adressent à lui. Je fais cette remarque pour avoir été la dupe d'un misérable aubergiste qui, sous les dehors de la plus grande bonté, m'a rudement rançonné.

Nous reprîmes la route le lendemain, dès sept heures du matin, par un temps serein, et, environ après un mille, nous gravîmes montagnes sur montagnes, dont les croupes, blanchies par des neiges éblouissantes, laissaient voir de temps à autre leurs aiguilles à nu, tout en suivant un chemin qui n'était praticable que pour le pied de nos mulets. On ne voit dans le commencement de cette route que de chétives maisons, dont la réunion forme une petite paroisse très-misérable; quelques cabanes isolées, recouvertes d'un massif de schiste détaché des montagnes voisines, et qui, avec la neige qui le recouvre, semble menacer la vie des pâtres qui sont dessous. La nature était morte à nos yeux, et, pour la dernière fois, je faisais mes adieux au Monte Viso, que j'avais toujours eu en vue à mon départ d'Alexandrie : le froid était cuisant, quoiqu'au milieu d'avril, sur toute cette face septentrionale de montagnes. Il n'y existe aucun arbuste, et cependant on voit encore quelques maisons dont l'aspect indique le dénuement de l'intérieur. L'habitant, pour hâter la végétation à l'entour d'elles, déblaie la neige pour façonner sa terre et y semer son grain; mais que le produit qu'il en retire est chétif! le malheureux n'a

pas même un châtaignier pour lui donner de l'ombrage l'été. Les chemins de voitures, praticables en cette saison, disparaissent l'hiver, recouverts par la neige, et c'est pour indiquer la route aux muletiers que le gouvernement a fait élever de hauts piquets ou bâtons de sapin à travers ce pays, alors d'une mortelle uniformité. Le plus haut de ces montagnes est d'environ neuf cent vingt toises au-dessus du niveau de la mer; le sommet est couvert, neuf mois de l'année, par des neiges qui, lorsqu'elles se fondent trop promptement, rendent la descente rapide, même souvent périlleuse: il s'y forme quelquefois, en hiver, des tourmentes qui rendent ce passage très-dangereux; c'est pour abriter le voyageur en pareil cas qu'il s'y est établi une auberge, et l'on se doute bien qu'elle est fort mal fournie. Nous mîmes deux heures et demie à gravir jusqu'au sommet, où, après avoir descendu un mille environ, on arrive, au fond d'une vallée, à un mauvais village, dépourvu de tout arbre de rapport; à côté, les ruisseaux qui se sont réunis viennent former une rivière; ce triste endroit est appelé Tende.

Enfin, au plus haut, il nous fallut descendre, mais par un chemin bien plus scabreux et tout à découvert. La fonte des neiges commençait à nourrir quelques cascades; le nombre de celles-ci augmentait à mesure que nous avancions, et venaient ainsi former la Roia, rivière qui, ayant reçu nombre de ruisseaux, se jette dans la Méditerranée à Vintimille. C'est un voyage bien curieux pour l'homme qui sait nourrir son esprit de méditations philosophiques que ce voyage à travers les Alpes maritimes; le naturaliste trouve matière à réflexion en considérant ces rochers sourcilleux qui forment voûte, et semblent à chaque instant me-

nacer de quelques fâcheux accidens les malheureux muletiers, qui n'ont pour passage que le chemin pratiqué sous eux. Il entend, non sans émotion, le fracas des ondes qui tombent dans d'affreux précipices, et dont le bruit se continue le long des torrens les plus profonds. De temps à autre il frémit au cri aigre de l'épervier, qui passe sur sa tête pour se rendre d'une cime de montagne à une autre. Parfois, jetant les yeux sur le roc coupé vif, il examine la position oblique de son lit; considère sa nature tantôt schisteuse, talqueuse, n'offrant aucun indice de végétaux ou animaux dans son intérieur; plus loin il y découvre que le marbre ou le mica en constitue le fond. Le botaniste y voit successivement se développer les différentes espèces végétantes, à commencer des maigres cryptogames jusqu'aux espèces de la plus riche végétation, auxquelles il arrive à mesure qu'il descend. Les peintres ont des horreurs à rendre, et des horreurs en peinture sont de bien grandes beautés pour un philosophe qui pèse tous les objets dans la balance d'un jugement fondé sur un profond savoir. Partout on entend le mugissement des eaux qui heurtent contre les énormes blocs de roche détachés du haut des montagnes et qui lui ferment le passage. On voit les eaux bouillonnantes qui cherchent à se frayer issue à travers leurs fentes, des nappes qui se succèdent, et, quand le courant a trouvé un lit uni, il s'y forme un large et profond bassin, où la truite peut se plonger et défier toute la fureur des flots qui roulent sur elle. Quand les bassins sont voisins de quelques villages, on voit l'industrieux habitant établir une digue en feuillage vers le voisinage de la chute, pour pêcher plus sûrement, et empêcher le poisson d'échapper à sa destinée. La première montagne

que l'on a à gravir dans cette route est le col de Tende, la seconde est Braus, et la troisième est l'Embraus, qui est excessivement haute, et que nous ne pûmes gravir qu'en trois heures et demie; dans cette dernière journée de voyage on traverse Fontan, où l'on commence à retrouver des châtaigniers et bientôt après des oliviers sauvages en grande abondance, et même un peu de vignes. A une heure de chemin, au-dessous de ce village, paraissent quelques maisons éparses, et notamment une assez bonne auberge; ce peu d'habitations a retenu le nom de Girandola. On laisse sur la droite Savorgo, village placé sur le flanc d'une montagne escarpée qui domine la route, et où se voit une forteresse qui était autrefois regardée comme imprenable; viennent ensuite Breglio et Sospello. Plusieurs de ces endroits sont sur la croupe des montagnes, que l'habitant façonne en terrasses jusqu'au plus haut, tant qu'il trouve, notamment au midi, une portion de terre qui peut lui rendre dès qu'elle a souffert le hoyau. Celui-ci est un fort village où se voient une assez belle église et quelques jolies maisons, entourées de vergers : il est placé au fond de diverses montagnes réunies, qui lui forment une sorte d'amphithéâtre : c'est en quittant ce lieu qu'on commence à gravir le Braus, dont l'élévation est de sept cents toises au-dessus de la mer. Ces montagnes arides produisent quelques plantes aromatiques, telles que la lavande, le thym, le serpolet, et autres tétradinamiques, dont on retire l'huile essentielle qu'on envoie à Grasse, pour être répandue dans le commerce. Après une heure et demie de descente on arrive à Scaréna, village situé au pied du torrent Paglion; il est entouré d'arbres fruitiers, et surtout d'oliviers, qui garnissent toutes les collines des environs; la route

commence alors à n'être plus si montueuse, et ce n'est qu'insensiblement qu'on descend à la mer. Après quatre heures de marche, laissant le village de Drap sur la gauche et dépassant plusieurs hameaux, on arrive vers Nice; les approches en sont indiquées par sa rivière, le Paglione, que nous côtoyâmes et puis passâmes à gué : enfin nous vîmes la mer dans l'intervalle que laissaient deux montagnes voisines, et bientôt Nice se fit voir, précédée de ses jardins embellis d'orangers et d'autres arbres fruitiers tout en fleur; nous y entrâmes à la chute du jour.

CHAPITRE XLIII.

Nice. — Origine. — Monumens publics. — Savans. — Excursion au Cimier. — Température. — Commerce.

Nice, située au midi des Alpes maritimes, est regardée comme la dernière ville de l'Italie quand on rentre en France en la quittant. Elle était autrefois la capitale d'un comtat donné au pape par la reine Jeanne. Depuis elle passa aux rois de Sardaigne, et fut gouvernée sous eux avec plus de modération qu'aucune autre de l'Italie. Cette ville, qui aura toujours sa réputation chez les Sibarites du nord de l'Europe, à raison de la douceur de son climat et de la beauté de sa verdure, est aujourd'hui un chef-lieu du département des Basses-Alpes. Elle est dominée, à l'est, au nord et à l'ouest, par diverses montagnes de nature calcaire, qui par une douce pente viennent se perdre à la mer; elle est ouverte au midi sur la Méditer-

ranée. Nice est sous un fort qui, placé sur un rocher escarpé, protége le port nouvellement fait, et où ne peuvent stationner que les navires de peu de tirage. Ce port, situé entre des collines et la montagne de Montalban, où est un fort qui le protége, a son petit mole avec des canons pour se faire respecter, et aussi sa source d'eaux vives, dont les bonnes qualités sont appréciées par les marins. A l'ouest règne un boulevart qui contourne la ville dans une très-grande étendue, et d'où l'on a vue sur une suite de charmantes collines, ornées d'oliviers, de citronniers et d'orangers. Au midi est le Cours; c'est une longue esplanade, ornée d'ormes, garnie de bancs, et dont le pied est battu par les ondes, qui du large viennent se déferler sur le mur d'appui : c'est un lieu délicieux pour la promenade du soir et du matin; il est fâcheux que le cailloutage dont le sol est jonché soit si dur aux pieds. On y jouit du spectacle de la pleine mer, au loin, de la vue d'Antibes, de son fort, et même, lorsque l'horizon n'est point brumeux, des montagnes de la Corse.

Les anciens quartiers de cette ville ne sont point agréables; ils n'occupent guère qu'un quart de lieue sur la pente occidentale d'un rocher sur le sommet duquel était un château détruit : les rues en sont étroites, souvent tortueuses, sombres et sales; les nouvelles, dues à Sa Majesté Sarde, ont une beauté qui vient plutôt de leur régularité que de la somptuosité des édifices dont elles sont décorées. La porte d'Italie est belle, quoique simple; elle mène à une assez grande place, qui est celle Napoléon. Cette place est carrée et régulière quant aux bâtimens; le plus beau, faisant face à la rue Napoléon, est l'église des Pénitens-Blancs. Cette place a plusieurs ouvertures, une qui donne sur

le rempart et mène à Villefranche, et une autre qui conduit vers le port. Il est une autre place fort grande, qu'on nomme Impériale ; sur celle-ci est la boulangerie militaire, le quartier et l'auberge d'Yorck. Une plus petite est celle de la Mairie. Les monumens publics de Nice sont peu de chose, et tels que le comporte une ville dont la population ne passe guère onze à douze mille âmes, en y comptant environ mille Juifs. Il n'y a que deux églises qui méritent d'être notées, savoir, la Cathédrale et le Jésus. La première a une belle nef et des autels assez bien ornés. Quant à l'autre, il suffit de savoir qu'elle fut destinée aux Jésuites, pour juger de toute sa solidité. Nice a aussi ses faubourgs, dont le plus considérable est celui de Saint-Jean; les plus modernes sont ceux de la Poudrière et de la Croix-de-Marbre, où demeurent les étrangers qui viennent passer l'hiver dans cette ville. Les habitans ont spéculé sur leur nombre, en faisant construire et meubler des maisons isolées avec jardin ; leur position est très-agréable, ayant vue d'un côté sur la mer, et de l'autre sur une campagne très-variée.

Nice a une Bibliothèque publique, bien plus riche en ouvrages de théologie qu'en ceux de sciences, ayant été en grande partie formée par les livres que lui procura la suppression des maisons religieuses. Elle est cependant peu fréquentée par le commun des ecclésiastiques, qui, ignorans ici comme dans presque toute l'Italie, laissent volontiers sur leurs rayons les Pères de l'Eglise, dont ils craignent de troubler le sommeil. Le pays cependant se glorifie encore d'avoir produit les Cassini, les Maraldi, les Carle-Vanlo, les Gioffredi, les Lascaris, et nombre d'autres, auxquels nous ajouterons le maréchal Masséna, ce grand guerrier qui, depuis

une quinzaine d'années, s'est rendu si célèbre par ses exploits. Quant à mon genre, je citerai aussi M. Risso, pharmacien distingué, qui cultive avec zèle toutes les branches de l'Histoire naturelle, et qui voulut bien me donner quelques momens de son temps.

C'est avec ce savant que je fis une excursion au Cimier, *Cemenesium*, colline à deux milles au nord de Nice, et la plus intéressante des environs, tant par les points de vue dont on y jouit, par les productions naturelles qui s'y trouvent, que par les restes de monumens antiques qui s'y voient encore, et qui annoncent une ville autrefois très-opulente et la capitale de la province romaine des Alpes maritimes. On y arrivait alors par une route nommée *Via Aurelia;* les Goths, les Lombards et les Sarrazins, en exerçant successivement sur elle toutes leurs fureurs, en ont tellement égalisé le sol, qu'ils n'y ont laissé que les édifices qui les ont bravées par leur masse; encore sont-ils dans l'état d'une bien déplorable détérioration : tels sont des restes de bains, d'un temple qui sert d'écurie, et particulièrement l'enceinte d'un amphithéâtre, dont l'arène est en culture. Cette situation à mi-côte offre des points de vue les plus variés et les plus pittoresques; c'était sans doute pour en jouir que les Romains l'avaient choisie pour y fonder leur ville. Le premier objet qui, en sortant de Nice, fixa notre attention fut un banc de chaux sulfatée, de couleur rougeâtre, et qu'on exploitait pour faire du plâtre; dans son voisinage se trouvèrent le *thlaspi maritimum*, le *perfoliatum*, l'*azarum arisarum*, qui est en fleur tout l'hiver; l'*osyris alba*, le *pistacia lentiscus*, le *lithospermum purpureum* et *ceruleum*, le *smilax aspera*, dont on se sert actuellement en guise de salsepareille; le *thymus vulgaris*, très-brillant

et en fleur toute l'année, et dont on retire l'huile essentielle; l'*umbilicus pendulinus* de Decandole; le *crepis præcox* de Balbis; la *centaurea crupina*, le *gallium saccharatum* de Lamark; l'*euphorbia serrata*. En continuant notre route, mon compagnon me fit remarquer la solidité d'un mur fait avec des morceaux de sulfate de chaux dont nous venions de voir l'exploitation; ces morceaux semblaient ne faire qu'une seule masse, ce qui provenait de l'effet des pluies qui, ayant fondu le sulfate dans les intervalles des vides, avaient ainsi donné lieu à l'agglutination des surfaces qui formaient alors continuité. Suivant notre route, nous trouvâmes la *ruta alpensis*, le *leotodon crispum*, l'*anthemis maritima*, la *tricensis*, l'*ornithogalum umbellatum*, le caroubier, le *symphitum tuberosum*. Enfin nous arrivâmes aux ruines qu'on dit avoir fait partie de l'ancienne ville. La première de ces ruines est une voûte couverte de romarin, de thym, et autres herbes qui croissent au dehors; elle est intérieurement revêtue de pierres carrées, incrustées dans un lit de ciment très-solide. Plus loin et dans le voisinage est un cirque, sur les degrés duquel j'ai monté pour voir l'ensemble de l'édifice, où sont encore les vomitoires qui accompagnent ce genre de monument tout en marbre fort dur; dans l'arène se voient des plants d'oliviers et de vignes. Plus loin nous découvrîmes plusieurs bâtisses voûtées et des substructions antiques, auxquelles sans doute Geoffredi aura donné un usage que ni mon compagnon ni moi n'ont pu deviner. A quelques pas de là nous trouvâmes le *cistus albus*, avec sa belle fleur rose à cinq pétales; le *coris monspeliensis*, la *psoralea bituminosa*, l'*echium calycinum*, l'*orchis militaris*, la *campanula rotundifolia*, la *conyza*

sordida. Enfin nous vînmes à une église qui, desservie autrefois par des Récollets, est devenue aujourd'hui paroisse; son portique a de mauvaises fresques, où l'on voit une quarantaine de moines crucifiés : mon compagnon n'a su me dire si ce supplice fut mérité, ou s'il leur fut une occasion de remporter la couronne du martyre. C'est de la terrasse du fond du jardin que l'on jouit de la plus belle vue du pays; à gauche est la pleine mer, le château de Nice, le port, le col de Montalban, le mont Vinaigrier, dont le dos est couvert d'oliviers, et le pied d'orangers et autres arbres fruitiers : çà et là sont éparses de belles maisons de campagne avec leur jardin ; à mi-côte on voit le chemin de Gênes; à droite sont les montagnes subalpines; au pied est le quartier Saint-Pont et l'église de de nom; on y voit de plus le large lit du Paglione, qui fait souvent de grands ravages dans les jardins voisins lors de son débordement. En descendant de cette hauteur nous trouvâmes l'*agave americana variegata*, l'*euphorbia dendroides*, qui offre l'aspect d'un joli arbuste en bonne vigueur, et l'*arbutus unedo*, sur lequel se nourrit le papillon *jasino*, que mon compagnon a décrit dans les Annales de Turin. Nous vîmes, en levant une pierre pour en considérer la nature, un scorpion noirâtre, qu'on dit être très-mauvais en mai, temps de ses amours ; un *helix alriva* s'offrit encore à nous ; c'était le même coquillage que j'ai trouvé sur la hauteurs du col de Tende.

La température à Nice est telle qu'il n'en est point de plus douce en Italie, été comme hiver ; aussi y voit-on les aloès pites et les palmiers croître en pleine terre dans les jardins. La plus grande hauteur du mercure au thermomètre, pendant la saison la plus chaude,

est de 24′; il descend à o dans la plus froide, ce qui n'arrive pas tous les ans. La moyenne est entre 10 et 15″. Celui du baromètre s'élève à 20′ 3″ 8‴, et descend à 27 d. Les vents dominans sont ceux du sud et du nord, qui amènent un beau ciel; ceux d'ouest, de sud-ouest, sont les avant-coureurs des pluies et des orages, qui cependant ne sont pas fréquens. En général le sol est toujours sec, vu que les eaux s'écoulent en très-peu de temps vers la mer, à raison de sa pente. Il n'est, dans les environs comme au loin, aucune eau dormante (1). Aussi, l'air y étant toujours pur, les étrangers riches, long-temps jouets des médicastres et des charlatans, abondent-ils en cette ville pour y refaire leur poitrine des affections chroniques, qui les feraient périr plus promptement en tout autre pays septentrional. Les productions territoriales sont en olives, citrons, oranges, cédrats, vignes qui produisent un assez bon vin, et figues dont on compte plus de quarante espèces, et que l'on fait sécher; en caroubes, en cerises et pêches, amandes qui s'exportent, et donnent de l'aisance par le retour quand le commerce est en pleine activité; en blé, féves et pommes de terre pour la nourriture du peuple.

---

(1) Depuis Nice jusqu'à Sarzane, en longeant toute la côte de Gênes, on ne trouve aucun marais dont les exhalaisons puissent être pernicieuses en quelque temps que ce soit de l'année. Toute cette lisière est élevée, rocailleuse et tellement disposée par la nature, que les eaux des pluies et les torrens qui tombent des montagnes ont un écoulement facile vers la mer. Les hauteurs des basses Alpes abritent cette ville du côté où elle pourrait craindre des marées. Le Scirocco et le Libecchio, qui lui viennent de la mer, loin de lui apporter de mauvais miasmes, lui donnent tous les avantages qu'amènent dans toutes les villes maritimes les brises régulières.

Le département offre un territoire varié de plaines et de coteaux, derrière lesquels sont trois étages de montagnes, dont les dernières se lient avec les Alpes. Ces montagnes donnent beaucoup de lièvres noirs et blancs. Les oiseaux sont assez communs pendant l'hiver; on trouve plusieurs espèces de bécasses, de perdrix, de lagopèdes, différentes espèces de fauvettes, d'oiseaux aquatiques et beaucoup de grives. Le poisson y est excellent : M. Risso vient d'en donner une histoire complète qui lui a valu un éloge de l'Institut. Les principaux sont le scombre thon, que l'on confit dans l'huile pour le commerce; les clupes, anchois et sardines. On pêche encore beaucoup de spurr-bogues, de gades, de merlans, de physis, de mustelles, de scopernes, de truites, de murènes, de lépidoptères, de dorades, de raies, de pleuronectes, de tétragonures, de céphaloptères, et nombre d'autres. Les crustacés sont très-abondans dans le pays; on y voit toute l'année des langourestes, des crabes, des squilles. Les mollusques fournissent une grande quantité d'individus, qui servent pour la nourriture des gens peu aisés; les poulpes, les calmards et les sèches sont communs toute l'année. La plus grande partie du bœuf qui se consomme à Nice vient du Piémont, la chair en est d'une chétive qualité. Le mouton et l'agneau du pays sont assez bons et peu chers.

La gaieté règne, à Nice, chez l'homme aisé comme chez le peuple, surtout quand, en temps de paix, les amateurs d'une agréable température viennent y séjourner; raison pourquoi, depuis peu, y a-t-on élevé une salle de spectacle, où, en hiver, tour-à-tour, de mauvais acteurs, italiens ou français, font leurs efforts pour amuser les oisifs, pendant que d'autres vont

épuiser leurs bourses dans une salle de jeu. Les usages sont plus français qu'italiens; la langue du pays est un provençal corrompu, mêlé de différens mots italiens. La langue française s'y acclimate de jour en jour, jusque chez le peuple, qui commence à la préférer à son baragouin.

En quittant Nice pour arriver en Provence, on traverse le torrent, et l'on continue par Sainte-Hélène, faubourg assez peuplé, et qui, se contournant sur son embouchure, offre beaucoup de belles maisons de campagne, ornées de leurs jardins, où les orangers et les citronniers se disputent le terrain. Ce lieu est un de ceux qu'Hygie a pris en considération; elle en ouvre les accès aux poitrinaires, dont la précaire existence a besoin de principes oxygénés pour aviver les ressorts de leur vie défaillante. Aussi est-il le rendez-vous des riches habitans des rives de la Tamise, souvent plus malheureux par l'excès de leur fortune que par le délabrement de leur santé. La campagne du contour est agréablement boisée et très-gaie dans tous ses aspects.

Mos idem mulcet cœlum, tepet herbida tellus,
Et recreat partu quilibet hortus herum.
Hesperidum malus profert aurantia poma
Rure viatori compositura sitim.

De Amor. PANCHAR. et ZOR.

A deux milles environ de la fin de ce faubourg s'offre le Var, fleuve impétueux à l'époque des grandes pluies, ou à la fonte des neiges. Son lit est très-large; sur lui est jeté un pont en bois, dont il faut continuellement réparer les arches et leurs assises, qui souffrent beaucoup dans les grandes crues des eaux. Nous le passâmes sans inconvénient, et bientôt nous arrivâmes sur le territoire de l'ancienne France.

Ici se termine la tâche que je me suis imposée en écrivant sur l'Italie, cette belle partie de l'Europe méridionale, où la nature aime à sourire à tout cultivateur industrieux. Quoique tant de fois décrit, ce pays offre encore à l'observateur bien des remarques à faire, sous le rapport de la politique, de l'agriculture, de la morale et des sciences. J'abandonne la plume à une meilleure main que la mienne, prenant sur ce point le parti de la prudence que m'impose la modicité de mes moyens.

FIN.

TABLE DES CHAPITRES

CONTENUS

DANS CE VOLUME.

FIN DE LA TABLE DES CHAPITRES.

TABLE DES MATIÈRES.

Nota. Les chiffres *romains* indiquent le tome, et les *arabes* la page.

A.

D.

E.

F.

G.

H.

I.

J.

L.

P.

R.

S.

T.

U.

V.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

ERRATA.

Tome Ier, page 297, ligne 6, ornement; *lisez* événement.

Tome II, page 420, ligne 27, y hume la vapeur; *effacez* la vapeur.

OUVRAGES DE L'AUTEUR,

EN VENTE CHEZ DIFFÉRENS LIBRAIRES.

Essai sur le Lait, considéré médicinalement sous ses différens aspects, etc.; 1 vol. *in*-8.

Traité des Vaisseaux absorbans du corps humain, traduit de l'anglais du docteur Cruikshank; 1 vol. *in*-8.

Introduction méthodique à la théorie et à la pratique de la médecine, traduit de l'anglais du docteur Macbride, avec notes; 2 vol. *in*-8.

Nouvel Avis au Peuple, sur les maladies et accidens qui demandent les plus prompts secours, etc.; 1 vol. *in*-12.

Essai sur la Théorie et la Pratique des maladies vénériennes, traduit de l'anglais du docteur Nisbet, avec notes; 1 vol. *in*-8.

Dictionnaire de Chirurgie, faisant partie de l'Encyclopédie; 3 vol. *in*-4, avec pl.

Institutions de Médecine, ou Exposé sur la théorie et la pratique de cette Science, d'après les auteurs anciens et modernes; ouvrage didactique, etc.; 2 vol. *in*-8.

Manuel de Médecine pratique, ou Instructions sommaires, relatives à la préservation et au traitement des maladies tant aiguës que chroniques, traduit de l'anglais du docteur Thompson, considérablement augmenté par le traducteur; 2 vol. *in*-8.

Visite à la Prison de Philadelphie, etc., avec une planch., 1 vol.

De Amoribus Pancharitis et Zoroæ, poema erotico-didacticon, etc.; 1 vol. *in*-8.

— Le même ouvrage, traduit en français, 3 vol. *in*-8.

Hymne de Callimaque, trad. du grec en vers latins, et le français en regard, avec notes; 1 vol. *in*-8.

Longi Sophistæ Pastoralia Lesbiaca, sive de Amoribus Daphnidis et Chloes, poema erotico-poimenicon, etc., trad. du grec; 1 vol. *in*-8.

Érotopsie, ou Coup-d'œil sur la Poésie érotique, et les Poëtes grecs et latins qui se sont distingués en ce genre; 1 vol. *in*-8.

Cours de Maladies syphilitiques, fait aux Écoles de Médecine en 1809 et années suivantes, etc.; 2 vol. *in*-8.

Dictionnaire de Médecine, faisant partie de l'Encyclopédie, par ordre de matières, Collaborateur et Rédacteur.

Voyage historique, chorographique et philosophique, fait dans les principales villes de l'Italie, en 1811 et 1812; 3 vol. *in*-8, avec carte itinéraire.

Pyretologia medica, seu Discursio methodica in febrium continuarum remittentium tum intermittentium silvam, etc.; 1 vol. *in*-8.

— Le même ouvrage en fançais, 1 vol. *in*-8.

ERRATA.

Tome III.

Page 8, ligne 10, Capo di Chino . . . *lisez* Capo di China et de même p. 12.

Page 13, ligne 8, celui d'Angri de. . . *lisez* celui d'Angri par.

—— 15, —— 6, 35 à 40,000 âmes . *lisez* 350 à 400,000.

—— 11, —— 10, Caravache. . . . . . *lisez* Caravage.

—— 37, —— 9, un asile. . . . . *lisez* une aile.

—— 69, —— 18, dans le sixième siècle. *lisez* dans le seizième siècle.

Page 135, ligne 6, parmi nons . . . . . *lisez* parmi nous.

—— 166, —— 24, qui le couvrait. . . . *lisez* qui la couvrait.

—— 223, —— dernière, de corniche. . . *lisez* de corniole.

—— 230, —— 8, prolucet . . . . *lisez* prœlucet.

—— 245, —— 7, Nucoria . . . . *lisez* Nuceria.

—— 270, —— dernière, la Sulmone, où naquit Ovide . . . . effacez cela, c'est une erreur.

Page 279, ligne 1re. Volsoniens . . . . . . *lisez* Volsiniens.

Ibid. ligne 30, Pie IV. . . . . . . *lisez* Pie VI, fondateur du bourg de San Lorenzo.

Page 291, ligne 10, Clivis . . . . *lisez* Clovio.

—— 457, —— 27, *Augusta*. . . . . *lisez* *Angusta*.